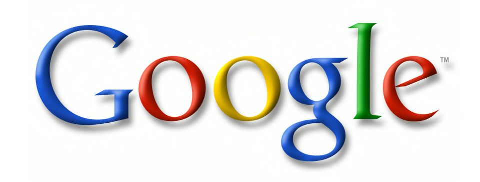





INTER · FOLIA · FRUCTUS
ANDREW DICKSON WHITE



ETUDES

sur

la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales

de la

RUSSIE

par

Le Baron Auguste de Haxthausen.

l'Europe. Отъ одного берега отсталъ къ другому не присталъ.
(J'ai quitté un bord, et n'ai pas encore atteint l'autre.)

la Russie. Сижу у моря и жду погоды.
(Je suis assise sur le rivage et j'attends le vent.)

(Proverbes populaires russes.)

EDITION FRANÇAISE.

SECOND VOLUME.

HANOVRE.
Hahn, libraire de la cour.
1848.





Hanovre, Imprimerie de Fr. Culemann.

Sommaire des chapitres du tome second.



Page

XX.

XXI.

XXII.

XXIII.

XXIV.

XXV.

XXVI.

XXVII.

XVIII.





Chapitre XVI.

Départ de Kasan. — Maisons de paysans. — M. de Pirch. — Caractère du peuple. — Corvées. — Agriculture. — Les ruines de Bolghari. — M. de Molostow. — Economie rurale. — Ssimbirsk. — Départ pour Ssamara. — Degré de civilisation. — Un village tschouwasse. — Le Wolga. Légendes. — Commerce des grains. — Les Baschkirs. — Hospitalité russe. — Force du principe communal. — Colonies allemandes. — Orlowskoi. — Les Cosaques. — Ssaratow. — Les Tartares. — La jeune fille de Mostow.

Vers l'orient, Kasan avec ses environs fut le terme de mon voyage. Autrefois Kasan était considéré comme une province asiatique. C'est là une erreur qu'aujourd'hui encore les géographes étrangers commettent volontiers. En Russie, l'on vous dira que Kasan est le dernier gouvernement de la Russie européenne, du côté de l'Est.

C'est le 22 Juin que je partis de Kasan, côtoyant la rive gauche du Wolga, jusque vis-à-vis de Ssimbirsk.

Les premiers villages que je traversais dans cette contrée, se distingaient de ceux que j'avais vus jusqu'ici, par des haies élevées qui les enferment de tous côtés, et dans lesquelles on entre par des portes cochères, formées comme des potences.

Les maisons dans ce pays ont un aspect simple, pour ne pas dire pauvre. La chambre principale en est divisée en deux compartiments par un mur. Un banc qui fait le tour d'un des ces compartiments, a six pieds de largeur sur un des côtés et sert de lit, comme dans les villages tartares. Dans les maisons plus spécialement destinées aux

usages de l'agriculture, les murs se composent de broussailles entrelacées. Le magasin où l'on serre les provisions, appelé Klet, ressemble à une tente ronde dont les parois seraient percées à jour.

Parfois de jolies ciselures en bois ornent les toits et les fenêtres, mais chez les Russes seulement et non chez les Tartares. De blanches serviettes sont suspendues à la porte de chaque maison. Elles sont bordées de bandes de fil rouge, larges d'un demi-pied et que l'on y a cousues en guise d'arabesques.

Après avoir dîné dans le petit village de Spask, nous atteignîmes, par une contrée fertile, la terre du général de Pirch, Krasnaja-Sloboda.

M. de Pirch, né Allemand, entra de bonne heure au service de la Russie. Il épousa une Russe qui lui apportait en dot de riches propriétés. Il devint ainsi patriote russe et s'assimula le caractère du pays. Il vivait en bonne intelligence avec ses paysans. C'était un homme d'esprit et qui avait une grande facilité d'élocution. Je lui dois des données précieuses sur les moeurs du pays, sur les progrès de l'agriculture etc.

Je crois à propos de faire connaître quelques maximes qui lui étaient particulières, ainsi que des anecdotes de sa vie. Les unes et les autres pourront servir à le caractériser.

„Les ordres, disait-il, que le seigneur donne lui-même, doivent être irrévocables. C'est pourquoi il fera bien d'en être sobre*).“

„Si un de mes paysans me demande du secours, je lui en accorde sur le champ, sauf à examiner ensuite avec soin, s'il en avait un besoin réel. Dans le cas contraire, il est sévèrement puni. Les paysans, sachant cela, ne demandent rien sans une nécessité bien constatée.“

---

*) On a vu dans le premier volume qu'un noble russe, M. de Karnowitsch, partageait cette opinion.

Lorsque M. de Pirch, il y a quelques années, acquit la propriété de la terre où je fus le voir, il fit venir tous les paysans et leur tint ce langage.

„Ecoutez, vous autres, ce que je m'en vais vous dire. Pénétrez-vous bien de mes paroles et ne les oubliez pas, car je ne vous les dirai point une seconde fois.“

„Je suis âgé de trente-huit ans, sept mois, neuf jours et onze heures. Quant à ceux d'entre vous, qui sont plus âgés que moi, ne fût-ce que d'une heure, j'écouterai volontiers leurs avis, quand ces avis seront raisonnables. Mais que ceux qui sont plus jeunes que moi, ne fût-ce que d'une minute, prennent garde. S'ils osaient ouvrir la bouche, m'interrompre ou peut-être même faire les récalcitrants, dans les vingt-quatre heures il n'y aurait plus de trace d'eux dans mon village. Je suis votre maître, et mon maître à moi c'est l'empereur. Je dois obéir à l'empereur, mais ce n'est pas l'empereur qui vous commande directement. Dans ma terre, je représente l'empereur et je dois répondre de vous devant Dieu. Toutefois ne vous inclinez pas devant moi, mais regardez-moi bien en face, car je suis une créature humaine comme vous. Dix fois un cheval a besoin d'être nettoyé, au moyen de l'étrille de fer, avant que l'on ne puisse le frotter de la brosse douce. Je serai forcé de bien vous étriller, et qui sait si je pourrai jamais employer avec vous la brosse. Dieu purifie l'air par la foudre. Si le besoin s'en faisait sentir, je purifierai mon village par le feu et par le tonnerre.“

M. de Pirch eut bientôt l'occasion d'appliquer ces maximes. Voulant établir une voie de communication de sa terre à celle de son beau-père, pour abréger de beaucoup la distance, il rencontra de grandes difficultés, résultant surtout de la nature du sol, humide et marécageux dans cette contrée. Les paysans lui représentaient vainement l'impossibilité de mener son projet à bonne fin. S'étant rendu lui-même sur le terrain, il enfonça dans la vase avec son cheval, qui eut de la boue jusqu'au poitrail et que l'on eut de la peine à sauver. Un vieux paysan le railla tout bas de sa mésaventure. „Tu sais, lui dit

M. de Pirch, que j'écoute ceux qui sont plus âgés que moi; c'est pourquoi je pardonne ta hardiesse, mais je te donne ma parole de gentilhomme, que d'ici à trois ans je traverserai cette place avec une voiture à six cheveaux, et si je n'exécute pas cette résolution et que Dieu me donne vie, je te permettrai de me cracher au visage!"

Deux années se passent, suivies d'un hiver rigoureux. M. de Pirch fait piocher la terre, creuser des fossés, élever une digue de sable etc. Le chemin se trouve ainsi établi. L'anniversaire de la troisième année étant venu, il donne une grande fête aux paysans, et leur fait distribuer de l'eau de vie et des vivres. Au beau milieu de leur bruyante joie, il arrive dans une voiture trainée par six cheveaux, et du haut de ce véhicule, dont il avait prédit l'apparition trois années auparavant, il leur tint un discours foudroyant qu'il m'a répété, mais qu'il me serait impossible de redire avec précision, tant le flux de ses paroles était vif et impétueux. Tout ce que je puis me rappeler de ce discours, c'est qu'il présentait l'amalgame le plus curieux de sentences bibliques, de proverbes populaires, d'énergiques jurons et d'injures; quant à M. de Pirch, sa réputation était désormais faite parmi ses gens. Sa volonté a force de loi. Il faut ajouter qu'il est aimé en même temps qu'obéi, car i se préoccupe du bien-être de ses paysans d'une maniè touchante. Voici, du reste, une preuve de l'affection qu lui portent.

Pendant la disette de ces dernières années, le avait atteint un prix très-considérable. M. de Pirch a ne vend pas ses provisions, mais les emploie à nourri paysans qui, sans ce secours inattendu, auraient été f de vendre leur bétail et tout leur avoir. Mais u une députation des paysans vint le trouver et lui rep comme quoi il était peu honorable pour une si terre de ne pas conduire de blé au marché, et qu' conscience ils ne pourraient plus se laisser nour sorte par leur seigneur. L'hiver va finir, disai est probable que la récolte de l'année prochaine

leure. Vendez donc à votre aise, dussions-nous souffrir quelque peu de la faim.“

M. de Pirch nous montra toute sa terre. Son habitation se compose d'un château à deux étages construit dans le style moderne, arrangé avec assez d'élégance à l'intérieur et s'ouvrant sur une cour jolie, bien entretenue, et que ferme un grillage en fer forgé. Un grand et beau parc se trouve de l'autre côté de la maison.

Devant cette espèce de château s'étend un grand village, bâti avec une régularité pour ainsi dire militaire. Une rue large et bien alignée le divise en deux grandes parties, que des rues latérales non moins régulières coupent à leur tour. Chaque carré comprend cinq maisons de paysans, dont les habitants forment une division d'ouvriers, rélativement aux corvées qu'ils doivent au seigneur. M. de Pirch, qui a pu se convaincre de l'influence puissante exercée sur les esprits des paysans par le sentiment de la parenté, a eu soin de ranger dans une même division, autant que faire se pouvait, les membres d'une même famille ou du moins les parents les plus proches. Ils s'en aident avec d'autant plus de facilité non seulement dans des cas de danger, mais encore pour les secours mutuels que réclament leurs travaux journaliers.

M. de Pirch, pendant les premières douze années de son séjour dans le pays, a obtenu ces résultats à grands frais et non sans des peines de toute nature. Au reste, les maisons des paysans sont bien construites et bien entretenues. Presque chaque maison a un puits particulier. Les habitants ont l'air de jouir d'une certaine aisance.

Le village contient 458 habitants mâles. Un peu plus des trois quarts des champs, voilà ce qui est assigné aux paysans pour leur entretien. M. de Pirch ne s'est pas conformé à l'usage qui abandonne à la commune la distribution des terres; mais à chaque ferme il a invariablement accordé deux dessatines dans tous les champs. Il en résulte que dans chaque champ 180 dessat. restent à distribuer. De ces 180 dessat. restants, tout vieillard qui a fourni à la communauté trois fils capables de travailler et qui, dans

ce cas, est dispensé lui-même de toute obligation de travail, obtient trois quarts de dessat. dans chaque champ. En outre, tout garçon en âge de travailler et non marié, obtient également un quart de dessat. Le reste est destiné à doter les *tjaglos* nouveaux qui se forment. Toutefois M. de Pirch ne permet pas aux garçons de se marier avant l'âge de vingt ans, ni aux jeunes filles avant qu'elles aient atteint leur dix-huitième année.

L'agriculture dans ce pays est fort simple. La terre, excessivement fertile, n'a pas besoin d'engrais pour produire. On ne tient des vaches qu'en vue du lait qu'elles donnent. Toute l'économie a pour but la production du blé et non l'entretien du bétail. M. de Pirch lui-même n'a que huit vaches dans sa terre, qui comprend pourtant 600 dessat. La charrue se compose d'une sorte de crochet sans fer, la herse de branches de sapin entrelacées. On ne fait qu'effleurer pour ainsi dire la terre, dans laquelle le soc ne pénètre qu'à trois pouces de profondeur. On coupe le blé au moyen de la faux, pour le sécher ensuite à l'air et le battre légèrement. Puis, il est moulu dans les innombrables moulins à vent que présente le pays, serré dans des sacs de tille et expédié pour la vente.

Le 24 Juin nous prîmes congé de M. de Pirch, qui nous fit conduire par une voiture attelée de ses propres chevaux, afin de ménager ceux de ses paysans.

Vers les huit heures, nous arrivâmes au village de Bolghari, éloigné de douze verstes du château de M. de Pirch. Le village est remarquable par les ruines de l'antique capitale de l'empire des Bulgares, qui se trouvent dans le voisinage.

Cette capitale d'un royaume, que les Mongoles et les Tartares ont détruit, s'appelait Brjacchimof. Un rempart et un fossé en dessinent l'enceinte. Le village de Bolghari est situé en dehors et tout à côté de la circonférence de l'ancienne ville. A deux cents pas de l'église qui appartenait jadis à un couvent, que l'on appelle Uspensky et que l'on voit au bout du village, un minaret turc élève dans les airs sa flèche élancée. Le minaret et la tour de

l'église sont un peu inclinés et se penchent fraternellement l'un vers l'autre.

Plusieurs voyageurs, tels que Lepechin, Pallas, Erdmann, ont fait la description de ces ruines. M. Muller, dans un ouvrage très-solide*), a réuni toutes les notices qui les concernent. Les ruines disparaissent peu à peu. Pierre I en avait ordonné la conservation, mais aujourd'hui on les abandonne à la destruction infaillible de l'air et des années.

Les tombeaux des Saints musulmans, enterrés en cet endroit, sont en grande vénération chez les Tartares de Kasan. J'ai rencontré un cortège de pélerins qui allaient faire leurs prières sur ces tombeaux.

Le peuple puissant des Bulgares, qui avait fondé la ville, a disparu au milieu des Russes, des Tartares et des Tschouwasses. Rien ne s'est conservé ni de leurs moeurs, ni de leur idiome.

Comment une race aussi fortement organisée, et qui, après avoir subjugué d'autres peuples, faisait un commerce considérable, a-t-elle pu entièrement disparaître, tandis que des nations plus faibles, les Tschouwasses, les Tschérémissiens et les Mordwas, se sont maintenues dans l'histoire? Je n'entreprendrai pas à vous l'expliquer. C'est là une des nombreuses énigmes que présente la destinée des peuples.

Du haut du minaret, l'oeil embrasse de vastes forêts. Au mur de la tour, le nom de M. de Humboldt, qui a été explorer le pays avec M. de Fuchs en venant de Kasan, se trouve inscrit à côté de ceux de beaucoup d'autres voyageurs.

Au reste, les ruines de Bolghari étaient long-temps restées enfouies au milieu de la forêt, qui avait envahi la contrée après la destruction de la ville au quatorzième siècle et après celle, plus complète, de l'empire de Kaptschak, le Khanat de la race d'or. Sous Pierre I, on dé-

*) Der ugrische Volksstamm (la race ugroise) Berlin, tome I, p. 414.

couvrit les ruines, que des pélerins Tartares étaient seuls allés visiter jusqu'alors. C'est à cette époque que se formèrent le village et le couvent de Bolghari. La forêt fut éclaircie, la culture de la terre faisait disparaître un à un les anciens monuments. Les pierres, mêmes tumulaires avec leurs inscriptions arabes, arméniennes et turques, furent employées à de nouvelles constructions, surtout à celle de l'église.

On trouve ici beaucoup de médailles, d'ornements et de bagues soit arabes, soit perses, soit turcs.

Nous arrivâmes ensuite à Triosero, grande terre appartenante aux trois frères Molostow, à neuf verstes de distance de Bolghari. Les Molostow descendent, à ce qu'on dit, d'une famille tartare et princière, mais qui est depuis long-temps russifiée. L'aîné des frères est général. C'est un homme fort distingué, que j'ai rencontré, en 1817, à Pyrmont. Depuis, il a séjourné en Allemagne jusqu'en 1838, en qualité d'aide-de-camp du duc de Wurtemberg. Tous ses enfants sont nés en Allemagne. Ses domestiques, ainsi que la gouvernante, sont Allemands, de sorte, que l'on parle plutôt l'allemand que toute autre langue dans sa maison. On y fait aussi beaucoup de musique et il nous était donné de retrouver les airs bien-aimés de notre patrie sur le sol asiatique.

Presque tous les paysans des terres seigneuriales du pays travaillent à corvées. Cette combinaison est le résultat de la fertilité du sol, fertilité que le voisinage du Wolga ne fait qu'augmenter. Au contraire, dans les provinces moins favorisées en fait de terrains féconds et de bonnes voies de communication que je venais de traverser, les seigneurs devaient se contenter d'abandonner les terres aux paysans. Heureux s'ils pouvaient les mettre à l'obrok. C'est tout au plus si l'industrie fournissait aux paysans l'argent nécessaire pour servir l'obrok, que l'agriculture seule ne leur aurait certainement pas permis de payer. Ici, tout change; dans les bonnes années, la valeur de la moisson d'une dessat. s'élève à 150 et même à 280 roubles de banque. C'est pourquoi le seigneur fait travailler la

terre pour lui-même. Il ne conserve que le tiers et souvent que les deux septièmes ou le quart des terres, en assignant le reste aux paysans, qui travaillent à corvées trois jours par semaine. Le plus jeune des frères M. M. disait, que si l'on calculait en argent ce que le seigneur accorde aux paysans en terre, bétail, bois etc., on trouverait sans contredit quatre roubles comme salaire pour chaque journée de travail.

Le village est bien bâti, bien qu'il ne présente ni la régularité militaire, ni la division aux portions d'ouvriers qui distinguent le village de M. de Pirch.

Les champs seigneuriaux se composent de plus de 3000 dessat. et ils offrent la plus excellente terre que l'on puisse imaginer. Le champ d'hiver porte du seigle, le champ d'été du froment et de l'avoine. Comme la forêt qui fait partie de la terre, n'est pas considérable, on la ménage par des coupes réglées.

Nous partîmes à minuit. Le manque de chevaux nous arrêta dans le grand village seigneurial de Benjewa, construit avec la même régularité que celui de M. de Pirch, à cette différence près qu'ici quatre fermes, au lieu de cinq, forment une division d'ouvriers. A côté de l'habitation du seigneur, on remarque une petite tour avec une sorte de fanal, comme dans les villes plus grandes de la Russie.

Le costume des femmes est plus beau que celui en usage dans les autres parties de la Russie, en ce que les femmes de cette contrée nouent leur robe au-dessous et non au-dessus du sein, ce qui est bien plus avantageux pour la taille.

Le 25 Juin, vers midi, nous atteignîmes le Wolga, vis-à-vis de Ssimbirsk, et nous passâmes la rivière en bâteau.

Le gouverneur de la province étant parti, je ne m'arrêtai à Ssimbirsk que jusqu'au lendemain matin. La ville proprement dite, avec ses rues larges et ses grandes places vides, fait sur le voyageur une impression des plus tristes. La ville est assez importante pour le commerce. Toutefois

Ssamara, qui commence à s'élever, l'emporte sur Ssimbirsk, surtout en ce qui concerne le commerce des grains.

Nous nous dirigeâmes vers Ssamara, à la rive droite du Wolga. Le sol est très-fertile dans cette contrée. De station à station on traverse un grand village, qui contient trois à quatre mille habitants.

On conçoit que cette étendue de terre, qui sépare les villages, doit singulièrement nuire à l'agriculture. Les champs se trouvent en partie à 15 à 20 et même à 25 verstes de distance du village; l'agriculture devient pour ainsi dire nomade. Lorsque c'est le tour des champs éloignés d'être cultivés, tous les paysans se rendent sur les lieux, en emportant tout leur bétail; on établit des cabanes ou des tentes et travaille les champs en commun pour rentrer ensuite au village. Arrive la moisson et l'on renouvelle le même procédé. Comme les champs n'ont jamais besoin d'engrais, il n'y a que l'époque de l'ensemencement et celle de la moisson qui exigent ces émigrations.

Le besoin de protection réciproque contre les incursions des Tartares nomades, des Baschkirs etc., qui du temps de Pierre I attaquaient les colons, ensuite la sociabilité particulière au peuple russe et la rareté de l'eau, voilà les trois causes, qui probablement ont donné naissance à ces immenses villages*).

Cependant comme, précisément par leur grandeur, ils ne font aujourd'hui que gêner la culture, le gouvernement ferait bien, à notre avis, de changer cet état de choses, ce qui serait, du reste, assez facile à exécuter, et voici comment.

*) Dans les autres parties de l'Europe, on trouve bien aussi de grands villages, surtout dans les contrées industrielles, comme dans les montagnes de la Silésie, où se fait une grande fabrication de lin, dans la Suisse, où se confectionnent des montres. Mais nulle part on ne trouve d'aussi grands villages adonnés à l'agriculture comme en Russie.

Tout village russe, dans l'espace de trente ans, est infailliblement dévoré par l'incendie pour le tout ou du moins en partie. Les droits de propriété n'arrêtant pas le gouvernement comme dans les autres pays de l'Europe, il n'aurait, pour obtenir le résultat désiré, qu'à ordonner à ceux dont les maisons auraient été incendiées, de les reconstruire ailleurs que sur les anciens emplacements.

Dans la province de Ssimbirsk, il y a beaucoup moins de villages de la couronne, que d'apanage. Le village de Tuschino, au second relais de Ssimbirsk, en est un. Il contient 490 fermes et 1446 habitants mâles. Le pays surtout pour les foins, se distribue annuellement sur de nouvelles bases. Tout habitant mâle obtient 1 dessat. dans chaque champ. Les paysans exploitent, en commun avec plusieurs villages voisins, une grande forêt de 36,000 dessat. de circonférence, en payant toutefois une petite somme d'argent en échange. Le champ d'hiver porte du seigle, le champ d'été du froment, de l'avoine, du blé sarrasin et du mil. On laboure deux fois pour la semence d'hiver, une seule fois pour celle de l'été. La moisson commence à mi-Juillet, celle du champ d'été au mois d'Août. Le champ d'hiver fournit ce qu'on appelle le sixième blé, le champ d'été le cinquième. On peut compter que sur cinq années il y en a toujours une et demie de stériles. Dans les jardins, nous vîmes des choux, des concombres, des navets et quelques pommes de terre.

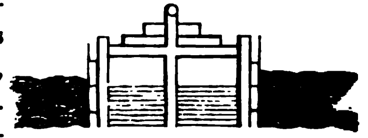
Chaque ferme entretient 50 à 60 brebis, 2 à 3 vaches et autant de chevaux. Ces derniers sont petits, mais de forte race et se vendent 60 à 100 roubles de banque. Le pâturage, bon et suffisant, est en communauté.

Le quatrième relais est un village tschouwassien. Lorsque nous arrivâmes, les hommes travaillaient dans les champs. Les femmes se tenaient dans les maisons, que beaucoup d'entre elles, chose rare en Russie, avaient fermées au verrou. Les maisons et fermes de ce village sont réunies en parties inégales. Cependant ces fermes sont entièrement séparées l'une de l'autre, circonstance qui caractérise également les villages russes de ce pays et les distin-

gue de ceux de la Russie du Nord. Les habitations des Tschouwasses ne contiennent qu'une seule place dont le tiers est séparé toutefois du reste par des planches. La cuisine se fait dans ce petit compartiment. L'autre espace, plus grand, présente, à une certaine hauteur, des bancs servant de lit. Une bâtisse dont les parois sont formées de branchages entrelacés, est adossée à la maison. C'est là que les paysans passent la nuit pendant l'été. Les maisons des Russes, dans les autres villages du pays, sont presque disposées de même, si ce n'est pour les parois de la bâtisse, qui consistent en murs véritables.

Les Tschouwasses de ce pays entretiennent beaucoup de volaille et surtout des oies.

Avant d'arriver à ces villages, on traverse de grands pâturages communaux. Beaucoup de champs et surtout les prés sont entourés de haies, que l'on entretient avec soin. Du reste, les villages eux-mêmes sont fermés par des haies pareilles. A l'entrée comme à la sortie se trouve une porte, qui tourne autour du pilier du milieu comme autour d'un gond, et qui s'ouvre par conséquent des deux côtés. Une petite guérite est placée devant les portes d'entrée. Dans toutes les localités d'apanage, une échelle de sauvetage, en cas d'incendie, est établie à chaque habitation et l'on remarque devant toutes les quatre et cinq maison un tonneau d'eau sur une voiture. La police de ces villages, à ce qu'il paraît, est admirablement faite.



Nous passâmes un village de pauvre apparence, qui appartient à M. de Lewaschow. Les travaux sont réduits à l'obrok. En général, les villages à corvées ont dans ce pays un meilleur aspect que ceux où l'obrok a remplacé l'ancienne coutume*).

*) Cependant un peu plus loin, dans le voisinage du Wolga, les villages de la comtesse Orlow, qui présentent en partie le

Nous approchâmes d'une langue de terre, formée par le Wolga et longue de plusieurs lieues. Du haut de cette éminence, l'oeil embrasse en plusieurs endroits le majestueux fleuve, qui roule ses ondes à vos pieds. Le paysage est charmant, les collines du Wolga s'élèvent à la hauteur de petites montagnes et les rochers, toujours féconds des légendes populaires, ne font pas défaut.

Il y avait une fois trois voyageurs, qui furent surpris par l'orage. C'étaient trois frères. Les deux aînés se cachaient sous un rocher, dans une petite grotte dont ils défendaient l'entrée à leur plus jeune frère. Celui-ci s'en alla, le désespoir dans le coeur et les maudit. Alors la foudre vengeresse du ciel fendit la pierre, qui servait d'abri aux deux frères, et les ensevelit à jamais.

Voilà ce que les paysans du village racontent des deux rochers qui sur la rive du Wolga élèvent, au-dessus des collines environnantes, leurs sommets solitaires.

Des légendes semblables se retrouvent en Allemagne. Les peuples ont beau être divisés de race et d'idiome: tous ils caressent les mêmes rêves et s'émeuvent aux accents mélancoliques d'une même poésie.

Immédiatement au pied de cette langue de terre à côté du village d'Ufolje, on voit la terre magnifiquement entretenue de M. de Dawidow. Elle se distingue par un joli parc, une grande et belle pépinière et un troupeau considérable, qui appartenait au village.

La route que nous avions parcourue, était semée pour ainsi dire de moulins à vent. C'est que tous les bâteaux marchands qui descendent le Wolga, transportent, surtout vers Astracan, non du blé, mais de la farine. Au contraire, les bateliers qui remontent le fleuve, conduisent du blé à Twer et à Novgorod où il est moulu et expédié ensuite en farine, la plupart du temps par des canaux,

---

système de l'obrok et en partie celui des corvées, font une exception à la règle. Les paysans de ce pays, adonnés à l'industrie, que favorise la navigation du fleuve, se trouvent bien de l'obrok.

pour St. Pétersbourg. Le prix d'un tschetwert de froment était alors à Ssamara de 16 roubles. Le transport jusqu'à Rybinsk en coute à peu près trois et demi à quatre roubles. A Rybinsk même le prix du tschetwert est de 22 roubles.

Le 27 Juin au matin, nous atteignîmes de nouveau le Wolga, vis-à-vis de Ssamara. En traversant le fleuve, large ici d'une demi-lieue, un orage qui venait d'éclater sur nos têtes, fit trembler notre frêle bâteau et nous exposa pendant quelque temps à un danger sérieux.

Ssamara, où nous ne fimes qu'une halte fort courte, est maintenant pour le commerce un des endroits les plus importants qui se trouvent sur les bords du Wolga. Plusieurs de ses négociants possèdent des millions. Les objets principaux de leurs opérations sont le blé et le suif.

Nous continuâmes notre route sur la rive gauche du Wolga. Les fermes des villages les plus proches de Ssamara sont enfermées de haies, formées de belles branches entrelacées et hautes comme des murs. Puis, nous cotoyâmes de grands abattoirs où l'on fabrique le suif. Une odeur insupportable s'en répand à une lieue de distance.

Le paysage du côté où se trouvent les prairies du Wolga, présente un nouveau caractère: ce sont de grandes plaines, légèrement ondulées, interrompues par des champs magnifiques, mais en grande partie couvertes d'une herbe luxuriante dont des fleurs innombrables et des touffes d'ivraie viennent relever l'aspect uniforme.

Le sol consiste en une terre noire, excellente pour la culture. L'engrais, dont l'usage n'est pas nécessaire dans cette contrée fertile, est souvent pétri et séché en petits carrés. Dans cette forme, il sert de chauffage et remplace avantageusement la tourbe, qu'il surpasse en saine et rapide chaleur. Comme les bois manquent dans le pays, on conçoit l'utilité que présente ce nouveau combustible.

Nous arrivâmes ensuite au village de Woskresenskoje, à douze verstes de Ssamara, propriété de la comtesse de Nowosilzow, qui possède en tout 20,000 paysans dont six

mille, placés sous une même administration, se trouvent dans ce pays. Le village renferme 890 âmes qui payaient autrefois 28 roubles d'obrok pour tiaglo, mais qui travaillent maintenant à corvées. Pour chaque tiaglo est fixée 1 dessat. dont la culture complète doit être fournie au seigneur. On a assigné aux paysans, pour leur usage à eux, d'immenses espaces de terre. Chaque tiaglo a 15 dessat. en fait de champs, et 6 dessat. de bois et de pâturage. On cultive un peu de seigle sur les terres seigneuriales, et du froment, à l'exclusion des autres grains, sur celles des paysans.

On sème pendant quatre années consécutives sur les mêmes champs du froment de Bjeloturesk qui, lors des bonnes récoltes, donne vingt cinq et vingt sept fois le rapport de la semence; puis, la terre repose pendant six ou sept années, les deux premières et souvent la troisième comme pâturage, à cause de l'ivraie abondante; le reste du temps, l'ivraie ayant disparu sous les pieds du bétail, comme champ de foin. Après six ans, on y sème de nouveau du froment, mais seulement pendant deux années consécutives; les six années suivantes voient revenir le pâturage et les coupes de foin; puis, le cycle des quatre années de culture reprend de nouveau.

Sur sept moissons on en compte ici deux bonnes et une médiocre. On ne cultive ni le chanvre ni le lin. Le bétail avait beaucoup souffert des épidémies.

Les habitants de ce village appartiennent à une fort belle race.

La soirée était avancée, lorsque nous arrivâmes à Kammenoi-brod, village habité par des Mordwins. Nos lecteurs nous sauront gré sans doute de donner ici quelques notices sur ce peuple*).

*) M. de Koeppen, auteur d'un ouvrage de statistique sur la Russie (Russland's Gesammtbevölkerung etc. Pétersbourg 1843.) établit, relativement à leur population en 1838, les chiffres suivants:

Les Mordwas ou Mordwins sont la branche la plus méridionale des Finnois ou Tschoudes, antique nation qui occupait jadis tout le Nord de l'Europe. Ils ne démeurent pas maintenant dans une contrée déterminée, mais se trouvent dispersés dans les provinces de Kasan, Nijni-Novgorod, Ssimbirsk, Pensa, Ssaratow et Orenbourg. Le plus grand nombre en habite les limites des gouvernements de Nijni, Ssimbirsk et Pensa. En ces endroits, ils sont moins nomades et l'on trouve parmi eux beaucoup de Russes et même des Tartares.

Ils se divisent en deux tribus principales, les Ersads ou Ersans à l'Ouest, et à l'Est les Mokschads ou Mokschans. Les Ersans ont conservé le caractère finnois dans son expression la plus pure; ils ont les cheveux blonds ou nuancés de roux, tandis que les Mokschans, par leurs cheveux noirs et lisses ainsi que par leurs barbes peu touffues, trahissent le sang tartare.

Le costume des hommes diffère peu de celui des Russes; mais les femmes s'habillent d'une manière toute particulière. La coiffure rappelle un shako sans visière; c'est une casquette raide et cousue de points bigarrés, qui forment une sorte de bordure. Plusieurs fils de perles fausses entourent le cou. Au-dessus d'une chemise de toile blanche à manches courtes et qui descend jusqu'au milieu du mollet, on voit une autre chemise tailladée des deux côtés, étroite par le haut, tombante sur les genoux et dont les ourlets sont partout brodés pour ainsi dire de

---

Kasan	7,944	habitants mâles
Nijni-Novgorod .	19,298	„ „
Ssimbirsk	53,060	„ „
Pensa	51,948	„ „
Ssaratow	25,709	„ „
Orenbourg	35,949	„ „
Total	193,908	habitants mâles.

Y compris les femmes, on obtenait alors le chiffre approximatif de 424,000 âmes. Aujourd'hui, on peut compter qu'il y en a un demi-million.

laine rouge et bleue*). Sur le devant, comme du côté opposé, deux autres bordures un peu plus larges descendent parallèlement jusqu'aux genoux et font ressembler ces chemises aux vêtements des diacres catholiques. Au milieu du corps, une ceinture serre la taille. Des morceaux de toile entourent les pieds que couvrent en outre des souliers de mude, et le dimanche des bottes.

Les Mordwins sont de leur nature doux, honnêtes, hospitaliers et actifs. Dénués de la fermeté opiniâtre des Tschérémissiens, des Tschouwasses et des Tartares, ils ont été facilement russifiés. Ils ont aussi, pour la plupart du moins, une apparence chrétienne, bien que les superstitions du paganisme percent souvent à leur insu. Dieu, ainsi que le ciel, s'appelle Pas chez les Ersans et Skai chez les Mokschans. Autrefois, les païens donnaient ce nom au maître des dieux. Comme les Tschérémissiens, ils reconnaissent une famille des dieux dans laquelle se trouve la mère de dieu, son fils etc. Ils ont pris aux Russes, et ceci s'applique aux païens comme à tout le peuple, St. Nicolas, qu'ils vénèrent comme un dieu, en lui donnant le nom de Nikolas-pas. Une divinité infernale s'appelle Master-pas. On ne trouve pas d'images comme objets d'idolâtrie chez les païens.

D'après tout cela, il est évident qu'ils ont en général à peu près le même système religieux que les Tschérémissiens et les Tschouwasses. Comme ceux-ci, ils fêtent avant tout solennellement le printemps, en remplaçant toutefois les sept feux qui signalent la fête de printemps de ces peuples, par un seul. Comme les Tschouwasses et les Tschérémissiens, les Mordwas ont leurs lieux de sacrifice, appelés Keremets. Au feu, le dieu suprême, ils immolent une vache rouge, à la divinité infernale une vache noire; mais au lieu de jeter le sang dans le feu, ils le vouent à

*) La tunique blanche est commune, à ce qu'il paraît, à toutes les tribus finnoises. Nous la rencontrâmes chez les Esthoniens, les Surjans, les Mescherikis, les Tschouwasses et les Mordwins.

la terre, en le répandant dans un fossé. Comme les
rémissiens enfin, ils accompagnent de force rév
l'amen, qui retentit à la fin des sacrifices.

Ils offrent au soleil (Tschi-pas) des gâteaux et
boissons. Ils saluent tête nue la nouvelle lune, et la
de leur accorder du bonheur pendant la durée de
règne. Lorsqu'un orage éclate, ils disent: *Paschange*
gini-pas, ce qui signifie: Aie pitié de nous, dieu P
La porte de la maison est toujours dirigée vers l'Orient,
c'est en se tournant vers l'Orient qu'ils font leurs prières.

Le village de Kamenoi-brod, où nous descendîmes,
disposé comme un village russe, c'est-à-dire qu'il contient
une longue rue principale et des rues latérales, où les
maisons sont serrées pour ainsi dire l'une contre l'autre;
seulement ces maisons sont arrangées à l'intérieur d'une
manière différente de celles des Russes, car elles sont en-
tièrement fermées; le magasin à provision et l'habitation
d'été se trouvent du côté de la rue, tandis que la maison
d'hiver est dans la cour. Cette absence de fenêtres et de
portes à l'extérieur donne au village un aspect désert et
inhospitalier. L'intérieur des maisons, sauf une propreté
plus grande, est à peu près semblable à celui que présen-
tent les demeures environnantes des Russes. Dans toutes
les chambres, chose étrange, il y a une fenêtre grillée.
Ils paraissaient offensés de la remarque que fit un de mes
compagnons sur leur ressemblance avec les Tschouwasses,
qu'ils méprisent. Les nombres cardinaux dont ils se ser-
vent, rappellent ceux des Esthoniens. La maîtresse de la
maison nous montra sa fille qui avait fait sa toilette de di-
manche. Elle-même ne refusa point un petit cadeau. Le
mari au contraire ne voulait rien accepter pour le lait et
le pain qu'il nous avait donnés.

Le 27 Juillet, par une magnifique matinée d'été, nous
traversâmes une vaste steppe entièrement inculte et re-
marquable par une richesse extrême, sinon par une grande
variété de fleurs des prés. La nature a rangé ces fleurs
par familles, de sorte que l'on voit toujours des champs
entiers de fleurs rouges, jaunes ou bleues. Au Nord de la

Russie, la végétation consiste en bois; il n'y a pas de champ laissé en friche, pas de petite place déserte qui, après quelques années, ne se couvrent de bois. Il n'en est pas ainsi des steppes, qui portent volontiers des fleurs et de l'herbe. Ajoutez que les plantes qui chez nous atteignent à peine la hauteur du millet, sont ici vigoureuses au point de pousser souvent au-dessus de vos têtes.

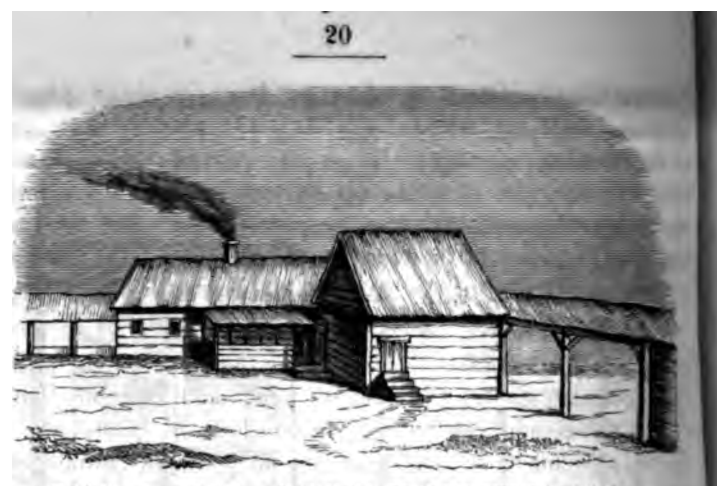
Nulle part on ne voit de bois, si ce n'est ça et là quelques broussailles, formées par des chênes rabougris. On pourrait, en les cultivant un peu, en former des haies vives, telles que l'on en voit au Nord de la Westphalie et dans la Vendée, ce qui serait on ne peut plus avantageux pour ces steppes, sous le point de vue de l'agriculture.

De grandes sauterelles, d'une espèce peu dangereuse pour le blé, jaillissaient comme des gouttes de pluie au tour des pieds de nos chevaux, lorsque nous pénétrâmes plus avant dans les terres. Nous vîmes ici les premières collines tumulaires (Kurgans). S'élévant à peine au-dessus du sol, elles se reconnaissent à l'herbe sèche qui les couvre. Le milieu en est indiqué par un renforcement de la terre. Au dire des habitants, on n'y trouve que des ossements humains.

Ici, comme sur toute la route que je venais de parcourir, je vis d'innombrables moulins à vent, les petites rivières et les ruisseaux du pays ne permettant pas d'en établir d'autres, si ce n'est sur le Wolga. En revanche, j'ai compté du côté que je pouvais embrasser des yeux, vingt-et-un moulins à vent près de la petite ville de Nikolajew, où nous arrivâmes vers le soir.

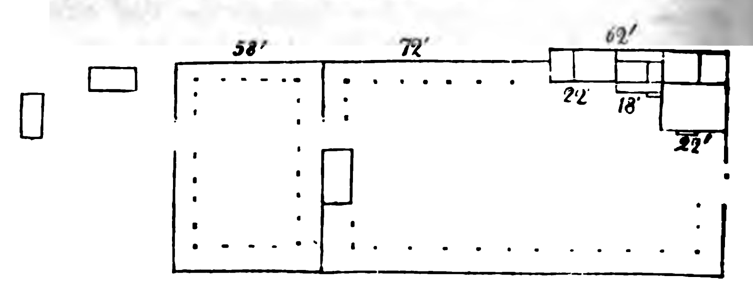
Nous fîmes une halte de quelques heures dans le grand village domanial de Padowka. Les habitants sont remplis de complaisance et de bonté. Tandis que nous nous établissons pour déjeûner à l'ombre d'un mur, les vieillards du village viennent nous entourer. Dans la rue, chose rare en Russie, de blonds enfants jouent au cerceau.

L'arrangement de la maison et de la ferme différait tout-à-fait de ce que j'avais vu dans la Russie du Nord.



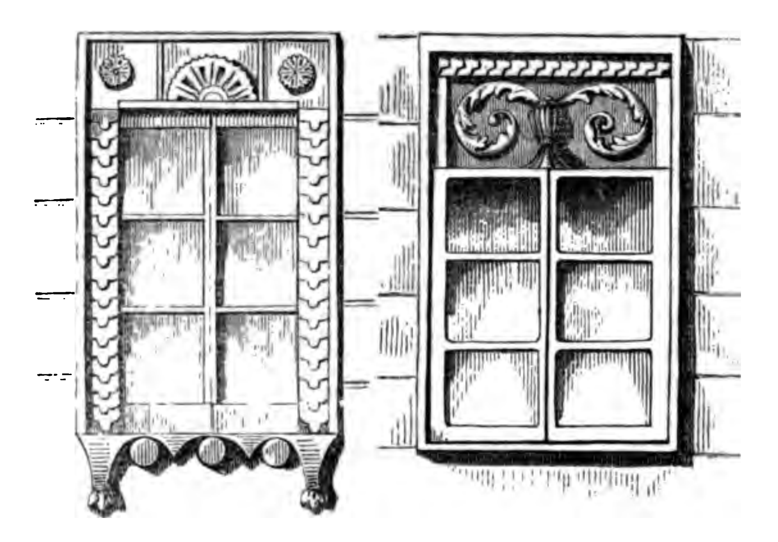
Habitation russe au village de Podowka sur la rive gauche du Wolga, entre Ssamara et Nikolajew.

Outre l'habitation, devant laquelle se trouvait le magasin à provision, la ferme ne contenait qu'une seule maison ayant porte et serrure, mais dont les parois consistaient en branchages entrelacés. La cour était entourée de grands hangars dont le mur de derrière, bâti en briques de terre grasse, fermait en même temps la cour. Tout à côté, il y avait une cour tout-à-fait pareille, également entourée de hangars ouverts, et qui appartenait à un frère du maître de la ferme, leurs familles faisant ici leur ménage en commun. Derrière cette seconde cour, une troisième entièrement ouverte, contenait le bain et le magasin de blé, placés, l'un et l'autre, à une certaine distance de l'habitation, pour éviter les incendies.



Plan de l'habitation.

La maison petite et construite à un seul étage, selon la coutume du pays, était tenue avec propreté et les portes et les fenêtres en étaient ornées de ciselures de bois.



Devant la maison, on voit une sorte de galerie ouverte, contenant des tables et des bancs. C'est ici que la famille demeure et prend ses repas pendant l'été. C'est ici encore que, pendant la même saison, le maître de la ferme passe la nuit.

Le manque de bois se fait remarquer en ce que les chambres et galeries seules présentent cette matière, tandis que, nous l'avons dit, le mur du fond consiste en briques de terre cuite ou en pierres des champs, que l'on trouve ici en quantité. On doit chercher le bois à Jekaterinow, au gouvernement de Ssimbirsk, à 66 verstes de distance. Une poutre taillée des deux côtés, longue de 9 archines et grosse de 5 à 6 wertschok, coûte 4 à 5 roubles de banque. On se sert pour le chauffage de tuiles nommées Kisjack, mélange de fumier, de paille et de foin, que l'on prépare au printemps. La préparation en ressemble à celle que nécessite la tourbe. La chaleur, aussi forte que celle de la houille, ne se répand dans le four que vers le haut

et sur les côtés; il en résulte que le dessous du [illegible] du gâteau n'est jamais bien cuit. Le Kisjack donne peu de fumée; mais il laisse assez de suie dans la cheminée. Son odeur ressemble à celle de la tourbe. La tourbe elle-même ne manque pas dans ce pays, bien que l'on n'ait pas jusqu'ici suffisamment exploré la nature de ses couches, ni sa qualité propre.

Le village renferme 800 habitants mâles et 240 maisons. Son origine date de 1835. Alors des colons du cercle de Medinsk, au gouvernement du Kaluga, sont venus s'y fixer. Tout le pays d'ailleurs n'a été défriché et cultivé que dans les temps modernes, par des habitants des provinces de Woronesch, Kursk et Tula, que l'on a établis dans cette contrée. Sans tenir compte, le moins du monde, de l'origine ni des gouvernements où ils avaient demeuré auparavant, on les a réunis pêle-mêle, ce qui, dans les commencements, a donné lieu à bien des querelles.

Dans la distribution des terres, on avait fixé, d'après une loi bien connue, 15 dessat. et quelquefois 30 dessat. par habitant. Mais les villages ont aussitôt été bâtis avec une étendue considérable; la population de son côté s'est rapidement accrue, de sorte qu'aujourdhui l'on ne compte plus généralement que 7 à 8 dessat. par habitant.

Au reste, le paysan ne cultive des 15 dessat. qui lui appartiennent, qu'un tiers par an; de ce tiers, les trois quarts portent du froment, le reste du seigle, de l'orge et de l'avoine *).

On voit peu de chanvre et de lin, et nulle part des graines oléagineuses. Les pommes de terre viennent mal. Dans les jardins, on cultive des choux, des concombres, des navets et des melons.

---

*) Au dire des paysans, le froment seul offre ici une bonne récolte. Ce n'est d'autre part que le froment d'été qui donne neuf à dix fois le produit de la semence. Quant au froment d'hiver, rarement on en obtient plus du cinquième grain.

On laboure ici avec la charrue à roues, appellée *pflug* même par les Russes, ce qui fait supposer qu'ils tiennent cet instrument aratoire des colons allemands. On l'attelle ordinairement de quatre à six boeufs, et de dix lorsqu'il s'agit de travailler une terre inculte ou la tourbe. Comme il est rare qu'un paysan possède à lui seul dix boeufs, ils s'aident l'un l'autre, de sorte que les boeufs sont considérés comme formant la propriété commune du village. Le village avait autrefois 24 charrues complètes et 240 boeufs; mais les mauvaises années ont réduit le nombre de ces derniers à 100. Notre hôte, outre le bétail de labour, avait encore 10 à 15 boeufs, 12 à 20 chevaux et 50 à 60 brebis. Quant aux porcs, ils ont été tous vendus dans ces dernières années.

Le prix d'un bon cheval de paysan est de 150 roubles, d'une vache de 40, d'une brebis de 5 à 6. Cependant, ce prix est plus bas de la moitié dans de meilleures années.

Le village est uniquement adonné à l'agriculture. Pendant la moisson, les forces des habitants ne suffisant pas au travail, on loue des ouvriers, qui viennent à cet effet en grand nombre d'en amont du Wolga. Pendant la coupe des foins, la journée se paie quelquefois, non compris la nourriture que l'on fournit également aux ouvriers, deux roubles de banque. Lors de la récolte, on fait des contrats pour toute la saison. Une étendue de terre de 4000 toises carrées est payé 8 à 20 roubles. Moins avancée est l'année et plus bas sont les prix.

Nous avons dit que les paysans de cette contrée ont trop peu de terres. En effet, ils en afferment comme dans d'autres villages du pays. Il faut savoir qu'à cinquante ou soixante verstes de distance de la rive gauche du Wolga, vers le Jaik ou l'Ural, il y a de vastes et d'excellentes terres, utilisées jadis comme pâturages par les peuples nomades des Kirguis, des Kalmouks et des Baschkirs. Ce sont ces terres, aujourd'hui incultes, appartenantes à la couronne et appelées pays des Baschkirs, que les paysans du pays colonisé qui se trouve le long du Wolga, afferment du gouvernement. Celui-ci divise les champs en portions

déterminées (Utschaski), dont le prix de location est fixé par la cour des domaines. Ordinairement, plusieurs paysans s'associent pour affermer une de ces portions. Un d'eux fait le bail que toute la commune *(Mir)* vient ensuite garantir. On dit qu'autrefois des spéculateurs accaparaient la ferme des terres et les affermaient ensuite aux paysans à des prix énormes. Aujourd'hui les paysans de la couronne jouissent, dans ces locations, d'une sorte de privilège. On a établi partout un prix fixe. Pour la meilleure terre, le prix le plus élevé, à ce qu'on dit, est d'un rouble, 75 copeks par dessat., le plus bas de 7 à 8 copeks.

Les habitants de Padowka ont affermé de ces terres de la couronne jusqu'à 80 à 100 verstes de distance de leur village. En outre, ils ont pris à ferme un terrain éloigné de 18 verstes, appartenant à un gentilhomme qui se fait payer par 4000 toises carrées, suivant la qualité du sol, 10 à 20 roubles pour trois ans.

La principale nourriture des paysans consiste en pain de froment et chair de brebis; plus, en une sorte de soupe de vermicelle, en laitage et en choux*). On mange trois à quatre fois par jour. Ce sont chaque fois les mêmes plats, froids ou réchauffés. Pour les adultes, on compte 2 puds de froment par mois. Un pud de sel coûte un rouble 70 copeks à 2 roubles; un pud de fer en barres 5 à 6 roubles. Ils cherchent le sel comme le fer à Ssamara. C'est là qu'ils achètent aussi leurs instruments aratoires. Une voiture de paysan coûte 10 à 15 roubles, une charrue à chevaux jusqu'à 15 roubles, une autre à boeufs jusqu'à 30, une herse à dents de fer 5, une hache 2 à 2½, une faux 4 à 5. On se sert de la faux pour l'herbe et

*) D'après l'ouvrage de statistique sur Ssaratow de Leopoldow (1827), la population de Ssaratow se nourrit surtout de pain de froment, le seigle étant relativement plus rare dans cette contrée. On trouve beaucoup de melons d'eau, que l'on coupe en morceaux pour les faire bouillir dans une marmite jusqu'au moment où l'on voit se former une sorte de sirop. Cette soupe filtrée et exposée à l'air, devient une espèce d'hydromel.

même pour l'avoine, tandis que le blé se coupe au moyen de la faucille.

Une paire de bottes d'homme coûte 7 roubles, une paire de souliers de cuir 1½, de mude 15 copeks; un pud de lin 6, 10 à 12 roubles; le lin est alors confectionné à la maison. Les femmes filent de la laine blanche et noire, qu'elles emploient alors pour le tricotage des bas. Le prix de la chemise de dessus en toile de coton est de 4 roubles, un caftan bleu coûte de 30 à 40, le vêtement gris que les paysans portent d'habitude, de 12, le Kuschak de 1½, de 2 et de 4, le chapeau de 2 à 4. Les femmes aiment le luxe dans leur toilette; une coiffure ordinaire ne coûte que deux roubles; mais il y en a qui reviennent à 50; le sarafan habituel en toile peinte coûte 3 à 4 roubles, en toile de coton 5 à 6, une paire de souliers de femme 1 rouble 70 copeks. En général, il y a, à ce qu'on dit, plus de luxe et d'esprit de dépense chez les habitants de la rive gauche du Wolga, que chez ceux de la rive droite.

Dans l'après-midi du même jour (du 28 Juin), nous arrivâmes à la ville de Nikolajewsk, chef-lieu de cercle, mais qui présente un assez misérable aspect. C'était autrefois le village de Metschetnoja que l'on érigea en ville, en lui donnant le nom qu'il porte en l'honneur de l'empereur Nicolas, le tout pour les besoins de l'administration. Si le grand Irgis, qui baigne les pieds de la jeune ville, pouvait devenir navigable, Nikolajewsk aurait pour le commerce beaucoup d'importance*). Le gouvernement favorise par de grands privilèges ceux qui s'établissent dans cette localité. Le premier venu peut s'y fixer et il obtient alors

*) Ce qui le prouve, c'est que le pays situé sur les bords de l'Irgis est riche et bien peuplé. L'Irgis navigable permettrait aux habitants de conduire leur blé et les autres produits de leurs terres vers la rivière du Wolga, cette grande artère du commerce russe. En échange de ces exportations, Nikolajewsk importerait des tuiles, du goudron, du fer, du sel, du bois etc., objets qui manquent à la ville.

100 roubles, une franchise d'impôts de trois ans, et dispense personnelle du service militaire. Les habitants ont la faculté de se classer à leur choix, parmi les bourgeois ou parmi les paysans.

Fondée en 1830, la ville fut dévorée par l'incendie en 1839; on la construisit de nouveau et l'année dernière, elle perdit son église par un second incendie. Rien de plus triste que les rues désertes où l'herbe pousse en abondance, que ces maisons pour la plupart délabrées. Quant à l'ancien village de Metschetnoja, il était d'abord habité, on le dit du moins, par des Tartares qui, en cédant la place aux colons russes, ne laissèrent comme souvenir de leur passage que les ruines de leur mosquée ou de leur *Metschet*.

Le chef de l'administration des domaines nous montra une carte du cercle très-bien dessinée par un jeune paysan qui, pendant trois ans, avait fréquenté l'école centrale, dans la ville voisine de Wolsk. Rien n'égale la facilité de conception d'un jeune paysan russe, surtout en ce qui concerne les talents imitatifs.

Le fonctionnaire dont je viens de parler, me communiqua sur le pays des notices qui ne manquent pas d'intérêt; les voici.

Toute la contrée de Ssamara jusque vis-à-vis de Ssaratow et même plus loin encore, était jadis une steppe inhabitée mais fertile. Rarement les Baschkirs et les Kirguis, peuples nomades, qui erraient vers l'Est, venaient exploiter ces pâturages. Les terres qui se trouvent au-dessus de Ssaratow, des deux côtés du Wolga, ont été cultivées en premier lieu, grâce à la sollicitude éclairée de Catherine II qui, en 1763, fit venir à cet effet des colons allemands. L'expérience démontra bientôt l'extrême fertilité du sol du moins dans les prés qui longent le Wolga et notamment dans les bas fonds que traversent des ruisseaux et de petites rivières. La terre noire s'élève à peu près partout à deux mètres au-dessus d'une couche d'argile et de

marne calcaire*). Des plantes, ailleurs au niveau de l'herbe, poussent ici à hauteur d'homme. Les grains donnent, dans de mauvaises années, le cinquième blé, le neuvième dans des années médiocres, et le quatorzième lors des bonnes récoltes.

Autrefois, des propriétaires de terres et d'autres personnes à qui la loi accorde la faculté de la possession territoriale, venaient en grand nombre du midi et du nord demander la concession des terres qu'ils se proposaient de coloniser. Ces concessions étant d'abord accordées avec une grande facilité, une sorte d'émigration eut lieu de l'intérieur de la Russie, en ce sens que les seigneurs envoyèrent ici ceux de leurs serfs, et le nombre en était considérable, dont ils ne savaient que faire. Comme l'on ne prenait aucun soin pour choisir de bons emplacements, cette circonstance, réunie au brusque changement du climat, à une nourriture inusitée et aux fatigues inséparables d'une pareille entreprise, fit mourir les colons par milliers et échouer les établissements projetés. Plus tard, on s'y est pris avec plus de circonspection. A l'heure qu'il est, le gouvernement fait souvent venir lui-même, pour coloniser la contrée, des paysans de ses domaines et des paysans des apanages de l'intérieur du pays.

Dès que les premières années sont surmontées, tout va pour le mieux. Aussi les anciens colons jouissent-ils d'une certaine aisance. Dans ce moment, tout l'espace en aval de Ssamara, s'étendant dans les terres jusqu'à 50 verstes de distance du Wolga, est entièrement colonisé. Il n'en est pas de même du pays dit des Baschkirs, également fertile et qui comprend 150 verstes, en partant des bords du fleuve. Ce dernier terrain est abandonné à une culture nomade. Les possesseurs des terres colonisées afferment souvent de la couronne jusqu'à soixante ou cent verstes de ces champs qu'ils cultivent, comme je l'ai dit

*) On prétend toutefois qu'immédiatement près de Nikolajewsk, une forte couche d'argile est couverte d'une couche de terre fort mince, de sorte que ça et là il faut fumer les champs.

plus haut, en se rendant sur les lieux au printemps pour retourner chez eux jusqu'à la moisson, époque où ils vont de nouveau couper les grains et les battre. Ils rentrent le blé sans emporter la paille. Cette coutume est du reste en usage dans les villages mêmes; on n'y travaille que le champ d'été. Quatre années durant, on sème du froment d'été (Bjeloturezk) sur la même terre, qui sert ensuite de pâturage pendant 5 à 8 ans. Il arrive toutefois que les employés des domaines forcent les paysans à la culture en usage dans d'autres pays, laquelle, comme on sait, comprend l'hiver, et dont les paysans, à ce qu'on dit, se trouvent mieux.

Les récoltes sont d'une abondance inouie. Dans de bonnes années, elles donnent quelquefois 200 roubles de produit net par arpent. Malheureusement, trois à quatre années stériles viennent souvent apporter la ruine, la perte du bétail et une terrible disette.

L'absence de toute industrie et la possibilité de s'enrichir dans le cours d'un seul été par un travail facile, entraînent avec elles une grande légèreté, la paresse et les vices naturels au désoeuvrement. Dans les bonnes années, les paysans prodiguent leur avoir; viennent les mauvaises, et ils manquent de bétail, souvent même des semailles nécessaires et tombent entre les mains des usuriers, des marchands russes ou allemands des colonies. Placer sous tutelle l'économie entière, et jusqu'à ses plus minces détails, de ces paysans, ce serait leur rendre un service signalé. Avant de les émanciper, il faudrait en faire, par une éducation pleine de sollicitude, de bons et véritables agriculteurs. C'est ce qui est bien prouvé par les quelques localités des apanages qui jouissent en réalité d'une sorte de tutelle, et dont l'ordre et l'aisance offrent un aspect bien plus satisfaisant que celui des villages domaniaux. Toutefois, ces considérations se bornent à cette contrée seule et ne s'appliquent en aucune manière aux autres parties de la Russie.

Nous quittâmes Nikolajewsk dans l'après-midi. C'est ici que je vis pour la première fois la grande brebis Kir-

guise à la queue de graisse. On remarque de grands troupeaux de cheveaux, conduits par un berger à cheval. Près de Ssaratow, j'ai même rencontré des troupeaux de boeufs également gardés par un berger monté à cheval.

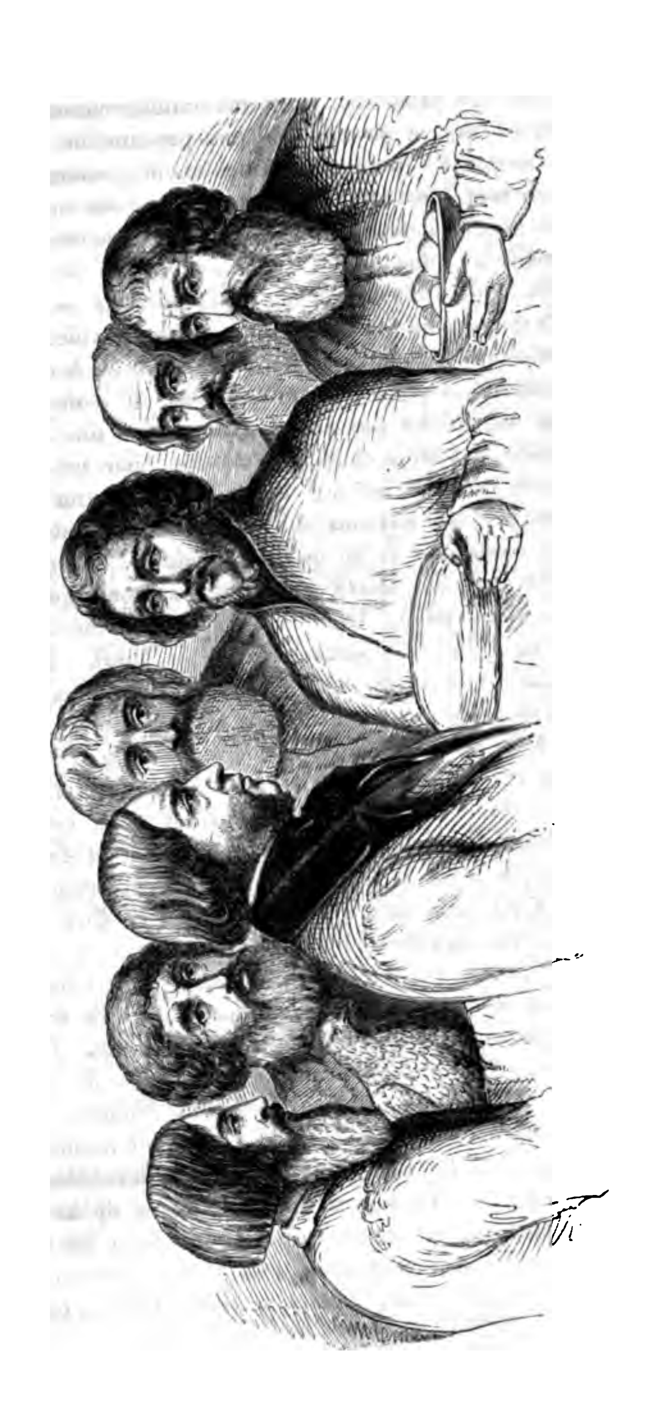
Le second relais à partir de Nikolajewsk, c'est le grand village de Beresowo renfermant à la fois des paysans des apanages et des paysans de la couronne, 423 des premiers et 640 des seconds. Ce mélange, du reste, se retrouve souvent dans cette contrée. Il m'a été inpossible de saisir les motifs de cette combinaison fâcheuse, et les raisons qui portent le gouvernement à ne pas assigner à chaque ministère les villages dont il aurait l'administration spéciale et exclusive.

Les paysans des apanages et ceux de la couronne n'ont pas, ainsi que l'on pourrait le supposer, des champs séparés; ils forment tous deux une seule commune qui, suivant la coutume russe, distribue les terres d'après le nombre des âmes et en tirant au sort *shrebi is odnoi schapki* (les billets jetés dans une casquette), pour employer l'expression d'un vieux paysan que mes compagnons de voyage avaient interrogé à cet effet. Mais bien que réunis dans une même commune, ils sont frappés d'impôts qui diffèrent essentiellement les uns des autres. Les paysans d'apanage paient 29 roubles 20 copeks, les paysans de la couronne 16 roubles 48 copeks, de sorte que les premiers ont une charge plus lourde du double. On conçoit combien cette situation doit irriter les esprits. Si encore chaque catégorie avait ses champs à elle! Dans ce cas, la diversité des impôts se retrouve souvent chez des paysans ayant des propriétés privées. Mais rien n'est dur comme la conviction d'avoir les mêmes droits, puisque chacun reçoit une portion égale des champs de la communauté, et d'être en même temps forcé de payer un impôt de beaucoup plus considérable que celui des voisins. Avant la nouvelle organisation des domaines, les paysans de la couronne étant harcelés et opprimés sous tous les rapports, tandis que les paysans des apanages étaient long-temps placés sous une administration protectrice et bien ordonnée,

les privilèges des premiers, quant aux impôts, étaient moins sensibles que dans ce moment où les paysans de la couronne commencent à jouir des mêmes avantages administratifs. En un mot, c'est là, pour les paysans des apanages, un malaise auquel il serait convenable, ce nous semble, de porter remède au plus tôt.

Le village de Beresowo contenant, lors de sa fondation, 500 habitants qui, comme à l'ordinaire, avaient leurs 15 dessat. chacun, en renferme maintenant 1063, dont chacun a 7 dessat. au plus. Au reste, c'est là peut-être le motif qui a engagé les paysans à s'adonner à une culture régulière, dite des trois champs. On ne fume cependant que les terres dont le blé est destiné au magasin public et pour lequel les paysans des apanages doivent céder et cultiver le seizième de ce qu'ils possèdent. S'il faut en croire les paysans, ces terres seraient moins bons, que ceux que l'on ne fume point. Quant au salaire des ouvriers, il diffère peu de celui de Podafka (voy. plus haut). Il faut en dire autant du prix du bétail, du bois, du fer etc.; c'est enfin à peu près la même nourriture et le même costume.

Le 29 Juin au matin, nous atteignîmes le grand Irgis, vis-à-vis du village de Kuschum. Nous passons la rivière, et sur l'autre rive, toute la commune vient nous recevoir en nous offrant, suivant la coutume de l'Orient et de l'ancienne Russie, le pain et le sel, symboles d'une hospitalité touchante. C'est une race d'hommes belle et forte, aux visages pleins de caractère et d'intelligence et qui, le temps et l'occasion venant en aide à une direction bien entendue d'en haut, est incontestablement appelée à former un des éléments indestructibles d'une nationalité puissante. Je me souviens surtout de plusieurs magnifiques têtes de vieillards, dignes et vénérables comme celles des apôtres. Les femmes sont moins belles, ce qui est cependant moins vrai pour les jeunes filles. J'ai vu parmi ces dernières des enfants de 9 à 12 ans, brillantes de fraîcheur et de beauté. Des 56 hommes qui m'entouraient, un seul avait les cheveux et la barbe noirs, huit les avaient bruns, chez le reste, ainsi que chez tous les enfants, les cheveux étaient blonds.



Le village de Kuschum renferme, d'après le recensement de 1834, 235 paysans des apanages et 121 paysans de la couronne. Ils habitaient autrefois les terres qui se trouvent à l'Ouest du gouvernement de Ssaratow, et c'est de là qu'ils sont venus se fixer à Kuschum, il y a soixante ans. A l'origine, la commune ne comptait que 105 habitants mâles. Chacun d'eux avait reçu les 15 dessat. usitées, lorsque, la population s'étant accrue, il fallut ajouter des terres pour donner le même nombre de dessat. à chacun des 248 habitants dont se composait alors le village. Le recensement de 1834 ayant constaté le chiffre de 356, on leur assigna un peu plus de 12 dessat. à chacun. Enfin, la population s'est encore augmentée de 106 paysans qui, à l'heure qu'il est, n'ont encore rien reçu.

Les paysans des apanages et ceux de la couronne n'ayant pas obtenu des champs séparés, ont conçu l'heureuse idée de diviser les terres de la commune, suivant leur situation et leur qualité, en un certain nombre de grandes portions, et chacune de ces portions en 100 parties moindres. Puis, des sociétés de dix paysans, dans lesquelles les paysans des apanages et les paysans de la couronne ont été aussi peu mêlés que faire se pouvait, ont tiré au sort pour l'exploitation de ces champs, séparés d'après le système que nous venons d'indiquer. En outre, chacune de ces deux catégories de paysans a sa *starschina* et son administration à part. Les paysans des apanages paient 29 roubles 20 copeks par habitant en redevances communales des apanages et de la couronne, plus 5 roubles 71 copeks aux Jaemtschiks, en échange des relais de poste que ceux-ci fournissent pour eux, total: 34 roubles 91 copeks. Les paysans de la couronne ne paient en tout que 16 roubles 48 copeks par habitant.

Au reste, les braves gens nous traitaient avec une franche cordialité. Ils nous servaient du *Quas*, plus clair et plus limpide en cet endroit que l'eau. Nous n'avions garde de refuser, et après avoir rétabli nos forces, nous partîmes.

Dans le village voisin, appelé Selzo Majanja, il me fut donné d'admirer de nouveau la force indestructible du principe communal en Russie. Vers la fin du siècle dernier, le prince Wjasemskij avait fait venir ceux de ses paysans qu'il avait au gouvernement de Rjasan, pour les établir en cet endroit. Le village, qui comprenait 7000 dessat. de terres plus ou moins bonnes, était engagé comme garantie à la banque. Plus tard, les affaires du prince se trouvant dans une situation fâcheuse et le village étant mis aux enchères, les paysans en firent l'acquisition au prix de 129,000 roubles. Avec les terres ils rachetèrent ainsi leurs personnes. Ils étaient désormais libres. Maintenant, au lieu de diviser pour toujours les champs comme propriétés privées d'après la quote-part des sommes payées ou qui restaient à payer, ils maintiennent, suivant la coutume russe, la répartition par personnes, et c'est d'après le nombre des personnes que se remboursent les quote-parts.

Les paysans de ce village (qui cultivent soigneusement la terre d'après l'assolement des trois champs) partagent tous les ans le champ resté en jachère de sorte que chacun d'eux n'exploite le même terrain que pendant deux ans. De cet usage à la coutume des anciens Slaves qui partagaient la moisson sur pied, coutume que l'on retrouve aujourd'hui encore dans quelques parties de la Servie et de la Bosnie, la transition serait facile.

En 1827, lors de l'acquisition des terres par les paysans, ceux-ci étaient au nombre de 287. Dans ce moment, le village a 350 habitants. Que de procès interminables ne devraient point résulter des obligations des acheteurs et de leurs droits acquis, si les usages du pays ne différaient pas entièrement des lois qui nous régissent.

Le 29 Juin, dans l'après-midi, nous arrivons à Schafhausen, la première colonie allemande que nous ayons trouvée sur notre route. Aux environs du village, nous rencontrons des femmes habillées comme des paysannes allemandes, qui reviennent des champs et tricotent en marchant. Nulle part je n'ai vu tricoter les femmes russes, du moins en plein air. C'est que la plupart des paysans

russes ne portent pas encore de bas et se contentent de morceaux de toile qui enveloppent les pieds.

Dans le village même, les arbres plantés devant les maisons ainsi que les jardins bien entretenus et entourés de haies, nous rappelaient la patrie. Les fermes sont disposées à l'allemande, mais la construction des maisons, ornées de petites colonnes, de galeries et de berceaux sur le devant, est à peu près russe. L'arrangement intérieur présente un mélange des deux styles. On voit l'image d'un Saint russe à l'angle de la chambre, ce qui est assez étrange chez des paysans qui professent le culte luthérien. Sont allemands encore le mobilier, les lits, les ustensiles de ménage et de cuisine, enfin le costume. Les premiers colons venaient de l'Allemagne, apportant avec eux les moeurs et les habitudes de la mère-patrie. Les coutumes russes qui s'y mêlaient dans la suite, servaient à former un caractère national nouveau qui les résume tous les deux. Ce n'est que dans les villages où les habitants d'une seule et même contrée de l'Allemagne sont venus se fixer, que l'on retrouve les usages déterminés de tel ou tel pays. Partout ailleurs, comme nous l'avons dit, la Russie et l'Allemagne ont fait place, quant au genre de vie et à la physionomie des différentes localités, à un troisième terme qui tient de l'un et de l'autre pays. Quoiqu'il en soit, c'est un effet saisissant que produit cette portion allemande du pays situé aux frontières de l'Asie sur les bords du Wolga, et qui, loin de présenter une seule colonie, comprend cent mille habitants sur une grande étendue de terres brillantes de richesse et de fécondité.

Nous ne nous arrêtâmes dans ce premier village que le temps nécessaire pour changer de chevaux. L'occasion de remarquer la diversité de caractère, qui distingue les deux nations, dut bientôt se présenter. En effet, au lieu du Jaemtschik (voiturier) russe, insinuant, joli, flatteur même, qui avait ôté à tout propos sa casquette et ce qui est plus important, lancé ses chevaux à fond de train pour nous conduire avec une rapidité extrême d'un village à l'autre, nous avions à faire maintenant à une espèce de

garçon d'écurie lourd, empesé, ayant l'air de retirer à contre-coeur l'éternelle pipe allemande, lorsqu'il fallut ouvrir sa large bouche pour répondre à nos questions. Quant à conduire au galop, il ne fallait pas y songer; notre homme s'en tenait à un trot léger propre à ménager ses chevaux. Il faut toutefois lui rendre cette justice que les harnais étaient toujours solidement attachés; il n'avait pas besoin, comme le Jaemtschik russe, de sauter cinq à six fois à bas de son siége pour attacher telle courroie, alonger telle autre etc. Dans quelques heures, nous traversâmes les villages de Glaris, Zurich et Solothurn, dont les noms réveillaient en nous de lointains souvenirs; nous nous arrêtâmes ensuite à Paninskoi pour y passer la nuit.

Paninskoi est probablement la plus ancienne colonie allemande de cette contrée. Elle a été fondée en 1765. Les premiers habitants étaient pour la plupart venus des bords du Rhin et de la Westphalie. Nous rencontrâmes des descendants d'anciens citoyens de Mayence, de Trèves, de Bamberg et de Paderborn. L'idiome avait naturellement conservé l'accent rhénan. Les colons, sous la direction d'un premier bourgmestre appelé Schoeninger, s'établirent au milieu des steppes, à une verste de distance du Wolga. Entre le village et le Wolga, le terrain se compose de prés et de pâturages interrompus ça et là par des broussailles de chênes, d'ormes, de trembles et de saules. Les champs labourables se trouvent en avant du village, vers l'intérieur des steppes. En 1812, on a accordé à ce village, ainsi qu'à une colonie voisine, l'exploitation d'une forêt située au-delà du Wolga. La population étant d'abord peu considérable, les colons s'emparaient de la terre suivant leurs besoins. Plus tard, chose digne de remarque, ils ont spontanément introduit parmi eux la coutume suivie par les Russes dans la distribution des champs. Ainsi, tous les trois, quatre ou six ans, la commune partage les terres d'après le nombre des habitants. Le terrain se mesure par des cordes longues de 10 toises, appropriées à cet effet. Le terrain primitivement assigné aux agriculteurs ne suffisant bientôt plus, le gouvernement

a dû à plusieurs reprises, et notamment en 1825, 1828 et 1840, faire procéder à de nouvelles distributions. Dans ce moment, on peut compter que 5 dessat. reviennent à chaque charrue, ce qui ne comprend donc pas le champ en jachère. On cultive le blé dans le champ d'hiver, le froment, l'orge, l'avoine et les pommes de terre dans le champ d'été. Quant aux pommes de terre, elles viennent le mieux dans les bas fonds. Elles ont été importées par les premiers colons allemands. La culture du tabac est assez répandue; il en revient quelquefois 150 puds à une famille. On le vend aux Tschouwasses et aux Mordwins qui, de bien loin, viennent l'acheter. On voit ça et là des graines oléagineuses. Le poud d'huile coûte actuellement 30 copeks, le pud de suif 35 à 40. Les colons ne cultivent ni le chanvre ni le lin. Comme cette remarque s'applique à toute la rive gauche du Wolga, il est à supposer que le terrain n'est pas favorable à ces plantes*). On n'emploie pour la charrue que des chevaux, dont deux à trois forment l'attelage. Le champ d'hiver est labouré deux fois, le champ d'été une fois. L'engrais étant superflu, le fumier sert de chauffage. Ce n'est pas toutefois qu'il n'y ait avantage à fumer le tabac, d'autant plus qu'au dire des paysans, le blé planté après le tabac vient mal, le tabac absorbant trop les forces de la terre.

Le village renferme 93 fermes et 381 habitants. A eux tous, ils possèdent 582 cheveaux, 400 têtes de bétail, 450 brebis. Le prix d'un cheval est de 50 à 150 roubles, d'une bonne vache de 40 à 50, d'un jeune boeuf destiné à l'abattoir, de 20 à 90. Voici maintenant les prix des grains en 1842: farine de froment, 7½ poud: 22 roubles; farine

*) Si le professeur Goebel prétend que ces colonies cultivent beaucoup le lin et le chanvre, surtout en vue de la semence d'huile, il est probable qu'il faut entendre cette notice de la rive élevée du Wolga et non des prés qui longent le fleuve, à moins que le professeur Goebel, commettant une faute naturelle aux voyageurs, n'ait érigé en règle des cas particuliers et exceptionnels.

de seigle, même prix; le sac d'avoine, 8 à 11 roubles; on ne cultive guère d'orge et l'on n'en vend point du tout. Une dessat. plantée de tabac, donne, lors d'une bonne récolte, jusqu'à 100 pouds. Préparé à la russe, le tabac se vend au prix d'un rouble 40 copeks le poud, apprêté soigneusement à l'allemande et appelé alors *tabac jaune,* le poud revient à 8 et à 10 roubles. Il est à remarquer, que le tabac planté dans les terrains de sable, admet seul la préparation allemande.

La nourriture est généralement celle des paysans allemands. Le matin du café, fait la plupart du temps avec du froment ou de l'orge grillée, puis, de la soupe de farine ou des pommes de terre, des légumes et le dimanche seulement, de la viande. On tue des porcs en automne. Le salaire des ouvriers, à qui l'on fournit en outre le logement et la nourriture, est de 100 roubles, celui des servantes de 50. La paie de la journée varie de 80 copeks à 1 rouble 25 copeks. Pendant la moisson, elle s'élève à 3 roubles, outre la nourriture. Quelques travaux sont donnés à tâche. C'est ainsi que, pour citer un exemple, le fauchage et le travail qui consiste à engerber et engranger le blé d'une dessat. de terre, se paient 14 roubles assignats plus 2 pouds de farine avec un peu de sel et de beurre, en tout à peu près 20 roubles. Le prix d'une paire de bottes est de 4 à 8 roubles. Pendant la moisson, les paysans portent souvent des souliers d'écorce de tilleul à 12 copeks la pièce et qui se conservent huit jours. Une redingote de drap bleu coûte 30 roubles.

Les paysans de cette localité professent la religion catholique. Ils ont une cure et une école. Le maître d'école reçoit 130 roubles assignats, 13 sacs de froment, autant de seigle et 30 copeks de *minerval* par enfant. Dans ce village, j'eus la satisfaction de rencontrer les descendants d'un de mes compatriotes, Bernhard Evers de Paderborn. Lui-même était mort depuis long-temps, mais je vis sa fille, mariée à un colon allemand, nommé Zimmermann. Comme souvenir touchant de mon pays, on me montra un livre d'heures de Paderborn, religieusement conservé. Un

baptême devant précisément être célébré, je fus prié d'être le parrain du nouveau-né. J'acceptai, de sorte que mon nom se trouve désormais inscrit dans le registre de la paroisse de Paninskoi, sur les bords du Wolga.

Nous partîmes ensuite pour le riche village d'Orlowskoi. L'agriculture est médiocre dans cette contrée, tout en surpassant celle des Russes qui demeurent dans le voisinage*). Le tabac seul est cultivé avec soin. Les colons allemands de ce pays s'adonnent de préférence aux spéculations commerciales et excitent ainsi la haine et l'envie des Russes, se plaignant de ce que les Allemands, au lieu d'être leurs modèles pour l'agriculture, l'élève du bétail et les métiers utiles, accaparent toutes les branches du commerce et de l'industrie au détriment de leurs voisins — les Russes — qui se plaisent surtout à ces sortes d'entreprises et qui en revendiquent, pour ainsi dire, la propriété.

A Orlowski, je fus voir un des plus vieux colons, nommé Rothermeler. Tout jeune il avait été emmené par ses parents qui faisaient partie de l'émigration. Il était né à Berlin d'un laquais de Frédéric II et d'une étrangère, de la colonie française de cette ville. Bien qu'il eût 86 ans, lorsque je le vis, il jouissait encore de toutes ses facultés intellectuelles. On en jugera par le récit suivant qu'il nous fit avec une vivacité extraordinaire pour son âge:

*) L'instrument aratoire des colonies consiste en un soc de charrue présentant la forme combinée de la charrue usitée dans la Wetterau et de celle dont on se sert dans la Marche. Pour labourer une terre inculte, surtout dans les steppes, on emploie la charrue à pointe de l'Allemagne. Le soc de fer rond au contraire est préféré pour les champs de tabac et de pommes de terre. Dans tous les pays sablonneux, on retrouve la *zogga* russe, instrument aratoire moins utile lorsqu'il s'agit d'arracher de fortes racines. Les Petits-Russiens emploient une charrue de construction particulière et incommode, tirée par trois chevaux et souvent par six à huit boeufs. On ne trouve de herses en fer que dans les colonies allemandes. — Voyez sur tout ce qui précède. (Goebel, *loco citato*.)

„C'est en 1764, disait-il, que les colons au nombre desquels se trouvaient mes parents, descendaient le Wolga. Les bâteaux ayant été pris par la glace à Kostroma, il fallut y passer l'hiver. Le printemps suivant, nous arrivâmes ici. Le prétendu village offrait un aspect désolant. La plupart des maisons que nous devions trouver toutes prêtes, n'étaient pas même commencées, et le petit nombre de celles que l'on avait disposées pour nous recevoir, ne contenaient qu'une seule chambre. C'est à peine si nous trouvâmes les matériaux de construction nécessaires. Quant au bétail, aux étables, aux semailles, toutes choses que l'on nous avait promises avant notre départ, il n'y en avait qu'une fort médiocre quantité. Il y avait alors entre le Wolga et l'Oural une lande déserte que traversaient, dans leurs courses vagabondes, des troupes de brigands Calmouks. Sur cet espace de terres, chaque colon prit ce que réclamaient ses besoins et y construisit sa maison. C'est ainsi que dès l'abord des propriétés d'étendue différente devaient se former. Vint le temps des semailles et de la moisson, et l'on put se convaincre que la terre était fertile au-delà de toutes les espérances. Cependant tous les obstacles n'étaient pas surmontés; car, lorsque les Calmouks qui n'avaient pas été trop méchants après tout, étaient partis pour les frontières de la Chine, nous vîmes arriver en grand nombre les Baschkirs et les Kirguis, peuples sauvages et cruels, contre lesquels nous eûmes à soutenir une lutte longue et sanglante. Au reste, il y avait d'abord, à Orlouskoi, 71 familles qui s'accrurent bientôt jusqu'à 168, et la population augmentant toujours d'une manière fort rapide, le gouvernement dut à trois reprises nous assigner de nouvelles terres (Otwod). C'est ce qui a lieu encore dans ce moment même où l'on nous donne à ferme des terres dites des Baschkirs, situées à 80 verstes de distance du village et pour lesquels nous payons 98 copeks de fermage par dessat. Nous trouvons enfin les broussailles dont nous avons besoin pour les haies, dans l'île du Wolga que voilà!"

C'est ainsi que parla le colon allemand. Ajoutons à

son récit que l'inégalité des possessions territoriales qui, comme il nous le disait, avait caractérisé le début de l'établissement, fit place dans la suite à la distribution égale des terres à la russe, en usage dans les autres contrées du pays.

Le vieux Rothermeler nous fit remarquer encore que, les femmes des colons étant fort occupées par les soins de ménage, la préparation du tabac et la surveillance que nécessite le chauffage composé, comme on sait, de paille et de briques de fumier durcies, enfin par le tricotage des bas et le rajustement des habits, il ne fallait point songer pour des femmes sollicitées en sens si divers, ni au rouet ni au métier de tisserand. C'est ce qui force les colons d'acheter ailleurs leurs étoffes de laine et de toile.

Nous atteignîmes vers midi la colonie de Katherinenstadt (ville de Catherine), où le pasteur Wallberg nous fit le meilleur accueil. Cet homme fort aimable était rempli de prévenances pour ses hôtes. Il nous fit faire la connaissance d'un des plus riches négociants de l'endroit, de M. Seiffert, qui nous communiqua des données pleines d'intérêt sur la situation commerciale du pays. Le blé est l'objet principal des transactions. Les paiements se font au comptant, ce qui n'exclut toutefois point des délais d'un an et d'un temps plus long, suivant les contrats. Les négociants russes qui, à Astracan, à Nijni etc. font le commerce en gros, sont assez sûrs. Les négociants allemands, de leur côté, ne se bornent pas à l'exportation du blé des colonies, mais ils font de grands achats dans le reste du pays. Ayant leurs bâteaux à eux sur le Wolga, ils en louent encore d'autres en grand nombre pour le transport de leur marchandise. Les bâteaux chargés de grains, remontent et descendent le Wolga; toutefois ceux qui descendent vers Astracan, ne transportent le blé qu'en farine, ce qui explique le grand nombre de moulins à vent que l'on voit dans cette contrée ainsi qu'aux environs de Ssaratow. D'Astracan une partie de la cargaison est expédiée en Perse, tandis que l'autre partie reste sur le rivage de la mer caspienne. Les bâteaux qui remontent le

fleuve, conduisent, dans le plus grand nombre de cas, du froment et un peu de tabac des colonies à Nijni-Novgorod et même à Rybinsk. En quittant ces localités, on prend comme charge de retour des poutres, des planches etc., tandis que d'Astracan les bâteaux reviennent vides, parce que le système opposé n'offre pas assez de bénéfices et que la surveillance nécessitée par un chargement quelconque, est trop difficile en cet endroit. Les bateliers (Burlaki) sont ordinairement fournis aux négociants par les propriétaires des terres environnantes. Le prix de location d'un homme pour toute la durée du voyage à Nijni ou à Astracan, est presque toujours de 50 roubles. De cette somme, le négociant donne immédiatement 22 roubles comme obrok au seigneur, le reste est payé successivement, pendant le voyage, aux bateliers eux-mêmes. La tâche finie, les derniers retournent chez eux, la plupart du temps, à pied, n'emportant guère de leur travail que l'avantage d'avoir soldé leur obrok et d'avoir gagné leur entretien.

Avant de quitter notre colonie allemande, qu'il me soit permis d'ajouter quelques notices sur son histoire, son caractère et ce que j'appellerai sa constitution.

Un oukase de l'impératrice Catherine II, du 22 Juillet 1763, engagea de préférence des colons allemands à venir se fixer en Russie et dans les contrées alors désertes qui longent le Wolga. Le fort de l'émigration a été de 1764 à 1776. Les colons s'établirent entre Nikolajewsk et Ssaratow, sur les deux rives du Wolga, mais surtout sur la rive gauche*).

Le nombre des colons s'élevait
en 1775 à 11,986 hommes et 11,198 femmes
„ 1806 „ 40,000 âmes
„ 1836 „ 55,476 hommes et 53,458 femmes, total 108,934
„ 1838 „ 117,880 âmes
aujourd'hui „ 150,000 âmes.

*) Il y a 56 colonies sur la rive gauche et 46 sur la rive droite, divisées en 10 cercles.

Plus du tiers de ces colons sont luthériens, se compose en grande partie des réformés. ; ... ques sont les moins nombreux. Les frais de voyage et colonisation étaient de 5,199,813 roubles, considérés comme un emprunt contracté par les colons et qu'ils doivent successivement amortir. Le gouvernement les ayant dispensés du remboursement de 1,210,197 roubles, il en résulte que cette dette est acquittée dans ce moment jusqu'à concurrence de 300,000 roubles. Les colonies possédaient en tout 85,500 chevaux, 238,000 têtes de bétail, 122,000 brebis et 92,000 porcs. On dispensa les colons du service militaire et pour trente-et-un ans des impôts. Après ce temps, ils furent frappés des impôts communs à tous les paysans de la couronne, à savoir, par habitant de 3 roubles de taille personnelle, de 10 roubles d'obrok et de ... roubles 50 copeks de redevances communales diverses. Seulement pour se conformer au désir qu'ils avaient manifesté à cet égard, on a réparti les impôts d'une manière particulière en la faisant peser sur la terre. Le gouvernement est parti de ce point de vue que la somme totale des impôts peut s'élever aujourd'hui à 800,000 roubles, chiffre que l'on a obtenu en multipliant le nombre des habitants mâles qu'a fourni le dernier recensement, ...

*) Voici quels étaient, en 1834, les différents impôts:

	roubles	copeks		roubles	c
1. Couronne	13	—	par habitant, soit	405,398	-
2. Commune	—	25	„ „ „	7,796	1
3. Voies de communication	—	5	„ „ „	1,559	2
4. Fonctionnaires supérieurs	—	95	„ „ „	29,635	2
5. Clergé, écoles, greffiers, présidents de cercle etc.	—	—	„ „ „	256,787	8
			Total	701,176	

L'impôt de la couronne augmentant avec la population la somme totale dépasse probablement aujourd'hui le chiffre de 800,000 roubles.

celui des impôts individuels, c'est-à-dire, par 15½ roubles. Cette somme totale constitue maintenant l'ensemble des charges dont la terre est frappée en ce sens que toutes les dessat., peu importent la qualité et la valeur du sol, sont imposées dans la même mesure. On abandonne ensuite aux colons la répartition par tête de l'impôt.

C'est ici que je crois à propos de faire remarquer que le ministère des domaines aurait dans ces colonies la meilleure occasion d'exécuter le plan d'un cadastre devant servir de base aux impôts fonciers qui, alors, remplaceraient les tailles personnelles. A cet effet, on n'aurait qu'à tenir compte des arpentages et des évaluations que les colons ont, à coup sûr, entepris avec d'autant plus d'exactitude que leur intérêt personnel devait les y engager.

Les rapports qui existent entre les membres d'une même famille, rappellent tout-à-fait les moeurs allemandes. C'est la plupart du temps le père qui choisit son successeur parmi ses fils et à leur défaut, parmi ses filles. Jamais une distinction ne s'est établie en faveur du premier-né ou du plus jeune des frères. C'est le père encore qui fixe la part de chaque enfant et la dot des filles. A la mort des parents, la commune donne aux enfants en bas âge des tuteurs qui vendent tout le bien et partagent entre les héritiers le capital résultant de la vente. Il existe une sorte de douaire pour la veuve. Au cas qu'elle en est jugée capable, on lui permet de continuer le ménage et même de se remarier. Au reste, ces usages et d'autres de la même nature se sont formés d'eux-mêmes et ont plutôt le caractère de coutumes amenées par la suite des temps que de dispositions établies par la loi.

La commune est organisée à la manière allemande. A la tête se trouve le schulz dont l'élection a lieu tous les ans. Le tribunal communal se compose de ce fonctionnaire assisté de deux anciens, deux assesseurs et d'un greffier. Quatre à cinq colonies forment un cercle placé sous la direction d'un président et de deux assesseurs, qui tous sont sujets à réélection après trois ans révolus.

Toutes les colonies réunies relèvent du *comptoir* de Ssaratow, formé par un directeur ou juge supérieur, de deux assesseurs et d'un secrétaire. Le comptoir a dans ses attributions toutes les affaires administratives, la police, la juridiction civile et une partie de la juridiction criminelle. Il est seul compétent pour tous les différends qui peuvent naître entre les colons eux-mêmes. Seul il dirige toute l'instruction criminelle et prononce le jugement conjointement avec le tribunal de cercle. Le procès des colons avec des personnes soumises à d'autres juridictions, sont poursuivies et vidées, en commun par les deux tribunaux. La cour d'appel est représentée par le premier département des domaines.

Autrefois, les colonies étaient administrées par le ministère de l'intérieur. Depuis la création du ministère des domaines, la direction des colonies a été confiée à ce dernier.

Les colons sont attachés à la maison impériale avec une affection tout allemande. Une sympathie touchante se révélait dans leurs traits et dans leur langage lorsqu'ils nous parlaient du Grand-Duc l'héritier, qui était venu voir les colonies il y a quelques années, et qui s'était informé de la situation des habitants avec un intérêt affable.

Nous quittâmes nos compatriotes dans la matinée du 1 Juillet et vers les huit heures nous atteignîmes le village de Pakrowska, habité par des Petits-Russiens.

Ce village, où nous ne fîmes qu'une halte d'une heure, est le premier de la Petite-Russie qu'il me fût donné de visiter. Devant m'occuper dans la suite avec plus de détails de ce pays, je me contenterai, quant à présent, du peu d'indications qui suivent.

La Russie du Sud-Est de l'Europe possède une richesse extrême du sel. L'eau de tous les lacs, du plus grand nombre des rivières et des ruisseaux en contient en abondance. Fouillez la terre dans la steppe de sel, vous trouverez bientôt de l'eau salée. Un des gîtes salins les plus riches que possède l'Europe et peut-être la terre entière, c'est le lac de Telton ou d'Elton (en Calmouk, *alton-*

nor, le lac d'or). Depuis long-temps, il fournit le sel à une partie de la Russie. Autrefois, le transport en était difficile et peu sûr. C'est pourquoi Catherine II fit construire deux routes du lac de Telton au Wolga, qui d'après les villages de Pakrowska et de Kiolajewsk, situés aux deux extrémités, furent nommées Pakrowski et Kiolajewski. L'expérience ayant en outre démontré que le transport du sel s'effectue le mieux au moyen de chariots attelés de boeufs, un oukase de Catherine fit venir des colons petits-russiens des gouvernements de Pultava, Charkow et Tschernigow. Etablis désormais sur la rive gauche du Wolga, ils se servent à merveille, pour conduire le sel à sa destination, de leurs excellents boeufs de l'Ukraine. Le même oukase défendit de labourer la terre dans la largeur de dix verstes, tout le long des routes, et de 15 verstes le long du lac de Telton, afin que les boeufs pussent trouver partout un pâturage suffisant. On fonda de petits villages destinés à servir de relais, et l'on y établit des Jaemtschik (paysans-postillons ou voituriers). Aux frais du gouvernement, cinquante puits furent creusés sur la route de Pakrowska et 34 sur celle de Nikolajewsk. Il faut ajouter que ces puits étaient en partie très-profonds. Enfin, on jeta de larges ponts sur les rivières de Jaroslaw et de Targun.

Les colons petits-russiens ont conservé leur idiome, leurs moeurs, leur costume, en un mot, leur caractère national; ils sont restés inaccessibles à l'influence des peuples environnants.

Le style et la disposition de leurs demeures diffèrent essentiellement de celles des Grands-Russiens. Ces derniers emploient pour la construction de leurs maisons des poutres rondes et superposées, qui, dans les colonies allemandes, sont rabotées, tant à l'intérieur qu'au dehors. Les maisons des Petits-Russiens au contraire se composent de murs à panneaux dont les interstices sont remplis par des pierres, ou de parois, formés de broussailles entrelacées. Mais dans tous les cas, la maison est soigneusement enduite de chaux du côté extérieur comme audedans. Les serrures et les loquets que l'on voit dans les

colonies allemandes, sont remplacés ici par des verrous en bois.

Les Petits-Russiens aiment à orner d'images les murs de leurs chambres. Celles de ces dernières qui se trouvent de plus près de la porte, montrent non seulement des figures de Saints plus ou moins richement encadrées, mais encore des portraits de czars russes et parfois d'anciens hetmans de Cosaques Saporoges. On y trouve en outre assez souvent le portrait d'un vieux cosaque dont les habitants refusent d'indiquer le nom, circonstance que l'on retrouve mentionnée dans la description que M. Leopoldow a faite de Ssaratow et que nous avons eu occasion de citer plus haut. Le vieux Cosaque est sans cesse reproduit par des artistes russes, si l'on peut les appeler ainsi, qui viennent des villages dits *des peintres*, et ne se lassent pas de copier ce portrait. C'est la figure d'un Cosaque petit-russien la tête rasée jusqu'au milieu du crâne où l'on voit une touffe de cheveux qui retombe sur l'oeil gauche, une pipe (lulka) d'où la fumée s'élève en spirales bleues à la bouche, la pandora (instrument de musique particulier à ce peuple) sur les genoux, un verre plein dans la main droite. En arrière du Cosaque et fichée dans la sol se trouve sa lance, et tout à côté son bonnet rouge. Son pied touche un poignard qui gît par terre. Un fusil est adossé contre un arbre et non loin de là, on voit le cheval du guerrier, ainsi que, suspendus à une branche, la giberne, la poire à poudre, la gibecière, un carquois, un arc et des flèches. Une légende en vers entoure le portrait.

Le Petit-Russien est calme et réfléchi. Il redit volontiers ses traditions nationales et les souvenirs bien-aimés que l'image du vieux guerrier cosaque sait évoquer devant lui. Que si vous lui demandez son origine, il vous répondra: je suis Cosaque. C'est-là le nom dont tout le peuple se glorifie*).

---

*) Leopoldow veut savoir qu'il y a des sectes dissidentes chez

Comme je l'ai dit plus haut, on avait établi ici les habitants de Pakrowska pour faire transporter par eux le sel du lac de Telton. Toutefois, ils sont maintenant délivrés de cette obligation; car, la population s'étant considérablement accrue, le gouvernement peut vendre le sel sur place et en abandonner le transport au commerce. Cette corvée se trouve en conséquence remplacée pour les habitants de Pakrowska par les impôts ordinaires, dûs à la couronne. Au reste, ils ont 8 dessat. de terre par habitant et s'occupent, en dehors de l'agriculture, à tisser de fort beaux tapis, qui sont très-recherchés. On me fit cadeau d'un de ces tapis à Ssaratow et je dois dire que le travail en était excellent.

En quittant Pakrowska, nous longeâmes, pendant une demi-heure, le Wolga, jusque vis-à-vis de Ssaratow. Ce qui distingue cette ville, du reste admirablement située, de la plupart des localités baignées par le fleuve et s'élevant sur une des hauteurs de la rive, c'est qu'elle se trouve placée dans une sorte de vallée ou de bassin. Les collines du Wolga resserrent le haut et le bas de la ville et s'étendent ensuite autour d'elle dans un demi-cercle assez vaste. Le paysage ressemble à celui que l'on se souviendra d'avoir vu chez Höxter sur le Weser à la différence, bien entendu, de la grandeur près, puisque le Wolga a une demi-lieue de largeur en cet endroit, et que Ssaratow est une ville considérable, présentant je ne sais combien de centaines d'églises et de tours.

Ssaratow, dont l'origine remonte au-delà du règne d'Ivan Wassiliewitsch, se trouvait autrefois sur la rive gauche du Wolga. Pillée à plusieurs reprises et réduite en cendres par les Calmouks et les Kirguis, qui ne cessaient
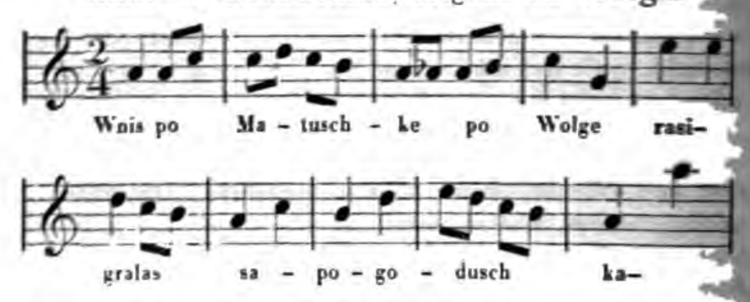
---

les Petits-Russiens et qu'à l'église, pendant la messe, les assistants récitent en choeur des chants sacrés. Je n'ai malheureusement pas assisté à l'office chez les Petits-Russiens, ce que j'ai d'autant plus lieu à regretter que les poësies populaires et les chants d'église ne peuvent manquer d'offrir un puissant intérêt.

de l'attaquer, la ville fut reconstruite sur la rive droite et fortifiée de remparts et de fossés après l'incendie de 1591. Cependant, en 1671, Ssaratow fut pillée derechef par le Cosaque Stenka-Rasin, le fameux brigand du Wolga, qui avait saccagé Astracan peu de temps auparavant*).

*) Ce Stenka-Rasin revient souvent dans les chants populaires de la Russie. En voici un exemple:

Chant de Stenka-Rasin, brigand du Wolga.



Un orage descend vers le Wolga. Il descend en colère et remue profondément les ondes. Rien sur le fleuve, si ce n'est un bateau qui tantôt apparait sombre, tantôt s'évanouit. Personne dans le bateau, si ce n'est les rameurs; je vois leurs chapeaux noirs qui ressortent sur la voile blanche se déployant au-dessus de leurs têtes. Maintenant je vois leurs ceintures rouges et leur chef assis à la proue. C'est le brigand du Wolga. Le voilà avec son magnifique caftan brun, avec sa Kurtha d'azur, le mouchoir de soie lilas autour du cou, le bonnet de velours sur la tête et une petite visière au bonnet: le voilà, le brave fils de son père.

Il dit aux rameurs: „Alerte, mes enfants! Frappez de vos rames le fleuve et conduisez-moi avec la rapidité de l'éclair au village que vous voyez là-bas sur la hauteur de la rive, conduisez-moi vers Alexin, ou demeure Iwanow.“

Il faut savoir que les poètes populaires de la Russie aiment à chanter les brigands. Ils vous racontent aussi l'histoire d'une jeune fille, chef de brigands, qui avait sa demeure dans

Pugatschew la prit en 1774 et fit passer au fil de l'épée tous les fonctionnaires publics qui se trouvaient dans la ville.

On dit que la ville renferme maintenant 60,000 habitants. Lorsqu'il s'agit de la population de villes russes, il faut se contenter *d'à-peu-près*, parceque, d'un côté, la statistique, en général, est peu sûre en Russie et que, d'autre part, les autorités ne peuvent fournir de données plus certaines, vu les fluctuations amenées par les habitants d'autres villes qui vont et viennent, par le séjour passager des nobles accompagnés de leurs gens, des ouvriers venus du dehors etc. C'est ainsi, pour citer un exemple, qu'à Rybinsk, comme nous l'avons dit, la population est vingt fois plus forte en eté qu'en hiver.

La situation excellente de Ssaratow suffisait, pour en faire une ville importante pour le commerce. On prétend qu'elle contient 3000 négociants et 16,000 petits marchands. C'est peut-être une des communes les plus riches de la Russie. On peut se faire une idée de la fortune territoriale en songeant que Pierre I lui donna 230,000 dessat. ou 980,000 arpents prussiens en propriété foncière. Certes, il n'y a pas de ville en Europe qui en possède à beaucoup près autant. Mais lors de la fondation de Ssaratow, la terre dans ce pays n'avait pour ainsi dire pas de valeur. Personne ne surveillant la propriété, il en résulta que le premier venu pouvait s'en emparer. C'est ce qui eut lieu. Ajoutez qu'un grand nombre de terres se vendirent à vil prix. Plus tard, l'administration ayant été mieux réglée, on découvrit, à la première inspection, que la ville ne possédait plus de 57,000 dessat., faible reste du don que lui avait fait le gouvernement, mais qui représentait toujours une propriété immense (11 lieues car-

---

une caverne sur la rive du Wolga et qui a donné son nom à cette chaîne de collines que l'on appelle *Dewitschuja Goru, montagnes de la vierge.*

rées!*) Quatre mille dessat. des terres, situées le plus près de la ville et que l'on a divisées en 120 portions, sont affermées dans ce moment à des particuliers qui paient 4 roubles par dessat. Les locataires en ont fait des jardins et de petits établissements d'agriculture d'été. Une étendue de terrain assez considérable est en outre donnée à ferme à des propriétaires du voisinage et à des colons allemands. On dit que la ville retire de tous ces baux plus de 100,000 roubles. Aussi a-t-elle amassé un capital de quatre millions de roubles. Ses revenus s'élèvent en tout, on le prétend du-moins, à 350,000 roubles, ses

*) Depuis 1820, Ssaratow a encore aliéné beaucoup de terres. C'est ainsi qu'en 1828 la direction des *Enfants trouvés* à Moscou lui a acheté, au prix de 530,546 roubles assignats, un terrain immense, situé à 44 verstes de la ville. C'est sur ce terrain que l'impératrice Marie a fondé, pour les enfants trouvés, une colonie comprenant cinq villages, qu'en honneur des enfants de l'impératrice on a appelés Alexandrowskaja, Konstantinowskaja, Nikolajewska, Michailowskaja et Mariinskaja. Chacun de ces villages renferme 25 établissements doubles, dont les deux maisons sont toujours réunies par un grand grenier. Chaque maison se divise de nouveau en deux parties, séparées pour deux familles qui possèdent, chacune, en outre les bâtiments accessoires, nécessaires pour l'agriculture etc., quinze dessat. de terres que les propriétaires ne peuvent ni aliéner ni donner à ferme. Les colons jouissent de grands privilèges: ils sont personnellement libres, ils peuvent acquérir des propriétés foncières, se faire inscrire comme des marchands, et dans la première génération, c'est-à-dire pour quarante ans à partir du premier établissement, ils sont exempts du service militaire. Maintenant, un enfant de 12 à 13 ans des *Enfants trouvés* de Moscou, est confié à chaque famille, qui en prend soin jusqu'à l'âge adulte. Alors, on l'établit à son tour dans la colonie. Chaque village possède un bureau de police et une école. J'ai vu entre autres une école mutuelle. Les enfants mâles seuls apprennent à écrire. Quant aux petites filles, on ne leur enseigne, outre la religion, qu'à lire et à calculer au moyen de la table d'arithmétique particulière au peuple russe.

dépenses à 240,000. Que l'on juge d'après cela, combien la fortune devra s'accroître avec le temps*).

En présence de ces richesses, ce qui a lieu de suprendre c'est que les rues ne sont nulle part pavées. Nous en souffrîmes cruellement, une pluie, qui avait duré pendant plusieurs jours, ayant rendu ces rues impraticables même pour les équipages. Au reste, rien de si pittoresque et d'étrange à la fois que l'aspect de la ville où l'Europe et l'Asie se confondent dans les grandes places aux églises magnifiques, aux palais ornés de colonnes et de balcons, dans les rues larges aux rangées de maisons rappelant celles de l'Occident, mais que viennent interrompre, surtout dans les rues latérales, de petites habitations russes à trois fenêtres et reconnaissables à leurs poutres superposées; et tout cela animé par d'élégants équipages, par des voitures attelées de boeufs, par une foule d'officiers, d'employés, de Cosaques, de Tschouwasses, de Mordwins et de Baschkirs, qui se heurtent et se pressent en tout sens.

Je fis la connaissance du président des domaines, de Bodisko, ancien officier de marine et qui me paraissait fort instruit. Il avait réuni une collection des antiquités de l'endroit et nous montra des médailles et des ornements que l'on avait trouvés dans les prétendues ruines de Sarai, le siège du Chan de la *horde d'or.*

Baty-Chan, c'était le nom de ce chef redoutable de la horde d'or, avait conquis la moitié de deux mondes, de l'Asie et de l'Europe. Au treizième siècle, il fonda la puissante ville du Sarai et en fit sa résidence, que les successeurs et lui ornèrent de palais magnifiques. C'est à Sarai que les princes tributaires et vassaux de la horde d'or, et parmi eux les princes russes, devaient venir s'in-

*) De grands procès soulevés par les propriétés de la ville, ont été en partie vidés devant les tribunaux et aplanis en partie, en 1804, par le ministre de l'intérieur. V. le Compte-rendu du ministère de l'intérieur de la dite année dans *la Russie sous Alexandre I;* de Storch, 1806, livr. XXIII. p. 147 (en allemand).

cliner devant leur seigneur et maître, lui renouveler leur serment et faire vider par lui leurs querelles.

De toute cette grandeur pas un vestige n'est resté. C'est à peine si l'on connaît l'emplacement de l'antique Sarai qui, il y a quelques siècles, dominait une partie de l'univers.

Ce qui est certain c'est que Sarai était située sur les bords de la rivière d'Achtuba, un des bras du Wolga, et qui, non loin du village de Bosrodny, quitte le fleuve pour le rejoindre près d'Astracan. Karamsin, se fondant sur l'opinion de Rubriquis et de Pallas, est d'avis que Sarai se trouvait à l'endroit où l'on voit maintenant la petite ville de Sselitreny, au gouvernement d'Astracan. Suivant Leopoldow, dont les recherches, recueillies dans le traité que nous avons cité à plusieurs reprises, se distinguent par une grande précision, c'est là où se trouve la petite ville de Zarew, au gouvernement de Ssaratow, qu'il faudrait chercher les traces de Sarai. Là, en effet, on découvre des ruines grandioses dispersées sur une espace immense de terrain, les fondations d'un palais dont l'étendue doit avoir été de cinquante toises carrées, puis des restes de voûtes, de corniches, de planchers en mosaïque, de canaux, d'aqueducs, de souterrains etc. S'il faut en croire les voyageurs, le paysage qui sert de cadre à ces ruines, est beau au-delà de toute expression: ce sont des prairies excellentes que quatre rivières viennent arroser, de petites collines boisées, enfin, à l'horizon, une grande forêt de chênes ainsi que des lacs transparents et parmi ces derniers, *le lac de sucre* si riche en légendes populaires. Ce serait, en un mot, au milieu des steppes, la plus belle résidence que les anciens peuples nomades eussent pu choisir comme centre de leur puissance et de leur domination.

Aux environs de Ssaratow, les jardins et les vergers sont cultivés avec soin, surtout par les Petits-Russiens. Le vice-gouverneur, Mr. de Saphrano, nous reçut dans un jardin situé hors de la ville, que l'ancien gouverneur avait fait faire, et dont les arbres fruitiers sont admirablement tenus. Au milieu du jardin se trouve un bassin, d'où l'on fait

parvenir l'eau, au moyen d'une roue, dans de petits tuyaux en bois qui la conduisent vers chaque arbre et vers les parterres. Tous les arbres sont entourés d'un petit espace de terre rond et si bien nettoyé que l'oeil n'y découvre la moindre trace des mauvaises herbes.

Je vis, dans ce jardin, un grand nombre de cerisiers couverts des plus beaux fruits, et entourés de murs formant des espèces de serres découvertes. Pendant l'hiver, on enveloppe ces arbres de nattes de paille. Ce qu'on en obtient de fruits est incroyable. Aussi ne vivent-ils que trente ans. Aprés ce temps, leur fécondité ayant été pour ainsi dire violentée, ils dépérissent et meurent.

Avant de quitter Ssaratow, des notices sur ce gouvernement, telles qu'elles nous ont été fournies par les fonctionnaires publics du pays, par l'ouvrage de Leopoldow et par nos propres recherches, trouveront ici leur place naturelle.

Le Wolga divise la province de Ssaratow en deux parties, dont celle de la rive gauche est de beaucoup la plus grande. Dans le langage familier des Russes, le pays du Wolga situé vers le sud, s'appelle le *pays-bas* (Nisowüj Kraj). Cette contrée apparaît en effet comme un immense bas-fond qui, dans les siècles reculés, aurait été conquis sur la mer. Toute la vaste étendue de terres qui se trouve au Nord de la mer Caspienne, du Caucase et de la mer d'Asow, semble avoir été occupée jadis par les eaux, alors que la mer Caspienne et la mer d'Asow n'en formaient qu'une. Ce qui le prouve, c'est que des lacs et des marais sans nombre, ainsi que la plupart des rivières de ce pays, contiennent du sel marin et que l'on trouve partout des bancs entiers de coquilles de mer. Quant à l'ancre découverte dans un marais non loin du lac de Telton, nous croyons que le hazard l'y a fait apporter; car lorsque la mer couvrait cette contrée, il n'existait probablement pas encore de navigation.

L'Oural étend vers la rive gauche du Wolga ses ramifications, représentées soit par des chaînes de collines, soit par des plateaux élevés (Jablonowja-Ssyrt). Couvert en partie d'une couche épaisse de terre végétale, ce terrain comprend les champs les plus fertiles, ou des steppes verdoyantes. Près des trois petites rivières de Tschischa, les collines offrent de belles carrières de pierre calcaire et de grès. Dans le cercle de Nowoj-Usen, le plateau du Ssyrt devient pierreux, au point de prendre à l'horizon l'apparence de ruines et de pyramides.

Au midi commencent les steppes de sel. La plupart des rivières qui s'y trouvent, donnent en effet de l'eau salée et quelquefois du sel amer de Glauber, ce qui explique le nom de Solenogorkaja, que porte une petite rivière du pays.

Le pays de la rive droite du Wolga semble n'avoir contenu que des steppes dans le siècle précédent. Mais peu à peu les Russes venaient coloniser les terres qui, à l'heure qu'il est, se trouvent partout cultivées, sans toutefois l'être suffisamment. De petites étendues de steppes interrompent çà et là les champs. Les Russes, tout le fait croire, étaient les premiers colons, car les localités et les petites rivières du pays ont des noms russes.

Il n'en est pas de même de la rive gauche. Là, toute la contrée de Kasan à Astracan a été sans aucun doute, depuis nombre d'années, traversée par des hordes nomades. Bien plus, le pays situé le long du Wolga et de la plupart des autres rivières, était cultivé et même assez peuplé du temps des Mongoles. Non seulement les ruines de villes considérables le long de l'Achtuba, sur l'emplacement de Sarai, tout le pays entre les villages de Besrodnaja et de Kolombtschina sur une étendue de 85 verstes, est couvert de ruines, mais encore les noms qu'elles ont reçus, prouvent jusqu'à l'évidence que les Tartares avaient un établissement fixe en ces lieux*).

*) Leopoldow signale les noms de rivières suivants comme tartares:

Toutefois l'empire tartar-mongol de Wolga périt; les villes en furent détruites et la colonie tartare, ne pouvant dès lors se défendre contre les brigands Kirguis et Baschkirs, dut émigrer. C'est tout au plus si les ruines d'un palais ou d'une mosquée rappelaient désormais son existence. Le silence du désert régnait de nouveau dans la steppe que des hordes nomades seules venaient parfois troubler.

C'est ainsi que pendant des siècles ce beau pays demeurait inculte et dans un abandon sauvage. Les antiques collines tumulaires aidaient les nomades à reconnaître et à retrouver leur chemin. Les aigles, les vautours et, vers l'automne, des volées d'outardes planaient sur les tombeaux. Pas de voie tracée du reste, si ce n'est deux sentiers mystérieux qui traversent la plaine du Wolga; ces sentiers conduisent le voyageur égaré au-delà du grand Irgis et la petite rivière de Sakmü-Kowka, pour se perdre ensuite dans l'immensité des steppes. Des sillons profonds, que le genêt touffu est venu envahir, et que le peuple, dans son langage pittoresque, a nommés *chemins des orphelins,* rappellent le passage des criminels, des mécontents, des dissidents, de tous ceux, en un mot, à qui un exil volontaire ou la proscription faisait quitter la patrie pour chercher un refuge de l'autre côté de l'Oural, soit en Chine soit dans telle autre contrée de l'Est. Le dernier de ces mal-

---

Usan de jusan, *séparé.*

Targun, de tar, *étroit,* gun, *une toise.*

Darkul, de dar, *triste,* kul, *petite rivière.*

Jaruslan, d'arslan, *lion.*

Tschagra, de tchagr, *sorte de boisson* (l'eau en est limpide et pure, à la différence de celle des autres rivières qui est salée et d'un goût amer).

Djura ou Tjura, *seigneur.*

Achtuba, Aktuba, d'ak, *blanc,* tuba, *tourbillon.*

Tarlyk, de tar, *étroit* et de lyk, *endroit* (cette rivière traverse une vallée étroite).

Sont encore indubitablement d'origine tartare les noms de Tschertanta, Tschulaka, Sanma, Kuschuma etc.

heureux qui y parût, ce fut Pugatschef. Il voulait, par ces sentiers, s'enfuir vers le pays des Kirguis qui étaient parmi ses adhérents. On sait qu'il fut trahi et fait prisonnier, avant d'avoir atteint l'asile désiré.

Ce vaste désert, qui ne demandait qu'une faible culture pour s'épanouir en richesse et en fécondité, Catherine II conçut l'idée de peupler de nouveau. Pour appuyer aussitôt la colonie naissante sur un noyau solide, elle fit venir un grand nombre d'Allemands. Son attente ne fut pas trompée. Dans l'espace de dix ans, de 1765 à 1775, les nouveaux établissements, bien constitués, couvraient une étendue de terres longue de 70 à 100 verstes *). L'excellence du principe étant désormais démontrée, les indigènes suivirent l'impulsion donnée par les colons étrangers. Les propriétaires fonciers russes se firent assigner des terres pour y établir ce qu'ils avaient du trop en serfs. Des paysans de la couronne allèrent spontanément se fixer dans ce pays où, aujourd'hui encore, des milliers d'entre eux viennent, année par année, chercher une meilleure fortune et comme une autre patrie.

Dans les premiers temps, les colonies avaient beaucoup à endurer des brigands nomades de la steppe, des Baschkirs, des Calmouks et, ceux-ci ayant émigré, des Kirguis plus sauvages que tous les autres. Les plus vieux parmi les colons ont souvenir des combats sanglants qu'ils avaient jadis à soutenir contre les Kirguis, des gardes qui devaient alors constamment se tenir en observation sur le haut des clochers, de la nécessité de ne sortir qu'armés et réunis en corps pour cultiver la terre, et de faire protéger les travaux des champs par des sentinelles placés sur les

*) Les colonies allemandes de ce pays ont rendu de grands services à la Russie. Ce sont elles qui ont donné l'essor à la fabrication du coton, qui ont introduit des améliorations notables dans la confection du fer et qui ont établi enfin ces moulins excellents par lesquels le commerce de farine a pris de si grands développements, surtout en ce qui concerne l'exportation vers Astracan et Nowotscherkask.

collines tumulaires. Cependant les Allemands, grâce à leur énergie, à l'esprit d'ordre qui les animait et à leur habileté dans le maniement des armes à feu, ont presque toujours eu raison de leurs incommodes et dangereux voisins.

Il n'en était pas de même des villages russes établis, comme des avant-postes, sur les bords des rivières dans l'intérieur des steppes. Ils ont été souvent ravagés et ceux des habitants qui n'avaient pas péri dans la mêlée, furent conduits en Chine ou dans la Bucharie pour y être vendus comme esclaves.

Dans une de ces incursions, les Kirguis, ayant ravagé le village de Mortow sur le grand Irgis, emmenèrent, parmi d'autres prisonniers, une jeune fille de quatorze ans avec ses trois soeurs. Pendant des mois entiers, les pauvres captives furent trainées à travers les steppes. On leur avait cruellement lié les mains et elles étaient surveillées de près. Les brigands espéraient les vendre avec avantage en Chine, dont ils osaient atteindre les frontières. Les jeunes filles pleuraient et se désolaient, mais la voix plaintive du vent répondait seule à leurs soupirs. Enfin la providence les prit en pitié. Un jour, les Calmouks, ayant célébré une fête, gisaient ivres dans leurs tentes. Alors la plus jeune des soeurs se glissa près de l'âtre et fit consumer ses liens par le feu. Détachant ensuite ses soeurs, elle les invite à s'en fuir avec elle. Mais les soeurs répondent avec tristesse: Où aller? Si nous avançons dans la steppe, demain nous serons reprises et tuées. La jeune fille alors s'écria: Restez donc, je partirai seule, car je me meurs de chagrin et de regrets. Je vais revoir mon pays bien-aimé et ma mère chérie, ou périr dans le désert. Elle dit et courut toute la nuit, se dirigeant toujours vers l'Ouest. Le matin, elle reposa pendant quelques heures. Ainsi elle vivait pendant plusieurs jours, errant la nuit dans la steppe, se cachant avec l'aurore pour chercher le sommeil. L'herbe était sa nourriture et la rosée du ciel humectait faiblement ses lèvres desséchées. Enfin, après bien des tortures, elle atteignit, vers la fin du mois d'Août,

les rives du Jaik. Là, du moins les ronces lui offraient leurs fruits, là, il y avait de l'eau pour étancher sa soif. Mais il fallait traverser la rivière. Comment faire? Un petit canot, qu'elle avait construit des roseaux de la rive et dans lequel, en le couvrant de sa robe, elle essayait de passer le Jaik, fut enlevé par le courant. La courageuse jeune fille en construisit un autre avec des peines impossibles à redire. Cette fois-ci, ses mains mignonnes la servent mieux: le canot tient bon et la porte sur l'autre rive. Des pêcheurs cosaques la recueillent, lui donnent des vêtements et de quoi apaiser sa faim. Mais elle ne peut tenir dans la cabane hospitalière, elle veut revoir sa mère adorée et le pays de sa naissance. Pour y parvenir, la grande steppe qui s'étend entre le Jaik et le grand Irgis et qu'infestaient les Nomades, restait à traverser. Mais rien n'arrête notre héroine. Elle reprend ses courses nocturnes que dirigent et éclairent les étoiles du firmament. Ses efforts surhumains sont enfin couronnés de succès. Il lui est donné de saluer de nouveau le village cher à son coeur, de serrer entre ses bras la vieille mère et de baiser en pleurant ses cheveux blancs. Depuis, elle a vécu aimée de tous et heureuse. De temps à autre, elle eut des nouvelles de ses soeurs qui étaient mariées en Chine et y avaient beaucoup d'enfants. En 1840, elle mourut à l'âge de soixante-dix ans, et les regrets de ceux qui la connaissaient, ont honoré sa fin.

Cependant les peuples nomades qui avaient fondé un empire sur le Wolga et qui faisaient trembler l'Europe, devaient se dissoudre, dans les siècles postérieurs, en hordes de brigands. Leurs descendants d'aujourd'hui ne rappellent les exploits de leurs ancêtres que par d'ignobles vols de bétail et de chevaux.

Pour en revenir à la situation actuelle du pays, la population s'en accroît rapidement. Le septième recensement constata 177,300 âmes et le huitième 262,563, dans les trois cercles de Nikolajew, Nowoj-Usen et Zarew. Toutefois c'est plutôt l'arrivée incessante de nouveaux colons que l'augmentation des anciens habitants, qui explique ce

développement subit. Cç qu'il y a surtout à craindre pour un nombre aussi considérable d'habitants, c'est qu'ils ne manquent tôt ou tard de bois. En effet, les steppes proprement dites n'en offrent point. Les jolies forêts que l'on trouve souvent sur les bords du grand Irgis, du Jaruslan, de l'Achtuba et d'autres rivières, sont mal surveillées. Il en résulte qu'on ne les ménage guère. Aussi les forêts sur le grand Irgis qui, il y a soixante ans, étaient impénétrables, se trouvent-elles presque entièrement abattues dans ce moment, et les chênes surtout en ont disparu tout-à-fait. Les couvents seuls savent conserver les bois qu'ils possèdent, et les colonies allemandes protègent de leur mieux les rares broussailles qui leur ont été abandonnées. Et, comme toujours, le sol dont la fertilité se trouvait bien de la fraicheur des bois, se détériore à mesure que l'on détruit les forêts. Au reste, parmi les arbres que la hache du bûcheron n'a point enlevés encore, on remarque surtout le chêne, le bouleau, le tremble, le peuplier (ce dernier d'une belle qualité et en grand nombre), le saule, l'érable tartare, mais pas de conifères.

L'accroissement rapide de la population dont je viens de parler, rend dès aujourd'hui sensible l'insuffisance des terres. De quinze dessat. que la loi accorde à chaque habitant, rarement plus de huit lui reviennent*). Nous avons déjà fait remarquer que cette disproportion a plutôt sa source dans la grandeur démesurée des villages beaucoup trop peuplés, que dans le manque réel de bonnes terres; dans le Midi et vers le Sud-Est, la culture du sol est sans doute subordonnée à la présence de l'eau que l'on trouve partout en fouillant la terre, mais qui est souvent salée. Or, on ne peut guère établir de villages que dans les endroits où l'eau douce ne fait pas défaut: tout ceci est incontestable. Et pourtant, établissez les voies de communication nécessaires, favorisez, ce qui n'est pas chose

*) Suivant Goebel, c'est à peine si le paysan a dans ce moment le quart des terres primitivement assignées à chaque colon.

difficile, la navigation sur les petites rivières, veillez à la conservation des forêts, faites chercher et utiliser la tourbe*), protégez enfin les habitants contre les brigands, car la ligne de cosaques établie sur le Jaik est trop faible, à ce qu'on dit: et vous aurez bientôt fait de ce pays fertile et admirablement situé une des provinces les plus florissantes de l'empire.

Nous avons fait connaître la situation de l'agriculture dans ce pays. Les jardins sont surtout tenus avec soin dans les environs de Ssaratow. Les colonies allemandes s'adonnent de préférence à la culture du tabac. On a essayé d'introduire celle des vers à soie: malheureusement, les gelées d'un des hivers passés ont fait périr les mûriers**). L'élève du bétail est généralement médiocre et ne peut, à coup sûr, être compté parmi les grandes ressources du pays. Ceci provient de ce que les prés donnent peu de foin; quant à la culture des plantes fourragères, personne n'y songe. Pendant l'été, le bétail erre librement dans la steppe. Les paysans âgés prétendent qu'autrefois les hivers étant beaucoup plus doux, les troupeaux ont pu rester dans les près pendant la mauvaise saison, ce qui a encore lieu dans la partie méridionale du pays. Là, l'hiver venu, les bergers construisent des étables de roseaux pour les bestiaux, et pour eux-mêmes des huttes de terre. Les chevaux sont presque tous de race Kirguise, petits du reste, pleins d'ardeur, mais d'une force médiocre. Les bêtes à corne appartiennent en partie à la Grande-Russie, en partie à l'Ukraine. Les brebis sont,

*) On en trouve beaucoup, pour citer un exemple, près de Nikolajew. Mais les paysans ne s'en servent que pour entourer de haies de tourbe leurs jardins et leurs champs.

**) Sur l'Achtuba, non loin de Besrodny, au-dessous d'un roc escarpé qui se trouve sur la rive, on voit une antique plantation de mûriers, dont l'origine remonte aux Tartares. C'est ici que Pierre I, de son côté, fit de nouveaux essais en vue de la culture des vers à soie, essais que l'on a renouvelés en 1772 et 1773, le tout sans succès.

pour la plupart, de race russe et fournies d'une laine dure, peu fine mais pure. La brebis calmouque à la queue de graisse est également fréquente, mais, comme le climat du pays n'est pas le sien, elle dégénère facilement et perd bientôt la queue qui la distingue.

La pêche est une des sources principales de richesse que possède le pays. Presque tous les lacs et fleuves sont extrêmement riches en excellents poissons. C'est ainsi que l'on trouve partout des carpes, des perches, des truites, des brochets et même des esturgeons. Il n'y a que les rivières dont l'eau est salée et amère, comme la Tschische, qui soient dénuées de poissons. Il est des villages où la pêche rapporte 15000 roubles par an. Leopoldow raconte que dans l'Achtuba un marchand de poissons en a pris dans un seul coup de filet 1600 pouds (près de 60,000 livres !)

La population du gouvernement se compose en grande partie de Grands-Russes auxquels sont mêlés pourtant des Petits-Russiens, des Allemands, des Tartares (émigrés de Kasan) et des Mordwins (venus de Pensa). Sur le Jaruslaw, on trouve établies quelques colonies de Tartars-Nogaj, qui ont reçu du gouvernement des maisons, des instruments aratoires etc. Ils s'adonnent à l'agriculture et entretiennent avec assez de soins le bétail: toutefois leurs goûts nomades sont invincibles; voilà du moins ce que permet de supposer la garde de cosaques par laquelle le gouvernement les fait surveiller, et qui semble en même temps nécessaire pour maintenir le bon ordre dans les villages qu'ils habitent.

Chapitre XVII.

[illegible] Le barbier serf. — [illegible] servage. — Les [illegible] — [illegible] aux moeurs [illegible] — Le coif[illegible] — Paraïs. — St [illegible]

D[illegible] 2 [illegible] vieux style, nous parti[illegible] revenir le lendemain matin [illegible] habité par [illegible] Mordwins [illegible] près et qui appartient en propriété privée au prince de [illegible]. On dit que ces Mordwins, partout libres, ne [illegible] que dans ce seul village. Ils seraient [illegible] comme colons sur les terres du prince et auraient ainsi accepté spontanément le servage.

Le pays sur la rive élevée du Wolga est également on ne peut plus fertile, bien que les prés ne s'y épanouissent pas dans une abondance luxuriante. Des collines faiblement [illegible], pour la plupart utilisées comme champs jusque près du sommet et çà et là boisées, couvrent surtout la rive droite. Plus on approche de Pensa, et plus la végétation devient forte en bois et forêts : ce sont d'abord des peupliers et des saules, puis des bouleaux, enfin des chênes. Dans les environs de Pensa, on trouve des forêts considérables et fort belles de ces derniers. Les champs labourables reprennent de nouveau le dessus dans ce pays, tandis que les prairies n'offrent plus le même

aspect satisfaisant. On observe la culture régulière des trois champs, sans toutefois recourir à l'engrais. Les prés sont couverts d'une herbe invariablement haute et touffue, et libres d'ivraie et de racines. En plusieurs endroits, le gazon se déroule, comme un tapis, beau et velouté au point qu'il ne déparerait pas tel parc anglais.

La route est assez fréquentée. Nous rencontrâmes de grands convois de sel, appelés Tschumaki, et des troupeaux conduits par des bergers à cheval. Bon nombre de brebis kirguises, aux queues de graisse, broutaient l'herbe le long de la route.

Près de Petrowsk, nous passâmes la Medwedixa, la première rivière dans le bassin du Don qui se trouvât dans notre chemin. Les pluies des derniers jours avaient rendu les voies impraticables. Aussi notre voiture plongea-t-elle souvent dans la boue jusqu'au-dessus des essieux.

Le village de Tschinaki, qui se trouve dans le voisinage, appartient à la couronne. Il renferme 180 maisons et 661 habitants, qui possèdent 4528 dessat. de terres. A chacun des habitants on a assigné 8 dessat., d'où il résulte que 95 d'entre eux n'ont pas reçu la mesure légale. Le bois et les pâturages sont exploités en commun par tout le village. On repartage tous les ans les prairies. La culture est celle des trois champs. Le sol, à ce qu'on dit, ne supporte pas l'engrais. On ne cultive que le seigle. On laboure le champ d'hiver deux fois pour le seigle; le champ d'été une fois pour l'avoine, le blé sarrasin et le millet. Le partage des champs est exact au point que dans chaque terre sept portions, diversement situées, reviennent à chaque habitant. Au reste, ce village s'adonne exclusivement à l'agriculture; c'est tout au plus si, pendant l'été, douze à quinze paysans choisissent, comme Burlaki, une autre industrie. L'agriculture dans ce pays ne demande pas de grands efforts. Aussi tout le village n'a-t-il que 400 chevaux, autant de bêtes à corne et à peu près 3000 brebis, de sorte que le travail nécessaire pour 11 dessat. se fait par un cheval. Dans le pays de Magdebourg, pour comparer en passant l'agriculture russe à celle de

l'Allemagne, 70 à 90 arpents, réclament quatre chevaux, tandis que dans notre village, on emploie le même nombre de chevaux pour 176 arpents. Ajoutez que les chevaux allemands sont trois fois plus forts et mieux bâtis pour le travail que ceux des Russes. Enfin, les paysans de Tschinaki, au lieu de transporter eux-mêmes les produits de leurs terres au marché, attendent que les acheteurs viennent les chercher et leur apportent en échange du fer et du sel, le premier à 7 roubles assignats le poud, le dernier à $1\frac{1}{2}$.

Pendant la moisson, le salaire d'une journée, outre la nourriture, est de 70 à 100 copeks; on paie 40 à 50 roubles avec les vêtements et la nourriture à un valet de charrue que l'on loue pour toute la saison.

Nous atteignîmes Pensa dans la matinée du 4 Juillet. La ville est située sur une colline, d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur une plaine fertile, bordée de forêts, et qui serait charmante, si elle était arrosée par une rivière ou un ruisseau quelconque.

L'intérieur de la ville, comme celui de presque toutes les localités russes, présente d'un côté une partie moderne avec de belles églises, de grandes places, avec des palais et de magnifiques maisons, et d'autre part, une ville ancienne aux maisons à poutres superposées et aux rues larges et bien alignées.

Je fus voir d'abord le gouverneur, M. Pantschalizow. Ayant fait les campagnes de 1813 et de 1815, il a vécu depuis en grand seigneur. Il possède même dans ce moment une chapelle que dirige un bon musicien allemand. C'est en général un homme parfaitement instruit. Il a auprès de lui une fort aimable personne, sa soeur, qui parle l'allemand avec la même pureté que le russe, sa langue maternelle.

Quant au président des domaines, il n'était que depuis peu dans le pays et ne pouvait, par conséquent, nous communiquer que des notices incomplètes sur la nature du sol et la situation des habitants. Il nous conduisit dans le jardin botanique, placé sous son administration. Le

jardin, fort bien tenu, s'étend vers le midi le long du versant d'une petite montagne, dont il couvre le sommet. Il nous fit remarquer une culture considérable d'ananas, mais dont les fruits, faute d'acheteurs, ne se vendent que trois roubles assignats et demi la pièce. Nulle part je n'ai trouvé des cerisiers nains aussi beaux que ceux du jardin botanique de Pensa. Couchés sur des espaliers, à la hauteur d'une aune de la terre, ils donnent des fruits remarquablement beaux et grands en même temps.

Je fis une visite au pasteur protestant, M. Haken, qui semblait avoir pris à cœur les progrès intellectuels de ses ouailles. Voilà du moins ce que me fit supposer la bibliothèque d'ouvrages pieux et son abonnement à la *Gazette évangélique*, dont je le vis, non sans une certaine surprise, occupé à lire le dernier numéro. C'est là sans contredit un triomphe de propagande extrêmement flatteur pour M. Hengstenberg.

Etant retourné à l'hôtel où j'étais descendu, je dis au maître de la maison, un Allemand, de m'envoyer un barbier. Quelques minutes après, je vois entrer un jeune homme bien mis, d'une tournure convenable et qui me rase avec une aisance toute française. C'était toutefois un paysan russe à qui le seigneur de son village avait fait apprendre le métier de Figaro, en payant, outre la nourriture, 350 roubles pour trois années d'apprentissage. Après ce temps, il l'avait mis à l'obrok. Le jeune homme s'en trouve bien. Il gagne aisément, et au-delà, les 175 roubles qu'il doit payer en obrok, puis il s'amuse, va au théâtre et joue au *dandy* ni mieux ni plus mal qu'un de ses confrères du boulevard des Italiens.

Quant aux villages des environs, on y trouve, comme dans toute la Russie, plus de femmes que d'hommes. Ce sont probablement les recrutements qui amènent cette disproportion; car dans les colonies allemandes exemptes, comme on sait, du service militaire, le nombre des hommes excède celui des femmes de 2%.

Presque tous ces villages s'adonnent de préférence à l'agriculture. Pas de fabriques ni de commerce, si ce n'est

celui des grains. Le prix de ces derniers varie d'année en année. C'est ainsi, pour citer quelques exemples, que le tschetwert de seigle, qui coûtait 14 roubles assignats 98 copeks en 1839, ne se vendait, en 1843, que 4 roubles 72½ copeks, que le prix du tschetwert étant, en 1842, de 6 roubles 30 copeks pour l'avoine, de 8 roubles 75 copeks pour le blé sarrasin, et de 12 roubles 95 copeks pour les pois, les prix se modifiaient au point d'être, en 1843, de 2 roubles 97½ copeks, de 3 roubles 50 copeks et de 5 roubles 95 copeks.

Le 7 Juillet, je quittai Pensa pour me diriger, avec mes compagnons de voyage, du côté de Tambow. Vers les onze heures, nous arrivons à la terre de Solewka, appartenante à la famille d'Howrin. Grâce à quelques lignes d'introduction pour la maîtresse de la maison, nous y trouvons un accueil des plus aimables, et nous acceptons avec empressement l'offre qui nous est faite, de nous reposer pendant quelques heures.

C'est un intérieur charmant. M. d'Howrin, grand amateur de la peinture, dessine lui-même avec goût. Il a rapporté de l'Italie de jolis souvenirs de paysage. Sa femme et sa fille, belles comme des anges, unissent la grâce parisienne à l'instruction des femmes allemandes. Sa famille a long-temps vécu à l'étranger. Aussi la terre paraît-elle avoir été assez négligée. La maison, qui se compose d'un bâtiment ancien que l'on a utilisé et, pour ainsi dire, fait entrer dans une construction plus moderne, a par cela même un aspect moins monotone que la plupart des habitations russes. Quelques appartements en sont fort jolis. Rien de coquet et d'élégant surtout comme ceux qu'occupe Mademoiselle d'Howrin. Dans ces derniers, les murs qui présentent, dans le reste de l'habitation, des poutres superposées, sont rabotés, polis et ont l'apparence de lambris parquetés. L'oeil est en outre réjoui par une foule d'ornements délicats. Ce sont des meubles pleins d'élégance, des guéridons, des tapis moelleux, des vases en porcelaine remplis des fleurs les plus rares, enfin une petite bibliothèque charmante et composée d'auteurs choisis.

Le parc s'étend sur le bord élevé d'une petite rivière. Ici comme sur toute la route jusqu'à Woronesch, l'hiver des dernières années avait fait geler et par suite dessécher les chênes dans le parc dont je parle. Plus de la moitié de ces derniers en avaient souffert à la cime ou du moins quant à une partie de leurs branches.

Notre troisième relais c'était le village de Sinzoka appartenant à un M. de Wsewolodsky. Ce village entièrement neuf, présente des rues bien alignées, des maisons construites d'après un plan uniforme, placées à égale distance l'une de l'autre et, ce qui est rare en Russie, bâties en briques et couvertes de tuiles. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un incendie, mais le caprice du seigneur qui a fait adopter ce système. C'est lui qui a ordonné aux paysans de suivre un plan invariable dans les constructions. Il leur a avancé, en vue de cette disposition, 300 roubles dont ils doivent lui payer 21 roubles d'intérêt par an. A défaut de cette somme, le débiteur, outre la corvée de trois journées légalement établie, en fournit d'autres, au printemps et en automne, avant et après l'époque où a lieu le travail dans les champs. Alors, pendant deux jours de la semaine, il coupe du bois et le conduit à une distillerie éloignée de trois verstes. Ceci toutefois ne constitue pas un de ces contrats que l'oukase du 2 Avril 1842 a voulu provoquer; les paysans au contraire appartiennent, comme par le passé, au seigneur qui, sans doute, aurait pu faire bâtir le village comme bon lui semblait, et frapper les paysans d'une redevance quelconque: s'il ne l'a pas fait, s'il a pris une voie détournée pour arriver à ses fins, c'est que la coutume du pays, plus forte que la loi, se serait opposée à ces procédés arbitraires. Puisse l'autorité supérieure être bientôt en position d'ériger en règle fixe et législativement invariable, ce qui est maintenant abandonné à l'empire inconstant des *faits*.

Au reste, les habitants de ce village jouissent d'une certaine aisance. Les excellentes terres qu'ils possèdent en quantité suffisante, n'ont pas besoin d'engrais. Bien plus, le bois ne faisant pas défaut, le fumier les embarrasse.

On cultive seulement le seigle, que l'on sème serré au point de compter deux tschetwerts par dessat. On obtient le dixième grain. Le propriétaire s'est réservé un tiers de la terre dont prennent soin les paysans en travaillant à corvées. A chaque tiaglo reviennent, pour ce travail, une dessat. et demie du champ seigneurial.

Le 8 Juillet au matin, nous atteignîmes le grand village de Mussalin, qui renferme 728 habitants, pour la plupart Tartares. Les paysans nous firent bon accueil. Le bourgmestre, s'il est permis d'appeler ainsi celui qui est placé à leur tête, et un Mollah parlaient le russe, et c'est d'eux que je tiens les notices qui vont suivre. Il faut donc se garder d'y ajouter une foi absolue, le peu de sympathie qui règne entre les Russes et les Tartares, donnant toujours un caractère partial à tout ce que les deux peuples racontent l'un de l'autre.

Les habitants de ce village, comme ceux de presque tout le pays environnant, sont *Jessaschnie-Tartari*, c'est-à-dire, soumis au service militaire. C'est Pierre I qui, par un document qui existe encore, permit à un Mursa tartare, du nom de Jaruslan, de s'établir en ces lieux et d'y prendre des terres à son gré. Jaruslan arrive avec cinquante-quatre guerriers, occupe cinquante dessat. pour son propre usage, trente-deux de ses compagnons en obtiennent chacun autant, et aux vingt-deux qui restent, il en donne trente par personne. Cette différence semble avoir eu pour cause non la distinction du rang, mais la diversité des services militaires plus ou moins étendus pour chacun des guerriers-colons. Les terres furent accordées comme héritage immuable, par dérogation au principe russe, d'après lequel on distribue de nouveau les champs à des époques déterminées. Ici, la propriété du sol est si bien acquise aux colons qu'elle se transmet par succession. A la mort du propriétaire, ses héritiers tirent au sort pour la possession de la maison paternelle. Ceux qui perdent, construisent des maisons pour eux et partagent ensuite la terre *in natura*. On conçoit qu'il doit en résulter, dans ces villages, une grande disproportion dans les propriétés territoriales.

Outre cette sorte de fidéicommis des anciens guerriers-colons, la commune possède près de 1500 dessat. de terres, partagées d'après le principe russe, suivant le nombre des habitants, de sorte que chacun d'eux a deux dessat. Voici comment le village a obtenu ce surcroît de propriété foncière. Anciennement, les terres de quelques Mursas tartares ayant des serfs russes, confinaient à celles de la commune. Dans la suite, un oukase défendit aux sujets russes non-chrétiens d'avoir des serfs chrétiens. Les Mursas, à qui leur croyance est plus chère que leur bien, sacrifient les paysans. Ceux-ci alors déclarent, comme c'est l'usage en Russie, „que la terre leur est quasi inféodée, qu'elle fait partie d'eux-mêmes et qu'on ne peut les en détacher.“ C'est là-dessus qu'ils se fondent pour rester, et les Mursas, en fin de compte, doivent abandonner les terres avec les personnes qui les cultivaient. Quant aux paysans, devenus libres grâce à la résistance inerte et forte en raison même de cette inertie qui leur est naturelle, ils ont conservé leur liberté pendant sept ans; puis, sous Catherine II, ils se sont donnés au général Schepelow, dont le régiment avait su leur persuader qu'ils seraient heureux sous la domination d'un nouveau maître. Toutefois il y eut des récalcitrants. Le général en envoya la plus grande partie dans d'autres terres qu'il possédait, et fit venir de ces dernières, et en plus grand nombre, des cultivateurs qu'il établit aux endroits que les mutins avaient dû abandonner. Aux nouveaux venus il assigna une étendue considérable de terres, en ne se faisant nullement faute d'en prendre à ses voisins, les Tartares, qui, outre le terrain cultivé que possédait chaque famille, avaient de vastes forêts. C'est précisément d'une bonne partie de ces forêts que notre seigneur vint s'emparer. Plus tard, le général étant mort, les Tartares ont intenté un procès à ses héritiers qui ont dû leur rendre 11000 dessat. Le reste est en litige et la cause se poursuit à Tschembar, chef-lieu de cercle. Ceux des Mursas qui demeurent dans le village où ils ne se distinguent en rien, en apparence du moins, des Tartares, ont également, avec plus ou moins de bonheur, intenté des

procès dans l'espoir de récupérer les terres qu'on leur a injustement enlevées. Quant aux Tartares, ils ont constitué en propriété communale les terres que le procès, dont je viens de parler, leur a fait obtenir, et fidèles à la coutume russe, ils les ont ensuite partagées suivant le nombre des habitants.

Le village a trois mosquées ressemblantes, à l'extérieur, à des églises de village allemandes. En voici le modèle, que mon compagnon de voyage, le prince L., a dessiné dans le village de Kutefka, qui se trouve non loin de Mussalin.



Mosquée tartare à Kutefka entre Pensa et Tambow.

Autrefois les Tartares, au lieu de porter leurs différends devant les tribunaux russes, suspects de partialité et, s'il faut en croire la rumeur publique, accessibles à la corruption, préféraient les faire vider par leurs Mollahs pris comme arbitres. D'après cela, il est à croire que le tribunal du cercle de Tschembar, auquel ils s'adressent assez souvent, fait exception à la règle. Toujours est-il que les Mollahs ne décident plus guère que des affaires de divorce ou de succession, et pour les dernières même, lorsqu'elles sont compliquées, les parties vont devant le

juge ordinaire. C'est ainsi qu'on nous parla d'un procès de succession assez curieux qui était alors pendant au tribunal de Tschembar. En voici le résumé.

Un Tartar meurt, laissant une femme et une fille adoptive. Cette dernière est instituée légataire universelle par son testament. Du vivant de la veuve, tout va bien, car elle aime tendrement l'enfant adoptif. Mais à sa mort, ses héritiers et ceux du mari attaquent le testament en nullité. Maintenant, les premiers voulaient porter l'affaire devant les Mollahs, mais les deux autres parties optant pour le tribunal de Tschembar, il a fallu les écouter.

Les Mollahs, dans ces villages, sont dotés, en fait de terres, comme les paysans qui leur paient en outre quelques petites redevances *in natura.*

Ayant quitté, après quelques heures de repos, les hospitaliers Tartares, nous arrivâmes bientôt à Tschembar. Je vis aux environs de la ville des champs immenses de blé de sarrasin, qui vient ici sur un sol gras, tandis que chez nous, on ne parvient à le cultiver que dans les terrains de sable. Partout le pays offre en ces lieux un aspect des plus agréables, dû surtout aux broussailles et aux petites forêts qui coupent les terres en tout sens.

Ces villages se distinguent de ceux des Russes moins par la construction différente des maisons, que par la disposition des rues, bien alignées dans les localités russes, et n'offrant que des espèces de monceaux de maisons chez les Tartares.

Les maisons elles-mêmes, faute de matériaux, sont petites, misérablement bâties. Quel contraste avec les vastes habitations du gouvernement de Wologda! Ajoutez qu'en général le paysan de la Russie méridionale, bien que, surtout dans la contrée dont je parle, il soit loin d'être pauvre, n'apprécie guères les avantages du *comfort* rustique.

Le costume des femmes se distingue par un mouchoir rouge noué autour de la tête, et par la manière d'attacher les robes qui se nouent au-dessous de la taille et la dessinent. Nous rencontrâmes des femmes remarquablement belles. Quant aux hommes, ils portent une chemise qu'une

ceinture fixe au-dessus de la hanche, mais au lieu de coton rayé de rouge, adopté dans les villages que nous venions de traverser, cette chemise est de toile blanche, ornée d'une sorte de bordure de couleurs diverses aux manches et aux extrémités.

Des deux villes de cercle Tschembar et Kirsanow, l'une et l'autre d'assez triste apparence, la dernière est pourtant la moins laide. Mais je préfère à toutes les deux Païn, grand village du comte de Scheremetjew, contenant 2300 habitants mâles et auquel les rues larges ainsi que de fort belles maisons donnent un caractère presque imposant. On y trouve même des palais ornés de colonnes, de balcons et de toitures en fer. Les habitants font un grand commerce de bétail et de suif. M. de Scheremetjew, le plus riche propriétaire de la Russie, met sa gloire à posséder des serfs riches. Effectivement, il en a dont la fortune s'élève à plusieurs millions. Dans le cercle de Birutschin, le village d'Alexejewsk, qui renferme, à ce qu'on dit, 3200 âmes, lui appartient également. Dans cette dernière localité, quelques paysans ne pouvant, selon les lois russes, acquérir eux-mêmes des serfs, ont acheté sous son nom six à sept cents paysans. Il les a laissés faire bien plus, ils ne les a pas frappés d'impôts plus forts que ceux payés par les paysans plus pauvres. Rarement il leur accorde la liberté, qu'eux-mêmes ne désirent guères, parceque le servage leur fait obtenir plus de protection et les garantit mieux contre des injustices de toute nature que ne le feraient, du moins sous le régime des lois qui étaient récemment encore en vigueur, les autorités constituées. Toutefois, quelques paysans ont racheté leur liberté pour 80,000 et même 100,000 roubles. Scheremetjew possède aussi le village d'Iwanowo, le Manchester de la Russie, qui occupe 42,000 ouvriers, en partie par les fabriques de coton, et qui fournit par an 900,000 pièces de coton représentant la valeur de 23,400,000 roubles assignats *). M. Scheremetjew traite ses serfs avec

*) Voyez l'ouvrage de M. de Koeppen sur les villes de la Russie surtout en ce qui concerne leur population p. 4. (en allemand).

douceur. Ils paient moins d'impôts que les paysans de la couronne. Reste à savoir si ses employés ne pressurent pas quelquefois les paysans. On m'a d'autre part assuré que les habitants riches de ses villages en oppriment les pauvres.

Nous traversâmes ensuite un village du comte Uwarow. Ici, pas de maisons grandioses, mais toutes elles portent l'empreinte d'une certaine aisance.

On dit que le comte Uwarow possède dans ce pays douze villages avec 5000 habitants et 38,000 dessat. de terres, que les revenus d'un tiaglo sont de 200 roubles assignats, enfin que sur celle des rives du Wolga où se trouvent les prés, un propriétaire foncier tire 80,000 à 100,000 roubles de revenus de 300 paysans.

Le 9 Juillet, à sept heures du matin, nous arrivâmes à Tambow, où je ne restai que la matinée et, le gouverneur étant parti, ne pus voir que le vice-gouverneur, M. de Samaitin et quelques négociants.

Il y a à Tambow des commerçants, qui, à trente ou quarante verstes de distance de la ville, afferment des terres en grande quantité, les font cultiver à leurs frais, y font semer du millet et qui, souvent, en obtiennent le quarantième grain. Le millet se paie 10 à 20 roubles le tschetwert. D'après le même procédé, on cultive le lin et le chanvre et plus souvent encore les pavots qui, toutefois, demandent de l'engrais. On m'a nommé des négociants qui, dans ces dernières années, ont récolté 40,000 tschetwerts de pavots et les ont vendus au prix de 25 à 40 roubles. Dans de bonnes années, le tschetwert de seigle est de 2 et à 3 roubles assignats (ce qui équivaut à $4\frac{1}{2}$ et 7 sgr. pour le boisseau de Berlin); lors des mauvaises récoltes, par exemple en 1838, il monte à 28 roubles assign. (ou 2 thalers 4 sgr. le boisseau de Berlin).

A trois heures, je partis de Tambow pour Lipezk et m'arrêtai ensuite pendant quelques heures au village de Wisgegarah, situé sur la limite qui séparait autrefois des Tartares l'ancien grand-duché moscovite. On voit encore un rempart haut de dix pieds, et un fossé profond d'autant.

Tous les 400 à 500 pas se trouve un espace de terre rond, sans aucune trace de bâtisse ni de pierres, qui porte le nom de *tour*. Quant au rempart qui continue, à ce qu'on dit, le long du Wolga, de Zarizyn jusqu'à Ussman, dans une étendue de 500 à 600 verstes et peut-être plus loin encore, il aurait servi de ligne de défense contre les Tartares. Notre Jaemtschik sut nous dire qu'à dix verstes du village on voyait, devant le rempart, une grande place circulaire, l'emplacement de la forteresse de quelque czar des âges reculés. Suivant le même cicéroné, le rempart aurait été élevé contre les Tscherkesses, dont le nom a dû remplacer, dans l'imagination du peuple, celui des Tartares, qui n'inspirent plus aujourd'hui de crainte et dont le souvenir, jadis formidable, a nécessairement pâli.

C'est sur cette limite et afin de faire défendre par eux le rempart, que les anciens grands-ducs avaient établi des colons militaires. Parmi eux, il faut chercher les ancêtres des habitants du village de Wisgegarah. Ces derniers racontent, non sans fierté, qu'il y a dans la Wolost Sagorst douze villages avec 7000 habitants mâles, *tous de vrais Odnoworzo, du plus noble sang cosaque*, qu'autrefois ils n'avaient jamais donné leurs filles en mariage à un des habitants des villages environnants, ni épousé une des leurs et qu'aujourd'hui encore cela avait rarement lieu. Tant il est vrai que tous les peuples ont des instincts aristocratiques. A la cour des domaines de Tambow, on conserve les documents faisant foi de leurs privilèges et des conditions de leur établissement. C'est ainsi que, le sol leur appartenant en propre, ils ne paient qu'une taille personnelle et pas d'obrok. C'est, du reste, tout ce qui les distingue des autres paysans russes; car eux aussi partagent aujourd'hui les terres suivant le nombre des habitants, tandis qu'anciennement, s'il faut en croire une tradition, c'est d'après le mérite et la considération des personnes que plus ou moins de terres leur étaient accordées par la commune.

Cependant, en dépit du nom d'Odnoworzu (paysans à une seule habitation) qu'ils se donnent, ils se distinguent

essentiellement de ceux qui, au nord de la Russie, sont désignés par la même dénomination et qui, demeurant dans des maisons et sur des terres à eux, ne se trouvent pas compris dans le système communal de la Russie, et ne connaissent pas le partage des terres suivant le nombre des habitants.

Ajoutons pour plus de clarté, que les paysans du village de Wisgegarah sont doublement libres: de leurs personnes d'abord, comme les paysans de la couronne, puis, de redevances et d'impôts seigneuriaux. Cette dernière situation se retrouve en Russie chez un nombre assez considérable de paysans et entre autres chez tous les Cosaques.

Le village de Wisgegarah contient 647 habitants avec 7 dessat. pour chacun d'eux. La terre est tellement bonne que l'engrais n'est nécessaire que dans les jardins et pour le chanvre. On suit la culture des trois champs, en cultivant le seigle dans le champ d'hiver, le blé sarrasin, l'avoine, le millet et le lin dans le champ d'été. La paille, et non le fumier durci, sert de chauffage. Le bois manque et on est forcé de le chercher à 80 verstes de distance. Aussi la construction d'une maison revient-elle à 1500 roubles assignats.

Dans ce village sont venus s'établir des bourgeois de Tambow, qui ont loué des maisons au prix de 150 roubles assignats, pour y établir des auberges pour les voituriers et à qui, en outre, les paysans pauvres ont donné à ferme leurs portions des champs communaux.

Tout ce pays a un caractère particulier. Devant les maisons des villages sont plantés des arbres, pour la plupart des saules, que l'on voit aussi le long des routes. Tous les jardins renferment des plantations de saules. Les haies des jardins et les murs des maisons, moins ceux de la chambre principale, consistent en branches de saules entrelacées. Les étables, rappelant les Ausliks tartares, consistent, pour la plupart, en hangars ouverts aux parois construits d'après le même procédé que les murs de la maison. Je ne vis nulle part de haies vives; à défaut de

celles dont je viens de parler, les clôtures sont de fumier et de terre, ce qui produit un détestable effet. La façade des maisons se trouve presque toujours du côté de la rue, l'entrée en est au milieu. Comme dans la Russie du Nord, les étables sont au rez-de-chaussée et les paysans occupent les étages supérieurs. Un escalier conduit à la porte de la maison précédée d'une sorte de perron (Kruhza) couvert ou non, et planté de quelques arbres; c'est là que la famille demeure pendant presque tout l'été. Sur cette sorte de balcon, où l'on a soin de placer des tables et des bancs, se réunissent les voisins. On cause, on rit, on fait chanter les jeunes gens. C'est un ensemble des plus pittoresques et qui ne se retrouve guère, il faut le dire, que dans les pays fortunés du Midi.

Nous traversâmes Kaselow, ville de cercle, aisée, riche même, grâce à un commerce considérable de grains. Elle est bien bâtie et présente quelques constructions élégantes dans les rues. Il y a un faible commencement de pavage. La ville, bien située sur une hauteur, domine une plaine fertile mais dénuée de bois.

Le dernier relais avant d'arriver à Lipezk, se trouve à Siminowka, joli village, aux rues alignées et qui appartient au vice-gouverneur de Tambow, M. de Samaitin. Voici le type d'une rangée de maisons, particulier à tout le pays et que le crayon infatigable de mon compagnon de voyage, le prince L., n'a pu manquer de reproduire.



Village de Siminowka près de Lipezk

Le village détruit par un incendie, il y a quelques années, a été rebâti, sur les ordres du propriétaire, d'après un plan régulier. Les maisons blanches à la chaux et couvertes de tuiles, sont agréablement situées au milieu de jardins et d'arbres, que les paysans cultivent avec soin. Les matériaux de construction pour ces bâtiments ont été fournis par le seigneur. Chaque maison a coûté ensuite 150 roubles assignats payés comptant. Le village ne contient que 24 tiaglos. On a assigné aux paysans la moitié des terres; la famille seigneuriale s'en est réservé l'autre moitié. Dans chacun des trois champs, tout tiaglo a trois dessat. Le champ d'hiver donne du seigle, le champ d'été du blé sarrasin, de l'orge et de l'avoine. C'est un intendant de la maison du seigneur qui a bien voulu nous communiquer ces notices.

Les terres seigneuriales sont divisées d'après l'assolement de dix champs. Les paysans travaillent à corvées trois jours par semaine et fournissent en outre, *in natura*, quelques poules, des oeufs et un peu de toile. Les tiaglos, comprenant pour la plupart des familles nombreuses, ne manquent pas de bras pour le travail. C'est pourquoi pendant l'hiver le propriétaire, n'ayant pas besoin de tant de corvées, loue un certain nombre de paysans aux négociants de Lipezk, qui les emploient pour battre les grains, en payant la nourriture et 38 roubles assignats par homme, en total, 800 roubles à peu près. Le seigneur a généreusement abandonné cette somme à la caisse communale, pour être mise à profit en cas de mauvaise récolte, de grêle, d'incendie etc. M. de Samaitin possède dans ce pays trois villages avec 500 habitants, et qui, on le prétend du moins, lui constituent un revenu net de 28,000 roubles assignats.

Les villages situés aux environs de Lipezk, sont pour la plupart habités d'Odnodworzi, appartenants à la catégorie dont j'ai parlé plus haut, et qui disposent bien plus librement de leurs biens que les autres paysans du pays. Les négociants des villes du voisinage exploitent cette circonstance, en louant à ces paysans ainsi qu'aux proprié-

taires fonciers qui ont plus de terres que de serfs capables de travailler, une partie de leurs champs, en fixant de préférence le terme de location pour plusieurs années. Ils paient pour la grande dessat. du pays (de 3200 toises carrées, tandis que la dessat. de la couronne n'est que de 2400 toises carrées ou de quatre arpents prussiens) 10 à 12 roubles assign.; ils établissent dans les champs de petites maisons pour les surveillants; puis, ils font semer, moissonner, récolter et battre les grains. Voici comment se paient ces différents travaux:

	par dessat.		
Charrue et herse pour la première fois, .	5	roubles	assign.
„ „ „ „ „ seconde „ .	3	„	„
Ensemencement	3	„	„
Moissonner le seigle	15 à 18	„	„
„ l'avoine	„ „ „ „	„	„
Battre une kopine*)	1	„	„

Le tout, outre la nourriture que les ouvriers reçoivent également de celui qui les loue.

On coupe le seigle au moyen de la faucille, et après l'avoir battu, on le sèche au four. Le blé qui ne se vend pas à Morscham, Kaselow ou à Tambow, est conduit par la route de terre à Moscou, éloigné de 460 verstes. Pendant la dernière année qui avait été mauvaise, un pareil transport avait coûté 1 rouble 70 copeks par poud. Un cheval tire à peu près 20 pouds **). Le trajet est ordinairement de quinze jours. Comme charge de retour, les négociants font venir des marchandises de Moscou. Si le voiturier a un peu d'argent, il dépense, pendant le voyage, pour sa nourriture, 50 à 60 copeks par jour, et 10 copeks s'il est pauvre. Dans les auberges où ils ne prennent rien, on leur fait quelquefois payer l'étable, ce qui n'est pas l'usage dans le reste du pays. Ils achètent sur la route l'avoine et le foin, gé-

*) Petite charge donnant à peu près un tschetwert de grains.

**) Le prix moyen d'un cheval ordinaire est de 50 roubles, d'une vache 35 roubles.

néralement fort chers dans les auberges. Pendant l'été, les voituriers passent la plupart du temps la nuit à la belle étoile. Nous rencontrâmes beaucoup de voitures petits-russiennes attelées de boeufs; elles étaient souvent campées en grand nombre le long de la route.

Le 10 Juillet vers les onze heures, nous arrivâmes à la ville de Lipezk, où nous fûmes logés chez un négociant. Rien de frappant comme l'aspect de cet endroit. A une grande distance, nous avions remarqué une colline couronnée d'églises aux tours nombreuses, de maisons aux toitures de tuiles qui brillaient au soleil, et de groupes d'arbres. Arrivés au haut de cette colline, nous entrons dans une grande rue, bien alignée, pavée avec soin et que bordent des maisons bâties dans un stile élégant, pour la plupart à un seul étage et presque toutes ornées d'une sorte de peristyle reposant sur des colonnes, et d'où un escalier conduit dans un petit jardin fleuri, situé de plein pied avec la rue, et entouré d'une grille. Près de la porte de la ville par laquelle nous fîmes notre entrée, une grille de fer s'étend à une certaine distance et sépare la rue d'un magnifique parc, offrant les arbres les plus beaux que l'on puisse voir *). En arrière des maisons, un parc descend dans une jolie vallée, qui renferme une source d'eau minérale, des maisons de bains, des restaurants et des magasins. Toute cette partie de la ville est belle et élégante au point de vous faire oublier que vous êtes en Russie, à peu de distance du Don. On se croirait à Blankenese près de Hambourg, ou dans tel autre endroit plein d'agréments. Mais au sortir de cette longue rue dont je parle, tout change. Ce sont des maisons à poutres superposées, des rues sans pavé et couvertes de boue, un bazar d'assez pauvre apparence, et au bout, pour achever

*) Ici, comme près de Pensa, un grand nombre de chênes, et surtout ceux qui se trouvaient placés sur le versant méridional de la colline, avaient été détruits par les gelées du dernier hiver.

le contraste avec la partie intérieure de la ville, le village russe dans toute sa simplicité.

On prétend que c'est Pierre I qui, en visitant les forges de la ville, aurait découvert la source d'eau minérale qui se trouve dans la vallée. Un obélisque commémoratif, érigé en son honneur par un riche négociant, sert à perpétuer le souvenir de ce fait. Quant à la nature de la source, on dit qu'elle ressemble à celle de Pyrmont. Elle jouit d'une certaine réputation depuis trente ou quarante ans.

Très-recherchée il y a quelques années, la source n'est plus dans ce moment qu'un prétexte de réunion pour les employés et la noblesse des environs. Cependant la vie des *eaux* se retrouve encore dans les promenades du soir, dans une salle de société et dans la musique médiocre qui assourdit vos oreilles. Le restaurant est détestable: heureusement les nobles amènent leurs cuisiniers et aiment à inviter les étrangers qu'ils comblent de prévenances. Le premier jour, nous payâmes toutefois notre tribut de nouveaux venus, en dînant extrêmement mal et fort cher chez le restaurant; puis, un vieux garçon, sorte de cicéroné obligé que l'on trouve dans toutes les localités d'eaux, finit par mettre la main sur nous; car selon toute apparence, il nous avait guettés depuis quelque temps. Curieux, importun, mais officieux et poli, il nous fait tout voir, tout connaître. Grâce à lui, le directeur des eaux donne un dîner en notre honneur et organise un bal pour le soir. Nous ne demandons pas mieux que de nous reposer des fatigues de notre voyage et de nous divertir quelque peu: aussi nous laissons-nous faire.

Etant en route depuis plusieurs mois et ayant besoin, si je voulais paraître convenablement au bal, de faire couper mes cheveux, je fis venir à cet effet le coiffeur à la mode. C'était un vieux Français qui, depuis 30 ans, avait parcouru la Russie en tout sens. Il me communiqua quelques faits ayant rapport à son art et qui n'étaient pas sans intérêt. A l'en croire, les femmes de la Russie du Nord, par l'usage trop fréquent qu'elles font de bains

chauds, auraient les cheveux rares et peu élastiques. Les perruquiers, par conséquent, ne sauraient les utiliser. C'est pourquoi ceux de Moscou et de St. Pétersbourg feraient venir des cheveux de la Russie méridionale. Aux environs d'Astracan, il y aurait un village particulièrement célèbre pour la beauté sans pareille que présentent les cheveux des femmes. Se gardant bien de les mouiller d'eau chaude, celles-ci feraient usage de certaines huiles propres à donner aux cheveux l'élasticité et l'éclat désirables. Les cheveux de ces femmes seraient riches au point de les couvrir entièrement, et elles ne risqueraient rien en les faisant couper; car après quelques années, ils repousseraient riches et royaux.

Un fonctionnaire des domaines de l'endroit, M. de Pawlow, à qui nous étions recommandés, nous acceuillit parfaitement. C'est à lui que je dois les données qui vont suivre.

A quelques lieues de la ville, le ministère a établi une ferme-modèle centrale. La situation, à ce qu'on dit, en est excellente. La terre, dont l'étendue est de 1200 dessat. à peu près, présente trois natures de sol différentes: un terrain de sable maigre, un autre de sable mêlé avec de la terre grasse, et un troisième de terre noire de deux arschins d'épaisseur. Des bois et de belles prairies ne font pas défaut. Les plans que l'on nous montra, prouvent une intelligence suffisante de l'affaire chez ceux qui l'entreprennent. Toutefois, comme cinquante dessat. au plus étaient alors cultivées du terrain destiné à la ferme et que les bâtiments n'existaient que sur le papier, je renonçai à me rendre sur les lieux pour visiter l'établissement naissant.

Pour en revenir à Lipezk, il faut compléter ce que j'ai dit du caractère de ce pays, en ajoutant que le sol contient de la mine de fer. L'industrie cependant n'a pu la mettre à profit, faute de bois. J'ai vu des traces de houille, et peut-être suffirait-il de fouiller le sol pour en trouver en quantité suffisante.

Dans les environs, il y a un très-grand nombre d'Odnoworzu. La plupart d'entre eux descendent de guerriers-colons que l'on avait établis en ces lieux pour protéger la frontière. Le lecteur se rappelle que nous en avons rencontré précédemment déjà. Quant à ceux du pays de Lipezk, on dit que les documents qui les concernent, sont déposés à la cour des domaines de Tambow. Toutefois un nombre considérable de ces colons paraissent avoir perdu, par des partages et des ventes, toutes leurs propriétés foncières. Ils sont allés ensuite se fixer dans des communes de la couronne, où ils participent au partage des terres, paient l'obrok ordinaire et ne se distinguent, par conséquent, en rien des autres paysans de la couronne. La tradition seule de leur origine s'est conservée et ils s'appellent *Dascheırije Odnodworzu*. A côté d'eux, il existe un certain nombre d'Odnoworzu, sortis de familles nobles que Pierre I, pour les punir du refus qu'elles avaient fait de se soumettre au service militaire, avait dégradées. Il y en a qui appartenaient à la haute aristocratie, comme, pour citer un exemple, les membres de la famille Galizin. Ils sont devenus de vrais paysans. Cependant quelques-uns d'entre eux ont des serfs. Il n'existe d'ailleurs pas de distinction de rang entre les Odnoworzu et les paysans de la couronne. Tout paysan de la couronne et tout paysan serf qui est devenu libre, peut, s'il acquiert une propriété territoriale, se faire inscrire parmi les *Odnoworzu*.

Des *Odnoworzu* aux *petits-nobles*, la transition est naturelle. Il y a de ces derniers un grand nombre dans le pays. Quelques villages sont partagés entre dix à quinze de ces nobles, dont plusieurs n'ont que 2 tiaglos. Presque tous sont extrêmement endettés. Autrefois, la banque leur faisait des prêts de 250 roubles par habitant; mais depuis le mariage du grand-duc héritier, il est permis à la banque de leur prêter jusqu'à 300 roubles. Les affaires de ces petits propriétaires en sont devenues plus mauvaises et leurs dettes plus considérables. Si la couronne pouvait arriver à acquérir peu à peu ces petites propriétés avec les serfs qui y sont attachés, son intervention serait un

véritable bienfait pour le pays, que les nobles pressurent à l'excès*).

Le 12 Juillet au matin, je quittai Lipesk. Ayant exprimé le désir de visiter l'établissement agricole de M. de Bunin, oncle de M. de Pawlow, et les haras célèbres de Bitjuk, M. de Pawlow s'offrit à m'y conduire, et étant partis ensemble, nous quittâmes bientôt à cet effet le chemin qui conduit directement à Woronesch.

La route qui coupe ici de magnifiques champs, est bordée souvent de touffes de garance qui vient presque partout sans culture. Tandis que près de Pensa, on obtient difficilement le froment d'hiver mais tout au plus le froment d'été (qui domine du côté des prairies) et le blé sarrasin; tandis que le seigle se voit surtout près Tambow: ici c'est au contraire le froment qui acquiert une belle croissance sur les champs d'hiver, et qui, dans le Midi, l'emporte sur tous les autres grains. Le grand trèfle rouge est partout sauvage, et dans les prairies il remplace, pour ainsi dire, l'herbe. On me dit que si l'on se met à le cultiver, il dépérit après l'espace d'un an. Le colza d'été est excellent; l'huile qu'on en tire, est peu recherchée; en carême, le paysan fait usage d'une huile qu'il prépare avec du chanvre cultivé dans son champ, et pour l'éclairage, il se sert du suif, qui est à meilleur marché encore que l'huile.

M. de Pawlow me dit que le long du Bitjuk se trouvent les meilleurs haras de la Russie. On y voit en effet ceux de la comtesse Orlow, qui sont immenses, et ceux, non moins beaux, des comtes de Rostopschin, Orlow etc.

---

*) On a remarqué que si, autrefois, on ne tenait compte dans les transactions que du nombre des paysans, on achète et l'on vend maintenant *tant de dessat.* avec les paysans nécessaires pour la culture. Cette circonstance prouve que la terre a dû acquérir une valeur déterminée. Au reste, le paysan s'achète 400 ou 500 roubles, et à chaque paysan reviennent cinq à six dessat.

Presque tous les propriétaires fonciers ont des haras plus ou moins considérables, et les paysans eux-mêmes élèvent beaucoup de chevaux. Les paysans vendent souvent des chevaux pour 600 et 700 roubles assignats. Le prix ordinaire d'un cheval qui se vend sur les lieux, est de 300 roubles. Les chevaux de ce pays se distinguent de ceux de la Russie du Nord par leur force et leur ardeur. Tandis que, pour citer un exemple, un petit cheval de la terre de M. Samaitin, à quelques lieues de Lipezk, supporte à peu près une charge de 20 pouds, les chevaux de cette contrée tirent jusqu'à des chariots de 170 pouds, lorsque, bien entendu, les chemins ne sont pas trop mauvais.

La plupart des paysans des environs de Lipezk travaillent à corvées. Cependant il y en a, surtout parmi ceux appartenants aux grands propriétaires fonciers, comme au prince Galizin, qui paient un obrok de 50 roubles. Ces derniers sont ordinairement riches.

Le 12 Juillet (vieux stile qui répond au 25 Juillet du nouveau), je vis moissonner le premier seigle de l'année. Ce jour-là la récolte commence aussi au centre et au Nord de l'Allemagne. Les foins étaient entièrement coupés. Je vis beaucoup de chanvre, mais peu de lin.

Les briques se préparent ici dans des fours placés au milieu des champs et chauffés de paille. Il est probable que le peu de chaleur fournie par la paille, est augmentée au moyen d'une manipulation particulière.

Nous traversâmes quelques villages irrégulièrement bâtis et d'assez triste apparence, appartenants à des Odnodworzu qui, dans ce pays, passent pour être fort paresseux. Libres de leurs personnes et ne payant aucun impôt, ils deviennent des fainéants. Depuis qu'il leur est défendu de louer des terres à des négociants, qui, nous l'avons vu, en prenaient autrefois à ferme en vue d'une culture irrégulière, les Odnodworzu laissent dans un abandon sauvage tout le pays dont ils n'ont pas immédiatement besoin pour leur entretien. Il en est résulté un retard de plusieurs années pour le paîment même de la taille personnelle, le seul impôt qui les frappe et qui

n'est pas considérable. Cette paresse des paysans a engagé les fonctionnaires publics à donner à ferme les terres laissées sans culture par les propriétaires. Ils les louent pour plusieurs années, ordinairement pour dix ans, en les mettant aux enchères, et ils obtiennent, comme prix moyen pour la dessat., 7 roubles 6 kopeks assignats. Le gouvernement toutefois, à ce qu'on dit, désapprouve ce procédé, qui donne lieu à des fraudes de toute nature.

Dans les villages que nous traversâmes, les perrons ouverts (Krylza), dont j'ai parlé plus haut, étaient partout recouverts d'un toit protecteur. J'ai dit que les paysans passent presque tout l'été dans ces sortes de berceaux. Aussi voit-on infailliblement dans un angle l'image du saint particulière aux chambres des paysans russes.

Dans la matinée du même jour, nous atteignîmes Sselo-Marfino, la terre commune des familles de Bunin et de Pawlow. Quelque chose de patriarchal distingue l'intérieur de cette maison. Jamais un commandement impérieux; tous obéissent avec amour au chef de la famille, au vieux M. de Bunin. Marié mais n'ayant point d'enfants, il a reporté toute sa tendresse sur les enfants de sa soeur, Mad. de Pawlow. Elle en a cinq ou six. M. de Bunin et M. de Pawlow me paraissaient, l'un et l'autre, fort instruits. Un goût délicat a présidé à l'arrangement de la maison où règne le comfort qui vaut mieux qu'un luxe plein d'ostentation. C'est un vrai château russe, bâti dans le stile connu, à poutres superposées, mais dont les appartements sont spacieux et commodes. Ce principe d'architecture, d'après lequel, dans des maisons allemandes, toutes les chambres principales doivent avoir une issue sur un corridor, à l'exception tout au plus des cabinets placés aux angles des maisons et des grands salons qui sont souvent précédés d'antichambres, ce principe est inconnu aux nobles russes. La porte de la maison, pour la plupart double, s'ouvre aussitôt sur un appartement spacieux ou sur un petit corridor. Les autres chambres sont situées pour ainsi dire pêle-mêle, l'une derrière l'autre, de sorte qu'il faut en traverser souvent cinq à six, avant d'arriver à la

septième. C'est la nature particulière de la vie de famille chez les Russes qui a donné lieu à cette distribution. Les domestiques se tiennent dans le corridor ou dans l'antichambre qui le remplace dans plusieurs maisons. Ceci, bien entendu, ne s'entend que des domestiques mâles: on ne voit guère de servantes, et l'étranger notamment ne les aperçoit jamais. Pas de chaises dans ce corridor, rarement une table, mais des bancs ou, pour mieux dire, des sortes de divans le long des murs. Un appartement reculé est occupé par le maître de la maison. La femme s'en réserve naturellement un autre. Il y a ensuite des chambres à coucher, mais toutes les autres chambres, dont les portes sont toujours ouvertes, reçoivent indistinctement tous les habitants de la maison qui s'y tiennent tantôt réunis, tantôt séparés. Dans la Russie du Nord, on chauffe non seulement une ou deux chambres principales, mais toute la maison et jusqu'aux corridors et escaliers. C'est que les Russes savent faire face à l'hiver, et il n'y a pas, pendant la mauvaise saison, de demeures plus commodes et plus agréables à habiter que les maisons de Moscou et de St. Pétersbourg.

Cette vie en commun dans toutes les chambres de la maison, à côté d'un seul appartement réservé au père de famille, symbolise de nouveau le principe de la commune et de la famille russes, c'est-à-dire, l'égalité de tous sous un seul chef, dont l'autorité repose sur la vénération qu'inspire son âge, et sur la coutume reçue.

M. de Bunin avait trouvé convenable d'appliquer à l'économie rurale le système d'enclos de Holstein. C'est ainsi que nous trouvâmes un certain nombre de prés et même de champs entourés de haies vives plantées sur des talus, comme je n'en ai vu nulle part dans d'autres parties de la Russie; d'autres en étaient protegés par des haies plus basses contre les bestiaux. Le principe fondamental suivi pour l'agriculture, c'était de changer, aussi souvent que faire se pouvait, de grains et de faire alterner de temps à autre (et non tous les trois ans) la jachère pure avec le labour double. Chaque dessat. demande de 2000 à 3000

pouds d'engrais. Voici comment on faisait alterner les grains. La jachère fortement fumée, on sème, pendant la première année, du froment; pendant la seconde, du millet et de l'orge; la jachère pure revient dans la troisième et est suivie d'une semence de seigle dans la quatrième, de blé sarrasin dans la cinquième et dans la sixième d'une nouvelle jachère, que l'on fume le printemps suivant pour semer ensuite des pommes de terre dans la même année, du froment d'été dans la septième, de l'avoine dans la huitième pour laisser dans la neuvième une nouvelle jachère fortement fumée: après quoi le cycle recommence.

Un pareil assolement donne, à ce qu'on dit, deux fois plus de paille que celui observé par les paysans du pays. Reste à savoir si en général M. de Bunin en retire de grands avantages. J'en douterais presque et je serais disposé à considérer M. de Bunin comme un martyr des progrès scientifiques faits par l'économie rurale, si d'autres ressources, comme par exemple un excellent petit haras, ne venaient compenser pour lui les pertes que peuvent lui avoir fait éprouver les modifications qu'il a introduites dans l'agriculture.

M. de Bunin a engagé ses paysans, surtout en leur donnant l'exemple, à suivre son système. Ils fument effectivement leurs champs pour le froment d'hiver. Mais quant aux paysans et aux propriétaires des environs, ils paraissent n'avoir nullement pris goût à ce nouveau mode de culture. C'est là peut-être la preuve la plus irrécusable du peu de bénéfices que promet la manière de M. de Bunin à céux qui voudraient l'adopter.

On voit dans ce pays du froment d'été excellent. M. de Bunin comptait alors, l'année étant bonne, sur le vingt-cinquième grain. Il avait sur pied du froment d'hiver dans des champs de 75 à 78 dessat. d'étendue et il comptait sur une récolte de 25,000 roubles assignats, en mettant le tschetwert à 15 roubles. On remarque dans les champs de M. de Bunin l'emploi de toutes sortes d'instruments aratoires inusités, de nouvelles machines pour battre les grains, des socs d'Altenbourg etc. Cultivé, le trèfle rouge

vient mal, comme je l'ai dit plus haut, mais l'herbe de Timothée offre un aspect satisfaisant.

Les paysans de M. de Bunin jouissent d'une certaine aisance. Ils travaillent à corvées, que M. de Bunin a organisées d'après une règle fixe. La corvée est de trois jours, mais le travail de chaque tiaglo est déterminé de manière qu'une journée de corvée peut se remplacer en labourant à la charrue une demi-dessat., en moissonnant la moitié d'une grande dessat. de seigle ou d'une petite dessat. d'avoine, enfin en coupant du foin. Pour les femmes, une journée équivaut également à un travail qui consiste à faucher et à engerber deux rangées de blé, de quatre monceaux chacune, en comptant treize gerbes pour chaque monceau. Tel est le système introduit par M. de Bunin. Or, le travail est facile et les travailleurs s'y mettent avec ardeur, de sorte que vers midi ils ont presque toujours terminé leur corvée journalière. Aussi gagnent-ils presque toujours une journée sur trois. Seigneur et paysans s'en trouvent parfaitement et l'on ne peut réprimer le désir de voir bientôt adopter par le gouvernement un procédé semblable et qui aurait pour conséquence immédiate de substituer à l'arbitraire du moment une loi bienfaisante et de nature à satisfaire tout le monde.

Dans l'après-dînée, nous visitâmes le haras de M. de Bunin comprenant 100 juments poulinières. On élève ici, avec la race pure des trotteurs d'Orlow, d'autres chevaux de race ennoblie.

Les chevaux que l'on trouve dans les haras établis le long de la rivière du Bitjuk, sont connus en Russie sous le nom de Bitjuki. Le nombre en est considérable. Sans être grands, car rarement ils dépassent 2 arschins 3 werschoks (pas tout-à-fait 3 pieds de Prusse), ils ont le poitrail extrêmement large et le dos assez long. La tête rappelle celle d'un bélier, la croupe est assez raide. Les pieds du devant, forts et écartés, ont une position particulière, dûe sans doute à la largeur du poitrail. La couleur en est ordinairement brun-jaune ou rouan. On se fera difficilement une idée de leur force, ainsi que de la

rapidité et de la longueur de la course qu'ils fournissent. Un bon bitjuk tire 140 pouds si le sol est assez escarpé, et 180 pouds dans la plaine. Un de ces chevaux parcourt sans peine 60, 70 et même 80 verstes sans avoir mangé plus d'une fois. Bien plus, on nous a raconté qu'un joli cheval auquel on n'a rien donné pendant le trajet, a mis 15 heures à fournir 120 verstes (17 meil). Un cheval acheté sur les lieux, coûte 300 à 500 roubles. Si on ne les emploie pas trop tôt, c'est-à-dire avant la quatrième année achevée, ils atteignent facilement vingt-cinq à vingt-six ans.

Nous prîmes le thé dans le jardin de M. de Bunin. Ce jardin, orné de jolis parterres de fleurs et de broussailles, est mieux tenu que tous ceux que j'ai vus sur les terres des nobles Russes. De chez M. de Bunin nous partîmes le même jour pour la terre de M. Philippow, gendre de M. de Pawlow, et qui nous fit un accueil non moins hospitalier.

Toute l'habitation de M. de Philippow était ornée de tapis que tissent, sous la direction de la maîtresse de la maison, les femmes de service. De semblables fabriques, pour ainsi dire domestiques, se retrouvent souvent dans la province de Tambow. En général, les femmes russes n'aiment pas la musique à l'égal de nos Allemandes, mais elles ont un goût bien vif pour le dessin et la peinture.

Le lendemain au grand matin, je me remis en route. C'est ici que je vis pour la première fois de grandes volées d'outardes dont la chasse, à ce qu'on dit, offre beaucoup d'agrément. C'était une belle matinée. Le Bitjuk, dont nous passâmes plusieurs fois les ponts nombreux, offre de fort jolies vues. Le paysage est légèrement accidenté, couvert de broussailles et de bois.

Nous arrivâmes à Paddi où le comte Alexis Orloff est occupé à établir un nouveau haras devant contenir 500 juments, et qui paraissait presque achevé. La façade du bâtiment principal est longue de 300 toises. Les constructions se font en briques, dont 100 pièces se paient sur place 12 roubles assignats.

Nous nous arrêtâmes au village de Barschowa. Par-

tout dans cette contrée, les maisons des villages sont bâtis pêle-mêle, ce qui indique la transition au stile de la Russie du midi. Les rues bien alignées deviennent plus rares et l'habitation principale a seule des poutres superposées, tandis que les autres bâtiments présentent des parois à broussailles entrelacées. La maison destinée au logement de la famille, se compose d'une antichambre, d'un appartement d'été *(Sseni)* aux murs percés à jour, enfin de *l'Isba* muni des compartiments ordinaires qui servent de lits. La cour est la plupart du temps fermée par des hangars ouverts dont les parois consistent également en broussailles entrelacées. Les paysans riches ont plusieurs cours fermées, l'une derrière l'autre ou rangées de front, et destinées chacune à un genre d'animaux différent, celle-ci aux chevaux, telle autre aux bêtes à corne etc. J'ai vu cinq cours dans une seule habitation. La façade de la maison, précédée du balcon et de l'escalier que j'ai décrits plus haut, se trouve presque toujours du côté de la rue. On n'y voit guère qu'une petite fenêtre et tout à côté une vitre sans chassis, placées dans le mur.

Chez presque tous les paysans dans ce pays, on voit dans les cours de la maison la récolte d'une année entière, rangée en tas, afin de pouvoir faire face aux années de disette, *tschornij den* (à la journée noire) comme ils disent. Les jardins nous paraissaient bien cultivés; ils contiennent d'excellents arbres fruitiers et mêmes des parterres de fleurs fort bien tenus.

Le costume des hommes, en été, consiste en un pantalon blanc, fort large, recouvert d'une chemise en toile blanche serrée au milieu du corps par une ceinture. Les femmes portent une chemise blanche et un jupon rayé de noir.

Vers les dix heures, nous arrivâmes au haras du comte Rostopschin. Le directeur, un Anglais, était absent; nous étions par conséquent, quant à l'examen du haras, réduits à nous-mêmes. L'extérieur, par son luxe et sa propriété, en a quelque chose d'imposant. Le château entouré d'un parc, les bâtiments nécessaires à l'économie rurale à côté, enfin les étables avec leurs toitures couleur vert-clair, tout

cela fait le meilleur effet et produit l'impression d'une opulence pleine de goût. Le village qui fait partie de la propriété, contient 3000 habitants, cultivant 35,000 dessat. de terres, dont le comte Rostopschin fait labourer 5000 pour son compte. L'ensemencement de cette année avait été de près de 1500 tschetwerts de froment et de 750 tschetwerts de seigle. L'exploitation de la terre est du reste indépendante du haras et se fait à part.

Le haras contient pour le moment 320 têtes de chevaux, parmi lesquels se trouvent à peu près 100 juments poulinières; autrefois ce nombre était presque du double plus fort *). On vend ordinairement dans chaque année 40 chevaux de quatre ans, étalons et juments, les uns et les autres à moitié dressés. Les chevaux bien portants reçoivent 2 garnez (la huitième d'un boisseau) par jour, ce qui nous paraissait beaucoup. Aussi sont-ils un peu plus gros que les éleveurs ne laissent ordinairement devenir les chevaux de si noble race. Les juments pleines elles-mêmes reçoivent de l'avoine, et au printemps on en donne un garnez de plus aux étalons. Ceux-ci sont complètement dressés. Les chevaux consomment en tout 3000 tschetwerts d'avoine et à peu près 100,000 pouds de foin.

Au haras d'Orlow, situé dans le voisinage, on nous assura que celui de M. de Rostopschin ne donnait pas de bénéfices réels, mais que, bien au contraire, il absorbait de nombreuses dépenses. La vente annuelle de 40 chevaux, mal payés du reste dans ce pays éloigné, ne saurait couvrir les frais d'entretien, les appointements élevés etc. Aussi cet établissement, qui n'aurait dû sa naissance qu'à un caprice patriotique de feu le comte Rostopschin ayant voulu montrer ce que l'on pourrait obtenir à cet égard en Russie, serait-il menacé d'une ruine prochaine, ce qui sans doute, vu la race constante que l'on aurait réussi à y former, devrait être considéré comme une perte irréparable pour le pays.

---

*) Je dois presque toutes ces notices sur les haras à mon compagnon de voyage, M. de S. de Riga, grand amateur de chevaux.

Après une heure d'attente parut enfin le directeur du haras. Figurez-vous un petit Anglais, maigre, rabougri, cheveux châtain foncé, habit français gris *à cheval*, guêtres en cuir jaune, sentant, en un mot, d'une lieue le *Jockeyclub*, mais connaissant, comme tous ses compatriotes, son métier à fond et ne perdant pas une occasion de faire ressortir les beautés des nobles animaux qui lui sont confiés. C'est ainsi qu'il a soin de s'excuser de ce que les chevaux, dont nous admirons les poils soyeux et luisants, ne soient pas encore nettoyés; qu'il fait placer les jeunes juments de quatre ans, qui seront vendues en automne, contre le mur blanchi à la chaux du haras, afin de faire mieux voir leur belle encolure. Au reste, les chevaux ayant été montés le matin, nous dûmes nous contenter de leur exhibition.

D'après ce que nous dit notre Anglais, les prix de ces chevaux varient de 700 à 1500 roubles assignats, prix dérisoire pour des chevaux pareils. Ailleurs, ils coûteraient le quadruple! Parmi les juments que l'on nous montra, je distinguai particulièrement un magnifique cheval rouan, fille du célèbre Radi. Nous avions admiré déjà le portrait du père parmi ceux des étalons qui ornent la salle d'auberge. Après les juments, ce fut le tour des étalons de trois et de quatre ans. On les produisit dans le manège, car au plein air, les mouches auraient pu les tourmenter et les irriter. Je vis la perle du haras, Leocadi, bai-clair, haut de deux archines, trois werschoks et un quart, d'un reflet d'or extrêmement beau. C'est le fils du fameux Anabis, qui a gagné 11 prix, ne court plus dans ce moment, car il a 34 ans, mais, au printemps, donne encore des preuves de sa force. Son fils plein de vigueur et de feu, en est une. Le prix de ces étalons est de 2500 à 5000 roubles. Ce dernier prix n'a été du reste exigé que pour un cheval gigantesque de près de 7 werschoks de hauteur. Anabis, le vétéran, a conservé toute sa beauté vigoureuse; Radi n'existe plus, et le célèbre Mahomet a été échangé contre un étalon anglais pur sang du haras Orlow, haras dont il est maintenant un des principaux ornements.

Au dire du directeur, ces chevaux sont du sang arabe

le plus pur. Depuis long-temps ils ont crû et multiplié entre eux, sans que l'on ait eu besoin de les rafraîcher par des étalons de la race-mère. Bien au contraire, des essais tentés dans ce dernier sens, n'ont pas donné un bon résultat, à ce qu'il paraît. Rien d'ailleurs n'égale la beauté et la force de cette race. Notre Anglais nous raconta que dans une course un étalon du haras de Rostopschin avait fourni six fois une carrière de six verstes, et qu'on l'avait vu alors mouillé d'une sueur légère, tandis que tous les autres chevaux auraient été hors d'haleine et couverts d'écume. Au reste, malgré leur structure légère et élancée, la force et la noble origine de ces chevaux se trahissent dans la finesse et l'élasticité des muscles, que l'on dirait tournés d'ivoire dans l'immense croupe, dans la queue qui à chaque mouvement se dresse comme un drapeau, dans la petite tête maigre, les belles et molles oreilles, les jambes droites et pures, enfin dans la raideur des jarrets et la délicatesse des sabots.

A en juger d'après quelques juments que l'on fit passer devant nos yeux, les chevaux doivent avoir une excellente allure. Deux de ces juments nous semblaient un peu courtes sous la selle; aussi le prix en était-il le moins élevé.

Nous dînâmes ensuite avec l'Anglais, que mes compagnons de voyage s'amusaient à tourmenter en lui posant cette question: lesquels chevaux étaient à ses yeux les meilleurs, de ceux de son pays ou de la race arabe du haras placé sous sa direction?

Nous partîmes ensuite pour Grenowna, grande terre avec un haras excellent de la comtesse Orlow.

Celle-ci possède en ces lieux 200,000 dessat. (plus de 36 meil carrés) de terres, dont, il est vrai, elle a cédé récemment 40,000 dessat., comme donation, au comte Alexis Orlow de St. Pétersbourg, lequel y a établi le haras que j'ai décrit plus haut. Ce terrain est occupé par 6000 paysans. Quarante tiaglos d'entre eux sont mis à un obrok de 100 roubles pour chacun, les autres travaillent à corvées. Chaque tiaglo a pour son propre usage 18 dessat., en échange desquels il doit fournir tout le travail des

terres seigneuriales qui comprennent 5000 dessat.; 17,000 dessat. sont couvertes de bois, le reste est la plupart du temps donné à ferme à des négociants. Les pâturages se louent 2 roubles et demi à quatre roubles la dessat., la terre labourable 7 roubles. Les négociants fermiers font cultiver la terre par des paysans qu'ils louent dans d'autres contrées du pays; ils paient le travail qui consiste à labourer deux fois, par dessat. 20 roubles assignats, à passer la herse, 7 roubles, à moissonner un kopinair (64 gerbes), 30 copeks, à battre autant, 30 copeks; pour tout ce travail, en somme, par dessat. à peu près 45 roubles assignats.

Malheureusement, l'administrateur de la terre ainsi que le directeur du haras, un colonel en congé, étaient absents; aussi mes notices touchant la terre et le haras, ne peuvent-elles être qu'incomplètes.

Le haras a été établi, vers l'année 1780, par le père de la comtesse.

Feu le comte Orlow avait commencé par des juments danoises et frisonnes qu'il faisait couvrir d'étalons anglais pur sang. Plus tard, il employait aussi à cet effet des chevaux persans et arabes. Il avait obtenu ainsi une race détérminée de trotteurs, qu'il conservait pure de tout sang étranger, qu'aujourd'hui encore on ne mêle jamais et qui égale les meilleurs trotteurs hollandais, si elle ne les surpasse pas.

De ces trotteurs il existe maintenant 300 juments et 14 étalons comme partie permanente du haras et que l'on semble conserver avec une sorte de jalousie; car on ne vend que les chevaux hongres, jamais les étalons, et les juments seulement lorsqu'elles ont des défauts ou qu'elles commencent à dépérir. Les chevaux dont le haras veut bien se défaire, ordinairement cent à peu près par an, se vendent sur les lieux à des prix très-élevés. Un cheval se paie 3000 et même 5000 roubles assignats. On a été jusqu'à donner 24,000 roubles assignats (près de 7000 thalers) un attelage de 4 chevaux. La couleur principale c'est le bai-foncé, mais on trouve aussi beaucoup de che-

vaux gris et de toutes les nuances. La hauteur de ces chevaux est de 2 archines et quatre à cinq werschoks et demi.

Ils portent l'empreinte de leur origine tant paternelle que maternelle; cette dernière toutefois domine et il n'y a que la petite et belle tête, le feu des narines et la rapidité de la course qui rappellent les nobles pères. Leur structure ne fait nullement deviner cette agilité; ils sont au contraire d'une apparence assez lourde, mais quand ils courent ou tirent un équipage, ils gagnent singulièrement en beauté. Ces chevaux, chose étrange, n'atteignent toute leur croissance qu'à l'age de huit ans. En compensation, ils durent fort long-temps et ne sont pas encore vieux lorsqu'ils ont vingt-quatre ans.

Leur trot, ainsi que le nom l'indique, voilà ce qui distingue surtout ces chevaux. Terme moyen, un pareil cheval fournit une verste en une minute et demie, le meil par conséquent en 11 minutes; mais il y en a eu qui n'ont mis qu'une minute à la première de ces distances, et huit à la seconde. Il faut naturellement beaucoup de soins et d'attention, ainsi que des exercices journaliers, pour les dresser à tirer une voiture. En marchant, ils n'ont pas l'épaule libre comme les chevaux anglais, mais leur action est haute, et c'est là, au dire des connaisseurs, leur principale beauté. Les genoux de derrière forment alors un angle aigu tout particulier, le cou n'est pas beaucoup tendu et le corps, surtout dans la région abdominale, reste tranquille.

Le lendemain matin, on nous montra, un à un, dix de ces trotteurs attelés à des petits droschki et introduits ainsi dans le manège.

Outre ces trotteurs, on élève dans ce haras, comme dans celui du comte Rostopschin, des chevaux arabes et anglais purs, sans faire croiser ces deux races. Les chevaux arabes de la comtesse Orlow paraissent un peu plus agiles, mais aussi un peu plus faibles que ceux du haras de Rostopschin. La croupe notamment est quelque peu plus inclinée chez les premiers, surtout en ce qui concerne

les juments. Moins bien nourris d'autre part, ce qui explique en partie leur agilité, et moins proprement tenus, ils n'ont pas l'avantage d'être élevés par un Anglais! — Ils coûtent pourtant plus cher, et le haras qui les renferme, jouit d'une célébrité qui aurait partout son importance, mais qui en a en Russie bien plus encore qu'ailleurs.

Après avoir vu courir les trotteurs, nous examinâmes deux fois les chevaux arabes, dans la même soirée d'abord, puis le lendemain matin. Parmi les étalons de trois à quatre ans, il y a de fort beaux chevaux, moins parmi les juments. C'est ici que nous vîmes le noble Mahomet que possédait autrefois le haras de Rostopschin. C'est un étalon blanc d'une structure magnifique, mais haut seulement de deux archines, deux werschoks et un quart. Le lendemain matin apparut devant nous la fleur du haras, le plus beau cheval peut-être que l'on trouve en Russie, je veux parler de Jaschma, étalon alezan doré de 9 ans.

Ce haras est toujours administré avec une certaine opulence. Mais il l'a été bien autrement encore sous le comte Orlow, qui mettait sa gloire à posséder les meilleurs chevaux de la Russie, ainsi que le haras peut-être le plus grand du monde civilisé, et qui ne reculait devant rien pour arriver à ce but. De son temps, il y avait ici 2300 chevaux dont prenaient soin 600 garçons d'écurie, chiffre réduit maintenant à 900 pour les premiers, et à 250 pour les seconds. Le haras consomme toujours 10,000 tschetwerts d'avoine.

Ce haras, du reste, fait de bonnes affaires. Les trotteurs sont bien payés et les autres chevaux sont également recherchés. On nous dit que, dans certaines années, le haras a vendu pour 600,000 à 700,000 roubles assignats.

Il règne dans les deux haras que nous venons de décrire, une hospitalité inouïe et presque incroyable. L'étranger, quand même il n'aurait aucune introduction et que l'on ignorât complètement son nom, est logé, lui ses gens et ses chevaux, dans une maison élégante et spécialement destinée à cet effet. Un des employés le reçoit et le conduit partout. La table est excellente, le logement

comfortable et pour tout cela, on n'accepte pas le moindre paiment. Ajoutez que l'étranger si bien traité peut rester aussi long-temps qu'il en a envie. On nous raconta que plusieurs officiers autrichiens entre autres, ayant fait des achats de chevaux dans l'Ukraine, étaient venus visiter le haras. Ils sont restés un mois entier et, tout en s'amusant parfaitement, ils ont eu le temps d'examiner le haras à fond. On peut se faire idée des procédés larges qui président à l'accueil fait aux étrangers, en songeant que pour leurs chevaux seulement, le haras de la comtesse Orlow emploie 4000 tschetwerts d'avoine par an. Et moi aussi, je m'empresse de le dire, j'appris à connaître cette rare hospitalité. J'ai souvenir d'un excellent déjeûner et d'un dîner splendide que l'on nous servit au haras Rostopschin. A Grenowna, un cuisinier français prit nos ordres pour le souper et ne manqua pas de nous soumettre la carte des vins sur laquelle le Champagne, que l'on retrouve partout en Russie, ne faisait naturellement pas défaut.

Dans la même matinée, c'était le 14 Juillet, nous partîmes pour Bobrow, ville de cercle, où l'inspecteur de police, M. Metzger, de la Courlande, nous fit bon accueil.

Bobrow est situé sur la lisière d'une grande steppe où toutefois la culture pénètre de plus en plus. Le sol est généralement travaillé d'après le système irrégulier que j'ai eu plusieurs fois occasion de décrire. La plupart du temps, un marchand de grains d'une des villes environnantes loue une certaine étendue de terrain dans la steppe, soit à un propriétaire foncier à qui la couronne l'a donné ou qui s'en est emparé sans aucun titre, soit à une commune, soit à des Odnoworzu; puis, les négociants font cultiver ces terres pendant quelques années pour les abandonner ensuite et en louer d'autres. Les propriétaires fonciers du pays, de leur côté, fondent dans la steppe de nouveaux villages où ils établissent les serfs qu'ils ont de trop dans les provinces du Nord. Tout cela explique les progrès de la culture et l'accroissement rapide de la po-

pulation, que l'arrivée incessante de nouveaux colons contribue surtout à augmenter de jour en jour.

M. Metzger fit venir des paysans du village de Sselo Bobrowskaje, qui me donnèrent les renseignements que je désirais recueillir sur le caractère du pays. Ce village contient 3200 habitants, en partie Odnoworzu, en partie paysans des domaines; ces derniers étaient paysans des apanages jusqu'en 1840. A cette époque, ils ont passé aux domaines par suite d'échanges intervenus à cet égard. Les Odnoworzu ont 800 dessat. de terres à eux, qu'ils partagent suivant le principe des communes russes. Le village renferme par conséquent deux communes, pour ainsi dire, distinctes et fraternellement confondues en même temps. Au début de l'établissement il y a cent ans, il n'y avait ici que huit familles d'Odnoworzu, augmentées maintenant de manière à donner le nombre de 320 âmes. Les paysans des apanages sont venus plus tard. En proportion de la population actuelle, tous ces paysans ont beaucoup trop peu de terres, ce qui les force de louer aux propriétaires fonciers des terres dans la steppe qu'ils paient énormément cher. Le prix d'une dessat. est de 25 roubles assign. dans un terrain vierge, 8 à 9 roubles dans celui qui est déjà cultivé, 6 à 7 roubles dans de bons prés qui donnent ici 80 pouds de foin par dessat., enfin 2 à 4 et demie dans des prairies qui ne donnent que 30 pouds de foin, et dans les pâturages de la steppe. Dans cette partie du pays, les paysans de la couronne achètent quelquefois des terres, ce qui n'arrive guère ailleurs. C'est ainsi qu'en 1813 vingt cultivateurs ont acheté 400 dessat. de terrain dans la steppe. Ils payaient alors 30 roubles assignats la dessat. qui aujourd'hui coûterait au moins 70 roubles. Le village contient quatre habitations et autant de familles dont chacune comprend 10 personnes et possède 20 chevaux, 20 vaches, 100 à 200 brebis et 15 à 20 porcs. On observe l'assolement de trois champs. On laboure deux fois le champ d'hiver pour le seigle, une fois pour les mars, l'avoine, le millet et le blé sarrasin. On ne fume que pour le chanvre. Le lin n'est pas cultivé, les melons d'eau

au contraire le sont beaucoup. On vend les grains à 200 verstes de distance, à Kosselow.

Un cheval ordinaire se paie 60 à 100 roubles, un bon cheval 200 à 300. Le prix d'une vache est de 25 à 40 roubles assignats, celui d'une brebis 5.

Les travaux des champs présentent le tarif que voici:

	roubles assign.
Labourer une dessat. de terre	6
,, ,, ,, ,, ,, vierge dans la steppe	13
Herse pour une dessat.	6
Moissonner une dessat.	13
Battre une kopine *)	— 80 cop.

Je vis dans les environs de grands tas de blé en gerbes, appelés *Skirdy*, et auxquels les cultivateurs ne touchent pas pendant des années entières.

M. Metzger nous raconta qu'il y a huit ans, il avait acheté 700 dessat. de terres dans la steppe pour y établir 16 paysans qui en auraient reçu 300 dessat. soumises par eux à une culture successive. Il fait travailler le reste par des ouvriers qu'il loue à cet effet. Chacun de ces ouvriers qui, il y a huit ans, a gagné 20 copeks assign. de salaire journalier, en reçoit maintenant 120. La nourriture, maintenant comme alors, se paie à part.

D'ici je partis directement pour Woronesch. Au dernier relais avant d'arriver à cette ville, nous nous arrêtâmes pendant quelques instants; j'en profitai pour crayonner la maison de paysan que voici:

*) Une kopine qui, du reste, coûtait autrefois ici 40 kop., comprend quatre monceaux, *Krostze*. Le monceau se compose de 13 gerbes *(snop)* dans la Grande-Russie, de 15 chez les Petits-Russiens.



Maison de paysan russe près Woronesch.

Dans la nuit du 15 Juillet, nous atteignîmes l'antique ville de Woronesch, bâtie au quinzième siècle, on le prétend du moins, par les Chasars. De grandes places, des maisons construites avec élégance et en pierres pour la plupart, enfin des rues larges et, ce qui plus est, pavées en font une des plus jolies villes de province de la Russie. Tout porte l'empreinte du bien-être et de l'aisance. Un commerce considérable de blé et de suif et la présence des nobles de la province, riches en partie, donnent beaucoup de mouvement à la ville dont les revenus s'en augmentent d'année en année.

Je visitai d'abord la cathédrale et le couvent de St. Metrophan, évêque du dernier siècle et qui avait été parmi les intimes de Pierre I. De son vivant déjà, il était vénéré comme un saint homme. En 1832, son tombeau ayant été ouvert, on découvrit que la décomposition n'avait pas atteint son corps, signe infaillible de sainteté suivant une croyance traditionelle du peuple russe. La foule se pressait maintenant autour du cercueil, il y eut des miracles soudains et le *synode* se vit enfin dans la nécessité de confirmer la canonisation anticipée des fidèles. Depuis, le tombeau de St. Metrophan est devenu un lieu de re-

cueillement et de prière, où de nombreux pélerins viennent chercher la paix et la consolation*).

Donc nous allâmes visiter le couvent qui, je le dirai en passant, renferme 80 moines. *L'archirei* nous reçut bien et nous invita à dîner. Une longue table, la nappe et la serviette peu fines mais propres, les assiettes comme le reste du service également brillantes de propreté, enfin des bancs de bois: voilà ce dont se contentent les moines. Le dîner se composait de la Botwinja, une soupe au sterlet, une pâte au millet. Les plats étaient bien préparés, le pain me paraissait excellent et il y avait du bon quass pour boire. Pas de luxe, on le voit, bien que le couvent soit riche, mais des mets substantiels et de l'abon-

*) On nous raconta que, les pélerinages vers St. Metrophan ayant eu lieu depuis quelque temps au point de faire monter le nombre des pélerins à 80 et même à 100 par jour, on vit tout-à-coup des scènes que l'on eût dit rénouvelées du cimetière de St. Médard à Paris. Des femmes entrent dans l'église, s'approchent du cercueil, puis on les voit perdre connaissance, se tordre dans des convulsions, hurler, siffler, crier, comme un chien ou un chat etc. Voyez, dit le peuple, c'est le démon qui la tient et que le Saint veut chasser. Et chacun de faire le signe de la croix devant sa bouche, afin que le diable n'y pût pénétrer. Le scandale gagnant de proche en proche, l'évêque dut défendre ces sortes de démonstrations et, finalement, requérir la force publique. Il fut donc interdit, au nom de la police, d'être saisi du saint délire et on frappa de verges les *convulsionnaires* récalcitrantes. La fraude d'une de ces extases fut réellement démasquée au moyen de cette énergique mesure, mais il y eut cependant des femmes dont la faculté constata la maladie réelle. Celles-là, on s'empressa de les transporter à l'hôpital. Depuis, le scandale a cessé quelque peu. Ce qui subsiste malheureusement dans beaucoup de villages russes, ce sont les convulsions elles-mêmes. Ajoutez qu'elles sont contagieuses. Il arrive souvent qu'une paysanne, frappée de cette espèce de haut mal, le communique à toutes les femmes du village. On appelle les malades *Klikuschi, les crieuses.*



Maison de paysan russe près Woronesch.

Dans la nuit du 15 Juillet, nous atteignîmes l'antique ville de Woronesch, bâtie au quinzième siècle, on le prétend du moins, par les Chasars. De grandes places, des maisons construites avec élégance et en pierres pour la plupart, enfin des rues larges et, ce qui plus est, pavées en font une des plus jolies villes de province de la Russie. Tout porte l'empreinte du bien-être et de l'aisance. Un commerce considérable de blé et de suif et la présence des nobles de la province, riches en partie, donnent beaucoup de mouvement à la ville dont les revenus s'en augmentent d'année en année.

Je visitai d'abord la cathédrale et le couvent de St. Metrophan, évêque du dernier siècle et qui avait été parmi les intimes de Pierre I. De son vivant déjà, il était vénéré comme un saint homme. En 1832, son tombeau ayant été ouvert, on découvrit que la décomposition n'avait pas atteint son corps, signe infaillible de sainteté suivant une croyance traditionelle du peuple russe. La foule se pressait maintenant autour du cercueil, il y eut des miracles soudains et le *synode* se vit enfin dans la nécessité de confirmer la canonisation anticipée des fidèles. Depuis, le tombeau de St. Metrophan est devenu un lieu de re-

cueillement et de prière, où de nombreux pélerins viennent chercher la paix et la consolation*).

Donc nous allâmes visiter le couvent qui, je le dirai en passant, renferme 80 moines. *L'archirei* nous reçut bien et nous invita à dîner. Une longue table, la nappe et la serviette peu fines mais propres, les assiettes comme le reste du service également brillantes de propreté, enfin des bancs de bois: voilà ce dont se contentent les moines. Le dîner se composait de la Botwinja, une soupe au sterlet, une pâte au millet. Les plats étaient bien préparés, le pain me paraissait excellent et il y avait du bon quass pour boire. Pas de luxe, on le voit, bien que le couvent soit riche, mais des mets substantiels et de l'abon-

*) On nous raconta que, les pélerinages vers St. Metrophan ayant eu lieu depuis quelque temps au point de faire monter le nombre des pélerins à 80 et même à 100 par jour, on vit tout-à-coup des scènes que l'on eût dit rénouvelées du cimetière de St. Médard à Paris. Des femmes entrent dans l'église, s'approchent du cercueil, puis on les voit perdre connaissance, se tordre dans des convulsions, hurler, siffler, crier, comme un chien ou un chat etc. Voyez, dit le peuple, c'est le démon qui la tient et que le Saint veut chasser. Et chacun de faire le signe de la croix devant sa bouche, afin que le diable n'y pût pénétrer. Le scandale gagnant de proche en proche, l'évêque dut défendre ces sortes de démonstrations et, finalement, requérir la force publique. Il fut donc interdit, au nom de la police, d'être saisi du saint délire et on frappa de verges les *convulsionnaires* récalcitrantes. La fraude d'une de ces extases fut réellement démasquée au moyen de cette énergique mesure, mais il y eut cependant des femmes dont la faculté constata la maladie réelle. Celles-là, on s'empressa de les transporter à l'hôpital. Depuis, le scandale a cessé quelque peu. Ce qui subsiste malheureusement dans beaucoup de villages russes, ce sont les convulsions elles-mêmes. Ajoutez qu'elles sont contagieuses. Il arrive souvent qu'une paysanne, frappée de cette espèce de haut mal, le communique à toutes les femmes du village. On appelle les malades *Klikuschi, les crieuses*.

dance. Nous fûmes servis par des novices. L'archirei donnait ses ordres au moyen d'une cloche suspendue à côté de la place qu'il occupait.

Rien de remarquable comme les têtes et la physionomie de la plupart des moines. L'archirei lui-même, d'une taille élancée et d'un maintien imposant, a quelque chose de rêveur dans le regard. A côté de moi, à table, était assis un vieillard, dont la belle barbe blanche ornait une bonne figure, respirant la bienveillance et l'honnêteté. Je ne me lassais pas de regarder un moine, placé en face de moi, d'à peu près trente ans, de taille moyenne, un peu gras, au teint pâle, nuancé de quelque chose de jaunâtre. Il me faisait involontairement songer à Hamlet. C'étaient les traits nobles du prince danois, c'était son oeil voilé et plein de pensées mélancoliques, sa secrète souffrance, enfin l'irrésolution, pour ainsi dire, féminine qui résume la création de Shakspeare. Je remarquais un autre moine, petit vieillard jovial, qui avait servi, comme officier, dans les guerres de 1813 et de 1815. Il semblait comprendre, sans toutefois la parler, notre langue.

Avant de s'asseoir à table, un beau chant religieux à plusieurs voix fut exécuté avec beaucoup de précision. On servit ensuite une assiette remplie de petits pains blancs; chaque convive en prit un. A la fin du dîner, l'archirei coupa un petit pain en portions égales dont il accompagna la distribution par une prière. Soulevant ensuite un grand gobelet de quass, il en fit boire les assistants qui reçurent en même temps sa bénédiction. Un second chant à plusieurs voix termina le repas. Ce sont des usages touchants dont la signification véritable ne serait peut-être pas difficile à saisir.

Après avoir vivement remercié les moines de leur hospitalité, nous quittâmes le couvent pour parcourir la ville dans nos droschki. Je fus voir une *maison de cadets*, (école d'officiers) que l'on était occupé à bâtir, puis un théâtre qu'un riche propriétaire, M. de Talinow, venait de faire construire pour 35,000 roubles. M. de Talinow y était par hasard dans ce moment. Il nous montra l'inté-

rieur du nouvel édifice et nous offrit à dîner chez lui, ce que nous acceptâmes.

M. de Talinow vit avec son frère en grand Seigneur. Figurez-vous un palais plein de luxe, dans tous les appartements des tapis de Perse, de beaux tableaux, des statues, un buffet avec un magnifique service en argent du genre rococo, puis une hospitalité à toute épreuve, des domestiques bien tournés et qui attendent les ordres des étrangers, en un mot, le train d'une maison noble et opulente, où tout fait deviner leur goût délicat et l'habitude du grand monde.

Messieurs de Talinow sont de grands propriétaires fonciers. Les premiers dans l'intérieur de la Russie, ils ont introduit des brebis de bonne race de la Silésie. Suivant d'autre part le mouvement de l'industrie moderne, ils ont fondé une manufacture de drap d'uniforme militaire et une grande fabrique de sucre de betteraves.

Dans la soirée, je fis une visite au gouverneur général, M. de Hoven. C'est un homme plein d'énergie et d'activité, de plus, foncièrement honnête. Il a été long-temps en Sibérie et il aime à parler du séjour qu'il y a fait. Il nous dit que la Sibérie du Midi est un des pays du monde les plus beaux, les plus fertiles et les plus sains, et que les descendants des exilés et des criminels qui en forment la population, se distinguent par leur honnêteté la pureté de leurs moeurs et par l'esprit de charité qui les anime. L'arrivée d'un étranger est un événement dans les villages de Sibérie. Toute la population se presse autour de lui. C'est à qui lui dira le plus de paroles amicales et l'invitera avec le plus d'empressement.

Les paysans sibériens habitent de belles maisons; ils sont riches en mobilier, en ustensiles aratoires et en bétail. Ils possèdent en outre en abondance les produits du sol qu'ils cultivent. Là ce n'est pas être riche que d'avoir 100 chevaux, autant de vaches et 1000 brebis. Il n'y a que l'argent qui fasse défaut; car les paysans préparent, confectionnent eux-mêmes ou reçoivent de leurs voisins,

au moyen d'échanges, tout ce qui, chez nous, s'achète et se paie en argent.

Sur les frontières de la Sibérie et de la Chine, s'il faut en croire les aventuriers sibériens qui ont pénétré jusque là, il y a une montagne riche en or et en argent au point de surpasser, à cet égard, toutes les mines de la terre. Les limites de la Chine et de la Russie ne sont pas nettement déterminées en ces lieux, et bien que les Chinois n'aient pas fait mine de s'emparer de cette contrée ou même de faire valoir des droits à cet égard, le cabinet de St. Pétersbourg, qui aime à ménager la susceptilibité du Céleste-Empire, s'est abstenu jusqu'ici de prendre possession du pays où se trouvent ces mines. De petites troupes de Cosaques, à ce qu'on dit, y ont pénétré il y a quelque temps, et ils en sont revenus chargés d'or.

Avant de quitter avec mes lecteurs la ville de Woronesch, qu'il me soit permis d'insérer ici quelques notices de statistique sur les provinces de Tambow et de Woronesch, notices qui sont empruntées à des documents parfaitement authentiques*).

Le territoire du gouvernement de Tambow comprend 5,912,222 dessat., lesquelles, d'après le relevé de 1784, consistaient en 1,700,000 dessat. de bois, 600,000 dessat. de prés, 100,000 dessat. de pâturages et de 300,000 dessat. de steppes désertes. Le reste se composait de 3,212,000 dessat. de champs de labour cultivés alors par 417,782 paysans, qui représentent le chiffre de la population mâle à cette époque. A chaque habitant revenaient donc sept dessat. et demie.

*) En grande partie, à un travail excellent de M. A. Sawronow (Tom. 2, seconde partie, p. 8) qui se trouve parmi les matériaux que le ministère a fait recueillir et imprimer en 1839.

Lors de la dernière révision, qui eut lieu cinquante années plus tard, le nombre des habitants mâles s'était accru du double; il était de 850,900. Mais un grand nombre de steppes et de bois ont été changés depuis la première révision en terres labourables. Celles-ci comprennent actuellement quatre millions et demi de dessat., de sorte qu'à chaque habitant reviennent cinq dessat. et demie.

Un tiers de ce terrain présente de la terre noire et grasse; il est fertile au point de ne pas avoir besoin d'engrais. On peut compter avec certitude que, pendant les années fertiles de 1834, 1835 et 1836, on a récolté quatre-vingt à quatre-vingt dix millions de sacs (quarts) de blé. Il faut en déduire 34 millions, d'après le tableau suivant:

	quart.
Ensemencement pour trois années de 3 millions de dessat.	$13\frac{1}{2}$ millions
Entretien de 1,800,000 personnes des deux sexes, en comptant par personne $2\frac{1}{2}$ quarts par an, ou $7\frac{1}{2}$ quarts pendant trois années	$13\frac{1}{2}$ „
Distillerie	750,000
Nourriture des animaux	5,250,000
Magasin communal . . . . ,	1,000,000

En déduisant ces 34 millions, on obtient 46 à 56 millions de quarts d'excédant pour les récoltes de ces trois années.

Le transport des grains du pays a surtout lieu vers St. Pétersbourg par la rivière navigable de Zna, par le Wolga et les canaux. Depuis 1833 jusqu'en 1836, il est sorti des différents ports de la Zna 1515 bâtiments chargés de grains. Chaque bâtiment pouvait recevoir 3000 ou tout au plus 5000 sacs ou quarts. Il s'ensuit que le gouvernement de Tambow ne pouvait expédier, par cette voie, plus de 7,500,000 quarts. Le fait est qu'il en même expédie beaucoup moins, puisque de Pensa et Ssaratow il était égale-

ment arrivé de grands chargements de grains dans les ports de la Zna.

Admettons même que Tambow ait envoyé à St. Pétersbourg par la voie d'eau 7,500,000 sacs; admettons encore qu'elle en ait fait partir et vendu autant par la voie de terre; faisons enfin la part de ce qui a été gâté par les souris, par la vermine ou de toute autre manière: nous trouverons toujours 16 à 20 millions de quarts qui, en 1837, doivent être restés et ne peuvent pas avoir été vendus dans le gouvernement.

Ce qui frappe d'abord dans cette situation, c'est la richesse immense du sol mise en face de la population du pays. Quelle autre contrée sur la terre récolte, pendant trois années consécutives, de quoi satisfaire tous les besoins des habitants et pouvoir, au besoin, les nourrir en outre pour plusieurs années de ce qui a été conservé dans les magasins?

Toutefois, ces richesses ne vont pas jusqu'à faire craindre une pléthore. Les mauvaises récoltes, plus fréquentes ici, grâce au climat, que partout ailleurs, viennent de temps à autre rétablir l'équilibre en offrant des débouchés. C'est ainsi que la récolte a manqué en 1831, en 1832 et en 1833. Alors le gouvernement de Tambow, après avoir fourni le blé nécessaire aux habitants de la province, se mit à expédier 10 millions de quarts de grains vers le Nord et le Midi de la Russie. Propriétaires paysans et accapareurs réalisèrent des bénéfices considérables, et la valeur de la propriété foncière augmenta de 5 pCt.

On devine que ces fertiles provinces n'ont guère à craindre de disette. Quatre ou cinq mauvaises années consécutives pourraient seules en amener, ce qui n'est pas encore arrivé. Cependant, tout le monde prend des précautions en vue de ce danger, quelque éloigné qu'il soit. J'ai fait remarquer déjà que presque tous les paysans conservent en tas la récolte d'une année entière, afin de pouvoir faire face au *jour noir* (tschorni den).

Il n'en est naturellement pas de même dans les provinces moins fertiles et qui sont réduites à l'importation

des grains des autres gouvernements. Ceux-ci, en dépit de leur grande fertilité et quand même les mauvaises récoltes ne les auraient point tous frappés en même temps, ne peuvent satisfaire entièrement les pays pauvres, exposés alors à une famine affreuse et à tous les maux déplorables qu'elle entraîne avec elle.

Le remède, le seul remède à cet état de choses, ce serait d'établir de meilleures voies de communication. La Russie présente une surface de terres immense, dont les parties les plus fertiles se trouvent à une grande distance de la mer; ses rivières, en général peu navigables, ne le sont pas du tout pendant les trois quarts de l'année; elle n'a pas de chaussées et encore moins de chemins de fer: comment, en présence de cette situation, saurait-elle prévenir les malheurs inhérents à l'isolement et au défaut de concentration?

Sans voies de communication, la Russie est un géant couvert de chaînes et dont un pouvoir fatal aurait paralysé les forces.

Voyez l'Amérique du Nord, qui se trouve dans une situation géographique à peu près pareille. Sans unité et sans cohésion, dénuée d'autre part des bienfaits que la volonté constante d'un monarque sait répandre sur le pays qui lui appartient, abandonnée aux âpres luttes des intérêts matériels, l'Amérique a prospéré et développé sa puissance, grâce aux innombrables chaussées et chemins de fer qu'elle a eu le bon esprit d'établir.



Aussi, si l'on excepte l'Angleterre et la Belgique, tous les pays sont, sous ce rapport, inférieurs à l'Amérique, qui, il faut d'autre part l'avouer, avait un plus grand besoin de ces voies de communication que des contrées moins jeunes et moins étendues.

Toujours est-il que si le gouvernement de Tambow, au lieu de charger de blé 500 vaisseaux sur la Zna, en avait chargé 1000; si les chemins, devenus praticables, permettaient d'arriver de tous côtés aux fleuves navigables et d'utiliser les voies de terre; si enfin l'élève des chevaux était assez améliorée pour qu'un cheval puisse tirer non

20 pouds, mais 120, à l'égal des Bitjukis: alors ce gouvernement ne serait pas dans la nécessité de laisser dans les magasins dix à quinze millions de quarts de blé, de perdre l'intérêt de ce capital, de voir périr le quart de ces provisions par les souris, par l'air etc., et il pourrait alors aider les provinces du Nord riches et industrieuses, mais dénuées de blés.

Chapitre XVIII.

Départ de Woronesch pour Charkow. — Trois périodes de développement des villes russes. — 1812. — M. de Majewski. — Servitude. — L'université de Charkow. — L'évêque Inokenti. — Colonie militaire du Tschugujew. — Jekathrinoslaw. — Palais de Potemkin.

Le 16 Juillet, à deux heures du matin, nous partîmes de Woronesch pour atteindre, avec le lever du jour, le Don, peu large encore en cet endroit et couvert d'un pont en bois d'assez mauvaise construction. L'ayant passé, nous vîmes un pays entièrement différent de celui que nous venions de traverser, pour le caractère et l'aspect extérieur. La petite ville de Starai Oskol, d'abord, au milieu de rochers calcaires, a quelque chose de très-pittoresque. Les champs, les collines et les forêts qui s'étendent le long des rives de l'Oskol, les gais villages, les maisons petites, chétives même, mais soigneusement blanchies, forment un ensemble des plus agréables à la vue. Rien de propre surtout comme les maisons que les habitants, à ce qu'on dit, blanchissent tous les mois tant à l'intérieur qu'à la façade. La craie, du reste, abonde en ces lieux. Un petit banc est adossé à plusieurs habitations. Ça et là on voit des maisons isolées. En un mot, tout rappelle que l'on entre dans un autre pays, que l'on va se trouver chez le peuple des Petits-Russiens.

Nous traversâmes les deux villes de cercle Korotscha et Belogorod, les premières de l'Ukraine slobodique. Be-

logorod a quelques maisons bien bâties. Je ferai remarquer en passant que le nom de Belogorod prouve de nouveau à quel point les mêmes formes du langage se retrouvent chez tous les peuples slaves. C'est Belgrade en Servie, c'est Belgard en Poméranie, Belogorod chez les Petits-Russiens, c'est enfin la même dénominaison en bien d'autres endroits encore entre la Baltique, l'Adriatique et la Mer Blanche.

Le village de Scheremoschne, où se trouve un relais et que nous atteignîmes dans la matinée du 17 Juillet, est habité en grande partie par des Odnoworzu, sauf quelques paysans qui appartiennent à des propriétaires fonciers des environs. Les Odnoworzu sont au nombre de 211, avec 40 habitations. D'après une tradition, leurs ancêtres, il y a un siècle ou deux, seraient venus du gouvernement de Rjasan s'établir ici, dans un pays sauvage, et auraient alors obtenu un privilège pour la possession du sol. Comprenant à l'origine 72 familles, ils ont partagé la terre à perpétuité et de manière que chaque portion se composât de 60 dessatines Ils ont ainsi dérogé au principe de partage des terres qu'observent à l'ordinaire les communes russes. Il en est naturellement résulté une grande disproportion dans la propriété foncière; bonne partie des terres ont passé des paysans, par vente, comme gages etc. en des mains étrangères, et des 1620 dessat. primitives ils n'ont plus que 540. Le reste appartient aux propriétaires des environs, dont quelques-uns y ont établi des paysans serfs auxquels ils ont assigné des maisons avec des terres situées pêle-mêle au milieu de celles des habitants du village.

Chez ces derniers, j'ai trouvé en vigueur, c'est-à-dire consacré par l'usage, un droit de succession tout particulier qui, n'étant pas reconnu par les lois de l'empire, ne peut être invoqué devant les tribunaux russes, mais que la suite des temps a érigé en coutume invariable. Lorsqu'un différend s'élève, le Starchina et les *têtes blanches* le décident, suivant l'antique droit, devant la commune rassemblée, et on n'a pas d'exemple qu'une partie en ait appelé de cette

décision. Lorsqu'il s'agit de sortir d'indivision, tous les fils reçoivent des lots égaux, mais c'est d'aprés le sort qu'ils déterminent qui recevra l'habitation paternelle et qu'ils font la distribution des terres particulière. A cet effet, chacun des héritiers jette dans un chapeau soit une pièce de monnaie, soit une petite pierre ou un morceau de bois, munis l'un comme l'autre d'un signe. On secoue le chapeau et chaque héritier choisit sa terre au fur et à mesure que son sort est tiré. Tout ici ne rappelle-t-il pas les moeurs de l'antiquité? Continuons. A défaut d'enfants mâles, les filles conservent jusqu'à leur mort la propriété, c'est-à-dire l'usufruit du sol qui, alors, retourne aux plus proches parents mâles. Ni leurs maris, si elles contractent mariage, ni leurs enfants ne peuvent y prétendre. Bien plus, l'usufruit n'est conservé aux filles que si elles restent dans le village ou qu'elles épousent un paysan de la race des Odnoworzu qui y est établi. Si au contraire elles quittent l'endroit ou qu'elles épousent quelque habitant d'un autre village, la propriété passe aussitôt aux plus proches agnats. Les veuves n'obtiennent ni portion déterminée ni douaire; mais les enfants ou les plus proches parents mâles qui héritent de la propriété, doivent leur constituer une pension viagère.

Vers midi, nous arrivâmes à Charkow, un des endroits que Catherine II, il y a cinquante à soixante ans, a érigés en *villes*, à peu près comme on *fait* des colonels et des généraux. Catherine, du reste, a créé de pareilles villes par centaines, et telle était l'excellence de son coup d'oeil et de son discernement qu'elles sont devenues en réalité des villes et en partie des villes puissantes. Centres de l'administration d'abord et sièges naturels des autorités, elles attirèrent bientôt le commerce et l'industrie et atteignirent ainsi un haut degré de prospérité. Aujourd'hui encore le voyageur y distingue trois périodes de développement bien distinctes. En s'approchant, dans l'intérieur de la Russie, d'une ville, ce ne sont pas, comme dans le reste de l'Europe, des jardins qui s'étendent pendant une lieue aux portes et qu'il faut traverser avant d'arriver à la

localité, mais on voit d'abord un village russe, le reste des anciennes habitations de paysans que l'on a voulu transformer en ville. Là demeurent aujourd'hui encore des paysans qui fournissent à la ville les légumes nécessaires, cultivés non dans des jardins fermés de haies, mais sur des champs. Après avoir ainsi traversé le village, on entre dans la ville de Catherine II. Bâtie comme les parties extérieures de Moscou que j'ai décrites au premier volume, elle offre des rues droites, larges, non pavées et qu'enferment des maisons avec des cours, la façade avec le pignon tournée vers la rue, à poutres superposées et à un seul étage. Dans cette partie de l'endroit s'est fixée l'industrie russe. C'est la partie qu'habitent des voituriers, des forgerons, des marchands de grains et de denrées, des aubergistes etc. Enfin en quittant la fondation de Catherine, c'est la ville européenne que vous voyez s'ouvrir devant vous: des rues bien alignées et en partie pavées, de grandes places, partout des maisons que l'on pourrait appeler des palais, peu de mouvement toutefois, quelque chose de silencieux et de morne, malgré les droschki stationnés sur les places et aux coins des rues et que l'on retrouve en Russie dans toutes les villes de gouvernement et même d'arrondissement. Du reste, les bâtiments publics sont les plus anciens de cette partie de la ville; ceux des particuliers au contraire ne remontent guère au-delà de 1815. Il ne faut enfin pas oublier, que les trois époques de développement des villes russes répondent exactement aux différentes phases de la vie sociale de cette noblesse qui forme jusqu'ici la seule classe civilisée du pays.

Jusqu'en 1812, ainsi que nous l'avons indiqué en passant dans le premier volume, ceux des nobles qui n'étaient pas en service actif soit civil, soit militaire et qui, par conséquent, ne devaient pas se fixer avec leurs familles aux endroits où les appelait le même service, passaient leur vie dans les grandes villes ou bien à la campagne. Autrefois cependant, les nobles riches ne vivaient pour ainsi dire jamais à la campagne. C'est tout au plus si, pendant

l'été, ils allaient visiter une ou deux fois leurs terres. L'absence de ce comfort et de ces objets de luxe qui leur étaient devenus nécessaires, les engagait à regagner Pétersbourg s'ils faisaient partie de la noblesse de cour, ou Moscou, s'ils se posaient comme frondeurs. Ceux au contraire qui n'avaient pas une fortune suffisante pour leur permettre le séjour de la ville, n'y passaient que l'hiver ou juste le temps que duraient les épargnes qu'ils venaient d'amasser en vue de cette résidence désirée; puis, ils allaient se cacher dans un coin du pays pour économiser de nouveau. Enfin la petite noblesse, pauvre, grossière, d'ailleurs peu nombreuse autrefois, vivait avec les paysans et en avait pris les moeurs et les allures.

La catastrophe de 1812 modifia du tout au tout cet état des choses. Les nobles riches ou du moins aisés qui avaient habité Moscou, venaient de perdre leurs palais, leurs maisons, en un mot, bonne partie de leur fortune mobilière et immobilière. Dénués de ressources pour les premières années, ils devaient aller à la campagne ou se faire employés de cette administration qui, à mesure qu'elle se rapprochait de celle du reste de l'Europe, réclamait un plus grand nombre de fonctionnaires, dispersés sur l'étendue du vaste empire. D'autre part, il y est beaucoup de nobles qui avaient pris part aux guerres contre les Français. Ils voulaient transporter en Russie la vie occidentale, se ruinaient à la tâche et finissaient presque toujours par faire place à des parvenus de la classe des employés.

Vint ensuite le développement de l'industrie manufacturière dû surtout à la noblesse qui a fondé la plus grande partie des fabriques de la Russie. Avec les fabriques, l'activité, l'étude et d'autres qualités nécessaires à la surveillance et à la direction de pareils établissements distinguaient désormais les nobles. Ce fut une véritable révolution. Aujourd'hui, la noblesse vit davantage à la campagne, pas assez, il est vrai, pour former une noblesse *campagnarde,* mais les nobles visitent leurs terres et s'occupent de la culture des champs et de l'économie rurale. Aussi de jour en jour voit-on un plus grand nombre de

paysans mis à corvée, c'est-à-dire qu'une partie des terres leur est enlevée et declarée *champ seigneurial* en ce sens que les paysans doivent le cultiver à corvées, tandis que l'obrok a cessé d'être la forme dominante de la redevance territoriale de la grande Russie. La conséquence de ceci c'est la nécessité pour les nobles de ne pas trop ni trop long-temps s'éloigner de ses fabriques et de ses établissements d'économie rurale. Bien plus, Moscou lui-même est devenu ville de fabrique. La plus grande partie des fabriques se trouvant toutefois dans le reste du pays, la noblesse a dû se résigner à quitter la capitale, et comme elle ne pouvait d'autre part renoncer à la vie de société et à leurs agréments de luxe, elle venait habiter les villes de province. De là cette nouvelle partie de la ville russe dont j'ai parlé plus haut, de là aussi un nouvel élément social formé par cette noblesse, autour de laquelle se groupent pour ainsi dire les nombreux employés et les officiers avec leurs familles. Cette situation offre le germe de cette vie de province qui, autrefois, faisait défaut à la Russie, et d'une bourgeoisie qui, à peine ébauchée, si je puis m'exprimer ainsi, dans le moment actuel, peut se développer et former alors de son côté un contingent vivace à la civilisation moderne sans laquelle, quoiqu'on en dise, une nation ne peut faire de progrès matériels ni moraux.

Ces nouvelles villes russes, tout le fait croire, deviendront les foyers de la vie nationale, les cités-mères d'où se répandront sur le reste du pays les bienfaits de la pensée européenne. Mais ce rayonnement salutaire devra naturellement s'opérer à l'inverse de ce qui a eu lieu pour les villes antiques de la Russie d'autrefois. Car, au commencement les dernières villes étaient les points de départ de la colonisation et les foyers de la culture pour le pays environnant. Des rapports étroits d'ailleurs rattachaient les nouveaux établissements à leurs métropoles. C'étaient comme des essaims d'abeilles qui aimaient à revenir à la ruche qui les avait vus éclore. C'est pourquoi les villes primitives portent le nom de *mère;* c'est la mère Susdal, la mère Novgorod, la mère Wladimir etc. Maintenant au

contraire, les villes modernes, créées centres et métropoles en vertu d'une décision supérieure, n'ont pu immédiatement s'imposer en cette qualité au peuple, qui les a seulement considérées comme mères *adoptives*. Tout ceci, du reste, prouve de nouveau, à quel point le sentiment de famille est inné chez le Russe. Il lui faut avant tout un père et une mère. A défaut d'un père donné par la nature, il appelle père un membre quelconque de la famille, un frère par exemple, un oncle et, en désespoir de cause, le premier venu, même un étranger. La commune n'a pas de repos qu'elle n'ait trouvé le *starik, l'ancien,* dût-elle s'adresser au plus jeune de l'endroit. Les paysans appellent batuschka (petit père) leur seigneur âgé de six ans, le peuple enfin plie les genoux devant le Czar, en lui donnant le nom de *petit père* à son tour.

Charkow est une de ces villes modernes, fondée, il y a 250 ans, par un Cosaque du nom de Charkow qui vint y construire sa maison solitaire. D'autres le suivirent et bientôt on vit se former un village. La situation excellente le fit prospérer; en 1780, Catherine II l'érigea formellement en ville et en chef-lieu de gouvernement. Une université y fut établie en 1804. Aujourd'hui, c'est une des villes les plus belles, les plus importantes et les plus riches d'avenir de la Russie du Midi. Charkow semble même appelée à occuper un jour vis-à-vis d'Odessa la position où Moscou se trouve à l'égard de St. Pétersbourg. La ville est construite avec beaucoup d'élégance, et nous n'avions pas de peine à croire ce que l'on nous assura, à savoir, que dans la partie moderne de la ville aucune maison ne remontait au-delà de 30 ans*). En revanche, les rues

*) Bonne partie de ces maisons ont été construites par spéculation, pour être vendues ou louées aux nobles pendant l'hiver. Ce n'est pas tout. Un M. Kusin ayant pris à ferme la distillation de l'eau de vie dans plusieurs provinces et devant présenter au gouvernement une hypothèque de plusieurs millions que ses propres terres ne peuvent garantir, les négociants de l'endroit ont fourni caution par leurs maisons en concurrence

étaient détestables. Que l'on se figure un sol couvert de terre grasse à une archine de profondeur, une sécheresse de plusieurs semaines et, en conséquence, une poussière telle que d'un côté de ces larges rues il était littéralement impossible de reconnaître les maisons de l'autre côté. On nous dit que c'était bien autre chose encore après une forte pluie. Alors le sol se dissout, les pieds des chevaux, des hommes et les roues des voitures en font une pâte épaisse et le plus intrépide piéton ne parviendrait pas à traverser la rue. Les plus légères voitures demandent alors un attelage de six à huit chevaux, et il y a quelques années, les équipages de l'impératrice elle-même se sont enfoncées dans la vase. En général, la Russie n'a pas fait de progrès quant au pavage des rues. Dans les provinces du Nord, on pave de bois certaines parties des chemins et des rues. Le long des maisons, on voit des trottoirs de planches. C'est ce qui n'a pas peu contribué à propager le fameux incendie de Kasan. Mais dans les environs de Charkow, on ne trouve pas de pierres et le bois y est cher et rare. Que fait-on en présence de cette pénurie? On jette du fumier dans les trous, apparemment pour donner à la boue plus de consistance. Il en résulte que tout le monde et jusqu'aux artisans ont des voitures, et que l'on en voit plus à Charkow que partout ailleurs.

Il y a beaucoup de nobles à Charkow, mais ils sont moins riches que ceux qui habitent Woronesch. Les Al-

de la somme exigee pour hypotheque. M. Kusin, en échange de cette caution, leur paie 6 pCt. du capital absorbé par la construction des bâtiments. Que l'on juge d'aprés cela, quels avantages doit offrir la distillation de l'eau de vie. Au reste, si M. Kusin ne répondait pas à ce crédit exorbitant et qu'il fit faillite, les negociants perdraient toutes leurs belles maisons dont viendrait s'emparer le gouvernement. Le gouvernement pourrait de la sorte acquérir les parties les plus élégantes de la ville, parceque d'autres acheteurs ne se présenteraient probablement pas en nombre suffisant.

lemands de Charkow se plaignent du défaut d'instruction et de culture dans la haute société de cette ville. A voir l'aisance des manières, le ton élégant de sa conversation et la facilité avec laquelle elle parle le français, on supposerait à cette société un fond sérieux d'idées qu'elle n'a malheureusement pas. Pour peu que l'on observerait de près ce qui préoccupe les hommes et les femmes qui la composent, on s'apercevrait du vide de leur coeur et de la frivolité de leur esprit. Aussi faudrait-il, pour ne pas mourir d'ennui, recourir à la danse et au jeu de cartes. Telles étaient les plaintes de nos compatriotes, plaintes fondées sans doute, mais qui s'appliqueraient, hélas! avec la même exactitude aux villes de province de notre chère Allemagne et à quelques-unes de ses capitales.

Le président de la cour des domaines, M. de Majewski, que nous fûmes voir, nous accueillit parfaitement. On trouve, en Russie, dans la cour des domaines de chaque gouvernement, des collections de produits naturels, de minéralogie et de géologie particuliers à la province, de même que les modèles des instruments aratoires, qui y sont en usage, des échantillons des objets fabriqués dans les manufactures etc.

Majewski donna des éloges au système de cadastre que l'on a presque réussi à entièrement introduire dans le gouvernement de Woronesch. Il nous dit toutefois qu'à son avis, il était plus simple et plus convenable d'adopter pour la province de Charkow une assiette en bloc de l'impôt. Le ministère actuel des domaines, considérant comme peu équitable le système des tailles personnelles (car l'obrok ne se prélève après tout que d'une manière uniforme et par tête), a conçu l'idée de le transformer insensiblement en une rente foncière; de là le cadastre régulier dont il a fait l'essai à Woronesch. Toutefois, il est matériellement impossible d'étendre cette méthode à la Russie en général. Les arpenteurs qui seraient chargés de ce travail énorme, n'en auraient pas fini en cinquante ans. Du reste, la taxation du sol d'après le cadastre est beaucoup moins fondée en justice, que les partisans de cette

[illegible] le croître. En effet [illegible]. Quant à [illegible] et [illegible] con-[illegible] quelques pro-[illegible] abandonnée [illegible] de ces der-[illegible] et [illegible], leur [illegible] d'ordre [illegible] tâche, consi-[illegible] comme un [illegible].

I. [illegible] de vue, qu'il ne s'agit pas d'un impôt foncier, mais d'une rente, car c'est le [illegible] de taxer. Ce sera donc, [illegible] moins du hui-tième de tout le terrain cultivé de l'empire. Dans cette situation, le cadastre, comme l'entend l'économie moderne, est évidemment impossible. Le ministère l'a si bien compris que loin de vouloir réaliser l'utopie d'une assiette arbitraire de l'impôt, il a comparé les arpentages qu'il avait ordonné d'entreprendre dans quelques communes, avec le partage des terres pratiqué spontanément par les mêmes communes et, chose digne de remarque, les taxa-tions des paysans ne différaient que d'un à trois p. % des évaluations légales et scientifiques. Tout ce qu'il y aurait à faire pour régler la répartition de l'obrok, ce serait, par conséquent, de bien déterminer les quotes-parts des com-munes entre elles, travail important et qui ne laisse pas d'offrir à son tour de graves difficultés.

Dans le reste de l'Europe, les rentes foncières étaient originairement représentées par des prestations en nature, par le dixième, par exemple, le cinquième ou d'autres taxes arbitraires. Introduire en Russie ce système qui répon-drait peut-être au degré de civilisation auquel le peuple est arrivé, serait chose également difficile. Il faudra donc probablement s'en tenir à la rente d'argent et là où son introduction est possible, au système essayé par le mi-nistre.

Suivant M. de Majewski, les terres du gouvernement de Charkow coupées en parties égales par quatre petites rivières au cours presque parallèle et appartenantes toutes les quatre au bassin du Don, pourraient être divisées d'après cela d'une manière bien simple quant à l'obrok à payer sur les champs de labour et les prairies; d'autant plus que ces quatre régions, sauf les rives élevées des rivières à une étendue de deux à six verstes, offriraient un sol également bon et fertile. A cet effet, on n'aurait qu'à frapper de la même rente élevée chaque dessat. des bonnes terres, et du quart ou de la moitié de cette redevance la dessat. des mauvaises, ce qui chargerait d'un rouble 20 copeks assign. à peu près la première et la seconde de 30 à 60 copeks. M. de Majewski m'assure que les paysans seraient à coup sûr satisfaits de ce principe dont la simplicité a certes de quoi frapper l'esprit, sans que je veuille toutefois me porter garant de ce que son application immédiate pourrait donner un résultat utile.

On nous parla d'un essai plein d'intérêt qu'un employé des eaux et forêts, M. Abramow, avait fait pour couvrir la steppe de forêts. Il avait, depuis 1838, planté 860 dessat. d'un terrain fort sablonneux de peupliers et de saules qui, à ce qu'on assura, viennent très-bien. Il avait fait tout cela spontanément et en partie à ses frais. Le gouvernement, à mon avis, ferait bien d'encourager ces sortes d'entreprises pour lesquelles, du reste, aucune règle générale ne peut jusqu'ici servir de base; car elles ont tantôt réussi, tantôt échoué, et il n'a pas été possible d'assigner une cause précise et saisissable de ces résultats divers.

Voici enfin quelques notices sur les prix et l'écoulement des grains qui viennent singulièrement appuyer ce que j'ai dit plus haut de la situation des serfs et de l'insuffisance regrettable de voies de communication*).

*) Grâce aux chemins plus ou moins bons et à la distance plus ou moins considérable des rivières navigables, le prix des grains varie souvent de la moitié dans ce pays.

Pendant les bonnes années, les propriétaires dans les contrées fertiles du pays ne vendent pas leur blé et défendent à leurs paysans de vendre le leur. Il en résulte qu'il ne vient pas au marché de trop grandes provisions, et que le prix des grains ne subit jamais une trop forte baisse. Arrivent des années de disette, et les propriétaires ainsi que les paysans s'empressent de vendre, à des prix élevés il est vrai, mais de manière à combattre la détresse publique. Propriétaires et paysans finissent de la sorte par s'enrichir. Ces paysans sont en conséquence généralement plus riches que ceux de la couronne qui, libres de leurs actions et légers comme le sont les Russes, vendent toutes leurs provisions dans chaque année et ne savent alors comment faire face aux années mauvaises. Les magasins publics ne suffisent pas pour porter remède à cette situation. Supposez au contraire des voies de communication mieux établies; la servitude transformée, d'après l'oukase du 2 Avril 1842, en un contrat stipulant une prestation en argent; les corvées faisant également place à des paiements d'obrok faits par des ouvriers, ce qui aurait à lui seul ce grand avantage de procurer aux propriétaires les sommes nécessaires pour toute bonne économie rurale: supposez tout cela, et il s'ensuivra nécessairement une révolution dans l'agriculture, dans les prix, enfin dans les fortunes des propriétaires et des paysans. Mais cette révolution porterait les meilleurs fruits dès que, la crise étant surmontée, l'équilibre se serait rétabli entre le commerce des produits et le taux de l'argent. Au contraire, la brusque abolition de la servitude ou même l'introduction violente des contrats d'après l'oukase de 1842 et sans que des voies de communication aient été préalablement obtenues, ce seraient là, à mon avis, des mesures qu'il faudrait considérer comme une véritable calamité pour cette partie de l'empire.

Il existe dans l'économie rurale de la Russie un usage que l'on ne peut assez souhaiter de voir disparaître. Je veux parler du partage d'un village entre plusieurs héritiers d'un seigneur-propriétaire, partage que tolèrent mal-

heureusement les lois de succession du pays. L'unité de la commune, élément fondamental de la constitution russe, en est anéantie. Les fortunes se morcellent et donnent naissance à une noblesse aussi pauvre que dénuée de culture intellectuelle. L'expérience prouve que cette noblesse pressure jusqu'au sang les paysans qui, dispersés qu'ils sont, ne trouvent pas le moindre appui dans une commune dont l'ensemble a quelque chose d'imposant même pour un mauvais maître. Il résulte d'autre part de ces partages de graves inconvénients quant à la division des propriétés. Les seigneurs de cette province possèdent en effet des morceaux de champs enclavés au milieu des terres de leurs voisins et qu'ils font cultiver par leurs paysans. Les habitants d'un village ou même quelques paysans appartenants à un propriétaire particulier ont sur le terrain d'un autre village des forêts, des servitudes, la faculté d'y couper du bois etc. Sur des pâturages étrangers, ils ont le droit de conduire leurs troupeaux sans que le nombre en soit déterminé. Ces droits étrangers résultent sans doute de ce que les seigneurs des paysans qui les exercent, possédaient autrefois ces mêmes forêts et champs qui se trouvent maintenant en des mains étrangères. En un mot, on retrouve là toutes les complications de la propriété de l'Ouest de l'Europe, complications qui arrêtent les progrès de l'agriculture et dont l'abolition progressive nous coûte tant d'efforts et de frais. En Russie, cette situation est uniquement amenée par le malheureux morcellement des villages et par les échanges et les ventes qui en sont les conséquences. Du reste, les partages ne remontent guère au-delà de 150 ans. Avant cette époque, la noblesse étant moins nombreuse, les partages aussi étaient moins fréquents. Le gouvernement, sans troubler les droits de succession, pourrait, ce me semble, remédier à l'état des choses actuel, en défendant à l'avenir le morcellement des villages. Lorsqu'il s'agit de sortir d'indivision, un des héritiers pourrait prendre la propriété et payer à ses cohéritiers le prix de leur lot. Au cas qu'ils ne pourraient s'entendre, on vendrait aux enchères pour partager le prix de vente. Quant

aux villages déjà partagés, il faudrait, dans la vente d'une propriété, accorder des avantages à ceux qui, possédant des biens dans le village, voudraient acquérir cette propriété. On pourrait de la sorte faire disparaître peu à peu des complications d'autant plus fâcheuses qu'elles créent de grands obstacles à la fixation du cadastre.

Les paysans de cette province sont paresseux, à ce qu'on dit. Ce sont des Petits-Russiens. Lourds de leur nature, ils suivent machinalement le boeuf, qui trace le sillon uniforme dans leurs champs, à la différence des Grands-Russiens, qui, ne travaillant pas beaucoup plus que l'animal plein d'ardeur attelé à leur charrue légère, se font remarquer par l'agilité de leurs mouvements et par une bonne humeur inaltérable. Du reste, les paysans de la couronne, dans la province dont je parle, sont plus paresseux que les paysans à corvées, et ceux-ci le sont plus que les Odnoworzu. On prétend que les derniers font venir des Grands-Russiens des gouvernements voisins pour les aider dans leurs travaux, surtout pendant la moisson. Dans le cercle de Starobjelsk, ils abandonnent aux ouvriers, pour les travaux de la saison, le sixième et même le cinquième de toute la moisson. Dans la coupe des foins, ils donneraient, mais faut-il le croire, la moitié des foins comme salaire. Dans les champs seigneuriaux, deux hommes et trois femmes doivent, comme corvée journalière, faucher une dessat., la nouer en gerbes et les ranger en tas. S'ils travaillent davantage dans une journée, on leur en tient compte.

Dans les environs de Charkow, la terre sur laquelle on se propose de planter des pastèques ou melons d'eau (nommés en russe *arbouses*) et qui, à cet effet, doit avoir reposé une couple d'années, se donne à ferme pour 21 roubles assign. (6 thaler 21 sgr.) la dessat.*) Des terres

*) Passek, dans son travail sur cette province, travail que j'ai mis à profit dans la suite du présent volume, indique le prix comme s'élevant, près de Charkow, à 30 et même à 40 roubles.

ordinaires ou plus mauvaises ne valent pour le fermage que $2\frac{1}{2}$ à $3\frac{1}{2}$ roubles assign. Ici, comme ailleurs, des négociants des villes louent souvent des terres pour les cultiver une fois. Ayant leurs chevaux, charrues et voitures à eux, ils louent seulement des ouvriers pour les travaux. Dans les champs de la couronne, le salaire d'une journée s'élève à 1 rouble 50 copeks assign. (près de 14 Sgr.).

Les prix de la laine, à Charkow, se présentaient, dans l'année de mon voyage, d'après l'échelle suivante:

Mérino lavé,	le poud	(37 livres)	40 r. 25 c.	(12 th. 8 sgr.)
id.	le quintal	(110 livres)		(36 „ 15 „
id. non lavé,	le poud		19 r. 25 c.	(5 „ 26 „

Il faut savoir que la poussière de la steppe, chassée par le vent de l'Est, pénètre profondément dans la toison. De la même qualité, la laine coûtait à cette époque aux marchés de l'Allemagne du Nord 60 à 70 thalers le quintal. De la laine commune du pays, le poud revenait à 7 et à 10 roubles assign. (le quintal par conséquent d'à peu près 6 thalers 10 sgr. à 9 thalers 15 sgr.).

En cet endroit, on nous dit beaucoup de bien du gouverneur-général de Woronesch; on fit l'éloge de son esprit d'équité et de son amour de la justice. Il est populaire au point que les paysans de la couronne et les Odnoworzu s'adressent à lui en toute occasion pour le choisir comme arbitre dans leurs différends. Toutefois cette circonstance, il faut le dire, n'est pas de nature à réprimer l'ardeur des procès qui anime particulièrement le paysan russe et très-souvent finit par amener sa ruine.

Je fis la connaissance de plusieurs professeurs distingués de l'Université, parmi lesquels je citerai MM. Lunin, Ssresniowsky, Einbrod, Struve, qui tous ont fait leurs études en Allemagne.

Les professeurs sont peu rétribués, car ils ne reçoivent que 5000 à 6000 roubles d'appointements. L'usage des honoraires payés par les étudiants, usage que l'on peut considérer comme un stimulant très-fort pour les professeurs et les élèves, n'est point introduit en cette Université dont les étudiants sont riches pourtant pour la

plupart. Presque tous les professeurs ont des pensionnaires; les étudiants sont surveillés de près, et l'on ne trouve chez eux ni duels, ni tel autre excès naturel à leurs confrères d'Allemagne.

J'exprimai à M. Ssresniowski, professeur de l'Université et très-versé dans les lettres et antiquités slaves, mon étonnement de ne trouver nulle part en Russie la construction des villages dits des Wends, qui s'est conservée en Allemagne dans l'Altmark ainsi que dans la province de Lunebourg, et qui consiste dans un cercle de maisons serrées l'une contre l'autre et n'offrant qu'une seule ouverture qui sert à la fois d'entrée et de sortie. M. Ssresniowski me dit que cette coutume ne pouvait guère avoir été particulière qu'aux Slaves pures de l'ancienne Russie. Aujourd'hui encore, la plupart des villages ne se composent que d'une seule rue qui, autrefois, aurait peut-être été fermée, de sorte que le village aurait présenté l'aspect d'une sorte de sac, usage qui se trouve du reste aujourd'hui encore chez les Petits-Russiens. De là aussi les antiques remparts ronds, les *Gorodischi* de la Bohème et de la Lusace, le marché ou le cercle des villes de la Pologne, enfin l'aspect des localités les plus anciennes de la Russie. C'est peut-être même à ce style, presque disparu à l'heure qu'il est, qu'il faudrait attribuer les rues qui, comme des peaux d'oignons, entourent à Moscou le noyau de la ville proprement dite. Bien plus, des villages entièrement bâtis en cercle se trouveraient dans des contrées éloignées, dans les gouvernements de Nijni-Novgorod et de Kasan. Fondés en grande partie par des Roskolniks, ces villages seraient situés au fond des forêts; on les appellerait Skiti et leurs habitants seraient dits Skitaris. Au milieu de la place ronde entourée des maisons, une cloche est suspendue entre deux piliers que couvre une espèce de toit; la chapelle au contraire se voit dans le cercle que forment les habitations. Ces Roskolniks, du reste, ne divisent pas la terre suivant l'usage des communes russes, mais ils cultivent les champs en commun et partagent la moisson.

M. Ssresniowski me dit que dans le gouvernement de Kiew et particulièrement au village de Moschnó près de Kanilew, il y avait des tribunaux où, suivant l'antique coutume russe, trois vieillards rendent la justice et vident tous les différends. Les Cosaques du Don auraient également de ces sortes de cours de justice complètement organisées, mais qui ne connaîtraient que des affaires de pâturage et d'élève du bétail.

Chez le pasteur luthérien, M. Landesen, je fis la connaissance d'un ecclésiastique grec, le moine Jeronimo. C'était un Esthonien converti à l'église russe. J'allai voir avec lui un couvent de l'endroit et l'archevèque Inokenti, un des savants les plus distingués de l'empire, prédicateur du reste célèbre et d'un extérieur plein de dignité. Connaissant à fond la théologie allemande, il était en correspondance suivie avec Schleiermacher et Neander. Sans fortune et réduit aux émoluments médiocres de ses charges, il jouit cependant d'une certaine aisance, grâce à ses écrits très-recherchés. Son éloquence évangélique est persuasive au point d'avoir converti dans une seule année 25,000 Roskolniks à l'église russe.

Le collège ou *gymnase* de la ville est organisé comme les anciennes écoles des Jésuites, en ce sens que la première classe, la plus basse, comprend les enfants de dix ans sachant lire et écrire et connaissant les quatre règles de l'arithmétique; on leur enseigne le latin, l'allemand et le français. La seconde classe est destinée à la géographie; la troisième à l'histoire; la quatrième à la logique; la cinquième aux sciences physiques; enfin la sixième à la philosophie et aux autres matières qui préparent l'élève à l'Université.

Le 21 Juillet au matin, nous partîmes de Charkow pour aller visiter les colonies militaires de l'Ukraine et en premier lieu le siège de l'état major, la petite ville de Tchujujew, éloignée de 35 verstes de Charkow. A quatorze verstes de distance, je vis pour la première fois, sur une colline artificielle de trente pieds de hauteur, sur un *Kurgan*, une des étranges statues en pierre dont les voya-

geurs ont autrefois trouvé des milliers au Nord du Caucase et de la mer Noire et qui appartiennent à des âges reculés. Elles offrent beaucoup d'intérêt et je me propose d'y revenir dans la suite.

A neuf heures, nous atteignîmes Tschujujew, située sur la rive droite, assez escarpée, du Donez. Tout en ces lieux porte l'empreinte de l'ordre, de la propreté et de la régularité militaires. Une longue et belle avenue de peupliers italiens conduit à la ville.

Dès le règne du Czar Ivan Wasiljewitsch, des Cosaques furent établis dans ce pays. Des documents de 1638 et de 1647 nomment le Czar Alexei comme ayant favorisé la colonisation. Des Strélitz mutins furent exilés à Tschujujew et dans les colonies cosaques des environs. Il en était de même de quelques malheureux étrangers dont les descendants, faciles à reconnaître par le nom exotique qu'ils portent, se retrouvent au milieu des paysans russes. C'est ainsi que plusieurs familles appelées Stich font remonter leur origine à un médecin allemand exilé par le Czar Alexei. Le nom d'Ourke n'est pas non plus rare chez les colons. Or, les comtes d'Ourke sont bien connus en Angleterre et dans la Livonie et chose assez singulière, un général comte d'Ourke avait le commandement du lieu au moment où je vins à le traverser.

Etant descendus au joli logement de l'inspecteur de la colonie, nous fûmes reçus par un aide de camp qui nous conduisit au pied à terre que possède ici l'empereur. C'est une petite campagne charmante au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Située à mi-côte au-dessus du Donez, elle est entourée d'un jardin luxuriant qui s'étend jusque vers la rivière. C'est un ensemble fort pittoresque. Tous les meubles de cette maison, fabriqués par des artisans de la colonie, soldats du bataillon des ouvriers, se distinguent par leur bon goût et leur solidité. Un comfort parfait régnait dans les appartements. Le général-major, chef de brigade, M. de Lindgren, vint nous y rejoindre bientôt pour nous montrer le reste de l'endroit. Nous visitâmes avec lui l'hôtel de ville, la chancellerie, les archives où,

par parenthèse, on conserve les titres d'investiture émanés des anciens czars, ensuite une collection de pétrifications fossiles trouvées en ces lieux, comprenant des échantillons de houille dont il doit se trouver des couches non loin de là, couches qui n'ont pas été suffisamment explorées jusqu'ici. On remarque aussi du minerai de fer, avec à peu près 30 pCt. de fer. D'excellents plans et cartes, dessinés par les soldats et les *cantonistes* de la localité me furent montrés, et l'on me fit cadeau d'une petite statistique de la colonie avec six jolies cartes des six districts, que j'ai utilisée pour les chiffres. Elle peut du reste être regardée comme un curieux échantillon de l'intelligence du peuple russe; car, écrite en langue allemande avec des caractères latins, elle a été copiée sans faute aucune par un cantoniste russe, qui ne savait pas un mot d'allemand. Nous fûmes ensuite voir l'église bâtie tout entière, maçonnerie, charpentes, boiserie, dorure etc., par les mêmes ouvriers du bataillon des artisans dont j'ai déjà parlé et sur lequel j'aurai occasion de revenir. Dans les écuries, nous remarquâmes que tous les quarante chevaux avaient un bâtiment à eux, renfermant les chambres nécessaires pour les harnais, les armes, les uniformes etc. Les chevaux, d'une race excellente, hauts de trois werschoks (pour uhlans), s'achètent, prix moyen, 240 roubles assign. Ils se vendent aux foires du Midi où l'on en conduit au nombre de 29,000 à 30,000. Après six ou huit ans, on les réforme. Chaque régiment a des chevaux d'une même couleur; ceux que nous vîmes ici, étaient tous blancs.

Cette petite ville se termine aux extrémités par un village. Les habitations en respirent toutes l'ordre et la propreté. Bâties d'après un modèle uniforme, elles présentent trois fenêtres et de petites mansardes du côté de la rue. Le soldat, qui a sa petite chambre à lui, vit en bonne amitié avec le propriétaire de la maison et l'aide même dans ses occupations autant que les soins qu'il doit donner à son uniforme, à son cheval et à l'exercice, le lui permettent. Les dépôts militaires renferment tout ce qui est nécessaire pour toujours permettre à une division com-

plète d'entrer immédiatemment en campagne. L'hôpital, se composant de plusieurs petits corps de bâtiments et d'une organisation parfaite, renfermait, lors de notre visite, cent quarante malades tant soldats que paysans. Rien d'intéressant d'autre part comme les grandes maisons assignées au bataillon des ouvriers et qui présentent des ateliers pour tous les métiers, serruriers, forgerons, armuriers, menuisiers, ébénistes, selliers etc. On y voit même des peintres dont les travaux, les copies s'entend, comme les portraits de l'empereur etc., indiquent un grand talent technique.

Quant aux meubles que l'on confectionne ici, j'en avais vu les meilleurs à la maison de campagne de l'empereur. Les cadres ciselés destinés à des tableaux, étaient généralement fort bien travaillés. Ce qui me paraissait surtout satisfaisant, c'était l'ouvrage des selliers: du cuir excellent et à bon marché, de sorte qu'une selle à frein double qui, en Allemagne, aurait certainement coûté 80 roubles assign., n'en revenait qu'à 40 roubles (12 thalers). Au reste, toutes les colonies militaires possèdent de semblables compagnies d'ouvriers, ayant leurs officiers à eux, des uniformes particuliers et se recrutant à part, mais d'après le même mode que les régiments. Ils reçoivent une solde et des provisions de bouche, comme les soldats. Ce qu'ils confectionnent dans leurs moments de loisir, ils peuvent le vendre. Mais ce travail comme le profit qu'ils en tirent, sont controlés par l'autorité.

Après avoir visité le manège, nous entrâmes dans l'école d'artillerie où un grand nombre d'enfants apprenaient l'exercice au moyen de canons en bois. Au-delà du Donez, il y a une ferme-modèle avec une école agronomique comprenant trente-deux élèves. Sous un hangar ouvert, nous vîmes une collection de jolis instruments aratoires, surtout des socs de charrue de toute nature. On nous dit que la charrue petite-russienne ordinaire, lourde et à roues, est celle dont on se sert le mieux pour le terrain de la steppe, lorsqu'il s'agit particulièrement à labourer une terre inculte; car cette charrue enfonce bien avant dans la

terre, ce qui oblige d'autre part les paysans à y atteler quatre boeufs.

Quelques paysans avaient demandé et obtenu que l'on accueillît leurs fils à l'école agronomique. En général, ces paysans se prêtant singulièrement aux améliorations agricoles, ces colonies se pourraient utiliser comme modèles pour toute la Russie du Midi.

Dans ces colonies militaires stationnent quatre régiments d'uhlans et autant de cuirassiers, chacun de 1800 hommes. On y a joint récemment, du gouvernement de Kasan, quatre régiments de hussards, deux d'uhlans et deux de cuirassiers. Cela était devenu nécessaire, parceque les régiments précédemment cantonnés en ces lieux, avaient été réduits de dix escadrons à six. Chaque escadron se compose de trois pelotons.

A chaque régiment on a assigné un territoire déterminé dont les cartes se trouvaient dans la statistique que l'on m'a donnée. Ce territoire varie de 12 à 25 milles carrés. Celui des quatre régiments d'uhlans et des deux régiments de hussards que l'on y a joints et qui forment une division, peut être de 100 milles carrés. Je n'ai du reste pas de notices sur la division des cuirassiers, n'étant pas allé la voir. Sur ces terres, on a établi des paysans qui, au lieu de payer la taille et l'obrok, doivent pourvoir à la nourriture des régiments qui représentent, pour ainsi dire, les seigneurs du paysan et des champs qu'il possède.

Chaque maison de paysan a pour toujours dix-huit dessatines de terre, six dans chaque champ, et des foins jusqu'à six dessatines, suivant la grandeur du village. Ils reçoivent en outre gratuitement du bois de chauffage et de construction, autant que faire se peut. En échange, ils ont à loger, nourrir, chauffer etc. un soldat non marié *), à fournir ensuite une provision déterminée d'avoine

*) Le soldat marié au contraire a toujours une petite maison avec un jardin à lui: il reçoit des magasins ce dont il a besoin pour sa personne et sa famille.

au magasin de fourrage, de froment et de seigle au magasin de blé, enfin des corvées pour voiturer les blés, pour construire les bâtiments et les réparer. Il paraît que dans le territoire de la division des cuirassiers cantonnés vers le sud-est, les paysans ne font pas des prestations en nature, mais seulement des corvées et des travaux d'agriculture. Une partie du champ y est réservée aux paysans qui la cultivent comme dans les terres seigneuriales. En cet endroit, la situation des paysans, à ce qu'on dit, est meilleure. Aussi leurs champs sont-ils plus fertiles que ceux du Nord*).

Voici maintenant quelques chiffres empruntés à ma statistique et qui, comme tels, offrent de l'intérêt et sont bien autrement authentiques que ceux ordinairement fournis par les statisticiens russes.

Tout le territoire, en tant qu'il appartient à la couronne, comprend 541,509 dessat. dont actuellement 180,000 dessat. de champs, 40,000 dessat. de foins, 37,243 dessat. de forêts et broussailles. Le reste, c'est-à-dire près de 300,000 dessat., n'est pas cultivé et fait partie de la steppe. Cependant, il faut ajouter à tout cela des propriétés privées, de sorte que le total, ainsi que je l'ai fait remarquer, peut s'élever à 100 milles carrés.

Ce territoire maintenant est divisé en six districts, un pour chaque régiment, chaque district en trois cantons. A l'origine, on a compté qu'il fallait à peu près 11,000 âmes pour subvenir aux besoins d'un régiment, mais aujourd'hui, la plupart des districts contiennent plus de 13,000 habitants.

*) Cette donnée que l'on me communiqua de vive voix, est contredite par la statistique dont j'ai parlé plus haut et d'après laquelle les paysans de ces colonies, du moins dans une partie de la contrée, sont également mis à corvée, ne fournissent rien en nature et cultivent, pour les régiments, un champ réservé.

Le chiffre de la population de tout le territoire et sans compter les troupes effectives composant les régiments, était, en 1843, de 75,801 âmes masculines et de 76,755 âmes féminines, total 152,556. En 1825, il avait été seulement de 54,812 pour les premières, et de 56,724 pour les secondes, total 111,536. Donc, en 18 ans la population a augmenté d'une somme qui tient le milieu entre un tiers et un quart, ou tous les ans de presque $1\frac{1}{2}$ pCt. En 1825, le mille carré comprenait 1154 âmes, aujourd'hui il en comprend 1564.

Il en résulte que le bien-être du pays doit s'être accru dans ces dix-huit ans dans la même proportion que la population. La somme des terres cultivées a augmenté du triple, celle des chevaux des $\frac{3}{8}$, des boeufs de labour des $\frac{5}{7}$, du reste du bétail des $\frac{3}{7}$, des brebis presque de la moitié.

Avant de continuer maintenant le récit de mon voyage, il convient de donner ici quelques notices générales sur le gouvernement de Charkow. Elles sont empruntées en grande partie à une statistique de ce gouvernement par W. Passek, écrite en langue russe, insérée dans les mémoires officiels du département de statistique et que l'on a fait expressément traduire à mon usage. C'est du reste un des meilleurs travaux de ce genre qui existe.

L'étendue des terres qui forment actuellement le gouvernement de Charkow, présentait, il y a trois siècles, une steppe nue, traversée par des Nomades. A cette époque, le grand duché de Moscou, ayant conquis son unité à l'intérieur et son indépendance extérieure vis-à-vis des Mongols de la horde d'or, avait atteint un certain degré de force. La horde d'or était détruite et de ses débris s'étaient formés les royaumes de Kasan, d'Astracan et la Crimée, dont les deux premiers étaient trop faibles pour

être dangereux à Moscou et succombaient bientôt à la puissance de leurs ennemis. Mais les Tartares de la Crimée, pendant deux siècles, demeuraient des ennemis inquiétants pour la Russie. La steppe s'étendait entre les deux pays, et c'est à travers la steppe que les Tartares infestaient la Russie. C'est pourquoi cette dernière cherchait avant tout de prendre pied dans la steppe. Ivan Wasiljewitsch déjà établit à Tschugujew, sur le Donez, le chef-lieu de la colonie militaire actuelle, une sorte de forteresse qui fut défendue par des strelitz et plus tard par des Cosaques. En 1599, Boris Gudunow fonda, à cinquante verstes au sud d'Oskol, la ville fortifiée de Zarewo-Borissow, peuplée par des Strelitz et des enfants de Bojars. Leurs descendants ont bâti non loin de là une ville nouvelle, celle de leurs ancêtres ayant disparu avec la suite des temps. Au midi, on éleva un rempart, dont les traces se voient encore près de la ville de Sslawjansk.

Les Tartares, de leur côté, fortifièrent quelques endroits dans la steppe. C'est ce qu'indiquent bien les noms des localités, tel qu'Isum, Achtirka (en tartare: rive blanche). Celui du fleuve Aidar est également tartare. Ça et là, dans la steppe, on voit des circonvallations avec des traces de ruines, restes de petites villes ou de camps. Comme les collines tumulaires, elles appartiennent à des âges reculés et à des peuples inconnus.

Mais à part ces fortifications, la steppe était un vrai désert, dont ni les Russes, ni les Tartares ne revendiquaient la propriété. Le territoire occupé par la Russie, était désigné, jusque sous le gouvernement du premier Romanow, par une ligne qui s'étendait sur Belgorod, Oskol, Korotscha, Jablonow, Beiluki etc.

Les localités dont nous venons de parler, étaient du reste habitées d'abord, du moins en grande partie, par des Grands-Russiens: au milieu du dix-septième siècle, les Petits-Russiens commencèrent à se fixer dans la steppe. Bon nombre de ces derniers s'opposèrent à l'union politique et religieuse entre leur pays et la Pologne, ainsi qu'à l'établissement, au milieu d'eux, de la noblesse po-

lonaise. Ils réclamèrent la protection moscovite, qui leur fut effectivement promise par le czar Michel Feodorowitsch.

Maintenant s'élevèrent rapidement une foule de Slobodes et de villages, tous, suivant la coutume des colonisations russes, du nord au midi, le long des fleuves qui donnèrent leur nom aux chefs-lieux. C'est à ce moment que se fondèrent Charkow, Woltschi-Wody, Liptschik, Martschik, Chatomlja-Burluck etc. Personne cependant ne pénétra pour lors dans l'intérieur de la steppe. C'est seulement il y a soixante-dix à quatre-vingts ans, qu'on vit y arriver, tranquilles désormais du côté des Tartares, les Petits-Russiens par une sorte de filiation, c'est-à-dire par des colonies subsidiaires, que leurs Slobodes établirent sur les fleuves, et les propriétaires grand-russiens en y envoyant le surplus de leurs serfs. Les premiers établirent des villages ou des habitations isolées, comme Djotschenk, Ralkow, Petit-Saltow et Krassnoje, se rattachant aux villes de Saltow, et les métairies de Dudglowow, Tschischow, Lasarew et Tomachow, venues du village de Chatomlaj. Le village d'Olchuwatka donna naissance à près de trente métairies. Au reste, on reconnaît encore aujourd'hui à la densité de la population, que la colonisation principale s'est étendue de l'ouest vers l'est.

Ces premiers établissements petit-russiens constamment exposés aux incursions des Tartares, avaient besoin d'une organisation entièrement militaire. Elle a suivi chez elle le développement particulier aux Cosaques. Il y avait trois divisions ou castes: les Cosaques d'abord établis surtout dans les Slobodes et chargés de la conservation et du service de l'artillerie; ensuite les Kampomaitzais, qui prenaient part à la guerre mais étaient pour ainsi dire inférieurs en grade aux Cosaques; enfin les paysans qui cultivaient la terre pour eux et pour les Cosaques. Je m'occuperai ailleurs de la division de ces troupes en régiments, de leurs institutions judiciaires et des autres détails qui la concernent. Je rappellerai toutefois que les colons formaient quatre régiments cantonnés dans les Slobodes de

Sumsk, Charkow, Isjum et Ostrogosch, toutes gouvernées d'abord de Moscou, mais ayant plus tard leur centre à Belgorod. S'étant distinguées par leur fidélité et leur dévouement à la maison régnante, surtout lors de l'insurrection de Brjuchowetz, elles obtinrent des franchises d'impôt du Czar Alexei Michailowitsch. Tous leurs privilèges furent d'autre part confirmés par les Czars Feodor, Ivan et Pierre. En 1697, Pierre I avait frappé les Kamponaitzais d'une taille personnelle d'un rouble, mais sur les instances du colonel des régiments cosaques, cet impôt fut bientôt aboli. Voici l'oukase du 28 Fev. 1700 touchant cette affaire et qui permet de voir clair dans la vie et les usages des colons.

„Nous, Pierre etc., permettons aux colonels des régiments tscherkesses des villages de Sumsk, Charkow, Isjum et Ostrogosch, ainsi qu'aux anciens et Cosaques, aux uns et aux autres en récompense de leurs fidèles et loyaux services, d'exercer des industries dans les villes, d'avoir des pêches et des moulins, enfin de tenir des auberges, le tout sans payer impôt. De même, ils peuvent, suivant leur coutume, distiller de l'eau de vie avec exemption des droits. Ordonnons qu'ils seront, comme par le passé, libres de tout impôt. Pour introduire plus d'ordre dans l'armée, 3500 Cosaques ordinaires seront assignés à tous les cinq régiments de villages. Ces Cosaques, en dehors du service militaire, ne peuvent être employés à d'autres travaux que sur notre propre ordre. Dans les Slobodes et villes où ils ont pris à ferme les douanes d'après un taux modique, on ne permettra pas de s'établir à des aubergistes russes. Les maisons de douanes, les péages des ponts etc. appartiennent aux Anciens et aux Cosaques qui percevront les droits de la part de tous les voyageurs, marchands russes ou tscherkesses, et remettront le prix du fermage à Belgorod. Par les présentes, nous confirmons en outre et pour toujours, dans leurs emplois, les colonels des régiments russes. En foi de quoi etc.

Il résulte de ce document, ainsi que de pièces analogues, que les Cosaques ont conservé une sorte d'indépen-

dance démocratique et telle que nous n'en retrouvons guère de semblable chez d'autres races slaves.

Toutefois dans l'Ukraine, où l'esprit militaire, qui faisait la vie et le nerf du peuple, allait toujours déclinant, cette indépendance devait insensiblement périr. Bien des causes venaient d'ailleurs amortir le feu guerrier de cette nation. Les Tartares de la Crimée, affaiblis et efféminés, se courbaient sous le sceptre russe; les Turcs n'osaient plus depuis long-temps quitter leurs palissades; les Tartares, en quittant la steppe, dont la poussière avait été tant remuée par les pieds de leurs chevaux, ne forçaient plus le Cosaque de veiller du haut de sa hutte solitaire, pour prévenir leurs attaques, en un mot, le peuple n'avait plus besoin de se tenir constamment sur le qui-vive et s'amollissait dans la paix: comment aurait-il conservé le sentiment de la force et l'impétuosité qu'avait su lui inspirer l'amour de la liberté, de l'indépendance et de ses antiques privilèges! L'organisation militaire européenne et la bureaucratie moderne remplacèrent la constitution villageoise des Cosaques et leur *self-government* patriarcal.

Après la bataille de Pultava, Pierre I mit le général de division, Pierre Mathjewitsch Apraxin, à la tête des quatre régiments des villages de l'Ukraine. C'est alors surtout que commença la colonisation de la part de la Grande-Russie. Apraxin et beaucoup d'autres nobles de la cour acquirent, dans l'Ukraine, au moyen d'achats, de dons faits par l'empereur et parfois aussi d'usurpation assez arbitraire, bon nombre de terres, où ils établirent ensuite des paysans de leurs possessions grand-russiennes. Ce procédé ayant trouvé bientôt des imitateurs, il y vint des colons, envoyés de toutes les provinces de la Russie. Des familles nobles s'y fixèrent de leur côté. C'est ainsi que les familles de Kantemir et de Kulikow de la Valaquie, de Chorwat de la Hongrie etc. encore ont fondé des établissements dans l'Ukraine. D'autres, comme les Donez, les Sacharschew, les Quittka et les Schidlow habitent ce pays de temps immémorial.

En 1731, on forma une sorte de ligne militaire défensive depuis l'embouchure de l'Orell dans le Dniepre jusqu'à l'endroit où le Stor tombe dans le Donez. Cette ligne consistait en un rempart avec un fossé et des fortins distants, l'un de l'autre, de dix à quinze verstes. Elle en continuait une autre plus ancienne qu'avait établie Boris Gudunow. Deux années plus tard, on se mit à organiser, sur de nouvelles bases, cette partie du pays des Cosaques, tandis que la contrée de l'ouest conservait ses anciennes institutions. Une chancellerie fut créée dans la ville de Sumach. Il fut ordonné de nommer commandant de brigade pour tous les régiments slobodes un des colonels cosaques et grands-majors les autres colonels, de désigner à l'avenir les hôtels de ville des régiments sous le nom de chancelleries, de rendre la justice suivant la coutume russe, d'introduire une taille personnelle de 21 copeks par habitant, de former, aux frais des Cosaques, un régiment de dragons des hommes les plus convenables, choisis dans les régiments slobodes, de remplacer sur les drapeaux la croix qui s'y trouvait représentée par les armoiries de l'empire et la désignation de chaque régiment etc. Ces mesures commençaient à modifier profondément l'organisation primitive de ces villages militaires; mais il faut dire qu'elles ne furent pas toutes réalisées immédiatement; quelques-unes d'entre elles, un instant exécutées, durèrent peu. C'est ainsi que l'impératrice Elisabeth, en 1742, abolit le régiment de dragons*). Elle fit rendre aux Cosaques leurs antiques privilèges et leur conserva ceux qu'ils possédaient encore. Le nombre de ceux de l'Ukraine fut fixé à cinq mille.

Sous l'impératrice Catherine II, les limites de l'empire ayant été reculées et la garde exercée sur les frontières par les Cosaques petit-russiens étant devenue par con-

*) En son lieu et place fut créé, en 1752, le régiment des hussards de Slobodsk, pour l'entretien duquel chaque habitant de l'Ukraine devait payer dix-neuf copeks et demi.

séquent plus difficile sinon impossible, la constitution de ce pays fut de nouveau modifiée. Dès 1766, les régiments slobodes firent place à des régiments de hussards, qui conservaient toutefois leurs noms. Leurs officiers supérieurs prirent rang dans l'armée. Le pays devint un gouvernement particulier, dit de Slobodsko-Ukraine. Les quatre slobodes de Charkow, d'Achtyrka, de Sum et d'Isjum furent élevées au rang de villes provinciales. Les habitants soumis au service militaire, chargés jusqu'ici de la nourriture des régiments cosaques et qui étaient établis dans des terres privilégiées, c'est-à-dire, dans des terres dont la possession conférait le droit de distiller de l'eau de vie sans en payer l'impôt, furent frappés d'une taille personnelle de 95 copeks d'argent par âme. Ceux des terres non privilégiées devaient payer 85 copeks et les paysans serfs 60 copeks. La faculté de distiller de l'eau de vie fut limitée et ne pouvait plus s'exercer, suivant les besoins de la localité, mais d'après l'indication du gouverneur; dans la règle, on permit à mille habitants de distiller cent quatre-vingt seaux dans trois chaudières.

En 1780, l'Ukraine reçut le nom de gouvernement de Charkow. C'est alors qu'eut lieu le grand recensement de l'empire. Dans la province de Charkow, on trouva

Champs labourables	1,674,988	dessat.
Prairies	594,493	„
Forêts pour bois de chauffage et de construction	468,468	„
Métairies et pâturages	115,375	„
Terrains inutiles	143,293	„
total :	2,996,617	dessat.

Le reste du territoire n'était alors que steppe aride.

La population se composait de 403,334 âmes mascul.
394,474 „ fémin.
total : 797,808 habitants qui demeuraient dans 1182 villes, villages et colonies. N'y étaient pas compris les nobles, les fonctionnaires, ceux que l'on appelait autrefois les Anciens et leurs familles, de

sorte que toute la population pouvait se monter à 805,000 âmes. Elle présentait à la cinquième révision le chiffre de 835,501 et à la septième de 910,000 habitants.

Ces modifications si graves ont profondément altéré le caractère du pays et de ses habitants. Les Cosaques ont diparu. Les débris qui restent d'eux, sont des agriculteurs paisibles qui labourent tranquillement leurs champs et ne se distinguent des autres paysans que par cette circonstance qu'ils possèdent leurs terres en propriété privée et ne paient point d'obrok. Dans les pièces officielles, ils s'appellent non pas Cosaques ou Tscherkesses, mais Odnoworzu.

Le gouvernement de Charkow est situé entre le 51° 55′ et le 56° 5′ de longitude, et le 48° 20′ et le 51° 20′ de latitude. La situation géographique correspond au centre de l'Allemagne, à la Belgique et au Nord de la France. On compte que sa grandeur est de 4,835,339 dessat. ou d'à peu près 870½ milles carrés.

En 1838, ce territoire se composait de 2,287,000 dessat. de champs, de 1,488,000 dessat. de prés, de 672,000 dessat. de forêts, terminés par 388,000 dessat. de routes, marais et de terres non cultivées.

La population, d'après des calculs faits en 1838, était de 564,238 âmes masculines et de 583,890 âmes féminines. Elle se divisait dans la proportion suivante:

Nobles inscrits à l'état civil	1,999 mâles,	1,641 femmes.
Nobles non inscrits .	2,500 „	2,708 „
Prêtres séculiers et sacristains	2,607 „	2,534 „
Enfants de ces derniers	2,872 „	3,242 „
Moines et religieuses .	40 „	131 „
Employés subalternes des tribunaux	374 „	223 „
Soldats en congé . .	2,286 „	3,042 „
Privilégiés (?) . . .	1,153 „	— „
	13,831 mâles,	13,521 femmes.

Transport . . .	13,831	mâles,	13,521	femmes.
Sans état fixe (?)] . .	543	„	557	„
Simples bourgeois . .	4,575	„	5,095	„
Négociants	1,642	„	1,390	„
Petits marchands . .	229	„	221	„
Artisans	5,859	„	6,279	„
Paysans de la couronne	311,649	„	319,528	„
Serfs	226,009	„	237,329	„
total	564,337	màles	583,920*)	femmes

Le sol maintenant était partagé entre les habitants de la manière suivante:

Propriétaires:	Champs de labour et prairies.	Forêts.
	Dessat.	Dessat.
La couronne (en comprenant dans cette catégorie les paysans de classes différentes, les propriétaires libres et les colons militaires)	1,945,724	335,244
Les communes des paysans libres	—	155,492
Propriétaires fonciers . .	1,839,492	225,484

Le reste du sol, comprenant 388,000 dessat., n'était pas cultivé, comme je l'ai dit plus haut.

Si tout le terrain était partagé d'une manière uniforme, il y aurait 7⅔ dessat. de champs, de prairies et de

*) M. de Koeppen, dans son livre: *La population de la Russie en* 1838, (Pétersbourg, 1843) donne des chiffres basés sur les listes des impôts et qui diffèrent quelque peu de ceux du tableau ci-dessus. J'ai constamment suivi M. de Passek, d'autant plus qu'il ne s'agissait pour moi que d'établir un terme de comparaison en général, l'exactitude de la statistique russe, quant aux détails, étant toujours sujette à caution.

forêts pour chaque âme masculine des paysans de la couronne et $9\frac{1}{20}$ dessat. pour chaque serf. Cette proportion apparaît comme moins favorable encore pour les intéressés, si l'on descend aux détails. Le gouvernement se trouvant d'autre part parmi ceux où 15 dessat. devraient revenir à chaque *âme de révision*, il en résulte que l'on s'y plaint de l'insuffisance du pain nécessaire pour la nourriture du peuple. C'est ce qui a engagé le gouvernement, dans ces dernières dix années et avant 1838, à faire transporter et établir dans d'autres contrées du pays près de 17060 personnes.

La population occupe 16 villes et 2009 villages. Dans les villes, il demeure moins de la douzième partie des habitants. A l'Est et au Midi ainsi que le long des rivières, on trouve de grands villages, tandis que dans l'intérieur les villages sont petits. Des 2009 que je viens d'indiquer comme en formant la totalité, 305 seulement ont plus de 100 habitations, 360 en ont entre 50 et 100, 706 entre 10 et 50 et 692 moins de 10.

On peut conclure de ces données que les forêts de ce pays, comparées à celles du Nord de la Russie, sont en proportion minime*). En effet, tandis que dans le Nord elles occupent la moitié et souvent les trois quarts du territoire, elles en couvrent ici à peine le septième. En revanche, les prairies l'emportent et constituent plus du quart de toutes les terres. Près de la moitié du sol enfin présente des champs de labour et de la terre noire.

Comme dans le reste de la Russie, la population féminine est plus considérable que celle des hommes. Dans ce gouvernement elle l'est presque de 2 pCt. de sorte qu'il faut compter 29 femmes pour tous les 28 habitants mâles**).

*) Certaines parties du gouvernement sont tout-à-fait dénuées de forêts, par exemple le district de Starobelsk, où, pour ce motif, on chauffe avec des tuiles de fumier (Kischek).

**) D'après les listes de la chambre des domaines de Jaroslaw, la proportion est de 120 à 100, par conséquent, de 10 pCt.

C'est bien autre chose encore quand on considère les différentes classes séparément. Chez les paysans de la couronne, les femmes l'emportent de $1\frac{1}{4}$ pCt., chez les serfs seulement de $2\frac{1}{2}$. Voilà qui aurait besoin d'être expliqué. Chez les artisans, le surplus est de $3\frac{1}{2}$ pCt., chez les simples bourgeois de $5\frac{1}{2}$. Les popes et les soldats en congé présentent à cet égard des proportions toutes particulières. Chez les premiers, le surplus des hommes est de $1\frac{1}{2}$ pCt. Il n'y aurait là rien de bien extraordinaire, puisque la mortalité est toujours plus grande chez les hommes que chez les femmes; mais comment expliquer qu'à ne considérer que les enfants des popes, les filles l'emportent de 6 pCt. sur les garçons? C'est bien autre chose encore pour les soldats en congé. Ici on s'attend à un nombre plus considérable des hommes, parceque tant de soldats en congé ne se marient plus, et pourtant c'est le contraire qui arrive: les femmes présentent un excédant de 14 pCt. Tout ceci ne date pas de loin. Les listes de population de 1780 donnent un surplus de 3 pCt. en faveur des hommes.

La noblesse forme la cent trentième partie à peu près de la population. Dans les gouvernements de Woronesch et de Tambow, situés vers le nord-est, elle en constitue la 266e et presque la 270e; la 195e dans les contrées de l'ancienne Russie, par exemple à Novgorod, et la 117e à Rjasan, mais elle est très-nombreuse dans les provinces de l'ancienne Pologne. Dans le gouvernement de Pultava, assez semblable à Charkow quant à son développement intérieur, la noblesse fournit la 107e partie de la population, au contraire dans le gouvernement de Kijew (en y comprenant la petite noblesse, la *Schljachta*) le $\frac{1}{25}$, à Mohilew le $\frac{1}{19}$, en Podolie le $\frac{1}{13}$, à Wilna le $\frac{1}{12}$. Dans ces

---

A Nijni-Novgorod, l'excédant est de 8 à 9 pCt. et même de 12 pCt. chez les paysans de la couronne. Considérés dans leur ensemble et en bloc, ces chiffres constituent, il faut le dire, une véritable anomalie.

dernières 140 années, cette augmentation prodigieuse de la noblesse — que l'on ne retrouve pas antérieurement — s'explique aisément par cette circonstance que tous les officiers et employés en ont reçu les titres. Il en était autrement pour la Pologne où la noblesse était une race slave et conquérante qui était venue subjuguer la race indigène des paysans.

Le clergé n'est pas non plus très-nombreux en Russie, du moins à la campagne et dans les contrées qui ont été colonisées de bonne heure. Dans les grandes villes, ainsi que nous l'avons vu plus haut pour Arssamas, le nombre en est considérable. Dans le gouvernement de Charkow, il y a un ecclésiastique à 434 âmes masculines ou à 880 habitants; dans celui de Woronesch à 580, et à 300 dans le Nord, à Olonetz, à Wologda, où les habitations sont fort éloignées l'une de l'autre. Il y a dans ce gouvernement dix-huit cathédrales, 586 églises paroissiales et 23 chapelles. De ce nombre, les villes ont 91 églises, les campagnes 463 et les colonies militaires 74, en tout par conséquent à peu près 628, donc une église pour 1828 hommes dans les villes, et à 2360 à la campagne.

Pour la bourgeoisie ou le tiers-état, c'est à peine s'il y en a un commencement en Russie. Dans le gouvernement de Charkow et en y comprenant les artisans, les négociants et les petits commerçants qui, du reste, ne demeurent pas uniquement dans les villes, il forme le $\frac{1}{45}$ de la population, et sans la classe indiquée, le $\frac{1}{100}$ tout au plus. Dans les pays essentiellement industriels où le négoce et les métiers occupent naturellement plus d'habitants que dans les provinces agricoles et récemment colonisées du Midi, le tiers-état est plus considérable de son côté: il forme le $\frac{1}{20}$ de la population à Jaroslaw, le $\frac{1}{21}$ à Novgorod et le $\frac{1}{28}$ à Wologda. Dans l'ancienne Pologne, la statistique donne la bourgeoisie comme $6\frac{1}{3}$ à Wilna, le $\frac{1}{8}$ à Kijew, le $\frac{1}{7}$ à Mohilew et le $\frac{1}{6}$ en Podolie: seulement à examiner la chose de près, on découvre que les juifs représentent presque seuls le tiers-état dans cette contrée.

Le chiffre de la population des campagnes prouve à quel point l'agriculture, dans ce pays, est le *nervus rerum gerendarum*. Dans le gouvernement de Charkow, les paysans forment les $\frac{23}{24}$ de toute la population et il en est de même pour les gouvernements voisins: à Pultava c'est un $\frac{21}{22}$, à Woronesch un $\frac{27}{28}$ et en Taurie un $\frac{38}{39}$.

La plupart des paysans sont ceux dits de la couronne, y compris les Odnoworzu: ils en forment les $\frac{3}{5}$, tandis que le nombre des serfs n'est que de $\frac{2}{5}$.

Au reste, à considérer la grande extension donnée à la colonisation depuis soixante ans à peu près, l'accroissement de la population n'est pas considérable. Le recensement de 1780 avait constaté 403,434 âmes masculines et 394,374 féminines, en tout 796,808; celui de 1838 fournit 564,238 âmes masculines et 583,890 féminines, total 1,148,128. Mais le sol est distribué entre les habitants actuels autrement qu'il ne l'était jadis. Alors plus de la moitié des paysans, on peut le dire, se composait de paysans libres, d'Odnoworzu et de Cosaques avec des terres à eux. Ceux-là ont plutôt diminué qu'augmenté. Mais à côté d'eux se sont établis bon nombre de paysans de la couronne et de serfs qui ont peu à peu défriché la steppe, sauf $\frac{1}{12}$ du territoire.

En conséquence de ceci, la nature des impôts a varié de son côté. Autrefois, les paysans des terres non privilégiées donnaient 85 copeks argent, ceux des terres privilégiées 95 copeks et les paysans des seigneurs 60 copeks. Maintenant, tous les paysans indistinctement paient 95 copeks de taille pour l'âme masculine. Mais aussi il n'y avait ici autrefois que des Odnoworzu, des Cosaques et des serfs, mais point de paysans de la couronne établis sur des terres à l'obrok, classe si nombreuse aujourd'hui. Il faut ajouter les impôts indirects, que l'on ne connaissait point dans ce temps. C'est pourquoi les avantages pour le trésor se sont singulièrement accrus. En 1786, la recette directe et totale de la couronne dans ce gouvernement était de 582,143 roubles arg. ou de 2,037,500 roubles

assign. selon le taux actuel, tandis qu'en ce moment, elle est de 5,414,713 roubles assignats.

Les impôts à payer à la couronne bien que minimes (il n'y a pas de pays qui soit frappé d'aussi peu d'impôts directs)*), ont été mal fournis dans des années de disette, et dans la plupart des provinces il n'y avait pas eu moyen de les faire rentrer. De là des arrérages considérables dans beaucoup de gouvernements. Celui de Charkow devait en 1838 la somme énorme de 16,803,940 roubles assignats, ce qui équivaut presque la recette entière de trois ans. Le trésor du reste est loin de tenir quittes ses débiteurs, qui voient sans cesse cette créance d'une nouvelle espèce suspendue au-dessus de leurs têtes comme une épée de Damocles.

Comment faire acquitter cet arriéré? Quant à un paiment en espèces, il ne faut pas y songer. Mais lorsque l'abondance des grains, comme il arrive souvent dans ce pays, descend à 3 roubles assign. le tschetwert et que même à ce prix il est impossible d'écouler le blé, pourquoi alors n'oblige-t-on pas les paysans à fournir de ce blé au prorata de ce qu'ils doivent au trésor et à des prix moyens, par exemple le froment à 18 ou 20 roubles assign. et le seigle à 15 ou 16 roubles? Cette mesure, nullement lourde pour les paysans, ferait rentrer insensiblement dans le trésor les sommes dues par les paysans, qui seraient délivrés d'une sorte d'anxiété, résultant de l'état de choses actuel; elle ferait écouler le superflu des produits, hausser le prix des grains portés aux marchés, et permettrait en dernier lieu au gouvernement de porter secours dans des années de disette, de prévenir la spéculation usuraire et de régler les prix de vente. Cependant, quelque facile à réaliser que paraisse ce plan, l'exécution en rencontrerait peut-être en Russie de graves inconvénients.

*) Au fond, il n'y a qu'un seul impôt direct, la taille, qui n'est pas d'un thaler par tête. L'obrok est une redevance domaniale.

L'établissement des magasins et la nécessité de trouver de bons employés suffiraient à eux seuls pour faire avorter ce projet si utile.

Le gouvernement de Charkow, situé entre le Don et le Dnieper, se trouve dans une position élevée. Il fait partie de la région dite de la *terre noire*, interrompue ça et là par des bandes du sable présentant des grès solides. On a trouvé en quelques endroits, par exemple près de Tschugujew, des couches de houille isolées. Lorsque la Russie aura de bonnes voies de communication, la découverte de pareilles couches sera plus importante pour les provinces du midi, que celle de mines d'or. Des couches de plâtre font supposer qu'il doit y en avoir de sel ainsi que des sources salées. Mais il s'agit de les trouver. Dans la terre qui forme les anciens tombeaux, on aperçoit beaucoup de soufre.

Cependant, en présence de cette grande abondance d'humus, le pays est plus riche en végétation qu'en minéraux. C'est même cette partie de la contrée qui forme, pour ainsi dire, la transition de la végétation du Nord à celle du Midi. Une partie du pays, comprenant les districts de Charkow, Wolikow, Achtyr et Isjum, est fortement boisée et les rives élevées de bon nombre de rivières présentent beaucoup de forêts. En fait de gibier, il n'y a que des lièvres, mais on trouve pas mal de menu gibier, surtout des outardes.

On prétend que le climat, comparé à ce qu'il était autrefois, s'est refroidi, ce que l'on attribue au déboisement. Les forêts occupent, il est vrai, la même étendue de terrain quant au chiffre des dessatines, mais éclaircies qu'elles sont, elles donnent plus de prise aux vents et l'air est moins chargé d'humidité.

La grande occupation des habitants c'est l'agriculture. La terre n'est pas enfumée, car on a su par l'expérience que l'engrais fait venir beaucoup de paille, mais du blé tellement maigre et faible que le vent en disperse les grains

bien avant la moisson. Ce qui est plus avantageux, ce sont de longues jachères. Cinq années de repos en assurent quinze d'une moisson excellente. Pour les instruments aratoires, on se sert surtout de la charrue lourde et petit-russienne à roues. Elle se compose d'un bloc de bois à deux anses, d'un soc et d'un couteau. C'est cet instrument seul qui soutient la résistance du jeune terrain de la steppe et la force de huit boeufs. Il ne rompt presque jamais et ce qui s'y casse, se répare aisément. La largeur, ainsi que la profondeur de ses sillons, est presque deux fois aussi considérable que celle de la charrue à croc dont, du reste, on se sert ici pour le second labourage.

Une pareille charrue à roues, faite dans la perfection, coûte 30 roubles assign. au plus, mais on peut se la procurer sur une moindre échelle, si l'on veut y employer moins de six à huit boeufs. On prétend d'ailleurs dans le pays qu'elle surpasse tout ce que la science agronomique moderne a pu imaginer en fait d'instruments aratoires. Aussi le Petit-Russien laboure-t-il, au moyen de cette charrue, deux dessatines par jour; un petit garçon de ferme conduit en même temps les boeufs. La charrue à croc est munie d'un couteau ou de deux. On se sert en outre d'un instrument à une rangée de dents juxtaposées formées comme de petits fers à soc. Cet instrument muni d'un timon, ne fait que fortement sillonner la terre.

L'ensemencement du blé d'hiver commence au six Août, celui du blé d'été entre le 15 et le 20 Mars. Vers le milieu de Novembre, les rivières commencent à geler et le dégel en a lieu vers le milieu du mois de Mars. On sème dans une dessatine un tschetwert de seigle, de froment, d'orge et de millet, puis 1½ d'avoine et un demi de blé sarrasin. On mêle du sable parmi le millet, afin de faire tomber ce dernier d'une manière plus uniforme. Récolte moyenne, on compte grains de revient 4 pour le seigle et le froment, 4½ pour le blé sarrasin, 5 pour l'orge, 8 pour l'avoine et 75 du millet. On a commencé aussi à cultiver le millet caucasien qui supporte mieux les gelées noctur-

nes et vient en plus d'abondance. La moisson commence le 1 Juillet (13 v. st.). Un homme fauche une dessat. en trois jours. On bat et vanne le blé en plein air ou dans des granges ouvertes et, si faire se peut, dans un endroit exposé au vent. On ne connait plus ici les séchoirs pour le blé (Riege) usités dans le Nord; on en a ici une autre espèce que l'on chauffe avec de la paille et qui n'est répandue que dans le Midi. Un homme bat dans un jour 1 à 2½ tas de grains. On ne voit employées les femmes à ce travail, que dans des cas de nécessité extrême. Mais elles aident à faucher le blé, à nouer et à ranger les monceaux.

Le gouvernement de Charkow produit plus de blé qu'il n'en a besoin. Il en exporte pour Kursk et Taganrog. Le froment du cercle de Woltschansk, pour citer un exemple, est expédié à Taganrog, le seigle à Charkow et de là à Kursk, enfin l'avoine aux colonies militaires. Toutefois la situation géographique de cette province est désavantageuse pour la vente. Entourée de terrains également fertiles et ne possédant pas de voies de communication par eau, elle souffre des bas prix dans des années fertiles et des prix élevés en temps de disette. Autrefois, le Donez était navigable. Il en était de même pour l'Oskol sous le czar Alexei Michailowitsch, du moins en ce qui concerne son cours jusqu'à la ville du même nom. Quant au Psjol, on pourrait le rendre navigable. Au reste, le déboisement n'a pas contribué à lui seul à dessécher les rivières. Ce sont la paille et le fumier, inutiles dans ce pays pour l'engrais et que l'on jette dans les ruisseaux, qui ont encombré le fond du Donez et diminué le lit de la plupart des cours d'eau de la province. Si l'on nettoyait les rivières et que l'on établit des voies de communication de l'intérieur du pays jusqu'à leurs bords, Charkow présenterait bientôt un tout autre aspect.

Tel qu'est ce gouvernement, on en est réduit à distiller de l'eau de vie de son blé. Aussi le nombre des distilleries est-il considérable. En 1838, on en comptait 275 dans 10 districts. Il est bon de faire remarquer,

qu'il n'y en a pas dans le cercle de Starobelsk, les habitants n'en ayant pas reçu le privilège*).

J'ai parlé plus haut du prix de fermage des terres aux environs de Charkow. Dans les cercles de Woltschansk et d'Isjum, on paie 10 à 15 roubles assign. pour une dessat. de bonne terre. Les travaux d'agriculture d'une dessat. reviennent à 6 roubles assign. Le prix de vente d'une dessat. est de 35 à 50 roubles.

Le jardinage est peu répandu. Les légumes ne sont guère recherchés et les pommes de terre encore moins. On sait que les Starowerzi tiennent pour un péché le fait de manger ce tubercule et prétendent que le choléra est la punition de ce même péché. Cependant, des gens plus raisonnables disent de leur côté: à quoi bon nous nourrir de pommes de terre, quand c'est à peine si nous pouvons consommer nos grains. La culture du tabac augmente de jour en jour, bien que le peuple en croyait l'usage défendu par la religion, opinion que professent aujourd'hui encore les Starowerzi.

Le chanvre et le lin sont admirablement cultivés dans ce gouvernement. Le chanvre surtout est d'une qualité excellente dans quelques provinces. En 1838, il y avait ici une filature de ficelle. On ne voit pas de plantes colorantes; mais on en trouve de sauvages et les Petits-Russiens s'en servent à merveille pour la teinture de

*) Passek prétend, que les distilleries, loin d'être nuisibles, présenteraient ici une nécessite. La boisson n'aurait fait mourir en 1826 que 26 personnes. Le privilège de pouvoir distiller en toutes franchises rendrait l'eau de vie de beaucoup meilleur marche que dans les provinces où serait usité le fermage des distilleries. La même quantite qui y coûterait 50 copeks, se vendrait ici à 10 copeks. Neanmoins, on ne boirait pas davantage dans les provinces à privilège. Un proverbe russe l'a dit: Plaisir est plus dangereux que contrainte. Au reste, on ne distille que depuis le milieu d'Octobre jusqu'à la mi-Avril.

leurs draps. La culture des vers à soie a prospéré dès 1838.

Les fabriques du pays travaillent pour la plupart la matière première et appartiennent par conséquent à la catégorie de celles que l'on ne peut trop encourager et favoriser. Ce sont des fabriques de suif et de savon, des tanneries, des fabriques de salpêtre, des filatures de laine, des hauts-fourneaux de fer et de cuivre, enfin des fabriques de cuir, car tout le monde porte ici des chaussures de cuir. On retrouve ici les communes industrielles propres à la Russie. Dans le cercle de Smijew, il y a quelques villages où toutes les femmes confectionnent des habits, qui ne le cèdent en aucune manière à l'ouvrage des meilleures couturières. Puis, les hommes vendent le travail de leurs femmes aux foires dans des échoppes spécialement appropriées à cet usage. On ne trouve cependant en général des artisans assez bons que dans les terres des particuliers. Il n'y a que les seigneurs qui puissent former ainsi leurs serfs. Dans les communes de la couronne au contraire, où cette contrainte nécessaire aux Russes fait défaut, le même résultat est loin d'être obtenu.

L'agriculture est en progrès. Dès 1838, on comptait 40,000 brebis fines, tandis que trente années auparavant, il n'y en avait pas une seule. La fabrication des tapis est telle qu'elle doit être d'après le caractère et le goût du Petit-Russien. Celui-ci a de l'imagination: il aime les couleurs vives et bariolées, les fleurs et les ornements. L'habitation qu'il affectionne, c'est une maisonnette blanche coquettement peinte et dont des guirlandes de fleurs viennent relever l'aspect pittoresque.

Les forêts où dominent les chênes, les bouleaux, les peupliers et les sapins, présentent, outre ces arbres, des érables, des frênes, des aunes, des ormes nains de la Sibérie, des ormes rouges, des saules, des trembles, des tilleuls, des alisiers, des sorbiers, dont la frontière méridionale se trouve précisément en cet endroit, des cerisiers, enfin des pêchers, des pommiers et des poiriers sauvages. Les poiriers se trouvent dans une abondance telle que,

dans le cercle de Wolkow, en temps de disette, on fait sécher les poires pour en faire de la farine et du pain ou pour en distiller du quas.

Quelques propriétaires ont commencé à établir des pépinières, surtout de sapins. Mais le grand nombre d'entre eux est loin de reconnaître l'utilité de la conservation des forêts. Ceux-là vendent de 10 à 100 dessat. pour le défrichement qui s'effectue au printemps, afin d'économiser sur la main-d'oeuvre, de sorte que les jeunes rejetons sont anéantis en même temps. Les paysans du pays, comme tous les paysans russes, sont les adversaires décidés et naturels des arbres de toute nature.

L'élève du bétail est fort considérable dans ce gouvernement. Les meilleurs haras se trouvent pour la plupart dans les cercles d'Isjum, de Smijew et de Starebelsk. Dans les haras des riches propriétaires, on élève non seulement des chevaux indigènes, mais encore des chevaux arabes, anglais et les trotteurs Orlow. La couronne aussi a établi des haras considérables où les paysans qui y sont attachés, servent les écuries en guise de corvée.

Comme dans tous les pays pauvres en voies de communication, on a dû songer à fonder des foires. Il y en a 288 dans le gouvernement de Charkow, mettant en circulation, à ce qu'on dit, près de 80 millions de roubles assign.

L'habitation du paysan est la petit-russienne, essentiellement différente de celle du Grand-Russien, tant pour la structure des maisons que pour les matériaux dont elles sont formées. Ce ne sont plus ici des villages a une seule rue composée d'habitations serrées l'une contre l'autre, pignon au-dehors, et renfermant pour la plupart deux maisons avec une seule cour longue et étroite où les bâtiments affectés à l'économie rurale se dressent l'une derrière l'autre: ici, les villages ont plutôt le caractère de ceux de l'Allemagne, aux maisons jetées pêle-mêle ou bâties le long de rues inégales et tortueuses. L'habitation est carrée, souvent aussi large que longue et la plupart du temps entourée circulairement des bâtiments d'agriculture. Presque toujours l'habitation principale présente à la rue

sa façade large, percée au milieu d'une porte d'entrée. La hauteur n'est plus égale à celle de la Grande-Russie dont les compartiments inférieurs servent de magasins et d'étables, tandis que les chambres supérieures, mises en communication avec le dehors par un escalier, sont occupées par la famille du propriétaire: elle est au contraire peu élevée, de plein pied avec la rue, ayant à droite et à gauche les chambres et la cuisine. Cette dernière bâtie à part diffère encore de celle des Grands-Russiens qui préparent leurs mets dans la chambre qu'ils habitent et dont le poêle sert de foyer. Pour les matériaux de construction, les broussailles entrelacées, les roseaux et l'argile en forment la partie principale; ce n'est que dans les endroits riches en bois, et ils sont rares, que l'on voit des maisons à poutres superposées.

C'est ainsi que les habitants du gouvernement de Charkow, bien que Grands-Russiens d'origine, ont dérogé à la coutume de cette dernière race, qui lui fait conserver, jusque dans les colonies de l'Amérique du Nord, la maison grand-russienne du gouvernement de Moscou ou de Jaroslaw, et ont adopté la maison des Petits-Russiens.

Faiblement construites de bois à compartiments, aux murs de broussailles ou de roseaux, interrompues çà et là de pierres de terre grasse, les maisons de paysans du gouvernement de Charkow sont blanchies à chaux plusieurs fois dans l'année, ce qui dénote l'amour de la propreté particulière au Petit-Russien. Le toit est fort, souvent couvert de chaume et construit avec beaucoup de régularité. La maison est entourée d'une sorte de banc peu élevé, formé de broussailles ou de roseaux, couvert d'argile, bien aligné et teint en jaune. Parfois ce banc présente un parterre de fleurs on ne peut plus charmant. La chambre principale se trouve habituellement à droite dans l'angle de la maison; elle a dans ce cas deux fenêtres sur le devant et une de côté. La place entre les fenêtres est occupée par l'image du Saint, invariablement ornée de fleurs fraîches ou fanées. A gauche du corridor, on voit

une chambre où se conservent des ustensiles de toute nature. Les murs sont tous blanchis; le sol est formé d'argile durcie et battue; les chambres des personnes aisées présentent des planchers de bois, lavés et jolis comme le sont aussi les bancs et les tables. Les cheminées et les poêles sont construits en terre glaise; les briques sont rares. Les poêles sont ordinairement jolis, commodes et appropriés au genre de vie de l'endroit. Les murs sont entourés de bancs. Le mur sans fenêtres à côté du poèle sert d'appui aux bancs où reposent la nuit les habitants de la maison. Ceux-ci couchent souvent aussi sur le poèle même.

La cour est tenue avec une propreté extrême. Les bâtiments d'économie rurale, les granges et les étables, presque toujours carrés, quelquefois ronds, sont construits à l'ordinaire de bois léger entremêlé de broussailles et d'argile. La grange à battre les grains, ouverte, entourée d'une haie, se voit derrière la cour et sur la même ligne. A côté se trouvent dans une sorte de jardin des champs de chanvre, de melons, de légumes etc.

En dépit de la légèreté et du peu de solidité des matériaux de construction, les maisons de paysans petit-russiens durent aussi long-temps et quelquefois plus long-temps que celles des Grands-Russiens. C'est que les premiers y mettent infiniment plus de propreté et de soins. Les murs de terre grasse et de broussailles, secs en toute saison, protègent les habitants contre le froid aussi bien que contre les chaleurs. Ajoutez que, le paysan bâtissant presqu'à lui seul une pareille maison, les frais de construction ne s'élèvent guère au-delà de 25 roubles assign. et jamais au-delà de 100.

Le costume du paysan, moins pittoresque que celui des Grands-Russiens, se compose d'une sort de jaquette en drap serrée autour du corps par une ceinture de laine, d'un pantalon de matelot en laine ou en toile, large et descendant jusqu'à la moitié du mollet, de bottes à talons élevés et d'une casquette fourrée. Les habitants des villes se servent ordinairement d'habits de nankin ou de peluche.

En été et les jours ouvrables, les femmes ne portent au-dessus de la chemise qu'un long châle bariolé au fond brun ou noir et attaché à la ceinture. Les jours de fête, elles mettent deux morceaux d'étoffe de laine de diverses couleurs, dont le premier est attaché à la ceinture de devant, le second à celle de derrière, ensuite de jolis corsets de laine, habituellement sans manches, noirs et verts et ornés quelque peu d'une espèce de broderie. Fait-il froid, elles jettent par dessus une sorte de robe de chambre, remplacée chez les personnes aisées et chez celles qui habitent la ville, par des pelisses et des fourrures de lièvres ou de renards. Elles couvrent les pieds de souliers ou de bottes à grands talons. Des colliers de perles de Venise, des médaillons en or, des jetons et des croix entourent la gorge. Les femmes jeunes et presque toutes les jeunes filles portent, pendant tout l'été, des fleurs fraîches sur la tête ou des couronnes de fleurs qu'elles attachent aux tempes. C'est ce qui produit un effet charmant, lorsqu'on les voit à l'église où elles paraissent toutes habillées comme pour un jour de fête. Pendant l'hiver, elles se parent de fleurs artificielles qu'elles confectionnent elles-mêmes.

La nourriture du peuple consiste en pain de froment et de seigle, en bortsch, c'est-à-dire une soupe de betteraves avec du boeuf et du lard (ce dernier est généralement très-recherché dans le pays), en de petits pâtés avec du lait caillé, enfin en quenelles de farine. Ils aiment peu les légumes. En général, les Petits-Russiens préfèrent les choses salées aux aigres. Ils boivent de l'eau ou du quas de fruits et de prunier sauvage.

Les cérémonies nuptiales présentent quelques particularités intéressantes. La jeune mariée choisit un certain nombre de jeunes filles qui assisteront à toute la noce. Elles portent toutes des bougies attachées à de petites planches, découpées en forme de tête à cheval à l'un des bouts et ornées de fleurs. Les bougies restent allumées jusqu'au moment où la jeune femme est introduite dans la maison de son mari: puis, on les éteint toutes.

Les cortèges funèbres passent, drapeaux déployés, devant les églises dont les cloches sonnent alors à toute volée. Dans les villages, les cimetières manquent souvent tout-à-fait et on enterre les morts dans les jardins. Aux cimetières des villes, on voit souvent les tombeaux ornés de croix hautes de plus de trois archines.

Les Petits-Russiens, riches de poésie et d'imagination, devaient affectionner les légendes et les chants populaires. Aussi trouve-t-on parmi eux un grand nombre d'énigmes, d'adages, de prédictions dont la plupart sont inconnus et ignorés en dehors du pays. Les sorcelleries et les superstitions magiciennes abondent. Tout rappelle le paganisme. Dans la soirée de Kapali, la veille de St. Jean, de jeunes filles, ornées de certaines fleurs et herbes, se réunissent sur les bords d'une eau courante, allument du feu, chantent en dansant à l'entour et finissent par sauter à travers la flamme. En hiver, quand la gelée commence, les jeunes gens et les enfants chantent sous les fenêtres des maisons, demandant des gâteaux et des noix. La veille de Noël, dite ici, comme dans les pays catholiques de l'Allemagne, la soirée sainte, les vieillards du village, entourés du reste des paysans, entonnent des chants sacrés sous les fenêtres des habitations. Au printemps, les garçons et les jeunes filles se réunissent aux endroits qui ont été les premiers à dégeler, faire entendre *des chants de printemps.* Chaque saison a ses chants particuliers qui ne cessent surtout pas aux jours de fête. Les hommes chantent toutefois moins que les femmes et les jeunes filles.

Les danses des Grands-Russiens sont lentes, graves, majestueuses. Elles absorbent ceux qui s'y livrent au point de leur faire oublier et même ignorer la présence de l'étranger qui vient les regarder et dont le costume inusité seul aurait suffi, en tout autre circonstance, pour fixer l'attention du village entier. Par un singulier contraste, ce qui caractérise le Grand-Russien, c'est la légèreté, la facilité pleine de hardiesse des mouvements, tandis que le Petit-Russien, rêveur, lent et circonspect partout ailleurs, échappe pour ainsi dire à sa nature par une danse ani-

mée et singulièrement rapide. Chez les Grands-Russiens, ce sont les hommes, chez les Petits-Russiens, les femmes qui dansent davantage.

Les Petits-Russiens chantent et jouent de plusieurs instruments, sans avoir reçu la moindre éducation musicale. Ils ont en outre des talents de dessin et de peinture vraiment remarquables. Ils sont pieux et sincèrement attachés à leur église. J'ai déjà fait remarquer, que jamais les doctrines d'aucune secte n'ont réussi à pénétrer parmi eux.

Nous quittâmes Charkow dans la soirée du 21 Juillet. En nous réveillant le lendemain matin, nous ne vîmes autour de nous qu'une steppe immense et s'étendant à perte de vue. De l'herbe fanée, des chardons, de minces broussailles, un sol sec et noirâtre, voilà pour la beauté du paysage. Pas d'arbres ni de traces de plantations. De petites rivières se traînant dans des lits de sable. La steppe présente toutefois quelques ondulations de terrain, affectant une forme presque régulière, une sorte d'harmonie, et les naturalistes munis d'une carte spéciale, pourraient peut-être ramener à des règles de formation fixes ces accidents du sol qui donnent à la steppe l'apparence d'une mer houleuse et dont une volonté supérieure aurait subitement arrêté les ondes agitées.

Vers le soir, à quelques relais de Jekaterinoslaw, nous atteignîmes Gubenicho, joli village petit-russien. Un vieux paysan très-intelligent nous communiqua les quelques notices qui vont suivre.

Ce village a 304 habitations et 1017 âmes masculines. Un quart de 7600 dessat. assignées au village, est destiné à des pâturages. Le reste est réparti entre les habitants par portions égales. Toutefois les pauvres, ne pouvant cultiver eux-mêmes leurs terres, doivent les donner à ferme

[illegible] de la couronne [illegible] leurs forêts où il se paie 15 à 2[illegible]. Le prix de transport [illegible] 25 roubles. Ici comme dans tout le Midi, on ne voit plus aux endroits jadis couverts de forêts que de misérables broussailles. Des pépinières [illegible] étaient détruites. C'est là un état de choses qui sollicite toute l'attention du ministère des domaines. Les concombres viennent mal ici, les pastèques seulement dans des terres de choix et alors seulement pour un an. Les pommes de terre et le chanvre, qui demandent des terrains bas, ne réussissent pas davantage. On remarque des ruches considérables. En été, les ruches sont placées par terre et en hiver, on les enfouit sous le sol. Il y a des paysans qui en possèdent jusqu'à 100.

Les paysans plus pauvres ne peuvent louer leurs terres qu'aux membres d'une commune. Dans les successions, c'est ordinairement le plus jeune qui obtient la maison. Les filles ne reçoivent qu'une dot. L'obligation de fournir des aliments aux frères et aux soeurs est sanctionnée par l'usage et non par une loi. La nourriture des paysans se compose de pain de froment et de seigle et quelquefois

d'orge, de pâte de millet, d'agneau, de porc et d'oies. Peu de légumes, beaucoup de viande, de sorte que la nourriture est tout autre que dans le nord de la Russie. Le fer coûte ici 8 à 10 roubles assign. le poud. Quant au sel, les paysans l'achètent dans la Crimée à 94 copeks le poud, et avec le prix de transport il revient à 1 rouble 34 copeks. Dans les boutiques des petites villes, on le paie 1 rouble 50 copeks. Le blé est surtout expédié pour Nowomoskofsk, à vingt verstes de distance. Le costume est celui que j'ai décrit plus haut; les jeunes gens portent des moustaches petit-russiennes, tandis que les hommes âgés ont la grande barbe des Grands-Russiens. En général, les hommes ne sont guère beaux; des nez retroussés et les pommettes des joues saillantes se retrouvent partout. Les femmes sont plus jolies, du moins elles sont rondelettes et pleines de vivacité.

Le long de toute cette route et, à vrai dire, depuis le Bitjuk, nous vîmes des auberges isolées, ce qui n'est pas le cas pour la Russie du Nord. Au reste, chez les Petits-Russiens l'état d'aubergiste ne constitue pas un métier spécial: on vous accueille dans une maison quelconque du village, que vous payiez ou non, comme vous le trouvez bon. Les auberges isolées dont je parle, ne servent que de relais aux voituriers. Les postes sont tenues par les juifs qui trompent les voyageurs s'ils peuvent. Toutefois je n'ai pas entendu à cet égard de plaintes en Russie, grâce à l'excellent postillion Thimothée que l'on m'avait donné pour le voyage.

A quatre-vingt-quinze verstes de Jekatrinoslaw à droite de la rue se trouve une sorte de rempart fort élevé et dont l'origine est inconnue. Bien que situé dans le Midi, il faisait peut-être partie de la fortification érigée en vue des Tartares et dont j'ai parlé plus haut.

Arrivés fort tard à Jekaterinoslaw, nous passâmes la nuit dans une très-mauvaise auberge. Le lendemain matin, lorsque nous parcourûmes la ville, elle nous fit l'effet d'une grande fondation restée à l'état de projet, sinon d'une ancienne grandeur déchue. Sous Catherine II, elle devait être

la résidence d'été des Czars. L'endroit était du reste autrefois situé sur la rive gauche du Dnieper; Potemkin le transporta sur la rive droite et l'agrandit au point de le transformer en ville.

Le jardin public, fondé par le gouvernement il y a quarante ans et grand de 30 dessat., renferme une école de jardinage. Le directeur et ses aides, tous Allemands, nous en firent les honneurs avec empressement. Les fleurs étaient belles, mais ce qui présentait le plus d'intérêt, c'étaient les pépinières. C'est en s'appuyant sur la bonne croissance de ces dernières que le directeur nous démontra à quel point certaines parties de la steppe étaient susceptibles d'être changées en forêts. On voit ici tous les arbres forestiers, des chênes (quercus robur), des frênes, des acacias, des peupliers de toutes les classes, même des hêtres que l'on voit nulle part ailleurs en Russie, et tous ces arbres viennent à merveille. Je ne crois pas, ainsi qu'on le prétend, que sous une couche de terre grasse et bonne, la steppe en cacherait une autre, sèche, stérile et mortelle aux racines des arbres: si cela était vrai, il faudrait admettre qu'à Jekaterinoslaw du moins, la profondeur de cette mauvaise couche est considérable, puisque des arbres mêmes aux racines pivotantes, tels que le chêne qui pousse ses racines aussi avant dans la terre que les branches s'élèvent haut dans les airs, présentent un aspect très-satisfaisant. On donnerait 150 ans aux chênes de quarante ans que l'on voit en cet endroit, tant leur croissance est belle et rapide. Des peupliers de trente ans ont jusqu'à quatorze pieds de circonférence. L'expérience n'a pas encore démontré si ces arbres atteignent un âge avancé; mais si, ce qui est le cas réel, ils ont acquis tout leur développement en 30 et 40 ans, quel mal y a-t-il à ce qu'ils meurent plus tôt. Il serait toutefois possible, que cette croissance rapide nuisît à la qualité du bois. Quant aux fruits que l'on nous présenta, ils étaient agréables au goût, bien que d'un aspect disgrâcieux: mais dans les pays du Midi il en est toujours ainsi. — La chaleur était de 28° Réaum. à l'ombre.

Après avoir été voir les différents fonctionnaires, nous dînâmes chez le gouverneur, homme d'esprit et très-aimable. Nous trouvâmes chez lui un médecin allemand, le docteur Sachs, de la Gallicie, qui, après le dîner, nous fit voir la ville. Sur une colline dominant le Dnieper, on voit un monument commémoratif de l'entrevue de Joseph II et de Catherine II et que l'âge a presque transformé en ruine. L'espace occupé par ce monument et par une église avec un cimetière, qui se trouvent en face, était destiné par Catherine à recevoir les fondations d'une cathédrale, qui aurait été plus grande que celle de St. Pierre à Rome et bâtie sur le même modèle.

Le long du Dnieper s'étend un parc dû à Potemkin, qui avait ici un palais dont le luxe et la magnificence surpassaient tout ce que l'on pût voir alors en Russie. Des miroirs de métal y occupaient des murs entiers; d'immenses trésors artistiques et des objets de curiosité sans nombre y étaient, pour ainsi dire, répandus à profusion.— Mais à la mort de Catherine II, l'empereur Paul ordonna de vendre aux enchères tout ce que renfermait ce palais. On exécuta les ordres du maître en 24 heures. Les valeurs considérables et dont la somme remontait à plusieurs millions, furent jetées aux acheteurs pour quelques milliers de roubles, et toutes ces merveilles ont disparu sans trace. Le palais et le parc furent abandonnés à la noblesse du gouvernement, qui laisse tomber en ruines le premier. Quant au parc, c'est, à part ceux de la Crimée, le mieux situé de toute la Russie. S'étendant le long de la rive pleine de rochers du Dnieper, il offre des vues admirables sur la rive opposée et sur le fleuve qui coule ici, large et majestueux comme le Rhin. Le Dnieper toutefois, s'emplissant de plus en plus de sable, se rétrécit d'année en année. Aussi n'est-il navigable qu'au printemps et seulement pendant six semaines. Non loin de cet endroit, la navigation est presque arrêtée par les chutes d'eau qu'occasionne la traînée de granit qui, des monts Karpathes, s'étend à travers la steppe et dans l'eau du Dnieper.



Une autre création de Potemkin, une immense fabrique de drap de la couronne, fondée avec un capital de 14 millions et qui occupait 7000 ouvriers, a également péri. Un général inspecteur ayant écrit à St. Pétersbourg que cette fabrique ne donnait pas de grands avantages, les machines furent vendues, par ordre supérieur. La fabrique ayant mis en circulation, pendant qu'elle existait, deux millions, dont la moitié revenait à la ville, celle-ci a éprouvé une perte sensible de la suppression. Les bâtiments affectés aux travaux, tombent en ruines et servent de refuges aux voleurs et aux vagabonds.

Nous fûmes ensuite voir la grande fabrique de drap de M. Neumann, né à Aix-la-Chapelle et établi en Russie depuis 1815. Long-temps placé comme directeur à la tête de beaucoup de fabriques particulières ou de la couronne, il parvint à amasser 100,000 roubles d'épargnes et fonda, à son tour, une fabrique que nous trouvâmes dans une situation très-prospère. Il fabrique par an à peu près 18,000 arschins de drap moyen, à 8 ou 14 roubles l'arschin. C'est à lui que je dois les quelques notices qui vont suivre.

La brebis à laine fine (électorale) supporte bien le climat de la Russie du Midi, si l'on n'en considère que l'aspect extérieur. Mais de fait, la laine est complètement gâtée par les grandes chaleurs, par les vents âpres et la fine poussière de la steppe. Cette poussière pénètre la peau, dessèche l'huile des organes capillaires et finit par ôter à la laine la force et l'élasticité qui distinguent celle de la Saxe. Il en résulte que, si l'on veut utiliser quelque peu cette laine si belle en apparence, il faut joindre plusieurs fils pour en former un seul, ce qui donne au drap un air grossier, sans le rendre plus solide. Le prix de la laine la plus fine était, à cette époque, de 28 roubles assign. le poud, ce qui équivaut à peu près à 24 roubles le quintal et prouve son peu de valeur. Ajoutez que les propriétaires ne soignent pas le lavage de la laine et en confondent les espèces différentes. Aussi faut-il bien se garder d'acheter d'après des échantillons. On ne voit nulle

part d'assortisseurs. Les propriétaires qui ont de petites fabriques à eux et y font travailler leurs laines par leurs serfs, ne comptent pour rien le travail de ces derniers et vendent les produits aux plus bas prix. Autrefois, le cours en variait d'une manière étrange. Quant à concourir avec l'étranger, il ne faut pas y songer, et la protection douanière est une nécessité pour cet article.

En ce qui concerne le prix de la main-d'oeuvre, M. Neumann nous dit que les hommes adultes recevaient 27 roubles assign. par mois. Mais si la récolte est abondante, les ouvriers sont si rares, qu'il faut les payer à raison de 2 roubles 50 copeks assign. par jour sans compter la nourriture, qui est très-copieuse et qui revient à 1 rouble 50 copeks. Les jeunes filles recevaient 18 à 25 copeks, les enfants 15 copeks assign. M. Neumann nous dit qu'il fabriquait des draps trop fins, qu'il y était forcé par son établissement tel qu'il était organisé, mais qu'il se trouverait mieux de la fabrication de drap de soldat à 2 roubles 5 copeks assign. Je rapporte ces données sans me charger de résoudre ce qu'elles présentent de contradiction.

Tout ce pays est une sorte de terre vierge où arrivent tous les jours et de tous les coins de la Russie, de nouveaux colons, des Grands- et des Petits-Russiens, des Valaques, des habitants de la Servie, des Albanais, beaucoup de Grecs, des Tartares et des Allemands. Les propriétaires dans les gouvernements de la Grande-Russie amènent leurs serfs, d'autres y émigrent de l'ancienne Pologne, notamment de la Schliachta, et la noblesse pauvre de la province de Rjasan fournit son contingent aux colonies. Ceux qui s'établissent sur des terres de la couronne, reçoivent du gouvernement 8 dessat., 100 roubles argent de subside pour les bâtisses nécessaires, enfin la franchise d'impôts pour un nombre déterminé d'années. Le prix des terres augmente rapidement. La dessat. qui, il y a neuf ans, se vendait 8 à 10 roubles assign., se vend maintenant 30 à 35; celle qui s'affermait alors pour 10 à 15 copeks, ne coûte plus qu'un rouble à 1 rouble 50 copeks de fermage. On voit naturellement beaucoup de

vagabonds, appelés *Nesnajusschtschije, ignorants*, parce que, interrogés sur leur origine, leur état etc. ils doivent répondre: ne snaju, *je ne sais.*

Un oukase a déclaré serfs d'un propriétaire tous ceux qui s'étaient établis sur les terres de ce dernier. Or, du temps de Potemkin, on avait donné à des seigneurs des terrains immenses qui alors n'avaient aucune valeur. Plus tard, des paysans s'y fixèrent croyant le sol libre. Alors les propriétaires arrivent, font valoir leurs titres et s'emparent des hommes, déclarés leurs serfs en vertu de l'oukase. On a vu aussi un seigneur pauvre acquérir quelques dessat., revendiquer ensuite des centaines de paysans libres qui avaient colonisé des terres dans le voisinage et ne pouvaient produire leur titre d'acquisition. Ils perdirent en conséquence leur procès et furent adjugés au seigneur.

Chapitre XIX.

Depart de Jekaterinoslaw. — Les Ménnonites de Chortitz. — Jean Kornies. — Colonies allemandes sur la Malotschnaja. — Frères de Hutter. — Tombeau d'un Saint tartare.

Le 23, nous atteignîmes de grand matin le Dnieper et notre voiture fut transportée sur l'autre rive au moyen d'un bac ressemblant à ceux d'Allemagne, dans lesquels le véhicule entre de plein pied. Les Russes, si habiles d'ordinaire, n'ont pas su se défaire jusqu'ici de cette coutume absurde qui consiste à mettre la voiture de travers dans le bac. Ici, c'étaient des colons allemands qui se chargèrent de nous faire passer le fleuve. Bientôt, en arrivant à Rosenthal, colonie allemande et faisant partie du grand établissement ménnonite du cercle de Chortitz, nous pûmes nous croire sur les bords de la Vistule dans la Prusse occidentale. Depuis les habitants jusqu'aux animaux et jusqu'aux ustensiles aratoires et de ménage, tout nous rappela l'Allemagne. Il en était de même pour la division des champs, la situation et la distribution des villages, le jardinage, la culture des légumes, des pommes de terre etc. etc. Chez les colons du Wolga au contraire, le langage, le costume et les moeurs seuls étaient demeurés allemands: le reste avait pris le caractère russe.

Cette colonie allemande, comprenant dix-sept villages, a été fondée par les Ménnonites, ces successeurs des Anabaptistes. Ceux-ci ayant été poursuivis et en partie ex-

11*

terminés, Simon Ménno, ecclésiastique frison, raviva leur doctrine en la rapprochant du véritable esprit chrétien qui est la tolérance et l'amour. A travers des obstacles et des misères de toute nature, la secte de Simon Ménno fit des progrès, surtout chez les Frisons et les Hollandais. Entre 1540 et 1550, les persécutions de l'église orthodoxe les firent émigrer et s'établir dans la Prusse occidentale. Les rois de Pologne les harcelèrent; puis, ils leur accordèrent des privilèges (le dernier que l'on ait conservé est de 1642). Les rois guerriers de la Prusse prenaient surtout ombrage de ce que les Ménnonites, pour des motifs religieux, refusèrent de se faire soldats. Aussi devaient-ils payer un impôt aux écoles militaires (maisons de cadets) en échange de leur affranchissement du service militaire. Il leur était défendu en outre d'acquérir plus de terres qu'ils ne possédaient au moment où l'ordonnance qui les concernait, fut rendue.

Or, l'agriculture étant pour les Ménnonites un devoir religieux d'après les mots de la Bible: tu mangeras ton pain à la sueur de ton front; la division des fermes étant rendue difficile par leur dispersion naturelle et par les moeurs des fermiers qui s'opposaient à cette division: un grand nombre de Ménnonites résolurent d'émigrer en Russie. Ils se rachetèrent, moyennant certaines conventions, de la Prusse et obtinrent du gouvernement russe la permission de se fixer dans le pays que l'on voulait bien leur assigner.

La première émigration date de 1783. On ignore l'endroit précis où ils s'établirent en premier lieu. C'était probablement dans les environs d'Ostrog, dans la Pologne russe, où il s'en trouve aujourd'hui encore une colonie de deux villages. D'autres Ménnonites étant venus les rejoindre, ils allèrent, à ce qu'il paraît, transporter leurs pénates sur le Dnieper, à 60 verstes au midi de Jekaterinoslaw. Là, le gouvernement accorda 32,684 dessat. à 330 familles (d'à peu près 1650 membres). Chaque famille devait recevoir 65 dessat. et le reste être réservé aux familles qui pourraient survenir plus tard. Les nouveaux colons, loin d'être pauvres, se firent néanmoins accorder par le gou-

vernement un prêt de 341,800 roubles argent (1,196,300 roubles assign.) qui, à 30,000 roubles argent près, étaient remboursés en 1842.

Voici maintenant le tableau de l'accroissement de la population de ces 17 villages, accroissement qui, en 30 ans, a été de 160 pCt., ce qui s'explique par l'arrivée incessante de nouveaux colons de la Prusse occidentale. Cette même augmentation venue du dehors, est le motif de l'excès des hommes sur les femmes. Aussi, dans ces dernières années, les hommes ne l'importent-ils plus autant en nombre.

Année.	Nombre des familles.	Nombre des âmes.		
		Masculines.	Féminines.	Total.
1789	330	?	?	
1813	?	1255	1191	2446
1819	590	1489	1399	2888
1838	?	2789	?	
1843	873	3178	3198	6376

Cette population se divise par métiers de la manière suivante:

	Horlogers	Charpentiers	Menuisiers	Tourneurs	Tonneliers	Cordonniers	Tailleurs	Tisserands	Forgerons
1819	2	26	18	9	10	20	25	49	16
1843	5	31	27	2	3	17	11	37	40

Le décroissement de plusieurs de ces métiers a sa source dans la concurrence introduite pendant ces dernié-

res années, tandis qu'autrefois beaucoup de produits étaient vendus aux Russes du voisinage*).

	Nombre des habitations	Nombre des églises	Nombre des moulins à vent	Nombre des moulins à chevaux	Nombre des moulins à gruau
1819	476	2	22	1	3
1843	850	2	43	3	5

Un peu plus de la moitié des établissements sont les fermes proprement dites; le reste est habité par des artisans, des petits marchands, des manoeuvres etc.

	Nombre des charrues	Nombre des herses	Nombre des voitures	Nombre des chevaux	Nombre des bêtes à corne	Nombre des brebis	Nombre des porcs
1813	?	?	?	2735	4440	5921	2154
1819	345	542	532	2582	6090	11,774	2070
1843	631	1028	1194	3476	5570	47,241	1299

La prospérité croissante de la colonie s'apprécie le mieux d'après l'augmentation de l'inventaire que nous venons de dresser. En 24 ans, les ustensiles aratoires se sont accrus du double, les chevaux de la moitié; si les bêtes à corne et les porcs ont diminué, en compensation les brebis, ce qui est énorme, se sont augmentées du quadruple. En comptant 8 porcs ou brebis sur une bête à corne, on voit que, par l'excès de l'oviculture, l'inventaire total du bétail a gagné 50 pCt.

*) Voyez le livre sur les Mennonites des MM. Reiwitz et Wadzeck (Berlin, 1821, *en allemand*).

		dessat.
Les colonies ont reçu en tout un territoire de		32,663
En 1843, elles formaient champs de labour		7,120
„ „ „ „	jardins fermés et plantations de mûriers	156
„ „ „ „	champs de légumes dans les jardins	$55\frac{5}{8}$
„ „ „ „	foins ou prés	6,321
„ „ „ „	pâturages	8,100
„ „ „ „	pâturages pour les brebis	10,677
Emplacement des villages, voies de communication, lacs etc.		$254\frac{3}{5}$

On voit d'après cela que l'élève du bétail l'emporte de beaucoup sur l'agriculture. C'est pourquoi la vente du bétail et des produits qu'il donne, présentait en 1843 les résultats suivants:

		Roubles argent.	Co-peks.
On avait vendu	187 chevaux	10,675	—
„ „ „	bêtes à corne	19,541	—
„ „ „	1328 brebis, moutons etc. appartenants à la commune	5,515	26
„ „ „	17,617 brebis, appartenantes à des particuliers	50,566	39
„ „ „	289 pouds et 29 livres de laine pour la commune	7,712	—
„ „ „	2775 id. pour des particuliers	75,716	—
„ „ „	1434 pouds de beurre	13,564	—
„ „ „	29 pouds de fromage	275	—
„ „ „	20 pouds de viande fumée	191	—
„ „ „	2 pouds 2 livres de soie	745	15
		184,500	80

La commune possède 4493 têtes de brebis. Les magasins contenaient 4026 tschetwerts de blé d'hiver et 497 tschetwerts de blé d'été.

Dans l'automne de 1842, on avait semé 1437 tschetwerts de grains d'hiver. En printemps 1843, 3346 de grains d'été.

En fait de fabriques, on comptait une distillerie, une brasserie, une fabrique de vinaigre, deux teintures de toile.

Le terrain des colonies, par le voisinage du Dnieper, est couvert de collines. L'eau faisant défaut sur les hauteurs, on a établi les villages dans de petites vallées et des ravins. Les villages de Kronwerde et d'Einlage sont admirablement situés le long de quelques rochers et sont près du fleuve.

Le sol est fertile et demande peu de culture. Néanmoins le climat, le changement fréquent de température et surtout la sécheresse trompent souvent les meilleures espérances. On a besoin de 6 chevaux pour labourer un terrain nouveau, de 4 dans la seconde année, de 2 dans la troisième et les années suivantes. Le froment vient mal, néanmoins on le cultive par ce qu'il se vend à des prix élevés et souvent le triple du seigle. En 1819, on achetait 1 tschetwert de froment 15 à 17 roubles assignats, de seigle 5 à 7, d'avoine et d'orge 5 à 6. La main-d'oeuvre étant chère, on ne labourait alors pour le seigle qu'une fois en faisant deux récoltes* ; car on laissait mûrir les grains à l'excès, afin d'obtenir une seconde récolte par les grains qui tombaient. Le bas prix du blé amenait les habitants à entretenir des basse-cours immenses. On ne remonte pas le Dnieper à cause de ses chutes, et il s'ensable de plus en plus à la descente. L'élève du bétail

*) En 1819, la journée d'un ouvrier était de 1½ roubles assign., pendant la moisson de 2 roubles assign., la nourriture non comprise et qui se donnait à part (le rouble assign. équivalait alors à 16 sgr.). Un ouvrier maçon ou charpentier recevait 2½ roubles assign. et la nourriture, le maître 5 roubles assign. et toujours la nourriture.

fournit donc seule quelques avantages, et ses produits s'écoulent d'autant plus facilement que les Russes et les Tartares du voisinage, sans adopter eux-mêmes la préparation de la viande, du beurre et du fromage particulière aux Allemands, en préfèrent cependant les produits à tous les autres.

Sans posséder des forêts proprement dites, les colons se procurent le bois de construction et même de chauffage dont ils ont besoin, dans une île boisée du Dnieper qui leur appartient, et par des plantations qu'ils ont établies dans les vallées et les ravins.

Autrefois, le melon leur tenait lieu de tout autre fruit: aujourd'hui, ils ont de jolis enclos d'arbres fruitiers.

Dès 1819, on a fait la remarque que depuis 1790, époque où l'on avait commencé à cultiver le pays, les hivers étaient devenus de plus en plus rigoureux. Jadis, on n'avait pas besoin de faucher du foin pour la nourriture du bétail pendant l'hiver. Les animaux passaient alors la mauvaise saison en plein air et trouvaient de l'herbe en tous lieux.

Les 17 villages forment une commune collective sous une seule administration qui reçoit et gère les revenus de l'agriculture communale, du péage du Dnieper, des fermes, de la brasserie et de la distillerie. Ces villages ont un magasin communal, une société d'assurance contre les incendies, deux églises et une école dans chaque village. L'hôtel de ville et le siège d'une sorte de mairie collective, présidée par ce que l'on appellerait ailleurs un bourgmestre, se trouvent dans le village de Chortitz. Il est assisté d'un secrétaire qui sait l'allemand et le russe.

Après quelques heures de halte, nous partîmes pour les colonies ménnonites situées sur la Malotschnaja, à 80 ou 90 verstes vers le Midi. Vers le soir, nous atteignîmes

un village qui en fait partie, Halbstadt, dont un des riches habitants nous accueillit avec une cordiale hospitalité. Le lendemain, 24 Juillet, c'était un dimanche, nous nous rendîmes au chef-lieu Orlow, qui se trouve à une lieue de distance. Le service divin ayant précisément commencé, je m'empressai d'aller à l'église où je vis la première fois les cérémonies du culte ménnonite. La salle, car l'église n'était pas autre chose, n'avait pas d'ornements. Une estrade pour le prédicateur en place de l'autel, des bancs ordinaires le long des murs. Après un chant antique et luthérien, le prédicateur commença le sermon. Les Ménnonites n'ont pas de prêtre ayant fait sa théologie; la commune en nomme un d'office parmi ses membres, et celui sur lequel tombe le choix de ses frères, ne peut s'y refuser. Il ne reçoit d'appointements que lorsqu'il est dénué de ressources et que la charge l'empêche d'exercer une autre profession. Cette circonstance me fit admirer la facilité d'élocution du prédicateur que nous entendîmes. Son sermon n'était évidemment pas préparé, car, par une transition naturelle, il vint à parler de nous autres étrangers. Il dit, que nous leur apportions des paroles d'amitié de la patrie, que nous étions venus prendre connaissance de leur situation afin d'en rendre compte à leurs frères de l'Allemagne. Enfin, il nous souhaita du bonheur pour notre voyage et engagea la commune à joindre sa prière à la sienne. Ce discours correct, simple et touchant, prononcé, sans emphase et sans fausse déclamation, par un membre de la commune, par un laïque, prouve de nouveau, que la vraie parole de Dieu n'a que faire de subtilités scolastiques, de recherches laborieuses. C'est le principe vital du christianisme, inhérent même aux aberrations de ce que l'église condamne comme hérésie, qui l'inspire; ce sont les traditions chrétiennes qui la conservent. Elle n'a besoin ni d'ornements ni d'ambages. Elle émeut et entraîne, parcequ'elle est pure dans la naïveté et forte dans son onction naturelle.

Au sortir de l'église, nous fîmes la connaissance d'un des Allemands les plus remarquables et les plus intéres-

sants qui habitent la Russie, Jean Kornies, qui avait quitté tout jeune, au commencement de ce siècle, la Prusse occidentale pour s'établir avec ses parents sur les rives de la Malotschnaja. Sans avoir jamais fréquenté une école, un bon sens naturel, une grande rapidité de conception et un amour inné de toutes les bonnes et les belles choses lui ont fait deviner, pour ainsi dire, les connaissances nécessaires à sa position, et joints à un coeur excellent, lui ont donné une influence prépondérante sur l'esprit de ces concitoyens. Si l'idée venait à l'empereur de Russie de le nommer gouverneur du pays, il ne serait pas déplacé dans ce poste élevé. Mais, ayant conservé dans ses moeurs toute la simplicité de son origine, il ne veut pas sortir de sa sphère et accomplir ce que tout paysan ménnonite promet lors de son baptême, de ne pas aspirer à régner et de se refuser au service militaire. Sans rang et sans titre, distinctions que sa religion lui défend d'ailleurs d'accepter, il exerce une sorte d'empire spontané et incontesté sur les Ménnonites, ses frères. Le gouverneur de toute la nouvelle Russie, l'excellent prince Woronzow lui-même, n'entreprend guère rien concernant l'administration du pays, sans consulter préalablement notre paysan, Jean Kornies.

Après avoir passé la journée à examiner, jusque dans les détails les plus minutieux, cette colonie, nous allâmes le lendemain, 25 Juillet, visiter le village tartare nogaï d'Akeima situé dans le voisinage, et où M. Kornies voulut bien nous accompagner. Quel fut mon étonnement, lorsque je vis un village entièrement allemand et construit d'après le modèle de la colonie ménnonite. C'est M. Kornies qui avait appris aux Tartares de bâtir de la sorte, en les y aidant de son mieux. On me dit que, grâce à lui, un grand nombre de villages habités par près de 17000 Tartares, avaient suivi cet exemple. Nous rencontrâmes une députation de Tartares encore nomades, qui vint lui dire: „Tu es le père de notre peuple: viens, sois notre père à notre tour, et assiste-nous comme tu as assisté les autres.“

Les maisons de ce village étaient presque toutes régulièrement et solidement bâties. Elles avaient des cheminées et étaient entourées d'une cour fermée. Deux peupliers et de petits parterres de fleurs se trouvaient à droite et à gauche de la porte de la maison. Les vergers contenaient un grand nombre de beaux arbres fruitiers. Des charrues, des herses et des voitures étaient amoncelées, d'après la coutume ménnonite, dans la cour dont un des angles servait d'appui à un monceau de briques de fumier, rangées dans un ordre parfait et destinées au chauffage.



Maison d'un Tartare nogai dans le village d'Akcima, non loin de la colonie des Ménnonites.

Le maître de l'habitation, un Tartare, remarquable de force et de beauté et qui était le *maire* du village, reçut M. Kornies avec une cordialité respectueuse et nous introduisit dans sa maison. Arrangée à peu près comme celle des Ménnonites, son ameublement était moins cossu, cependant les ustensiles de ménage y étaient en nombre suffisant et on n'y voyait pas de signes de pauvreté. Notre hôte consentit à nous montrer les femmes dans

leur costume national, condescendance dont il fallait tenir compte à un Musulman. Il sortit et revint après un quart d'heure avec ses trois femmes habillées à la tartare, ayant la bouche, comme toujours, hermétiquement voilée. Elles étaient jeunes, petites, grasses, sans répondre toutefois à nos idées de beauté et de gentillesse.

D'ici nous partîmes pour une métairie appartenante à M. Kornies qui l'a fondée. Le long de la route, nous vîmes de lui des plantations et des pépinières dans le meilleur état. Une entre autres, de chênes et d'ormes, placée sur un ancien tumulus (Kourgan), bien que particulièrement exposée aux vents de la steppe, offrait un bel aspect. La métairie dont je viens de parler, a plusieurs milliers de dessat. de circonférence: les bâtiments sont tous construits à neuf et en briques, l'élève du bétail est excellente et comprend des bêtes à corne de la Prusse occidentale et des brebis améliorées. Un des côtés de la cour est formé par la lisière des plantations et des pépinières. On trouve ici toutes les espèces d'arbres possibles. Chaque espèce a trois champs, un pour la semence, l'autre pour la transplantation, enfin un troisième pour les arbres en place. On vend les jeunes plantes des deux premiers champs. Toutes les espèces importantes paraissaient bien venir, le bois feuillu toutefois mieux que les sapins. C'est le frère de M. Kornies qui se trouve à la tête de tout cet établissement.

Plus on vit avec les Ménnonites, et plus on comprend leur vie intime et relevé par l'amour du prochain. Bien différent de la politesse cérémonieuse des paysans russes, tendres à l'excès quand l'eau de vie leur est montée à la tête, le caractère de nos Allemands, un peu gauches, un peu raides et rappelant sous ce rapport encore la mère patrie, les porte d'autre part à s'entr'aider, à se surpasser en bienfaits mutuels, en un mot, à pratiquer la doctrine de l'évangile dans ce qu'elle a de plus pur et de plus élevé.

C'est pourquoi l'égalité la plus parfaite règne parmi les membres de cette communauté. L'agriculture étant

pour eux un devoir religieux, tous ne peuvent être que paysans. Toute autre profession se subordonne au travail de la terre. Leurs préposés et leurs prédicateurs eux-mêmes sont et demeurent des agriculteurs.

C'est pourquoi aussi les rapports du maître au serviteur sont plutôt ceux dans lesquels se trouvent ailleurs les pères et les fils. Ce qu'il me fut donné d'observer des procédés de M. Kornies envers le valet de ferme qui conduisit notre voiture, m'en fournit un exemple frappant.

Sur la remarque que je lui en fis, M. Kornies me répondit: „Chez nous, les fils mêmes des paysans riches entrent pour quelque temps en service chez un de leurs voisins. De là cette situation particulière de la servitude qui en devient plutôt une école qu'un métier. Un de mes frères plus jeunes était mon valet de ferme pendant quelque temps, et je le garde comme économe. Nous payons à nos valets et à nos servantes 30 à 70 roubles argent de salaire, ce qui se compense tôt ou tard sans nuire à personne. C'est ainsi que le pauvre lui-même peut amasser une petite fortune, défricher une de ces terres incultes, qui abondent dans le pays, établir une petite économie rurale et souvent devenir paysan-propriétaire. Aussi n'est-il pas rare de voir les filles des paysans riches épouser le valet de ferme, fût-il de beaucoup moins fortuné qu'elles. Tenez, ma fille à moi peut épouser qui bon lui semble, se prît-elle à aimer un valet pauvre, mais honnête et laborieux.“

Il faut savoir que M. Kornies n'avait qu'un fils et une fille, celle-ci âgée de dix-huit ans, non encore baptisée, jolie du reste et riche, à ce qu'on disait, d'un million.

Il y aura naturellement chez les Mennonites, comme partout, des inégalités de fortune et de position, de l'orgueil amené par les richesses, et d'autres défauts inhérents à l'humanité fragile. Les habitants de Chortitz notamment paraissent quelque peu dégénérés à cet égard. Mais ce sont là des exceptions qui confirment la règle.

Nous dînâmes chez M. Kornies. La nourriture était saine et en tout celle des ménages allemands. Le vin,

comme le reste, était le produit du pays. Les plats et les ustensiles rappelaient les moeurs antiques. Le repas ne fut partagé ni par la femme de M. Kornies, ni par sa fille, la première ne quittant pas la cuisine où elle préparait le dîner, l'autre nous servant debout, suivant la coutume traditionnelle de l'Allemagne.

Le 26 Juillet, M. Kornies nous accompagna dans les autres colonies allemandes, habitées pour la plupart par des paysans wurtembergeois. Inférieures à celles des Ménnonites quant à l'aisance, l'ordre et la moralité, elles semblaient dépérir pendant quelque temps. Néanmoins, elles se sont relevées dans ces dernières années, et dans quelques villages, on voit même se répandre une sorte de bien-être relatif.

Nous visitâmes ensuite le village de Bogdonowka, habité par des Douchoborz, ainsi que je l'ai rapporté au premier volume, où j'ai raconté cette excursion avec une certaine étendue.

C'est à M. Kornies que je dois sur la colonie des Ménnonites les notices de statistique qui vont suivre.

L'établissement de Chortitz ayant parfaitement réussi, 347 autres familles ménnonites résolurent, en 1803, d'émigrer de la Prusse occidentale pour la Russie. Le gouvernement de ce dernier pays leur assigna un espace déterminé de terres sur la Malotschnaja. Les premiers colons fondèrent 17 villages en 1804 et en 1805. D'autres étant continuellement survenus de la Prusse occidentale, la population augmenta rapidement, et entre 1806 et 1822 s'élevèrent 16 nouveaux villages auxquels s'ajoutèrent onze depuis cette époque jusqu'aujourd'hui. Le dernier remonte seulement à quelques années.

A ces 44 villages, le gouvernement accorda l'usufruit de 96,812 dessat. de terres. Mais nos industrieux colons en louèrent en outre 48,446 dessat. à leurs voisins, aux Tartares, aux colons allemands, aux Malakans etc. Enfin, l'empereur donna 3500 dessat. dans un but particulier, de sorte que tout le territoire comprend 148,758 dessat. ou à peu près 26 $\frac{4}{5}$ lieues carrées. Ce territoire était habité, en 1838, par 5521 âmes masculines et en 1842, par 6334 âmes masculines et 6227 âmes féminines, en tout par 2517 familles. 1041 de ces familles s'adonnaient à l'agriculture, 938 fournissaient des ouvriers à la journée, 538 exerçaient le commerce ou des professions industrielles. 84 personnes, enfants des colons, étaient en service les uns chez les autres. On employait enfin 242 ouvriers russes.

Le sol que la colonie de 1803 devait défricher, était dénué d'arbres, mais fertile. Voulant imiter en tout leurs frères de Chortitz, les colons avaient apporté des chevaux, des voitures chargées des lits, des meubles et des ustensiles nécessaires, puis, tant de brebis et de bêtes à corne, qu'en traversant la Pologne, ils étaient forcés, en vue de la nourriture de tout ce bétail, de se diviser en plusieurs colonnes. En fait d'argent, ils n'avaient que faire des avances du gouvernement: plusieurs d'entre eux avaient 10 à 12,000 ducats en or, et les 347 familles réunies pouvaient disposer de 150,000 ducats.

Afin de bâtir les villages avec régularité, on donna 40 toises de largeur, en laissant 14 toises d'espace entre toutes les deux cours.

Le gouvernement leur accorda une franchise d'impôts de dix ans et les dispensa pour toujours du service militaire. Chaque famille d'agriculture reçut 65 dessat. à cultiver. Du territoire de 96,812 dessat. concédé par la couronne, 68,052 sont partagées entre les familles actuellement établies, et 28,769 en sont réservées pour les colons futurs. Enfin, de ces 68,052 dessat., 26018 sont utilisées comme champs de labour, le reste sert de foins et de pâturage.

Quant aux impôts, les Ménnonites paient: 1) en guise d'obrok, $4\frac{2}{7}$ copeks arg. pour chaque dessat., plus quelques prestations en nature au montant de $\frac{3}{4}$ copeks par dessat.; 2) comme taille personnelle, 60 copeks arg. pour chaque âme masculine ou féminine capable de travailler, et cela depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de soixante.

Ces impôts, on le voit, diffèrent de ceux usités dans les autres parties de l'empire. Je penche toutefois à croire que le gouvernement, réclamant, comme à l'ordinaire, la taille et l'obrok d'après le nombre des âmes de révision, laisse aux Ménnonites la faculté de répartir cette somme entre eux suivant la règle indiquée, et de payer le total au trésor public. C'est l'administration du cercle qui, tous les ans, fixe les impôts, les perçoit et les délivre à la caisse de la couronne. En 1842, de 6434 âmes masculines, 314 jouissaient encore de la franchise de dix ans et ne payaient pas d'impôts.

On prélevait 30 copeks arg. sur chaque foyer pour les salaires de *l'Ancien*, du secrétaire etc., enfin 14 copeks arg. sur chaque âme capable de travail pour l'entretien des plantations communales.

Il y avait 1779 maisons ou plutôt *métairies;* car les Ménnonites ont conservé cette coutume des habitants de la Prusse occidentale, de réunir l'habitation, la grange et les étables sous un seul et même toit, en ce sens que deux ailes de bâtiment, formant un angle droit, sont réservées, l'une à l'habitation et en partie aux étables, l'autre à la grange. De ces 1779 maisons, il y en avait

en pierres	52
„ briques	157
„ briques non cuites .	1240
„ bois et torchis . . .	209
„ bois	121

Tuileries pour les toits 3 (en 1842, on y avait cuit 51,119 pièces et vendu 43,119, le millier à 60 roubles assign.; en 1844 furent cuites 62,400 pièces qui ne couvraient pas les demandes).

Tours à chaux . 1
Teintureries . . 12
Foulures 3
Draperies . . . 1. (En 1844 furent fabriqués 6431½ arschins de draps, que l'on vendit 36,561 roubles assign. et qui ne satisfirent pas les demandes).

En ce qui concerne les maisons communales on comptait

Bailliages 3
Bâtiments destinés aux usages pieux . 9
Ecoles . . . . 47*)
Bergeries 4
Brasseries 2

Voici le tableau des artisans:

Horlogers	12	—	Charpentiers . . .	31
Menuisiers . . .	35	—	Tourneurs . . .	8
Tonneliers . . .	3	—	Cordonniers . . .	34
Tailleurs	25	—	Tisserands . . .	142
Forgerons . . .	68	—	Charrons	44
Maçons	9	—	Cordiers	1
Serruriers . . .	3	—	Potiers d'étain . .	2
Relieurs	2	—	Boulangers . . .	1
Meuniers	74	—	Brasseurs	2
Fabricants d'huile .	31	—	Teinturiers . . .	11

Pour le bétail, il y avait en 1842:

Chevaux . . 9,021 (parmi lesquels 5609 de trait, le reste se composait de poulains ou était destiné à la vente; en 1844, il y en avait en tout 10,086).

Bêtes à corne 12,353 (parmi lesquelles 5650 vaches à lait) de race allemande; en 1844, on comptait 13,611 têtes.

*) En 1842, l'école fut fréquentée par 1976 enfants. On ne trouve guère de Ménnonite qui ne sache lire et écrire. Il est inutile de rappeler que dans chaque maison on voit la bible, un livre de chants d'église et d'autres ouvrages de piété.

Brebis . . . 97,908 (103,030 en 1844).
Porcs . . . 4,575.

Il y a proportionnellement moins de bétail dans les colonies de la Malotschnaja que dans le district de Chortitz. La population est deux fois plus considérable dans les premières; mais le territoire est plus grand de $3\frac{1}{2}$ fois et le bétail l'emporte seulement de $2\frac{1}{5}$. C'est la nature différente du sol qui explique cette diversité. Les terres sur la Malotschnaja sont plus fertiles et favorisent par conséquent l'agriculture ainsi que la vente des grains, à laquelle le voisinage de la mer vient d'ailleurs en aide. A Chortitz, c'est le bétail au contraire qui, pour ces motifs, doit être en excès.

Voici de quelle manière on cultive la terre. Les champs achetés par les colons et qui leur appartiennent en propre (48,446 dessat.) sont abandonnés à la disposition des agriculteurs. Mais les 65 dessat. assignées par la couronne à chaque habitation (en tout 68,052 dessat.), sont communales et, depuis 1838, ont l'assolement des quatre champs qui y est régulièrement introduit. De ces 65 dessat. 25 sont réservées au labour, et tous les ans on en destine les deux tiers pour le blé, tandis qu'un tiers reste en jachère ou se plante tout au plus de pommes de terre. En automne 1842, on avait semé 1599 tschetwerts de froment d'hiver et au printemps 1843, 13,402 tschetwerts de froment d'été. Les prairies et foins varient d'étendue de village à village. Chaque cour en a 6 à 10 dessat. Pour les foins, le paysan est libre d'en faire des pâturages privés ou des champs de labour. Le reste du territoire constitue le pâturage communal et le nombre des bestiaux que chaque paysan peut y conduire, est légalement fixé. Il varie de 25 à 30 têtes pour chaque paysan, en comptant deux poulains ou génisses, quatre porcs ou veaux et six brebis pour une bête à corne.

En fait d'instruments aratoires, il y avait, en 1842, 1518 socs à charrue, 2317 herses, 2775 voitures et 89 machines à battre les grains, mises en mouvement par des chevaux (ces machines prouvent les progrès de l'économie

rurale), 42 pour couper la paille, dont 38 à chevaux et les quatre autres à bras d'hommes.

Les Ménnonites, opposés de leur nature à toute routine, aiment à introduire des améliorations sages et justifiées par la pratique, dans toutes les branches de l'économie agricole.

C'est ainsi qu'il y a quarante ans, à leur arrivée, les arbres faisant entièrement défaut, ils employaient comme matériaux de chauffage la paille, les roseaux, le burjan (herbe élevée de la steppe) et des briques de fumier; tandis qu'aujourd'hui, leurs propres plantations commencent à leur fournir du bois de chauffage. C'est ce qui les a engagés à se servir du fumier pour l'engrais et à augmenter de la sorte la fertilité du sol, en diminuant les jachères. Kornies (dans son traité sur la situation de l'agriculture des Ménnonites etc. inséré au journal du ministère des domaines de la couronne, année 1843) assure qu'en 1843, les champs des colons qui avaient été fumés, ont donné une récolte quatre, cinq et même six fois plus considérable que les autres. Autrefois, les mauvaises récoltes étaient fréquentes; maintenant, il n'y en a plus eu depuis dix ans. La culture du froment surtout, qui venait fort mal, ainsi que nous l'avons vu pour Chortitz, a augmenté considérablement, de sorte qu'en 1842, elle était de 1547 dessat. plus forte que dans les années précédentes. En général, dans cette même année de 1842, 2000 dessat. avaient été gagnées à la culture. On a commencé à entourer les champs de haies d'arbres, surtout de mûriers, pour les protéger contre les intempéries de l'air. Terme moyen, on récoltait dans cette année, du froment 7 grains, du seigle 12, de l'orge 9, de l'avoine, qui n'avait pas réussi, 7 *). On payait le froment 14 roubles assign. le tschetwert (à Berdjanck, sur la place 17) le seigle 3½, l'orge 4 roubles 2½

*) En 1844, le froment avait donné 9½ grains, le seigle 11½, l'orge 11, l'avoine 5. Alors le froment ne valait que 10 roubles assign. le tschetwert.

copeks, l'avoine $3\frac{1}{2}$. Les Ménnonites cultivent beaucoup de pommes de terre, même pour la nourriture des bestiaux. Les Russes du voisinage les ont imités en ceci, et c'est surtout M. Kornies qui a introduit les pommes de terre chez les Tartares nogaï, qui en ignoraient encore l'usage en 1838.

On cultive assez le lin. Dans l'hiver de 1842, près de 2571 personnes étaient occupées à filer et à tisser le lin.

Les plantes oléagineuses sont assez répandues. On voit surtout beaucoup de raves à huile provenant de Chine.

Les Ménnonites ont même commencé à établir des irrigations, les seules du reste que j'aie vues en Russie, bien que tout l'avenir de ce pays dépende de l'adoption générale de ce grand moyen de progrès agricole. Au printemps de 1843, j'ai vu chez les Ménnonites 1384 dessat. de prairies arrosées par des irrigations que protégaient des digues de terre. Aussi la récolte du foin s'était-elle aussitôt accrue du double.

Les Ménnonites plantaient aussi un peu de tabac. Le prince Woronzow leur a donné de la semence de tabac albanien qui vient très-bien. Pour les petits propriétaires réduits au jardinage, la culture du tabac pourrait devenir très-avantageuse.

Les arbres fruitiers présentent l'aspect le plus satisfaisant. On avait permis à chacun des 1041 grands propriétaires, de réserver une dessat. de ses champs à un verger, ce qui leur aurait permis de posséder chacun 500 arbres.

En 1842, il y avait 167,153 arbres qui portaient. On en plantait alors 25,608 nouveaux. En 1843, on greffait 35,169 jeunes arbres et 39,512 en 1844. Il y avait plus de 400,000 jeunes arbres fruitiers dans les pépinières. Au reste, la culture des arbres fruitiers s'étendait bientôt chez les Russes du voisinage, et notamment, comme je l'ai déjà dit, chez les Tartares nogaï.

Il y avait plus de 600,000 mûriers. En 1836, on obtenait 15 livres de soie pure. En 1842, 71 colons s'occu-

paient à cette industrie; ils obtenaient 8 pouds 32 livres (352 livres) de soie pure et dévidée, qui furent payées sur place 10½ roubles assign. En 1843 où l'on comptait cinq machines, on obtenait 14 pouds 26 livres. Mais l'industrie est dans son enfance; aussi la soie qui vaut ailleurs 14 à 17 roubles, ne se paie que ½ rouble assign. En 1844, 129 familles adonnées à la culture de la soie, en gagnaient 23 pouds. La grande affaire de ces colonies et de la Russie méridionale en général, ce sont les plantations, parcequ'elles prouvent la possibilité de reboiser la steppe.

De petits essais entrepris en vue de cette amélioration, furent suivis de plantations régulières depuis 1834. Dans 39 colonies, les 857 économes destinent chacun à cet effet ½ dessat., dont ⅓ pour des mûriers et le reste pour toute espèce de bois. En 1842, 163 de ces 428½ dessat. (652 morgens prussiens) étaient plantées de 29 différentes espèces de bois. En tout, et sans compter les propriétés privées de M. Kornies, il y avait, en 1843, plus de 2,300,000 arbres.

La vente des produits agronomiques donnait, en 1842, les résultats suivants:

	a) Grains, en tout 89,675 tschetwerts, dont		
15,597	tschetwerts de froment et de seigle	208,708	r. ass.
682	„ „ pommes de terre .	3,388	„ „
	b) Bétail dont		
425	chevaux*)	33,292	„ „
466	bêtes à corne	20,660	„ „
15,048	brebis	64,480	„ „
	c) Laine 7,062 pouds 15 livres . .	145,992**)	„ „
	d) Produits du ménage:		
7,412	pouds 20 livres de beurre . . .	70,874***)	„ „
	Latus . .	547,394	roubl. ass.

*) Les chevaux sont médiocres, tandis que les bêtes à corne se sont récemment améliorées: aussi vendit-on, dès l'année suivante, plus de 10,000 pouds de beurre et 500 pouds de fromage.

**) En 1844, on vendit 7053 pouds de laine pour 189,476 roub. ass.

***) En 1844, 10,151 pouds pour 81,000 roubles assign.

Transport . .	547,394	roubles ass.
312 pouds 20 livres de fromage . .	2,807	„ „
771 „ 20 „ „ jambon . . .	3,038	„ „
e) Produits divers:		
554,000 briques, le millier à 25 roubles assignats	13,850	„ „
51,119 poêles à frire, le millier à 60 roubles assignats	3,067	„ „
352 livres de soie, la livre à 10½ roubles assignats	5,280	„ „
68,116 jeunes arbres fruitiers . . .	5,638	„ „
fruits vendus	2,819	„ „
Total pour 1842 .	583,893	roubles ass.

En considérant les Ménnonites de ce pays comme une société dont les biens auraient été mis en communauté, et en supposant que les premières nécessités de la vie aient été satisfaites, on obtient pour chaque habitant 46 roubles 11½ copeks assign. ou 14 thalers de revenu. C'est là certes un résultat satisfaisant et qui fait bien augurer de l'aisance dont jouit ce peuple.

Pour les besoins de la commune, les Ménnonites s'imposent eux-mêmes de certaines redevances. Nous avons parlé plus haut du salaire des anciens et des secrétaires. Chacun fournit ensuite une quantité déterminée de blé au magasin communal. Le 1 Janvier 1843, il y avait 5212 tschetwerts de blé d'hiver et 833 tschetwerts de blé d'été. En outre, et en y comprenant les agneaux, il y avait 8220 brebis, qui, en 1842, avaient fourni 437 pouds 15 livres de laine, vendues 11,025 roubles. Le fermage des distilleries d'eau-de-vie donnait à la commune un revenu annuel de 15,316 roubles assign. Le revenu total pouvait être d'à peu près 30,000 roubles.

Je me suis un peu étendu sur cette colonie ménnonite parcequ'elle prouve en faveur des moeurs du peuple alle-

mand, de son amour de l'ordre, de son zèle et de sa persévérance. Gouvernement et nation, tout le monde pourrait y apprendre. Ce qui a été obtenu sur les rives de la Malotschnaja, fait voir que le défrichement de la steppe est possible, et que ne deviendrait pas la Russie du Midi, si ce système finissait par prévaloir?

Le 27, je me rendis avec M. Kornies dans une de ses grandes fermes administrées par son fils unique et qui est marié. Sur le terrain qui touche à la limite de cette habitation, se forme une nouvelle colonie dont le sort a été des plus singuliers.

Pendant la réformation, un ecclésiastique de Zwickau, du nom de Hutter, enseigna une doctrine théologique assez semblable à celle qui fut proclamée plus tard par Ménno Simonis avec lequel, toutefois, Hutter n'avait aucun rapport. Il était en correspondance de lettres avec Thomas Munzer, et un jour, il avait avec lui une entrevue. Cependant Hutter ne voulant pas d'un christianisme qui se fonderait par le feu et le glaive et répudiant les armes, ainsi que Ménno, ne pouvait tomber d'accord avec Munzer. Il semble n'avoir connu aucun autre réformateur de son temps. En 1540, on le voit à la tête d'une petite commune dans le Nord de la Bohème. Exilé de cet endroit, il s'établit non loin d'Inspruck où, à ce qu'on dit, il fut brûlé vif dans la suite. Cependant sa doctrine lui survécut et ceux qui la professaient, émigrèrent, lors de la guerre de trente ans, en Hongrie; poursuivis par les jésuites qui, en 1752, opérèrent parmi eux des conversions nombreuses, ils se fixèrent à Boucharest. Pendant la guerre des Turcs, entre 1770 et 1775, ils prièrent le comte Rumjanzow de leur accorder un établissement en Russie. Il leur assigna ses terres dans la Podolie, où ils se trouvaient à leur aise sa vie durant. Plus tard ces terres ayant passé en des mains étrangères, ils sollicitèrent un terrain de la couronne auprès du mi-

nistre des domaines. Alors M. Kornies fut chargé de les aider à s'installer sur la Malotschnaja dans le voisinage des Ménnonites. Singulier sort en effet qui les a rapprochés, après deux siècles de migrations, de leurs compatriotes et coreligionnaires. Lorsque je les vis, ils n'avaient que deux années de séjour en ces lieux, et déjà ils avaient fait une bonne récolte.

Ils habitaient des huttes de terre, mais ils étaient occupés à se construire des maisons, ce à quoi les Ménnonites les aidaient de leur mieux. Au reste, tandis que ces derniers rappellent les Frisons, tout chez les nouveaux venus porte l'empreinte du caractère de l'Allemagne méridionale.

J'allai voir avec M. Kornies l'Ancien de la commune, habitant une hutte de terre spacieuse et proprement tenue. Il me montra un manuscrit in-folio, commencé par Hutter et continué successivement par tous les anciens de la commune. Ce manuscrit renferme, outre des discussions théologiques, des notices curieuses sur la réformation et la guerre de trente ans. Il va sans dire que ce livre est tenu par la commune pour une chose sainte. Néanmoins ils permettraient peut-être d'en prendre copie à quelque bibliothèque publique, si celle-ci voulait les payer convenablement.

Ces Ménnonites, frères Hutter etc., qui tous s'appellent de leur véritable nom *amis du baptême*, ont conservé leur type primitif, parceque regardant les autres peuples comme non baptisés (car le baptême des enfants ne compte pas à leurs yeux), ils ne se sont mariés et ne se marient encore qu'entre eux.

A mon retour, je fis la connaissance de l'Isprawick du village, Russe pur sang et ne parlant que sa langue. Il me dit qu'à sa connaissance, jamais plainte n'avait été portée contre les Ménnonites et que ceux-ci n'avaient jamais encouru de peine ni d'amende.

Le 28 Juillet, je dis adieu à ces braves gens. M. Kornies m'accompagna jusqu'à Terpénie, chef-lieu des Douchoborzi, où nous nous arrêtâmes quelques heures. Du

reste, j'ai raconté ce séjour dans le premier volume du présent ouvrage, page 385. Après avoir serré la main à M. Kornies, je le quittai pour me diriger vers la langue de terre qui sépare la mer Paresseuse de celle d'Asow.

Nous passâmes un grand nombre de Kurgans dénués de Baba. Cependant, après avoir traversé la ville d'Asbertinskoi, je vis, non loin du premier relais que nous rencontrâmes, sur une colline une rangée de pierres. C'était le tombeau d'un Saint nogaï-tartare. Long de 12′ et large de 6′, il avait la forme que voici:



Tombeau d'un Saint tartare près de la station d'Asbertinskoi sur le Kiuch.

A cent pas plus loin et à mi-côte d'une colline sortirent d'une hutte de terre deux derviches tartares qui venaient nous demander l'aumône. L'un d'eux, qui parlait le russe, nous raconta la légende suivante, rappelant fort celle de St. Denis:

„Il y avait une fois un noble Tartare qui parcourait le pays avec une suite nombreuse. Arrivé vis-à-vis de cette colline, il vit un homme portant sa propre tête sous son bras et courant à toutes jambes. Atteint par la caravane, il tombe par terre. Sa tête roule au loin et laisse échapper un écrit constatant la sainteté non équivoque du voyageur acéphale. Là-dessus on érige en son honneur un monument et un Metschet dont voici les ruines. C'est en ce moment un lieu de pèlerinage très-recherché, surtout pour les bestiaux malades.“

A notre demande, si ces derniers guérissaient tous par l'action bienfaisante du lieu, le derviche nous répondit naïvement que parfois ils demeuraient malades.

Le lendemain matin, nous atteignîmes la langue de terre dont je viens de parler. Elle peut être longue de douze lieues. Vers la mer d'Asow, elle forme une dune durable, haute de 20 à 60 pieds, et du côté de la mer Paresseuse, elle se perd dans un marais qui aboutit à cette mer si laide et répandant, en plusieurs endroits, une odeur infecte. Placé sur cette langue de terre qui, ça et là, n'a pas plus de 100 pieds de largeur, on voit les deux mers et au-delà de l'une, de la mer stagnante, s'élèvent au loin les crêtes des montagnes de la Crimée. Deux relais de poste interrompent seuls la solitude de ce lieu. Quelques chameaux conduits par des voyageurs tartares, nous rappelaient le voisinage de l'Asie.

Vers les huit heures, nous atteignîmes la forteresse délabrée d'Arabat, fondée par les Turcs dans la Crimée et au pied de la langue de terre. Le relais de poste qui la précède, comme presque tous ceux du Midi de la Russie, est tenu par un juif polonais parlant l'allemand. A un verste de ce relais, je vis une colonne de pierre, une Baba, la plus grossièrement taillée et partant la plus ancienne qu'il me fût permis d'examiner. Elle ne se trouvait pas sur une colline, mais dans un enfoncement de la steppe. En cet endroit, la route tourne à droite vers la steppe qu'elle parcourt tout au long. Toutefois on voit du haut de chaque éminence les montagnes bleues de la Crimée. A gauche, nous vîmes pour la première fois la mer Noire, et vers les onze heures du soir, nous atteignîmes Féodosia. Nous y restâmes jusque vers la soirée du lendemain et arrivâmes à Kertsch le 31 Juillet au matin. Le 1 Août, je pris le bâteau à vapeur qui me transporta sur le rivage de la Mingrélie. Je réserve le récit de mon voyage dans le Caucase à un ouvrage que je pourrais publier plus tard, et la description de Kertsch et de Féodosia à un chapitre subséquent du présent volume.

reste, j'ai raconté ce séjour dans le premier volume du présent ouvrage, page 385. Après avoir serré la main à M. Kornies, je le quittai pour me diriger vers la langue de terre qui sépare la mer Paresseuse de celle d'Asow.

Nous passâmes un grand nombre de Kurgans dénués de Baba. Cependant, après avoir traversé la ville d'Asbertinskoi, je vis, non loin du premier relais que nous rencontrâmes, sur une colline une rangée de pierres. C'était le tombeau d'un Saint nogaï-tartare. Long de 12′ et large de 6′, il avait la forme que voici:



Tombeau d'un Saint tartare près de la station d'Asbertinskoi sur le Kluck.

A cent pas plus loin et à mi-côte d'une colline sortirent d'une hutte de terre deux derviches tartares qui venaient nous demander l'aumône. L'un d'eux, qui parlait le russe, nous raconta la légende suivante, rappelant fort celle de St. Denis:

„Il y avait une fois un noble Tartare qui parcourait le pays avec une suite nombreuse. Arrivé vis-à-vis de cette colline, il vit un homme portant sa propre tête sous son bras et courant à toutes jambes. Atteint par la caravane, il tombe par terre. Sa tête roule au loin et laisse échapper un écrit constatant la sainteté non équivoque du voyageur acéphale. Là-dessus on érige en son honneur un monument et un Metschet dont voici les ruines. C'est en ce moment un lieu de pélerinage très-recherché, surtout pour les bestiaux malades.“

A notre demande, si ces derniers guérissaient tous par l'action bienfaisante du lieu, le derviche nous répondit naïvement que parfois ils demeuraient malades.

Le lendemain matin, nous atteignîmes la langue de terre dont je viens de parler. Elle peut être longue de douze lieues. Vers la mer d'Asow, elle forme une dune durable, haute de 20 à 60 pieds, et du côté de la mer Paresseuse, elle se perd dans un marais qui aboutit à cette mer si laide et répandant, en plusieurs endroits, une odeur infecte. Placé sur cette langue de terre qui, ça et là, n'a pas plus de 100 pieds de largeur, on voit les deux mers et au-delà de l'une, de la mer stagnante, s'élèvent au loin les crêtes des montagnes de la Crimée. Deux relais de poste interrompent seuls la solitude de ce lieu. Quelques chameaux conduits par des voyageurs tartares, nous rappelaient le voisinage de l'Asie.

Vers les huit heures, nous atteignîmes la forteresse délabrée d'Arabat, fondée par les Turcs dans la Crimée et au pied de la langue de terre. Le relais de poste qui la précède, comme presque tous ceux du Midi de la Russie, est tenu par un juif polonais parlant l'allemand. A un verste de ce relais, je vis une colonne de pierre, une Baba, la plus grossièrement taillée et partant la plus ancienne qu'il me fût permis d'examiner. Elle ne se trouvait pas sur une colline, mais dans un enfoncement de la steppe. En cet endroit, la route tourne à droite vers la steppe qu'elle parcourt tout au long. Toutefois on voit du haut de chaque éminence les montagnes bleues de la Crimée. A gauche, nous vîmes pour la première fois la mer Noire, et vers les onze heures du soir, nous atteignîmes Féodosia. Nous y restâmes jusque vers la soirée du lendemain et arrivâmes à Kertsch le 31 Juillet au matin. Le 1 Août, je pris le bâteau à vapeur qui me transporta sur le rivage de la Mingrélie. Je réserve le récit de mon voyage dans le Caucase à un ouvrage que je pourrais publier plus tard, et la description de Kertsch et de Féodosia à un chapitre subséquent du présent volume.

J'interromprai pour un moment ma relation par trois notices dues à mon séjour chez les Ménnonites et surtout à l'obligeance de M. Kornies. Elles s'étendent

1) sur la colonisation et les colonies de la Russie.

2) sur les tombeaux de la Russie du Midi, les Kurgans et les colonnes de pierre (baba) qui les surmontent.

3) sur les moeurs et le caractère national des Tartares nogaï.

Chapitre XX.

Les colonies de la Russie. — La colonisation cosaque, militaire et sibérienne. — La Sibérie. — Colons étrangers. — Colonisation des steppes. — La politique russe.

L'histoire ne nous montre aucun peuple, qui depuis sa première apparition ait manifesté une tendance aussi persévérante que la nation russe à s'étendre par voie de colonisation. Sortie d'un petit territoire au-dessous du Waldaï, elle a occupé insensiblement et dans le cours d'un siècle la septième partie du globe. La colonisation russe se distingue d'autre part de l'émigration germanique du deuxième au cinquième siècle en ce que celle-ci était une expédition guerrière entraînant toute la nation et enlevant le sol étranger à ses possesseurs de celle des Portugais et des Espagnols, aventuriers conquérants, à la recherche des trésors lointains et qui ne songeaient aux colonies qu'en sous-ordre; enfin de celle des Anglais qui fondaient des comptoirs sur les rivages de toutes les mers et n'allaient coloniser, dans le véritable sens du mot, que lorsque les dissentiments religieux y forçaient les habitants de la mère-patrie. Alors, il est vrai, ils fondèrent des colonies dans l'intérieur des terres, comme par exemple la Pensilvanie. De même l'Amérique du Nord offrait le spectacle d'une grande colonisation intérieure, mais elle tendait à faire cultiver des terres vierges par des colons venus de partout, et différait de la tendance particulière au peuple russe et qui l'a fait s'étendre peu à peu, en conservant son caractère propre et son homogénéité.

La Russie, et surtout la Grande-Russie, a de bonne heure et spontanément commencé à fonder des colonies dans toutes les directions. Des groupes partaient d'un centre, se fixaient dans un endroit quelconque des immenses plaines, y formèrent une commune qui, devenue nombreuse, envoyait de nouveaux groupes, comme de jeunes essaims d'abeilles, pour etablir des communes nouvelles, lesquelles, dépendant de la colonie mère, en conservaient toujours le souvenir. Les dénominations de *mère Novgorod*, *mère Susdal et mère Moscou* rappellent aujourd'hui encore ces antiques rapports. Les documents du dix-septième siècle font d'autre part mention du *pays* de Nijni-Novgorod, du pays de Susdal *) etc.; le *pays* comprenant la colonie mère et toutes celles qui en étaient sorties.

Les colonies suivaient surtout le cours des fleuves. Au douzième siècle, nous en trouvons le long du Wolga, du Don, du Dnieper dans le Midi, de la Duna, de la Suchona et de la Dwina dans le Nord. Ce sont les bords de ces fleuves qui se peuplent en premier lieu, tandis que l'intérieur des terres restait réservé aux chasseurs et aux pâtres nomades.

Cette puissance de colonisation est fondée sur le caractère primitif de la race. Le Russe est de tous les peuples le plus sociable. Son affection se porte sur la patrie, sur ses parents, sur ses voisins, amour qui remplace pour lui cet attachement plus intime qui fait chérir à l'Allemand le lieu même de sa naissance, la maison paternelle, les champs ou les montagnes où s'est écoulé son enfance. Chez l'Allemand, c'est le sentiment du foyer domestique, du home qui domine; chez le Russe, c'est celui de la patrie

*) Cette division essentiellement slave se retrouve chez les Wends. Dans les documents concernant l'histoire de la Poméranie et du Brandebourg, il est également question du pays de Witstock, de Naugard, de Frisack etc., dénominations dont la portée politique remonte au-delà des temps historiques et paraît avoir échappé pour ce motif aux historiens.

et celui de la nation. Le premier est plus sédentaire, le second plus enclin à la colonisation.

C'est ce qui explique comment, dès les premiers temps historiques, on trouve des colonies russes entre la mer glaciale et la mer Caspienne, entre l'Ural et la Hongrie. Sans se circonscrire dans le cercle de la famille, à la manière des Allemands qui disparaissent facilement dans le peuple qui les reçoit dans son sein, ces petites colonies russes formaient les noyaux de communes fortement constituées et pleines du souvenir de la nation à laquelle elles appartenaient.

Le sentiment national est si vivace chez les Russes, que ceux-ci finissent toujours par absorber le peuple *aborigène* au milieu duquel ils se sont fixés. Les débris des races finnoises, les Karéliens, les Ingriens et les Mordwins se russifient davantage de jour en jour. Les Syrjanes et les Tchérémisses, tout tenaces qu'ils sont, auront le même sort, et même les Tartares, quand ils embrassent la profession religieuse des Russes, deviennent Russes à leur tour, ainsi qu'on le voit tous les jours dans nombre de familles nobles des Tartares. L'histoire prouve du reste, que les Russes n'ont jamais exterminé les premiers occupants du sol qu'ils venaient coloniser, mais que ces derniers se sont insensiblement fondus dans une nationalité plus forte que la leur.

Les Grands-Russiens ne sont pas une race pure, mais ils présentent au contraire un mélange heureux des caractères propres aux peuples qui ont concouru à leur formation. Slaves d'origine, ils ont accueilli les Tschoudes (Finnois) au Nord, et au Midi les Tartares, les habitants du Caucase et les Mongols, et c'est ce mélange qui les rend éminemment aptes à jouer un grand rôle dans l'histoire *).

---

*) Les Romains, les Grecs dans l'antiquité, et dans les temps modernes, les Espagnols, les Français et les Anglais, ainsi que les Allemands (ces derniers étaient mêlés à l'origine aux Celtes, aux Slaves et peut-être aux Finnois) prouvent suffisamment

Au moyen âge lorsque, la domination des Tartares poussait la migration vers le Midi, la colonisation qui avait son point de départ à Novgorod, se dirigea surtout vers le Nord et le Nord-Est, vers l'antique Biarmie. Mais dans les deux derniers siècles, c'est le Midi surtout qui fut colonisé, et cela se fit dans une étendue telle que la grande moitié des steppes qui autrefois touchaient à Tula et à Pensa, est aujourd'hui cultivée, bien que peu peuplée.

Presque toutes les colonies, rayonnant toujours du centre de l'empire vers ses limites, se formaient spontanément et sans coopération active du gouvernement qui s'est contenté d'indiquer quelquefois le territoire ou la route à prendre. Sous Pierre I encore, l'administration n'était pas organisée de manière à pouvoir y faire davantage. Toutefois cet empereur, nous l'avons vu plus haut, commença à assigner aux Grands de sa cour, comme aux Appraxin, des terres et même de grands territoires dans les vastes espaces qu'on venait de s'approprier dans la direction du Sud. Les nouveaux propriétaires étaient tenus d'appeler sur ce terrain inculte des colons, pour le faire valoir. Sous Catherine II, on continua ce système de gaspillage des terres. Dans son compte-rendu de l'année 1803, le Ministre de l'Intérieur*) exprime le regret que, grâces à ces donations excessives et irréfléchies, les terres fassent défaut pour les colonies décrétées par le gouvernement, en même temps que les biens abandonnés aux particuliers resteraient long-temps incultes et ne profiteraient à personne. Aussi sous Alexandre a-t-on été plus sobre de

que les peuples à race croisée sont les plus forts et les plus puissants. Les Basques, les Gaëls, les Celtes etc. dépérissent ou se font absorber par des peuples mieux constitués. La même loi se retrouve dans les races animales. Le croisement du cheval arabe avec le cheval celte a produit le cheval anglais, le meilleur de l'Europe.

*) Voyez Storch, la Russie sous le règne d'Alexandre I 1. Vol. VI. page 36.

ces privilèges et ils ont pris fin tout-à-fait, se semble, sous le gouvernement actuel.

Simultanément avec cette colonisation spontanée que le gouvernement avait laissée à son développement naturel, il avait prêté son appui à la colonisation des Cosaques, aux colonies militaires, à celle de la Sibérie et à celle des étrangers. Je traiterai rapidement et une à une ces diverses manières de coloniser.

I. Colonisation des Cosaques.

Les Cosaques représentent, pour ainsi dire, une chevalerie moderne du peuple slave. J'aurai lieu de revenir sur ce phénomène plein d'intérêt, et ne m'en occuperai pour le moment que pour autant que cela se rapporte à leurs colonies.

L'origine du nom et de la constitution des Cosaques est obscure. Leur berceau se trouvait probablement chez les Petits-Russiens. Entre la Russie et la Pologne il y avait un vaste espace de terres désertes que traversait le Dnieper. Là se formaient des hordes de brigands assaillant et pillant tour à tour les Moscovites, les Polonais et les Tartares de la Crimée. Des Petits-Russiens et des femmes russes, pour se soustraire aux impôts, aux corvées et à l'église de la Pologne, vinrent les rejoindre. Accrus en nombre, ils formèrent un peuple et nommèrent leur pays la terre de la frontière (Ukraine). Reconnaissant le Roi de Pologne comme leur protecteur, ils se donnèrent une constitution libre, et grâce à leur courage, ils apparurent à la chrétienté entière comme une précieuse avant-garde contre les Tartares et les Turcs. Leurs sentiments religieux les éloignèrent peu à peu de la Pologne, et Pierre I les accueillit comme Russes. Puis, cette jonction fut cimentée lorsque Catherine II soumit à son sceptre la Petite-Russie tout entière.

Cette colonisation des Cosaques dans l'Ukraine, qui avait lieu sans le secours du gouvernement russe ni de celui de la Pologne, prenait pied le long des rivières et des fleuves, surtout sur les rives du Dnieper. C'est dans

les îles du Dnieper que se trouvait la célèbre république cosaque des Zaporaviens.

Les Turcs ayant été refoulés dans leur territoire et les Tartares étant devenus sujets russes, l'organisation militaire des Cosaques de l'Ukraine devint superflue. Leur pays ne formait plus la frontière. Un corps aussi fortement constitué devait d'autre part inspirer des inquiétudes au gouvernement russe. Que l'on se représente en effet un peuple animé d'un esprit d'indépendance indomptable, pouvant mettre à chaque moment sur pied 100,000 hommes sous la conduite de leur ataman, un peuple enfin qui se trouvait dans une position géographique très dangereuse et à égale distance de la Pologne, de l'Autriche et de la Turquie; que l'on se représente ces circonstances exceptionnelles et l'on comprendra la susceptibilité de la couronne. Catherine II se hâta de faire cesser cet état de choses. Profitant, en 1775, de quelques dissentiments qui avaient éclaté parmi les Cosaques, elle abolit leur constitution politique et militaire et les assimila au reste de l'Empire, leur laissant leurs propriétés et leur organisation communale. Là-dessus, le dernier ataman, Kyrill Rasumowsky, déposa le commandement. En 1792, la célèbre *Setscha* des Zaporaviens, fut transportée, en partie sous la direction de Potemkin, vers la frontière du Caucase et sur le Kuban. Un certain nombre de ces Cosaques, irrités de la dissolution de la Setscha, passèrent aux Turcs et, de l'autorisation du Sultan, s'établirent sur le Danube, et en 1803, sur le rivage de la mer Noire. Mais en 1828, refusant de marcher contre leurs compatriotes, les Russes, ils se soumirent de nouveau à l'empereur, qui leur assigna des terres sur la mer d'Asow. On prétend que tous ces Cosaques ci-devant Zaporaviens comptent maintenant à peu près 170,000 hommes et en fournissent 30,000 au service militaire. Ces 30,000 hommes forment douze régiments de cavalerie, neuf d'infanterie, trois batteries d'artillerie à cheval. Le tiers de ces troupes est toujours sur pied et forme le cordon militaire dirigé contre les montagnards de l'Ouest du Caucase. Par un oukase de 1842, tous les

Cosaques petit-russiens du Kuban et de la mer Noire reçurent l'organisation des Cosaques du Don.

Presqu'en même temps que les Cosaques dont je viens de parler, parurent sur la scène les Cosaques du Don qui faisaient partie de la race grand-russienne. On dit que des émigres de Novgorod se sont établis en premier lieu en ces lieux*). Des prisonniers de guerre et des déserteurs tartares se sont mêlés à ces premiers. Plus tard, des Petits-Russiens et un grand nombre de serfs qui avaient quitté leurs maîtres, vinrent se joindre à eux. Du reste, même organisation que chez les Cosaques petit-russiens. On ne sait d'ailleurs pas si ces derniers leur ont communiqué leur constitution, ou s'ils l'ont reçue des Cosaques tartares établis dans ce pays. Ce qui est certain, c'est qu'ils n'ont reçu cette constitution ni d'un maître quelconque, ni surtout d'un prince russe; car ils pillaient au commencement les pays russes aussi bien que ceux des Tartares et des Perses. Ils exerçaient surtout leurs brigandages sur le Wolga, le Don, la mer d'Asow, et la mer Caspienne. En 1549, le czar répondit aux Perses et aux Tartares qui se plaignaient de ces ravages, que ces brigands n'étaient nullement ses sujets et qu'ils n'avaient qu' à se défendre eux-mêmes. Enfin, le czar Ivan Wasiljewitsch les combattit dans une guerre longue et sanglante.

Dès les temps les plus reculés, les Cosaques du Wolga se séparèrent de ceux du Don. En 1577, sous le même czar Ivan Wasiljewitsch, bon nombre de Cosaques du Wolga et du Don prirent la fuite et s'établirent sur les bords du fleuve Ural ou Jaik. D'autres, sous la conduite de Jermak, allèrent conquérir la Sibérie. C'était en 1581. Ces derniers, du reste, se réconcilièrent plus tard avec le czar et lui cédèrent leur conquête. Leurs descendants forment précisément le noyau des Cosaques de la Sibérie, établis entre les Kirguis, les Kalmouks, les Samjors etc. sur une étendue de 2379 verstes, et distribués en trois divisions

*) Voyez Hupel, *Miscellanées du Nord*, p. 49—50.

militaires: Uschinsk, Irtasch et Koliwan. Leur quartier général se trouve à Tomsk. C'est d'un mélange de Baschkirs, de prisonniers de guerre Kirguis et Kalmouks et des anciens Cosaques de Jermak, que se sont formés ceux dont je parle. En 1797, on établit parmi eux 1000 enfants de soldats russes. En 1812, on leur envoya beaucoup de Polonais, faits prisonniers. Ceux-ci se trouvèrent si bien de ce nouvel établissement que, lorsqu'on leur permit plus tard de retourner chez eux, ils préférèrent demeurer où ils étaient. En tout, ils peuvent compter 50,000 hommes, dont 8700, divisés en dix régiments, sont en service actif. Parfaitement à leur aise, ils s'adonnent à l'agriculture, à l'élève du bétail, à la chasse, à la culture des abeilles, enfin à la pêche. Le lac de Nor-sai-san, que leur ont cédé les Chinois, leur rapporte, à lui seul, 30,000 roubles. Du reste, 2000 hommes étant toujours nécessaires pour occuper les postes des frontières, le service militaire auquel ils sont assujettis, paraît être assez lourd. Grâce à cette organisation, dans laquelle le gouvernement d'autre part fait entrer un certain nombre de Baschkirs, un régiment de Buraets et des Tunguses, les frontières sont parfaitement gardées.

Ainsi, tandis que les Cosaques de l'Ukraine, du Don et de l'Ural se sont établis spontanément et sans l'appui de la couronne, celle-ci a organisé en partie les établissements des Cosaques de la Sibérie et tout-à-fait ceux qui se trouvent sur la ligne du Caucase entre la mer Noire et la mer Caspienne. A l'Ouest du Kuban et de la mer Noire, on a fixé les Cosaques petit-russiens, et les Cosaques grand-russiens, venant des Cosaques du Don et dits Cosaques de Grebensk ou Mosdosk, ont été etablis à l'Est, vers la mer Caspienne et sur le Terek*). En tout, ils peuvent compter 120,000 âmes qui fournissent, pour le service actif, 17 régiments de cavalerie avec une brigade de trois batteries, en tout 16,000 hommes.

*) Pierre I, déjà en 1711, commença à organiser des lignes de Cosaques le long du Kuban et du Terjuk.

Cependant le gouvernement a adopté pour ces nouvelles colonies la constitution particulière à ce peuple, constitution éprouvée par la suite du temps et dont le modèle se trouvait chez les Cosaques de l'Ukraine et du Don.

La constitution civile de tous les Cosaques repose sur l'organisation communale russe que le gouvernement a laissée intacte. Aucun noble ne peut acquérir des terres parmi eux. La couronne même ne le peut et doit se contenter d'établir des routes, des canaux et des forteresses: tels sont leurs privilèges. On a aboli l'autorité de l'Ataman et l'assemblée supérieure des Cosaques comme incompatibles avec un gouvernement monarchique. Reste à savoir, si la discipline militaire moderne, récemment introduite, ne finira pas par modifier le caractère de tout le peuple. Il faut rappeler encore que la constitution donnée aux Cosaques du Don en 1775, forme la base de toutes les autres.

Le pays des Cosaques du Don comprend à peu près 6 à 700,000 habitants. En cas de nécessité extrême, chaque Cosaque, depuis la quinzième jusqu'à la soixantième année, est obligé au service militaire. Mais le corps d'armée habituel se compose de 54 régiments de cavalerie, de 1044 hommes chacun, en tout de 56,376 hommes.

En adoptant des chiffres ronds, on trouve pour les Cosaques petit-russiens

	Ames	Soldats
sur les bords de la mer Noire . .	125,000	18,000
Cosaques grand-russiens sur la ligne du Caucase	150,000	18,000
Cosaques du Don	440,000	66,000
» de l'Ural	50,000	8,000
» orenbourgeois	60,000	10,000
» de la Sibérie*)	50,000	9,000
	875,000	129,000

*) Sur ces deux dernières lignes, il y a encore les Cosaques baschkirs et meschtscherskais, comptant 212,300 âmes en 1838 d'après Köppen.

Ce chiffre est probablement au-dessous du nombre effectif. Quel autre pays de l'Europe peut fournir 130,000 hommes de cavalerie légère aussi parfaitement équipés et organisés ?

Les Cosaques ne connaissent ni corvées ni servage ni impôts publics. Tout le territoire appartient à la commune cosaque, et chaque particulier peut revendiquer sa part de la chasse, de la pêche etc. Ils ne sont obligés vis-à-vis du gouvernement qu'au service militaire et à cet effet ils sont divisés en trois catégories. Il y a 1) les mineurs (Malolетnije) jusqu'à l'âge de 16 ans; 2) ceux qui sont au service (Sluschivije) pendant 25 ans, c'est à dire jusqu'à l'âge de 42 ans; 3) les démissionnés (Otstawnije) qui, jusqu'à l'âge de 47 ans, restent dans la réserve. Après ce temps, ils sont regardés comme invalides à moins d'une levée générale.

Le Cosaque doit s'équiper lui-même, c'est-à-dire, s'habiller, fournir des armes et un cheval. Pendant le service en dehors du territoire cosaque, ils reçoivent des fourrages, des rations, une petite solde et 15 roubles pour un cheval de somme. Le gouvernement se charge de l'artillerie, des munitions et du train.

Une compagnie de commerce de 500 hommes devant faciliter l'écoulement des produits du pays, a été établie en 1834. Les membres de cette compagnie sont exempts du service militaire mais doivent payer 200 Rubles à la caisse militaire.

Bien loin de frapper d'impôts les Cosaques, le gouvernement paie à l'administration cosaque 21,310 roubles assign. d'appointements, 20,000 roubles pour les veuves et les orphelins de ceux qui ont péri dans la guerre, 30,000 roubles pour 10,000 tschetwerts de blé, enfin 247 pouds de poudre et 150 de plomb.

II. Colonisation militaire.

Dès 1810, le gouvernement fonda des colonies militaires dont voici un aperçu historique *).

*) Voyez aussi l'excellent livre sur les colonies militaires russes,

Affaiblie au moyen âge sous le joug des Mongols, la Russie même, après avoir recouvré son indépendance, était réduite à des guerres défensives. De là l'organisation cosaque, produit spontané de la nation et semblable de tout point aux colonies militaires de la frontière autrichienne du côté des Turcs. Seulement les Cosaques, fiers et audacieux, commençaient bientôt à inquiéter l'ennemi dans son propre territoire.

Plus tard, quand la Russie prit sa place dans la famille européenne, une armée permanente apparut comme une nécessité. Il fallait songer aux guerres d'aggression. Mais une armée permanente est difficile à organiser dans un pays peu peuplé, n'ayant pas de prolétaires et manquant de bras pour l'agriculture. Malgré l'abondance de ses produits, la Russie, il y a trente ans encore, était très-inférieure à d'autres pays pour l'agriculture, le commerce et l'industrie. Pauvre de capitaux et n'ayant que des revenus médiocres, elle avait beau réduire la solde et profiter des bas prix des vivres, l'armée coûtait des sommes énormes et amenait la ruine des finances. L'immense étendue du pays et l'absence de voies de communication ne permettaient de réunir qu'avec une difficulté extrême les différents corps d'armée. Pendant la guerre de 1812, qui avait été prévue depuis trois ans, on n'avait à opposer que 200,000 hommes à un ennemi deux fois plus nombreux. Et pourtant, vers la fin de la guerre en 1815, le gouvernement avait 300,000 hommes à sa disposition.

Cette expérience réunie à l'exemple de la Suède, au précédent de la Prusse si forte par sa *Landwehr,* enfin à ce que la frontière militaire de l'Autriche fournissait d'enseignements, inspira au gouvernement russe le projet

comparées à la frontière militaire autrichienne, par M. de Pidoll de Quintenbach (Vienne 1847). Cet ouvrage, basé sur des documents authentiques, est écrit avec esprit et avec impartialité. Les notices que je place ici, en sont pour ainsi dire un extrait; tant l'auteur a épuisé la question.

d'essayer d'une colonisation militaire qui serait pour la guerre active ce que les Cosaques avaient été pour la guerre défensive.

Comme toujours lorsqu'il s'agit pour la Russie d'une idée féconde, l'initiative de ce vaste plan appartient à Pierre I. L'exécution toutefois en restait réservée à ses successeurs. En 1727, l'impératrice Anne établit dans l'Ukraine un régiment de hussards formé de Serviens émigrés. En 1737, toute une ligne militaire fut organisée dans l'Ukraine. Catherine II avait neuf régiments de hussards fixés comme autant de colonies dans la Russie du Midi. Cependant ces colonies dépérissaient déjà sous le règne de Catherine et bientôt après, elles disparurent tout à fait. Il ne s'est conservé, ainsi que je l'ai dit plus haut, que les colonies cosaques fondées par Catherine dans le voisinage de la mer Noire.

La solde de l'armée est aujourd'hui encore peu considérable en Russie. Les frais de nourriture, de fourrage et d'habillement absorbent des sommes énormes, dans des voies officielles et dans d'autres qui le sont moins. Le problème à résoudre, ici comme pour les Cosaques, consistait donc à épargner ces frais au trésor et à en charger la colonisation, ce qui devait d'autre part ramener à l'agriculture un grand nombre de bras enlevés par le service militaire.

Enfin, la population devait augmenter par la diminution même des recrutements et par les mariages des soldats, à qui l'on pouvait garantir un asile pour leur vieillesse.

L'empereur Alexandre, après avoir fait vainement en 1810 un nouvel essai avec un seul bataillon, apprit à connaître la frontière militaire autrichienne en 1815, et dès lors, on résolut de mêler les agriculteurs aux soldats, de ne plus transporter les colons vers des endroits éloignés, mais de charger chaque paysan des villages destinés à la colonisation, de l'entretien dans sa maison d'un ou de deux soldats, ce qui le dispensait de toute autre redevance et lui permettait d'utiliser ces soldats pour son ménage et dans son économie.

C'est d'après ce système que l'on établit, en 1816, dans le gouvernement de Novgorod un bataillon, suivi bientôt de deux divisions d'infanterie et d'autant de cavalerie colonisées dans le Midi. Les soldats furent distribués dans des villages qui recevaient chacun la moitié ou le quart d'une compagnie, ou bien une compagnie entière. On aligna les habitations d'après un plan régulier et aux frais de la couronne. Chaque habitation reçut 60 dessat. dans les districts de l'infanterie, et 90 dans ceux de la cavalerie, puis, trois paires de boeufs, une paire de boeufs de réserve, deux chevaux, deux vaches et douze brebis. On établit aussi des paysans qui n'eurent de tout ceci que le quart ou la moitié, et ne contribuèrent aux charges qu'en proportion *).

Un édit du 6 Déc. 1826 règle tout ce qui concerne les colonies militaires, mais cet édit fut essentiellement modifié par l'oukase du 21 Nov. 1831, par rapport aux colonies d'infanterie du Nord.

La colonisation de la cavalerie commença dès 1818. Entre le Dnister et le Dnieper, la steppe était habitée et parcourue par des brigands qui profitaient des privilèges accordés aux Cosaques du Bug. Heureusement, le terme de ces privilèges expira au commencement de ce siècle. Alors, au lieu de les renouveler, on déclara ces Cosaques paysans de la couronne, en les distribuant par districts, et en plaçant en permanence parmi eux de la cavalerie régulière. C'est surtout le général comte Witt qui a le mérite d'avoir puissamment aidé au succès de cette entreprise.

Actuellement, à l'Ouest de l'empire russe et vis-à-vis de l'Europe, c'est-à-dire dans les gouvernements de Novgorod, Charkow, Cherson, Kiew et dans la Podolie, il y a, divisés en quatre grands groupes, neuf régiments et trois bataillons d'infanterie, comprenant en temps de paix 29,950 hommes, quatre régiments de cuirassiers forts de 4600 hommes, trois régiments de la seconde division légère de la cavalerie de la garde comprenant 3450 hommes, dix

*) Voyez Pidoll, à partir de page 69.

[illegible]

… [illegible] … en les affranchissant d'une tutelle de [illegible] même nécessaire.

N'ayant pas vu de mes yeux cette colonisation, je la décris d'après des notes recueillies ou communiquées, en les accompagnant de quelques réflexions.

Nord, a un avenir immense quant à son développement intérieur, et une grande portée politique, à envisager ses relations futures avec l'Europe.

De deux côtés, l'Europe commence à pénétrer dans le coeur de l'Asie. C'est l'Angleterre d'une part qui, dans les Indes, s'efforce d'arriver par la voie de terre à Thibet et dans la Boukarie, en même temps qu'elle embrasse la Chine et la Perse par ses flottes. La Russie, de son côté, lorsqu'elle sera moins occupée de sa consolidation intérieure et de l'Occident, ouvrira une concurrence formidable à l'Angleterre par la Sibérie.

Et dès aujourd'hui, il ne faut point l'oublier, la Sibérie a une importance incalculable par ses mines d'or récemment découvertes. La Russie qui porte un griffon dans son blason séculaire, semble avoir hâte de réaliser l'antique prophétie qui remonte à Hérodote, et d'après laquelle des griffons gardaient, dans les contrées hyperboréennes, des trésors inépuisables *).

Les Tschoudes aborigènes étaient mineurs. On découvre à chaque pas des traces de leurs fouilles et leurs travaux souterrains. Plus tard, les Russes reprirent ces recherches. Pierre I surtout les favorisa, en y employant les prisonniers de guerre suédois. Depuis, les travaux des mines ont été poussées avec vigueur dans l'Ural et ailleurs, notamment à Nertschinsk.

C'était d'abord par de vagues rumeurs que la richesse minérale de la Sibérie fut révélée à l'Europe. En 1745, on en découvrit pour la première fois des traces véritables près de Boresowsk. Tout l'or que fournissaient les mines

*) Chose singulière, ce griffon se retrouve dans la Poméranie où le culte slave avait son centre dans l'île de Rugen. De là aussi les noms des villes de Greifswald, Greifenberg, Greifenhagen. Les anciennes armoiries de la Russie représentent le dragon tué par St. Georges. Herberstein parle d'une légende russe qui place sur un trône dans le Nord de la Sibérie, une femme d'or, Hataja Baba.

de l'Ural et la Sibérie ne se montait par an qu'à 10 pouds (à peu près 460 livres *).

Le gouverneur général de la Sibérie, Golowin, apporta du sable d'or à Pierre I. Mais personne ne sut où il l'avait trouvé. En 1774, des detritus renfermant de l'or furent découverts dans l'Ural. Dès 1820 **), des particuliers mêmes commencèrent à rechercher ces parcelles d'or enfoncées dans ces masses de roches détruites. En 1841, on avait obtenu dans l'Ural 16 pouds; en 1820, on en obtint neuf; en 1830, 352, dont 204½ par des particuliers; ce maximum fut dépassé dans les deux premières années, et après ce temps, il baissa de nouveau jusqu'à 300 livres ou à peu près.

A côté de ces revenus de l'Ural, des particuliers commencèrent des lavages d'or à travers toute la Sibérie, sur les versants orientaux de la plupart des montagnes et jusque dans Kamtschatka. Le gouvernement les suivit à pas lents. En 1820, on obtint 27 pouds, et dix ans plus tard, 352. Cette production augmentait successivement; en 1843, on gagna 1342 pouds, en 1846, 1722 pouds.

Il faut ajouter que l'or que trouvent les particuliers, n'est pas toujours suffisamment contrôlé. Car on assigne aux particuliers qui en font la demande, des districts de lavage d'or à cette condition que sur le revenu brut, ils paient une redevance à la couronne qui varie de 15 à 20 et 24 %. En 1843, la couronne reçut de la sorte à peu près 176 pouds équivalents à 2 millions de roubles argent. Il est maintenant à supposer qu'il se commet beaucoup de

*) Lorsqu' Iwan Wasiljewitsch accorda, en 1574, un privilège de mine à la famille Hroganoff, descendant de la horde d'or, il se réserva expressément l'or.

Sur l'or de la Siberie voyez surtout *l'Archive* d'Erman, liv. 3. 1842.

**) Parmi lesquels le premier fut le conseiller de commerce, M. Fedor Topoff. C'est lui encore qui, le premier, decouvrit, en 1827, les riches couches du cercle de Tomsk.

malversations*). Grand nombre d'aventuriers parcourent les contrées désertes de la Sibérie, cherchant et trouvant de l'or à l'insu du gouvernement. D'après une notice que l'on m'a communiquée, 2000 pouds d'or, ayant une valeur de trente million de thalers, auraient été produits dans l'année 1842 seulement**).

Actuellement on obtient en Russie à peu près deux fois autant d'or qu'en fournit le reste du globe. Et les autres métaux n'offrent pas une moindre abondance. Le platine qui, en 1824, ne donnait pas dans l'Ural deux pouds, en présentait 122 en 1838, c'est-à-dire soixante et une fois autant. A l'heure qu'il est, la Sibérie l'emporte sur les autres parties du globe prises ensemble de quatre et de cinq fois. Même résultat quant à l'argent. On dit que Mr. Démidow possède une mine de la malachite pure dont la valeur de cuivre monterait à des sommes fabuleuses.

---

*) C'est probablement vers la Chine que s'écoule clandestinement cet or échangé contre du thé, l'or ayant une bien plus grande valeur en Chine qu'en Europe. Les Chinois ont sévèrement défendu d'exporter de l'or en Russie. Voyez le journal: *l'Ausland*, 1845, n. 7.

**) En 1843, on trouva dans un ravin septentrional les cadavres de deux ouvriers. Leurs outils, rougis de sang, gisant à côté d'eux et d'autres indices firent croire à un assassinat double et réciproque. Or, sur un amas de terre tourmenté par une lutte furieuse, on voyait un monceau d'or de huit livres.

Au musée de l'Académie des mines de St. Pétersbourg, je vis le plus grand monceau qui existe. D'un poids de 77.02 livres de Prusse, il vaut 33,200 thalers.

Sur les malversations et fraudes des particuliers, voyez l'excellent ouvrage de Cottrell, *la Sibérie*, Dresde 1846, page 221. Les détails qui s'y trouvent, pag. 1 du second vol., sur les salaires et l'or obtenu, tout intéressants qu'ils sont, ne s'appliquent qu'à l'époque qui précède l'année 1839. Tout a augmenté depuis dans une proportion immense. Au reste, Cottrell ne parle que des malversations qui ont lieu lors de la livraison de l'or. On peut supposer qu'il s'en commet bien d'autres encore pendant l'exploitation.

Ces immenses richesses métalliques qui, tout le fait croire, vont sans cesse en augmentant, assurent à la Russie, dans l'avenir, une influence prépondérante sur les affaires du monde. La Sibérie sera pour la Russie ce qu'était l'Amérique pour l'Espagne.

Pour le moment, le gouvernement laisse faire ces aventuriers qui sont à la piste de l'or*). N'ayant pas les employés, les mineurs et les ouvriers nécessaires pour explorer la Sibérie lui-même, il est bien aise de se décharger de ce soin sur les particuliers. Ceux-ci tout en faisant découvrir les traces de l'or, lui apportent un revenu certain, un impôt fixe et le trésor ne peut qu'y gagner.

Néanmoins le gouvernement, d'ici à un temps donné, devra surveiller et diriger d'en haut cette exploitation importante. La trop grande abondance de l'or finirait par déprécier ce métal et porterait par conséquent une perturbation funeste dans les transactions. La moralité du peuple de la Sibérie s'affaiblit dans une mesure effrayante par la vie vagabonde qu'amène la recherche de l'or et par des désirs immodérément excités. De là pour le gouvernement le devoir et la nécessité d'aviser au plus tôt.

La Sibérie**), dans une étendue de 211,800 milles carrés et par conséquent vingt fois plus grande que celle de

*) En 1843, M. Arlaschoff obtint 111 pouds d'or brut valant 1,701,630 thalers, M. Rjaranoff 106 pouds ou 1,624,980 thalers, enfin M. Galubkoff 90 pouds ou 1,379,700 thalers. En voilà certainement de quoi tenter des esprits aventureux.

**) N'ayant pas été moi-même en Sibérie, j'étais réduit aux livres quant à cette partie de mon récit. En voici les plus importants: La race ugroise, par F. H. Muller, Berlin, 1837. La Sibérie par Cottrell, traduite par Lindau, Dresde, 1846; Memoires de statistique pour le ministère de l'Intérieur, Pétersbourg, 1839. Resumé de statistique concernant la Sibérie de l'Ouest par Kusminski, 1837. Description du cercle d'Ischim dans le gouvernement de Tobolsk, par Tschernjakowsky. A ces sources il faut ajouter beaucoup de notices dues à des communications verbales.

la France, est située entre le 45 et le 77 degré de latitude Nord et le 60 et 190 de longitude Est. Ses contrées du Nord dépassent les parties les plus septentrionales de l'Europe; celles du Midi se trouvent dans la latitude de Bordeaux et de Venise. La quatrième partie des pays est par conséquent située dans la zone tempérée. Mais plus on avance vers l'Est, plus le froid devient intense et plus la transition est brusque du froid à la chaleur. C'est pourquoi un froid de 36° n'est point rare, même au Midi de la Sibérie, et en été, la chaleur monte souvent dans toute la Sibérie jusqu'à 40° et 45°.

La partie de la Sibérie que baigne la mer glaciale, en y comprenant l'intérieur des terres dans une longueur de 1000 milles et dans une largeur de trente à cent, en tant qu'on la connaît, présente un marais couvert de mousse praticable en été seulement, parceque la terre reste gelée à 100 pieds de profondeur et ne dégèle que d'un pied. Ce pays qui présente cet aspect, s'appelle Tundra, mot finnois, à ce qu'on dit, mais que les Russes ont adopté. On voit aussi des Tundras isolés, à sec et couverts de plantes rampantes qui, à en croire Wahlenberg, s'échauffent en été au point de brûler les pieds des voyageurs.

Puis vient une large ceinture de terres offrant des broussailles et des arbres nains. Ensuite ce sont des forêts immenses, interrompues, le long des fleuves, par des établissements d'agriculteurs; car le blé vient jusqu'au soixantième degré de latitude. Tout se termine enfin, à perte de vue, par un territoire dont la moitié se compose de steppes et l'autre moitié, au pied de l'immense chaîne de l'Altaï, de terre grasse. Ce pays s'étendant de l'Ural jusqu'à Kamtschatka, situé en grande partie dans la zone tempérée, fertile presque partout et comprenant 40 à 50000 milles, est très-propre à être peuplé et cultivé sur une large échelle. Il commence du reste à être habité, bien que les établissements y soient clair-semés quant à présent.

La Sibérie de l'Est a plus de montagnes dans le Nord, presque toutes dans la direction du Nord au Midi, mais elles ne sont pas beaucoup plus connues.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] qui ravage le sol comme une tempête et porte malheur à ceux qui le [illegible]tent ou détruisent ses ossements. Ils disent encore que sous terre vivent aussi les Tschoudes, race riche d'or et d'argent. Ne dirait-on pas des Arimaspes d'Hérodote et des nains de la légende allemande ?

arrosant l'Ural à l'Est et l'accompagnant du Sud au Nord, ces deux fleuves servent de liens entre l'Est et le Nord de l'Asie qu'ils rattachent d'autre part à l'Europe occidentale au-delà de l'Ural. Muller appelle le bassin de ces fleuves une tentative imparfaite de la nature à former des fleuves jumeaux, tels que l'on en trouve en Chine, dans l'Inde et dans l'Arménie où ils exercent tant d'influence sur la civilisation des habitants!

Le bassin de ces fleuves a été de tout temps la première halte pour les peuples qui, de l'Asie, se précipitaient vers l'Europe. Les plaines qui séparent l'Altaï de l'Ural, étaient la grande porte des nations. On connaît les conjectures des savants et des poètes russes d'après lesquelles sont venus par cette porte d'abord les Germains du Nord de la Perse, puis les Slaves et les Lettes de l'Inde septentrionale, les uns et les autres pour occuper le Nord de l'Europe, en poussant vers les régions du pôle arctique les Tschoudes aborigènes. Hérodote le premier raconte qu'après de longues guerres, les Scythes ont pris cette voie en venant occuper le Midi de la Russie jusqu'au Danube. Après eux firent irruption les Huns, entraînant la race ugroise des Madjars qui fut déposée en Hongrie. Les Huns furent suivis des Turcs tartares et en dernier lieu des Mongols et des Tartares qui inondèrent l'Europe.

Dans tout le Midi de la Sibérie mais surtout dans le pays dont je viens de parler, on trouve des traces d'une population jadis nombreuse et qui a disparu à l'heure qu'il est. D'innombrables tombeaux, ruines et débris d'antiques villes et forteresses couvrent le sol en tout sens*). Indéchiffrables pour les habitants d'aujourd'hui, ils appartiennent pour la plupart à des peuples ignorés de l'histoire. Que ces peuples aient atteint un certain degré de civilisation, il ne faut pas en douter; car les nombreuses traces de travaux souterrains, de mines profondes et habilement

---

***) Voyez les Voyages de Falk en 1768. Page 292 il décrit les ruines de toute une grande ville dans la steppe des Barabins.**

disposées, et des monceaux de scories témoignent leur activité industrieuse. Les Sibériens donnent maintenant à ces peuples la dénomination commune de Tschudi, Tschudaki, mais il serait difficile de préciser la race véritable qui n'a laissé d'elle en ces lieux que des ruines et un nom tout au moins douteux.

Dans les montagnes de l'Altaï, on trouve aussi des tribus finnoises et samoïèdes. C'étaient peut-être les Finnois qui formaient la nation primitive et civilisée. Aussi les Russes ont-ils toujours appelé Tschoudes les races finnoises. Ces Finnois civilisés furent sans doute absorbés par les Huns, les Turcs tartares, les Mongols ou telle autre branche de la grande migration. Leurs débris disparurent dans les montagnes de l'Altaï et dans les contrées du Nord. Le long des rivières de l'Ouest de la Sibérie demeure aujourd'hui le peuple pècheur des Ostjaki, race finnoise, c'est-à-dire Tschoude. Les noms d'une partie des rivières, comme ceux d'Irtisch, de Tobol, sont tartares; d'autres passent pour être d'origine syrjanique, c'est-à-dire finnoise *).

Lorsque les Russes firent la conquête de la Sibérie, ils y trouvèrent fixés les peuples suivants: 1) les tribus samoïèdes et finnoises (Woguls et Ostjaks) au Nord de la Sibérie occidentale; 2) à l'Est de ceux-ci, il y avait des peuples d'origine non encore expliquée, parmi lesquels plusieurs, comme les Tschuktschain, appartiennent aux races de l'Amérique du Nord, notamment à celle des Eskimaux.

*) Falk loc. cit. page 301 fait la remarque, que les travaux des mines chez les anciens Tschoudes, devaient avoir eu pour objet l'or, l'argent et le cuivre; car nulle part on découvre des scories de fer. Voilà ce que soupçonne aussi Pallas qui, dans ses Voyages de 1771 (page 608), donne surtout une description animée des mines de la montagne des serpents. Les couteaux, poignards et pointes de flèches que l'on trouve dans les tombeaux, sont de cuivre. Ce qui prouverait d'un autre côté que les Tschoudes ne sont pas de race mongole ni tartare, ces dernières ayant de tout temps connu l'usage du fer.

Presque toutes ces peuplades, peu nombreuses du reste, se composent de pêcheurs et de chasseurs sauvages, se perdant dans ces immenses déserts. Ils reconnaissent la domination russe en payant au gouvernement un tribut en pelleteries. 3) Au Midi de la Sibérie orientale, on ne voit guère que des tribus nomades d'origine Mongole, les Tungus, les Burjats, puis, plus loin vers l'Ouest et au Midi de la Sibérie occidentale, mêlés à des Tartares, les Kirguis, les Kalmouks professant pour la plupart la religion du Lama; 4) en grande partie dans la Sibérie occidentale, des Turcs tartares, des Tartares et des Buchares, tous Musulmans. Les Tartares seuls avaient une sorte de constitution formant des *chanats* et obéissant à des princes héréditaires.

Avant le seizième siècle, les Russes connaissaient peu la Sibérie. Ceux de Novgorod seuls avaient découvert de bonne heure des routes commerciales de ce côté-là et acheté des fourrures aux chasseurs sibériens.

Lorsque, à la fin du seizième siècle, Ivan Wasiljewitsch punit les Cosaques à cause de leurs brigandages, un de leurs chefs, Jermak Timofé, s'enfuit avec une forte troupe auprès d'un de ses parents, le riche Stroganow, demeurant dans l'Ural. Celui-ci l'engagea à faire avec lui la guerre à Kaschum, chan de la Sibérie, que l'on disait descendu de Dschingischan et qui avait sa résidence dans la ville d'Isker ou de Sibir, à vingt verstes de l'endroit appelé aujourd'hui Tobolsk. Jermak le battit complètement, puis, de 1580 à 1584, se soumit avec son chanat au czar Ivan. Jermak périt peu de temps après ainsi que le plus grand nombre de ses Cosaques, mais le czar envoya d'autres troupes qui, peu à peu, consolidèrent et étendirent la conquête. Le blason de la Sibérie se confondit avec les armes russes et dès lors la Sibérie forma un des quatre pays accessoires de la Russie.

Insensiblement la Sibérie fut colonisée par les Russes qui pénétraient jusqu'au Kamtschatka. Singulière migration allant, à l'inverse de toutes les autres, de l'Ouest vers l'Est, procédant non par des ravages et l'aveugle fureur parti-

culière à des peuples nomades et qui ne font que passer comme un torrent, mais par les voies toutes pacifiques et bienfaisantes de la colonisation et de la législation chrétienne.

Cette conquête régulière et sans secousse tend à se consolider davantage de jour en jour. Partout où cela est matériellement possible, on voit des colons russes dont les établissements ressemblent pour le moment, il est vrai, à des oasis, mais à des oasis rayonnant à l'entour et renfermant les germes d'une forte population.

Les premiers colons étaient des Cosaques. Dispersés en tout lieu, ils établirent une sorte de cordon militaire contre les attaques des brigands. Ils rendent des services importants et jouissent en compensation de privilèges considérables. Ils forment, pour ainsi dire, une petite noblesse guerrière.

A ces Cosaques sont venus se joindre bon nombre de paysans de la couronne et surtout beaucoup de Starowerzi et autres Roskolniki*) qui se trouvaient mal à l'aise

---

*) Falk. Tome I. p. 278 rapporte qu'en 1679, 2700 de ces sectaires se brûlèrent vifs eux-mêmes par un fanatisme dont l'histoire ne fournit plus d'exemple. Jusqu'en 1752, on compte de ces suicides par milliers. Le journal *l'Ausland* de 1845, N. 268, fait mention d'une ancienne colonie de Roskolniki, de la secte des brûleurs fixée au midi du gouvernement de Tomsk. Ils habitaient autrefois la plaine et ne payaient pas d'impôts. Aussi leur pays s'appelait-il Bjelowodie (pays blanc et bien arrosé) d'après l'habitude des Russes qui appellent terre blanche celle qui est libre de corvées et de servitudes. Sous Pierre I, ils vinrent habiter Tomsk. En 1764, on fit d'eux le recensement pour les frapper d'impôts, mais ils se retirèrent dans les ravins des montagnes et s'approchèrent de la frontière de la Chine. Poursuivis jusque dans cette retraite, ils se disposaient à émigrer dans le Céleste Empire qui refusa de les recevoir. En 1790, ils se soumirent à la Russie qui ne leur demande pas de corvées mais un tribut de fourrures. Habitant 23 villages de trente maison chacun, ils ont conservé des moeurs qui rappellent la simplicité antique des patriarches.

dans leur pays. En 1803 et en 1805, des villages entiers dans le gouvernement du Caucase sollicitèrent et obtinrent l'autorisation de se fixer sur la frontière de la Chine*).

La Russie, dans toutes ses guerres, a fait transporter en Sibérie les prisonniers faits sur l'ennemi. Pierre I y envoya 9 mille Suédois après la bataille de Pultava. Lorsque les guerres traînaient en longueur, les prisonniers se fixèrent comme colons, et, la paix survenant, refusèrent de quitter leur nouvelle patrie.

Mais la colonisation la plus importante de la Sibérie, c'est celle des criminels et des exilés. Je n'ai pu savoir qui le premier ait conçu l'idée de ces établissements**). Tout fait croire que cela s'est fait de soi, sans plan arrêté et que l'on s'est contenté d'intervenir par des édits, lorsque le besoin s'en faisait jour. Ce qui est certain c'est que dans ce moment cette colonisation est surveillée avec soin et parfaitement réglée***).

Seulement la justice qu'ils exercent, est parfois sévère. C'est ainsi qu'en 1758 ils ont attaché sur une planche un vaurien incorrigible et l'ont ainsi fait descendre la rivière. C'est une secte anabaptiste, iconoclaste et qui se passe de prêtres. Ils se réunissent pour prier, mais chacun d'eux prie à sa guise. De 1719 à 1723 encore, on a constaté parmi eux des suicides par le feu. Il est probable qu'il s'en commet même aujourd'hui, bien que rien n'en transpire au dehors.

*) Storch, la Russie sous Alexandre I, vol. VI, page 121.

**) L'exil dans des lieux déserts se trouve appliqué de bonne heure en Russie. Ivan Wisiljewitsch exila des hommes de sa cour et des fonctionnaires vers Wologda. Puis, Perm, Wiatka et, nous l'avons vu, l'Ukraine reçurent surtout les exilés. Ces sortes d'exils furent ordonnés par les Czars eux-mêmes et se distinguent, sous ce rapport, des exils infligés par arrêt de justice. Ces derniers prirent probablement naissance sous Elisabeth qui, de 1751 à 1753, abolit presqu'entièrement la peine de mort et la remplaça par le bannissement.

***) Les édits qui s'y rapportent, sont de 1777, du 28 Avril 1783, du 12 Juillet 1785 (sur l'habillement des exilés), du 16 Septembre 1785 (sur la manière de les expédier) tous complétés

A Moscou, je suis allé visiter les prisons dites des *montagnes de moineaux* où l'on enferme les condamnés avant leur départ pour la Sibérie. Je raconterai cette visite en son lieu. Il suffira pour le moment de dire que Cottrell est dans le vrai lorsqu'il fait l'éloge des autorités quant au traitement des prisonniers. La nourriture est saine, les prisons aérées et chaudes en hiver et les chaînes qu'ils portent, ne pèsent que quatre livres. A la demande qu'on leur adresse à ce sujet, ils déclarent presque tous qu'ils préfèrent d'avoir le pied attaché à celui d'un autre prisonnier. Ils ne font par jour que deux à trois milles et les haltes dont j'ai du reste fait la description dans le premier volume, sont bien organisées.

C'est à Moscou que l'on réunit de 26 gouvernements les condamnés dont un transport part toutes les semaines pour le lieu de sa destination.

Les notices qui vont suivre, sont empruntées à des documents officiels relatifs aux exilés de 1823 à 1832.

Le nombre moyen des exilés, dans ces dix années, en y comprenant les femmes qui suivaient spontanément leurs maris, était de 10,000 par an. Le voyage et le changement de climat font mourir à peu près $\frac{1}{5}$ pendant les deux premières années. L'augmentation effective des habitants de la Sibérie est donc de 8000 par an, dont 6000 hommes et 2000 femmes.

Les exilés de ces mêmes dix années se divisent en cinq catégories. Il y a

1) Les condamnés pour crime: 37,736 hommes et 5259 femmes. Toutes les provinces, à l'exception de la Finlande, y ont apporté leurs contingents, mais dans des proportions différentes. Toutefois celles qui ont donné le moins de criminels, ne sont pas toujours pour cela plus pures et plus libres de corruption. C'est ainsi que la Ge-

par les ordonnances du 15 Août 1845, qui recommandent aux fonctionnaires préposés à la garde des exilés, la sollicitude et la clemence.

orgie a fourni 1 condamné sur 91,320 habitants, uniquement parceque la justice et la sûreté publique sont mal organisées. Jaroslaw en a le moins, 1 sur 35,520, Grodno en a eu 1 sur 29,760 habitants, Wologda et Witepsk sur 28,970, l'Esthonie sur 28,220, Bialistok sur 20,740, Olonetz sur 20,270, Twer, Minsk, Mohilew, la Podolie, la Wolhinie, Pultava, la Livonie et la Courlande, sur 15,000 à 20,000, Archangel, Pskow, Wiatka, Wilna, Smolensk, Kiew, Charkow, la Bessarabie, Saratow, Nijni-Novgorod, Wladimir, Tula, Kaluga, Kostroma, Rjasan, Ssimbirsk, Tambow, Woronesch, Kursk, Pensa, Novgorod et Jekaterinoslaw 1 sur 10,000 à 15,000, enfin Moscou, Tschernigow, Orenbourg, la Taurie, la Tschernomorie, Perm, Astracan et Kasan 1 sur 5600 à 9970, Pétersbourg 1 sur 4020, et Cherson 1 sur 3840.

2) Vagabonds: 30,703 hommes et 4605 femmes, dont dans presque toutes les provinces 1 sur 30,000 à 100,000 habitants, mais sur 5000 dans celles de Jekaterinoslaw, Kiew, Minsk, la Podolie, la Taurie, Tschernigow, Cherson, Jaroslaw et dans les deux pays des Cosaques sur le Don et la mer Noire.

3) Condamnés pour inconduite: 2798 hommes et 579 femmes dont le plus grand nombre revient aux provinces de Moscou et de St. Pétersbourg.

4) Condamnés par les tribunaux des villages pour inconduite: 716 hommes et 20 femmes. Perm, la Taurie et Cherson seuls connaissent cette coutume et ont fourni les $\frac{6}{7}$ de ce chiffre.

5) Par ordre du gouvernement et sur les propositions des seigneurs: 931 hommes et 330 femmes.

Le gouvernement a permis au seigneur d'éloigner de sa terre le serf coupable de délits effrontés et de conduite intolérable et de le mettre à la disposition du gouvernement pour être envoyé en Sibérie*). Il ne faut pour cela que le témoignage du seigneur et non pas un arrêt de

*) *Swod*, (code Russe) chap. IV. §. 975.

justice. Néanmoins, la condamnation est soumise à tant de formalités, de frais et de conditions préalables, que le cas est rare et n'arrive guère que lorsque le serf excite à l'excès celui dont dépend de la sorte sa liberté et son avenir.

Le serf d'un maître sévère préfère presque toujours la Sibérie à sa misérable condition.

On voit souvent des malheureux se livrer au vagabondage ou commettre un petit vol, pour se faire envoyer en Sibérie. Cottrell raconte que, dans la prison de Moscou, il a vu un vieillard se jeter aux pieds d'un inspecteur, pour solliciter son entremise pour obtenir d'être exilé.

Dans le cas indiqué, le serf a le droit d'emmener sa femme et ses enfants. Dès que la famille touche le sol de la Sibérie, elle est libre, et si elle veut travailler, elle acquiert une certaine aisance.

Des 24 millions de serfs que renferme la Russie, 95 hommes et 33 femmes sont exilés par an d'après ce procédé. C'est ce qui prouve bien le peu de danger qu'offre en réalité ce privilège des seigneurs, quelque peu conforme qu'il soit d'ailleurs aux principes de justice.

Les exilés, à leur arrivée en Sibérie, sont envoyés dans les différentes provinces, à l'heure qu'il est le plus fréquemment dans la Sibérie orientale, l'Ouest étant déjà assez colonisé.

Les exilés commencent une vie nouvelle. Employés et habitants oublient leurs crimes et les appellent *nest schastni Ludi*, malheureux, dénomination touchante et que la langue officielle a adoptée*). Ils se divisent en trois catégories: 1) Katorschniki, condamnés à vie ou à temps pour des crimes graves et employés aux mines. 2) *Loslannyje na rabota*, exilés, employés aux travaux publics avant qu'on ne les établisse comme colons; 3) *Loslannyje na poselenye*, exilés que l'on établit à l'instant même.

*) Voilà du moins ce que racontent Storch et Falk.

Parmi ces derniers, il faut ranger les vagabonds et ceux que les villages ou les seigneurs ont éloignés. Ceux de la première catégorie sont regardés comme civilement morts. On envoie les plus coupables dans les mines de Nertschinsk. On dit qu'autrefois leur sort y était affreux, car, une fois descendus dans les mines, ils n'auraient plus revu le jour, étant nourris, logés et ensevelis dans les profondeurs de la terre.

Aujourd'hui ils n'ont à travailler dans les mines que pendant huit heures par jour. Le reste de la journée, ainsi que les dimanches et les jours de fête, ils demeurent dans leurs habitations. Quelques-uns ont eu le bonheur d'être suivis de leur famille et le sort de ceux-là est assez doux *). Il ne faut du reste pas confondre ces condamnés avec les véritables mineurs, paysans colons établis dans le voisinage et que l'on emploie aux mêmes travaux moyennant salaire **).

La seconde catégorie est utilisée par le gouvernement pour les travaux publics, tels que les salines, les fours à chaux etc. En 1804, ils recevaient 36 roubles argent de salaire par an. Mes les vivres étant à très-bas prix, ils font des épargnes et, après quelques années, peuvent s'établir comme colons. Le gouvernement les aide et ils n'ont guère qu'à construire eux-mêmes leurs habitations et à fournir le mobilier, les ustensiles etc.

La troisième catégorie est destinée à la colonisation immédiate ***). Ils sont fixés soit dans les villages ex-

---

*) Cottrell prétend que les traitements trop doux dont on a usé envers les condamnés, ont fait commettre à ces derniers de nouveaux et de formidables crimes et amené le gouvernement à les punir de nouveau avec une sévérité excessive.

**) A ces ouvriers-colons se rapportent les oukases du 9 Avril 1763, du 12 Septembre 1763 et du 28 Novembre 1763.

***) Dans ces derniers temps, on a permis aux fermiers des lavages d'or de louer des ouvriers dans cette seconde catégorie. Malheureusement, au lieu de faire des épargnes, les ouvriers,

istants, soit dans ceux que l'on construit pour eux d'après un plan régulier. Ils reçoivent des secours de toute nature, même en argent et, pendant les trois premières années, ils sont libres d'impôts. Tous les colons de la seconde et de la troisième catégorie ne peuvent quitter le village ni passer la nuit dehors; ils sont *glebae adscripti.* Il leur est interdit de changer de profession. A la tête de chaque village se trouve placé un soldat, la plupart du temps un Cosaque. Il maintient l'ordre parmi les colons, administre la justice à force de coups de bâton. Y a-t-il des crimes graves commis par les colons, il traduit ceux-ci devant les tribunaux compétents. Toutefois ce gouvernement soldatesque ne dure que jusqu'à la génération suivante laquelle, animée presque toujours du meilleur esprit, se trouve bien de la direction ordinaire des starosta.

Toutes ces colonies prospèrent à vue d'oeil. Chaque province apportant à ce pays ce qu'elle a de bon en fait d'industrie et d'agriculture, la routine y a fait place au génie de l'invention et au progrès. Tous les dialectes se sont confondus dans un idiome particulier et épuré. Les différentes nuances du peuple russe ont abouti ici à un seul caractère que l'on peut qualifier de *sibérien* et qui, de l'aveu de tous les voyageurs, est celui de la probité et de l'intelligence. En dépit de leur origine, les exilés ont des moeurs simples et pures, et à l'exception des districts assignés aux condamnés pour crimes graves, par exemple de Jakutsk et où les condamnés vaguent librement, on voyage partout avec une sécurité complète. Un verrou de bois poussé devant la porte d'une maison, indique l'absence du propriétaire et rend sa demeure inviolable.

Malheureusement dans ces dernières années, la recherche de l'or a enlevé bien des bras à l'agriculture et corrompu les moeurs des exilés. En 1844, les fermiers des lavages avaient même recruté 19,000 ouvriers parmi

---

allechés par l'appât du gain, se sont insensiblement mais profondement pervertis.

les nouveaux-venus: c'étaient autant de victimes dévolues au lucre et à une sordide avarice.

Il serait difficile d'assigner au juste à la seconde ainsi qu'à la troisième catégorie le chiffre d'exilés qui lui revient; mais parmi les 42,995 condamnés, il y avait, dans les dix années indiquées,

	375	condamnés pour	sacrilège
	6585	„ „	assassinat
	317	„ „	sodomie etc.
	743	„ „	incendie prémédité
	2523	„ „	brigandage
Total	10,543	condamnés pour	crimes graves.

Toutefois, d'après la législation de 1845, bon nombre des condamnés à vie changent, après quelques années, de conduite et deviennent des colons ordinaires. La première catégorie ne comprendrait d'après cela que 9000 personnes, la seconde 34,000 et la troisième 40,704.

On dit que l'administration actuelle laisse peu à désirer. Il n'en était pas toujours ainsi, et le gouvernement a dû intervenir. L'oukase du 26 Janvier 1822 cassa le gouverneur général de Pestel qui, par une absence de douze ans de sa résidence officielle, avait laissé s'introduire de nombreux abus, destitua le gouverneur de Tomsk ainsi que 678 fonctionnaires publics dont un certain nombre fut sévèrement puni. C'est à cette époque aussi que l'on donna à la Sibérie une division nouvelle de territoire.

Voici maintenant quelques données de statistique sur la situation actuelle de la Sibérie.

La Sibérie se compose d'abord de celle de l'Ouest d'une étendue de 57,000 milles carrés, et de celle de l'Est qui en comprend 154,000.

Le Nord est traversé par des peuplades de chasseurs nomades, pour la plupart païennes. Le long des rivières seulement, on voit quelques établissements russes dont celui d'Obdorsk est le plus éloigné vers le Nord-Est. Au dessous de ce désert et dans la zone tempérée s'étendent, de l'Ural jusqu'à la mer du Midi, les colonies russes mé-

lées vers l'Ouest à des débris de races tartares et bouchares. Le Midi, là où il ne comprend pas les montagnes de l'Altaï, continue les immenses steppes de l'Asie centrale, servant de lieux de passage incessants aux Tartares et aux Mongols nomades, de sorte que les colonies fixes des Russes séparent les pasteurs du Midi des chasseurs du Nord. Les Tartares sont Musulmans, les Mongols vénèrent pour la plupart le Buddha de l'Inde.

Le gouvernement a fait recueillir des notices sur les coutumes et les idées juridiques de ces pasteurs et chasseurs. On voudrait, ce semble, les prendre pour bases d'une codification des steppes dont les premiers jalons viennent d'être posés. Ces notices doivent être précieuses pour la science; elles se trouvent au ministère de la justice, mais il m'a été impossible d'en prendre connaissance.

En 1838, la Sibérie avait 2,656,300 habitants, parmi lesquels, à l'opposé du reste de la Russie, les hommes l'emportent sur les femmes de 20 pCt., à ce qu'on dit. Peut-être y a-t-il quelque exagération dans ce chiffre. Au reste, l'excès des hommes ne s'applique pas seulement aux exilés, ce qui n'aurait rien d'extraordinaire, mais encore aux tribus nomades et qui, pour ce motif, se fondent et dépérissent d'année en année*). Le même phénomène a été observé dans l'Amérique du Nord.

Ces habitants se composent d'à peu près 2,198,000 Russes établis, 79,000 colons tartares, 95,000 chasseurs et 276,000 pasteurs nomades. Quant aux confessions religieuses, on peut, en présence de notices contradictoires, admettre comme chiffres ronds:

*) Il y a excès d'hommes dans l'Asie centrale, de femmes dans l'Asie occidentale, par exemple dans l'Arabie. Des philanthropes ont voulu en tirer des conclusions à l'avantage de la polygamie. Mais alors il faudrait, pour être logique, prôner la *polyandrie* en d'autres endroits, dans le Thibet par exemple.

1) Chrétiens	
a) de l'église russe	2,229,000
b) catholiques	2,000
c) luthériens	700
2) Juifs	1,800
3) Musulmans	92,000
4) Païens	
a) Buddhistes ou Lamaites .	258,000
b) Schamanites	73,000
Total . . .	2,636,500

Parmi les Chrétiens gréco-russes se trouve un grand nombre de Roskolniki.

Dans la Sibérie occidentale, l'église russe possède, pour 1,680,000 habitants, 366 temples métropolitains et 748 succursales avec 1234 ecclésiastiques, puis 7 couvents, avec 37 moines. Les catholiques ont deux églises et 6 curés, les Luthériens 3 églises et 1 pasteur, les Musulmans 170 metschets et 130 mollahs. On ignore le nombre précis des Buddhistes.

Toute la Sibérie a 45 villes, 25 à l'Orient avec 52,266 habitants, 20 à l'Occident avec 91,474. En déduisant les contrées du Nord ainsi que les steppes du Midi, où il n'y a presque pas de villes, un territoire de 800 milles carrés revient à chaque ville. La population des villes est à celle des campagnes comme 100 à 1472. En Prusse au contraire, on peut compter 5 milles carrés pour chaque ville, et la population des villes est à celle des campagnes comme 100 à 263*).

Les 20 villes de la Sibérie occidentale comprennent 5233 dessat., à peu près un mille carré. Des 87,214 habitants il y a

*) Pour les 5976 villages, il revient à peu près 6 à 7 milles carrés à un village. Mais les villages sont dispersés et répartis d'une manière irrégulière, de sorte que la proportion varie dans les différentes provinces et contrées du pays.

Nobles et fonctionnaires pensionnés (mâles)	505
Fonctionnaires effectifs	2,692
Ecclésiastiques	482
Employés de la police	112
Négociants	100
Petits-bourgeois	17,221
Paysans de la couronne	2,246
Exilés non colonisés	709
Sans profession et étrangers	2,213
Serfs des nobles	929
Indigènes	1,214

Les villes principales de la Sibérie sont: Tobolsk, Tomsk, Omsk et Tjumen.

Toutes les villes réunies ont 28 établissements de bienfaisance, 18 prisons, 26 magasins de sel, 13 distilleries d'eau de vie, 9 moulins à eau et 23 à vent. Les revenus de toutes les villes sont de 296,460 roubles argent et les dépenses de 208,892. Peu de fabriques. Le gouvernement en avait autrefois fondé 34; récemment des particuliers sont venus en établir de leur côté. Presque toutes se trouvent dans les villes.

Dans les campagnes il y a

685,788	paysans	(mâles)	de la couronne
4,158	„	„	Odnoworzu
37,868	„	„	exilés-colons
1,844	„	„	serfs
66,000	„	„	colons tartares

Total 795,658 âmes masculines.

Ils demeurent dans 5976 villages et 169,347 habitations, dont 28 habitations et 133 habitants mâles pour chaque village. Par conséquent, la grandeur des villages est moins démésurée en Sibérie que dans le reste de l'Empire, ce dont l'agriculture se trouve parfaitement.

Le Nord de la Sibérie occidentale est à peine occupé par le gouvernement: c'est au plus si les chasseurs nomades y paient à la couronne un tribut de fourrures. Ce territoire dont le gouvernement a réellement pris posses-

sion, et qu'il a fait relever tant bien que mal, comprend 204,075,212 dessat. ou 36,696 milles carrés. La quinzième partie en a été assignée à la population des campagnes dont je viens d'indiquer le chiffre approximatif et il l'a été dans les proportions suivantes:

Jardins et pacages	637,863 dessat.
Champs de labour	2,792,156 „
Prairies . . , ...	1.106,621 „
Forêts	4,941,732 „
Territoire non cultivé . . .	3,539,270 „
total	13,017,642 dessat.

Toutefois les quatre cercles du gouvernement de Tomsk avec 312,406 habitants n'ont pas participé à cette répartition en raison de leur administration particulière, qui est celle des mines. Le territoire dont il s'agit, a donc été assigné à 483,252 habitants mâles de sorte qu'à chacun d'eux reviennent 27 dessat.

En envisageant ces chiffres dans leur ensemble, on ne peut réprimer un mouvement de regret de voir une si grande étendue de terres sans culture et sans utilité pour des milliers de pauvres qui croupissent ailleurs dans la misère. C'est ainsi que dans le cercle d'Ichim, la plus fertile pourtant et la mieux cultivée de toute la Sibérie, $\frac{1}{8}$ seulement de la superficie du sol a été défriché jusqu'ici et livré à l'exploitation agricole.

Il n'y a pas en Sibérie de familles nobles possédant terres et paysans. Cottrell en cite une seule dans la Sibérie orientale, et il y en a une autre dans la Sibérie occidentale. Mais il y a une noblesse indigène se composant des *fils des bojars* (Deti-Bojarskjia) ayant quelques privilèges, mais non pas celui de posséder des serfs. Quelques sultans des Kirguis ont des droits nobiliaires. Autrefois, on avait établi des serfs dans la Sibérie, ce qui est interdit à l'heure qu'il est. Il n'y a plus maintenant que des serfs ayant accompagné leurs maîtres et qui rendent à ceux-ci des services domestiques; mais le nombre en est peu considérable.

Quant à la bourgeoisie, elle ne forme que le tiers de la population des villes ou la cinquante-troisième partie de celle du pays.

Les enfants des exilés sont libres et ont le droit des indigènes. Les exilés, au nombre de 100,000 à 150,000, restent leur vie durant sous la surveillance assez douce de la police.

Le cercle d'Ischim, le plus florissant, nous l'avons vu, de la Sibérie, a probablement un passé glorieux. D'innombrables tombeaux ainsi que des ruines de villes et de remparts en font foi. Dire à quel peuple remonte cette civilisation disparue serait chose peu aisée. Les archives de la Chine et du Thibet pourront seules un jour révéler à l'Europe l'histoire jusqu'ici obscure de l'Asie centrale *).

Dès le lendemain de la conquête, les Russes se sont naturellement hâtés de construire dans la Sibérie des places fortes, comme autant de points d'appui. La plupart des villes de la Sibérie occidentale, datent de la fin du seizième siècle; tant a été rapide la colonisation de ce pays! L'origine de plus de la moitié de toutes les villes remonte aux cinquante années qui ont suivi la conquête. Il y a eu ensuite un temps d'arrêt qui a duré un siècle. Depuis, la fondation de villes nouvelles a repris sans doute, mais leur nombre ne répond pas aux besoins de l'administration, ce qui s'explique par la préférence des colons pour l'agriculture comme la plus profitable de toutes les occupations.

A la différence des villages russes, ceux de la Sibérie présentent des rues larges, coupées en sens divers, irrégulièrement bâties, aux habitations grandes, entourées de haies et assez séparées l'une de l'autre pour que les incendies y soient moins à craindre. Sous ce rapport, ces villages rappellent ceux de la province de Kasan. Les maisons au contraire, spacieuses, ornées de boiseries ciselées

*) Les archives de la Sibérie ont péri dans l'incendie de Tobolsk.

et offrant un certain luxe, rappellent la Russie du Nord. Dans la plupart des habitations, on remarque une maison d'hiver et une autre d'été, à côté l'une de l'autre, ainsi que nous l'avons vu pour le gouvernement de Wologda. En général, les maisons sont tenues avec propreté. Nulle part on conserve, comme dans le Nord, les animaux domestiques dans *l'isba* (la chambre ordinairement habitée). Le plancher est en bois et l'on le nettoie souvent. Deux fois l'année, à Pâques et à Noël, l'intérieur de la maison est blanchi à la chaux, d'après le mode petit-russien. L'Isba a un poêle russe, la meilleure chambre un poêle hollandais. En un mot, la Sibérie s'est assimilé ce que la Russie a de bon en évitant ses défauts.

Le sol de la Sibérie, là où il a été défriché, est très-fertile et peut être en grande partie considéré comme la continuation de cette terre noire que nous avons rencontrée dans la Russie centrale. Cette terre s'étend d'après cela comme une large zone des monts Carpathes jusqu'à la mer du Sud. La récolte ordinaire donne le sixième au dixième grain, mais certains endroits, comme le Midi de la province de Tomsk, fournissent le vingtième et même, comme près de Nertschinsk, le soixantième. Le soc n'a qu'à effleurer la terre, pour lui faire produire une excellente récolte. Il n'est nulle part besoin d'engrais. Le sol le plus médiocre ne demande que des jachères plus ou moins longues. Dans les pays où le bois est rare, l'engrais sert de chauffage. Toutefois on a récemment commencé à fumer les terres avec succès dans les environs de Tobolsk et de Tjumen. Le seigle, l'orge, l'avoine, les pois, le pavot, le chanvre et le lin sont les principaux produits. A côté de l'âpreté du climat, le champ d'été est en certains endroits six fois plus étendu que le champ d'hiver. Au Nord où le soleil ne quitte pas l'horizon pendant l'été, les fruits viennent avec une rapidité telle que l'on compte le temps de leur croissance non par semaines mais par journées.

Tout près des villages se trouvent les pâturages entourés de haies; les champs de labour en sont éloignés de

dix et de vingt verstes. A entendre les habitants, la crainte des bêtes sauvages les oblige d'avoir les bestiaux sous les yeux; tandis que la distance plus grande des champs ne porte aucun préjudice à l'agriculture, parceque l'engrais n'est pas nécessaire et que les bêtes de trait ne font pas défaut.

Dans des potagers entourés de haies et établis non loin des habitations, les paysans cultivent des choux, des raves, des fèves etc. En fait d'arbres fruitiers, on ne voit ça et là que des cerisiers.

D'immenses forêts s'étendent à perte de vue au Nord et dans la Sibérie centrale. Elles présentent le sapin, le pin, le cèdre de Sibérie, le mélèze, le bouleau etc. Le chêne ne vient presque au-delà de l'Ural. La Sibérie ne connaît pas le noyer.

Il y a des paysans qui ont cent chevaux, cinquante vaches et cent cinquante autres têtes de bétail. De là un aspect tout nouveau de l'économie rurale. Les chevaux l'emportent en nombre sur le reste des animaux. Les chevaux de la Sibérie occidentale, de race kirguise, sont petits mais infatigables. Ajoutez qu'attelés à une voiture légère, ils parcourent sans peine trois milles à l'heure. On les achète 35 à 150 roubles assign. La Sibérie orientale possède une race de chevaux excellente, celle de Yakut, grande, forte et capable des plus grands efforts. Les bêtes à corne sont de la petite race des steppes et donnent peu de lait. Les brebis sont kirguises, c'est dire que leur laine ne peut être fabriquée.

Peu d'industrie. Toutefois le paysan travaille trois sortes de grosse toile de 35 à 70 cop. ass. l'arschin.

Le Russe de la Sibérie est de taille moyenne, mais solidement bâti. Dans le Nord, c'est le type grand-russien qui domine: on y voit surtout des cheveux blonds et des yeux bleus. Au Midi, l'Asie se révèle dans les cheveux noirs, les petits yeux de la même nuance, les pommettes saillantes, la voix profonde et forte. Le tempérament du paysan est sanguin, tous ses gestes sont empreints d'une vivacité extrême. Même en conduisant la charrue, il ne

quitte pas le fusil dont il sait se servir à merveille. Les femmes ne sont pas jolies mais fortes. Très-actives, elles ne se contentent pas de vaquer aux soins du ménage, on les voit souvent labourer le champ, semer et moissonner, tandis que le mari gagne de l'argent de son côté comme voiturier. Le costume est antique mais orné avec luxe. Les Sibériens ne sont pas libres de superstition, mais une véritable poésie relève d'autre part leurs chansons et leurs légendes apportées pour la plupart de la mère-patrie, mais dont quelques-unes appartiennent à la Sibérie. On n'a songé à recueillir ni les unes ni les autres.

Voici une légende sibérienne trouvée par les Russes sur le sol sibérien et que je dois à la communication bienveillante d'un de mes amis.

Entre Tura et Salda, on voit l'immense Montagne de Blagodat aux murs élevés jusqu'aux nues, et du fer le plus pur, et dont les fentes récèlent des diamants. Avant le déluge, elle était habitée par les Bogatirs, géants de force surhumaine (bogatir signifie *gens riches* en russe). Après avoir subjugué l'univers, ils gravirent le sommet de la montagne et provoquèrent les puissances célestes. St. Michel et St. Gabriel ayant accepté le défi, les géants les pourfendirent. Mais aussitôt quatre nouveaux anges se formèrent des troncs coupés en deux, puis huit, lorsque les quatre avaient subi le sort des deux premiers, de sorte que les géants se virent bientôt entourés d'une foule d'archanges. Alors ils se jetèrent à genoux et s'humilièrent devant la force suprême des messagers de Dieu.

Les Tartares qui, avant les Russes, avaient habité le centre et le Midi de la Sibérie occidentale, descendent de l'antique race des Turani ou habitants de Turan ou pays des ténèbres, que les légendes asiatiques opposent à Iran, le pays de la lumière. C'est à eux que se rattachent les Turcs, entraînés probablement par les Huns et qui, s'emparant du chalifat arabe et fondant plus tard l'empire des Osmanlis, firent revivre, contre la Perse, l'antique dualisme, fondé sur le Koran et la Sonna, et menacèrent l'existence du Christianisme en Europe. Les habitants de Turan, de leur côté,

furent subjugués et entraînés en partie par les Mongols. Mais comme ils étaient faciles à s'organiser et à se constituer, ils formèrent à l'Ouest d'innombrables *chanats* dont une partie subsiste encore dans l'intérieur de l'Asie. Kasan, Astracan, la Sibérie et la Crimée étaient des chanats semblables. Bokhara et Chiwa en étaient les mieux connus et les plus puissants.

Les Russes n'ont pas chassé les Tartares, ils ne les ont pas déclarés serfs et ne les ont pas inquiétés dans leurs convictions religieuses. Toutefois le gouvernement a engagé bon nombre de Tartares à se convertir à l'église russe, en conférant, comme récompense de cet acte, la dignité de Knès aux nobles et la liberté aux serfs. Aussi les familles des Stroganow, des Mansurow, des Narischkin, des Rostopschin, des Molostow et d'autres nobles familles de la Russie sont-elles d'origine tartare.

Les Tartares sont doués des meilleures qualités. La doctrine musulmane est pour quelque chose dans la pureté de leurs moeurs. Que serait-ce si le christianisme venait à répandre parmi eux les germes impérissables de la civilisation la plus élevée qu'il soit donné à l'homme de recevoir?

La plupart des Tartares de la Sibérie, établis colons, paient le peu d'impôts dont le gouvernement a frappé ses paysans. Les Tartares nomades, et le nombre en est minime, ne paient rien. D'autres enfin, organisés comme les Cosaques, partagent les charges et les privilèges de ces derniers.

Les Tartares établis, tout attachés qu'ils sont à leurs usages et à la religion de leurs pères, ne manquent pas de s'assimiler quelquefois les moeurs russes. Ils savent tous le russe et le parlent même souvent entre eux*).

*) Le nom de Tartare est un sobriquet de Russie et les Tartares eux-mêmes trouvent mauvais qu'on les désigne de la sorte. Pour les satisfaire, il faut les appeler par le nom du pays qu'ils habitent: Tobolski, Tomski ou Tschimski. Ils donnent à leur casque le nom de Turkestan.

Sobres et actifs, ils se trouvent dans une certaine aisance. Les écoles des villages sont dans une situation satisfaisante, et quiconque n'y enverrait pas ses enfants, s'exposerait au mépris de ses proches. Tous savent lire et écrire. Les préceptes du Koran leur sont familiers. Il y a parmi eux des livres imprimés en langue tartare. Ils écrivent avec des plumes et avec une encre rappelant celle de la Chine, en tenant presque toujours, d'après la coutume de l'Asie, les feuilles sur les genoux. Les Universités de Samarkand et de Bokhara leur permettent d'acquérir une culture scientifique plus élevée. La théologie y est enseignée surtout avec éclat. On n'y néglige pas les sciences mystiques, la Kabale et l'Astrologie. C'est à Leipzic que des négociants bouchares achètent des livres ayant trait à ces branches de la science. Ces livres sont transportés ensuite par des caravanes à Bokhara, en Chine et à Thibet. Les Tartares aiment la poésie, ils sont riches en légendes et possèdent de fort jolis contes. En voici un communiqué par un de mes amis :

Avant la création d'Adam vivait sur la terre une race d'êtres doués d'un corps éthéré et qui tenaient le milieu entre les anges et les hommes. Ils s'appelaient Maglukat en tartare, et Dschanbinutschan (de Dschan, l'âme) en arabe. Comme ils étaient tombés en péché mortel, d'orgueil et de luxure, Harrut et Marrut, deux anges du Seigneur, prièrent le Tout-Puissant de les envoyer sur la terre, pour sauver les malheureux. Mais le Seigneur leur dit: „Prenez garde de vous laisser séduire et d'imiter les autres.“ Ils n'écoutèrent pas cet avis et descendirent sur la terre. Là ils rendaient la justice, apaisaient les querelles et ramenaient vers la vertu les esprits égarés.

Un jour, une jeune fille, belle mais coupable, vient se plaindre à Harrut d'une injustice commise envers elle. Harrut passionnément épris de sa beauté, lui promet la réparation et lui demande si elle veut se donner à lui. La jeune fille mortellement effrayée croit que le juge céleste veut l'éprouver, mais vaincue enfin par ses prières,

elle lui donne rendez-vous, pour le lendemain, sur les bords d'une rivière, au fond de la forêt.

Elle se rend ensuite chez Marrut, où le même sort l'attend. Marrut aussi n'a pas de repos qu'il n'ait obtenu un rendez-vous. Elle le lui accorde à la même heure sur les bords de la même rivière, au fond de la forêt. Le lendemain, elle se rend à l'endroit désigné et se cache dans les broussailles pour se convaincre si les deux juges, réputés saints parmi ses semblables, viendront donner suite à leurs coupables projets. Mais lorsqu'elle les voit arriver, elle est saisie de désespoir et se précipite dans la rivière.

Alors une voix se fit entendre; c'etait celle du Dieu qui dit aux deux anges: Malheureux, voici l'aurore et l'étoile du matin. L'étoile du matin, c'est la jeune fille, elle est à présent purifiée et sanctifiée.

Les deux juges furent ensuite suspendus par un croc dans un puits profond. Le jour ils sont calmes. Mais lorsque l'étoile du matin vient se mirer dans l'eau du puits, ils se tordent dans des convulsions affreuses et puissantes au point de produire des tremblements de terre. Ils resteront dans le puits, exposés à ces tortures, jusqu'à la fin des temps et jusqu'au jugement suprême.

Les Tartares aiment encore l'histoire. Chaque village a sa chronique. Fiers de leur origine et de la gloire de leurs ancêtres, ils conservent avec soin leurs arbres généalogiques. Bien des nobles (Mursas) se disent les descendants de Batuchan et de Dschingischan et si Rostopschin, ainsi qu'on l'assure, se trouve parmi ces derniers, il s'est, certes, montré digne de son aïeul par le formidable incendie de Moscou, dans l'année 1812.

Une branche des Tartares, celle des Buchares, prétend être de la plus pure race turkestane. Ils s'adonnent au commerce et négligent l'agriculture. On les voit dans toutes les foires, à Moscou, à Pétersbourg, à Odessa, à Riga, à Varsovie. Les châles qu'ils apportent de l'Asie centrale, en partie du Thibet, sont connus en tous lieux. Ils colportent d'autre part les marchandises européennes a travers tout le centre de l'Asie.

Une légende buchare trouvera ici sa place naturelle:

Mirjam, la mère du grand prophète Isai (Jésus), avait perdu son père et sa mère dans sa première enfance. A cette époque, la famille tint conseil pour décider qui se chargerait de l'éducation de l'orpheline. Un bassin d'eau fut placé à cet effet au milieu du cercle et l'on jeta une plume dans l'eau. Chacun des assistants devait plonger son doigt dens l'eau, et celui d'entre eux au doigt duquel s'attacherait la plume, remplacerait pour l'enfant le père et la mère qu'elle venait de perdre. Or, il arriva que la plume vint s'attacher au doigt du prophète Zacharie qui emporta Mirjam et l'éleva comme sa fille. Mais un jour, étant allé faire ses dévotions au temple, Zacharie fut transporté d'un tel élan de piété, qu'il resta plongé dans la prière pendant deux jours. A son réveil, il songea avec effroi à la pauvre Mirjam qu'il croyait morte d'inanition. Mais en rentrant dans sa demeure, il vit la petite fille entourée de mets succulents qu'un ange était venu lui apporter jour par jour. Voilà ce que Mirjam raconta avec joie. Lorsqu'elle avait quatorze ans, elle alla se baigner dans une des sources de la forêt. Mais elle vit apparaître l'ange Gabriel qui lui annonça qu'elle allait donner le jour au prophète Isai. Elle demanda: Comment puis-je mettre au monde un enfant, n'ayant jamais connu un homme? Mais Gabriel lui expliqua le divin mystère et la fit participer au souffle d'en haut. Et cette parole s'accomplit. Et à l'heure de la délivrance, Mirjam se rendit dans la forêt et s'assit sous l'arbre où l'ange lui avait apparu. Et elle fut délivrée d'un fils. C'était pendant l'hiver et la neige couvrait la terre. Mais lorsque l'enfant ouvrit les yeux à la lumière, les feuilles des arbres se mirent à pousser de nouveau, les roses s'épanouirent, les oiseaux du ciel gazouillèrent et tout près jaillit une source dans laquelle deux anges, qui avaient soudain apparu, allèrent plonger le nouveau-né. Mirjam, de retour dans sa famille, y fut accueillie par des injures, mais l'enfant ouvrit la bouche et annonça le miracle. Et les parents de Mirjam bénirent Dieu. Isai cependant grandit et devint un grand prophète.

Alors riches et pauvres le poursuivirent, et finirent par envoyer deux hommes pour le faire tuer. Et Dieu enleva Isai au ciel. Il frappa d'aveuglement les yeux des mortels de sorte qu'ils frappèrent les deux assassins en place d'Isai.

Telles sont les croyances des Buchares qui ont au reste quelque analogie avec celles des Musulmans et même avec tel chant sacré des Chrétiens.

La Russie possède de grandes colonies de Juifs, d'Arméniens et de Buchares, trois peuples qui s'adonnent de préférence au négoce de détail et ambulant. Les voies de communication considérablement améliorées dans l'Europe occidentale, y ont diminué le négoce, chacun pouvant aisément acheter à la source les produits nécessaires. Les Juifs devenus pour ce motif de simples commissionnaires, se sont d'autre part presqu'exclusivement emparés de la bourse. Là ils règnent en souverains et leur situation politique a dû s'en ressentir. En Russie, on ne trouve de Juifs que dans les provinces occidentales, dans le Midi, guère en Sibérie. Vers l'Ouest tout le commerce se trouve entre leurs mains. Dans les villes, ils représentent la bourgeoisie; à la campagne, ils sont les intendants des nobles et administrent la police. De là, à ce qu'on dit, le caractère dépravé des paysans. Il y a dans ce phénomène un mal nécessaire et que le gouvernement ne parviendra à réformer qu'avec peine.

La monarchie russe proprement dite ne connaît pas les Juifs, que remplace le bas peuple exercé dans le négoce en détail comme dans toutes les professions. Il est toutefois à regretter que l'on ne puisse également suppléer par ce moyen au commerce de banque, que les Juifs pratiquent si avantageusement pour eux et pour le public dans les pays où ils si trouvent.

Les Arméniens, aussi peu sédentaires et plus nombreux que les Juifs, se trouvent non seulement en Russie, mais dans toute l'Asie antérieure et jusqu'en Afrique. Bien plus, ils habitent la Perse orientale, les Indes, le Thibet et même la Chine. Ce peuple dispersé parmi les autres, a une

constitution peu connue et des liens mystérieux en rattachent l'un à l'autre les membres épars. La Russie qui a dans son territoire l'église d'Etschmiatschin, le centre du culte arménien, possède par là la clef de l'Asie antérieure, avantage immense et qu'un jour elle saura mettre à profit avec d'autant plus de sûreté que la tolérance religieuse pratiquée envers les Arméniens, leur a singulièrement fait aimer le gouvernement russe.

Bokhara est une ville de commerce considérable de l'Asie. Elle envoie ses caravanes en Chine, dans le Thibet et en Perse. Partout les Buchares, apparaissent comme d'industrieux négociants. Nombre de ces Buchares se sont établis dans les villes de la Sibérie. Et c'est par leur intermédiaire que la Russie est en communication avec Bokhara et les routes commerciales qui partent de cette ville*).

C'est d'Omsk que la Russie commence à pénétrer en Asie. La grande steppe des Kirguis s'y prête parfaitement; les Kirguis eux-mêmes sont pour ainsi dire des sujets auxiliaires de la Russie. De temps en temps, on voit partir d'ici des caravanes russes, accompagnées en partie de marchands buchares et protégées bien avant dans la steppe par des postes cosaques. Ces caravanes se dirigent vers le centre de l'Asie. Encore un peu, et la Russie aura poussé sa voie commerciale jusqu'aux frontières du Thibet.

Tout le long de la ligne d'Orenbourg et jusqu'aux frontières de la Chine, le commerce, pratiqué pour la plupart par les Tartares et les Buchares, est parfaitement sûr, sauf quelques attaques de brigands.

Le commerce de Chine a beaucoup moins de portée immédiate. Si la Russie le favorise, c'est qu'apparemment des raisons politiques la portent à relever la Sibérie, fût-ce même au détriment de la mère-patrie.

La conquête de la Sibérie a rendu limitrophes la Chine et la Russie. Les Cosaques et les autorités russes

*) Le commerce de la rhubarbe se faisait au siècle dernier encore par des négociants buchares. Voyez les voyages de Pallas, t. III. p. 229.

qui venaient à leur suite, ont reculé de plus en plus les frontières de l'empire. Dès la première moitié du 17e siècle, tout le bassin de la rivière d'Amur, qui se jette dans l'océan Pacifique, était devenu russe. C'est ici qu'à cent milles au-delà de Nertschinsk, les Cosaques avaient conquis la ville d'Albasyna. Ce pays, situé en-deça du mur chinois, n'avait jamais à la vérité fait partie du Céleste-Empire *). Mais les Mantcheoux, conquérants de la Chine, réclamèrent le pays arrosé par l'Amur comme une sorte de domaine privé. Les Cosaques battirent plusieurs fois les Chinois, mais assiégés dans Albasyna, ils durent se rendre et furent conduits à Pékin, où leurs descendants ont obtenu la permission de bâtir un couvent russe. C'est ce qui explique comment la Russie plus que tout autre pays, a des relations avec l'intérieur de la Chine. La ville de Nertschinsk, fondée par les Russes, fut également prise, puis rendue par les Chinois. En 1688, une ambassade russe envoyée en Chine et secondée par les jésuites, qui alors y avaient beaucoup d'influence et que les Chinois avaient pris pour truchements, négocia la paix et fit régler les limites respectives des pays. La Russie renonça au bassin de l'Amur et recouvra Nertschinsk. Le fort de Selinginskoi, établi par les Russes sur la Selinga, fut déclaré l'entrepôt du commerce pour les deux pays. Telles furent les conditions de la paix de Nertschinsk, en l'année 1689. Cette paix ne fut point exactement suivie quant à la démarcation stipulée, mais le commerce en devint plus régulier et moins troublé par les nomades. Deux ambassades sous Pierre I et une dernière sous Catherine I amenèrent enfin, en 1792, un traité définitif qui fixa les limites d'une manière moins avantageuse que ne l'avait fait celui de 1689, mais grâce auquel les relations commerciales se trouvèrent mises à l'abri des dangers qui avaient jusqu'à ce moment compromis, en quelque sorte, son existence.

---

*) Voyez le Magasin pour l'histoire et la géographie de Busching. Hambourg, 1768. Tom. II. pag. 485.

Néanmoins, la Sibérie a considérablement perdu par la cessation que la Russie a dû faire du bassin de l'Amur. Ce fleuve est pour la Sibérie ce que la Baltique est pour la Russie, le principe vital et l'élément le plus essentiel de civilisation. Par l'Amur, la Russie pourrait rattacher sans peine St. Pétersbourg à l'océan Pacifique et réaliser. ainsi dans une autre voie, une idée grandiose de Pierre I, qui, à défaut de l'Amur, avait cherché dans le Kamtschatka le port d'où il aurait pénétré dans le Japon, dans les Indes et dans l'Amérique. Aussi, la Russie, tôt ou tard, sera-t-elle amenée à reprendre de gré ou de force ce bassin important*).

L'histoire du commerce russe vers la Chine comprend quatre périodes.

La première va de 1729 à 1763, ou des temps antérieurs au traité de paix jusqu'à l'époque où des caravanes de la couronne cessaient de faire le commerce dans ces parages, Catherine l'ayant abandonné aux entreprises particulières.

La seconde période de 1763 à 1800 est celle du commerce libre des particuliers. Des désordres avaient résulté de l'absence de toute fixation de tarif régulier, et les Chinois, plus rusés d'ailleurs, plus patients et mieux organisés que les marchands russes, cessèrent souvent tout d'un coup les transactions. Que l'on juge du préjudice que ces procédés devaient causer à des négociants isolés et qui se trouvaient avec leurs marchandises à une énorme distance de leurs demeures. C'est ce qui engagea le gouvernement à reviser le tarif des douanes par un règlement du 15 Mars 1800, et à former une compagnie de commerce**).

*) Il ne faut pas oublier d'autre part qu'à en croire de vagues rumeurs répandues en Sibérie, les montagnes de Sablonoi, situés dans le bassin de l'Amur, contiennent de riches mines d'or.

**) Sur l'ancien commerce avec la Chine voy. Georgi et Pallas, Notices sur plusieurs peuples inconnus de la Russie (Leipzig 1777) Tom. III. p. 180.

Pendant cette période, les Chinois apportèrent aux marchés des étoffes de soie, du nankin, des pierreries, de la porcelaine, du musc, de l'or et de l'argent en lingots. La rhubarbe, réservée à la couronne, fut également livrée au commerce particulier dès 1782. Pendant la seconde moitié du règne de Catherine II, le thé commença à être demandé en Russie et peu à peu devint l'article le plus important du commerce russe avec la Chine.

Pendant la troisième période, depuis le règlement de Kiachta, de 1800, jusqu'à l'établissement des droits protecteurs en 1822, les Chinois luttaient contre les négociants russes plus unis entre eux et mieux avisés qu'auparavant, en inondant les marchés par les produits de leur industrie. Mais les Russes y opposèrent les produits manufacturiers d'autres pays, tels que les draps de laine de la Pologne prussienne et de la Sibérie, vendus aux Chinois à Kiachta sous le nom de draps de Méséritz.

La quatrième période, qui est celle d'aujourd'hui, depuis 1822 jusqu'au moment actuel, a vu se développer l'industrie russe, grâce à la protection accordée aux fabriques du pays. Dès lors, les marchandises étrangères furent remplacées dans les marchés par celles dont la Russie elle-même peut à bon droit se glorifier.

Dans les commencements, les Chinois ne voulaient pas renoncer aux draps de Méséritz, bien que les fabricants russes fussent parvenus à égaler et même à surpasser a cet égard la Pologne. Aussi, malgré les droits d'importation très-élevés, fallait-il fournir à Kiachta du drap de laine de Méséritz. Mais depuis que les Chinois ont reconnu les bonnes qualités du drap russe, ils ont fini par en demander, d'autant plus volontiers que ce drap leur est fourni à un prix beaucoup plus bas, de sorte qu'en 1839 on n'a plus vendu à Kiachta que 618 arschins de drap de Méséritz véritable.

A l'heure qu'il est, le commerce à Kiachta est en gros ou de détail. Le premier est dévolu à de grands négociants de Moscou; le second se trouve entre les mains d'une foule de petits marchands de tous les coins de

l'empire, et notamment d'un grand nombre de Burjates de la Sibérie, qui forment des compagnies de commerce particulières. Ce qui mérite d'être signalé, c'est que des habitants de la Sibérie, les Burjates seuls prennent part à ce commerce. Le commerce en gros comprenant tous les produits manufacturiers de la Russie européenne, ne se fait que pendant l'hiver et jusqu'au mois d'Avril, tandis que la vente en détail des produits sibériens, surtout de toute espèce de pelleteries, a lieu pendant tout le cours de l'année.

En 1839, les Russes exposèrent au marché et vendirent aux Chinois en

Pelleteries pour	2,433,649	roubles assignats
Draps	3,444,709	„ „
Produits de coton . . .	805,230	„ „
„ „ cuir . . .	755,044	„ „
Produits de lin (surtout le Tschechujka) et de chanvre	195,461	„ „
Produits de métal . . .	39,120	„ „
Glaces et verre fin de Rjasan et d'Orel . . .	41,793	„ „
Bestiaux	72,278	„ „
Grains	49,195	„ „
Sel, caviar, poissons, miel, viande etc.	54,760	„ „
	7,891,239	roubles assignats

En y ajoutant les produits apportés par les Sibériens indigènes, tels que le musc, les cornes de cerfs, le papier etc., on obtient en tout la somme d'à peu près neuf millions roubles assignats.

Le commerce consiste en échanges. Les Chinois paient les marchandises russes avec du thé, surtout avec du thé noir et un peu de thé en briques, que demandent les Tartares, les Kalmouks, les Kirguis et les Sibériens.

La valeur du thé noir et du thé vert était de 8,004,892 roubles assignats, celle du thé brique 387,852. L'excès de la valeur des marchandises russes était compensé par une

certaine quantité de soie brute, d'étoffes de soie, de nankin et de menus objets délicatement travaillés.

Les chiffres qui précèdent, sont empruntés à un discours prononcé, en 1841, à l'académie de commerce de Moscou, qui a été livré ensuite à l'impression et par conséquent *approuvé* par la censure. Ce discours fait l'éloge quelque peu emphatique du commerce chinois. On y semble toutefois adopter des chiffres au-dessous des véritables; car que la Russie ne consomme par an que pour 8 millions de thé, c'est ce qu'il est difficile à croire*). Cependant, ce discours paraît être plus exact quant à la qualité des articles de commerce, et cette considération m'a inspiré les réflexions qui suivent :

La Russie apporte surtout à ce marché ses pelleteries, draps, étoffes de calicot et cuirs. Les pelleteries, très-importantes, viennent surtout de la Sibérie et de l'Amérique du Nord. La Sibérie y gagne beaucoup, la Russie européenne seulement les pour cent que les marchands russes peuvent obtenir en vendant aux Chinois ce qu'ils ont acheté aux chasseurs sibériens. Pour la vente des draps, l'avantage se trouve, il est vrai, du côté des Russes. Mais qu'il y ait là un grand bien pour l'industrie et le commerce de l'empire en général, je ne voudrais pas l'avancer à la légère. Il est bon sans doute que les draps fabriqués en Russie satisfassent les besoins du peuple. Mais dès que la fabrication excède ces besoins, et que les produits doivent par conséquent s'exporter, il se présente une foule de questions dont je me contente d'indiquer quelques-unes.

Et d'abord, y a-t-il réellement abondance de laine? L'oviculture est-elle bien proportionnée au reste du bétail

*) D'après Cottrell, la valeur des marchandises échangées se monterait, suivant des données officielles, à 100 millions roubles (d'argent probablement).

et à la population? Les bras employés par la fabrication ne le sont-ils pas au détriment de l'agriculture? Enfin, y a-t-il avantage réel à échanger les draps contre le thé que les Chinois vendent à un prix énorme, de sorte que le drap leur revient à peu de chose et que ceux qui consomment le thé paient, pour ainsi dire, les draps? Le thé est devenu, il faut l'avouer, un article de première nécessité pour le peuple russe; mais il pourrait certes se le procurer à $\frac{1}{4}$ ou du moins à $\frac{1}{3}$ du prix actuel, en le faisant venir par mer, c'est-à-dire en utilisant à cet égard les ports de St. Pétersbourg et d'Odessa, ce qui aurait pour conséquence immédiate de détruire le monopole du commerce chinois.

Quant au coton, c'est bien autre chose. La perte pour le commerce russe est évidente en ce qui concerne cette branche de l'industrie. Or, la matière première doit être achetée en dehors du pays, ce qui fait passer les capitaux à l'étranger. La fabrication et le transport à Kiachta enlèvent des bras à l'agriculture; la main-d'oeuvre et le transport même absorbent des capitaux, de sorte que le thé qui, à Kiachta, est échangé contre le coton, paie à peine le prix d'achat de la matière brute, si l'on songe que la valeur du thé, par la voie indiquée plus haut, pourrait être considérablement diminuée.

Les cuirs, les bestiaux et les vivres vendus à Kiachta, sont sibériens, et c'est la Sibérie seule qui profite de cette vente. Aussi toute cette voie commerciale est-elle pour la Sibérie la meilleure garantie d'avenir et de civilisation.

A mon avis, la Russie ferait bien d'opposer à la ruse et à l'esprit temporisateur des Chinois des mesures énergiques, celle-là entre autres qui consisterait à déclarer que, dans un temps donné, le droit d'importation qui frappe le thé du côté de la mer, sera diminué.

Et que l'on ne craigne pas de voir détruire le commerce de Kiachta par la résolution qu'adopteraient les

Chinois de maintenir les prix et d'affamer la Russie. Ils n'iraient pas ainsi au-delà de deux ans. Les provinces du Nord de la Chine où la culture du thé ne remonte pas à plus de quarante ans, sont de tout point forcées de vendre ce produit à Kiachta; car le transport par mer est difficile et d'ailleurs les prix sont fort bas de ce côté-là. Ils ont ensuite besoin, de leur côté, des pelleteries russes. On pourrait donc leur imposer une réduction des prix. Quelques fabriques de coton russes y perdraient et celles-là, il y aurait justice à les indemniser; mais l'empire en général y trouverait un immense avantage. Les fabriques de drap, de cuir et de toile en recevraient un choc momentané; les villages situés le long des routes, se ressentiraient quelque peu d'une diminution passagère de transport: mais tout cela, par la force des choses, finirait par reprendre son niveau dans un temps rapproché.

L'importation du thé, à Kiachta, ne peut être interrompue que momentanément; il est facile de le prouver. Le thé de première qualité sera toujours recherché par les riches, et il n'y a pas d'inconvénient à ce que ceux-ci le paient un peu plus cher; jamais ils ne l'échangeront contre celui beaucoup plus mauvais qu'importent, dans les provinces du Midi, les Hollandais et les Anglais. Mais le thé inférieur en qualité, qui est devenu une nécessité pour le bas peuple russe, entrerait en concurrence avec celui que l'on fait venir par la voie d'eau, et le prix en serait considérablement baissé.

Je ne parle pas de la satisfaction que ces mesures donneraient à l'Angleterre qui y verrait une sorte de concession et en tiendrait compte au cabinet de St. Pétersbourg.

Pour en revenir à la colonisation de la Sibérie, deux points se recommandent à la sollicitude du gouvernement: d'une part, la régularisation des travaux des mines, et d'un autre côté, les voies de communication par eau de l'Est à l'Ouest.

J'ai dit plus haut que les recherches et les lavages de l'or doivent tôt ou tard être pris en main par le gouvernement. A défaut de mineurs et de colons étrangers, ne serait-il pas possible d'en faire venir de l'Allemagne? Mais les colonies, pour ne pas périr, devraient compter dès l'abord 20,000 à 30,000 habitants et agriculteurs.

Quant aux communications par voie d'eau, il faut ne pas perdre de vue que les rivières principales de la Sibérie, quelque utiles qu'elles soient pour le commerce intérieur, ne profitent nullement à l'exportation, parcequ'elles se jettent toutes dans la mer Glaciale. La paix de 1729 ayant enlevé l'Amur à la Russie, aucune grande rivière ne conduit vers l'océan Pacifique. Il serait donc urgent d'utiliser les lacs et rivières qui se trouvent en grand nombre dans l'intérieur du pays, de les utiliser en vue d'un système de canaux de l'Est vers l'Ouest, de l'océan Pacifique vers la mer Baltique. Et cela n'a rien que de parfaitement réalisable. Cottrell a démontré qu'il ne faudrait de canaux qu'à une étendue de 400 verstes, pour arriver par eau de St. Pétersbourg à l'océan Pacifique, distance qui peut être de 2000 milles. Seulement les bâtiments russes devraient alors avoir la faculté de descendre l'Amur jusqu'à son embouchure.

Je terminerai cette considération en faisant remarquer que les routes de terre de la Sibérie, s'il faut en croire les sources que j'ai consultées, se trouvent, du moins en ce qui concerne les plus importantes entre elles, dans une situation satisfaisante.

Voici maintenant sur la Sibérie quelques données de statistique criminelle, fournies par les documents officiels. Je mettrai en regard le même tableau relatif à quatre gouvernements de la Russie:

	Crimes.	Sibérie. Population 2,656,000			Gouvernements			
		Indigènes russes 1,098,000	Exilés 114,000	Indigènes non-russes 450,000	Archangel 230,000	Petersbourg 584,000	Moscou 1,250,000	Cherson 697,000
Dizaine d'années 1823--1832	Assassinat, Brigandage	565	1921	191	38	293	257	333
Dans une année	Crimes de toute nature	—	275	—	21	237	271	530

Les crimes graves ont augmenté considérablement en Sibérie dans ces dernières années, ce que l'on attribue au traitement trop doux dont le gouvernement a usé envers les criminels.

Parmi les exilés, on peut compter, dans l'espace de dix ans, un assassin ou brigand sur cinquante-neuf, tandis que parmi les colons, il y a, pour ceux de Moscou par exemple, 1 sur 4863.

Les hommes sont aux femmes, pour les crimes commis par eux, comme 7 à 1.

D'après une autre notice, il y a eu, depuis 1823 jusqu'en 1837, 507 assassinats, dont deux parricides, 25 de maris par leurs femmes, 22 de femmes par leurs maris, 3 infanticides, 17 de fonctionnaires, 19 suicides. Parmi les assassinés, il y avait 1 général, 40 soldats en congé, 12 bourgeois, 151 paysans etc.

Quant au vol, méfait bien plus important pour l'appréciation de la moralité du pays que ne l'est l'assassinat, résultat de la passion ou d'une perversité individuelle, on compte en Sibérie 1 voleur sur 15,532 habitants, tandis que dans le gouvernement de Moscou il y en a 1 sur 5814.

En voilà assez sans doute sur la colonisation de la Sibérie; il est temps de passer à celle par les étrangers.

IV. Colonisation par les étrangers, due à l'initiative du gouvernement.

L'immense étendue de terres fertiles et non cultivées de la Russie, jointe au défaut de population de l'empire, a dû de bonne heure engager le gouvernement à faire venir des colons de l'étranger. Ivan Wasiljewitz établit des Polonais prisonniers, puis des Allemands, ces derniers à Moscou, où la Slobode allemande rappelle leur colonie. Michel Foedorowitsch, en 1617, transporta plusieurs milliers d'habitants de la Finlande et de la Carélie sur les terres qui s'étendent entre Twer et Moscou. Pierre I fixa un grand nombre de Suédois et de Finnois faits captifs à la guerre. En 1705, après la conquête de Narva et de Dorpat, il emmena de ces villes près de 6000 habitants

qu'il dispersa, comme colons, dans tout l'empire. Catherine II enfin, par oukase de 1763, manifesta la résolution de faire défricher le territoire des provinces du Midi par des colonies étrangères dont l'arrivée aurait aussi pour effet de répandre parmi les Russes des connaissances agronomiques et industrielles. Le premier grand établissement de cette catégorie c'était celui de Ssaratow sur le Wolga. Ces colonies que j'ai décrites plus haut, étaient entièrement composées d'Allemands. Elles languissaient pendant de longues années, lorsqu'en 1801 le gouvernement vint enfin à leur secours. Depuis quarante ans à peu près, elles ont repris et en ce moment leur situation est bonne. Toutefois elles n'ont réalisé qu'en partie les espérances qu'avait exprimées à leur égard l'oukase de 1763; car tout prospère que puisse être l'état de ces colonies, l'agriculture n'y est pas de beaucoup supérieure à celle du reste de l'Empire.

Les privilèges accordés par Catherine à ces colons, forment pour ainsi dire le code commun à toute la colonisation par les étrangers. Ce sont: 1) Liberté religieuse et dotation du clergé par l'état; 2) Exemption à jamais de tout service public, civil ou militaire; 3) Exemption d'impôts pour un temps déterminé, puis égalité de charges avec les paysans de la couronne; 4) Indépendance administrative sous une autorité spéciale, indépendance qui va jusqu'à leur permettre de contracter des emprunts avec autorisation préalable du gouvernement; 5) Justice particulière et qu'ils exercent entre eux par des juges librement élus.

Les premiers colons reçurent les frais de route à partir de leur demeure jusqu'au lieu de leur destination, l'entrée en franchise de droits de leurs effets jusqu'à la concurrence de 300 roubles argents, des maisons bâties aux frais de la couronne, des vivres et de l'argent pour un an et une somme considérable comme prêt sans intérêt pour une série d'années. Ces derniers avantages n'ont pas été accordés dans la même mesure à tous les colons venus dans la suite.

Les établissements allemands furent suivis bientôt, dans la Russie du Midi et dans la Crimée, d'abord de colonies de Grecs modernes, compromis dans la guerre de la Russie avec les Turcs, puis d'autres composées d'Allemands, de Suédois, d'Arméniens, de Bulgares, de Serves, de Valaques et d'habitants de la Moldavie. Il faut y ajouter quelques colonies de juifs polonais.

La population de toutes ces colonies, en ce moment, peut être de 330,000 têtes.

Ce sont les Bulgares qui ont fondé les colonies dans la Bessarabie où ils se trouvent encore au nombre de 60,701. Il y en a également dans le gouvernement de Cherson. En tout, on peut admettre qu'il y a 70 à 75,000 Bulgares, 6,000 Moldaves, 5,000 Serves. La Taurie renferme quelques milliers de Grecs. Les Arméniens agriculteurs ne dépassent guère un millier. Dans le gouvernement de Cherson, on trouve neuf colonies de juifs avec à peu près 7,500 habitants, quatre colonies de Suédois en comprennent vers 800. Le reste, au nombre de 230,000, se compose d'Allemands de pays différents.

Quant à la religion que professent ces 330,000 colons, à peu près 80,000 d'entre eux appartiennent à l'église grecque, 1,000 au schisme arménien, 181,000 au protestantisme, 21,000 à la secte ménnonite, 40,000 à l'église catholique, 7,500 au judaïsme.

Un territoire considérable a été assigné à ces colonies étrangères que le gouvernement, en général, favorise bien autrement que celles des indigènes. Je n'ai de données officielles, touchant cette matière que pour plusieurs gouvernements du Midi, et en partant de cette base, on peut admettre que le territoire possédé par les 330,000 colons, comprend 2,640,000 dessat. ou 475¼ milles carrés. Leur territoire est donc plus grand que celui du Wurtemberg, de beaucoup inférieur à celui de la Belgique et un peu moins considérable que celui des provinces rhénanes. Il faut toutefois ne pas perdre de vue que les pays que je viens de nommer, sont plus peuplés que les colonies dont je parle, et plus richement dotées quant à la possession

territoriale des individus. Ajoutez que le sol assigné aux colons ne laisse rien à désirer. Néanmoins, comme je viens de le faire remarquer, les provinces rhénanes l'emportent de beaucoup en ce qui concerne la population. En revanche, il y a un excédant de bétail en faveur des colonies. Ces dernières ne sont pas encore bien riches en forêts; mais il n'y a pas lieu de s'en étonner, lorsqu'on songe qu'il a fallu planter en pleine steppe. Et à envisager les résultats obtenus sur une terre si ingrate et dans un espace de temps assez restreint, il est permis de bien augurer de l'avenir.

La culture des arbres fruitiers est satisfaisante; l'élève du bétail laisse peu à désirer. Des foires favorisent le commerce intérieur et l'on confectionne de la toile, de l'huile, des briques et de la poterie.

Soixante-dix-huit églises répondent aux besoins religieux de la population, deux cent soixante-dix-neuf écoles élémentaires à ceux de l'éducation. Il y a en outre dans les colonies des écoles supérieures, et à celle de Bolgrad en Bessarabie se trouve jointe une section destinée à former des arpenteurs et des architectes.

D'après ce qui précède, on peut apprécier l'importance de ces colonies pour la Russie. Néanmoins elles n'ont guère réalisé les magnifiques espérances que faisait concevoir, à l'égard de ces mêmes colonies, le manifeste de Catherine II, de l'année 1763. Elles n'ont pas exercé une influence considérable sur l'agriculture et l'industrie russes. En ce qui concerne les grandes colonies sur le Wolga, cette influence a été nulle. Les colons, en général, ont plutôt imité les Russes dans la pratique de l'économie rurale qu'ils n'ont été leurs maîtres. Les Ménnonites seuls ont fourni de bons modèles aux Russes environnants. Ceux-ci ne pouvaient que gagner à voir et à observer de près l'excellente conduite des hommes appartenants à cette secte, leur esprit d'ordre et leur expérience consommée dans toutes les branches de l'agronomie.

En outre, et c'est là, à mon avis, un grand avantage, les Ménnonites ont prouvé par l'exemple qu'il n'est point

impossible de défricher la steppe en la plantant d'arbres dans des endroits convenables. La colonie des Frères Moraves à Ssarepta, fondée en 1765, se distingue également par une civilisation tout européenne qu'elle communique, avec ce que cette civilisation a de bon et de pernicieux, non seulement aux pays environnants mais encore aux Kalmouks de l'Asie. Au reste, toutes ces colonies ont formé, dans un pays jadis inculte, des oasis et des points de départ d'où, le temps et la fortune aidant, la civilisation doit rayonner de tous côtés et répandre au loin ses bienfaits impérissables.

La fondation de ces colonies a coûté plusieurs millions au gouvernement. Mais celui-ci n'y a perdu qu'une partie des intérêts, les colons ayant payé et payant encore le reste des avances par des remboursements successifs.

La plupart de ces colonies se trouvent dans une situation prospère. Les habitants en ont acquis une certaine aisance. Je ne sache pas que qui ce soit d'entre eux ait exprimé le désir de retourner en Allemagne. Néanmoins, le gouvernement n'accueille de nouveaux colons qu'avec beaucoup de précaution. Il ne favorise naturellement que ceux qui apportent quelque fortune et dont les connaissances agronomiques et la moralité offrent des garanties.

Cependant ce qui manquera long-temps encore à la Russie et ce qui devra créer, d'ici à un siècle, un besoin impérieux et en même temps des embarras inextricables, c'est la colonisation des grands territoires incultes lesquels, au Nord et au Midi, séparent tous les fleuves dont les bords regorgent d'une population serrée et concentrée à l'excès. Vingt mille milles carrés dans le Nord et à peu près autant dans le Midi sont couverts, les premiers, d'une forêt impénétrable, les seconds, de steppes entièrement dénuées d'arbres. Que les uns comme les autres présenteraient sans aucun doute de grandes ressources à ceux qui voudraient les peupler et les cultiver, il sera facile de le prouver.

Tout au Nord de la Russie et au-delà du soixante-cinquième degré, dans le pays des Tundres, le sol pierreux et presqu'entièrement couvert de marais gelés, se dérobe, il faut l'avouer, à une culture régulière et restera toujours le domaine exclusif des chasseurs lapons et samoïèdes. Mais au midi des gouvernements d'Archangel, de Wologda et d'Olonetz, là où commence la région des forêts, des espaces immenses demandent à être défrichés et cultivés. D'après des données de statistique qui semblent exactes, c'est à peine si l'on a soumis à la culture la quatre-vingtième partie d'un territoire offrant une étendue incommensurable et des richesses en proportion.

Bien qu'il y ait probablement, au fond de ces forêts vierges, des lacs, des marais et d'autres obstacles s'opposant à la culture: des essais isolés de colonisation n'y ont pas moins réussi, et la croissance luxuriante de ces arbres séculaires ne prouve-t-elle pas à elle seule les ressources infinies de la terre qui les porte?

Anciennement, ces forêts étaient traversées par des chasseurs finnois. Au moyen-âge, les Russes serrés de près, vers l'Est et le Midi, par les Mongols et les Tartares et ne pouvant s'étendre dans les contrées méridionales, allèrent coloniser le Nord et fondèrent des établissements le long des fleuves. Mais le Midi venant à s'ouvrir aux colons, ceux-ci durent préférer un sol plus fertile et un climat moins âpre. C'est pourquoi la colonisation, depuis quelques siècles, n'a plus guère lieu que dans ces mêmes pays méridionaux. Elle ne reprendra probablement le chemin du Nord que lorsque le trop plein d'établissements dans le Midi sera venu l'y forcer.

Jusqu'ici, toute la colonisation russe, se propageant du centre vers les extrémités, a été abandonnée à elle-même. Le peuple en s'y livrant, n'a fait qu'obéir à un instinct qui lui est naturel. Le gouvernement y a fait peu de chose. Et pourtant, quels immenses avantages le gouvernement ne devrait-il pas recueillir d'un système de colonisation, largement appliqué aux pays du Nord! 12,000 milles carrés sans culture, couverts de forêts dont 10,000 milles

carrés appartiennent en propre au gouvernement, et tout cela sans que celui-ci en retire le moindre revenu! Des terrains à perte de vue et d'imagination où tout un peuple de 6 à 8 millions pourrait vivre et prospérer, laissés en friche et dans un abandon absolu ; des générations entières d'arbres poussant et dépérissant sans que la cognée les touche — quel spectacle étrange, quel sujet de méditation et de regrets!

La Russie fait de grands efforts en vue des lavages d'or de la Sibérie: eh bien! les vastes forêts de cette contrée, si elles étaient exploitées comme elles pourraient et devraient l'être, surpasseraient tout ce que donnent ces lavages d'or tant vantés! En effet, en supposant que chaque dessat. ne contienne que 300 arbres et que, sur place, la valeur de ces arbres soit seulement de 100 roubles argent, toutes les forêts prises ensemble constitueraient une fortune nette de 5555 millons de roubles argent!!

Ainsi que je l'ai fait remarquer, les habitants actuels de ces pays du Nord demeurent le long des rivières. Dès les temps de la république de Novgorod, la population russe se trouvait aux endroits où nous la voyons en ce moment. C'est tout au plus si quelques petites rivières accessoires ont reçu sur leurs bords des établissements nouveaux et isolés. Au reste, je l'ai dit plus haut, la population est assez serrée aux endroits qu'elle occupe. Quant aux forêts, elle les utilise à 10 ou 15 verstes de profondeur, soit par la coupe des bois que l'on conduit au printemps à Archangel où ils servent à la construction des bâtiments, soit à la confection du goudron et de la poix. Comme on le voit, c'est la lisière des forêts seule qui est exploitée de la sorte. La hache du bucheron ne pénètre pas au-delà, et rien ne trouble le silence des mélèzes séculaires si ce n'est le cri d'une bête fauve ou le pied furtif d'un chasseur égaré.

Que si vous demandez pourquoi la population ne quitte pas les bords des rivières pour défricher les bois et s'étendre dans le pays, la réponse est facile. C'est

qu'ici les intérêts privés ne sont pas en jeu. Or, en Russie comme ailleurs, les intérêts privés ne font de sacrifices qu'en proportion des avantages qu'ils espèrent en recueillir.

En général, le Russe n'agit qu'en vue d'un bénéfice immédiat. Ce qui doit être conquis sur l'avenir à force de peine et de travail, ne le tente jamais. Les obstacles le rebutent, et un prix lointain n'en est pas un pour lui. C'est ainsi que dans des contrées dénuées de bois, personne ne songe à des plantations nouvelles et dont la postérité seule devrait profiter. La colonisation des terres à l'intérieur ne serait pas sans procurer des avantages aux particuliers qui voudraient utiliser un sol certainement assez fertile, mais ce qui effraie les habitants des rives et les empêche de quitter l'espace étroit où ils se trouvent parqués, c'est que le capital qu'ils y emploieraient en argent, en temps et en main-d'oeuvre, ne donnerait pas un intérêt suffisant. Brûler les bois sur une étendue de cinq à dix verstes, et cultiver le sol ainsi défriché serait une opération qui attirerait bon nombre de colons. Mais alors la lisière de la forêt, si indispensable aux habitants des bords des rivières, serait détruite. Aussi le gouvernement y met bon ordre et ne permet ces défrichements partiels que dans une mesure assez restreinte. Ce que le gouvernement doit désirer, c'est de voir s'étendre la colonisation dont je parle, jusqu'à 40 à 50 verstes de distance et c'est là ce que les particuliers ne feront jamais. Jamais ils ne consentiront à établir les routes nécessaires pour sortir des bois les fruits, les grains et le chanvre et les transporter vers la rivière. Et quand même il y aurait un tel surcroît de population dans les gouvernements du centre, que l'émigration serait nécessaire, les habitants aimeront mieux se diriger vers le Midi beaucoup plus facile à cultiver et qui, à tous égards, s'oppose moins à la colonisation.

Ne devant point compter sur les entreprises particulières, le gouvernement ne pourrait-il pas y songer pour sa part ? C'est ce que je voudrais prouver en quelques mots.

Il s'agirait naturellement avant tout d'avoir une connaissance exacte de l'intérieur des forêts, afin de pouvoir tracer un plan de colonisation pratique et réalisable. A cet effet il faudrait des cartes détaillées. Là gît la difficulté. Les chasseurs, pour la plupart des Syrjans, ont seuls pénétré dans la profondeur des forêts. Mais ce serait se résigner à n'acquérir que des notions inexactes et superficielles, si l'on voulait se borner aux indications que pourraient et voudraient fournir ces mêmes chasseurs. Quoi que l'on fasse, force sera toujours d'en venir à des chemins largement pratiqués, à des éclaircies introduites de manière à permettre une exploration consciencieuse du territoire. Les chemins une fois établis, les colonies se fonderaient pour ainsi dire d'elles-mêmes, à mesure que les obstacles, résultant surtout de l'âpreté du sol, viendraient à s'aplanir.

Ce qui en prouve suffisamment la possibilité, c'est qu'en dépit des entraves qui s'opposent à la colonisation de ces forêts, entraves que j'ai signalées et expliquées plus haut, quelques colonies isolées ont trouvé moyen de s'établir dans l'intérieur des bois.

Effectivement, bon nombre de Roskolniki, se divisant en beaucoup de sectes et ayant naturellement le plus grand intérêt à se dérober à l'attention des autorités, n'ont épargné ni peine ni labeur pour former, tout au fond des forêts et à l'abri des recherches, de véritables colonies. A cet effet, ils ont brûlé les arbres dans des endroits choisis avec intelligence, et sur les emplacements ainsi préparés, ils ont bâti des villages parfaitement ignorés de la police, asiles mystérieux dont les autres Roskolniki, leurs correligionnaires, ont seuls connaissance. C'est ainsi qu'on m'a parlé d'un village situé dans la contrée d'Ustjug, à 120 verstes de profondeur. Les habitants de ces villages, comme je viens de le dire, n'ont plus de rapport avec l'autorité constituée, à moins qu'ils ne se trouvent et demeurent inscrits dans un des villages de la couronne où ils paient leurs impôts, reçoivent leurs passeports etc. Les autres paysans n'ont garde de les trahir, mus qu'ils

sont par une pitié sympathique, ou parce qu'ils craignent de voir incendier leur village.

Outre ces colonies provoquées par la nécessité, on trouve dans les gouvernements de Wiatka et de Perm, notamment vers le Midi, quelques établissements spontanément fondés par des colons courageux qui y ont cherché et trouvé des avantages sérieux. Voici l'histoire assez curieuse de la plupart de ces établissements. Un jeune ménage se hasarde dans la forêt, y brûle un certain nombre d'arbres, défriche le sol, bâtit une maison, sème du chanvre, en fait une récolte toujours abondante et parvient ainsi à vivre et à subsister. Bientôt d'autres familles profitent de l'exemple et viennent se fixer à leur tour à côté des premiers venus. De nouveaux villages s'élèvent de la sorte. Souvent un village, fidèle à la coutume russe et se conformant à sa situation dans la forêt, s'adonne exclusivement à une seule branche d'industrie. C'est ainsi, pour citer un exemple, que les habitants de tel village sont tous occupés à confectionner ces ciselures ou ornements de fenêtres que l'on remarque dans presque toutes les maisons de paysans russes. Ces ouvrages sont ensuite exposés en de grandes quantités à la foire de Nijni-Novgorod. De pareils établissements s'appellent Patschiniki (commencements). Ils réussissent généralement à merveille, et les colons parviennent sans peine à une certaine aisance. Il faut toutefois ajouter que ces colons se tiennent presque toujours sur la lisière des bois, qu'ils ne s'éloignent guère au-delà de 10 verstes du pays cultivé et qu'ils n'ont à faire qu'à des chênes et à du bois feuillu, bien plus propre au défrichement que les arbres conifères.

Mais si de pauvres colons, réduits à leurs propres forces, ont obtenu des résultats semblables, pourquoi le gouvernement ne parviendrait-il pas à les égaler et à les surpasser même dans la proportion des ressources bien autrement considérables dont il dispose?

La grande difficulté, il faut l'avouer, ce serait de trouver des colons capables et qui voudraient quitter un climat assez doux et un sol fertile pour les échanger contre

les obstacles innombrables d'un établissement dans le Nord. Ils ne voudront pas y consentir, tant que leur situation actuelle leur paraîtra supportable et que, cette situation venant à s'empirer, la chance leur reste d'émigrer vers le Midi.

Quant aux habitants du Nord eux-mêmes, serrés qu'ils sont le long des rivières, ils se rendraient peut-être à la sollicitation du gouvernement en vue des avances et secours qui leur seraient offerts et viendraient imiter les Roskolniki dont j'ai parlé tout à l'heure. Mais cela encore ne suffirait nullement à une colonisation appliquée sur une échelle quelque peu étendue. Reste donc l'armée. Les dix premières années de leur service, les plus rigoureuses de toutes, étant écoulées, les soldats pourraient être chargés de travaux préparatoires, et trouveraient la récompense de leurs peines dans la possession d'un établissement convenable et bien doté.

Lorsqu'autrefois le service militaire durait 25 ans, le soldat était à jamais séparé du peuple, et ce terme écoulé, il retournait rarement dans son pays. Il s'appliquait, dans les villes, à de petits négoces, à de petites commissions; il devenait domestique, dwornik etc. Aujourd'hui, le soldat, après les premières dix années du service rigoureux, entre dans la réserve pour les dix années suivantes. On le fait retourner dans son pays et ne le rappelle pour les exercices qu'après deux ans et pour un temps assez restreint. Quant aux cinq dernières années, c'est à peine si l'on peut les compter parmi les années de service.

Eh bien! si après les premières dix années, au lieu de les renvoyer chez eux, on employait les soldats à défricher les bois en leur promettant de les établir et de les doter comme de vrais colons, après six ans, je suppose, l'état retirerait immédiatement de ce système des avantages incalculables.

En Russie, on se plaint souvent que l'armée retire trop de bras et de forces à l'agriculture et à l'industrie. Cette plainte n'est pas sans fondement. Dans l'Europe occidentale, l'agriculture et l'industrie occupent trop de monde et le recrutement militaire ne fait qu'absorber utilement un nombre déterminé de prolétaires. Nous venons

de voir qu'il n'en est pas de même en Russie. Or, le système de colonisation que je viens d'indiquer, utiliserait les forces du soldat à l'âge de 35 à 37 ans où il est très-propre à fonder une maison et à devenir père de famille. Ajoutez que personne comme le soldat russe sortant de service, n'est apte à tous les genres de vie et à tous les métiers. Si les dix premières années de service l'ont éloigné des travaux d'agriculture, les six ans consacrés aux travaux préparatoires de colonisation l'auraient rompu de nouveau à un labeur plus dur. Ce n'est pas tout. Le service militaire affranchit de l'état de serf. La colonisation par l'armée aurait donc encore ce résultat d'augmenter le nombre des familles libres.

Il faut rappeler en dernier lieu que les fils des soldats colons étant tous légalement obligés au service militaire, leurs descendants formeraient une excellente milice pour le maintien de l'ordre et pour des cas de nécessité urgente. Les recrutements par l'État en perdraient non seulement ce qu'ils ont de nuisible en bonne économie politique, mais encore ils en deviendraient moins durs à supporter. Le service militaire serait ainsi une sorte d'école, une époque de transition pour les années qui suivraient, une première phase de la vie vouée à un travail réglé et à une discipline salutaire*). Les recrutements ne

*) En Prusse, l'organisation militaire ne pèse nullement à ceux qui y sont soumis et, considérée en grand, elle ne fait que profiter à la nation. Les jeunes soldats, et en Prusse, on le sait, tout le monde est soldat, apprennent à obéir et s'habituent à l'ordre et à l'esprit d'exactitude. Leur intelligence se développe en même temps et l'honneur leur devient cher. Le service de la Landwehr n'est pas sans de certains inconvénients, il est vrai, pour les agriculteurs et les industriels, mais ces inconvénients trouvent leur compensation dans des avantages incontestables. Grâce à ce système, la Prusse a une force militaire relativement double de celle de la Russie. Pour le courage et la promptitude à l'attaque, l'armée prussienne peut se mesurer avec celles de l'Europe entière, et elle coûte moins

raviraient plus les soldats à l'agriculture et à l'industrie; ils seraient des pépinières de familles nouvelles et loin de porter préjudice à l'Etat, ils permettraient à ce dernier de les étendre et de les augmenter.

Des données exactes et détaillées me faisant défaut, je ne puis donner ici un plan circonstancié de colonisation. Toutefois voici quelques remarques pouvant servir de jalons à ceux qui voudraient approfondir cette matière importante.

Il s'agirait avant tout d'établir des routes à partir des rivières dont les bords se trouvent habités, de les établir à 30 ou à 60 verstes de distance l'une de l'autre, en leur donnant une longueur de 50 à 60 verstes et une largeur d'à peu près 100 pieds. Après chaque fois quinze verstes, on brûlerait les arbres sur une étendue de 3 à 6 verstes carrés; le long de la route et sur le terrain défriché, on établirait un village de 60 à 80 maisons, et à chaque route s'adosseraient de la sorte quatre villages. Les arbres enlevés à l'emplacement de la route, serviraient à construire, sur la route même et pour un de ses côtés, une voie particulière se composant de rondins semblables à celles de ce genre que l'on voit en grand nombre dans l'Amérique du Nord et en Autriche. Cette voie faciliterait naturellement les rapports que les quatre villages auraient intérêt à conserver avec la rivière et le pays habité.

Ces premières routes achevées et les villages y adossés ayant reçu une consolidation, ce qui, à mon avis, aurait lieu après cinq ans, on se mettrait à pousser des routes transversales à partir de tel village d'une route établie à un autre village de la route la plus proche, on recommencerait à brûler les arbres après chaque fois quinze verstes, sur une étendue de deux verstes carrés

---

que toutes les autres. Pourquoi donc ce qui est possible en Prusse, ne le serait-il pas en Russie? J'en ai indiqué les moyens dans la suite de ces considérations.

et d'y bâtir un village. La lisière de la forêt serait donc livrée à l'exploitation dans une profondeur de 60 verstes, grâce à la formation de carrés longs de quinze verstes, larges de soixante et comprenant en tout 80 milles carrés.

Quant à la question de savoir, dans quelle mesure et comment la forêt ainsi ouverte serait utilisée, c'est le temps qui se chargerait à résoudre ce problème. Le bois est un des matériaux que trop de besoins et d'industries réclament, pour que la présence surabondante n'en garantisse pas aux colons une rapide prospérité. Et ce qui ne manquerait pas d'arriver d'autre part, c'est la continuation de l'oeuvre, continuation qui suivrait l'accroissement de la population, l'augmentation des besoins de la couronne, ainsi que le progrès du commerce et la découverte des moyens propres à convenablement écouler les produits.

Ce qui ne fait pas doute non plus c'est que le capital appliqué à la colonisation reviendrait bientôt au trésor, l'exploitation des forêts devant procurer avec le temps des avantages immenses à la couronne et aux finances de l'état.

J'arrive à l'exécution du plan proposé. Elle demanderait a) un personnel de fonctionnaires chargé de diriger les travaux, lorsque le terrain aurait été suffisamment exploré et que l'on se serait accordé sur le plan à suivre; b) de l'argent; c) des ouvriers; d) des colons.

L'exploration du terrain et tout ce qui concerne les plans, pourraient être confiés à de bons employés des eaux et forêts placés sous une direction supérieure.

La question d'argent, en second lieu, ne peut jamais embarasser la Russie, lorsqu'il s'agit d'entreprendre des améliorations essentielles.

Pour les colons et les ouvriers, ils seront fournis d'abord par le trop plein de population sur les bords des rivières, puis et surtout, ainsi que je l'ai démontré, par l'armée.

Je n'entends préciser ni la somme des frais ni le temps que devrait absorber une pareille entreprise. Toutefois

les réflexions qui vont suivre, pourront aider les hommes spéciaux que le gouvernement chargerait d'étudier à fond la matière.

En supposant, d'abord, que l'on dispose à cet effet de 10,000 soldats, on pourrait entreprendre dix routes à la fois. Après avoir indiqué aux ouvriers la ligne de la route qu'il s'agit de défricher, on y distribue mille hommes. Il faut à peu près 100,000 jours d'ouvrage pour nettoyer des arbres qui le couvrent, un espace long de 60 verstes et large de cent pieds, et pour ranger ces arbres sur les côtés de cette route. Nos mille ouvriers ont par conséquent achevé ce travail dans les quatre premiers mois d'été de la première année, en même temps qu'ils auront brûlé sans grand' peine les arbres aux endroits destinés à l'emplacement des villages. L'année suivante, on bâtit quatre-vingts maisons dans chaque nouveau village.

Ceux qui savent avec quelle facilité se construit une maison de paysan russe, comprendront que 1000 hommes peuvent aisément se charger de 320 bâtiments. Pendant ce temps, on sème sur les 48 verstes carrés que l'on vient de défricher, soit du seigle soit du chanvre. La récolte se fait ensuite, on bat le blé et prépare le chanvre. L'hiver suivant, ces produits sont transportés sur traîneaux soit vers la rivière soit à la ville voisine. La couronne en assigne la somme à la caisse des mille soldats qui ont exécuté les travaux. Ce qui reste de temps dans la journée est consacré à établir la route de bois. L'automne venu, 80 à 100 hommes de mille sont établis en guise de colons dans chacun des quatre villages. Ils organisent leur ménage et emploient l'hiver pour se procurer les ustensiles nécessaires etc. On pourrait même leur adjoindre quelques camarades, afin de les aider pendant l'hiver. Il va sans dire que, lorsqu'ils ont les fourrages nécessaires, on leur fournit le bétail soit dès l'automne, soit au printemps prochain. En s'y prenant de la sorte, j'imagine que la route de bois pourrait s'achever dans les trois étés suivants.

Voici maintenant un relevé des frais probables:

Salaire de 25 copeks argent a peu près qui se donnerait par des paiments en nature a 1000 hommes, pour 100 jours par an et pendant cinq ans sont.

	125,000	roubles	argent.
Instruments et ustensiles	10,000	»	»
Matériaux pour les 320 maisons des quatre villages, à 100 roubles, sans compter les mains-d'oeuvre	32,000	»	»
Bétail et inventaire à 200 roubles	64,000	»	»
Fer pour les routes de bois . .	19,000	»	»
Total des frais pour une route	250,000	roubles	argent.

La dépense en argent comptant pour toutes les dix routes, outre la solde et les rations, s'élèverait à deux millions et demi de roubles argent. Mais cette dépense se couvrirait en partie sur le champ, si la couronne se réservait la moitié de la récolte pour les deux premières années; car le sol nouvellement brûlé et défriché donne presque toujours une récolte extraordinaire de chanvre ou de blé, de ce dernier notamment souvent cinquante fois la semence et, pendant les deux années suivantes encore, la récolte ne laisse pas d'être excellente.

Dans l'espace de cinq à six ans, la couronne aurait ainsi établi 40 nouveaux villages avec 3200 familles de colons et ce serait là sans doute une bonne portion de territoire conquise sur l'intérieur des forêts. Il faudrait alors abandonner aux colons le sol défriché et l'exploitation de la forêt environnante, cette dernière toutefois moyennant un fermage annuel. On pourrait encore charger les colons de fournir du bois de construction pour les navires, en leur payant les frais de transport.

Quelque peu de précision que puissent offrir les chiffres indiqués, je crois avoir prouvé que la colonisation, dans le Nord des forêts de la Russie, est possible et réalisable, qu'elle présenterait des avantages immenses et que, sous le point de vue financier, les dépenses, après quelques

années, auraient été compensées et au-delà par les revenus *).

Au reste, si la première colonisation avait réussi, il faudrait naturellement s'avancer avec précaution et, par exemple, ne pas inonder le marché de ce que le bois peut produire **). L'idée de cette colonisation a quelque chose

*) En général, la colonisation a coûté peu de chose à la Russie. Dans l'origine, les colons étaient affranchis du paiment des intérêts; après quelques années, ils ont pu acquitter les intérêts auxquels s'est joint plus tard l'amortissement successif du capital.

**) Un homme d'état russe à qui j'avais parlé de tout ceci, n'entra pas dans mes vues. Il contesta surtout le côté pratique de l'affaire et après quelque temps, il m'écrivit à ce sujet: „nous avons déjà développé les raisons financières qui ne permettent point encore au Gouvernement de songer à la colonisation des forêts impénétrables de ces contrées: dans l'état actuel des choses, il doit plutôt les considérer comme une réserve naturelle de bois de construction et de chauffage, réserves qu'on ne saurait entamer sans y être porté par des considérations majeures et décisives. Le temps, qui a changé la face de tant de choses, peut seul, nous le répétons, amener l'établissement de colonies dans ces déserts boisés, tandis que l'exécution d'un plan aussi vaste que celui de Mr. de H. échouerait infailliblement contre l'extrême rigueur du climat, la difficulté de se pourvoir de provisions de bouche suffisantes, les émanations morbifiques des fondrières et des marais qui abondent dans ces forêts etc., causes destructrices qui ne manqueraient pas d'enlever les $\frac{2}{3}$ des ouvriers à employer aux travaux dont il s'agit. Il y a plus. La colonisation même devrait se faire par contrainte. Or, Mr. de H. a trop eu l'occasion de se pénétrer de l'esprit paternel du Gouvernement russe, quoi qu'en disent ses détracteurs, pour ne pas comprendre combien de telles mesures doivent lui répugner; car jamais, nous en appelons au témoignage des faits, ce Gouvernement tant décrié n'a songé à établir de nouvelles colonies de vive force. Le sol sous ce degré de latitude est loin, bien loin d'être aussi fertile que le pense Mr. de H. L'agriculture y est plutôt dans un état précaire, et il en résulte que le rapport des produits

d'aventureux comme toutes celles dont la justification définitive appartient à l'avenir.

Ce que je viens d'exposer avec une certaine étendue sur la colonisation des forêts du Nord, s'applique, sous un autre point de vue, aux steppes du Midi. Seulement ce sont des considérations politiques plutôt que des avantages matériels qui devraient amener le gouvernement à faire cultiver ces dernières.

---

agricoles serait loin aussi de compenser, avec la promptitude qu'il admet, les frais immenses de la colonisation."

Ce que j'ai exposé plus haut touchant cette question, réfute presque toutes ces objections. On a vu qu'il y aurait avantage et non pas perte à coloniser, et que jamais la colonisation ne se fera par suite d'entreprises particulières. La rigueur du climat, il faut l'avouer, les marais etc. doivent opposer de grands obstacles à la colonisation. Mais il s'agirait précisément de choisir les bons terrains, et sur 10,000 milles carrés il doit certainement y en avoir. Parmi les contrées fertiles, on pourrait compter probablement les deux rives de la Souchona. Le travail ne nuira pas à la santé du soldat dans les contrées saines et, en général, un climat rigoureux n'a de quoi effrayer personne. Le gouvernement russe, d'autre part, n'impose pas, il est vrai, la colonisation aux paysans de la couronne, mais il n'en permet pas moins aux seigneurs d'y contraindre leurs serfs. Ici, il s'agit de soldats et les colonies militaires peuvent servir de précédents. C'est d'ailleurs faire du bien au soldat que de faire de lui un colon. La colonisation par les soldats est très-ancienne, elle remonte au règne d'Anne. Depuis, le gouvernement, par des oukases successifs, a persisté dans cette voie et l'on entend dire que toutes ces colonies militaires ont parfaitement réussi. Finalement, on n'aurait besoin de forcer personne. On pourrait se contenter d'engager les soldats à devenir colons après dix années de service. Il y aurait à gager que bon nombre se mettraient aussitôt sur les rangs.

Les Européens comprennent sous le nom de steppes les plaines immenses qui, dans un espace de 1000 milles, s'étendent de la Chine aux Carpathes *). Bien qu'une partie des steppes de l'Asie, située dans la Sibérie, se trouve être placée sous la domination russe, nous ne parlerons que de celles de l'Europe et qui forment à peine la cinquième partie des premières.

L'étendue et les limites du territoire qui porte le nom de steppes, sont peu définies. Outre ces steppes proprement dites, le langage ordinaire applique ce nom aux parties méridionales des gouvernements de Rjasan, de Tula, d'Orell, à la province de Kursk, au Nord des gouvernements de Tambow, de Woronesch, de Charkow et de Pultava, bien que toutes ces contrées soient dès longtemps peuplées et qu'elles aient perdu tout-à-fait le caractère de steppe que, vu les bois assez considérables qui les couvrent, on n'était peut-être jamais en droit de leur accorder.

Suivant M. de Brinken qui, dans l'ouvrage cité, a fixé les limites de ces steppes par une carte ajoutée à son livre, ces steppes commencent à l'angle que forment le Pruth et le Danube en tombant dans la mer. Elles traversent la Bessarabie près de Kischenew, un petit coin de la Podolie et de Kiew vers Krementschug, une partie peu considérable du gouvernement de Pultava, au-dessus de la ville de Charkow, bonne partie des gouvernements de Charkow et de Woronesch, la province de Tambow tout à côté de la ville de ce nom, coupent celle

*) Voyez: *Vues sur les moyens de reboiser les steppes etc.*, par B. de Brinken (en allemand), Brunswick, 1833. C'est un livre très-solide et peu connu. Il y aurait à consulter encore le *Voyage dans le midi de la Russie*, par Kohl, Dresde, 1841, dont le second volume caractérise à merveille les steppes du Pont-Euxin, enfin un article excellent sur le même sujet dans le journal du ministère des domaines, 1843, livraison de Janvier. Aux notices fournies par ces ouvrages, j'ai ajouté mes observations personnelles.

de Ssaratow et vont aboutir à l'Ural ou Jaïk, fleuve qui sépare les steppes européennes de celles de l'Asie. Depuis l'embouchure du Jaïk jusqu'à celle du Terek c'est la mer Caspienne qui forme la limite. Celle-ci s'étend ensuite au pied du Caucase jusqu'à la mer Noire dont le rivage la continue jusqu'à l'endroit où le Danube tombe dans la mer, en exceptant toutefois la partie méridionale et montagneuse de la Crimée. Ces lignes prises ensemble renferment un territoire de plus de 21,000 milles carrés.

On remarque, dans ces steppes, cinq zones différentes sous le point de vue géologique. C'est la chaux tertiaire que l'on trouve en Bessarabie et dans la Podolie à l'Ouest; la craie dans le Nord, à Charkow, Woronesch, Tambow et dans une partie de Ssaratow et du pays des Cosaques du Don; le granit au Midi à travers les Carpathes et à l'entour de la mer Noire et d'Asow; le limon le long du Kuban et du Terek au Sud-Est, et le sel à l'Est du Don jusqu'au Zaïk.

Les trois premières formations se trouvent, par rapport à la mer, à un niveau bien supérieur à celui de la steppe limoneuse et saline. Ces dernières, suivant Pallas, représentent un ancien lit de la mer qui, jadis, couvrait le bassin de la Caspienne comme celui de la mer Noire.

Les trois premières formations sont partout recouvertes d'une couche de terre grasse plus ou moins épaisse et fertile. La steppe limoneuse, sauf les endroits marécageux, est d'une fertilité extraordinaire. Dans la steppe saline enfin, le sable alterne avec un terrain argileux très-imprégné de sel. Ici la terre grasse est peu épaisse et le sol guère fertile. Toutefois une culture régulière pourrait lui communiquer la fécondité qu'il n'a pas.

Mais c'est surtout la végétation différente qui caractérise toutes les steppes. Au Nord de la Russie, on ne voit qu'arbres et broussailles, tandis que dans les steppes, c'est l'herbe qui domine. Les arbres n'y croissent jamais spontanément.

La steppe saline, eu égard à sa situation lointaine et à son peu de fertilité, est d'une médiocre importance pour

la Russie et la civilisation européenne en général. Nous n'aurons par conséquent à nous occuper ici que des steppes du Pont, au-delà de la mer Noire et d'Asow, entre les monts Carpathes et le Don.

Aussi loin que l'on remonte le cours des âges, on voit les steppes traversées par les peuples nomades. Celles de l'Asie le sont encore à l'heure qu'il est. Pour les peuples de l'Asie qui se dirigeaient vers l'Europe, les steppes formaient le chemin ordinaire. Ces peuples avaient commencé par s'établir et se fixer, comme l'ont fait les Germains et les Slaves. Plus tard, à l'instar des Huns et des Mongols, ils ont été dévaster et conquérir les pays de l'Occident.

Les steppes du Pont étaient la dernière station dans cette route si longue. Elles étaient à bien des égards les plus importantes de toutes.

Les Grecs déjà ont connu et, à une époque non déterminée, colonisé les steppes du Pont dont les habitants (Scythes hyperboréens) avaient eu de temps immémorial des rapports religieux avec la Grèce. Les Romains ne se sont pas fait illusion sur l'importance de ces steppes du rivage; ils ont pressenti la puissance byzantine et la portée que présentait la république du Chersonèse. Aux empereurs du Bas-Empire ont succédé les marchands de Gênes, dont le règne en ces lieux est attesté par des ruines impérissables. Les Mongols n'ont fait que traverser les steppes du Pont, les Tartares y ont fondé une sorte d'empire et les Turcs, ainsi que les Polonais, ont fait la guerre pour l'occupation des steppes de l'Ouest.

Cependant, tous ces peuples n'ont pas pénétré au-delà des steppes, baignées par la mer et importantes pour le commerce. Il était réservé aux Russes de pénétrer dans l'intérieur des terres et de les soumettre à la culture.

Autrefois, on avait vainement entrepris d'occuper les steppes pacifiquement et en venant de la mer du Midi. Les Russes au contraire, inquiétés et attaqués par les no-

mades*), se sont vus forcés de pénétrer dans les steppes du côté nord et d'en faire la conquête.

Et si les Russes, au lieu d'une conquête passagère, semblable à celle de Darius dans d'antiquité ou des Mongols dans le moyen-âge, ont réussi à se fixer dans la steppe et à y créer des établissements stables, c'est aux Cosaques qu'ils en sont redevables.

Des aventuriers et des exilés, sortis des deux races grand- et petit-russienne, sont venus presqu'en même temps chercher un asile dans la steppe. Les Petits-Russiens, venus du Nord-Ouest, se fixèrent sur les bords du Dnieper où ils font la célèbre Setschna des Cosaques Zaporaviens. Les Grands-Russiens, ayant quitté les contrées du Nord-Est, formèrent les établissements des Cosaques du Don sur les bords de ce fleuve. Ces agriculteurs et pasteurs militairement organisés, ces paysans aux moeurs nomades, comme les appelle Kohl, réunissaient les conditions nécessaires à un premier germe de colonisation.

Sur ces entrefaites et dès le 16e siècle, le gouvernement s'était consolidé au Nord de la steppe, et les deux races cosaques que je viens de nommer, se trouvaient insensiblement placés sous la domination de l'état russe, tandis que la steppe qui les séparait, était demeurée un champ libre qu'occupaient, comme par le passé, les nomades, sur lequel venaient en outre livrer bataille les Turcs et les Russes, les Cosaques et les Tartares qui avaient fondé un empire dans la Crimée et qui, de là, faisaient irruption dans la steppe pour attaquer la Pologne et la Russie.

C'est sous Pierre I que la Russie, pour la première fois, poussa ses conquêtes jusqu'à la mer du Midi. Elle avait conquis Kasan et Astrachan. Pierre I ayant pris pied sur le rivage de la mer d'Asow, les habitants des steppes du Pont ainsi que les Tartares de la Crimée se trouvaient violemment séparés des steppes de l'Est d'où ils avaient

*) Sous Elisabeth encore, on craignait à Moscou une attaque des Tartares.

auparavant fait venir des contingents nouveaux. Depuis lors et avant la fin du siècle suivant, la Russie devait acquérir peu à peu toute la steppe en même temps que le rivage nord de la mer Noire.

La steppe du Pont est appelée, selon nous, à de grandes destinées dans l'avenir des peuples européens. Un temps viendra où une bonne partie du monde civilisé ne saura plus nourrir sa population à moins de lui venir en aide par de fortes importations de blé. Alors il faudra recourir à l'Amérique du Nord et à la *terre noire* du centre et du Midi de la Russie. La Russie méridionale surtout, dans la contrée dont je parle et en y comprenant l'excellent terrain de la steppe non encore cultivé, offre 20 à 25000 milles carrés d'un sol extrêmement fertile, guère habité à présent et qui ne le sera probablement pas, vu les obstacles qui s'y opposent, d'ici à un siècle. C'est dans ce pays si riche d'avenir que se formeront d'immenses magasins de blé pour l'Europe, dès que des voies de communication à travers la steppe seront organisées de manière à permettre aux exploitants d'expédier leurs provisions, en toute saison, sans de grands frais et avec la vitesse désirable, vers les ports de la mer Noire et d'Asow. Un commerce important s'étant ainsi organisé, d'autres routes et exploitations viendront se joindre à celles que je viens d'indiquer. On finirait peut-être même par atteindre l'intérieur de l'Asie. Bien plus, en supposant que le plan de communications dans la Sibérie, que j'ai tracé plus haut, vienne à se réaliser et que l'on entreprenne en outre de rattacher le Don au Wolga soit par un canal, soit par un chemin de fer, en supposant tout cela, on peut admettre qu'une partie du commerce chinois lui-même ira chercher la voie de la mer Noire et des pays adjacents.

Tel sera, on peut l'affirmer, l'avenir de cette contrée extraordinaire. N'oublions pas que dès à présent elle ne laisse pas d'avoir pour la Russie même une importance réelle et qu'elle en aura une bien plus grande encore dans la suite. C'est ce qu'il nous sera facile de démontrer.

En effet, la Russie du Nord ou la région des forêts transporte ses produits en partie vers la mer du Nord, surtout vers l'Archangel, en partie vers les affluents, au Nord et au Nord-Est, du Wolga, ce fleuve puissant qui les conduit soit vers les riverains du Nord, soit à travers les canaux, vers St. Pétersbourg et la Baltique, en partie enfin au même fleuve mais en le descendant et vers la contrée qu'il baigne au Midi. Les pays industrieux de la Russie intérieure apportent tous leurs produits au Wolga, cette veine principale de la Russie, et de là les expédient, en descendant le cours de l'eau, au-delà de la mer Caspienne, ou bien, en remontant, vers la Baltique. Les pays fertiles qui bordent le Wolga et ses affluents au Midi, confient également les produits de leur sol à ce fleuve, en nourrissent les districts moins favorisés de la nature et envoient le superflu à Astracan et à St. Pétersbourg. Maintenant, il y a un territoire immense et fertile au-dessous de Pensa jusqu'à Kiew, territoire dont les cours d'eau ne se dirigent plus vers le Nord, l'Est, le Wolga ou la Baltique, mais vers le Midi ou la mer Noire.

Ainsi pour ce territoire, renfermant 8 à 10,000 milles carrés, la mer Noire est le seul débouché. De là une menace incessante de pléthore suspendue au-dessus de cette contrée, aussi long-temps que la Russie ne possédait pas le rivage de la mer Noire et les steppes. Elles n'ont été peuplées et bien cultivées que depuis.

Au reste, ces ports du rivage méridional sont devenus importants non seulement pour la Russie elle-même, mais encore pour la Pologne et même pour la Gallicie orientale. Autrefois, tous ces pays n'avaient d'autres débouchés pour les produits de leur sol que les ports lointains de la Baltique. Autrefois, et cela ne remonte pas au-delà de soixante ans, tous les grains allaient à Dantzick, Koenigsberg et Memel, tandis qu'aujourd'hui, ils vont à Odessa.

La Russie a déjà fait de grandes efforts pour consolider et faire fleurir le commerce sur le rivage du Midi et pour peupler et défricher en même temps la steppe adjacente. Pour le commerce, il a prospéré d'une manière

extraordinaire en moins de soixante ans, mais la population et la culture n'ont pas augmenté en proportion.

La Grèce, puis Rome, enfin Gênes sous les Byzantins, s'emparèrent de ce rivage et y fondèrent des colonies. Cette civilisation antique disparut avec l'arrivée des Turcs et des Tartares. Il y eut des villes célèbres, comme Chersonèse et Olbia, dont il serait impossible de retrouver les traces.

Mais sous le gouvernement des Russes, une foule de villes nouvelles surgirent comme par magie. Ailleurs, des endroits peu importants acquirent soudain une grande importance. De ce nombre sont Ismail, Akerman, Odessa, Nikolajew, Cherson etc., toutes sur la mer, ou du moins à l'embouchure d'un fleuve; ensuite Kischenew, Jekaterinoslaw etc., sur les bords des fleuves, à l'intérieur. On vit se manifester en même temps une certaine vénération pour l'antiquité dont les souvenirs se trouvent conservés par les noms de Cherson, d'Odessa etc.

Naturellement ce furent les ports de mer qui acquirent la plus grande importance, Odessa dans un golfe de la mer Noire, et Taganrog sur la mer d'Asow. Odessa, fondée en 1792 par l'amiral Ribas, a maintenant, après 55 ans, 80,000 habitants. Elle est la seconde ville maritime de l'empire. Les principales villes maritimes, et il y en a douze, peuvent renfermer ensemble une population de 250,000 à 300,000 habitants.

La Russie, en ces lieux, il faut bien le reconnaître, a obtenu des résultats immenses, puisqu'il y a 70 ans, elle ne possédait rien sur la mer Noire. A l'heure qu'il est, elle tient la moitié de tout le rivage, à partir de l'embouchure du Danube jusqu'au de-là de celle du Rion ou jusqu'à la frontière de l'Asie mineure, et qui constitue un territoire de 250 milles.

Tout cela, villes et commerce, le gouvernement ne l'aurait sans doute pas fondé dans une telle mesure et avec une telle rapidité, si un besoin commercial n'en eût provoqué et favorisé l'exécution et la réussite.

Quant aux villes de l'intérieur dans cette partie de la Russie, elles sont ou situées sur les bords des rivières et servent alors de foires et d'entrepôts pour les ports, ou de simples villes municipales, sièges des autorités du pays. Dans ce dernier cas, elles n'ont guère d'importance.

Les villes de commerce, et sans en excepter Odessa, n'exportent que la matière première de la Russie, et notamment les grains, le suif, et le cuir. L'importation des marchandises et des produits de l'Europe est faible et mal organisée. A Odessa, il y en a un choix assez restreint et en outre, elles sont chères. Ceci s'applique surtout aux articles de luxe. Tout port franc qu'elle est, Odessa ne peut suffire au commerce du pays et tout au fond de la steppe, chacun est forcé de faire venir de St. Pétersbourg ce dont il a besoin.

On ne peut de bonne foi donner à ces localités le nom de villes russes proprement dites. Dans la plupart d'entre elles, l'élément russe est en minorité quant au chiffre de la population, et l'est partout en ce qui concerne l'influence sociale. Le gouvernement ne songea d'abord qu'à attirer dans ces villes autant d'habitants que faire se pouvait. On les accueillit donc de toute nation et condition et sans exiger de la part des nouveaux venus la moindre garantie de moralité et de bonne conduite. Aventuriers, exilés, déserteurs et autres gens de cette espèce accoururent de partout et furent reçus sans examen. On trouve surtout à Odessa le mélange le plus bizarre de toutes les nationalités des 4 parties du monde. Il y a des émigrés venus des Alpes, des Pyrénées et de l'Ararat, de la Suède, de Malte et de l'Egypte; des îles de l'Archipel et des îles Baléares, enfin de Newyork, de l'Irlande, de la France et de toutes les contrées de l'Allemagne. Puis, toutes les religions et toutes les sectes s'y trouvent confondues. L'élément slave d'autre part est représenté par des Grands- et des Petits-Russiens, des Polonais, des Bulgares etc. On rencontre des Juifs en grand nombre et parmi eux, des Karaïm. Ces Juifs ont beaucoup d'influence. Des Arméniens et des Caucasiens de tribus diverses ne manquent

pas non plus. Dans les villes plus anciennes et surtout dans la Crimée, les Tartares forment la population dominante. Là où les nationalités se rencontrent en plus grandes masses, elles se sont partagé, d'après leurs dispositions et leurs talents, les différentes branches de la vie et du commerce. D'après Kohl, les Dalmatiens et les Slaves sont des ouvriers employés au port, les Bohémiens des forgerons, les Karaïm des marchands de tabac, les Juifs, au nombre de 12,000, comme partout, des banquiers, des courtiers et des entremetteurs, les Français des marchands de vin, les Russes des horlogers etc. Le grand négoce est entre les mains des Grecs, des Italiens et des Allemands. La langue italienne, qui est celle du commerce et de la bourse, se parle à peu près partout. Toutes les rues et places d'Odessa, à côté du nom russe, en ont un second en italien. La bonne société parle français. Dans les rues et sur les marchés, c'est le russe qui domine, l'allemand est l'idiome des Juifs.

De tous ces éléments disparates, une nationalité fortement caractérisée finira-t-elle, comme dans l'Amérique septentrionale, par se dégager avec le temps? Les Russes l'espèrent et l'avenir se chargera peut-être de justifier cette espérance. Ailleurs, une véritable nationalité ne se forme guère qu'à l'aide d'une langue identique ou de la conformité des confessions religieuses. A Odessa, les différentes nationalités sont mélangées, l'une d'elles peut néanmoins l'emporter sur les autres et les absorber. Mais ce résultat sera plus difficile à obtenir dans les localités de Grigoriopol et d'Armjanski-Bazar, habitées seulement par des Arméniens. Actuellement, il y a contraste entre la culture de l'intérieur et celle des villes du littoral, dont la population semble une plante exotique, ayant pris racine sur un sol bien différent de celui qui l'a vue naître.

En ce qui concerne le développement du commerce et de la vie sociale, les villes où la population russe a le dessous, l'emportent de beaucoup, de l'aveu des Russes eux-mêmes qui, dans des documents authentiques, reconnaissent que le commerce russe y est presqu'entièrement

entre les mains des étrangers. De deux villes situées à côté l'une de l'autre et dont l'une est habitée par des Russes, l'autre par des Arméniens, telles que Dubssary et Armjanski-Bazar, c'est la seconde seule qui prospère. En général, les Arméniens se distinguent par leur activité, et sans eux, les villes de la Crimée ne seraient encore que de misérables hameaux tartares.

Cependant, dans toutes ces villes c'est le commerce seul, et le commerce étranger, qui assure aux habitants une certaine aisance. L'industrie n'y existe pas. Dans le reste de l'Europe, les villes se sont lentement mais puissamment développées, grâce aux corporations et aux maîtrises qui constituaient la base la plus large de leur population. Le nom d'artisan y est synonime de bourgeois, tandis que le négoce, qui est empreint d'un certain caractère aristocratique, demeure réservé à une classe supérieure et peu nombreuse. Dans la Russie méridionale au contraire, une classe d'artisans proprement dite n'existe pas. D'après les données officielles, les artisans formaient la huitième de la population d'Odessa, encore c'est le gouvernement qui y a établi des corps de métier; jamais ils ne s'y seraient formés eux-mêmes. En général, l'institution des maîtrises particulière aux peuples germaniques et romans ne paraît pas convenir au caractère des peuples slaves. L'atmosphère du pays semble si peu favorable au développement de ces maîtrises, que les villes maritimes, bien que renfermant une population étrangère, n'en possèdent que peu d'éléments.

Il en est de même quant aux fabriques. Il n'y en a que dans les ports de mer et encore ne s'y trouvent-elles qu'en petit nombre. La petite ville tartare de Karassu-Bazar seule, par une exception singulière, renferme 97 petites fabriques avec 377 ouvriers. Sauf pour Odessa et Taganrog, on peut compter sept ouvriers sur chacune des fabriques de ces contrées.

Il faut ajouter que ces fabriques languissantes ne sauraient satisfaire que les premières nécessités de la vie. Et de ce qui se fabrique à Odessa, le cuir et les cordages

s'expédient à l'étranger, surtout à Constantinople. Tout le reste ne quitte pas la banlieue de la ville. En fait de fabriques de drap, il y en a deux, une à Jekaterinoslaw, que j'ai décrite plus haut, l'autre à Simpheropol.

Il résulte de tout ce qui précède, que les villes de la nouvelle Russie ne remplissent qu'imparfaitement jusqu'ici le but que semblaient leur assigner les fondateurs et qui consistait à devenir les centres du commerce intérieur et extérieur, les entrepôts naturels du pays et le point de ralliement où viendraient affluer les ouvriers et les capitalistes. Un exemple frappant, cité par Kohl, prouve à quel point le commerce extérieur même laisse à désirer. Kohl raconte, en effet, que partie des propriétaires de la Podolie possèdent à Odessa des magasins de froment et vendent les grains directement aux capitaines de navires, sans l'intermédiaire des négociants d'Odessa.

Le petit commerce n'est pas plus important. Beaucoup de villes n'ont pas un seul magasin. Ici encore Karassu-Bazar fait seul exception.

Toutes les villes ont des foires, mais les transactions en sont peu nombreuses. En 1841, la valeur de toutes les marchandises exposées dans ces foires, était de 1,191,500 roubles assign., et de ces marchandises il ne se vendit que pour 175,400 roubles.

Tandis que les villes maritimes n'existent que par le commerce, les villes des steppes qui n'ont ni fabriques ni industrie, sont réduites à l'agriculture. A cet effet, les terrains ne leur font pas défaut et ils les cultivent, ainsi que je l'ai souvent fait remarquer, d'une manière assez vagabonde. Beaucoup de ces localités n'ont de villes que les noms. Dans plusieurs d'entre elles, plus de la moitié des habitants se composent de paysans de la couronne qui ne veulent pas devenir bourgeois. Au reste, l'agriculture, dans ces lieux, n'est pas sortie de l'état d'enfance; on cultive peu les légumes et presque pas du tout les fruits. Dans la Crimée seulement, les Tartares s'adonnent beaucoup au jardinage. Odessa fait venir presque tous les

légumes de Constantinople. Le gouvernement pourtant fait ce qu'il peut pour porter remède à cette situation.

Par oukase du 12 Janvier 1842, le gouvernement a donné des jardins à chaque maison, établi des jardins-modèles, accordé des franchises d'impôts etc. Mais rien n'y a fait, grâce à l'incurie et à l'indolence des habitants.

L'auteur du mémoire que j'ai occasion de citer à plusieurs reprises, a donc saisi le noeud de la question, lorsqu'il a fait remarquer, qu'une ville dans les steppes ne se distingue de la campagne que par le régime municipal différent auquel elle se trouve être soumise.

Le commerce extérieur des villes maritimes, dans sa prospérité et son extension rapides et protégé qu'il a été par une flotte créée à son intention, a donné à ces mêmes villes des bords de la mer une importance que les deux capitales de la Russie seules égalent, mais ne surpassent pas. Ces villes ne sont toutefois que des produits exotiques et qui ne sauraient exercer d'influence sur le pays barbare qui les entoure.

Le commerce extérieur, on le sait, est partout sujet aux chances les plus diverses. Il l'est doublement dans une contrée peu civilisée. Les siècles de prospérité qu'il avait traversés dans le voisinage des steppes, n'avaient pas vu sortir ces dernières de l'abandon où les tenaient les habitants des villes. Ces villes elles-mêmes dépérissaient rapidement, dès que le commerce vint à être troublé ou à disparaître.

Reste donc, comme toujours lorsqu'il s'agit d'une civilisation sérieuse, l'agriculture. Le gouvernement russe l'a compris. Outre les colonies dont j'ai parlé plus haut, et qu'il a fondées en plusieurs endroits de la steppe, il a donné une bonne portion du territoire à des particuliers, à condition de le cultiver et d'y attirer des colons. Tout cela s'est fait dans le cours de soixante ans, et il sera possible maintenant d'envisager les résultats obtenus et d'en induire ce qui reste à faire.

Les steppes du Pont diffèrent entièrement des pays du Midi de l'Allemagne et de la France situés sous le

même degré de latitude, tant pour le caractère du sol que pour le climat plus rude et plus âpre en ces lieux, parce que rien ne vient arrêter ni tempérer les vents qui y régnent. Peu de pluies, si ce n'est dans les premiers jours du printemps, guère d'orages durant l'été, enfin plus d'ouragans que de neige pendant l'hiver, voilà ce qui distingue ici les saisons. En été, on compte jusqu'à 30 degrés à l'ombre et en hiver, jusqu'à 30° de froid. La température moyenne est de quelques degrés au-dessous de celle que l'on trouve dans les pays de l'Europe situés sous la même latitude.

La steppe du Pont forme à 100 et 150 pieds au-dessus du niveau de la mer une plaine immense et ondulée, que les lits peu profonds des rivières et des ruisseaux coupent en tout sens.

Les cinq zônes ou formations de terrain dont j'ai parlé plus haut, constituant autant de couches au-dessous de l'humus, le plus ou moins d'épaisseur de la terre végétale, enfin l'influence du climat, voilà ce qui fait naître et explique la conformité de la végétation d'une part et sa diversité de l'autre. Il y a conformité en ce que toutes les steppes spontanément et sans le secours de l'homme produisent des herbes et des fleurs et non des arbres. La diversité provient de la nature variée des couches géologiques. Les steppes de granit offrent la plupart du temps une herbe épaisse mais peu élevée, tandis que sur le sol calcaire, elle atteint une hauteur de 6 à 7 pieds. Les herbes et les fleurs ont un aspect touffu. Les bords des rivières, dans une largeur de 100 pieds, sont couverts de roseaux. Dans les steppes limoneuses surtout, ces roseaux sont gigantesques et ont quelquefois 30 pieds d'élévation. On y trouve aussi des espèces de chardons hauts de 30 à 40 pieds, entrelacés comme des arbres et formant des forêts d'ivraie*). Il y a plus d'herbe dans les steppes du Pont,

*) Dans le Caucase, près de Petrowsk et de Kopyl, on trouve des forêts de chardons d'une étendue de 100 pieds et que les Cosaques exploitent pendant l'hiver pour le chauffage.

plus de fleurs dans les steppes salines. Dans ces dernières, l'herbe est remplacée par des plantes alcalines.

Avant que les Russes n'aient pris possession des steppes, les Nomades seuls les parcouraient avec leurs troupeaux. Hérodote, il est vrai, raconte que partie de ces steppes, ce qu'il faut probablement entendre des vallées traversées par des rivières, auraient été habitées par des agriculteurs scythes. Le fait est qu'avec les Scythes disparut également l'agriculture. Les Mongols et les Tartares avaient des établissements et même des villes puissantes le long du Wolga. Mais les steppes du Pont paraissent avoir été entièrement dénuées de colonies et de culture.

Il était donc réservé à la Russie de faire cesser la vie nomade dans les steppes et de les peupler et cultiver insensiblement.

A partir du seizième siècle, ainsi que je l'ai dit plus haut, les Cosaques avaient pénétré dans les steppes du Pont et fondé des établissements sur le Don et le Dnieper. Mais depuis soixante ans, le gouvernement a commencé de coloniser la steppe soit en dirigeant vers ce but ses propres efforts, soit en favorisant et aidant les entreprises particulières.

A l'heure qu'il est, la colonisation est presqu'achevée le long des rivières dont les bords sont bien cultivés. Ici la population commence à être assez considérable. Au contraire, les grandes steppes entre les rivières sont presqu'entièrement incultes. Ça et là seulement des fermes isolées (Choutors) viennent interrompre la monotonie de l'aspect qu'elles présentent.

Au reste, ces steppes ne sauraient se défricher qu'à l'aide de ces mêmes Choutors isolés, le manque d'eau s'opposant à lui seul à toute autre culture. Les Choutors se trouvent surtout en grand nombre dans le cercle d'Aleschki et dans la Tauride. Certains fonctionnaires se sont plaints à St. Pétersbourg de ce que la police était très-difficile à exercer dans ces habitations isolées. Ils ont demandé que l'on forçât les paysans à se réunir dans des villages plus grands. Mais le gouverneur général, comte

Woronzow a fait justice de ce projet, en faisant remarquer que les Chontors constituaient la seule colonisation que cette contrée serait susceptible de recevoir et que, d'autre part, la police était instituée pour les habitants et non les habitants pour la police.

La culture de ce pays offre à peu près le même aspect que celle de la région des forêts au Nord de la Russie, que j'ai essayé de décrire plus haut. Seulement au lieu de bois impénétrables, séparant les rivières, ce sont ici des steppes nues et désertes. Nulle part la civisation n'à réussi à pénétrer dans l'intérieur de la steppe d'une manière durable.

D'après les données officielles, c'est à peine si le tiers du territoire dans les gouvernements de Jekaterinoslaw et de Cherson est cultivé. Les deux autres tiers se composent de steppes. On ne sait rien de précis sur la Tauride, mais il est certain qu'elle n'est pas plus cultivée que les deux provinces indiquées. La Bessarabie seule est mieux cultivée.

Dans la nouvelle Russie, s'il faut en croire un tableau que l'on m'a donné pour authentique, la population aurait doublée dans l'espace de dix-huit ans. En 1841, elle était de 2,603,106 habitants, dont 73,888 pour Odessa. C'est là une progression qui ne se trouve plus dans la même mesure ni en Russie ni dans telle autre contrée considérable de l'Europe. L'Amérique du Nord seule en offre peut-être l'exemple. L'augmentation a été la plus forte dans la Bessarabie, la plus faible dans la Tauride. A Odessa, la population a presque triplé dans le laps de temps que je viens d'indiquer. A considérer l'étendue territoriale des provinces, il y a à Cherson, un mille carré pour 322 habitants, en Tauride, un pour 349, à Jekaterinoslaw, un pour 848, dans la Bessarabie, un pour 1466. Il en résulte que la Bessarabie est dès à présent un pays bien cultivé et peuplé. Quant à Cherson et à la Tauride, la population cesse de paraître minime, quand on déduit le terrain des steppes et que l'on ne met en ligne de compte que le pays habité. En ce qui concerne Jekaterinoslaw, il n'y a

déjà plus que 3½ dessiat. pour chaque habitant, ce qui suppose une surabondance de population et passe pour être une situation peu heureuse.

Dans la nouvelle Russie, comme dans la Sibérie, le sexe mâle l'emporte sur l'autre. Dans la Tauride par exemple et dans l'année 1841, l'excédant était pour les hommes de 12 pCt.

Les notices que j'ai recueillies sur le commerce des ports du midi, c'est-à-dire d'Odessa, de Taganrog etc., prouvent que les steppes contribuent pour une quantité très-minime à la production des céréales. Le blé de la Nouvelle Russie suffit à sa population mais ne donne pas d'excédant pour la vente. Bien plus, la population ne pourrait suffire à tous ses besoins, si une agriculture nomade et l'élève du bétail ne venaient lui offrir deux grandes ressources. L'agriculture nomade consiste a pénétrer, au printemps, dans l'intérieur des steppes et à y cultiver les terrains qui semblent le mieux s'y prêter. On retourne ensuite chez soi pour revenir vers le temps de la moisson recueillir les grains et les conduire au village.

La population, tout en prenant une consistance pour ainsi dire intrinsèque, ne s'étend pas beaucoup dans la steppe. L'expérience du passé fait supposer qu'elle s'arrêtera bientôt tout-à-fait, et l'on pourrait à présent déterminer le point fixe qu'elle est destinée à ne pas dépasser dans la steppe.

D'où vient donc qu'en dépit d'un sol excellent, dans l'intérieur des steppes, la population et la culture qu'elle amène à la suite, ne quittent pas les bords des rivières?

Ce sont surtout trois obstacles qui s'opposent à ce que les steppes se cultivent et se peuplent bien avant, c'est d'abord un climat peu favorable, c'est ensuite le manque de sources et d'eau douce, c'est en dernier lieu l'absence de bois *).

---

*) Voyez à ce sujet l'excellent opuscule de M. Pierre de Köppen; intitulé: Sur la situation du pays entre le Dnieper et

J'ai parlé plus haut du climat. Il se distingue par une inégalité et une absence de stabilité que l'on ne retrouve plus sous le même degré de latitude. Des chaleurs inouies suivies de froids intenses, vingt mois de sécheresse absolue dans la Tauride (en 1832 et 1833); puis, en d'autres temps (en 1838), une humidité qui changeait le sol en pâte profonde où s'enfonçait et périssait le bétail, où les grains d'hiver venaient à pourrir et qui faisait manquer le foin.

Ce qui domine, c'est la sécheresse. Parfois et pendant des mois entiers, la rosée cesse de tomber. Souvent un vent d'Est ou de Nord-Est très-froid souffle pendant plus de la moitié de l'année. On a calculé que, terme moyen, les steppes reçoivent deux tiers d'humidité de moins que les environs de Berlin. Ajoutez-y une espèce de sirocco brûlant et lequel, en quelques heures, fait sécher les grains, et vous aurez une idée exacte des obstacles que le climat oppose à la colonisation efficace de la steppe.

Aussi, quelque fertile que soit la couche d'humus, un champ pris dans la steppe, ne donnera peut-être pas la moitié de ce que la même portion de terrain aurait produit en Allemagne, à culture égale*).

Au reste, l'absence d'humidité peut être considérée comme la cause à la fois et l'effet de la sécheresse du climat. Supposez la steppe moins élevée au-dessus du niveau de la mer, protégée par des montagnes contre les vents d'Est et de Nord-Est, baignée par la mer, traversée par des lacs et des étangs, couverte enfin d'un nombre suffisant de forêts lesquelles, on le sait, attirent et propagent l'humidité atmosphérique, supposez tout cela, et la steppe serait à coup sûr pourvue de l'humidité que présentent les pays situés sous le même degré de latitude.

---

la mer d'Asow (St. Pétersbourg, 1845). Le même ouvrage contient de bonnes notices sur les possessions, dans la steppe du Pont, d'Anhalt-Koethen, possessions qu'administre le conseiller Teetzmann.

*) Voyez Teetzmann, chez Köppen l. c. p. 97.

L'intérieur des steppes contient peu de sources. Il n'est même pas sûr qu'en creusant des puits, on obtienne de l'eau douce*). On devine à quel point cette circonstance doit entraver la colonisation sérieuse de la steppe.

Mais le plus grand obstacle qui s'oppose à une colonisation générale et stable, c'est, je le répète, le manque de bois. J'ai dit comment les bois devraient changer le climat et favoriser la culture.

Les steppes de la Russie européenne que l'on comprend aujourd'hui sous ce nom, forment un territoire continu de 21,443 milles carrés.

Dans cette immense étendue de terrain, les bords de quelques rivières comme du Bog, du Dnieper, du Wolga, de l'Achtuba etc. sont les seuls espaces boisés. C'est au plus si ces derniers occupent la deux septième partie du territoire.

Il est probable que la plus grande partie de la steppe était dès l'origine dénuée de bois. Toutefois il se peut que la zone de granit dont j'ai parlé plus haut, ait renfermé des bois dans les âges reculés. Hérodote parle du pays boisé de Hylea qu'il place entre le Dnieper et Guerrhus (Berda ou Molotschna?). L'empereur Constantin Porphyrogénéta et 200 ans après lui le voyageur Rubriquis trouvèrent une forêt au même endroit. Aujourd'hui, toute trace en a disparu.

L'expérience des siècles a démontré que la nature, abandonnée à elle même, ne produira jamais des forêts dans la steppe. Mais comme la faute n'en est ni au sol ni au climat, l'ouvrage de l'homme pourrait corriger la faiblesse de la nature. On peut admettre que partout dans la steppe, telle ou telle espèce d'arbres réussirait à merveille. Là où le granit forme la dernière couche du sol,

---

*) Il n'y a pas jusqu'à la colonie Ménnonite de Molotschna qui, bien qu'elle soit peu élevée au-dessus du niveau de la mer, n'eût à se plaindre de l'absence de sources. Les puits qu'elle possède, n'ont tous que 10 à 50 pieds de profondeur.

ce sont les arbres aux racines horizontales, comme les peupliers et les mûriers qui réussissent le mieux *).

Les steppes calcaires favorisent les arbres aux racines pivotantes, par exemple les frênes, les érables, les chênes, les platanes etc. Il n'y a en vérité que les steppes de sel qui présentent des terrains réellement incapables de recevoir des plantations. Mais dans ce cas, ces terrains sont dénués de toute végétation en général, car ailleurs, les steppes de sel peuvent donner des peupliers, des bouleaux, des mûriers et des pins. De tous les arbres en général, ce sont les pins qui semblent le mieux venir dans la steppe.

En venant du Nord, on reconnaît l'approche de la steppe aux groupes d'arbres qui s'isolent pour ainsi dire et font place à des prairies plus grandes et contigues. Tout-à-coup la forêt cesse entièrement. Plus d'arbres ni de broussailles. La steppe s'étend dans son immensité. Ça et là, dans les commencements de la steppe, on voit bien encore des tronçons d'arbres et des débris de racines attestant, dans le passé, la présence de bois qui doivent s'être étendus un peu plus en avant, mais bientôt ces débris même disparaissent. Aux endroits où la forêt borde la steppe, celle-ci commence d'une manière abrupte et ne produit pas même de broussailles à la lisière des forêts.

Il convient de faire remarquer que ce phénomène doit être attribué non à l'impuissance du sol à recevoir la semence de bois, mais à des lois physiques que je vais essayer d'expliquer.

---

*) On a remarqué qu'à Odessa les arbres présentent une croissance luxuriante, mais pendant trente ans seulement. Alors leurs racines venant à toucher des couches de terre impénétrables, ils dépérissent et meurent rapidement. Au reste, cette particularité n'est pas commune à tous les endroits de la steppe. Là où elle a lieu, la vigueur des arbres et l'espace considérable qu'ils occupent, compensent, pour ainsi dire, leur peu de durée.

En effet, des forêts spontanément produites par la nature, se trouvent au Nord, à l'Ouest, au Midi; des groupes d'arbres le long des fleuves et même plus avant dans la steppe; partout enfin quelques poiriers vieux, rabougris et isolés. Quelle est la cause de cette absence de forêts? Ce ne pouvaient être ni les animaux sauvages ni les hommes, les animaux faisant défaut à la steppe et une population fixe n'ayant jamais atteint un chiffre considérable en ces lieux. D'antiques forêts auraient-elles été détruites par la main de l'homme? Pas davantage, parcequ'en supposant même que les Nomades auraient été jadis assez nombreux pour avoir pu anéantir les bois, ils l'ont été certainement si peu depuis que ces bois déracinés auraient dû repousser. Mais le fait est que jamais la population nomade n'a été très-serrée dans les steppes. Comparée au territoire, on peut dire au contraire, qu'elle a été fort mince. Si, pendant la grande migration, les peuples ont traversé ces contrées, c'est précisément parcequ'elles étaient denuées d'arbres et offraient une voie ouverte entre les forêts impénétrables du Nord et les mers ainsi que les montagnes du Midi. Ainsi ce n'est pas non plus à ces peuples que l'on pourrait attribuer l'absence de bois dans la steppe*). Force nous est donc de reconnaître que ce qui empêche la steppe de produire des arbres, c'est la surabondance de l'herbe qui la couvre**).

C'est là d'ailleurs une loi qui se retrouve partout dans la végétation de la terre. Les produits se combattent et s'entre-détruisent. Les cruptogames sont repoussées par les herbes et les herbes, par les bruyères. Les broussailles

*) Les forêts d'Hylea, au-dessus de Perecop, se sont probablement seules ressenties de la destruction que devaient amener, dans ce pays, non seulement les peuples de la migration, mais les hordes de brigands qui les infectaient.

**) Voy. de Brinken l. c. p. 59. Au reste, les llanos et les pampas de l'Amérique ainsi que les savanes entièrement désertes de l'Océanie ne sont pas plus boisées que les steppes de la Nouvelle Russie.

l'emportent sur les fleurs. Telle espèce d'arbres en éloigne une autre, et les arbres en général, tout puissants qu'ils sont, cèdent le pas aux herbes, les géants de la nature à ses nains. Dans les steppes du Caucase, sur le Kuban et le Tereck, les plantes annuelles arrivent à un degré d'abondance et de vigueur dont difficilement on se ferait une idée exacte. Deux fois par an, ces plantes inondent pour ainsi dire le sol. Les saules, les roseaux, les chardons, entremêlés de plantes grimpantes, y atteignent une élévation de 10, de 20 et même de 30 pieds, et dans leur croissance plus que luxuriante, prennent l'aspect d'arbres et sont comme eux employés au chauffage. La même cause produit le même effet à la lisière des bois, au Nord des steppes calcaires. Là encore l'existence de l'herbe est mortelle aux bois. Chaque printemps voit reparaître cette végétation exubérante et vigoureuse au point d'étouffer entre ses tiges les rares semences d'arbres qui viennent à s'y égarer et qui, dans l'espace d'un an, parviennent à peine à égaler en élévation les plus humbles de ses herbes arborescentes.

Mais à défaut des efforts spontanés de la nature, les habitants de la steppe ne finiront-ils point par reconnaître les avantages immenses que devraient procurer les bois soit à eux-mêmes soit à la génération future? A vrai dire, il ne faut pas s'y attendre. Plus d'une fois, j'ai eu occasion de faire remarquer que le Russe n'agit guère qu'en vue d'un intérêt personnel et immédiat. Il ne songera donc pas à planter des bois. Cela d'ailleurs supposerait des connaissances agronomiques que les habitants de la steppe, vu le degré de civilisation où ils sont arrivés en ce moment, ne possèdent pas et ne possèderont pas de sitôt.

Dans le Nord, les pays pourvus de bois se trouvent seuls être habités. Pas de forêts pas de population, telle est la règle presqu'invariable pour les pays du Nord. Les habitants du Midi au contraire, toute regrettable que soit d'ailleurs l'absence des bois dans cette contrée, absence qui ne permet pas à la population de jouir de tous les

avantages qu'un ciel méridional réserve à d'autres pays, les habitants du Midi ont su se passer de bois et trouver de quoi le remplacer. Venus pour la plupart du Nord, où l'économie en fait de bois est chose inconnue, ils en étaient désormais réduits à estimer le bois comme un métal précieux. Néanmoins, avec cette facilité merveilleuse qui porte l'homme à s'accommoder de tout, ils ont fini par se tirer d'affaire et par découvrir des ressources auparavant inconnues.

Toutefois ces ressources, il faut bien le dire, sont assez misérables. La paille, le fumier et des herbes séchées servent au chauffage. Ceux qui habitent les bords des rivières, ramassent avidement, pour la construction de leurs chetives demeures, quelques poutrelles et quelques échalas suppléant au reste des matériaux par des roseaux, de l'herbe, de la paille etc. Quant à l'intérieur de la steppe, on y demeure comme on peut, dans des antres souterrains à l'instar des Troglodytes et souvent dans les Kurgans.

C'est ainsi que la population réussit à oublier le manque de bois. Elle en songe d'autant moins à planter des arbres pour elle ou pour les âges à venir. Il n'y a que les Allemands ou pour mieux dire les Ménnonites qui aient commencé à semer et à planter. A ces derniers il faut ajouter quelques propriétaires qui, toutefois, sont guidés plutôt par la vanité ou par une autre pensée frivole. Aussi n'obtiennent-ils que de faibles résultats.

Et pourtant ce pays, si important à la Russie sous le point de vue de l'économie politique, ne pourra jamais se développer ni se civiliser à moins qu'il ne possède des bois et des forêts. Pour le reste, le progrès est accompli autant qu'il a pu l'être*), du moins dans la plus grande

*) Tandis que les villes maritimes se trouvent dans une situation fort prospère, l'intérieur de la Nouvelle Russie avance peu. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à considérer les chiffres de population. Celle des villes maritimes est à celle du reste du pays comme 1 à 4, proportion qui ne se retrouve plus en Russie.

partie de la steppe. Mais la question de l'avenir est subordonnée à celle-ci: Comment, en définitif, fera-t-on pour obtenir des forêts?

Le gouvernement, je l'ai dit, a cru pouvoir abandonner la solution du problème aux efforts des particuliers. Mais on a vu à quel point ces derniers sont peu disposés à répondre à ces espérances. Et comment pourrait-il en être autrement? Des colons récemment arrivés, impatients de posséder et de jouir, ne sacrifieront pas facilement leur temps et leur argent à un but lointain et nullement assuré.

Le gouvernement a voulu y aider par des encouragements, des primes, des médailles honorifiques etc. Par oukase du 14 Septembre 1828, il a garanti, dans la Russie du Midi, à tout paysan de la couronne qui planterait un arbre ou une vigne dans une toise carrée, la propriété de cette toise, plus une franchise d'impôts de dix ans pour cet emplacement. Ainsi le gouvernement a fait de son mieux. Mais tous ses efforts ont été vains. Les particuliers n'ont pas répondu a son appel.

D'après cela, nous sommes amenés à reconnaître que le gouvernement, s'il veut obtenir le résultat désiré, devra se charger de l'exécution du reboisement de la steppe. Il devra le faire au plus tôt, car il faudra près d'un demi-siècle avant qu'il puisse recueillir les fruits de ses peines. Le gouvernement seul peut diriger ses vues aussi hautes et aussi lointaines.

On ne saurait former un plan détaillé pour ce reboisement que sur des données que le gouvernement lui-même ne possède pas*).

---

*) Avant tout, il faudrait connaître exactement l'existence et la direction des sources, l'eau étant le grand moteur de la civilisation en ces lieux. Le gouvernement devrait tâcher de gagner l'Abbé Paramelle de Cornac dans le département du Lot. Ce fameux chercheur de sources en a découvert, dans

Une autre difficulté serait l'insuffisance des bras et de la main-d'oeuvre. Mais de même que dans le Nord le défrichement des bois, ainsi que je crois l'avoir démontré, ne peut se faire qu'à l'aide de l'armée, le reboisement de la steppe du Midi ne pourra s'exécuter qu'au moyen de ce même auxiliaire. Les plantations dans les colonies militaires démontrent suffisamment ce que l'on peut attendre à cet égard de l'armée.

Saurait-on d'autre part imaginer un bienfait plus grand pour le soldat que cette disposition qui lui permettrait, après dix à quinze ans de service actif, d'entrer dans la réserve destinée à la colonisation, de servir ainsi la patrie pendant quelques années avec la certitude d'obtenir, en récompense de ses peines, une maison et un champ pour abriter et nourrir sa famille.

Depuis que la Russie possède ce pays, un grand nombre de villes florissantes, sur le rivage de la mer, sont devenues des foyers de civilisation et de vie industrieuse. Malheureusement elles le sont moins pour le pays environnant que pour les contrées que séparent des villes les steppes nues et désertes. C'est là sans contredit un grand obstacle et qui doit considérablement augmenter les frais du transport. Pour que le rivage nord de la mer Noire acquière toute la prospérité qu'il est susceptible de recevoir, il faut que la steppe du Pont possède préalablement les voies de communication nécessaires.

Or, jamais la steppe du Pont ne sera cultivée aussi long-temps qu'elle restera dénuée de bois. Nous voici amenés de nouveau à la grande question des bois dont l'importance pour l'avenir de ce pays ne saurait en vérité être mise en doute*).

---

son pays, plus de mille depuis 1827. Cet homme vaudrait son pesant d'or, si l'on pouvait l'engager à traverser la steppe en tout sens pour y indiquer les eaux souterraines.

*) M. Kerstling, dans les Archives pour les connaissances scientifiques touchant la Russie (cahier IV. p. 690), propose, comme

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, il ne serait pas possible de tracer un plan général pour le reboisement de la steppe. Toutefois il ne serait peut-être pas impossible d'indiquer, pour un point déterminé, une voie propre à produire de bons résultats.

En effet, tandis que tous les peuples de la Russie et toutes les classes de peuple détruisent à l'envie arbres et forêts, les Ménnonites se distinguent par des moeurs contraires *). Ils ont spontanément établi des plantations. Un d'entre eux, M. Kornies, a plus fait à cet égard que qui que ce soit en Russie. Il m'a montré des pépinières excellentes et qui contiennent de quoi planter une forêt entière.

Il s'agirait maintenant d'utiliser ces dispositions. On chargerait les Ménnonites, sous la direction de M. Kornies, à établir une forêt d'à peu près six mille carrés d'étendue, non loin de leurs villages.

Les ouvriers manquant aux Ménnonites, on détacherait 5,000 soldats pour leur venir en aide. Ces soldats,

---

moyen de colonisation pour la steppe, de former de grands lacs et étangs en arrêtant le cours des rivières par des digues artificielles, pensée féconde que les colons petit-russiens ont pratiquée en partie, mais que le gouvernement seul pourrait réaliser avec tout l'ensemble qu'elle comporte.

*) En Russie, il coûte à l'homme du peuple à laisser debout un seul arbre. Aussi, dans les villages, n'en voit-on jamais protéger de son ombre le repos du vieillard ou les jours de l'enfance. Le manque absolu de bois dans un pays ne convertit pas ces *lignoclastes*. Dans la Russie du Midi, des colons récemment arrivés détruisirent le peu d'arbres qui s'y trouvaient. Ils ne songeaint naturellement pas à en planter d'autres. Près de Tmutarakan, ils coupèrent, pour le chauffage, un bois d'arbres fruitiers planté par les Turcs; sur le Wolga, un bois de mûriers dû aux Mongols. Au reste, cette monomanie paraît être contagieuse. Les colons allemands ont détruit, à leur tour, le bois qu'on leur avait assigné sur le Wolga, et ils n'ont pas respecté d'avantage le bocage sacré des Kalmouks sur l'Achtouba.

convenablement dirigés et répartis par M. Kornies, termineraient, pendant la première année, tous les travaux préparatoires tels que défrichement du sol, digues etc. Dans la seconde année, ils achèveraient les plantations. On confierait ensuite la garde de la forêt aux Ménnonites assistés d'une compagnie de soldats en garnison dans le pays et qui serviraient aussi à maintenir en bon état les fossés, les remparts etc. Cette forêt, d'après le droit de Polowniki usité en Russie, serait ensuite abandonnée aux Ménnonites pour la moitié des produits. L'autre moitié resterait au gouvernement. Sans doute, les Ménnonites retireraient de cet arrangement des bénéfices énormes. Mais le gouvernement, à son tour, aurait cet immense avantage de voir naître une forêt dans la steppe, et la moitié des produits qu'il se réserverait, suffirait d'ailleurs pour compenser, du moins après quelques années, le capital avec les intérêts que l'on aurait placés dans cette affaire.

En terminant ces considérations sur les colonies russes, l'élément à coup sûr le plus important de ce vaste empire, j'ajouterai, en résumé, que c'est par une colonisation bien dirigée et exécutée avec persévérance que la Russie peut atteindre le degré de puissance auquel semblent la convier la nature, sa propre situation et les voies mystérieuses de la providence. L'avenir de son commerce, de ses relations internationales avec d'autres peuples, enfin de sa suprématie dépend de la colonisation de l'intérieur. Aussi le gouvernement ferait-il bien peut-être d'organiser, à l'exemple de l'Angleterre, un ministère spécial pour les colonies. Je l'ai dit ailleurs, d'ici à un siècle, la Russie devrait s'efforcer à conquérir son propre pays. Dix millions de sujets fidèles et sûrs à l'intérieur valent bien un million d'étrangers soumis par la force des armes, indisciplinables, indisciplinés et dont la surveillance exige une armée.

En Europe, on répète volontiers que la Russie rêve la monarchie universelle. Je ne sais trop ce que l'on enteud par ce fantôme de domination renouvelé des Romains, ni à quel point elle serait possible. Ce que je sais, ce que je puis affirmer, ayant vu d'assez près ce que l'on dit et ce que l'on pense dans toutes les classes du peuple russe, et connaissant ce peuple aussi bien peut-être que la plupart des Russes eux-mêmes, ce que je puis affirmer, c'est que personne, ni gouvernement ni particuliers, ne songe à ce que l'on est convenu d'appeler la conquête du monde.

Sans doute, la Russie, pendant des siècles, a été conquérir au dehors ce qui lui manquait pour se développer à l'aise. Tel semble être le voeu de la nature. Un état quelconque absorbe et conquiert jusqu'à ce qu'il ait trouvé son assiette. Y a-t-il un état en Europe qui ait échappé à cette nécessité, qui soit devenu ce qu'il est, sans usurpation ni conquête?

Le Grand Duché de Moscovie était un pays *méditerrané,* même après avoir absorbé toutes les autres principautés russes. Le besoin de développement inhérent aux jeunes nations, les poussait donc à conquérir les pays baltiques et ceux du Pont. Cette tâche accomplie, la Russie put se considérer comme état; elle prit rang parmi les pays que la civilisation moderne est venue atteindre. Jusqu'à ce moment, la conquête avait été pour la Russie une question de vie et d'existence. Désormais, elle ne devait lui amener que des complications. La Russie a occupé la Pologne et le Caucase. Mais a-t-elle eu beaucoup à s'applaudir de ces accroissements onéreux? On sait quels embarras lui a causé la Pologne. Quant au Caucase, les Russes y apportent la civilisation, mais à leurs frais sinon à leurs dépens. L'avenir peut seul récompenser ses efforts contre les montagnards auxquels elle laisserait la liberté et la paix, s'ils n'étaient pas toujours inquiets et aggresseurs. Que si les conquêtes actuelles ne constituent pas pour la Russie d'avantages réels et palpables, que sera-ce donc pour l'avenir? Et de quel côté veut-on qu'elle se tourne? La Suède, certes, n'a rien à craindre de sa part. Si la

Finlande vaut quelque chose, c'est comme une sorte de forteresse destinée à couvrir St. Pétersbourg.

Resterait Constantinople. Il se peut qu'il y a cinquante à soixante ans, on en ait souhaité la possession. Aujourd'hui, le cabinet de St. Pétersbourg comprend qu'un sultan faible mais indépendant est le meilleur gouverneur qu'il puisse avoir sur les Dardanelles. Dans l'état actuel des choses, la Russie règne à Constantinople sans avoir les charges ni la responsabilité du gouvernement. Supposez une domination directe, à part, la difficulté qu'il y aurait de l'exercer d'aussi loin, l'équilibre de l'empire serait immédiatement rompu. Le gouvernement perdrait son centre, son point d'appui, et Charkow ainsi qu'Odessa devraient remplacer, comme capitales, et Moscou et St. Pétersbourg. Or, le gouvernement ne consentira jamais à détruire l'oeuvre laborieuse des derniers siècles et à déplacer les foyers de civilisation que ses efforts ont constamment tendu à créer et à maintenir.

Et le peuple? S'il désire quelque chose, ce n'est pas à coup sûr une lointaine conquête. Aucun Napoléon n'est venu lui inspirer une soif immodérée de gloire douteuse. Le peuple russe n'a pas de revanche à prendre, et les bords fantastiques d'un Rhin septentrional ne viennent point troubler son sommeil.

Il y a bien par-delà la Newa une *Jeune Russie* rêvant une monarchie universelle slave, la restauration de l'empire gréco-slave à Byzance (la ville des Zars en russe). Mais *l'idéal* de cette jeune Russie n'a pas plus pénétré dans le peuple russe que celui de la Jeune Europe et de la Jeune Allemagne n'a saisi la couche inférieure de la nation, qui les avait vues éclore.

Si le peuple russe pense à Constantinople, c'est dans un sens religieux. Mais là encore ce sont des instincts vagues, denués de toute consistance et qui ne peuvent en aucun cas réagir sur la pensée du gouvernement.

A Moscou, j'eus lieu de communiquer à de jeunes Russes les observations qui précèdent. Je leur dis que

j'étais frappé de l'esprit essentiellement pacifique qui semblait animer le peuple. On doit reconnaître, bien qu'à regret, que j'étais dans le vrai. Une ode du jeune Chamiakoff, poète et des mieux doués, exprime avec résignation, tout en s'efforçant de la tempérer par un mouvement qui ne manque pas d'un certain héroisme dithyrambique, cette absence de sentiment belliqueux chez le peuple russe. L'ode, ainsi que je l'ai dit, est russe. Nous avons essayé d'en conserver quelques traits dans la traduction en prose que voici:

A la Russie.

„Le flatteur dit: Courage, sois fier, oh pays au front couronné, au glaive invincible, toi qui disposes de la moitié de l'Univers.

„Pas de frontières à ton empire. La fortune obéit à un signe de ta main. Le monde t'appartient et plie en esclave devant ta majesté.

„La steppe s'épanouit en champs féconds, tes montagnes élèvent dans les airs leur tête boisée et tes rivières ressemblent à l'océan." Oh mon pays, dépose ta fierté, n'écoute pas les flatteurs.

Et quand tes rivières rouleraient des ondes comme l'océan, et quand tes montagnes ruisseleraient de rubis et d'émeraudes, et quand sept mers t'apporteraient leur tribut,

Et quand des peuples entiers baisseraient les yeux devant l'éclat de ta toute puissance: dépose ta fierté, n'écoute pas les flatteurs.

Rome a été plus puissante, les Mongols plus invincibles. Où est Rome, que sont devenus les Mongols?

Ta mission est plus haute, plus sainte, c'est le sacrifice et l'amour, c'est la foi et la fraternité.— — — — —

Chapitre XXI.

Les collines des steppes (Kurgans ou Mogilles). — Les statues (Baba), leur portée religieuse. — Les Baba de la Sibérie. — Les Kurgans de Kertsch.

Au milieu de l'immense plaine de la steppe, s'élèvent çà et là de petites collines de forme régulièrement ronde. Puis, à droite et à gauche du voyageur, de légères éminences continues portent, à des distances déterminées, des collines plus grandes et présentant un aspect conique. Enfin des statues de pierre, grossièrement taillées et hautes de huit à dix pieds, regardent, comme autant de spectres, du haut de ces éminences, l'espace désert qui s'étend à perte de vue sous leurs pieds. Tantôt les collines sont rapprochées l'une de l'autre comme un cimetière, tantôt elles couvrent les hauteurs dans des lignes plus ou moins étendues. Il arrive aussi qu'elles disparaissent à l'horizon et qu'une d'elles s'élève seule et silencieuse au milieu de la steppe.

Dans les pays celtes, germains et slaves de l'Europe ainsi que dans tout le Nord de l'Asie, on découvre des éminences tumulaires. Mais les collines des steppes dont je parle, se distinguent de ces dernières non seulement en ce qu'elles sont plus hautes et plus régulières, mais encore par la destination religieuse et peut-être même politique et militaire que leur avaient probablement donnée

ceux qui les ont construites*). D'ailleurs, les statues qui les couvrent n appartiennent exclusivement qu'à la steppe. Au reste, ces statues occupent un territoire assez étendu. On les retrouve d'abord au Nord de la steppe, jusque dans le gouvernement de Kursk**). Je n'ai pu savoir jusqu'à quel point elles vont vers l'Ouest. Au Midi, on les rencontre dans la Crimée aussi loin que s'étend la steppe; puis, au Nord du Caucase et, en faisant le tour des versants d'est de cette montagne, jusque dans le Daghestan, enfin au Nord et à l'Est de la mer Caspienne dans une étendue indéfinie. Tout le terrain qu'elles occupent est de 30,000 milles carrés. C'est ainsi que des collines réellement innombrables servent d'autant de piédestaux à des milliers de statues. Je dis des milliers, c'est des centaines de milliers qu'il faudrait dire, car on imagine combien, dans la suite des âges, ont dû en être détruites, depuis que le mystère religieux qui les avait jadis protégées, est venu à s'oublier et à s'évanouir.

Quelle était la signification véritable de ces statues? Faisaient-elles partie de ce culte antique des payens qui régnait dans tout le Nord de l'Asie et que la Bible signale dans le second livre des Rois, XVIII, 4, où il est écrit que le roi Ezéchias***) osait le premier détruire les hauteurs et

---

*) Jusqu'au siècle dernier, les Turcs avaient conservé la coutume d'ériger de petites collines faisant face l'une à l'autre et destinées à indiquer le chemin par lequel l'armée devait passer ou avait passé. Voy. *Les Turcs et les Tartares* par le Baron de Tott, 1788.

**) Voir les *Tumuli de la Russie* par Pierre de Koeppen, Pétersbourg, 1836. Puis *Loisirs du Nord* par Scherer, Leipsick, 1776. I. p. 189. Scherer avait trouvé ces statues près de Bachmut, dans l'Ukraine, dans le gouvernement d'Astracan entre le Wolga et Kama, enfin dans le Daghestan. J'ajouterai que j'ai trouvé moi-même, près de Moscou, une de ces statues placée dans un arbre au milieu de la forêt. Personne ne savait me dire comment elle avait pu se trouver en cet endroit.

***) Ezéchias régnait au huitième siècle avant I. C.

les statues*)? Faut-il au contraire les rattacher aux images scythes qui, sous le nom de Scheta, se trouvaient placées dans le Ramasseum de Thèbes aux cent portes, comme monuments d'un grand peuple étranger allié de moeurs et de moeurs religieuses avec les Egyptiens? Et à admettre cette dernière supposition, d'où vient qu'en présence du grand nombre de ces statues dans le pays du Pont, il n'y a pas eu en ces lieux, car il n'y en a pas eu, et les écrivains n'en font point mention, de siège principal pour ce même culte? Devrions-nous reconnaître que ce culte constituait un de ces mystères dont le nom même ne se prononçait chez les Anciens qu'avec une sorte de terreur superstitieuse?

Ajoutez que ces statues sont taillées d'une pierre qui ne se trouve pas aux endroits où elles sont placées. La pierre a dû être transportée à plus de 100 milles de distance. D'où, je le répète, sont venues pierre et statues et quel motif a pu guider ceux qui les ont cherchées, taillées et construites?

Ceux des peuples modernes qui habitent les contrées où se trouvent les statues, ne savent rien quant à l'origine de ces dernières. C'est au plus si quelques légendes obscures ou insignifiantes en sont conservées**). Les statues

*) Voy. Koeppen loc. cit.

**) Dans la steppe de Kislar, à l'endroit où le Tereck tombe dans la mer Caspienne, on voit une statue gigantesque grossièrement taillée de grès ordinaire et ayant une physionomie mongole très-caractérisée. Les Tartares nomades racontent que cette statue représente le géant Ack Kubuck Alp qui aurait terrassé en cet endroit un autre géant, du nom de Ritem Alp, et aurait reçu dans ce combat une blessure grave ainsi que l'attesterait une large balafre qui lui coupe la figure. Voir Falk, Notices pour servir à la connaissance topographique de l'empire russe (en allemand, Pétersbourg, 1785. p. 95).

De Mosdock sur le Tereck, au pied du Caucase, jusqu'à Petigorsk, une suite de collines bordent la route dans une étendue de trente lieues. Les statues qui les couvraient, sont dé-

ont pour la plupart une physionomie et une sorte de coiffure mongole. Pourtant les nomades mongoles de la steppe n'ont pas de traditions touchant les statues et les attribuent sans autres explications à leurs ancêtres, sans professer pour ces antiques et mystérieux souvenirs ni vénération ni sympathie.

Les statues représentent des hommes ou des femmes. On n'en a pu déterminer jusqu'ici la proportion respective quant aux localités différentes. Scherer, dans ses *Loisirs du Nord*, (Leipsick, 1776, I. p. 189) dit qu'à en croire les voyageurs, qu'il n'y aurait que des statues de femmes dans le gouvernement d'Astracan, entre Wolga et Kama, d'où l'on aurait voulu conclure que ce pays avait été habité par les Amazones. Pallas, d'autre part, dans ses *Voyages de* 1793 à 1794 (Leipsick, 1799, I. p. 435) est d'avis que dans les pays de l'Est, les statues sont plus informes et plus grossières que dans ceux de l'Ouest et surtout que sur les bords de la mer d'Asow. Je dois dire que ce que j'en ai vu ne me permet pas de confirmer cette remarque.

Toutes les statues que l'on a pu observer jusqu'ici, ont la face tournée vers l'Ouest. Cette particularité m'a frappé également dans toutes celles que j'ai vues moi-même. Tous serrent entre les mains et contre l'abdomen un objet quelconque et dont la nature est diversement appréciée par les voyageurs. Stralenberg y a vu un priape; Scherer une espèce de feuille de vigne en pierre, rappelant celle d'Adam et d'Eve après la première chute; Junker

---

truites en partie. Les Tartares prétendent que dans les âges reculés, les Germains (Germanski), en se dirigeant d'ici vers le Caucase et de là vers la mer d'Asow, auraient érigé ces collines comme autant de signes destinés à leur faire retrouver leur chemin au retour. Voir les voyages de M. de Hallberg-Broich. Stuttgart etc. II. p. 43.

Il est inutile de faire remarquer que ces légendes sont évidemment d'origine postérieure. Elles prouvent que ces peuples ont entièrement perdu la tradition mythologique des statues.

Radshizky et Zwick un livre ou un écrit; Rubriquis enfin, qui en a fait la description dès le treizième siècle, un vase *). Pallas se range à ce dernier avis; il ajoute que plusieurs idoles du Thibet tiennent des vases ou coupes semblables. Koeppen rappelle que chez Hérodote (IV, 10) les rois scythes portent des coupes dans leurs ceintures.

Les statues se tiennent debout ou sont assises. La partie inférieure en est seulement indiquée, sur le devant, par des jambes et pieds en relief. En arrière, on ne voit qu'une pierre carrée, grossièrement taillée et souvent fichée dans la terre à plusieurs pieds de profondeur.

Dans la Russie du Nord et surtout dans le gouvernement de Twer, les collines tumulaires portent les noms de Ssopki, Sapadni ou de Kopzy **). Au Midi, les collines s'appellent Kurgany et Mogily chez les Petits-Russiens. On dit que Kurgan est un mot tartare. En effet, les Tartares appellent un tombeau ou une éminence tumulaire *Gur*, *Kyr*, *Kur*, et une maison *Chané*. Kurgan signifierait d'après cela maison ou demeure funèbre. Quant à Mogily, Mogila ou Mohila, on dit que ces termes sont arabes et équivalent à colline ou lieu de repos. Les statues que portent les collines, n'ont pas de dénomination particulière. Le peuple les appelle *babas*, vieilles femmes ou petites mères.

*) „Pour les Comans, ils ont coutume d'élever une motte de terre, sur la sépulture du mort, et lui dressent une statue, la face tournée à l'Orient, et tenant une tasse à la main vers le nombril."
Rubriquis, c. 10 (trad. de Bergeron p. 19).

**) Voir *Sur les antiquités de la Carélie de Twer*. Lettre russe publiée au mois de Décembre 1835 et adressée par Glinka à P. de Koeppen.


A.
Avers.
Revers.
B.
C.
D.
Avers.
Revers.
F.
Avers
Revers.
F.
Avers.
Revers.
G.
H.
Avers.
Revers.
I.
K.
L.
M.
N.
O.

Voici maintenant le résultat des recherches qu'il m'était donné de faire moi-même en ces lieux.

Le 21 Juillet de l'année 1843, en allant de Charkow à Tschujujew et à une distance de quatorze verstes de Charkow, je vis une statue sur une colline (Kurgan) haute de quinze à vingt pieds, de forme ronde et complètement isolée. Je descendis de voiture pour l'examiner de près. Au reste, c'est celle qui, dans la table ci-près, porte la lettre A. J'appris que dans les environs on appelait cette statue Kaminza baba ou femme de pierre. Elle se trouve vers le bord est de la colline. C'est un homme nu ayant sur la tête un capuchon rond, étroit et qui retombe sur le dos jusque vers le milieu de l'épaule. Pas d'ornements si ce n'est un collier légèrement indiqué autour du cou. Des bras et des mains, la statue tient contre le ventre ce que j'appellerais hardiment un vase et non pas un livre ou une planche. Sous le cou et à moitié de la poitrine ainsi qu'entre les jambes, près du sol, deux trous, d'à peu près un pouce de profondeur, semblent avoir été percés dans la pierre. La statue porte des traces visibles d'une couleur ou d'un vernis rouge dont elle a été enduite. En la frottant au-dessous des yeux, sur les joues, les épaules et la poitrine, on découvre aisément et large comme la main cette même couche de couleur. Le frottement fit ressortir une couleur cramoisie fort belle, épaisse d'un dos de couteau et tenant à la pierre comme du ciment. Au reste, rien de mongol dans la figure de cette statue. La tête pointue et la largeur du bas de visage me semblaient tenir au contraire du finnois. La sculpture est on ne peut plus grossière et lourde. Ce Kurgan est situé sur le territoire du village de Rogan appartenant au prince de Schachowskoi et situé non loin du village de Petschenegi, dont le nom rappelle un peuple très-ancien.

Une autre fois, en dînant chez le gouverneur de Jekaterinoslaw, je lui parlai de cette province. Il me dit que son prédécesseur en avait fait transporter deux des Kurgans voisins dans son jardin où elles se trouvent encore

en ce moment-là. Ce sont les statues B. et C. de la table. Elles diffèrent entièrement de celles que je viens de décrire et semblent appartenir à une époque beaucoup plus récente. L'une d'elles ne remonte probablement pas au-delà de la dernière période historique des statues. Tandis que celle de Charkow est d'une pierre calcaire conchylienne, celle-ci est de grès. La première représente, à n'en pas douter, un homme; je n'oserais me prononcer sur le sexe des deux autres. Je ne pus examiner que le devant, les statues étant couchées par terre. C'étaient de véritables statues ayant les jambes non seulement indiquées mais complètement taillées et reposant sur un piédestal que formait une pierre très-solide et se terminant en bas par une pointe conique, longue de deux à trois pieds et destinée à être fichée dans la terre pour maintenir la statue. La tête manquait à la plus grande. Avec la tête et sans le piédestal, elle aurait présenté une longueur de huit pieds. Nue et denuée d'ornements, elle avait un harnais avec des cuissarts. Dans son ensemble, elle a quelque chose de féminin. L'absence des mamelles, qui ne manquent à aucune statue de femme, ferait supposer que celle-ci représentait un hermaphrodite ou bien une amazone. Elle tient contre l'abdomen ce qui ressemble à un vase ou à une outre en cuir. Ici encore on reconnait des traces d'une couleur grisâtre qui semble l'avoir couverte *). La seconde statue avait cinq pieds sans le piédestal. C'est un homme revêtu d'une redingote tartare (plus tard polonaise) ordinaire. Le sculpteur n'avait même pas oublié les lacets descendant de la poitrine et dessinant la diagonale accoutumée. Rien de mongol du reste. La statue appartient tout au plus à l'époque tartare. On m'assura qu'il y en avait beaucoup de pareilles dans cette contrée.

*) En me figurant cette statue noire placée sur le sommet solitaire d'un Kurgan, je me rappelais involontairement le démon des champs dont parle la Bible. (Chron. II. 11, 15).

Je vis ensuite et examinai des statues à Terpénie, l'ancienne résidence de Kapoustin, chef des Douchaborzi que j'allai visiter avec M. Kornies le 25 Juillet 1843. Dans la seconde cour se trouvaient trois statues (D. E. F.) placées sur la même ligne. Il était aisé à voir qu'on les avait récemment apportées en ce lieu des Kurgans voisins. Toutes trois avaient le même caractère. Celle du milieu était la plus grande; elle avait sept pieds et demi. Celle de droite en avait six et demi, celle de gauche cinq et demi. C'étaient trois femmes, nues jusqu'à mi-corps, les mamelles fortes et pendantes, les jambes jusqu'au mollet et le bas de la ceinture revêtus d'une sorte de robe fermée chez l'une, ouverte chez l'autre, si ce n'est pour le devant qui était légèrement recouvert. Sur la tête, on remarquait une coiffure assez singulière, semblable à un bonnet et ayant en arrière des ornements de toute nature, par exemple trois tresses nouées l'une dans l'autre, au cou, outre le collier, une collerette, enfin de grandes bagues rondes aux oreilles. Sous la poitrine, elles portaient quelque chose comme un talisman, carré chez l'une, triangulaire chez l'autre. Les vases serrés contre le ventre différaient de dimensions. Celui de l'une était long d'un pied, large d'un demi; celui de l'autre était plus petit du quart et plus gracieux de forme. Les jambes, à partir du mollet, ainsi que les pieds en relief mais très-visibles. Chez la troisième figure, pieds et jambes avec tout le piédestal plongeaient jusqu'à la moitié dans la terre. La physionomie était indubitablement mongole. La coiffure rappelait celle des femmes pauvres chez les Kalmouks. La troisième figure (F), la plus petite, détériorée sur le devant, était aplatie et polie au ciseau. Elle portait une inscription en langue russe déclarant qu'en 1770 la division du général Berg avait campé en ces lieux.

Il faut mentionner encore la statue que j'eus occasion d'examiner près d'Arabat, l'ancien petit fort des Turcs situé dans la Crimée, au commencement de cette petite langue de terre qui sépare la mer d'Asow de la mer Paresseuse. La statue (G) se trouve à la droite de la route

qui conduit à Féodosia, non sur un Kurgan mais au milieu d'une sorte de prairie. Elle s'élève à quatre pieds environ au-dessus du sol dans lequel elle semble plonger profondément. Très-grossièrement taillée, elle n'a de reconnaissable qu'une tête indiquée sans être taillée et dépourvue de toute physionomie. Un des bras, dans la direction du vase qu'il devait tenir, est également indiqué. Pas de trace de l'autre bras à moins qu'elle n'ait disparu sous les ravages du temps.

A ces statues que j'avais étudiées moi-même, j'ai ajouté, dans le tableau, en guise de comparaison, celles dont Pallas a recueilli le dessin dans ses *Voyages* de 1793 à 1794 et de 1799, Tom. I. p. 435 et suiv. Ce sont celles qui portent les lettres H. I. K. L. M. Les figures N. O. sont dûes à une relation de voyage plus récente.

A mon avis, les statues représentent les monuments historiques les plus intéressantes de la Russie, et le gouvernement, sans contredit, mériterait bien de la science, s'il favorisait les études ayant pour but d'éclaircir le mystère qui plane sur ces mêmes statues. Mais l'on devrait se hâter, car elles sont menacées d'une ruine prochaine. A cet effet, on pourrait, en arpentant la steppe, dessiner sur une carte les emplacements de tous les grands Kurgans et les lignes principales ainsi que le nombre des petits. On désignerait spécialement les Kurgans qui portent encore des statues.

Finalement, on devrait engager tous les arpenteurs, officiers en tournée, employés des domaines etc. de dessiner les contours de toutes les statues qu'ils viendraient à rencontrer. On ne supposerait pas à cet effet un grand talent de dessinateur, l'indication de la catégorie à laquelle appartient chaque statue, devant suffire. On obtiendrait ainsi une statistique exacte de toutes les statues existantes, et l'on pourrait alors aborder, en connaissance de cause, la solution des problèmes que j'ai indiqués plus haut.

A défaut de données certaines, on peut dès à présent admettre que ces statues n'appartiennent ni au même peuple ni à une période identique de l'histoire. L'immense terri-

toire occupé par les statues, n'a appartenu probablement à un seul peuple que dans un espace de temps fort court. Hérodote raconte, il est vrai, que tous les pays dont nous parlons, étaient habités par les Scythes. Mais la science moderne a suffisamment prouvé que le terme de *Scythes* chez Hérodote équivaut à celui de *Barbares* chez les Romains et qu'Hérodote comprend sous cette dénomination des peuples de moeurs semblables, mais qui diffèrent d'origine et de nationalité. D'ailleurs, les Scythes n'ont jamais habité la ligne du Caucase où se trouvent précisément les statues. Le grand empire goth d'Hermanrich n'a probablement pas embrassé davantage tout le territoire des statues et puis, ces dernières ne présentent pas d'ombre de caractère germanique. Pour les Huns, s'ils ont dominé tout le pays, ils ne l'ont pas possédé assez long-temps pour qu'il soit possible de leur attribuer ces innombrables statues. Il en est autrement des Mongols. Toutes les conditions se réunissent pour les considérer comme les auteurs d'une partie de ces statues lesquelles, ainsi que je l'ai dit, ont leur physionomie ainsi qu'un faux air d'idoles buddhistes et du Thibet. Toutes cependant ne sont pas mongoles, vu que les écrivains, et parmi eux Ammien Marcellin, en font mention avant eux. Ce dernier, en parlant des Huns, dit: „Ils ont un aspect étrange; l'on pourrait les comparer à des animaux bipèdes ou à ces statues grossières que le voyageur découvre sur le rivage du Pont Euxin.“

Le moine Ruisbrock ou Rubruquis, ambassadeur de Louis IX, roi de France, auprès de Manchu-Chan, en l'année 1253, a vu les statues dans le même état qu'elles présentent aujourd'hui. Il en fait honneur aux Comans qui, peut-être, avaient adopté la coutume des Kurgans et des statues. Mais cette donnée, légèrement accueillie par Rubriquis, est inadmissible, lorsqu'on songe qu'Ammien ne connaissait pas les Comans et que ceux-ci n'ont jamais occupé qu'une partie du territoire.

Ce qu'il y a de plus plausible, c'est que tous les peuples qui ont traversé et habité la steppe, ont adopté ce

qui, dans l'origine, avait été un culte et s'est transformé en coutume ensuite*).

Des milliers d'années sépareraient donc les plus anciennes statues des plus récentes. Les statues A. et G. du tableau ainsi que celles de Pallas, désignées par les lettres L. et M., seraient-elles les plus anciennes, provenant des Kymmériens (Cimbres) qui, selon Hérodote, furent chassés par les Scythes? Je suis disposé à le croire. La statue K. de Pallas appartiendrait, en poursuivant la même supposition, à un des peuples que l'on comprenait sous le nom de Scythes. Même probabilité pour l'amazone B. Devraient ensuite revenir aux Huns, Avares et Mongols les statues D. E. F. H. I. ayant toutes une physionomie mongole. La statue C. enfin, comme la dernière, serait tartare.

Dans les steppes de l'Est et jusque vers la Chine de même que dans toute la Sibérie, il y a, à ce qu'on dit, des collines et des statues innombrables. Mais on n'en sait pas grande chose. S'il faut en croire les relations peu précises de quelques voyageurs, elles diffèrent essentiellement de celles du Pont, surtout par l'absence de l'objet que ces dernières tiennent serré contre l'abdomen. Herberstein le premier mentionne la légende sibérienne de la Stara baba (vieille mère) que voici.

Tout au Nord du pays d'Obdorsk près de la mer glaciale et non loin de l'embouchure de l'Ob, on voit, sur une montagne, une statue d'or représentant une vieille femme assise. C'est un monument sacré pour tous les peuples de la Sibérie. Sur ses genoux est couché son fils qui, à son tour, porte dans son sein un enfant, le petit-fils de la vieille. On entend un bruit de trompettes incessant qui résonne du fond de ses entrailles.

---

*) On voit même des tombeaux de Tartares musulmans, placés sur des Kurgans et surmontés d'un turban. Ici la coutume russe a été jusqu'à l'emporter sur l'intolérance religieuse.

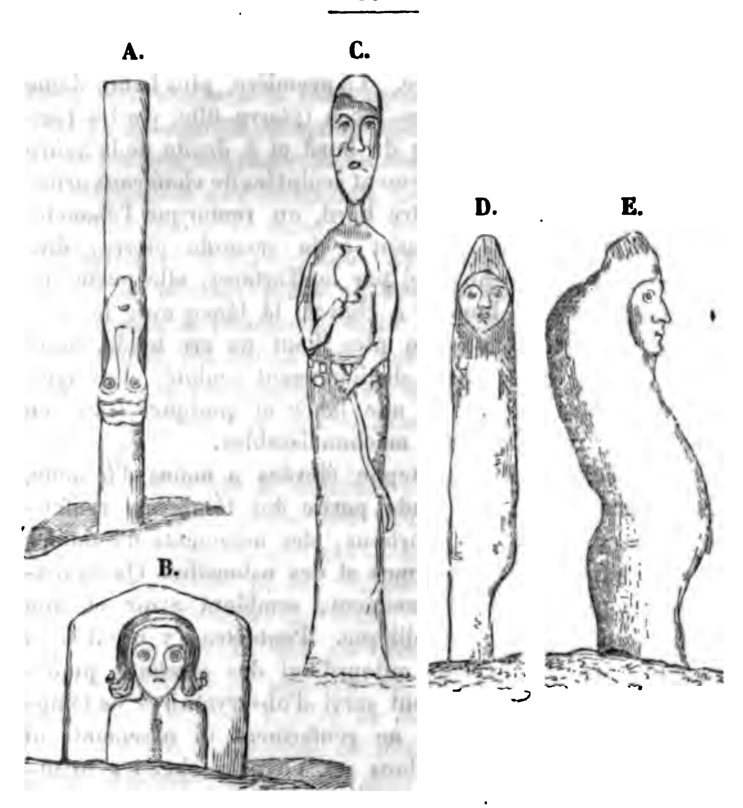
A ces considérations j'ajouterai, dans un tableau additionnel, et pour être comparées aux statues du Pont, celles que Falk a trouvées dans ses voyages de 1768 à 1773 (Pétersbourg 1785). Il les a accompagnées d'une notice dont voici le résumé.

A. et B. deux statues, trouvées, à peu de distance l'une de l'autre, sur la rive gauche de l'Abakan, dans la steppe dite chinoise et dans le cercle de Kusnetzk. Les Nomades de la contrée les appellent Kurtajak-Tasch, c'est-à-dire pierres de vieilles femmes.

C. et D. trouvées non loin des premières dans la steppe sajane, sur le ruisseau d'Akscha et portant le même nom dans la bouche des Nomades.

E. trouvée sur la rive droite du Tscherno-Jjus, vis-à-vis de Jemardekowa-Jurr, appelée Kasan-Kisch-Tasch, c'est-à-dire roche de fille, par les Sajens.

Toutes ces statues sont de grès rouge. Les peuples nomades qui traversent le pays, ne savent rien quant à leur origine et à leur signification.



Georgi, dans son traité sur les Montagnards tartares-udinskai, dit, de son côté, que dans la steppe sibérienne, sur l'Irtisch et le Jéniséa, on découvre une foule de tombeaux et de monuments de pierre. Mais ces tombeaux, au lieu de se présenter sous forme de Kurgans, sont entourés de grandes dalles de pierres formant un carré, au milieu duquel on voit le tombeau proprement dit tantôt en éminence plane, tantôt au niveau de la terre, couvert et pavé de petites pierres polies. Ici les monuments de pierre reviennent avec des figures humaines grossièrement taillées. Les Tartares baltiriques qui habitent le pays, appellent ces monuments Ilgesoek. Au-dessous, l'on aperçoit deux pierres minces, hautes de trois aunes, polies des deux côtés, s'aminçant davantage et tronquées vers le haut.

Autrefois debout et placées l'une à côté de l'autre, elles gisent maintenant par terre. La première, plus haute d'une demi-aune et appelée Kuss-Tasch (pierre-fille) par les Tartares, montre, tout le long du bord et à droite de la figure taillée, des images grossièrement sculptées de chameaux ornés de deux bosses. Sur l'autre bord, on remarque l'ébauche informe d'un enfant. Quant à la seconde pierre, dite Kusi-Tasch (pierre-homme) par les Tartares, elle porte sur l'un des bords un homme à cheval, la lance avec le drapeau au poing, et un peu plus haut un arc tendu, muni de sa flèche, le tout assez distinctement sculpté. Les figures de l'autre bord, sauf une lance et quelques traits en diagonales, sont devenues méconnaissables.

Les collines de la steppe élevées à mains d'homme, les Kurgans, sont en grande partie des tombeaux renfermant des cendres, des charbons, des ossements d'hommes et d'animaux, enfin des armes et des ustensiles. Quelques-unes, les plus élevées notamment, semblent avoir eu une destination religieuse ou politique. Peut-être s'y est-il tenu ce que nous appellerions aujourd'hui des *meetings* populaires, à moins qu'ils n'aient servi d'observatoires en temps de guerre. Ces derniers ne renferment ni ossements ni charbons etc. Schlatter, dans ses Voyages chez les Nogaï-Tartares, raconte que ces Kurgans religieux ou politiques se trouvent aux endroits les plus élevés de la steppe, sur ce plateau ondoyant et dont le voyageur n'aperçoit guère la pente extrêmement douce qu'après en avoir atteint le sommet. Là où ces plateaux présentent plusieurs versants, les Kurgans se trouvent en grand nombre. C'est par eux que les indigènes reconnaissent leur chemin, lorsqu'ils traversent la steppe. De grandeur et de forme différentes, elles s'appellent Kara Mohille (la Mohille noire), Kock aiger (étalon blanc) etc. etc. Voilà ce que raconte Schlatter. D'autre part, M. Kornies assure que jamais on ne voit de tombeaux dans les Kurgans les plus élevés, mais qu'un sentier, visiblement fait exprès et se dessinant dans l'herbe de la steppe, mène d'un de ces Kurgans à l'autre, de sorte qu'ils forment une ligne continue. Au contraire, dans les Kurgans moins élevés

M. Kornies a fort souvent trouvé des tombeaux. Le cadavre avait toujours la tête tournée vers l'orient. Chaque tombeau ne renfermait qu'un seul cadavre, et à côté on voyait presque toujours des ossements de chevaux ou d'autres bêtes ainsi que de grands monceaux de cendres. Dans l'un des Kurgans se trouva, à peu près vers le milieu de l'éminence, un cadavre gisant dans une sorte de cercueil de bois et à vingt pieds au-dessous un squelette. A en juger d'après la couche de terre qui entourait le squelette, celui-ci avait été enfoui dans une espèce de conduit pratiqué du haut du Kurgan et en diagonale, de manière que le cadavre n'était pas couché dans le Kurgan même, mais à côté.

M. Kornies me fit observer en outre, que sur la Molotschna la composition des couches de terre avait ceci de très-remarquable que ces couches, la plupart du temps épaisses de deux pieds, étaient toujours homogènes et présentaient d'abord du sable, puis de l'argile, puis de l'humus etc. Et ce qui est plus étrange encore, nulle part les environs ne montrent ni fossés, ni bas-fonds. La nature des couches prouve au contraire que la terre des Kurgans a été transportée de loin, quelquefois de 60 verstes de distance. Tout ceci devrait d'autant plus engager à un examen soigneux des Kurgans entre la Molotschna et Berda, que, suivant Hérodote, c'est en ces lieux qu'il faudrait placer les tombeaux des rois scythes.

Le plus considérable de tous les Kurgans connus est celui que l'on appelle Zarewkurgan. Situé près du village de Zarewtschino, non loin de Ssamara, dans un pays tout-à-fait plat, il a, selon Pallas, 20 toises de hauteur et une verste et demie de circonférence. Voici une légende qui s'y rattache.

Un jour, une grande armée traversa le pays. Les chefs ordonnèrent aux soldats de remplir leurs casques de terre et de verser cette terre à l'endroit même où l'on voit aujourd'hui le Kurgan. Le lendemain, l'armée fut battue dans une bataille sanglante. Pendant la retraite précipitée qu'ils devaient entreprendre, les soldats reçurent

l'ordre d'enlever de nouveau la terre du Kurgan. Chacun d'eux devait en emporter la mesure d'un casque. C'est ainsi que la montagne, d'abord immense, diminua de nouveau. Il en reste la colline actuelle, attestant par son élévation le nombre incommensurable de ces guerriers.

On retrouve des légendes semblables dans les pays flamands et en Allemagne. Les Flamands conservent la tradition d'une grande colline provenant de la terre que des soldats avaient jetée de leurs mains sur le tombeau de leur chef.

On prétend qu'un Tereschtschenko, en visitant, d'après les ordres émanés du ministre de l'intérieur, le Jarewkurgan, y découvrit trois chambres souterraines remplies de tombeaux, de dalles de mosaïque etc. Dans une colline voisine, il trouva une urne contenant des ossements d'oiseaux, des boulettes et des scarabées d'argile. On sait que *l'ateuchus sacer* ou le *scarabée* se rencontre dans les tombeaux égyptiens. C'est là un motif de plus qui devrait engager les savants à soumettre ces Kurgans à un examen approfondi.

Rien de plus intéressant que les Kurgans du Chersonèse taurique, près de Kertsch. Nulle part on ne les retrouve aussi nombreux et élevés. Ces Kurgans renferment presque tous un grand nombre de caveaux maçonnés avec beaucoup d'art et souvent magnifiques. Dans les caveaux, on remarque des sarcophages de marbre d'une grande beauté, de fort belles statues grecques, des ouvrages d'or en bas-relief etc.*)

*) On s'imagine difficilement la quantité d'or enfouie dans les Kurgans. A St. Pétersbourg, j'ai vu des masques entiers d'or massif, du poids de 10 livres. C'est peu auprès de ce que l'on découvre dans les Kurgans de la Sibérie. Dans la Sibérie méridionale sur l'Amur, un tombeau contenait un cadavre enveloppé tout entier d'or battu. Une conjecture hardie prétendit que ce cadavre était celui de Dschingischan. Près de Kertsch, un Kurgan très-élevé porte le nom de *tombeau de Mithridate*. Le fait est que Mithridrate, mort à Panticapée, a été enterré

Tout cela, évidemment, remonte à la période du royaume grec sur le Bosphore. A Kertsch, l'ancien Panticapée, j'ai trouvé un musée fort riche, composé des fouilles faites en ces lieux. A St. Pétersbourg, dans le musée de l'érémitage, une division est également consacrée aux antiquités de Kertsch. On se tromperait toutefois en supposant que les collines auraient été érigées du temps de l'empire grec. Pareilles de tout point aux Kurgans de la steppe, avec lesquels elles communiquent par des lignes continues traversant la steppe taurique, les collines qui se trouvent à une certaine distance de Kertsch et quelques-unes de celles situées tout près, sont fort souvent denuées de caveaux grecs. Puis, les Grecs, à cette époque de l'histoire, n'élevaient point de collines tumulaires. Comment donc auraient-ils pu en introduire la coutume à Panticapée? Il est donc à croire que les Grecs ont utilisé les Kurgans anciens pour y pratiquer des caveaux *). C'est pourquoi trois à quatre caveaux se trouvent souvent réunis dans un Kurgan peu élevé. C'est pourquoi l'on découvre des tombeaux semblables dans des montagnes naturelles et souvent à côté de Kurgans vides. Ainsi, les Kurgans de Kertsch sont aussi anciens et appartiennent au même peuple que ceux de la steppe. Leur rapprochement, leur grand nombre et enfin leur hauteur extraordi-

---

à Sinope. Ce Kurgan, appelé Altun-abo (montagne d'or) par les Tartares, haut de 100 pieds et en ayant 150 de diamètre, porte sur une base de grandes masses de pierres rappelant les murs des Cyclopes. Suivant une légende, tous les ans, à la St. Jean, une vierge apparaît sur le sommet de la colline, attendant celui avec lequel elle doit partager les trésors du Kurgan. En le fouillant, dans l'année 1832, on trouva un caveau haut de dix pieds, large de quatre et long de soixante. Il était vide et avait été probablement pillé à une époque antérieure.

*) De même les Cosaques zaporaviens ensevelissaient leurs Atamans décédés dans les mogilles de la steppe. V. Tableaux de la vie des Cosaques de Czakowski, I, 136.

naire portent à supposer que c'étaient des endroits destinés aux tombeaux des chefs et des rois, sinon à un culte religieux. Il est à remarquer, que les peuples de l'antiquité choisissaient de préférence les îles et presqu'îles comme centres et foyers de leur culte, la pointe de la presqu'île sur la mer du Pont, l'île de Rugen dans la Baltique, Helgoland peut-être dans la mer du Nord etc.

En 1822, on a fouillé et enlevé un Kurgan dans les environs de la ville de Nikolajew, gouvernement de Cherson. Ci-près le dessin de l'intérieur tel qu'un de mes amis de St. Pétersbourg a bien voulu me le communiquer. Ce Kurgan se composait de sable et ne contenait d'ailleurs rien, pas même de charbons et de cendres. Cependant, après avoir enlevé toute la colline, on découvrit quatre cercles de pierres verticales et hautes de deux à trois pieds, au milieu un espace circulaire vide, dans lequel étaient réunies cinq pierres. Le tout rappelait, à ne pas s'y méprendre, les cercles de pierres ou cercles huniques (Huhnenringe) que renferment l'Altmark et le duché de Lunebourg.



Chapitre XXII.

Les Tartares-Nogaï. — Notices historiques et géographiques. — Légendes. — Costume etc. — Le village d'Akerman.

J'ai parlé plus haut d'un village nogaï que j'avais visité avec M. Kornies et en quittant la colonie ménnonite. Plus tard, j'ai rencontré plusieurs petites peuplades nomades de ce peuple, et dans la Crimée j'ai occasion d'observer ceux des Tartares qui dès long-temps sont fixés en ces lieux.

Les Tartares-Nogaï constituent le dernier débris de cette immense migration mongole qui, au moyen-âge, a ébranlé tous les pays situés entre la Chine et la Silésie d'une part, entre la Sibérie et l'Océan de l'Inde de l'autre. Ce sont les Mongols et les Tartares qui ont fondé dans la Crimée un état tartare qui n'a cessé d'exister qu'à la fin du 18e siècle. Jusque vers le milieu du dernier siècle, ils faisaient trembler Moscou et la Pologne. Aujourd'hui, ils sont les derniers Nomades de l'Europe, mais atteints à leur tour par la civilisation, ils vont échanger leur fière indépendance de pâtres de la steppe contre l'agriculture, l'industrie et les bienfaits durables qu'elles amènent à leur suite.

M. Schlatter a écrit un livre excellent sur les Tartares-Nogaï. L'auteur pénètre avec une sagacité rare dans le caractère propre du peuple qu'il se propose de faire connaître. Après lui, il reste peu de chose à dire sur ce

sujet intéressant. Toutefois M. Kornies, voisin des Nogaï et que ceux-ci aiment avec d'autant plus de sincérité qu'il les aide, enseigne et favorise de son mieux, surtout quand ils cessent leur vie nomade et s'adonnent à l'agriculture, M. Kornies m'a communiqué des notes précieuses sur les Tartares-Nogaï qui, en 1809, se sont établis, sous la direction du comte de Maison, dans le cercle de Mélitopol de la Tauride. Voici l'analyse de ces notices.

Légendes et histoire.

Les Tartares-Nogaï n'ont pas de monuments historiques proprement dits. Il est bien question d'un livre écrit, portant le titre de Towrik et qui, dit-on, contient des chapitres isolés touchant leur passé, mais personne n'a vu ce livre. Comme le culte des Turcs et des Arabes est le leur, ils ont été naturellement amenés à raconter qu'ils descendent, ainsi que ces derniers peuples, de Sem, fils de Noë, puis d'Abraham et d'Ismaël. En outre, ils rattachent leur origine aux Usbecks et prétendent avoir occupé jadis, comme nomades, la Grande Tartarie, surtout le pays de Tschogatai. Leurs frères aînés, les Usbecks, les auraient maudits à cause de leurs brigandages et les auraient appelés *Néongaï* (que tu ne trouves jamais le bonheur!). A les entendre, Dschingischan est né parmi eux, d'une vierge frappée d'un rayon de soleil et qui n'a jamais connu un homme. En 1267, sous le Khan Dschanibeck ils se rapprochèrent du Wolga. C'est à cette époque que remontent les traditions des glorieuses expéditions guerrières qu'ils auraient entreprises, avec la horde d'or, vers l'Occident. Ils se souviennent de Batukhan et dans un de leurs chants populaires, il est dit: *Sarai alde busarasch Batukhan jurtiti*, c'est-à-dire, Batukhan bâtit une maison avec un berceau qui la précédait. Ils racontent de la Lithuanie, du prince Witoff, du grand château de Marienbourg sur la Vistule où ils ont combattu avec les chevaliers allemands (Bogatirs). Une partie d'entre eux se dirigèrent alors vers la Kuma et le Tereck, au pied du Cau-

case. D'autres, par des motifs inconnus, passèrent plus tard le Wolga, le Don, le Dnieper, le Dnister et le Bug pour occuper la Bessarabie, où plusieurs des nouveaux-venus fixèrent leur demeure et s'adonnèrent à l'agriculture. Ceux qui restaient nomades, en querelle avec les Turcs et les Moldaviens, quittèrent le pays et se divisèrent en plusieurs hordes dont les unes se dirigèrent vers le Kuban, les autres vers la Crimée. Une de ces hordes alla occuper, dans le siècle dernier, le cercle actuel de Melitopol sur la Malotschna. Bientôt mourut leur chef, Kalil Effendi. Il fut enseveli près du village, qui, aujourd'hui, porte le nom de Keniges. Après lui, Bey Jasibey était leur chef pendant 17 ans. Puis, le gouvernement les fit commander par le colonel russe Trinogin. Enfin, dans l'année 1808, le comte Maison entreprit de les diriger.

A l'heure qu'il est, les Tartares-Nogaï, divisés en d'innombrables petites hordes, se trouvent dispersés dans un territoire immense, entre la Bessarabie, le Caucase et l'Astracan. On les rencontre au-delà du Wolga, sur la Kama, mêlés aux Tscherkesses dans la Kabardie, aux Cosaques sur le Don, puis dans toute la steppe du Pont, dans la Crimée, en Bessarabie, même sur la rive droite du Danube, bien qu'aujourd'hui ils soient peu nombreux à l'Ouest de la Malotschna, vu que les établissements fixes commencent à l'emporter sur la vie nomade. Le comte Maison conçut le projet d'établir d'abord les Nogaï dans le cercle de Melitopol. Il fonda la ville de Nogaïsk et engagea un petit nombre de Nogaï à venir y demeurer. Il y avait eu jusque là peu d'agriculture dans le pays. Quelques-uns seulement parmi les Nomades avaient semé du mil. Le comte Maison fit de grands efforts pour les civiliser. Prières, récompenses et persuasion, il n'épargna rien. Il créa d'autre part des obstacles à la vie nomade, imposa aux criminels, en guise de peine, l'obligation de cultiver le sol et força enfin les Nogaï à construire des maisons. Ils en avaient d'abord horreur et préférèrent habiter de misérables tentes qu'ils construisaient à côté. Peu à peu cependant la civilisation commençait à les

gagner et à leur amener un certain bien-être. Malheureusement en 1821, le comte Maison déposa sa charge. Mais tout fut dit. Beaucoup de Tartares quittèrent leurs maisons, chargèrent leur avoir sur une charrette à deux roues, nommée Arba, et redevenus Nomades, reprirent le chemin de la steppe. „C'est Allah qui le veut ainsi, dirent les Nogaï; il a donné la charrue au Russe et à l'Allemand, la table de banquier à l'Arménien et la roue au Nogaï.“

Situation géographique. Moeurs, institutions etc.

Au-delà de la mer d'Asow, les Nogaï sont réduits par le gouvernement russe à un territoire exactement limité, long de 50 verstes du Nord au Midi, large de 90 de l'Est à l'Ouest, et comprenant 800,000 dessat. ou 144 milles carrés. Au Midi, leur pays touche la mer d'Asow et les propriétés du comte Orlow-Denisow, au Nord les colonies ménnonites et malacanes, à l'Est celles du Wurtemberg et les établissements russes du cercle d'Alexandrow, enfin à l'Ouest le lac de Malotschna et les colonies de Douchaborzi. Jadis, le pays des Nogaï était plus grand, mais plus vague aussi. Les limites ont été déterminées par les colonies russes et allemandes. C'est l'ancienne Méotie, plus tard il faisait partie de la Petite Tartarie. On l'appelait aussi le désert d'Ongul. Le pays est plat. Toutefois l'on compte dix bas-fonds ou ravins et cinq petites rivières. Le climat, sous le 47e degré de latitude, est tempéré. L'hiver commence à la mi-décembre et finit vers le milieu de Mars. L'eau y est rare et presque toujours saumâtre. Le sol est formé d'argile mêlé de beaucoup d'humus et généralement très-fertile. L'herbe de la steppe est serrée et épaisse. Le froment vient bien.

Le pays est divisé en cinq Wolostes, mais il est placé sous un chef spécialement nommé qui reçoit ses ordres immédiatement du gouvernement de la Tauride, résidant à Simpheropol. Pour la justice, le pays relève du tribunal de première instance d'Arechow qui ne connaît cependant

que des affaires criminelles, le chef des Nogaï punissant lui-même les délits et contraventions. Les Nogaï paient le tiers des impôts russes ordinaires, c'est-à-dire quatre à cinq roubles assign. par âme de révision. Ils sont soumis à la milice et non au service militaire proprement dit. Leurs 800 Mollahs et 200 Mursas sont exempts d'impôts. Le peuple n'a plus d'armes depuis 1811. Il leur est même défendu de porter le marteau de guerre (Kluk). Les Mursas seuls ont conservé le privilège de porter un petit sabre, le Kinschal. Les Mursas n'ont que des privilèges d'honneur, mais ne reçoivent du peuple ni impôts ni services. Il y a parmi eux une sorte de petite noblesse, appelée Sait. La noblesse ne se mêle pas au petit peuple par des mariages. Sans privilèges réels et politiques, elle jouit néanmoins d'une grande considération. C'est à qui accompagnera le Mursa lorsque celui-ci sort à cheval. Le Mursa veut-il se marier, les Nogaï apportent leurs dons, afin de réunir le *Kalim* ou dot nuptiale.

Les Nogaï étant nomades, leur recensement se fait toujours avec difficulté. Mais on peut admettre qu'ils comptent, terme moyen, 40,000 à 50,000 âmes. Le chef-lieu du territoire est Nogaïsk, ayant aussi le nom de Jalangasch ou d'Abitoschna. Les habitants en sont en grande partie Arméniens qui font presque seuls le commerce, quelques Juifs, enfin un certain nombre de Tartares, également commerçants.

Les Nogaï conservent avec amour les anciennes divisions par tribus. La coutume oblige chacun d'eux à connaître et à pouvoir nommer au moins sept générations en ligne ascendante. Les Nogaï du pays dont je parle, se divisent en trois tribus, celle des Jedizanais, descendant, s'il faut s'en croire, des Boukhars, et demeurant, sur la rive gauche de la Malotschna, dans trente-sept villages, sur la rive droite, dans cinq; celle des Jedischkulsches, descendant, à l'entendre, des Bulghars mêlés aux Tscherkesses et habitant neuf villages sur la rive gauche, un sur la droite; enfin celle des Diembuilukais, descendant des Kalmouks, habitant, sur la rive gauche, 19 villages, trois sur

la droite. Les villages sur la rive droite sont de date plus récente et placés sous une administration spéciale bien qu'ils soient en même temps gouvernés par un chef nogaï. Ils ne participent pas à la caisse communale des autres Nogaï. Cette caisse se compose des revenus que fournissent le fermage de la pêche et le prix de pâturage payé par les hordes nomades qui traversent le pays. L'un et l'autre peuvent monter à 3700 roubles assign.

Religion.

Les Nogaï sont tous et sans aucune exception Musulmans. Ce pays comprend 11 mosquées principales surmontées de minarets, et chaque village possède en outre une maison de prière (medsched). L'autorité spirituelle suprême est représentée par le Mufti en chef de la Crimée. Dans le pays même, un Mufti inférieur réside dans le village d'Emaul. Ils ont des Effendi-Mollahs, des Mollahs inférieurs, des Kadis ou juges.

Les Mollahs reçoivent le dixième du blé et le quarantième du bétail. Leurs fonctions consistent à convoquer les fidèles pour la prière, à venir prier auprès des malades, à être présents aux mariages, aux sacrifices et aux funérailles. Les Effendi-Mollahs rédigent les contracts de mariage, prononcent les divorces et décident d'après le Coran des querelles et des points douteux du culte. Les Mollahs, assistés des Anciens, vident les différends conjugaux et ceux que fait naître le trafic des femmes. Les Kadis, débris de l'ancienne constitution du pays, reconnus par le peuple et non par le gouvernement, servent d'arbitres. Rarement le Nogaï s'adresse à un tribunal russe. La circoncision a lieu de la dixième à la quinzième année. L'office de circoncision est héréditaire. Le pélerinage à Mecque peut être racheté par des sacrifices et des aumônes. Ceux toutefois qui l'ont accompli, jouissent d'une considération particulière. En signe de distinction, ces derniers portent autour de la tête un morceau d'étoffe particulièrement roulé et appelé Schalma. Le gouverne-

ment, depuis un certain nombre d'années, ne donne plus de passeports pour ce pélerinage, qui, pendant la dernière guerre, servait de cacher des menées favorables aux Turcs. Qu'il y ait des sympathies très-vives pour les Turcs chez les Tartares, il ne faut pas en douter, mais ils n'ont garde de les avouer aux Russes. M. Kornies, pendant la dernière guerre turque, ayant demandé à un Tartare vieux et rusé: „Ami, sais-tu la nouvelle? On prétend que les Turcs ont vaincu?“ Le Tartare répondit sans sourciller: „Puisse la paix se faire!“ Plus tard, Kornies lui dit que la nouvelle était démentie et que les Russes avaient été les vainqueurs. Mais le Tartare, cette fois-ci encore, se contenta de répondre: „Puisse la paix se faire!“ Kornies, ayant ensuite demandé avec instance ce qu'ils feraient en cas que les Turcs arriveraient dans le pays, eut de lui cette réponse: „Nous verrions où il y a des pâturages pour nos troupeaux.“ D'après une tradition des Nogaï, de même que l'empire grec a fait place au turc sous un Constantin, l'empire turc finira lorsqu'un Constantin montera sur le trône russe. De là grande sensation parmi les Nogaï, lorsqu'à la mort d'Alexandre, Constantin fut d'abord proclamé. Ils saluèrent avec joie le couronnement de Nicolas. Voici un de leurs proverbes: Frenkistan achalik, Grusistan Kasiluk, Turkestan soltan ad war, c'est-à-dire, l'Allemagne (Les Allemands sont appelés de préférence Frenki chez les Tartares) ont l'esprit, les Georgiens la beauté et les Turcs tous les avantages réunis. Des sacrifices ont lieu pour les morts, à la grande fête dite Kurban, pendant la célébration des noces, avant et après un voyage, enfin en guise d'expiation pour avoir négligé les devoirs religieux. Ordinairement, on immole une brebis que la famille mange ensuite en la partageant avec les pauvres. Parfois, plusieurs familles se réunissent pour immoler un boeuf. Le mois de Ramasan comprenant un jeûne de quarante jours, n'est observé que par les vieillards. Mais aussi long-temps que le soleil est à l'horizon, ils s'abstiennent de boire, de manger et de fumer. Arrive alors le Bairam de trois jours. Il est fêté

par tous les plaisirs imaginables. On se rend des visites, on se fait des cadeaux etc. Entre la quarantième et la cinquantième année, on croit la prière une nécessité. Les jeunes gens n'y sont pas tenus. La prière se fait avec un chapelet de 33 grains qu'affectionnent surtout les pélerins. Ils ne boivent pas de vin mais de l'eau-de-vie qui toutefois se trouve rarement dans les villages. Ils accomplissent les ablutions prescrites, sans en être plus propres. Le porc leur est sévèrement défendu, aussi ne mangent-ils que du pain dans une maison chrétienne.

Ils prennent souvent deux femmes, rarement trois. Le premier devoir religieux c'est la charité. De là des nuées de mendiants, dont bon nombre traversent les villages à cheval, s'arrêtent devant les maisons et font entendre le cri plaintif *d'All-ansck!* On leur apporte une poignée de mil et de blé, un peu de viande ou de graisse, rarement un copek. Le mendiant a suspendu à son cheval une foule de sacs, un pour chaque espèce de blé, plusieurs pots etc. Il n'existe pas d'établissements de bienfaisance. Le Nogaï ne va pas au-devant de la charité, il attend qu'elle vienne le trouver.

Caractère, extérieur etc.

Fier de sa nationalité et de son origine, le Nogaï, ainsi que le Chinois, appelle les Russes têtes rouges. Il se croit supérieur même aux montagnards tartares de la Crimée et n'admet comme ses égaux que les Turcs.

Le caractère des Nogaï offre un singulier mélange d'honnêteté et de penchant pour le vol. Ils ne se font pas faute de dérober, quand ils le peuvent, soit du bétail soit des chevaux. Mais lorsqu'en traversant, comme ouvriers ou mendiants, les colonies allemandes ils réclament l'hospitalité, ils ne volent jamais leurs hôtes. Les dons de Dieu étant à moi, pourquoi irais-je voler? Voilà ce que dit volontiers le mendiant. Le vol à main armée sur une route publique est chose inouïe. Chargez un Nogaï d'un travail ou d'une affaire quelconque, il l'exé-

cutera avec exactitude, et quand même il serait un voleur décidé. En général, ce sont des ouvriers excellents et qui travaillent mieux que les Russes. Aussi les Allemands les recherchent-ils de préférence pendant la moisson. Alertes et éveillés, ils ont l'air, en faisant leur besogne, de se souvenir du temps où, nomades de la steppe, ils aimaient la chasse à cheval, les changements rapides de demeure et tout ce qui peut stimuler et exercer une mâle activité. Faciles à s'irriter et à se venger, ils se rappellent bientôt les commandements du Coran qui prescrit de pardonner aux ennemis.

De taille moyenne, ramassée mais non épaisse, ils ont le maintien noble, la démarche facile et la tournure aisée. Les traits du visage portent l'empreinte des deux types caucase et mongol. Parmi les femmes, on trouve des figures entièrement tscherkesses et d'autres kalmoukes, bien que ces Nogaï qui ont quitté la vie nomade, n'achètent plus de jeunes filles tscherkesses et épousent rarement une Kalmouke. Le teint est brun, très-blanc souvent chez les femmes, noirâtre parfois chez les deux sexes, ce qui, à les entendre, dénote le sang noble des Arabes. C'est pourquoi cette nuance s'appelle *arab* dans leur idiome. Toute la tribu des Kundarowski, dans quelques îles du Wolga, a ce teint et s'appelle pour ce motif Kara-Nogaï, les Nogaï noirs. Les yeux noirs ont le feu oriental. Les Nogaï ont le nez et la bouche jolis, les dents excellentes. La barbe est ordinairement faible, mais on apprécie les barbes fortes et qui la fait pousser tout-à-fait, passe pour être particulièrement saint, parcequ'il s'engage ainsi à faire les prières quotidiennes prescrites. Les jeunes gens portent moustache. Les sens de la vue et de l'ouïe sont particulièrement fins. Le Nogaï reconnaît dans un troupeau entier la brebis qui lui a été volée. Bien plus, il distingue entre mille le bêlement et le hennissement des animaux qui lui appartiennent.

Costume.

Le costume des hommes est convenable, pittoresque même, ni trop large, comme chez les Turcs, ni trop étroit. Comme ils rasent les cheveux, et que les jeunes gens seuls laissent croître une mèche isolée, ils aiment à se couvrir chaudement la tête. Aussi portent-ils un petit bonnet fourré, même pendant l'été. Au-dessus de la chemise, ils portent une tunique courte et serrée, la plupart du temps d'une étoffe bariolée et cotonneuse, les riches un caftan de drap, entouré d'une ceinture en toile, des pantalons amples en drap ou en toile. En place des bas, ils ont des bottines de maroquin sans semelle et sur lesquelles ils mettent des souliers lorsqu'ils sortent. Il est honteux de sortir nu-pieds. En hiver, on couvre la petite calotte fourrée d'un gros bonnet, le caftan d'une peau de mouton, le pantalon en toile de fourrures. Lorsqu'il neige ou vente fort, on met sur les deux bonnets une sorte de capuchon dit baschlik, sur la pelisse le *schechbun*, un manteau de poil de chameau, impénétrable à l'humidité. En place des souliers, ils portent alors des bottes rouges ou noires.

Le costume des femmes est également commode et ne serre pas le corps. Leur coiffure au contraire est surchargée et raide. Toutes, elles portent un long voile blanc par lequel, en présence des étrangers, elles couvrent le bas du visage. Il n'y a que les yeux noirs et coquets qui restent à découvert. Quand elles sont en pays de connaissance, elles rabattent le voile sur le dos. Autour de la tête, elles roulent, d'une manière fort pittoresque, une étoffe bariolée qui descend librement en arrière. Les cheveux se portent en tresses flottantes. Les jeunes filles mettent un bonnet rouge très-haut auquel sont suspendues de grandes et de petites monnaies ainsi que d'autres oripeaux. Un long morceau de drap blanc est attaché aux tresses. Elles ne portent pas de voile. Le caftan est mis au-dessus d'une chemise blanche et rouge; il est serré autour des reins par une écharpe munie sur le devant d'une grande boucle de métal qui, souvent, est en argent.

Toutes, femmes et filles, elles portent des pantalons larges, ainsi que des souliers rouges ou jaunes. Aux doigts, aux bras et au nez, elles ont des bagues et de très-pesantes aux oreilles. Autour du front et du cou, elles nouent des rubans qui servent à suspendre de petites plaques d'argent, du verre et du tressage. Elles font grande toilette à la fête de Bairam. Le luxe de costume est le seul plaisir que l'on permette aux femmes. Aussi est-il très-cher. Les femmes pauvres sont misérablement vêtues.

Demeures.

J'ai décrit plus haut les maisons du village d'Akima ou d'Akerman que j'ai vues moi-même. Les cours et les maisons étaient bâties et ordonnées d'après le modèle des fermes ménnonites. Tous les Nogaï aisés ont adopté ce modèle, en suivant les conseils de leur ami et protecteur, M. Kornies. Les habitations plus anciennes sont bâties et organisées d'une manière bien différente, plus simple et plus pauvre. Dans l'origine, tous se contentaient de huttes de terre pendant l'hiver, et de tentes de feutre en été. Beaucoup d'entre eux ont conservé aujourd'hui encore ces demeures peu civilisées.

La plupart des maisons se construisent aujourd'hui avec des tuiles de terre séchées à l'air. Une maison ordinaire est longue de 30 pieds et large de douze. Les portes ainsi que la toiture sont seules de bois, qui descend le Dnieper et coûte cher. Ils couvrent le toit d'abord de roseaux, puis de broussailles légères, puis de terre, enfin de cendres. Tous les travaux, y compris les matériaux, reviennent à 100 roubles assign., tandis que les maisons du village d'Akima coûtaient 500 roubles assign.

Toute maison simple a deux compartiments dont l'un sert de chambre à coucher, l'autre de cuisine et de logement. Le propriétaire a-t-il plusieurs femmes, on prépare à chacune d'elles une chambre à coucher spéciale. Dans les chambres à coucher, on voit des matelas, des coussins de cuir rembourrés de laine de mouton, un bahut ren-

fermant l'argent, la toilette etc., un poële d'argile, enfin un tapis couvrant le plancher. Dans l'autre compartiment, vous apercevez un grand chaudron de fer, sur des planches le long des murs, des plats de bois, des cuillers, des seaux, des harnais etc. Les étables ont toujours un hangar séparé pour les ustensiles aratoires. Le Nogaï blanchit sa maison, au moins une fois par an, tant à l'intérieur qu'au dehors. Ils ont du reste peu de besoins. Outre le chaudron de fer et un pot d'eau en cuivre, tous les ustensiles sont en bois. Tout en s'habituant à des demeures plus comfortables, riches et pauvres conservent les mêmes objets de ménage.

Nourriture.

Les Nogaï se nourrissent plutôt de végétaux que de la chair des animaux. Toutefois ils aiment mieux la chair de cheval que tout le reste. A les entendre, cette nourriture réchauffe l'estomac pendant l'hiver. Ce goût est d'autant plus singulier, qu'ils n'abattent ordinairement que des chevaux vieux et malades, qu'ils en mangent même lorsqu'ils sont morts de maladie et que la chair des chevaux sains est dure et d'un goût doucereux. Les hommes préparent avec de la chair de cheval coupée menu un mets national, nommé Turoma, qui doit être apprêté sans le secours de femmes. C'est une marque de fraternité et d'amitié que d'être invité à manger de ce plat. Tous les convives se lavent les mains et prennent des doigts les morceaux dans le plat.

Le reste de la nourriture se compose de boeuf et d'agneau, de volaille et de gibier. Ils préparent plusieurs plats de mil. En fait de fruits, ils ont surtout des melons. Comme boisson, on trouve parmi eux la bosa apprêtée de mil, puis du lait avec de l'eau, enfin du lait de jument. De ce dernier ils préparent leur boisson favorite, le kommis; quand il a fermenté, il enivre fortement.

Ils sont fort habiles à abattre le bétail. Celui-ci doit avoir le cou coupé horizontalement. Ils en tournent la

tête vers Mecque et le consacrent par ce mot: Osmilla (un des noms de la divinité). La brebis est la plupart du temps séchée à l'air et se conserve alors long-temps. En fait de gibier, ils ne mangent que le lièvre.

On fait bouillir le lait de vache, et y mêle ensuite du lait aigre. Il se caille bientôt et c'est alors un plat agréable et favori, le *tschurt*.

La farine de froment est employée à des gâteaux, non pour le pain. On fait cuire du pain dans les cendres, mais on ne l'aime guère. Bien des Nogaï n'en mangent pas une seule fois pendant toute l'année. Aussi ne cultivent-ils le seigle que depuis une génération. Ils aiment beaucoup le thé Kalmouk (Tschai). C'est le thé dit de briques. Ils le coupent et le font bouillir avec du lait et de l'eau à portions égales en y mêlant un peu de beurre et de sel. En général, le Nogaï n'est pas friand et se contente de peu.

Constitution physique.

Le Nogaï n'atteint pas un âge avancé, rarement soixante ans, presque jamais soixante-dix. Un nombre infini d'enfants meurent avant la troisième année. C'est pourquoi la population n'augmente presque pas et dans plus d'une année, diminue sensiblement. Il naît beaucoup plus de garçons que de filles. Les Nogaï seraient souvent réduits au célibat s'ils n'allaient acheter des femmes à leurs voisins, les Tartares de la Crimée. Les maladies de la peau, la petite vérole, les maladies vénériennes, enfin les fièvres aigues, voilà les infirmités dont ils souffrent le plus. Ils n'ont pas de médecins. Comme médicaments, ils emploient surtout le poivre, l'alun, le sucre et le miel. Mais ce qu'ils préfèrent, ce sont les remèdes fournis par la magie. Un talisman est attaché au bonnet, au dos et au cou, et la fièvre cède à l'instant même. Au reste, le Nogaï est fataliste et voit arriver la mort sans crainte.

gagner et à leur amener un certain bien-être. Malheureusement en 1821, le comte Maison déposa sa charge. Mais tout fut dit. Beaucoup de Tartares quittèrent leurs maisons, chargèrent leur avoir sur une charrette à deux roues, nommée Arba, et redevenus Nomades, reprirent le chemin de la steppe. „C'est Allah qui le veut ainsi, dirent les Nogaï; il a donné la charrue au Russe et à l'Allemand, la table de banquier à l'Arménien et la roue au Nogaï.“

Situation géographique. Moeurs, institutions etc.

Au-delà de la mer d'Asow, les Nogaï sont réduits par le gouvernement russe à un territoire exactement limité, long de 50 verstes du Nord au Midi, large de 90 de l'Est à l'Ouest, et comprenant 800,000 dessat. ou 144 milles carrés. Au Midi, leur pays touche la mer d'Asow et les propriétés du comte Orlow-Denisow, au Nord les colonies ménnonites et malacanes, à l'Est celles du Wurtemberg et les établissements russes du cercle d'Alexandrow, enfin à l'Ouest le lac de Malotschna et les colonies de Douchaborzi. Jadis, le pays des Nogaï était plus grand, mais plus vague aussi. Les limites ont été déterminées par les colonies russes et allemandes. C'est l'ancienne Méotie, plus tard il faisait partie de la Petite Tartarie. On l'appelait aussi le désert d'Ongul. Le pays est plat. Toutefois l'on compte dix bas-fonds ou ravins et cinq petites rivières. Le climat, sous le 47e degré de latitude, est tempéré. L'hiver commence à la mi-décembre et finit vers le milieu de Mars. L'eau y est rare et presque toujours saumâtre. Le sol est formé d'argile mêlé de beaucoup d'humus et généralement très-fertile. L'herbe de la steppe est serrée et épaisse. Le froment vient bien.

Le pays est divisé en cinq Wolostes, mais il est placé sous un chef spécialement nommé qui reçoit ses ordres immédiatement du gouvernement de la Tauride, résidant à Simpheropol. Pour la justice, le pays relève du tribunal de première instance d'Arechow qui ne connaît cependant

que des affaires criminelles, le chef des Nogaï punissant lui-même les délits et contraventions. Les Nogaï paient le tiers des impôts russes ordinaires, c'est-à-dire quatre à cinq roubles assign. par âme de révision. Ils sont soumis à la milice et non au service militaire proprement dit. Leurs 800 Mollahs et 200 Mursas sont exempts d'impôts. Le peuple n'a plus d'armes depuis 1811. Il leur est même défendu de porter le marteau de guerre (Kluk). Les Mursas seuls ont conservé le privilège de porter un petit sabre, le Kinschal. Les Mursas n'ont que des privilèges d'honneur, mais ne reçoivent du peuple ni impôts ni services. Il y a parmi eux une sorte de petite noblesse, appelée Sait. La noblesse ne se mêle pas au petit peuple par des mariages. Sans privilèges réels et politiques, elle jouit néanmoins d'une grande considération. C'est à qui accompagnera le Mursa lorsque celui-ci sort à cheval. Le Mursa veut-il se marier, les Nogaï apportent leurs dons, afin de réunir le *Kalim* ou dot nuptiale.

Les Nogaï étant nomades, leur recensement se fait toujours avec difficulté. Mais on peut admettre qu'ils comptent, terme moyen, 40,000 à 50,000 âmes. Le chef-lieu du territoire est Nogaïsk, ayant aussi le nom de Jalangasch ou d'Abitoschna. Les habitants en sont en grande partie Arméniens qui font presque seuls le commerce, quelques Juifs, enfin un certain nombre de Tartares, également commerçants.

Les Nogaï conservent avec amour les anciennes divisions par tribus. La coutume oblige chacun d'eux à connaître et à pouvoir nommer au moins sept générations en ligne ascendante. Les Nogaï du pays dont je parle, se divisent en trois tribus, celle des Jedizanais, descendant, s'il faut s'en croire, des Boukhars, et demeurant, sur la rive gauche de la Malotschna, dans trente-sept villages, sur la rive droite, dans cinq; celle des Jedischkulsches, descendant, à l'entendre, des Bulghars mêlés aux Tscherkesses et habitant neuf villages sur la rive gauche, un sur la droite; enfin celle des Diembuilukais, descendant des Kalmouks, habitant, sur la rive gauche, 19 villages, trois sur

la droite. Les villages sur la rive droite sont de date plus récente et placés sous une administration spéciale bien qu'ils soient en même temps gouvernés par un chef nogaï. Ils ne participent pas à la caisse communale des autres Nogaï. Cette caisse se compose des revenus que fournissent le fermage de la pêche et le prix de pâturage payé par les hordes nomades qui traversent le pays. L'un et l'autre peuvent monter à 3700 roubles assign.

Religion.

Les Nogaï sont tous et sans aucune exception Musulmans. Ce pays comprend 11 mosquées principales surmontées de minarets, et chaque village possède en outre une maison de prière (medsched). L'autorité spirituelle suprême est représentée par le Mufti en chef de la Crimée. Dans le pays même, un Mufti inférieur réside dans le village d'Emaul. Ils ont des Effendi-Mollahs, des Mollahs inférieurs, des Kadis ou juges.

Les Mollahs reçoivent le dixième du blé et le quarantième du bétail. Leurs fonctions consistent à convoquer les fidèles pour la prière, à venir prier auprès des malades, à être présents aux mariages, aux sacrifices et aux funérailles. Les Effendi-Mollahs rédigent les contracts de mariage, prononcent les divorces et décident d'après le Coran des querelles et des points douteux du culte. Les Mollahs, assistés des Anciens, vident les différends conjugaux et ceux que fait naître le trafic des femmes. Les Kadis, débris de l'ancienne constitution du pays, reconnus par le peuple et non par le gouvernement, servent d'arbitres. Rarement le Nogaï s'adresse à un tribunal russe. La circoncision a lieu de la dixième à la quinzième année. L'office de circoncision est héréditaire. Le pélerinage à Mecque peut être racheté par des sacrifices et des aumônes. Ceux toutefois qui l'ont accompli, jouissent d'une considération particulière. En signe de distinction, ces derniers portent autour de la tête un morceau d'étoffe particulièrement roulé et appelé Schalma. Le gouverne-

ment, depuis un certain nombre d'années, ne donne plus de passeports pour ce pélerinage, qui, pendant la dernière guerre, servait de cacher des menées favorables aux Turcs. Qu'il y ait des sympathies très-vives pour les Turcs chez les Tartares, il ne faut pas en douter, mais ils n'ont garde de les avouer aux Russes. M. Kornies, pendant la dernière guerre turque, ayant demandé à un Tartare vieux et rusé: „Ami, sais-tu la nouvelle? On prétend que les Turcs ont vaincu?" Le Tartare répondit sans sourciller: „Puisse la paix se faire!" Plus tard, Kornies lui dit que la nouvelle était démentie et que les Russes avaient été les vainqueurs. Mais le Tartare, cette fois-ci encore, se contenta de répondre: „Puisse la paix se faire!" Kornies, ayant ensuite demandé avec instance ce qu'ils feraient en cas que les Turcs arriveraient dans le pays, eut de lui cette réponse: „Nous verrions où il y a des pâturages pour nos troupeaux." D'après une tradition des Nogaï, de même que l'empire grec a fait place au turc sous un Constantin, l'empire turc finira lorsqu'un Constantin montera sur le trône russe. De là grande sensation parmi les Nogaï, lorsqu'à la mort d'Alexandre, Constantin fut d'abord proclamé. Ils saluèrent avec joie le couronnement de Nicolas. Voici un de leurs proverbes: Frenkistan achalik, Grusistan Kasiluk, Turkestan soltan ad war, c'est-à-dire, l'Allemagne (Les Allemands sont appelés de préférence Frenki chez les Tartares) ont l'esprit, les Georgiens la beauté et les Turcs tous les avantages réunis. Des sacrifices ont lieu pour les morts, à la grande fête dite Kurban, pendant la célébration des noces, avant et après un voyage, enfin en guise d'expiation pour avoir négligé les devoirs religieux. Ordinairement, on immole une brebis que la famille mange ensuite en la partageant avec les pauvres. Parfois, plusieurs familles se réunissent pour immoler un boeuf. Le mois de Ramasan comprenant un jeûne de quarante jours, n'est observé que par les vieillards. Mais aussi long-temps que le soleil est à l'horizon, ils s'abstiennent de boire, de manger et de fumer. Arrive alors le Bairam de trois jours. Il est fêté

comptant. Le premier né a de grands privilèges et après la mort du père, il devient le chef de la famille.

A la mort d'un Nogaï, les femmes du village se réunissent devant sa maison et entonnent des chants plaintifs accompagnés de gestes de désespoir. Pendant long-temps, la mère ou la veuve répète cette cérémonie tous les soirs, au coucher du soleil. Les funérailles commencent dès la douzième heure, pour les enfants, dès la sixième. Le cadavre est couché tout habillé sur la bière. Les Mollahs, assistés de tout le peuple, le portent au cimetière. Les prêtres récitent ou, pour mieux dire, chantent des versets du Koran. Le peuple s'arrête à quarante pas de distance du tombeau, que l'on ferme, en érigeant une petite colline au-dessus du cercueil.

Occupation des hommes, élève du bétail, agriculture.

L'élève du bétail constitue aujourd'hui encore l'occupation favorite des Nogaï. Mais ils préfèrent à tout l'élève des chevaux, bien qu'en présence d'un territoire peu étendu, d'une vente médiocre et des désastres récents (en 1824, la faim et la neige avaient enlevé les trois quarts de leurs chevaux) ils n'en retirent pas de grands avantages. Les chevaux sont de race kirguise, petits, un peu faibles pour le trait, excellents pour la selle. La couleur est ordinairement brune dans toutes les nuances. On voit quelques chevaux gris, jamais de noirs. Le prix moyen des chevaux est de 30 à 40 roubles assign. Un bon étalon se paie de 400 à 500 roubles, un bon cheval de selle 60 à 80. Chaque cheval a un nom propre et porte une marque à la cuisse. Il est difficile de manier ces chevaux à demi-sauvages, mais le Nogaï s'y prend à merveille. Les chevaux se tiennent en de petits troupeaux, chacun avec un étalon. Ils restent dans la steppe même pendant l'hiver et doivent chercher leur nourriture sous la neige.

L'entretien des bêtes à corne est étendu mais peu avantageux, la race du pays ne donnant pas beaucoup de lait. Le beurre est très-mauvais.

L'oviculture donne des bénéfices qui seraient plus grands encore si le Nogaï s'efforçait d'améliorer la race médiocre de la contrée. En général, c'est l'oviculture et non l'éducation des chevaux qui adoucit les moeurs et fait oublier la vie nomade. En revanche, les soins qu'exigent les chevaux, maintiennent l'activité et l'énergie du peuple qui s'y adonne.

Les chamaux jadis fréquents chez les Nogaï, ont disparu même. C'est dans la Crimée seulement que le chameau se retrouve comme un animal domestique indispensable, car il est excellent pour le trait et comme bête de somme.

Le Nogaï commence de plus en plus à saisir les avantages de l'agriculture et à la préférer aux moeurs vagabondes de son passé. L'agriculture, favorisée par le comte Maison et négligée de nouveau après sa mort, s'est relevée par suite des besoins que provoquaient des hivers durs et une grande mortalité parmi les bestiaux. M. Kornies, de son côté, a fait de son mieux pour diriger et ranimer l'agriculture.

Autrefois, les Nogaï ne mangeaient que du mil et des gâteaux de froment. Aujourd'hui, ils mangent du seigle. On voit souvent des femmes travailler dans les champs, ce qui naguère était chose inouie. Leurs ustensiles aratoires étaient lourds; ils attelaient des boeufs à la charrue. M. Kornies, ici encore, a introduit des réformes excellentes.

Schlatter raconte de quelle manière on dompte les boeufs et les dresse au trait et à la charrue. Ce procédé consiste à prendre deux jeunes boeufs dans la steppe, à leur imposer un joug commun et à les laisser ensuite retourner au troupeau. Vaguant librement dans la steppe, ils s'habituent l'un à l'autre et au joug. Puis, on les saisit de nouveau, et les attelle à l'araba, à la voiture. Un Tartare monte sur la voiture et part ventre à terre vers la steppe. Les boeufs courent où ils veulent jusqu'à ce que, harassés et rompus au trait, il soit possible de les diriger. Le joug du reste est attaché au cou, et le boeuf est libre pour

tout le reste. Fixer le joug aux cornes de l'animal ou atteler des vaches à la voiture, c'est ce que le Nogaï regarde comme un péché.

La moisson se célèbre au mois de Juillet par une fête pendant laquelle on mange les prémices et les fruits de l'année. Les Nogaï exposent à la vente le froment, le mil, l'orge et le seigle. Leur froment, dit arnaout, est excellent et ils le vannent avec soin. Ils conservent le froment dans des trous (silos) qu'ils pratiquent dans le sol séché de la steppe. Le blé ne se bat pas, mais on le fait fouler par des chevaux, ce qui les fatigue extrêmement. Les coupes de foin se distribuent annuellement, et donnent lieu à beaucoup de querelles, les Nogaï n'ayant pas la même vénération que les Russes pour la commune (le mir) et ses règlements. La main-d'oeuvre est chère, surtout pendant la moisson.

Occupations des femmes.

Les femmes nogaï travaillent beaucoup. De là, ainsi que nous l'avons vu, la nécessité fréquente pour le mari, de prendre une seconde femme qui aide la première.

Outre les soins des enfants et de la cuisine, ce que l'on demande aux femmes, c'est de traire les vaches, de faire le beurre, de nettoyer et de blanchir les maisons, de préparer les briques de fumier pour le chauffage etc. etc.

Les femmes nogaï confectionnent des chandelles, du savon, ce dernier d'une plante nommée Alabata, apprêtent les peaux de mouton, filent la laine et en tissent ensuite, avec des peines infinies, une étoffe brune ou blanche. Avec la laine, elles travaillent aussi au métier plusieurs espèces de nattes et de tapis ainsi que des lacets pour orner les habits.

Exportations et importations.

Les Nogaï vendent des bestiaux, du beurre et de la graisse renfermés dans des peaux, enfin le blé et le fro-

ment qu'ils ont de trop. Ils achètent le bois de construction, les ouvrages de fer, les draps de toile, les objets de luxe pour les femmes, les épices, les fruits des jardins, le tabac et même le sel qui pourrait du reste s'obtenir avec facilité dans le pays même.

En terminant ce chapitre, j'ajouterai quelques notices historiques sur le village d'Akima ou d'Akerman que j'ai visité avec M. Kornies le 25 Juillet 1843.

Lorsque la plus grande partie des hordes nogaï-jedisanaises quitta, en 1768, sous leur chef Dschanman-betley, la Bessarabie pour se diriger vers la rivière de Kalaus dans le Caucase, plusieurs se révoltèrent contre leur chef et retournèrent en partie en Bessarabie. D'autres de ces mécontents allèrent se fixer dans la Crimée, et de ces derniers 10 à 12 Kibitki, sous un *père de famille*, Tilinscher, se détachèrent à leur tour et s'établirent dans les environs de Kertsch. Les Tartares de la Crimée appelèrent les nouveaux venus Akermani, parcequ'ils avaient erré comme nomades à l'entour de cette ville dans la Bessarabie. En 1770, le Khan de la Crimée confia à ces douze familles la surveillance d'un haras ou troupeau de chevaux, entre Temruck et la mer d'Asow, dans une contrée dite Tschabaklu par les Nogaï. Tilinscher devint l'Ataman de ce haras. Les Nogaï qui habitaient les bords du Kalaus, ayant entendu parler de la prospérité de leurs frères, plusieurs familles de cette tribu se rendaient au village d'Akerman, lequel accueillit d'ailleurs une foule de réfugiés perses, turcs, moldaviens, arméniens, russes, polonais etc. dont quelques descendants vivent encore aujourd'hui. Tilinscher était leur chef commun. Mais un jour le haras du Khan, comptant plus de mille chevaux, fut surpris et enlevé par les Nogaï jembalakais qui, errant librement au

Nord du Kuban, passèrent le détroit pour exercer cet acte de brigandage. Là-dessus Tilinscher tomba en disgrâce et le Khan retira sa protection à l'Akerman. Les Nogaï fixés en ce lieu, se virent forcés, pour ne pas être anéantis par les Tscherkesses et les Jembalakais, de se rapprocher de leurs frères sur la rive du Kalaus, où toutefois ils se réunirent de nouveau dans un aul séparé et qui reçut le nom d'Akerman. En 1789, on les vit arriver avec d'autres Nogaï au pays de la Malotschna dans le gouvernement de la Tauride. Tilinscher mourut en 1805 dans un aul près de la colonie ménnonite d'Altona à l'embouchure du Juschanlée dans la Malotschna. Il laissa deux fils. L'aîné, âgé de 63 ans en 1843, dit le Kokan (le bleu), est un homme sans préjugés, et accessible aux idées modernes. Bien que médiocrement riche, les Nogaï, par respect pour son père, l'appellent Kokan-aga. C'est lui que, le 25 Juillet 1843, je suis allé visiter avec M. Kornies qui, dès longtemps, le comptait parmi ses amis. C'est son habitation que représente l'illustration p. 172 du présent volume. Kokan-aga, le premier, comprit la nécessité d'une agriculture mieux réglée, et de l'élève du bétail. Le premier il employa des mérinos, le premier enfin il fit comprendre aux habitants du même aul l'urgence qu'il y avait à rebâtir ce dernier sur une base appropriée aux besoins de la population. Le comte Woronzow étant venu ensuite, en 1834, visiter le territoire des Nogaï, avec le maréchal Marmont, une députation de Nogaï conduite par Kokan-aga et M. Kornies, exprima au comte les voeux de l'aul qui se résumaient dans le désir de bâtir un nouveau village d'après le modèle des colonies ménnonites.

Là-dessus, en 1835, on traça le plan du nouveau village. Le terrain fut arpenté, les lots déterminés puis tirés au sort. Kokan-aga construisit la première maison et alla l'habiter avant que les autres n'eussent fini les leurs. J'ai dit déjà que ce village, auquel on conserva le nom d'Akima ou d'Akerman, est régulièrement bâti, qu'il a pris pour modèle la construction ménnonite tout en rappelant et conservant en partie les coutumes des Nogaï. Kokan-aga

le premier planta des pommes de terre, du tabac etc. Il fit creuser un puits à ses frais. A la dernière révision, en 1834, il accepta, comme nom de famille, celui d'Akerman.

Cet aul nogaï se distingue en outre par la pureté de ses moeurs. Depuis trente-cinq ans, depuis que les Ménnonites sont fixés dans le voisinage, on n'a pas signalé un seul cas de criminalité.

A mon arrivée, le village comptait 42 maisons entièrement bâties et arrangées comme celles des colonies ménnonites que j'ai décrites plus haut.

Tous les propriétaires ont des mérinos et font des progrès dans la culture des fruits et des légumes. La distribution régulière des champs ainsi que les provisions de foin, de blé, de bois, de chauffage prouvent que la civilisation avec ses bienfaits sans nombre a pénétré chez les Nogaï. Ils disent qu'ils apprécient parfaitement ces bienfaits et que pour rien au monde ils ne voudraient les échanger contre l'indépendance et les dangers de leur ancienne vie nomade.

Au milieu de cette irruption, chez les Musulmans, de moeurs modernes que le christianisme n'est pas venu sanctionner, que deviendra l'islamisme? Finira-t-il par se défaire de tout dogme positif pour se transformer en un déisme semblable à celui que professent chez nous les *amis des lumières?*

Qui oserait prononcer sur de pareils problèmes! Toujours est-il que le développement intérieur qui travaille de nos jours la population musulmane, rapprochée de la secte des Wehabis et des efforts tendant à moderniser Constantinople, l'Egypte et Tunis, doit donner à réfléchir au philosophe et à l'historien.

Chapitre XXIII.

Kertsch. — Commerce. — Antiquités. — Les Grecs, les Arméniens, les Karaim. — Colonie allemande. L'archevêque grec. — La synagogue. — Troglodytes. — La Crimée. — La haute et basse noblesse. — Emigration tartare.

Dans la matinée du 27 Septembre, un steamer russe, qui avait essuyé un orage violent à son retour du rivage de la Mingrélie, nous amena sains et saufs au port de Kertsch.

C'était pour nous comme un nouveau monde. Jusqu'ici, nous avions traversé un pays nouveau sans antiquités et sans traditions. Son histoire ne remontait pas au-delà de neuf siècles, ses localités les plus florissantes avaient deux cents ans de date. Maintenant au contraire, je foulai une terre dont les villes avaient été fondées 500 ans avant Jésus-Christ.

On cite les Cimmériens comme les aborigènes du rivage nord du Pont. Refoulés par les Scythes à une époque non déterminée de l'histoire, ils se dirigèrent en partie vers l'Ouest, en partie se jetèrent sur la Crimée, d'où, sous le nom de Tauriens, ils inquiétaient les Grecs qui parlaient d'eux comme de barbares hostiles et dangereux.

Les Grecs fondèrent, le long de tout le rivage du Pont, un certain nombre de colonies qui atteignirent bientôt un degré de prospérité éminent. Parmi elles, on distinguait la colonie du Chersonèse fondée par des habitants d'Hé-

raclée sur la presqu'île taurique, ainsi que les colonies milésiennes de Théodosia et Panticapée.

Panticapée, plus tard Bosphore, aujourd'hui Kertsch sur la pointe est de la presqu'île, offre, du côté de la mer, un aspect imposant. Sur un promontoire en saillie, à gauche, s'élève un temple grec, le musée. La ville s'étend dans un vaste amphithéâtre, à l'entour du port. Kertsch est nouveau; toutes les maisons, suivant la coutume russe, sont ornées de colonnes et de balcons ce qui, du côté de la mer, produit un effet très-pittoresque. L'ensemble vous reporte involontairement au règne florissant de Mithridate, roi du Pont.

Panticapée est une ville très-ancienne. Il se peut que, 500 ans avant Jésus-Christ, des colons de Milet, en apportant en ces lieux la civilisation grecque, aient fondé cette ville. En 438 avant Jésus-Christ, les rois du Bosphore, de la race des Archaenaktides, transportèrent leur résidence de Phanagorie à Panticapée. C'était une petite colonie qui conservait des rapports avec la mère-patrie. A peu près vers la 324e année avant l'ère moderne, les rois de Panticapée furent réduits à payer un tribut aux Sarmates et aux Tauriens. Depuis lors, ils traînaient misérablement leur existence, jusqu'à ce que Mithridate Eupator vint s'emparer du petit royaume ainsi que de toute la Crimée avec le rivage du Pont Euxin, prit sa résidence à Panticapée et conçut le plan gigantesque, de renverser d'ici l'empire romain avec l'assistance des Scythes, des Sarmates et des autres peuples indépendants du Nord. Pompée le battit dans une bataille mémorable, puis son propre fils se révolta contre lui; il se donna la mort en priant le dernier ami qui lui fût resté, le prince celte Bituitus de le percer de son glaive. Depuis lors, les princes du Bosphore étaient des vassaux de Rome. Au quatrième siècle après Jésus-Christ, la république du Chersonèse, l'ancienne rivale de l'empire du Bosphore, mit fin à ce dernier. Panticapée tomba ensuite sous la domination des Huns auxquels Justinien l'arracha dans la première moitié du sixième siècle. Dès cette époque, la ville ainsi

que toute la Crimée faisaient partie de l'empire grec, d'abord en réalité et nominalement dans la suite. Au quinzième siècle, Gênes s'empara de Panticapée comme de presque toutes les villes du rivage. Mahomet II prit Panticapée en 1475. Depuis lors, la ville qui reçut, on ne sait à quelle occasion, le nom de Kertsch, demeura sous la domination turque. Elle était gouvernée par un pacha soutenu d'une garnison, lorsqu'en 1774 le Divan la céda à la Russie. Depuis ce temps, Kertsch s'est peu à peu relevé de la décadence qui avait signalé la période turque. Il y a seulement lieu de s'étonner, que la ville ne soit pas devenue une seconde Odessa. Un port excellent, une situation à nulle autre pareille, au Nord l'entrée de la mer d'Asow, à l'Est l'embouchure d'une rivière navigable, du Kuban, enfin les montagnes du Caucase qui bordent l'horizon, voilà quels sont les avantages inappréciables dont jouit Kertsch. Ajoutez que le ministère et le gouverneur général de la Nouvelle Russie, le comte Woronzow, ont tout mis en oeuvre pour relever Kertsch. Ces efforts n'ont pas été couronnés d'un succès décisif. C'est que le commerce est une puissance capricieuse, pleine de mystères et qui échappe aux calculs vulgaires. Il a toujours fallu le génie d'un grand homme pour le diriger sur un point nouveau, comme, par exemple, sur la ville de St. Pétersbourg dont Pierre I de ses yeux d'aigle, a pressenti l'avenir.

On jouit d'une vue admirable du haut de la montagne de Mithridate. Nous y visitâmes le musée qui renferme des antiquités grecques, découvertes dans les caveaux de la ville et des environs. Un général, le prince russe Herkulizew, grand amateur d'antiquités, voulut bien nous servir de cicéroné. Les objets les plus précieux ont été transportés à St. Pétersbourg. Ce qui est resté, mérite toutefois de fixer l'attention du voyageur. Il n'y a pas d'endroit de l'ancienne Grèce où l'on ait trouvé un aussi grand nombre d'antiquités. Encore, c'est à peine si la dixième partie en a été délivrée au musée, les mains van-

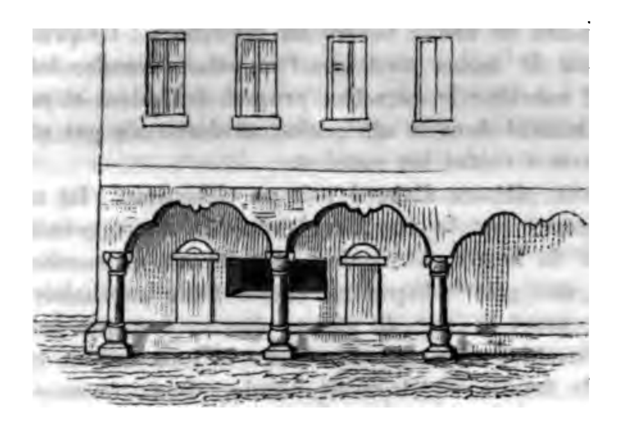
dales des particuliers ayant dérobé et détruit le reste. Toutefois ce que j'en ai vu, était plus intéressant pour l'antiquaire que beau en lui-même. Les statues, vases etc. n'appartenaient pas à la bonne période. Un goût peu classique, la profusion de l'or et d'autres signes de décadence, trahissaient l'influence de la colonie à demi barbare. Ces vases innombrables en or, ces ornements et masques du même métal ont néanmoins une valeur même artistique, parcequ'il s'en est conservé ailleurs peu de pareils. Pour faire apprécier la quantité d'or retrouvée dans les fouilles, il suffira de rappeler que les objets d'art et les ornements contenus dans deux tombeaux, pesaient ensemble 120 livres dont quinze seulement furent délivrées au musée. Les poches discrètes des ouvriers savent ce qu'est devenu le reste. Un autre tombeau dans le Kurgan de Koledach renfermait plus de quarante livres d'objets en or.

Etant partis dans la nuit, nous arrivâmes le lendemain matin à Théodosia. Tandis que Kertsch a l'aspect d'une ville grecque, Théodosia a l'air italien. Les tours et ruines imposantes de la ville remontent à la domination de Gênes.

Théodosia, aujourd'hui Féodosia, que les Grecs appelaient quelquefois Théodosiopolis et les Tauriens Ardanda (ville aux sept dieux) était également une colonie florissante de Milet. Il en est fait mention à 500 ans avant Jésus-Christ. Ayant été détruite dans la suite, elle fit place au désert que des voyageurs ont signalé en ces lieux au douzième siècle après Jésus-Christ. Gênes rebâtit la ville au treizième siècle. Elle acquit bientôt une prospérité nouvelle et devint le centre de la domination de Gênes qui, en partant de Théodosia, fonda plusieurs petites colonies le long du rivage taurique. On la désigna sous le nom de Stamboul de la Crimée et alla jusqu'à lui attribuer 36,000 maisons. Au quatrième siècle, la contrée s'appelait Kapha, de là peut-être le nom de Kaffa, donné par les Génois à la ville. C'est sous la domination russe

qu'on la nomma de nouveau Féodosia. Mahomet II la conquit en 1475 et emmena ceux des habitants qui avaient survecu à l'assaut. Il les établit à Péra, le faubourg de Constantinople. Tous les enfants mâles furent élevés pour servir dans les Janissaires. Les Turcs gardaient la ville, jusqu'à ce que, les Khans de la Crimée venant à être déclarés indépendants en l'année 1774, par le traité de paix de Kutschuk-Kainardje, la ville fut abandonnée à ces Khans. Le dernier Khan de la Crimée, Schahin-Girei, transporta sa résidence de Baktschiserai à Féodosia, y bâtit un palais, une monnaie etc. Potemkin, faisant la conquête de la Crimée, prit Kaffa en 1783. C'est alors que les plus belles antiquités furent détruites et parmi elles une tour magnifique, construite par les Génois et qui servait de minaret à la mosquée principale. La ville, dès ce moment, perdit toute importance, au point que le voyageur Clarke n'y trouva plus que 50 familles. Toutefois, dans les temps modernes, elle s'est relevée de ses ruines. Aujourd'hui, elle est une des plus belles villes de la Crimée et compte 7000 habitants.

Je reçus une hospitalité touchante dans une maison située sur le quai qui forme un demi-cercle et offre une vue magnifique sur la mer. En face, à l'angle d'une rue de traverse qui conduisait vers le haut de la ville, je vis un bâtiment antique au rez-de-chaussée, moderne dans l'étage supérieur, singulier amalgame de style antique, byzantin et même mauresque. Ci-près le dessin de cet édifice, qui, probablement, appartient à la période génoise.



Le directeur de la police de la ville se fit notre protecteur. Jeune officier, il avait traversé l'Allemagne de 1813 à 1815 et il parlait couramment l'allemand. Nous visitâmes avec lui le musée dans lequel se trouvent beaucoup d'antiquités de la période grecque et génoise. C'est sans doute à l'administration du comte Woronzow que l'on est redevable de ce qu'un terme ait été mis, dans la Crimée, à la destruction des objets d'art que, depuis Potemkin, on reproche amèrement aux Russes. Au reste, les Français, pendant leur première révolution, ni les princes allemands, pendant la guerre de trente ans, n'ont fait autrement ni mieux.

Les habitants de la ville se composent de Russes, Tartares, Arméniens, Grecs, Juifs, tant Talmudistes que Karaim, enfin de Bulgares et d'Allemands. Le directeur de la police, devant lequel toutes les portes s'ouvraient à deux battants, ne me conduisit malheureusement que dans les maisons riches où les moeurs et le luxe de l'Europe avaient pénétré de manière à complètement effacer le caractère national. M. le directeur se refusa à me faire voir les demeures de la classe moyenne et inférieure. On retrouve là cette habitude funeste du Tschinofnik russe de ne montrer les choses à ceux de leurs supérieurs qui viennent faire une inspection, que sous le côté le plus brillant. Ils

en agissent de même envers les voyageurs. Ce qu'ils comprennent le moins c'est que l'on puisse prendre intérêt à ce qui constitue le caractère propre, individuel et national d'une société dont la civilisation moderne n'a pas réussi à transformer toutes les couches.

Nous allâmes d'abord voir un riche Grec. La maison, sans porte sur la rue, est précédée d'une grande cour plantée de beaux châtaigniers. Du dehors, un escalier conduit à une galerie laquelle, comme dans les chalets de la Suisse, court le long du second étage. Lorsque le temps est favorable, on y demeure toute la journée, et ce moment la famille s'y trouvait réunie. Deux femmes âgées travaillaient à un tapis, une jeune fille était occupée à coudre. Toutes les trois, elles étaient habillées à l'européenne, sauf la coiffure des deux femmes qui avait quelque chose de particulier. Le maître de la maison nous reçut avec force compliments. Son neveu, un jeune Arménien, parlait l'italien avec facilité. Un jeune homme, assis à une table, récitait une leçon de français. Celui-ci ainsi que l'Arménien avaient un costume tout moderne. Ils étaient en frac, tandis que le vieux portait un caftan de drap que serrait une écharpe rouge.

Les meubles et l'arrangement de la maison étaient européens, sans goût, sans harmonie et de 20 à 30 ans en arrière de la mode.

La demeure d'un Arménien avait plus de caractère. Costume pittoresque, confitures présentées au voyageur, cadeaux d'hospitalité, tout rappelait l'Orient. L'Arménien m'envoya plus tard une petite caisse de caviar blanc de la mer Noire. Ce caviar, préparé de l'esturgeon, ne se retrouve en la même qualité qu'à Théodose. On le met dans des vessies longues de 3 à 4 pouces, ayant la forme de boudins et que l'on plonge dans de la cire fondue. Ainsi préparé, il se conserve long-temps.

Une visite fort intéressante, ce fut celle que nous rendîmes aux Juifs de la secte des Karaim. Nous allâmes d'abord voir un riche courtier, du nom de Mardochai-Mosché. Les chambres tapissées, le sopha, le miroir, les

tables et les chaises toutes modernes ne présageaint d'abord rien de curieux. Toutefois, aux murs, entre les portraits des empereurs Alexandre et Nicolas, on voyait des versets hébraïques, écrits avec beaucoup de soin sur des feuilles séparées, ornés d'arabesques d'or, encadrés et mis sous verre. Ils alternaient avec des tableaux singulièrement peints et que l'on disait avoir été transportés en ces lieux de Constantinople.

Le costume des hommes est tartare. A ma demande, la belle-fille apparut revêtue de ses habits de fête, très-curieux et dont j'ai malheureusement perdu le dessin. On nous servit une collation tartare exquise, de miel blanc durci au feu, des confitures, entre autres des boutons de rose confits! Dans la synagogue, nous fûmes reçus par le rabbin Robbi Jeschuah Davidowitsch Koën, âgé de 40 ans, à la figure belle et expressive et habillé d'une sorte de longue soutane noire. La synagogue était un petit bâtiment très-simple, reposant sur deux colonnes en pierre, surmonté d'une galerie grillée pour les femmes et ayant pour tout ornement quelques lampes attachées au plafond. Le rabbin nous montra les tables de la loi, écrites sur de la soie brodée d'or. Il se mit ensuite à réciter une prière pour l'empereur et pour moi, „afin que je trouvasse ce que je cherchais," ainsi qu'il me le dit lui-même peu de moments après. Au reste, les Karaim sont de bons patriotes russes ce que prouve aussi la termination *witsch* que le rabbin avait ajouté à son nom. Il nous dit que la communauté des Karaim de Théodosia comptait 300 hommes. A l'entendre, les Karaim descendraient des Israélites que Nabuchodonosor a emmenés captifs de la Palestine. Ils ne seraient jamais retournés chez eux. On les aurait transportés vers l'Arménie, d'où, il y a 2,100 ans, partie d'eux seraient venus a Taman. De là, ils se seraient répandus dans toute la Crimée se fixant surtout à Kertsch, Théodosia, Meajup, Starikrim et Tschufutkalé. En tout, ils compteraient 6000 hommes. L'on trouverait bon nombre de ces sectaires à Bagdad et en Portugal. Toutefois, en ce dernier pays, ils ne seraient arrivés qu'après la dernière

destruction de Jérusalem. A Eupatoria ou Kosslow, à 170 verstes de Théodosia, un Karaim, nommé Abram Turkowitsch, possèderait une bible, apportée de l'Arménie, ayant 1520 années de date et au bout de laquelle se trouveraient inscrites plusieurs notices historiques sur les Karaim. Cet homme serait connu du comte Woronzow à qui il confierait peut-être le précieux manuscrit s'il lui en faisait la demande . . . . .

Le rabbin me fit cadeau d'une copie de la mischora qui aurait été découverte, il y a 800 ans, pendant la restauration de la synagogue. Cette copie était écrite sur du papier brun avec une liqueur corrosive. Le bon rabbin la croyait remonter à plusieurs milliers d'années. Mais les hommes spéciaux auxquels je l'ai montrée à Berlin, m'ont assuré que c'était le fragment d'une thora, qui, probablement, ne remontait pas au-delà du neuvième siècle.

Le lendemain de grand matin, je visitai à cheval la petite colonie allemande d'Heilbron, située à six verstes de Théodosia, assez misérable, par suite de l'absence de l'eau, nécessaire à l'irrigation des jardins et que, s'il faut en croire les colons, leurs voisins coupent et retiennent sans pitié ni miséricorde. Or, la culture des jardins constitue toute l'existence des colons. J'allai voir ensuite, dans le voisinage, un archevêque grec lequel, impliqué dans l'insurrection de son pays natal, avait dû s'enfuir de la Turquie. Il vit au milieu de ces montagnes, dans une retraite profonde, d'une pension que lui fait le gouvernement grec. Le révérend était assis devant sa maison de campagne, écossant des pois et de ces grandes fèves que mes bons Allemands de la Westphalie injurient en les qualifiant de fèves de cheval ou de porc. Le brave homme m'en donna une poignée en me recommandant de les planter dans mon pays. Il élevait deux gars bohémiens qu'il avait trouvés âgés de trois à quatre ans couchés à sa porte. Le directeur de la police fut d'avis qu'un peu plus âgés, ils reprendraient la clef des champs. Au retour, nous traversâmes un village de Bohémiens. Rien de misérable, de malpropre et de repoussant comme ces huttes de

terre et leur intérieur. Cet aspect forme un contraste étrange avec la physionomie expressive et l'agilité de mouvements qui distinguent les habitants.

J'avais commandé la poste pour le départ, lorsque je vis arriver une députation de Juifs talmudistes lesquels, jaloux de leurs frères Karaim, m'invitèrent à venir visiter leur synagogue. La députation se composait de Juifs d'origine polonaise qui parlaient l'allemand. Je n'avais pas d'abord grande envie d'y aller. Mais ils insistèrent en me disant que leur synagogue était bien plus belle que celle des Karaim et que dans la crypte il se trouvait un grand nombre de manuscrits précieux. Feissel Nathanson, Juif polonais, négociant, maître de poste et savant, était mon cicéroné.

La synagogue présentait une immense voûte reposant sur quatre colonnes byzantines dont deux carrées et deux rondes. On me dit que sous la domination de Gênes, il y avait eu ici une école célèbre pour les Juifs de la Crimée et de la Grèce. Une bibliothèque de l'endroit avait été transportée à Simpheropol par ordre du gouvernement. Quant aux manuscrits, ils se trouvaient éparpillés et dans un grand désordre au fond d'un caveau obscur pratiqué dans un mur, et dans lequel il fallait entrer à quatre pattes, comme on dit. Huit jours auraient à peine suffi pour les examiner rapidement. Aussi me suis-je contenté d'en croire sur parole mon guide qui m'assurait que ces manuscrits renfermaient les secrets les plus impénétrables de la Cabale.

En quittant Théodosia pour nous diriger sur Simpheropol, nous traversâmes Karassu-Basar pendant la nuit. Un beau clair de lune versait sa lumière magique sur les mosquées, les minarets et un grand nombre de petits aqueducs qui arrosaient les jardins et, de leur doux murmure, semblaient bercer le sommeil profond des habitants. C'était un effet extraordinaire, on aurait dit d'un conte des mille et une nuit. Vers le lever du soleil, nous atteignîmes Simpheropol.

Simpheropol, la capitale de la Tauride, est située sur la limite des montagnes de la Crimée et de la steppe. A la porte du midi, un pays charmant se déroule devant les yeux du voyageur. Des collines, des rochers, des vallons coupés de jardins magnifiques, enfin une belle rivière, voilà ce qui vous attend. Au Nord s'étend la steppe à perte de vue. Le gouverneur n'étant pas en ville, j'examinai à loisir Simpheropol et les environs. La ville se compose de l'ancienne cité tartare et de la partie moderne, construite par les Russes. La première a l'air misérable. La mosquée blanche, d'où la ville porte le nom d'Aki-Metschet, n'est qu'un bâtiment assez médiocre avec un joli minaret. Rien de curieux comme le grand marché qui se tient ici le vendredi et le samedi de chaque semaine. On voit au premier rang de longues files de chameaux et de buffles attelés à des arbas à deux roues, puis des voitures et des chevaux allemands que d'honnêtes Souabes conduisent en ce lieu. Au marché, on entend douze langues qui se croisent en tout sens. Tartares, Russes, Arméniens, Grecs, Juifs, Allemands, Bohémiens, hommes, femmes, enfants, tout cela parle, jase et jure à qui mieux. Les vendeurs recommandent leurs marchandises: pommes, noix, melons, viandes crues ou cuites, de grands chaudrons bouillants et pleins de mouton que l'on vend, distribue et mange sur le champ, des ouvrages en cuir très-beaux et des habits tout faits pour toutes les nations. A travers les bruits confus du marché, on distingue les accents plaintifs de la balaleika, dont un artiste ambulant, accompagné d'un tamburin et du chant étrange d'un bohémien, tourmente les cordes dans un des cafés de la place. Bref, sur ce marché l'Orient et l'Occident se confondent dans un tohu-bohu qu'il faut avoir vu pour s'en faire une idée.

Simpheropol a près de 9000 habitants: 5500 Tartares, 1800 Russes, 1000 Bohémiens. Le reste se compose d'Allemands, d'Arméniens, de Grecs, de Bulgares et de Juifs.

De Simpheropol à Baktschiserai, la route traverse d'admirables vallons s'épanouissant en jardins, champs et prai-

ries. Partout, de petits canaux descendent des hauteurs et arrosent la vallée. Partout, hommes et femmes étaient occupés à élever des digues, à lever les obstacles qui s'opposaient aux cours de l'eau, à diriger ces derniers vers les endroits secs. Chose singulière! Les Tartares, dans des travaux de cette nature, mesurent tout de l'oeil, ce qui n'empêche pas les ouvrages d'être exécutés au niveau le plus exact.

Vers le soir, nous atteignîmes Baktschiserai. A la droite d'une grande place et séparé de la ville par un fossé et un pont-levis, s'élève le château des anciens Khans de la Tartarie et de la Crimée.

On nous logea au château. Nous passâmes une partie de la nuit dans les vastes jardins qui entourent le manoir. Des arbres magnifiques, des cyprès, des peupliers, des espaliers de vigne et de lierre faisaient de ce lieu un séjour de fée. La lune argentait les fontaines antiques dont le murmure troublait seul le calme de la nuit. Une brise parfumée agitait les branches au-dessus des tombeaux des rois tartares ensevelis soit dans le jardin, soit dans une halle ouverte. Chaque tombeau était surmonté d'une simple colonne. Voilà ce qui est resté des chefs de hordes qui, jadis, faisaient trembler l'univers.

Au milieu de la nuit silencieuse, la voix du Muézin, du haut du minaret voisin, appela les fidèles à la prière. On ne saurait imaginer ce que l'accent de cette voix, réveillant en sursaut les échos du jardin, avait de solennel et de lugubre.

Le lendemain matin, nous montâmes à cheval pour aller visiter la curieuse ville des Juifs Karaim. A une demi-lieue de Baktschiserai, on traverse d'abord un cimetière tartare dont les tombeaux, surmontés tous d'une petite colline qui se termine en turban, s'étendent sur le versant de la montagne, puis un village de Bohémiens plus misérable, s'il est possible, que ceux de la Crimée. Le chemin tourne ensuite autour du mausolée du Khan tartare Mengli-Gerai, pour monter vers un magnifique plateau bordé de roches admirables, où l'on voyait des grottes creusées

à main d'homme et dont les ouvertures avaient cinq à six pieds de haut sur trois à quatre de largeur. Nous atteignîmes, au milieu de notre route, le couvent dit la mère des rocs ou l'Uspenski-Monastir. C'était la plus grande et la plus étendue de ces grottes renfermant une chapelle de trente pieds carrés, haute de quinze, ainsi que plusieurs cellules de 10 à 12 d'élévation. Cette grotte se trouve à plus de 100 pieds au-dessus du sol. D'après une légende assez moderne, peu de temps après la conquête de la Crimée, en 1783, une image de la vierge peinte à la byzantine se montra soudain à l'ouverture. Là-dessus les Russes de la Crimée y allèrent en pélerinage. Il s'y fit des miracles, et l'endroit devint célèbre parmi les croyants. Tout fait prévoir que bientôt ce sera le lieu de pélerinage le plus visité de la Russie du Midi. Le 15 Août a lieu la fête patronale, probablement parceque le 15 Avril est l'anniversaire de l'apparition merveilleuse. Plusieurs moines et anachorètes ont fixé leur demeure dans les cellules. Je n'en vis cependant qu'un seul. Un escalier taillé dans le roc, haut d'à peu près de 50 pieds, conduit à la terrasse. Une égale distance sépare la terrasse de l'entrée de la grotte.

Ces grottes antiques, visiblement pratiquées dans les rochers avec des peines infinies et à l'aide d'instruments imparfaits, ont probablement servi à des peuples *antihistoriques*. Plus tard, on y a déposé des cadavres. On les trouve dans toute la Crimée, partout où il y a des rochers, en grande quantité au bout de la rade de Sewastopol, à Mangup et à Iskikerman. Près d'Inkerman, on voit toute une ville avec des cellules, de longs corridors, avec des chapelles, des tours, des fortifications, tout cela taillé dans le roc*). De pareilles excavations se retrouvent dans

*) Quelques ornements des colonnes sont byzantins ou grecs. Les Goths Ariens forcés à se réfugier dans ces grottes, pour y exercer leur culte, auraient-ils ajouté ces ornements à la masse grossière et lourde de la colonne primitive?

tout le Caucase. A quelques lieues de la ville de Ghori dans la Georgie, il y a également, pratiquée dans la pierre, toute une ville nommée Uplis-Zighe, avec des palais, des églises, des maisons et même un bazar. Au même endroit, un chemin étroit et à colimaçon longe, pendant une demi-lieue, la pente de la montagne. Cette pente est dangereusement raide. Aussi a-t-on laissé une balustrade en pierre en guise de parapet. Ces grottes, cavernes ou villes se découvrent en outre dans la Palestine, du côté de l'Arabie, dans l'intérieur de l'Asie, en Perse, dans l'Inde et dans le Thibet. Qu'est-ce qui a engagé les architectes inconnus à excaver les montagnes, ce qui suppose un travail herculéen, au lieu de bâtir des maisons de pierre? Faut-il attribuer les ouvrages grandioses à un seul peuple, comme la conformité du caractère et de l'exécution semble l'indiquer, ou à plusieurs peuples de moeurs analogues, ainsi que la grande étendue de territoire que ces grottes occupent du Thibet et de l'Inde jusqu'à la Méditerranée et la mer Noire, permettent de le supposer? Nul ne le sait. On se rappelle toutefois qu'une antique tradition fait demeurer les Troglodytes dans des antres souterrains.

Un chemin escarpé mène du couvent à un plateau dont le versant est couvert de rochers. C'est là que l'on voit, suspendue pour ainsi dire au-dessus de la vallée, la ville de Tschufutkalé ou des Juifs. Kohl, dans le premier volume, p. 236 de ses Voyages dans le Midi de la Russie, l'a décrite avec assez de soin pour me dispenser d'y revenir. Je puis seulement remarquer que, vu les grottes, les fortifications etc., la ville n'a probablement pas été fondée par les Karaim mais occupée par eux à leur arrivée dans le pays.

J'avais une lettre d'introduction pour le rabbin Rebbi Salomon Beim, jeune homme d'à peu près trente ans, élevé à Odessa, savant à sa manière. Il parlait plusieurs langues et ne manquait pas d'esprit. C'est à lui que je dois les notices qui vont suivre et dont je n'assume pas la responsabilité.

Lui aussi fit descendre les Karaim de la tribu de Juda emmenée captive à Babylone et qui n'est pas revenue de l'exil, tandis que le journal du ministère de l'intérieur, que j'aurai occasion de citer tout à l'heure, les considère comme les descendants des dix tribus. Du reste, mon rabbin prétend aussi que ces dix tribus auraient été dispersées en partie dans l'Asie orientale. Un certain nombre de Karaim, habitant la Chine, auraient oublié l'hébreu, mais conservé la Thora. Les Karaim, en général, ne devraient point être considérés comme une secte épurée du Judaïsme, ils ne seraient point des réformés, des protestants, mais bien au contraire les Juifs primitifs, antérieurs au talmud lequel a pris naissance peu de temps après l'ère chrétienne. Les Karaim auraient cependant des traditions avérées et qui ne seraient point en contradiction avec celles du talmud. Ce talmud comprendrait leur doctrine tandis qu'eux n'auraient pas accepté tout le talmud. Quant aux dogmes positifs des Karaim, ils différeraient peu de ceux des Talmudistes. Ce qui prouverait du reste, que les Karaim s'étaient distingués des autres Juifs avant le retour de la captivité, c'est qu'ils n'auraient pas ceux des livres de la Bible qui ont été ajoutés à cette dernière après le retour, par exemple le livre des Macchabées.

L'ancien testament est autrement disposé chez les Karaim que dans la vulgate. Il y manque quelques parties et surtout les Apocryphes. Quant aux livres d'Esdras et de Néhémie, écrits après la captivité et qui se trouvent néanmoins dans la Bible des Karaim, mon rabbin en trouva une explication assez ingénieuse. A l'entendre, les Karaim, emmenés en Arménie, auraient conservé d'abord de bons rapports avec les autres Juifs. Sous le règne assez doux des Perses, des Karaim seraient allés visiter souvent Jérusalem, la cité sainte, ce qui, à n'en pas douter, aurait fréquemment eu lieu lors de la reconstruction du temple. C'est probablement en souvenir de cet événement que les pélerins Karaim auraient rapporté les livres d'Esdras et de Néhémie.

Les Karaim n'ayant point trempé leurs mains dans l'immolation du Christ et n'ayant connu que fort tard les Chrétiens, n'auraient envers ces derniers ni haine ni antipathie. Ils voueraient même une certaine vénération au prophète Jésus, sorti comme eux de la tribu de Juda.

Le rabbin confirma cette remarque curieuse d'une particularité inhérente aux doctrines juives, et en vertu de laquelle le talmudisme a partout accompagné le christianisme, tandis que le dogme de Mahomet a pour ainsi dire amené à sa suite celui des Karaim. Le précepteur de Mahomet aurait été un Karaim. Mahomet leur aurait été accordé un privilège garanti par écrit, dont la copie se conserverait et serait respectée des Musulmans, qu'en général il faudrait considérer comme sortis de leur secte.

L'histoire des Karaim, je l'ai dit, est assez obscure. Selon mon rabbin, Tschufutkalé ou plutôt Kalé, comme ils l'appellent eux-mêmes aujourd'hui, car la ville portait antérieurement le nom de Kurkiwli (40 tribus) ou de Kyrkor, aurait été habité par les Karaim depuis 1600 ans. Il ajouta d'autres récits de plus en plus invraisemblables. Feu le comte Benkendorf aurait chargé un rabbin d'Eupatoria d'entreprendre des recherches historiques sur les antiquités des Karaim. Ce rabbin aurait entrepris des voyages dans la Georgie. Il y aurait fait bien des découvertes, mais il serait possédé de la manie de vouloir tout vieillir. Les Juifs de la Georgie et de l'Arménie, jadis tous Karaim, se seraient réunis, sauf un village sur le Kur, aux Talmudistes. Il y a neuf cents ans, des Juifs seraient venus de Sion, apportant le talmud, qui aurait été accepté par 300 familles de Kertsch, Théodosia et Starikrim. Cela aurait donné lieu à beaucoup de querelles schismatiques.

Aujourd'hui, Talmudistes et Karaim s'entendraient assez bien, et la réforme qui mine le Judaïsme dans l'Europe occidentale, tendrait à faire des prosélytes pour les Karaim.

Dans leurs écoles, ils se seraient servis d'abord du chaldéen, mais depuis deux siècles, ils écriraient l'hébreu avec la ponctuation usitée.

Il manifesta un grand désir d'aller en Chine et d'y établir des rapports avec les Juifs, ses coreligionnaires. Mais à cet effet, il lui faudrait apprendre le chinois pendant trois ans. Il devrait ensuite pouvoir compter sur les secours du gouvernement. A mon avis, celui-ci, dans l'intérêt de sa politique et de la science, devrait satisfaire avec empressement le désir du rabbin.

Après la visite obligée de la synagogue, Salomon Beim nous servit un déjeûner de confitures tartares arrosées de Champagne. Puis, il nous accompagna à pied à la vallée de Josaphat, l'antique cimetière des Karaim. C'est une place magnifique, plantée de beaux chênes et d'autres arbres dont les branches jettent leur ombre sur des pierres tumulaires de marbre blanc étroitement placées l'une à côté de l'autre et ayant presque toutes la forme de minces sarcophages. Notre hôte nous en montra plusieurs des plus anciennes et dont l'une portait le millésime de 5009 (1249 de notre ère).

On dit que Tschufutkalé compte 300 maisons et 1600 habitants. Tous font le commerce. Chaque père de famille Karaim a une boutique dans la ville de Baktschiserai située au-dessous de la montagne. Il s'y rend tous les matins à pied et à cheval. Le soir, il ferme sa boutique, la confie à la garde d'un Tartare et remonte à son nid de rochers. Sous les Khans, il leur était défendu de passer la nuit à Baktschiserai. Aujourd'hui, c'est l'habitude qui les fait retourner à Kalé avec le coucher du soleil.

Voici maintenant l'extrait d'un article sur les Karaim, du journal du ministère de l'intérieur de Février 1843. Cet article, plein de notices curieuses, a pour base les rapports du rabbin B. Stern, directeur de l'école hébraïque d'Odessa, un des Juifs les plus savants et les plus éclairés de la Russie. A ces notices j'en ai ajouté quelques autres qui m'ont été communiquées.

En Russie, les Karaim se trouvent surtout dans les gouvernements de Cherson, de la Tauride, de Volhynie, de Vilna, de Kowno et du Caucase. Quelques centaines de familles, à Kowno et à Vilna, ont adopté les moeurs et le costume de l'Europe. Ils s'adonnent à l'horticulture et parfois aussi à l'agriculture. Ce qui les distingue, c'est la politesse et la probité. En Volhynie dans la ville de Luzk, la communauté des Karaim, se composant de quatre-vingts familles, a pris le costume des talmudistes. Ils cultivent les légumes et exercent les métiers de boucher ou de voiturier.

Il peut y avoir 6000 Karaim dans toute la Russie. Ils jouissent généralement d'une aisance et font un grand commerce dans toute la Russie, et même par mer avec la Turquie et l'Angleterre. Dans la Crimée, ils possèdent de grands vergers, des vignes considérables, des champs et des fermes.

Entre eux ils parlent un dialecte tartare, le Tschagatai. Ce dialecte est aussi en usage parmi les Karaim de Goletsch en Gallicie.

En dehors de la Russie et de la Gallicie, il y a de grandes communautés de Karaim à Constantinople, au Caire et à Gita sur l'Euphrate. Ceux de Constantinople parlent entre eux le grec, ceux du Caire et de Gita l'arabe. Dans l'histoire, il est fait mention des Karaim en beaucoup d'endroits, comme en Pologne et dans la Turquie ainsi que sur le rivage nord de l'Afrique, où il n'y en a plus trace aujourd'hui. C'est qu'ils s'y sont confondus avec les Talmudistes. A Jérusalem, ils ont une synagogue souterraine, soutenue par tous les Karaim.

On ne connaît pas l'époque précise à laquelle les Karaim se sont constitués en secte séparée. Selon les Talmudistes, ils se rattacheraient au rabbin Aman qui, en 750 après Jésus-Christ, s'est déclaré contre le Talmud. Les Karaim qui, alors seulement, auraient formé une secte distincte, auraient été poursuivis en Syrie et, pour ce motif, auraient émigré en Egypte. Leurs chefs, les Nasi, plus tard Hachami, auraient long-temps habité le Caire. Toutefois, de l'aveu même des Talmudistes, l'esprit de la

doctrine des Karaim ainsi que la tendance de leurs préceptes se trouvent indiqués bien avant chez les Saducéens.

Les Karaim eux-mêmes au contraire, nous l'avons vu, prétendent avoir conservé le Judaïsme pur d'Abraham et de Moïse, sans l'alliage postérieur du Talmud.

Les autres Juifs, pendant leur captivité à Babylone, auraient adopté une grande partie des vieilles traditions et des doctrines religieuses des différents peuples asiatiques, au milieu desquels ils étaient forcés de vivre. Les Juifs étant retournés plus tard à Jérusalem, il se serait formé de ces divers éléments un corps de doctrines qui, se développant de plus en plus avec le temps, aurait donné naissance au Talmud, dont les premiers supports auraient été les Pharisiens. On sait que Jésus-Christ lui-même a élevé plus tard contre ces mêmes Pharisiens cette accusation grave d'avoir altéré la pureté première de la loi de Moïse, en y mêlant des idées nouvelles et pleines de subtilités empruntées en grande partie aux doctrines du célèbre rabbin Elias.

La doctrine talmudiste s'étant développée et complétée, après la destruction de Jérusalem, entre les années 135 et 740 après Jésus-Christ, elle rencontra une forte opposition de la part du Judaïsme orthodoxe qui avait trouvé son centre dans la protestation systématiquement organisée du rabbin Aman; alors on aurait appelé Caraïtes ces Juifs persécutés par les Talmudistes. Quant à ce nom de Caraïtes, il daterait d'une époque plus ancienne, et aurait été porté également par les Juifs qui avaient été transportés de l'Assyrie et de la Babylonie en Arménie et parmi lesquels le vieux Judaïsme se serait conservé dans toute sa pureté. Ces Juifs de l'Arménie seraient les véritables ancêtres des Karaim répandus de nos jours dans la Crimée et dans d'autres parties de la Russie et de la Pologne.

Nous sommes dans une ignorance complète, quant à l'époque où les Karaim sont venus s'établir dans la Crimée. L'histoire garde sur ce point un silence absolu. Cependant, grâce aux recherches scientifiques entreprises

dans ces derniers temps par monsieur Abraham Firkowitsch d'Eupatoria (dont le rabbin Beim nous avait déjà parlé, comme nous l'avons dit plus haut) et aux documents historiques découverts par lui, quelque faible lumière vient d'être répandue sur cette question entourée de tant d'obscurités. Les résultats de ces recherches ont été communiqués à la société historique d'Odessa. Il ne sera pas sans intérêt de les examiner un peu, pour voir ce qu'ils peuvent nous apprendre.

Les documents présentés par Mr. Firkowitsch à la société historique d'Odessa consistent en 58 inscriptions de tombeaux et 51 manuscrits. Le plus ancien de ces monuments date de l'an 640 et le plus récent de l'an 1679 après Jésus-Christ. La plus ancienne des épitaphes est celle d'Isaac Sangari dans la vallée de Josaphat près de Tschufutkalé qui remonte à l'an 4727 de la création du monde, qui est l'an 767 de notre ère. C'est à ce Sangari qu'on attribue le mérite d'avoir contribué plus que personne à la conversion des Chasares au Judaïsme, qui est sans contredit un des événements les plus remarquables de l'histoire, et sur lequel nous sommes loin de connaître tous les détails. Il est donc de la dernière évidence que les Karaim ont déjà habité la Crimée dans le huitième siècle et qu'ils y étaient parvenus à un assez haut degré de civilisation, qui peut seul expliquer, comment ils ont réussi à implanter leur religion au milieu de ces hordes sauvages qui firent trembler et les rois de Perse, et les empereurs du Bas-Empire et les princes moscovites*).

*) Le Judaïsme, de sa nature, n'a aucune tendance au prosélytisme, le centre de ce système religieux étant le Messie qui doit naître au milieu du peuple juif, et l'origine commune de tous les Juifs que les livres de Moïse rapportent à Abraham, étant la base sur laquelle tout ce système repose. Nous ne trouvons dans l'histoire que deux exemples d'une conversion au Judaïsme sur une si vaste échelle, et qui ont été toutes deux circonscrites dans les limites de l'empire russe. La première est celle des Chasares; la seconde est celle de la secte

La plupart des manuscrits consistent en des textes complets ou des parties isolées de la Bible qui remontent depuis le 9e jusqu'au 14e siècle. On prétend qu'il y a, parmi ces manuscrits, des variantes fort curieuses du texte biblique de la Massorab, qui sont restées inconnues jusqu'ici

des Sabatniki, c'est-a-dire Russes qui ont embrassé la religion juive, qui existe encore de nos jours sous le même nom en Russie. C'est un fait curieux que la disparition totale des Chasares. Qu'est-il donc devenu, ce peuple jadis si puissant? Personne ne saurait le dire.

Nous rencontrons une remarque curieuse sur les Sabatniki dans un ouvrage allemand intitulé *Bettler-Gabe* (L'aumône) 1845, qui a pour auteur monsieur Guillaume Müller. Ce savant, se livrant à son goût, a fait des études profondes sur tout ce qui caractérise le peuple russe. Il parle dans son livre d'une tradition, suivant laquelle, sous le règne du roi Nabukhodonissor, un certain nombre de Juifs de la tribu de Benjamin sont venus s'établir dans les vallées du versant méridional du Caucase, où leurs descendants demeurent encore dans les environs de Derbent, sous le nom d'Uriani. Ces Juifs, c'est ainsi qu'on raconte, reçurent dans leurs montagnes la nouvelle de la naissance du Sauveur à Bethléem, de sa vie et de ses miracles. Pour s'en assurer, ils envoyèrent en Judée deux hommes, Elias de Mzchetha et Longinoss de Karsani. Lorsque ceux-ci y arrivèrent, le Sauveur était déjà mort sur la croix. Elias rapporta dans son pays la chemise du Sauveur qui est encore conservée à Mzchetha; Longinoss y retourna avec des livres sacrés provenants des disciples de Jésus-Christ. Une partie de leurs compatriotes se firent Chrétiens, en conservant en même temps la loi judaïque. Les livres sacrés dont nous venons de parler, et qu'il ne faut pas confondre avec les quatre évangiles avec lesquels, au reste, ils s'accordent parfaitement, sont gardés dans un lieu secret accessible .seulement aux initiés, qu'on nomme Schtschelniki, c'est-à-dire hommes de la fente, parce qu'ils choisissent, pour la célébration de leur culte mystérieux, des cavernes, dans lesquelles la lumière se glisse seulement à travers une fente. Leur doctrine se répandit bien vite en Russie et y fonda la secte des Sabatniki. Nous nous abstiendrons de faire la critique de cette tradition, n'étant pas suffisamment éclairés sur ce point.

aux savants critiques de l'Europe. Les personnes qui désireraient s'éclaircir sur ce point, n'auraient qu'à s'adresser à la bibliothèque royale qui est en possession d'une très-ancienne copie de la Massorah, que j'y ai déposée moi-même et qui, comme je l'ai déjà dit plus haut, m'avait été donnée par les Karaim de Théodosia. Deux superbes manuscrits du 13e siècle contiennent, outre le texte hébreu des livres de Moïse, la traduction chaldéenne de ces mêmes livres d'Onkelos. Cette traduction éclaircira sans aucun doute bien des passages difficiles de l'original. Un manuscrit qui a été écrit en Perse en 918 et qui a été transporté dans la Crimée au 12e ou 13e siècle, contient les livres des derniers prophètes, et mérite également d'être examiné avec soin. La philologie et la paléographie gagneront à l'étude de tous ces trésors scientifiques. Ils fourniront une preuve certaine, que le Judaïsme, parmi les Karaim ou Juifs de la Crimée, a eu un développement particulier dans les deux directions de la religion et de la vie politique, et dont le centre n'était pas en Palestine ou à Babylone, terre classique du Talmudisme, mais en Perse. C'est de ce dernier pays qu'ils sont venus sur les bords de la mer Noire en passant par le Caucase. Dans tous ces manuscrits, on trouve à la suite du texte une foule de remarques fort curieuses sur le donataire et la synagogue à laquelle la donation a été faite, quelquefois aussi des allusions aux grands événements contemporains.

Dans une de ces notes qui date de la première moitié du dixième siècle, on parle de la première apparition des Juifs talmudistes dans la Crimée, qui avait eu lieu vers la même époque. Or, il résulte de ce passage que les Karaim ou Juifs de la Crimée n'avaient alors aucune connaissance du Talmud, qu'aucune tradition parmi eux ne disait qu'ils eussent divorcé avec le Talmud ou vécu en guerre avec lui, mais qu'ils s'en étaient toujours tenus strictement au texte de la Bible, comme le font encore maintenant leurs frères de l'Asie centrale, de la Chine et du Thibet. L'auteur y exprime, sans aucun sentiment d'hostilité, son étonnement et ses scrupules à l'égard de la

nouvelle doctrine (le Talmud), et la recommande à la justice et à la sagesse de la providence. C'est là une preuve incontestable que les Karaim d'alors, loin de se considérer comme une secte separée du reste des Juifs, étaient restés tout-à-fait Juifs et dans leurs sentiments et dans leur caractère, et, fiers d'avoir conservé parmi eux le vieux Judaïsme dans toute sa pureté, ils regardaient au contraire les Talmudistes comme des apostats. Aujourd'hui pourtant, on ne peut guère les considérer que comme une secte.

Je dirai encore un mot sur quatre manuscrits que j'y ai vus et qui contiennent une partie des livres de Moïse. Le texte de chaque manuscrit est suivi de l'acte de donation qui constate qu'on en avait fait abandon en faveur de la synagogue des Chasares de Solchat (aujourd'hui Starikrim), en 965. Ce fait vient également à l'appui de mon assertion, que la religion des Chasares était un Judaïsme positif, avec des temples, des prêtres et un culte régulier. Il démontre en outre que les synagogues des Chasares florissaient déjà avant l'arrivée des Talmudistes dans la Crimée. Il faut songer encore que les Chasares, peuple demi-nomade et excessivement jaloux de sa liberté, ne se seraient jamais soumis au joug de fer du rabbinisme, que le divin fondateur de notre religion appela lui-même un joug intolérable. On peut supposer que l'intrusion des Talmudistes et les discordes qui ne tardèrent à éclater entre eux et les partisans de la pure doctrine biblique, avaient préparé la défection des Chasares qui renoncèrent au Judaïsme et dont les uns embrassèrent le Mahométisme et les autres le Christianisme, en se dispersant parmi d'autres peuples.

D'après ce que nous venons de dire, on sera forcé de reconnaître que les Karaim de la Crimée, de même que leurs colonies en Russie et en Pologne, sont les véritables descendants de ces Juifs qui, à une époque fort ancienne et qui remonte bien au-delà de la captivité babylonienne, s'étaient séparés de leurs frères et, du fond de l'Asie centrale, étaient venus s'établir au pied du Caucase, dans la

Crimée et ailleurs. A quelle époque ont-ils adopté la langue tartare? On l'ignore. Seulement on sait que cette langue a été de bonne heure fort répandue en Orient. Au neuvième siècle, beaucoup de districts dans la Crimée avaient déjà des noms tartares.

Les Karaim sont restés tout-à-fait étrangers au développement postérieur et à l'histoire des Juifs de la Palestine; l'avénement du christianisme leur fut long-temps inconnu; ils ne partagèrent ni les désastres ni la corruption des moeurs des autres Juifs pendant leur décadence, et comme ils n'avaient aucune haine contre les Chrétiens et les Mahométans, ils n'avaient jamais été traités par eux avec haine ou mépris. Ils ont su gagner l'estime des populations parmi lesquelles ils se sont établis, par leur grande moralité, leur fidélité et leur respect pour les autorités des pays où ils vivent, et leur conduite affable, bienveillante et honnête vers tout le monde. Leurs supérieurs leur donnent toujours les plus grands éloges, et on ne se rappelle pas un seul cas où un Karaim aurait été condamné par un tribunal pour quelque grand crime. Ceci explique, pourquoi ils jouissent en Russie de tant de grands priviléges, que le gouvernement leur a accordés ou confirmés, et dans lesquels les Juifs talmudistes n'ont aucune part. Un rescrit de l'impératrice Catherine II, du 18 Janvier 1795 dit: „Les Caraïtes domiciliés dans le gouvernement tauride seront affranchis désormais des doubles impôts et paieront à l'avenir les mêmes impôts, que les marchands et les bourgeois. Ils auront en même temps le droit de pouvoir acquérir des immeubles, mais il leur sera défendu de recevoir des Juifs rabbinistes dans leurs communes."

Après avoir pris congé de notre bon et complaisant Rabbin Beim, nous remontâmes à cheval et quittâmes Tschufutkalé pour redescendre vers Baktschiserai où nous voulions dîner. En attendant l'heure du repas, nous passâmes notre temps à parcourir la ville. Pour la première fois de ma vie, j'avais sous les yeux le spectacle d'une ville tartare, car Baktschiserai présente déjà une physionomie

tartare assez prononcée. Les artisans sont distribués dans les différents quartiers selon le genre de leur métier. On voit chaque ouvrier assis dans sa boutique, qui est ouverte du côté de la rue, et occupé de son travail. Les rues ne sont pas larges, les maisons s'étendent peu en longueur et n'ont pas de fenêtres. A leur place, on voit sur toute la façade des volets, qui sont fermés durant la nuit, et qu'on ouvre tous les matins de telle façon, que la partie supérieure est enlevée ou se redresse, tandis que la partie inférieure en se baissant avance dans la rue et s'appuyant sur une barre, qui y est attachée à cet effet, forme une table. Alors le regard pénètre dans toutes les parties de la maison qui ressemble assez à un petit théâtre! Ici, par exemple, vous voyez une boulangerie où quelques jeunes apprentis sont occupés à pétrir la pâte, tandis que le boulanger se tient debout devant son fourneau où un grand feu est allumé. Plus loin, vous remarquez une vingtaine de petites maisons rangées à côté les unes des autres. Ce sont encore autant de théâtres en miniature, où les rôles sont distribués entre un maître tailleur, ses compagnons et ses apprentis. Il ne faut pas une grande dose d'imagination, pour y reconnaître à l'instant Wurm dans le rôle du tailleur Fips! — Les tailleurs tartares ont exactement les mêmes manières que leurs respectables confrères de l'Europe. C'est la même attitude gracieuse, quand ils travaillent, la même allure, la même fatuité dans les gestes etc. D'un autre côté, il y a une série de maisons habitées par des couteliers. Le maître de la maison, debout devant sa forge qui est ouverte, bat le fer à coups redoublés. A côté de lui est une table à repli sur laquelle il a mis en vente les produits de son industrie. Vous y trouvez un beau choix de couteaux et d'autres instruments de fer et d'acier. Nous profitâmes de l'occasion pour faire quelques emplettes, car les couteaux qu'on fabrique dans cette ville, sont excellents, et les Tartares s'en servent pour se faire la barbe, sans mettre du savon, et en mouillant seulement la peau avec de l'eau froide! — Ensuite nous entrâmes dans un café tartare. Ces établissements ont du

côté de la rue des galeries couvertes, où les habitués de la maison sont assis, fumant leur pipe et prenant du café. Quant à nous, nous aimions mieux nous installer dans l'intérieur du café. Au moment où nous y entrâmes, un Tartare vint à nous pour nous présenter des pipes de terre et du feu; c'est là un service qu'on vous rend gratis et qui est le signe symbolique de l'hospitalité qu'on vous offre. Nous prîmes place sur un divan qui ne se recommandait guère par sa propreté, et demandâmes du café. On nous le versa dans de petites tasses de porcelaine telles qu'on en voyait en Europe, il y a soixante ans. On le prend sans lait et sans sucre. Ce café, du reste, est préparé de manière que la décoction reste mêlée avec la substance qu'on a d'abord réduite en une poudre très-fine. Nous lui trouvâmes un goût détestable. Cependant on m'a assuré qu'on s'y habitue bientôt, et qu'alors on le trouve délicieux. — Un silence morne et triste régnait autour de nous. Les Tartares étaient assis sur leurs divans le long des murs, sans sortir de leur immobilité, à moins que ce ne fût pour prendre soin de leurs pipes ou pour boire leur café. Le Tartare, quoique grand parleur dans la rue et dans sa boutique, n'ouvre pas la bouche au café où il va seulement pour se reposer et non pour causer, comme c'est l'habitude en Europe. Des Bohémiens entrent souvent dans les cafés, pour y jouer sur leurs instruments, et le soir il se présente quelquefois un homme qui amuse la société, en débitant des contes. Pendant que cet homme fait ses récits, tous les autres gardent le plus profond silence, fument et prêtent l'oreille!

Les Tartares tiennent de l'impératrice Catherine II le privilége d'habiter seuls Baktschiserai, sans qu'il soit permis à aucun Russe, excepté peut-être quelques employés du gouvernement, d'y fixer leur demeure. En 1831, la population de cette ville se composait des éléments suivants: *)

---

*) Ces données sont puisées dans un traité qui a pour titre: Baktschiserai à l'époque du choléra, 1831, par Pierre de Köp-

Nationalité.	Nombre des maisons.	Nombre des âmes.		
		hommes	femmes	total
Tartares	1650	4164	3740	7904
Karaim	212	492	617	1109
Bohémiens, dans le village qui est situé aux portes de la ville	237	608	530	1138
Grecs	138	427	461	888
Arméniens . . .	14	54	49	103
Russes	21	46	60	106
Etrangers européens	1	2	1	3
	2273	5793	5458	11251

pen. Ce traité a paru dans „le Mercure russe, Pétersbourg, 1831. Vol. I.“ L'auteur de ce traité avait été envoyé à Baktschiserai, pour y diriger la police sanitaire qui avait pour mission de combattre les progrès du cholera. Il est fort intéressant d'y étudier les moeurs et coutumes des Tartares, ainsi que la nature de leurs idées, que l'auteur eut l'occasion de connaître pendant son séjour au milieu de ce peuple. Monsieur de Köppen, en arrivant, fit convoquer les mollahs et les principaux habitants de Baktschiserai, pour délibérer avec eux sur les mesures à prendre pour opposer une digue aux progrès de l'épidémie. Ceux-ci s'expliquèrent d'abord sur les enterrements. Le gouvernement, dirent-ils, nous a donné l'ordre d'enterrer à la fois et en commun, tous ceux qui seraient morts dans un même jour; mais c'est là une chose qui choque nos idées religieuses. Il faut sept hommes, ni plus ni moins, pour conduire le corps d'un homme décédé à sa dernière de-

Le nombre des ouvriers était de 539, dont 374 maîtres et 165 compagnons. La ville renfermait 9 églises principales consacrées au culte tartare (Dshami), 28 mai-

meure, et s'il n'y a pas moyen de réunir sept prêtres, ce nombre doit être complété par des laïques. — Il y avait encore un point capital dont il fallait tenir compte. Les Tartares, comme nous autres Européens, ont la coutume de laver leurs morts, avant de les enterrer. Dans l'accomplissement de cette cérémonie, ils suivent un ancien usage dont ils ne s'écartent jamais sous aucun prétexte. Dans un lieu écarté de la maison, on creuse une espèce de fosse de peu de profondeur (d'un pied et demi à-peu-près), ensuite on couvre cette fosse d'une planche percée de trous, sur laquelle on étend le corps du défunt. — La quantité de l'eau qu'on emploie, est fixée par la loi. Les Tartares regardent cette cérémonie comme un baptême que le défunt reçoit après sa mort. — Or, la question qui se présentait tout naturellement, était celle de savoir si l'on devait permettre à des personnes qui se portaient bien, de laver ainsi les corps de ceux qui étaient morts du cholera? — Les Tartares déclarèrent qu'ils ne pouvaient pas laisser tomber la coutume, mais qu'après avoir soumis la chose à un mûr examen, il s'était présenté un certain nombre de personnes, des sophus (moines) et des femmes, qui mues par un sentiment religieux et bannissant de leur âme toute crainte de la mort, s'étaient montrées prêtes à se charger de tout, et à se faire recevoir au nombre des Mortus (?) — Ainsi que les Tartares, les Karaim exprimèrent leur aversion pour les hôpitaux publics; et de même que le clergé tartare avait déclaré qu'il n'y avait pas, parmi leur nation, un seul homme qui y mettrait un membre de sa famille ou même le moindre de ses domestiques, de même les chefs des Karaim assurèrent, que ceux-ci étaient presque tous tombés malades, quand ils avaient entendu parler du conseil que Mr. de Köppen avait donné de consacrer une maison particulière au traitement des malades! — „Mais qu'est-ce donc que le cholera? Est-ce que tu l'as vu?" demanda un habitant de la Petite-Russie à un compatriote revenu depuis peu des bords du Don. — „Sans doute," répondit celui-ci. „Mais enfin, quelle figure a-t-il donc?" — „C'est une femme en bottes rouges, qui marche sur l'eau en poussant continuellement des soupirs."

sons de prière (metschet). La population tartare se divise en 34 paroisses (mahalleh). Les jours de fête, le service ne se célèbre que dans les églises principales; tandis que les jours de travail, il a lieu dans les autres églises. Chaque dshami est desservi par 9 Chatipe (grands-prêtres) et chaque metschet par 28 effendis (prêtres ordinaires). Les uns et les autres sont appelés d'un nom commun Iman (prêtres des paroisses) ou Ulema (prêtres). Masin répond assez à notre diacre; à Baktschiserai il y en avait 53, auxquels on devait ajouter 28 Chaime ou sacristains. Le nombre total des hommes voués au culte s'élevait à 185. Puis, il y avait encore un nombre à peu près égal de femmes revêtues d'un caractère sacerdotal.

Maintenant, si nous considérons la masse de la population, nous trouvons que le sexe masculin surpasse de beaucoup, en nombre, le sexe féminin: la différence est à peu près de dix pour cent. Chez les Karaim, il paraît n'en être pas de même; cependant il faut remarquer, que la plupart d'entre eux ont leurs boutiques à Baktschiserai, tandis que leurs familles demeurent à Tschufutkalé, d'où elles viennent, tous les matins, à Baktschiserai; elles y passent la journée, et reprennent, vers le déclin du jour, le chemin de Tschufutkalé.

La ville, agréablement située dans une vallée, qui descend en pente, entre des rochers, est entourée de magnifiques jardins, qui présentent à l'oeil la plus riche végétation. La partie principale de la ville est formée par une longue rue, divisée en deux moitiés par le palais des Khans. Le reste se compose de quelques petites rues qui s'embranchent dans la grande. On voit, en outre, un grand nombre de bâtiments, hors de la ville, au milieu des jardins habitées, en grande partie, par les riches, qui exercent une industrie qui leur permet de fuir le bruit de la ville. Vue de dehors, la ville offre un air pittoresque et imposant; ce qui contribue surtout à la faire paraître fort étendue, ce sont les nombreux minarets avec leur forme élancée et mignonne, qui s'élèvent de tous côtés; il y en a, si je ne me trompe, plus de trente. Ajoutez à

cela, que chaque maison est surmontée d'une cheminée qui a souvent dix pieds de hauteur, et qui est chargée des plus jolis ornements architectoniques, et vous avez une idée du bel effet que doit produire l'ensemble. L'oeil se promène avec un charme infini sur cet océan formé par d'innombrables flèches grandes et petites.

Après avoir achevé notre dîner, nous nous mîmes en chemin, pour visiter le palais et les jardins des Khans. Ce que nous y vîmes, était bien au-dessous de l'idée que nous nous en étions formée. Tout y était vaste, sans qu'on pût découvrir la moindre trace d'une véritable grandeur dans le style. La plupart des corridors et des galeries, il est vrai, brillaient d'une foule d'ornements disposés avec art et dans un goût particulier, un grand luxe régnait dans les appartements, on respirait partout un air embaumé et tout-à-fait oriental, mais au milieu de cet éclat, l'oeil était choqué par l'absence de toute beauté, de toute noblesse dans les proportions. Tous les grands édifices de l'Orient, dont l'origine ne remonte pas au-delà d'un millier d'années, présentent le même caractère mesquin. L'architecture colossale, telle qu'elle existait sous le gouvernement des anciens despotes de l'Orient, a péri depuis bien long-temps.

Beaucoup de voyageurs ont déjà fait la description de la résidence des Khans; celle de Kohl mérite d'être recommandée, à cause de l'exactitude des faits et de la clarté du style. Je m'abstiendrai donc ici d'en donner une nouvelle, et je me bornerai à quelques observations générales sur les Tartares et leur empire.

Les Tartares ne sont pas le premier peuple, qui ait habité la Crimée. C'est à la suite des grandes expéditions des Mongoles, sous Dschingiskhan, qu'ils sont venus dans

ce pays, où ils occupèrent tout d'abord le Sud, tandis que d'autres hordes de leur nation continuèrent leur vie nomade dans le Nord de la presqu'île et dans les steppes qui s'étendent au Nord de la mer Noire et de la mer d'Asow. Les premiers habitants que nous y rencontrons, au moment où les ténèbres de l'histoire commencent à se dissiper, sont les Cimmériens, probablement les mêmes que les Tauriens des siècles postérieurs; enfin vinrent les Grecs qui fondèrent des villes florissantes sur les côtes de la mer. A l'époque de la grande migration des peuples, les Goths, peuple de race germanique, s'emparèrent d'une partie de ce pays. Encore au quinzième siècle, on parlait d'un duché et évêché Gothie *). Les Huns sont mentionnés également comme ayant habité ce pays.

Plus tard, les Génois s'emparèrent des ports, ainsi que de toute la côte méridionale et s'y maintinrent pendant deux siècles entiers. Enfin, leurs villes tombèrent entre les mains des Turcs, qui en restèrent les maîtres jusqu'à l'an 1774. Toutes ces nationalités ont péri ou se sont confondues avec celle des Tartares: on cherche inutilement les traces des Tauriens, des anciens Grecs, des Scythes, des Huns et même des Goths. Les Génois et les Turcs ont disparu également. Mais sous la domination tartare, on vit arriver en foule les Juifs, les Arméniens et les Bohémiens, ces peuples eternellement vagabonds, qui forment encore aujourd'hui une partie notable de la population. Sous le gouvernement russe, les Grecs modernes, les Russes, les Bulgares, les Arnauts et les Allemands ont formé des établissements fort nombreux dans ce pays.

---

*) Le nom de Gothie comme Eparchie ou archevêché dépendant du patriarche de Constantinople, a duré jusqu'au 17e siècle, où enfin cet archevêché fut supprimé. Pierre de Köppen vit, dans l'église de Biasala, une inscription, qui constatait, que cette église avait eu pour fondateur Constantius archevêque de Gothie. Voyez: Les Archives publiées par Erman, 1842. Livraison I. pag. 111.

Les Tartares de la Crimée ont-ils conservé, dès le commencement, leur sang pur de tout contact avec la race mongole, ou le sang et la physionomie mongoles ont-ils disparu, chez eux, par suite de leurs croisements avec les Goths, les Grecs, les Génois, les Turcs et les Tscherkesses? C'est là une question fort difficile à résoudre. Ce qui est certain, c'est que dans ce moment la structure de leur corps n'offre plus rien de mongole, et qu'au contraire, nous découvrons en eux tous les caractères de la race caucasienne. Un noble maintien et une physionomie agréable les distinguent de leurs frères et voisins, les Tartares Nogaï, chez lesquels on ne saurait méconnaître un fort mélange de sang mongole.

L'histoire des Mongoles et des terribles bouleversements que ce peuple a produits dans notre hémisphère, est encore entourée de ténèbres. Deux races, celle des Mongoles et celle des Tartares, formèrent la base de la puissance de Dschingiskhan. Tout porte à croire, que ce conquérant lança la première dans les directions de l'Est et du Sud, et l'autre dans celles de l'Ouest et du Nord. Toujours est-il, qu'après l'affermissement de sa domination, nous ne rencontrons presque pas de peuples mongoles en Europe (à l'exception des Kalmouks, qui étaient en fort petit nombre), mais seulement des tribus tartares. De ces Tartares, il en est resté un grand nombre en Europe, qui y ont fondé des établissements.

Après la mort de Dschingiskhan, son vaste empire fut divisé en six états principaux, dont l'un, situé en-deçà de la mer Caspienne, renfermait les provinces conquises en Europe. C'était l'empire de Kiptschak, dont les princes avaient pris le titre de Khans de la horde d'or, et qui fut divisé plus tard en trois royaumes: Kasan, Astracan et la petite Tartarie ou la Crimée.

Le siège de la horde d'or disparut, les royaumes d'Astracan et de Kasan furent conquis par les armes Moscovites, et de tout cela il n'en subsista que le royaume des Tartares de la Crimée, qui disparut à son tour, il y a 60 à 70 ans.

Les Khans de la Crimée, à partir du quatorzième siècle, étaient sortis, sans interruption, de l'illustre famille des Girei ou Geray, dont tous les membres prétendent descendre, en ligne directe, de Dschingiskhan, ce qui, du reste, est assez probable.

Au 15e siècle, il avait éclaté, dans l'empire de Kiptschak, de grands troubles occasionnés par les princes qui se disputaient la couronne. Menghli Girei Khan, dont les prétentions étaient les plus fondées, fut chassé de l'empire. Il chercha d'abord un asyle chez les Génois de Mancup, et s'adressa plus tard au grand conquérant de Constantinople, le sultan Mahomet II, pour lui demander du secours contre ses ennemis. Celui-ci lui promit de le remettre sur son trône, à condition qu'il se déclarerait vassal de la Porte. Menghli y consentit et fut remis en possession de son empire avec le secours de Mahomet.

On croit généralement en Europe que Méhémet-Ali, sultan d'Egypte, doit nécessairement, tôt ou tard, se soustraire à la suzeraineté de la Porte, et faire de l'Egypte un royaume indépendant, qu'un vassal aussi puissant ne peut être maintenu dans aucune espèce de soumission, quelque faible qu'elle soit. Pour ma part, je pense que Méhémet-Ali est trop bon politique, pour entretenir un pareil rêve. Il peut avoir conçu le projet (surtout après la bataille de Nisbib) de monter sur le trône de Constantinople; jamais il ne voudra être roi indépendant en Egypte! Tant que les provinces qu'il gouverne, resteront réunies à l'empire turc, il participera à toutes les garanties que la politique des puissances de l'Europe est forcée d'accorder à ce dernier: roi indépendant et isolé, son trône chancelerait et deviendrait, à la première occasion, la proie de quelque ennemi intérieur ou extérieur. Que l'exemple des Khans de la Crimée puisse être une leçon pour lui! Ceux-ci, par suite de leur propre demande et grâce aux machinations du cabinet de St. Pétersbourg, cessèrent d'être les vassaux de la Porte, et furent déclarés princes indépendants par un article du traité de paix, qui fut conclu,

en 1774, entre la Russie et la Porte: dix années plus tard, c'en était fait du Khanat de la Crimée.

Les rapports qui existaient entre le sultan comme suzerain et le Khan de la Crimée comme vassal, avaient un caractère assez singulier, et reposaient sur une convention particulière, que Mahomet avait conclue avec Girei*). En vertu de cette convention, le sultan avait le droit de nommer et de destituer les Khans, mais il était tenu de les choisir parmi les princes de la maison Girei. Il y était dit encore que le sultan, sous aucun prétexte, ne pourrait punir de mort un prince de cette maison. Les pays du Khan seraient un asyle sûr et inviolable pour tout le monde. Dans les mosquées, après avoir dit la prière pour le salut du sultan, comme chef des croyants, on dirait encore celle pour le salut du Khan. Chaque demande que le Khan adresserait au sultan, lui serait accordée, jamais il n'essuierait un refus! A l'armée, le Khan aurait le droit de faire porter devant lui 5 queues (on en porte 6 devant le sultan). Il y eut de longs débats sur ce dernier point; le Khan insista sur 6 queues, le sang de Dschingiskhan étant aussi sacré, disait-il, que celui d'Osman; mais voyant que le sultan resta inébranlable dans son refus, il se contenta de cinq. En temps de guerre, la Porte serait obligée de payer, tous les ans, au Khan la somme de 150 bourses (84,300 fl.) pour l'entretien de sa garde, et celle de 80 bourses (44,960 fl.) au Mirsa Kapikulis pour l'entretien de la sienne.

Le pouvoir du Khan et son influence à la cour de Constantinople étaient immenses. Lorsqu'au commencement du 18e siècle, le Khan Dewlet Girei était allé présenter ses hommages au Grand-Seigneur, étant déjà sur le point de monter à cheval pour partir, il s'arrêta brusquement, avec un pied dans l'étrier et l'autre appuyé sur le sol. Le sultan, qui s'en était aperçu, lui fit demander,

*) Peyssonels est le premier qui en parle, dans son: Traité sur le commerce de la mer Noire, 1787.

ce qui retardait ainsi son départ? Le Khan répondit qu'il ne partirait pas, avant qu'on ne lui eût apporté la tête du grand-vizir, Méhémet-Bacha. — Sa demande lui fut accordée sur le champ: le sultan donna l'ordre de trancher la tête au grand-vizir, et de l'envoyer au Khan! — Nous citerons encore un autre fait qui peut servir de pendant au premier: Le vice-roi Méhémet-Ali étant allé, il y a long-temps, rendre visite au sultan à Constantinople, il eut le crédit d'obtenir la grâce d'un ministre qui avait été condamné à mort, et de le faire réinstaller dans toutes ses dignités! Telle est la différence des moeurs dans le 18e et dans le 19e siècle, même en Turquie!

Chaque fois que le Khan vint à Constantinople, il fut traité comme un roi. Le vizir, entouré des plus illustres personnages de l'empire, vint le recevoir à la porte de la ville, dans laquelle le Khan fit ensuite une entrée solennelle. Il jouissait du droit de s'asseoir en présence du sultan, et de prendre le café avec lui; son turban était alors orné de l'agrafe, comme celui du Padischah.

Une tradition fort remarquable, et qui était fort accréditée parmi les Turcs et les Tartares, disait qu'en cas de décès du dernier rejeton de la maison d'Osman, le gouvernement de tous les Turcs et Tartares passerait aux descendants de Dschingiskhan, et nommément à la maison Girei.

Le Khan resta vassal du sultan jusqu'en 1774, et, jusque là, la Turquie avait possédé dans le Khanat de la Crimée un boulevard formidable contre la Russie et la Pologne. Dans la paix que la porte conclut, dans la même année, avec la Russie, elle reconnut la souveraineté et l'entière indépendance du Khan. En 1783, le Khanat fut définitivement incorporé à la Russie. Le Khan qui régnait alors, eut une pension. Le dernier de ses descendants, qui existe encore, Kerim Girei, a vécu long-temps en Angleterre, où il a embrassé la religion chrétienne.

A côté de la ligne directe de cette maison, il y avait encore plusieurs lignes collatérales, dont les descendants vivent encore, à ce qu'on prétend, dans la Crimée, comme simples gentilshommes tartares.

On ne saurait dire au juste, quelle était l'étendue du Khanat; la limite qui séparait cet empire de la Russie, flottait continuellement dans les steppes. Le pouvoir du Khan n'avait jamais été bien établi dans le Caucase, et avait été, très-souvent, contesté par les Tscherkesses. Cependant, il est permis de croire que cet empire surpassait, en étendue, la monarchie prussienne, sans être aussi peuplée qu'elle. Toutefois, il ne faut pas croire non plus que sa population ait été excessivement faible, puisqu'on dit, qu'en cas de besoin, à un signe du Khan, deux cents hommes montaient à cheval pour combattre.

Les revenus ordinaires du Khan étant si peu considérables, on s'étonne naturellement, qu'il ait pu subvenir à tous ses besoins. Mais il faut se rappeller, qu'il n'avait aucune armée à solder, que le nombre des fonctionnaires publics était trés-minime, et qu'on lui accordait une large part dans le butin qu'on faisait pendant la guerre. Peyssonel, loc. cit., nous donne, d'après des actes officiels, l'état des finances des derniers temps; il ne sera pas sans intérêt, d'en faire connaître ici le résumé.

1)	Les péages turcs et les salines de Guslevè donnaient un rapport de .	50,000 piastres
2)	Les péages et les salines d'Orkapi et la monnaie	30,000 „
3)	L'Hetman de Dubussar payait un tribut de	8,000 „
4)	Le commandeur de Jali payait une espèce de fermage des impôts, à la manière des pachas turcs . . .	15,000 „
5)	Le commandeur de Kawchan, de même	4,000 „
6)	Les cens en miel, c'est-à-dire les tributs des Hospodars de Moldavie et de Valachie	12,000 „
7)	Les péages de Caffa	2,000 „
8)	Les apanages que la cour de Constantinople lui payait	6,000 „
		127,000 piastres.

Cette somme équivalait, à cette époque, à 400,000 livres ou 100,000 risdales.

On a quelque peine à comprendre, comment le Khan, avec de si faibles moyens, a pu entretenir sa cour, payer ses employés, sa garde etc.; mais, outre ces revenus réguliers, il en touchait bien d'autres, qui avaient un caractère tout-à-fait oriental. Il héritait de la fortune de tout gentilhomme qui mourait sans laisser d'héritiers au septième degré. Tous les ans, il recevait des cadeaux, qui lui étaient envoyés par tous les grands de l'empire turc, et surtout par les Hospodars de Valachie et de Moldavie; car le crédit, dont le Khan jouissait auprès du sultan, était tel, qu'un mot de sa part suffisait pour perdre ceux d'entre eux qui avaient eu le malheur d'encourir sa disgrace. Plusieurs puissances étrangères, telles que la Russie, la Pologne, l'Autriche, même la France et l'Angleterre, lui faisaient des dons annuels. Et puis, le riche butin qu'on faisait chez les ennemis, lui fournissait les moyens de faire face aux dépenses extraordinaires.

Dans ses correspondances avec les puissances étrangères, le Khan se donnait le titre suivant: Nous, par la grâce de Dieu N. Girei, empereur des Tartares, des Tscherkesses et de Daghestan. Le titre de sultan appartenait à tous les princes de sa maison. On ne les tenait pas enfermés, comme les fils de la maison Osman, ils jouissaient au contraire d'une liberté pleine et entière; ils recevaient du Khan tout ce qu'il leur fallait pour leur subsistance, et touchaient, en outre, une pension annuelle, que la Porte leur payait. Leur personne était inviolable. Le Khan ne pouvait, sous aucun prétexte, les faire mettre à mort. Ils avaient recours à mille expédients, pour extorquer de l'argent, surtout aux pachas turcs. C'est pourquoi un proverbe turc ou tartare dit: Crains un sultan, dès qu'il est grand comme le manche d'un fouet.

Nous avons déjà dit, qu'à côté de la souche principale de cette maison, il existait plusieurs branches collatérales, mais la loi les excluait du trône, tant qu'un membre de la race principale serait en vie. Dans le cas où

celle-ci s'éteindrait, on devait choisir le nouvel empereur dans une des branches collatérales.

La plupart des fils du Khan, ainsi que tous les autres princes de cette maison, étaient envoyés, en très-bas âge, en Circassie, pour y recevoir leur éducation, dans la maison de quelque noble, qui se sentait toujours très-flatté d'un pareil honneur. Les jeunes princes y trouvaient une bonne occasion d'apprendre à fond le métier des armes, dans les expéditions éternelles des Tscherkesses.— Ils y montraient toujours beaucoup de bravoure, de fierté et de grandeur d'âme. Jamais on ne les vit amasser et surveiller des trésors. Ils employaient tout leur bien pour faire des libéralités. Un sultan n'avait, la plupart du temps, qu'un seul costume, qu'il mettait tous les jours et qu'il abandonnait à un de ses gens, dès qu'il se vit assez riche, pour en acheter un autre. Chaque nouvel habit avait son prétendant, pour le moment où le sultan le quitterait. Si quelqu'un leur conseillait d'économiser leur bien, pour ne pas se trouver privés de ressources dans des cas urgents, ils répondaient: A-t-on jamais vu un prince de la maison des Girei mourir de faim?

Quant aux filles du Khan, on les donnait en mariage à des gentilshommes illustres par leur rang et leur bravoure. On ne tenait pas compte de la fortune du futur, la dot de la princesse étant toujours assez considérable pour l'enrichir. Le docus-docusleme, ou le neuf fois neuf, faisait partie de la dot. Il consistait en 9 + 9 fourrures, 9 + 9 habits, 9 + 9 matelats couverts d'étoffes d'or, d'argent et de soie, 9 + 9 couvertures et 9 + 9 draps de lit.

Les Khans n'avaient jamais des épouses légitimes, et vivaient avec des esclaves tcherkessiennes et georgiennes, qui n'exerçaient aucune espèce d'influence, et qui étaient peu estimées, même de leurs enfants.

L'organisation politique, ainsi que les institutions civiles de l'empire tartare, présentaient une analogie frappante avec celles des peuples romano-germaniques du moyen-âge; comme chez ces derniers, tout y avait pour base le système féodal. Nous ne trouvons rien de sem-

blable parmi les autres peuples de l'Orient qui vivent sous un gouvernement despotique. C'est un phénomène extraordinaire, que l'histoire n'a pas encore expliqué.

Les Tartares avaient avec les Turcs une origine commune; ils professaient la même religion qu'eux; depuis des siècles, les deux peuples avaient été liés par des rapports politiques, et pourtant ils offraient le plus frappant contraste dans tout ce qui regardait leurs institutions civiles et leur organisation politique. Les Tartares n'avaient jamais été en contact avec les peuples romano-germaniques, dont ils étaient séparés par une si grande distance, et contre lesquels ils entretenaient une haine invétérée, que la diversité de leurs religions avait engendrée. Malgré cela, il est impossible de méconnaître la plus parfaite analogie dans les institutions des deux races. Quelle en est la cause? C'est absolument comme si les Tartares et les peuples romano-germaniques avaient puisé à la même source les principes qui étaient devenus plus tard la base de leur vie sociale.

Le pouvoir du Khan des Tartares n'était rien moins qu'absolu, parce qu'il était fort limité par les grands de l'empire, c'est-à-dire les hauts fonctionnaires et la noblesse du pays.

Le premier en rang après le Khan, était le Kalga; c'était une espèce de vice-roi ou de majordome. Après la mort du Khan, il gouvernait l'empire, jusqu'à ce que le sultan eût nommé son successeur. A l'armée, il avait le commandement, quand le sultan ne commandait pas en personne. Il possédait en propre une principauté, qui avait pour capitale la ville d'Akmeschid, où il avait fixé sa résidence. Il avait une cour, semblable à celle du Khan, avec un vizir et d'autres hauts fonctionnaires, qu'il réunissait tous les jours en divan. C'est à ce divan qu'on en appelait des jugements des Kadis (juges). L'examen des affaires criminelles de la principauté du Kalga appartenait également au divan. Mais le Kalga n'avait pas le droit de rendre un arrêt de mort. Lorsqu'un criminel avait encouru la peine capitale, le Kalga devait envoyer

les détails du fait au grand divan du Khan, et le Khan confirmait alors, en personne, la sentence du mufti. Le Kalga jouissait d'une dotation de revenus qu'il tirait de certains péages et salines, et recevait, des princes de la Moldavie et de la Valachie, un tribut, qui était un peu moindre que celui que ces mêmes princes payaient au Khan. Il levait une capitation sur les Chrétiens de son pays, et y exerçait tous les droits de la souveraineté.

La seconde dignité de l'empire était celle du Nuradin. C'était lui qui devait remplacer le Kalga dans le gouvernement de l'empire, dans le cas où le Khan et le Kalga seraient morts à une même époque. Jouissant, comme le Kalga, d'une dotation de revenus, il n'avait pas de pays à gouverner, ni de pouvoir judiciaire à exercer. Seulement, lorsqu'il commandait l'armée, en l'absence du Khan et du Kalga, son Cadi y exerçait la fonction de suprême juge. Au reste, il avait également sa cour avec un vizir, mais sans divan.

La troisième dignité de l'empirè était celle de l'Orbei du gouverneur d'Orkapi. Après lui venaient en rang les trois Séraskiers des trois grandes hordes des Tartares-nogaï, dont chacun réunissait, dans sa province, les qualités de vice-roi et de chef militaire. Chacun avait, comme le Khan, sa cour, son vizir et son divan, qui jugeait, sans appel, tous les procès civils et criminels du peuple. Les nobles (Mirsas) n'étaient pas soumis à la juridiction des Séraskiers: ils avaient le droit de porter leurs affaires devant le grand divan du Khan. Seulement, quand il s'agissait d'un crime capital, ils étaient jugés par le divan du Séraskier, comme les gens du peuple. Chaque maison ou tente payait au Séraskier de la horde un piastre, chaque aul (village) lui donnait une brebis. Au moment où il entrait en charge, toute la horde lui fournissait 500 boeufs, avec la dîme du blé, si l'on en cultivait.

Ces six grands dignitaires étaient à la nomination du Khan. Le Kalga était confirmé dans sa position par la Porte, qui, à l'occasion de son installation, lui envoyait, en signe d'honneur, une magnifique robe fourrée, avec une

gratification de 2000 sequins. Lorsque le Khan nommait le Kalga ou le Nuradin, il était tenu de le choisir parmi les membres de la maison royale; pour l'Orbei, il était libre de le prendre dans la maison royale ou dans la maison Chirin. Les trois Séraskiers devaient appartenir à la haute noblesse.

Le mufti, ou chef de l'église, avait son rang immédiatement après les princes royaux (les sultans) et le Cherin-Bey. Ses Setawas ou sentences judiciaires servaient de règle aux Cadis dans leurs séances.

Le Khan avait un grand-vizir, qui occupait auprès de lui à peu près la même place, que le grand-vizir du sultan tient auprès de ce prince, avec cette différence qu'il ne pouvait jamais, comme ce dernier, prendre le commandement de l'armée; c'était, par conséquent, une espèce de grand-chancelier. Il avait une dotation de revenus qui consistaient dans la dîme et la capitation de six villages, avec un intérêt dans les péages, dans la monnaie etc.

Outre les grands fonctionnaires que nous venons de nommer, il y en avait encore une foule d'autres, parmi lesquels nous citerons le Kazi-Asker ou juge suprême de l'armée, le Chasnadar-Bachi ou grand-trésorier de la couronne, le Defterdar ou contrôleur général, l'Achtagibey ou grand-écuyer, qui chaque fois que le sultan se rendait à la mosquée, lui tenait l'étrier, le Kilerdji-Bachi ou intendant de la maison royale, le Kuchedji-Bachi ou grand-fauconnier, le Divan-Effendi ou secrétaire d'état, le Kapedji-Bachi ou ministre des affaires étrangères etc.

Pour remplir une haute fonction quelconque, il fallait de toute nécessité, être mirsa (noble); il n'y avait d'exception à cet égard que pour celles du mufti, du Kazi-Asker et du Divan-Effendi, parceque ces trois charges ne pouvaient être remplies que par des hommes qui connaissaient la loi. La haute noblesse dédaignait, en général, ces emplois subalternes, et n'acceptait d'autre dignité que celle de Séraskier.

Les officiers de la cour n'avaient aucune espèce de rapport avec tous ces grands fonctionnaires dont nous

venons de parler; on remarquait parmi eux le Mechter-Bachi ou maître de la chapelle avec ses douze musiciens, dont les revenus consistaient dans une capitation qu'il levait sur tous les Bohémiens qui demeuraient dans le pays.

Le peuple tartare se divisait en trois classes: les nobles, les hommes libres et les affranchis. Le servage n'existait pas parmi eux. Tous les Tartares étaient libres; mais ils avaient bien des esclaves étrangers. C'étaient des prisonniers de guerre et leurs descendants, et des esclaves qu'ils avaient achetés aux nations étrangères: des Tscherkesses, des Abgases, des Georgiens, des Kalmouks et des prisonniers russes et polonais.

La noblesse avait une très-haute opinion de son mérite et jouissait d'une grande considération parmi le peuple qu'elle traitait de haut en bas. Les nobles regardaient le commerce comme une occupation indigne d'eux, et le métier des armes comme le seul honorable. Le duel n'était pas en usage parmi eux; un homme d'honneur, disaient-ils, ne doit exercer son courage qu'à la guerre; du reste, ils montraient toujours beaucoup d'égards les uns pour les autres; leur conduite était réglée par un cérémoniel très-sévère. La plus grande bienséance présidait à leurs réunions et festins où la place de chacun était marquée par son rang. Cependant, les jeunes gens y cédaient volontiers leurs places aux vieillards, même lorsque ceux-ci étaient d'un rang inférieur. Dans leurs noces, il leur était permis de boire des liqueurs, et même du vin. Lorsqu'un prince de la maison Girei (un sultan) y était invité, il avait sa place à une table particulière, où le maître de la maison le servait, tenant son bonnet sous le bras (comme tout cela européen! En Orient, on ne se découvre jamais la tête). Même au milieu de l'ivresse, on ne voyait jamais s'élever des querelles; dès qu'il en éclatait entre plusieurs personnes, elles étaient supprimées sur-le-champ par les autres convives, même par l'emploi de la force.

La noblesse (les Mirsas) se divise en deux classes: la haute et ancienne noblesse, qui était venue en Crimée à la tête de tout le peuple, et la noblesse inférieure, les

Kapikulis, qui comprenait ceux qui étaient devenus nobles parce que leurs ancêtres avaient administré de hautes charges.

La haute noblesse contenait seulement cinq familles, qui se subdivisent en une foule de branches. Chaque famille, dont le nom était toujours fort ancien, avait sa constitution particulière, sous un chef électif, le Bey (ordinairement l'homme le plus âgé de la maison), auquel tous les membres de la maison, même ceux dont les ancêtres avaient été divisés depuis plusieurs siècles en différentes branches, montraient un grand respect et une obéissance entière.

La principale de ces cinq familles était la famille Schirin, qui ne le cédait, en rang, qu'à la maison royale, et qui prétendait même avoir des droits plus fondés au trône que la maison Girei, puisque c'était un de leurs ancêtres qui, allié et non sujet de Dschingiskhan, avait, avec ses propres forces, conquis la Crimée. — Le Bey de cette famille jouissait d'une haute considération parmi les Tartares, qui le considéraient comme le gardien des lois de l'empire et des libertés du peuple. Il regardait comme le plus sacré de ses devoirs, de s'opposer à tout ce que le Khan ou le sultan auraient pu entreprendre contre les libertés du peuple en général ou des individus en particulier. L'histoire nous a conservé plusieurs exemples, qu'un Khan a été déposé sur une accusation du Schirin-Bey*).

*) Scadet-Girei-Khan s'était rendu coupable d'actes de cruauté envers le peuple, et avait, en outre, mécontenté la noblesse. Le Schirin-Bey Adje, après avoir réuni une armée de 20,000 hommes, ordonna au Khan de déposer sa couronne. Celui-ci obéit sans la moindre résistance. Le sultan ferma l'oeil sur cette affaire, et nomma un autre Khan. Celui-ci, qui s'appelait Méhémet Girei, n'eut pas le bonheur de plaire au Schirin-Bey, et fut aussitôt forcé par lui de quitter le pays. Alors, la Porte résolut, de châtier la noblesse rebelle. Elle offrit le trône au Kaplan Girei, s'il voulait se charger de l'exécution de la vengeance du sultan. Mais celui-ci répondit, qu'il était né

Aucun homme, dans tout l'empire, n'égalait le Schirin-Bey en considération et en puissance, quoique le Kalga et le Nuradin eussent le pas sur lui, non pas parce qu'ils exerçaient ces hautes fonctions, mais parce qu'ils étaient princes du sang. Dans le grand divan, le Schirin-Bey avait sa place immédiatement après celle des princes. — Le Schirin-Bey avait sa cour, absolument comme le Khan; il avait même son Kalga et son Nuradin, qu'il choisissait tous deux parmi les gentilshommes de sa famille. — La famille Schirin était souvent unie, par des mariages, avec la maison royale.

Les Tartares ont la coutume de se couper la barbe; il n'y a que le Khan qui la laisse croître dès le moment où il monte sur le trône. C'est un privilège qu'il ne partage qu'avec le Schirin-Bey, le Kalga et les chefs (beys) des autres quatre familles de la haute noblesse.

La seconde famille était celle des Mansur-Oglu; elle aussi contractait souvent des mariages avec la famille régnante. Une branche de cette famille, les Karatscha, habitait parmi les Tartares-nogaï.

La troisième famille était celle des Sedjewud, qui était moins considérée que les deux premières, ce qui n'empêchait pas le Khan de marier souvent des princesses de sa maison à des membres de cette famille.

La quatrième famille s'appelait Arguin, la cinquième Baron. Elles n'étaient pas non plus aussi considérées que les deux premières. La maison Baron avait eu, de temps immémorial, l'étrange sort, de ne voir naître qu'un seul fils dans chaque génération ou, lorsque par hasard, il y en avait plusieurs, de ne voir qu'un seul parvenir à l'âge viril. Il n'existait donc pas de branche col-

---

pour être l'empereur des Tartares, mais non pas, pour être leur bourreau. Alors, on nomma Bengkli-Girei, qui promit de réduire les rebelles. Schirin-Bey devait être jugé par le premier grand divan; mais il se sauva en Circassie, d'où il se retira plus tard dans ses terres où il menait, jusqu'à sa mort, une vie tranquille.

latérale à côté de cette famille, qui ne comptait jamais plus de deux personnes du sexe masculin parmi ses membres, c'est-à-dire le père et le fils, (le Baron-Bey et le Baron-Mirsa). Une tradition qui avait cours parmi le peuple, rattachait ce fait singulier à une malédiction qu'un saint aurait prononcée sur cette famille.

Les gentilshommes n'acceptaient jamais une place du Khan, excepté celle de Séraskier, de vice-roi ou de commandeur des Nogaï. Ils donnaient toute leur vie au service militaire. Ils étaient fort jaloux de leur honneur, et presque incapables de commettre une action basse et ignoble; et s'il leur fût jamais arrivé de s'en rendre coupables, le mépris du peuple ne leur aurait pas permis de continuer à vivre dans le pays.

Les Kapikulis, ou gentilshommes de la basse noblesse, étaient loin de jouir, auprès du peuple, de la même considération que cette ancienne noblesse. Les mariages avec les membres de la famille royale leur étaient interdits; même ceux qu'ils contractaient avec la haute noblesse, étaient regardés par celle-ci comme des mésalliances. Les Kapikulis comptaient un très-grand nombre de familles, mais elles n'avaient pas, comme celles de la haute noblesse, leurs constitutions particulières, elles ne pouvaient pas se donner des beys, seulement les plus puissantes d'entre elles, telles que les Azie, les Awlan et les Kaga-Sobla, avaient acquis ce droit, dont le peuple, du reste, ne tenait aucun compte, et le Khan ne confirmait pas leurs élections, comme il faisait à l'égard des beys des cinq familles, en leur donnant le caftan d'honneur. Cependant, il faisait une exception, sous ce rapport, en faveur du bey de la maison de Kudalak, parceque cette maison passait pour être la plus ancienne des Kapikulis. Le bey de cette maison, immédiatement après son élection, était obligé d'aller habiter le village de Jachelow, fief héréditaire de cette maison; c'est pourquoi on le désignait souvent par le titre de Jachelow-Bey. — Lorsque le Khan mariait une princesse, le Jachelow-Bey était le maréchal de la fête. C'est à lui que la princesse fut confiée, pour être

conduite au lieu de sa destination. Pendant ce temps-là, le bey jouissait d'une prérogative assez extraordinaire; du moment de son départ de Baktschiserai jusqu'à celui de son arrivée à la nouvelle résidence de la princesse, il avait droit de vie et de mort sur toutes les personnes qu'il rencontrait sur la route.

Tous les gentilshommes qui portaient un même nom, formaient avec leurs vassaux une kabile ou tribu. Tous ceux qui la composaient, étaient obligés, quand un homme de leur kabile avait été tué, de laver le crime dans le sang du coupable. Mais on ne vengeait pas la mort d'un parent du côté des femmes, comme par exemple celle du frère de la mère, ou du fils de la soeur.

Outre cette noblesse guerrière, il existait encore, dans l'empire des Tartares, une noblesse savante ou sacerdotale. Les anciennes familles des hommes de droit (Ulemas) étaient au nombre de quatre. Ils possédaient des propriétés, sur lesquelles étaient bâtis des couvents habités par des dervis (Teckes), et des tombeaux de Saints tartares, que le peuple fréquentait avec assiduité comme des lieux de pélerinage. Chacune de ces quatre familles avait son couvent à elle, qui avait pour Scheik (abbé) l'homme le plus âgé de la famille.

Les domaines dont la noblesse tirait profit, étaient ou des propriétés héréditaires, ou des fiefs, ou des biens attachés aux hautes fonctions qu'elle remplissait. Un certain nombre de domaines et de villages formaient un kadilik, dont il y avait quarante-huit en Crimée. Les propriétés des cinq familles de la haute noblesse formaient autant de Kadiliks séparés. Les autres Kadiliks étaient composés des propriétés de plusieurs Kapikulis; mais vis-à-vis du Khan, chaque Kadilik formait un ensemble. Le Khan, à son avénement au trône, confirmait tous les Kapikulis dans la jouissance de leurs domaines. Les Kadiliks de Kaffa, de Sudak, de Nankup et de Jénikalé étaient des fiefs de la Porte. Les beys des cinq grandes familles nommaient, dans leurs Kadiliks, tous les Kadis ou juges; dans la plupart des autres Kadiliks, ils étaient élus par la

noblesse et confirmés par le Khan; le Sultan nommait les juges dans les quatre fiefs de la Porte. Le Khan les nommait également dans quatre des Kadiliks de la Crimée et dans les trois gouvernements nogaï. Les Kadi jugeaient toutes les affaires civiles et criminelles, excepté celles où la vie d'un délinquant était en question. Il n'y avait pas d'appel de leurs sentences. Mais tout le monde était libre de les récuser, et le demandeur comme l'accusé avaient le droit de porter leur cause devant le divan. La noblesse seule n'était pas justiciable du tribunal du Kadi; tous leurs différends étaient jugés par le premier juge de l'armée. Les tribunaux tartares, en grand contraste avec les tribunaux turcs, jouissaient d'une haute réputation d'impartialité et d'incorruptibilité. Le Khan les surveillait avec sévérité.

Le grand divan était la cour suprême de l'empire. Il était composé de 21 membres, parmi lesquels il y avait 6 grands dignitaires, le Schirin-Bey, le mufti, le vizir etc. Dans les affaires graves où il s'agissait de quelque grand crime, d'assassinat ou de brigandage etc., le Khan remplissait lui-même l'office d'accusateur public. Le divan examinait les preuves, entendait les témoins; puis, chaque juge disait son opinion et le Kazi-Asker prononçait la sentence sur la décision du mufti. Si le crime ne blessait aucun intérêt public, c'était l'offensé qui se présentait lui-même devant le tribunal, pour demander satisfaction. Si, par exemple, un fils avait appelé en justice le meurtrier de son père, et que le divan eût constaté le crime, le Khan ordonnait de mettre le coupable entre les mains de l'accusateur, afin de le tuer, ou, s'il ne s'en sentait pas la force, de le faire tuer par un autre. Si l'accusateur ne jugeait pas l'offense assez grave pour demander la mort du condamné, il avait le droit de se faire payer, par lui, une amende. — Quelle ressemblence avec les procédés judiciaires des anciens Germains!

C'est dans le divan qu'on prenait toutes les résolutions qui regardaient l'administration intérieure de l'état. Quand il s'agissait de déclarer ou de conduire une guerre, le

Khan n'était pas le seul arbitre de la question, pour laquelle on convoquait le grand conseil, formé par les 6 grands dignitaires, les 5 beys de la haute noblesse, un certain nombre de députés, envoyés par les branches collatérales de cette noblesse, le vizir et le Kazi-Asker.

A l'imitation du Grand-Seigneur, le Khan fit mettre ses noms et titres à la tête de chaque rescrit. Il avait son grand et son petit sceau. Le premier était celui qu'il employait le plus souvent; le second était encadré dans un anneau qu'il portait au doigt, et dont il se servait, quand une résolution, qu'il avait prise, était irrévocable. Quand il adressait au sultan une lettre contenant une demande, elle ne pouvait lui être refusée, si la lettre était cachetée avec ce sceau.

Les propriétés des nobles et de leurs vassaux ne payaient aucun droit au Khan, même les Juifs qui y vivaient ne lui payaient pas de capitation. Seulement, à l'explosion d'une guerre, chaque Kadilik fournissait 1000 piastres et autant de biscuit ou de millet que deux chevaux pouvaient entraîner sur une voiture.

La noblesse faisait cultiver ses champs par des esclaves, ou les confiait à des vassaux, à des Tartares libres, ou à des affranchis. Dans le premier cas, la culture se faisait pour le compte du maître; dans le second cas, le vassal payait au propriétaire la dîme du blé et du miel, et en outre trois pièces sur cent du petit bétail, brebis, chèvres, volaille etc. L'impôt ne pesait ni sur les chevaux ni sur les vaches. Les vassaux étaient tenus à des corvées dont la durée était en rapport avec l'étendue de la propriété; elle était fixée arbitrairement par le seigneur, si le fermier était son affranchi; tandis que, s'il était l'affranchi d'un autre, elle se réglait, comme pour les hommes libres, sur l'étendue de la propriété. Ces corvées consistaient en des mains-d'oeuvre et des transports de denrées par voiture. Les vassaux étaient obligés de suivre la noblesse à la guerre. La noblesse levait une capitation de 25 bescheliks (à peu près 3 sgr.) sur tous les Chrétiens et Juifs qui vivaient sur leurs domaines.

Le nombre des vassaux que chaque noble devait amener à la guerre, fut déterminé par le conseil de guerre du Khan: c'étaient, selon les besoins, 2, 3, 4 ou 5 maisons qui fournissaient un homme. Ceux d'entre eux qui restaient dans leurs fòyers, avaient l'obligation de pourvoir ceux qui allaient au combat, d'armes, de vêtements, de chevaux etc. Les guerriers se réunissaient sous le drapeau de leur Kabile ou famille. Chaque famille avec ses vassaux formait un Beirak, qui se distinguait des autres Beiraks par la couleur de son drapeau, qui devait être la même que celle de la livrée de la maison. Le plus vieux gentilhomme de la famille commandait le Beirak, les autres membres de la famille formaient avec les vassaux une seule masse, dans laquelle toute distinction de rang et de fortune s'effaçait.

Les Khans avaient distribué la plus grande portion du sol comme fief parmi la noblesse, surtout parmi celle des Kapikulis; plus tard, ils avaient changé de système, en abandonnant les terres qui étaient disponibles à des Tschelebis, c'est-à-dire des hommes du peuple, qui étaient libres, sous la condition de défricher le sol et d'y bâtir des villages. Ces métairies et villages restaient sous l'autorité spéciale du Khan, auquel ils payaient une dîme. Ces propriétés n'avaient aucun des privilèges dont jouissaient les domaines nobilières, car les Tschelebis n'exerçaient sur leurs gens aucune espèce d'autorité. Dans l'armée, les troupes réunies dans les villages des Tschelebis, formaient un corps à part, avec un drapeau particulier.

Les Tartares Nogaï se divisaient en quartre grandes hordes dont chacune habitait un district séparé. La horde Budjeak, jadis composée de quatre tribus, était en possession du pays situé entre le Danube et le Dnister, la horde Jedsan, qui contenait cinq tribus, était fixée entre le Dnister et le Dnieper, la horde Jamboiluk, formée par quatre tribus, occupait le pays qui s'étend depuis le Dnieper jusqu'à Asow, la horde Kuban, qui comptait quatre tribus, s'était répandue dans le pays qui se trouve entre Asow et le Kuban et le Caucase.

Chaque district était distribué parmi les familles, et les limites de chacune étaient bien déterminées; mais aucun homme n'était le propriétaire du sol qu'il cultivait. On labourait la terre en commun, tantôt ici, tantôt là. Rarement on exploitait le même champ deux années de suite. Le Mirsa était chargé de la distribution des récoltes. Les hordes Budjeak et Kuban payaient la dîme au Séraskier, la horde Jamboiluk la payait au Khan, et la horde Jedsan, au lieu de dîme, payait 12,000 piastres au Sultan.

Les Nogaï se divisaient également en nobles, en hommes libres et en affranchis. Les familles nobles prétendaient toutes à une même haute antiquité de leur race; mais parmi toutes les familles d'une horde, il y en avait une qui jouissait d'une considération particulière et se trouvait en possession de privilèges fort importants. Dans chaque horde, il y avait un chef de la noblesse (Bachemirsa), qui était toujours le plus vieux de la plus illustre maison. Il se trouvait dans une position assez semblable à celle du bey des cinq grandes familles. Le Séraskier ne pouvait fixer sa résidence ailleurs que dans son aul. Les impôts furent levés par le Bachemirsa qui s'arrangeait ensuite avec le Séraskier. Son consentement était nécessaire pour punir un Mirsa, ou pour traiter toute affaire d'une certaine importance dans le sein de la horde. Chaque aul avait son Bachemirsa, qui dépendait du Bachemirsa de la horde.

La noblesse ne possédait pas de terres. Elle aurait cru s'avilir, en faisant cultiver les champs à son profit; elle possédait seulement des bestiaux et des esclaves. Elle n'avait donc pas de vassaux dans le genre de ceux de la noblesse de la Crimée, mais elle avait des cortèges de clients dont l'origine nous est tout-à-fait inconnue. Lorsqu'on considère qu'elle ne leur distribuait pas de terres, qu'elle ne se chargeait jamais de leurs besoins, et qu'au contraire, elle en recevait un tribut, puis, que les Tartares étaient des hommes libres, qui n'avaient pas besoin de la protection de la noblesse: on ne s'explique pas trop le

grand dévouement que ces clients avaient pour leurs maîtres, dont ils exécutaient les ordres avec la plus stricte obéissance. Mais le régime féodal auquel la nation rendait hommage, était sanctionné par toutes leurs traditions et tenait dans leurs moeurs et coutumes par des racines profondes. Le cortège d'une famille noble formait un aul, c'est-à-dire un village en hiver, et une petite horde en été. L'aul, s'il se livrait à l'agriculture, donnait au Séraskier la dîme du blé, et au chef de la famille dont il faisait partie, 2 boeufs, 10 brebis, 10 okes de millet grillé, 10 okes de Talkan (farine de millet), 10 curds ou boules de lait caillé séché au soleil; (c'est donc une espèce de fromage, qui, délayé dans l'eau, fournit une boisson fort nourrissante). Chaque tente fournissait, en outre, un oke de beurre. — Les membres des familles nobles qui n'avaient pas d'auls, restaient avec le chef de la famille qui les nourrissait. La noblesse chez les Tartares etait toujours entourée d'un grand respect et d'un grand amour de la part de la multitude; dès qu'un noble montait à cheval, il se formait aussitôt un petit cortège autour de sa personne. La noblesse était d'ailleurs connue pour être très-hospitalière, et quand le pays était désolé par une famine ou un désastre quelconque, elle partageait volontiers avec ses gens tout ce qu'elle avait.

Les Tartares-nogaï surpassaient, par leur bravoure et leur esprit belliqueux, leurs frères de la Crimée. A chaque appel du Khan, ils fournissaient plus de troupes qu'on ne leur en avait demandé.

Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur l'organisation militaire de l'empire tartare. C'est un sujet fort curieux à étudier, mais qui nous écarterait trop de celui qui nous occupe dans ce moment. Du reste, le lecteur qui voudrait faire une étude approfondie de cette matière, n'aurait qu'à lire les détails qu'en ont publiés Mrs. Le Vasseur et Peyssonel*).

*) J'ai fait moi-même beaucoup d'emprunts à ce livre, dans l'ex-

Eh bien! cet empire jadis si puissant et si bien organisé n'existe plus. Il a été incorporé, en 1784, à la monarchie russe. Mais ce n'est pas seulement comme puissance politique qu'il a disparu; la nation elle-même a quitté, en grande partie, son sol natal. Quoique le gouvernement russe, après la conquête, traitât les Tartares avec assez de douceur, il échoua complètement dans la tentative qu'il fit, de se concilier l'amour de ses nouveaux sujets. La noblesse surtout, dont les sentiments fiers avaient été mortellement blessés, ne put pas se résigner à son sort. Les plus illustres familles quittèrent le pays où ils avaient vécu et régné depuis l'an 1237. Elles s'embarquèrent, en grande partie pour les côtes opposées de l'Asie-mineure, suivies de milliers de leurs vassaux.

Les guerres et les troubles qui avaient précédé la conquête, une peste qui avait ravagé le pays, et l'émigration dont nous venons de parler, avaient singulièrement réduit la population tartare de la Crimée, de sorte que, vers la fin du dernier siècle, elle ne comptait pas plus de 50, à 60,000 individus. Mais depuis ce temps-là, elle a augmenté considérablement. Un grand nombre de Tartares qui avaient émigré en Turquie, étaient retournés dans leur pays. Dans ce moment, on peut fixer la population tartare dans le Midi de la Russie à plus de 300,000 individus. (Parmi lesquels 150,122 mâles, d'après Koeppen, 1838).

Koeppen fixe le nombre de tous les Tartares dans l'empire russe, en 1838, par un chiffre rond à 1,657,000. Ils sont répandus, par groupes, dans différentes parties de l'empire. Ils sont fort nombreux dans les gouvernements de Kasan et d'Astrachan et dans les gouvernements du centre qui avoisinent ces deux-là; on y fixa leur nombre à

position des faits que je viens de traiter, en comblant les lacunes et en éclaircissant les endroits obscurs que j'y remarquai.

670,000 ou à peu près. Dans les pays au-delà du Caucase, il y en a peut-être 640,000. Dans le Midi de la Russie, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, ils sont au nombre de 300,000. Puis, à tous ceux-ci, il faut encore ajouter les 50,000 Tartares de la Sibérie, et les 4000 ou 5000 qui vivent en Lithuanie et les provinces polonaises adjacentes.

Après la conquête, le gouvernement russe confisqua à son profit toutes les terres qui avaient appartenu aux Khans, en tant que Khans, à la Porte et aux émigrés; il s'empara encore de celles qui avaient perdu leurs maîtres par suite de la peste ou des incendies qui avaient exercé leurs ravages pendant la guerre (des villages entiers avaient été détruits ou dépeuplés par ces terribles fléaux). La plus grande portion de ces terres, selon la coutume qui régnait alors à la cour de Catherine II, fut distribuée, à titre de gratifications, parmi des gentilshommes russes, qui ne tardèrent pas à les gaspiller à leur tour.

Nous avons déjà parlé plus haut des villages des Tschelebis dont la plupart se trouvaient placés sur les domaines de la noblesse émigrée; une partie de ces domaines étaient restés entre les mains des vassaux qui étaient demeurés dans le pays, quand leurs maîtres s'en étaient exilés, et qui depuis ce temps-là les avaient exploités à leur profit; en un mot, il y avait là un ordre de choses assez bizarre et assez compliqué. Les nouveaux maîtres avaient grande envie de traiter toutes ces différentes espèces de colons à l'égal des serfs russes, et des conflicts sérieux eurent lieu. L'émpereur Alexandre envoya dans le pays un comité chargé de prendre acte de tout ce qui regardait les droits et les obligations de chacun; d'après les renseignements qu'on obtint, on régla les affaires de toute la nation*). Il fut reconnu que les Tartares

*) Les actes de ce comité, ainsi que ceux d'un comité postérieur, chargé, il y a quelques années, lors de l'organisation du ministère actuel des domaines, à recueiller tous les faits relatifs à l'administration des biens territoriaux, doivent contenir

n'étaient nullement des serfs, mais des gens libres. Beaucoup de Tartares qui n'étaient pas nobles, avaient déclaré que les terres qu'ils cultivaient, leur appartenaient en propre; mais on décida que ces réclamations seraient rejetées dans les cas où il n'y aurait pas de documents authentiques, pour les justifier. Quant aux corvées, on stipula qu'on s'en tiendrait à l'ancienne coutume des Tartares, d'après laquelle elles étaient en rapport avec l'étendue demontrée de la propriété, suivant laquelle chaque membre d'une famille tartare domiciliée sur une telle propriété portant une barbe, devait au seigneur 12 ou 8 ou 6 jours de travail par an. Comme par le passé, le seigneur recevait la dîme du blé, du foin et des fruits qu'on récoltait dans les jardins, de même que trois pièces sur cent du petit bétail et de la volaille. Sans la permission du seigneur, aucun Tartare ne pouvait vendre le champ qui le nourrissait. Aucun Tartare n'avait le droit de quitter le village où il payait la capitation. Dès le moment où ce réglement a été introduit, l'ordre a été rétabli dans les relations des habitants entre eux. Les Tartares ne sont nullement accablés d'impôts. La couronne ne leur demande autre chose que la capitation, et les obligations qu'ils ont à remplir envers leurs seigneurs, sont loin d'être vexatoires.

Les Tartares de la Crimée se divisent en deux branches, ceux des steppes et ceux de la montagne. Quant aux premiers, ils font partie de la tribu des Nogaï, dont jai donné plus haut la description; les derniers, qui sont plus connus sous le nom de Tat, en diffèrent singulièrement par leur extérieur. Les Tartares des steppes sont

---

des détails fort intéressants sur l'organisation intérieure de l'empire des Tartares; mais qui se chargera de publier ces documents précieux? Celui qui a le plus de talent, pour exécuter une telle entreprise, Mr. le conseiller d'état P. de Koeppen, qui a été lui-même membre du comité, et qui a eu l'occasion, d'examiner les choses sur les lieux, est occupé dans ce moment de travaux d'un autre genre.

plus petits et plus maigres que leurs frères de la montagne, et on ne saurait méconnaître un certain trait mongolique dans l'expression de leur physionomie, qui prouve que leur sang s'est croisé avec celui des Mongoles. Les Tartares de la montagne ont la taille haute et degagée; il y a beaucoup de grâce et de noblesse dans leurs mouvements; leur figure est bien formée, agréable et expressive; leurs yeux noirs sont pleins de feu et très-caractéristiques. Ils ont beaucoup d'esprit et d'intelligence, avec un goût prononcé pour la poésie; ils s'expriment avec une facilité et une précision remarquables et montrent, dans toutes leurs paroles, une grande noblesse de sentiments, même en parlant des choses les plus vulgaires. Le paysan tartare a l'air beaucoup plus imposant et plus noble que tous les autres paysans de l'Europe; il n'y a peut-être que ceux des provinces basques et de plusieurs autres contrées de l'Espagne, qu'on puisse lui comparer sous ce rapport.

Généralement, les Tartares sont probes, modestes, sobres et hospitaliers. Il est vrai que l'hospitalité a diminué sur le bord des grandes routes, fréquentées par des touristes et des aventuriers de tout genre; mais dans l'intérieur des montagnes, le Tartare reçoit avec bienveillance l'étranger qui frappe à sa porte; dans chaque village, il y a ce qu'on appelle une oda, c'est-à-dire auberge, où le Tartare qui est en voyage, et tout étranger en général, est logé et nourri gratuitement jusqu'au moment de son départ. C'est, la plupart du temps, le plus riche Tartare ou le mollah qui a fondé et qui entretient à ses frais cette oda. Quand on est au milieu des Tartares, on n'a pas besoin de surveiller ses effets; il est sans exemple qu'un étranger ait été volé par eux. On reproche aux Tartares leur grande indolence; c'est ce que font surtout les seigneurs, dont les Tartares sont corvéables. — Le Tartare est fort attaché à son mirsa, et ne manque aucune occasion de lui rendre service. Il est loin d'avoir le même attachement pour le seigneur russe, qu'il ne sert qu'avec répugnance, et c'est fort naturel! — Pour nous autres habi-

tants du Nord, qui vivons sous un climat plus froid, avec un corps plus lourd et des besoins physiques plus grands que les méridionaux, le travail est une nécessité. La nature, dans nos régions, est avare, elle ne répand pas sur nous ses dons dans toutes les saisons; par conséquent, il faut faire provision, il faut gagner. Travailler pour gagner, tel est devenu insensiblement, parmi nous, le seul but de la vie. Il n'en est pas de même de l'habitant du Midi; son corps est moins lourd le sang circule avec plus de rapidité dans ses veines, ses besoins physiques sont peu nombreux. La nature verse sur lui ses bienfaits avec profusion; il n'a qu'à remuer un peu la terre et d'y jeter la semence, pour qu'elle se couvre de riches moissons. A quoi bon faire provision, puisque la nature ne cesse jamais de donner? La chaleur du soleil l'invite à se retirer sous l'ombre des arbres ou à s'asseoir sur le bord d'une source limpide. Et pourquoi s'y refuserait-il, pourquoi travaillerait-il, puis qu'il se contente de peu, qu'il n'a presque pas de besoins, et que son esprit n'est pas accablé par la nécessité de chercher le pain du lendemain? Affranchi de toutes les misères de la vie matérielle, il marche avec fierté et le front levé. J'ai toujours éprouvé une grande satisfaction mêlée d'un vif attendrissement, quand j'ai vu un Tartare avec sa figure intéressante et spirituelle, accroupi au pied d'un arbre, sur le bord d'une fontaine ou à la porte d'une mosquée, gardant un calme fier, fumant d'un air rêveur sa pipe, dont la fumée forme autour de sa personne un nuage bleuâtre, et ne proférant quelques mots qu'à de rares intervalles. L'azur du ciel, la riche végétation qui l'entoure, l'appellent à la jouissance et à la méditation, et non pas au travail! Il a perdu son antique liberté, sa fière indépendance, mais il ne souffre pas encore des inconvénients de notre civilisation moderne, avec ses travaux et ses peines, ses chemins de fer et ses commis voyageurs, ses impôts et ses soldats. Pourquoi anticiperait-il sur un avenir qui l'attend et qu'il ne saurait éviter! — Comment peut-on reprocher l'indolence et la paresse à un peuple, parmi lequel on ne trouve pas un seul mendiant? — Les

ouvriers Tartares de ce pays forment, selon leur métier, des corporations, dont l'origine est déja fort ancienne. Chaque corporation célèbre des fêtes, dans lesquelles les compagnons, qui ont achevé leur temps, sont déclarés maîtres en présence du mollah, au milieu de cérémonies religieuses. Le plus vieux maître de la corporation s'approche du compagnon, et après avoir dit la prière pour le salut du nouveau maître, il lui passe autour du corps une ceinture qui en fait trois fois le tour, en lui adressant, à voix basse, trois fois ces paroles: „Ne ferme jamais ta porte, n'ouvre jamais la porte de ton prochain, et travaille autant qu'il est nécessaire pour gagner ta vie.“ — On pourrait très-bien appeler cette sentence la devise ou le symbole du peuple tartare.

Le Tartare est un Musulman pieux et zélé, mais il est fort tolérant envers les hommes d'une autre religion, et ne montre jamais du fanatisme. — Bien qu'il évite avec soin la société du Russe, qu'il est forcé, à présent, de regarder comme son maître, et dont il est en outre séparé par une vieille jalousie nationale, il recherche avec empressement celle de son voisin, le colon allemand, avec lequel il vit toujours dans une parfaite harmonie. Quand la fête de Bairam est arrivée, il n'oubliera pas de lui envoyer un gros morceau de viande rôtie, et il serait très-fâché, si son ami ne lui envoyait pas le jour de Pâques un gâteau, comme souvenir de leur amitié.

Encore de nos jours, le Tartare ne se sépare jamais de son cheval; jamais on ne rencontre sur la grande route un Tartare qui marche à pied. Même le journalier monte à cheval, pour se rendre au champ où il travaille. Quand il y est arrivé, il lui ôte la bride et l'abandonne à lui-même. L'intelligent et fidèle animal ne s'éloigne jamais beaucoup de lui; à midi et vers le soir, son maître l'appelle, monte dessus et s'en retourne plein de contentement chez lui.

Dans les montagnes de la Crimée, les villages offrent un aspect étrange; les maisons construites en pierre, sont basses et n'ont qu'une façade, qui donne sur la rue. Le

toit plat et couvert d'une couche de terre, s'avance dans la rue avec une galerie qui repose sur de petites colonnes de bois. La partie postérieure du toit s'abaisse, par une pente douce, sur la terre. Si la colline est escarpée, il arrive souvent, quand on s'y promène, qu'on se trouve tout-à-coup sur le toit d'une maison! — La lumière tombe dans l'intérieur de la maison à travers la cheminée qui est assez haute, et à travers laquelle les Tartares parlent ensemble, quand ils ont quelque chose à se communiquer *). Les fenêtres, formées par un grillage de bois, sont petites; en hiver, on en ferme l'ouverture avec du papier huilé, le verre étant inconnu dans le pays. Vu de dehors, un tel village a un air fort pittoresque; dès qu'on y entre, on ne le trouve plus si beau. Les villages situés sur les grandes routes, ont une meilleure apparence; les maisons y ressemblent à celles qu'on voit dans les villes Tartares. La plupart des maisons ne renferment que deux pièces: le corridor et une vaste chambre. On y voit quantité de couvertures, de coussins et de matelas, dont on se sert à la place des chaises. On y remarque également une table, qui a à peu près la hauteur d'un pied, sur laquelle on place les mets; ça et là, on voit des vases d'argile de différente grandeur, dont les formes sont antiques et d'un goût exquis.

La cuisine des Tartares riches est une imitation de celle des Turcs, qui, on le sait, aiment beaucoup les bons repas. Les Tartares ne boivent jamais du vin, et rarement de l'eau de vie. Leur mets favori, en été, est le jugurt, preparé avec du lait devenu aigre. Ils prétendent que c'est Dieu lui-même qui a appris au patriarche Abraham à préparer ce mets. Quand le jugurt est séché, il forme une espèce de fromage, dont les Tartares se nourrissent, surtout en hiver.

Quand un voyageur est invité à table chez un Tar-

---

*) Guide du voyageur en Crimée qar C. H. Montandon. Odessa 1834, pag. 64.

tar riche, on lui sert une infinité de petits plats; mais en y retournant plus souvent, il ne tarde pas à s'appercevoir, que le nombre des plats est toujours le même, et qu'on les sert toujours dans le même ordre.

Les Tartares ont un système particulier de compter leur temps. Ils divisent leur année d'une autre manière que nous. Le printemps (Bahar), chez eux, commence le 23 Avril et dure 60 jours, jusqu'au 22 Juin. A cette époque commence ce qu'ils appellent le long été (Tschilla), qui dure 40 jours et finit le 1 Août; puis il y a 25 jours, jusqu'au 25 Août, qui sont, en quelque sorte, en dehors de leur système de division de l'année, et qu'ils appellent Agostos. Le 26 Août commence leur automne (Choua), qui renferme 60 jours, jusqu'au 26 Octobre; les 36 jours suivants ne font partie d'aucune saison. Ensuite vient leur grand hiver (Katschilla), qui commence le 1 Décembre. Il dure 66 jours et finit le 4 Février. Les 24 jours suivants, jusqu'au 1 Avril, portent le nom de Gudschukat, et les 23 jours qui viennent après et qui finissent le 23 Avril, sont nommés Mart, et forment encore une époque intermédiaire entre deux saisons. Les jours du 23 Avril et du 26 Octobre portent le nom de Kedrelés. Les Tartares ont fait l'observation que pendant le Mart, il y a toujours trois courtes périodes où l'air est froid, et auxquelles ils ont donné les noms d'hiver des vieilles femmes, d'hiver des étourneaux et d'hiver des huppes. En Allemagne, on se sert d'une expression semblable, par rapport aux derniers beaux jours de l'automne, qu'on appelle l'été des vieilles femmes ou l'été des jeunes filles.

Chapitre XXIV.

Depart de Baktschiserai. — Sévastopol. — La flotte. — La côte méridionale de la Crimée. — Nikolajew. — Le port. — Odessa. — Le gouvernement de Cherson. — La Bessarabie.

Le 26 Septembre, nous quittâmes Baktschiserai et atteignîmes Sévastopol à deux heures de relevée. La route traverse des vallées fertiles que forment les promontoires des montagnes de la Crimée. L'aspect de Sévastopol est magnifique. Située, en amphithéâtre, sur le versant d'une colline, la ville a à sa droite les baies resserrées de la mer entrant dans les terres à travers une porte de rochers, et dans l'étendue d'une lieue; à sa gauche, la mer dans son immensité. Nous venions de quitter une ville toute orientale, remplie de souvenirs historiques et habitée par un peuple fidèle à la doctrine de Mahomet. Maintenant au contraire, nous nous trouvâmes au milieu d'une ville européenne moderne et dont l'origine ne remontait pas au-delà de 50 ou de 60 ans. Au lieu de figures orientales, de costumes nationaux et de minarets, nous vîmes des uniformes, des habits à la française, des maisons et des palais avec des balcons, enfin des églises russes. A midi, un coup de canon tiré à l'amirauté, annonça l'heure aux habitants, les tours des églises russes n'ayant pas d'horloges sonnantes.

Le port de Sévastopol est un des plus beaux et des plus sûrs que l'on puisse voir. Du côté du Sud-Ouest, il

entre jusqu'à un mille de profondeur dans la terre ferme. A plusieurs endroits, il est large d'un quart de mille. Sa profondeur est de 60 à 70 pieds. Il a cinq baies commodes. En le construisant, on a utilisé avec beaucoup d'intelligence et d'habileté les bases fournies par la nature. Les constructions de ce port sont, en effet, ce que j'ai vu sous ce rapport de plus grandiose. Les quais sont magnifiques. Les fondements dans l'eau consistent en de grandes dalles de pierre calcaire, la partie supérieure présente du porphyre, les balustrades sont de granit. Ce granit est transporté du Bug, le porphyre de la côte sud de la Crimée. Dans les *docks*, on peut construire à la fois trois vaisseaux de ligne et deux frégates. En avant des docks, on voit un bassin de trente pieds de profondeur. Les chantiers des deux frégates sont situés le plus près de la terre; ceux des trois vaisseaux de ligne viennent après. Dès que les bâtiments sont achevés, trois écluses dont le niveau est plus élevé de quarante pieds, font entrer l'eau dans les docks et les bâtiments descendent dans le bassin. Les écluses se trouvent nourries par un canal d'eau douce, apportant l'eau de quatre milles et demi de distance d'Inkerman. A un endroit déterminé, le canal traverse une montagne par un tunnel long de 230 pieds. La flotte prend l'eau potable dans le canal. A cet effet, on a construit un réservoir où l'eau est clarifiée avec des charbons et du sable.

Une jolie machine soulève avec facilité les mâts pour les planter dans les bâtiments. Le long des quais, il y a quatre immenses magasins de blé. Deux baies forment une langue de terre en saillie. C'est ainsi que l'empereur a ordonné de bâtir l'amirauté sur une grande échelle. Le terrain est élevé de 60 à 100 pieds. On était occupé à déblayer toute cette montagne. Un marchand d'Odessa, ancien officier, avait entrepris ces travaux pour 3,500,000 roubles assign.

Les nouvelles constructions sont toutes dirigées par un

Anglais, le colonel Upton*). Elles se distinguent des anciennes par une plus grande solidité.

Trois puissantes batteries, de 120 canons chacune, défendent le port.

Des carcasses d'anciens vaisseaux de ligne se trouvent dans une baie. Elles servent de demeures aux ouvriers du port.

Nous fûmes invités à venir visiter, à l'entrée du port, un beau vaisseau de ligne. C'étaient *les douze apôtres* avec 120 canons.

Le capitaine nous reçut avec une politesse et une franchise de marin. Le bâtiment qu'il commande, est un excellent navire dont la batterie supérieure présente des canons de 24; l'autre de 36. Il y a aussi une batterie de bombes de 68. L'équipage se compose de 800 hommes, en temps de guerre de 1000. Ce bâtiment peut recevoir alors le même nombre de soldats.

Le bois pour la construction des navires russes est la plupart du temps descendu par les rivières. Dans les forêts de la Crimée, le bois est trop court. On trouve un bois excellent sur les versants sud du Caucase, mais les moyens propres à le couper et à le transporter ont fait défaut jusqu'ici.

La difficulté pour la Russie d'avoir une flotte toujours prête, résulte ni de l'absence des matériaux de construction ni du manque de bons officiers de marine, mais uniquement de la pénurie des marins aptes à leur métier et surtout des matelots. La marine marchande ne les a pas dans un nombre suffisant. La flotte dans la mer Noire emploie beaucoup de grecs lesquels, on le sait, sont des

*) M. Upton a fait un contrat pour plusieurs années avec le gouvernement russe. N'ayant voulu ni devenir sujet russe ni prendre service dans ce pays, il n'a pas su se faire obéir des ouvriers. Pour lui donner de l'autorité, on a dû lui accorder le titre de colonel.

marins nés. Mais elle n'a pas non plus un nombre aussi grand de ces matelots que réclame le service de la flotte. Depuis que le royaume de Grèce existe, les Grecs n'entrent plus volontiers au service de la Russie. On me dit que le comte Woronzow avait déclaré exempts d'impôts les habitants de tous les villages de la côte. En compensation, tous les jeunes gens nés dans cette contrée, doivent servir pendant cinq ans dans la marine. On espère aussi leur donner le goût du service maritime. On compte que celui qui a servi cinq ans, servira plus long-temps encore ou du moins passera à la marine marchande. On aurait alors dans tous les cas une réserve de marins exercés.

On a érigé un monument au capitaine Kasarski qui, avec un petit brick, s'est vaillamment battu contre trois grands vaisseaux turcs. Ce monument porte la simple inscription que voici: Kasarski, un modèle à suivre pour la postérité.

Nous arrivâmes ensuite à la colonie grecque de Balaklava. Dans l'antiquité, les habitants de Milet avaient fondé ici la colonie de Symbolon. Au moyen-âge c'était, sous le nom de Cembalo, une ville de commerce florissante, soumise à la domination génoise. Conquise par les Turcs, puis par les Russes, elle est redevenue colonie grecque. Catherine II, après la première guerre contre les Turcs, fit venir ici 2000 Grecs ou plutôt des Arnautes qui s'étaient compromis dans l'insurrection contre le gouvernement turc. D'abord misérable et réduite à 500 têtes, la colonie se releva dans la suite; elle jouit maintenant d'une belle prospérité. Elle comprend deux localités: la petite ville de Balaklava, si resserrée entre des montagnes escarpées et le port que c'est à peine si un petit jardin se trouve autour de la maison; ensuite le village bâti, en avant de la ville, dans la vallée de Kadikoi dont les habitants s'adonnent au jardinage et à l'agriculture. Ses colons forment un bataillon de 500 hommes, auxquels on a confié la surveillance de la côte du Midi.

Le port est excellent mais petit. Il tourne autour d'un promontoire de sorte qu'à Balaklava, on ne voit pas la

mer et que l'on prend volontiers le port pour un lac. La montagne, ornée d'une ruine des temps des Génois, offre une vue magnifique sur la côte de la mer.

Le lendemain matin, nous traversâmes la vallée de Baidar, où je revis mes chères forêts de hêtres que je n'avais rencontrées nulle part en Russie.

La vallée de Baidar est un large et beau bassin, extrêmement fertile et bien cultivé. Les maisons tartares, dont l'intérieur nous fut montré par les habitants, sont pareilles à celles que j'ai décrites plus haut. Un Tartare m'offrit à manger et à boire. Sur mon refus, il cueillit une rose dans le jardin et me la fit accepter.

Par une chaussée bien construite, nous atteignîmes, après quelques heures, la crête de la montagne. Bientôt la mer s'étendit devant nous. Un chemin sinueux nous conduisit vers la côte sud de la Crimée que tant de voyageurs ont décrite avant moi. Cette côte est un espace de terres long de trente milles, rarement plus large d'un mille, compris entre la montagne formée de rochers hauts de 4000 pieds et la mer. Elle présente un sol excellent, une riche culture, surtout pour les jardins et les vignes. On y voit une foule de petits villages tartares et d'innombrables villas et maisons de campagne.

Nous allâmes visiter Alupka, la magnifique propriété du prince actuel de Woronzow. Elle surpasse, pour la situation et la beauté, tout ce que j'ai vu sous ce rapport. Le château, d'une dimension colossale, est bâti dans un goût goth-mauresque. On dit qu'il a coûté 7 millions roubles, et il n'est pas achevé à l'intérieur. On a employé, dans la construction du château, une pierre verdâtre que l'on trouve dans les environs et qui, vers le coucher du soleil et sous le jour douteux du crépuscule, produit un magique effet. Au clair de lune, l'aspect du château apparaît comme plus merveilleux encore, rehaussé qu'il est par la végétation si riche du Midi, par les rochers du fond et par le sombre miroir de la mer.

Le prince Woronzow a fait bâtir une église russe et une mosquée avec un fort joli minaret.

Le lendemain, nous nous rendîmes aux campagnes de la grande-duchesse Hélène et de l'impératrice, appelées tous les deux Oreanda. Partout on nous reçut fort bien et nous offrit tout ce que nous pouvions désirer, surtout du vin. Nous dûmes déguster chaque espèce de vin et en dire notre avis. De tout temps, les vins de la côte du Midi ont été bons, et dans ces derniers temps, le comte Woronzow a beaucoup fait pour en améliorer encore la culture. On a transplanté des vignes de tous les pays du monde en faisant venir en même temps les vignerons. Grâce à ce procédé, on a obtenu des vins qui ne laissent rien à désirer. Les vignes des bords du Rhin notamment avaient donné un vin qui avait la force du vin du Rhin, plus de feu et moins d'âcreté. De même un vin de muscat avait toutes les qualités et non l'excès de douceur de cette espèce. Malheureusement, ces vins excellents, dès qu'on les transporte, surtout par voie de terre, se gâtent quelquefois.

A Jalta, nous trouvâmes un hôtelier allemand, un Hambourgeois qui nous servit les plats de son pays. Telle est la vicissitude des choses humaines. Aux Cimmériens avaient succédé, en ces lieux, les Goths, puis les Tartares. Aujourd'hui, on y parle de nouveau l'allemand.

Près d'Aluschta, nous cotoyâmes, en rentrant, sur notre gauche, dans la montagne, le pied du Dschatertag, le sommet le plus élevé des monts de la Crimée. Dans l'après-midi du 20 Septembre, j'atteignis de nouveau Simpheropol.

C'est alors que je ressentis pour la première fois les atteintes de la fièvre de la Crimée. Elle se déclara ensuite, avec plus d'intensité, à Odessa où l'on m'en guérit au moyen d'un vomitif. Après six semaines, à Moscou, j'eus une rechute qui se renouvela, huit mois plus tard, à Berlin. Ces fièvres de la Crimée sont singulièrement opiniâtres. Il est des personnes qui en souffrent des années entières, d'autres n'en guérissent jamais.

Le deux Octobre au matin, nous arrivâmes à Nikolajew. Un aubergiste allemand me communiqua quelques

notices assez curieuses sur la ville et les environs. Les garçons de l'hôtel, outre la nourriture et la pension, reçoivent 240 roubles assign. par an, les garçons de ferme 180, et les filles 120.

Non loin de Nikolajew, plusieurs grandes propriétés sont cultivées par des serfs. Ceux des propriétaires qui n'ont pas de serfs, entre autres quelques propriétaires allemands, louent à des Seigneurs russes de l'autre côté de la steppe plusieurs centaines de serfs pour les travaux de la saison. Cela se fait au printemps. Ils les renvoient chez eux avec l'hiver. Il est arrivé aussi qu'à l'insu de l'empereur, on a loué à cet effet les soldats d'un régiment entier.

Nous passâmes la 'nuit dans la terre Warworowka, appartenante au comte Lambert. Le comte nous recueillit parfaitement. La propriété comprend 11,000 dessat. C'est un excellent terrain pris sur la steppe. Les serfs fournissent des corvées pendant trois jours de la semaine. En compensation, ils peuvent aller cultiver autant de terres qu'ils veulent, le quart du terrain se trouvant à peine défriché. L'économie adoptée par le propriétaire, est extrêmement simple. Il fait cultiver de la terre ce que peut fournir la main-d'oeuvre dont il dispose. Au printemps, on défriche une nouvelle partie de la steppe pour y semer du mil, puis, au second printemps, du froment d'été, au troisième, du froment d'été, ensuite, immédiatement après la moisson et après avoir labouré une seule fois la terre, du froment d'hiver, enfin, pendant l'automne suivante, du seigle ou de l'orge, le tout sans engrais. Pendant une série d'années, le pays reste en friche, et l'on passe à une autre partie de la steppe. Voilà, certes, un genre d'agriculture qui n'a guère profité du progrès de l'agronomie moderne.

Un lieutenant-capitaine de la flotte, M. d'Istomar, Esthonien de naissance et lequel allait entreprendre, au printemps suivant, un voyage autour du monde, nous

montra le port et les arsenaux. Nous visitâmes un vaisseau de ligne récemment et complètement équipé. D'immenses provisions de voiles, de verrerie, de fer etc. s'y trouvaient entassées d'après des formes et des modèles déterminés et que l'on avait exactement suivis jusque dans les moindres détails. De tout bâtiment qu'il s'agit de construire, on fait d'avance un modèle complet, réduit à $\frac{1}{24}$ de la mesure réelle et dont toutes les parties, sans en excepter la plus petite vis, sont numerotées. Le bâtiment reçoit les dessins des modèles avec les numéros correspondants. Le commandant tient note des défauts qu'il constate dans la construction. C'est ainsi que l'on parvient à contrôler la partie la plus petite du navire et à éviter les défectuosités dans la suite.

Ici comme à Sévastopol, les bâtiments de 80 à 84 canons ont la même largeur que ceux de 120, ce qui les rend lourds et difficiles au manoeuvre. On me dit que depuis l'invention des bâteaux à vapeur, tout bâtiment à voiles était forcé d'avoir des canons d'un très-gros calibre, afin de pouvoir se défendre contre les bâteaux à vapeur. Ces derniers, armés de deux ou de trois de ces canons, peuvent harceler le bâtiment de tous les côtés parce qu'ils disposent de leurs mouvements.

Notre cicéroné venait de faire un voyage en France et en Angleterre. Il nous dit que la marine française avait fait de grands progrès et qu'à la première collision avec celle d'Angleterre, on ne manquerait pas de s'en convaincre. Quant à la supériorité des Américains sur les Anglais, qu'en présence de bâtiments de même grandeur et d'un genre de construution identique on avait signalée à la dernière guerre, il faudrait l'attribuer à ce que les Américains emploient plus de soldats. La même frégate contient 500 hommes chez les Anglais et 800 chez les Américains.

Nous atteignîmes Odessa le 3 Octobre. L'absence du gouverneur général, le comte Woronzow, à qui j'étais particulièrement recommandé, ainsi qu'une atteinte de

fièvre ne me permirent pas de bien examiner cette ville intéressante*).

Odessa fut fondée en 1792, sur l'emplacement du village tartare d'Hadschi-Bé, par Don Joseph de Ribas y Bajons, aide-de-camp de Potemkin, puis amiral. En 1793, l'impératrice Catherine assigna deux millions roubles pour des édifices publics et donna à la ville un territoire de 30,000 dessat. auxquelles 12,000 dessat., achetées par la ville, furent ajoutées en 1803. La ville atteignit bientôt un grand degré de prospérité. En 1803, elle avait 8000 habitants. Alors elle passa sous l'administration du duc de Richelieu, son second fondateur, à qui l'on a érigé une statue commémorative sur les boulevards au-dessus du port. Après les onze années de son administration, le nombre des maisons avait augmenté de 800 à 2000. Ces maisons, d'abord petites et misérables, avaient fini par être pour la plupart de magnifiques demeures. La population, de son côté, avait monté de 8000 à 25,000 habitants. Les exportations qui, en 1795, présentaient une valeur de 68,000 roubles assign., en offre maintenant 80,000,000. J'ai déjà fait remarquer que tout le blé de la Podolie, de la Volhynie et de la Gallicie ne va pas, comme autrefois, à Dantzick, mais à Odessa. Les revenus du comte Potozki en ont augmenté de 300,000 roubles à 2,000,000. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue, quand il est question des sympathies russes que s'attribuent les nobles de la Gallicie.

M. de Solotareff, jeune homme fort instruit, se fit mon cicéroné. Il me montra le port, les grands établissements de quarantaine, le musée etc. Au vieux bazar, j'admirai les gargotes et les boutiques de pain. D'innombrables mendiants, vagabonds, manoeuvres et porte-faix prennent leurs repas en plein air sur le marché où l'on dresse

*) Il faut lire l'excellente déscription que Kohl, dans son *Voyage au Midi de la Russie* (vol. I, p. 46), a donnée de la ville d'Odessa.

pour eux de longues tables et des bancs. Sans ménage propre, ils mangent tous dans ces gargotes. Toutes les nations se trouvant confondues en ce lieu, on a occasion d'observer les moeurs différentes des différents pays. C'est ainsi que le Russe, cérémonieux de sa nature, avant de s'asseoir, ôte sa casquette, se tourne vers l'église prochaine, fait le signe de la croix etc. Il se fait apporter le dîner par le garçon, ne mange jamais rien sur le pouce, tout, en un mot, fait voir qu'il a de l'éducation. Le Grec et l'habitant de la Valachie au contraire y vont plus rondement. Le Bohémien cherche son manger et le dévore comme un chien partout où il le trouve. Au premier abord, ce genre de vie paraît être au-dessus des moyens du peuple, vu la nourriture abondante et saine dont se composent les repas. Mais à y regarder de plus près, on s'aperçoit que l'économie y trouve son compte. La femme de l'ouvrier, délivrée des soins du ménage, peut chercher du travail à son tour. Les gargotiers d'autre part, achetant les vivres en grandes provisions, peuvent donner les portions à bon marché. Il faut ajouter à tout cela la rareté et la cherté des matériaux de chauffage qui diminuent également par le système des repas en commun. Le salaire des hommes de peine et des ouvriers est très-élevé. Ils gagnent avec facilité 1 rouble 20 copeks à 1 rouble 50 copeks assign. ou 11 à 14 silbergr. Il n'y a pas jusqu'aux femmes, quelque débiles qu'elles puissent être, et jusqu'aux enfants qui ne trouvent facilement du travail et un salaire de 60 copeks assign. par jour. La nourriture au contraire, comprenant les trois repas de la journée, ne coûte que 10 à 20 copeks. Le salaire élevé fait naître l'amour du travail. L'homme du peuple, à Odessa, est généralement laborieux et rangé. Aussi jouit-il presque toujours d'une certaine aisance. Il n'y a de réellement pauvres que les précepteurs ou les marchands tombés dans la misère, ou parmi les Tschinofniks inférieurs très-mal payés et que le comte Woronzow tient sous un contrôle excessivement sévère. Bon nombre de gens du peuple acquièrent un capital de 1000 roubles, achètent

deux chevaux et gagnent alors 5 roubles assign. par jour. Ce qui peut donner une idée de la vie régulière des habitants d'Odessa, c'est qu'aux dernières Pâques, où la fin du carême précipite dans l'ivresse la moitié de la population russe, on n'a trouvé dans les rues d'Odessa que 40 ivrognes. Les crimes graves sont rares. Dans le cours de cinq ans on n'a constaté que trois assassinats. La police n'a nulle part moins de peine à maintenir l'ordre. Aussi ne se trouve-t-il à Odessa que 150 à 180 sergeants de police. Les boutiques des Butaschniks ne manquent pas plus à Odessa que dans d'autres grandes villes de la Russie. Elles y sont même solidement construites, et en pierre. Mais on ne voit dans ces boutiques que des femmes et des enfants. Le Butoschnik, au lieu de faire la police, cherche du travail. En revanche, il dort tranquille pendant la nuit. Le bas peuple à Odessa, il faut le reconnaître, est passablement peureux, pour ne pas dire lâche. Lors du cholera, la populace poursuivait un médecin dans la rue. Survint le comte Woronzow qui menaça les turbulents de son bâton. Aussitôt il les vit tomber à genoux et implorer son pardon.

Les ouvriers faisant défaut dans la Russie du Midi, on assure que l'empereur aurait permis de louer des soldats, pour faire exécuter par eux les travaux des champs et autres. Mais cela ne peut se faire que moyennant un contract formel avec toute une compagnie sous la direction du capitaine. L'argent est compté à la caisse de la compagnie qu'administrent un sergeant et deux sous-officiers. Le soldat lorsqu'il quitte le service, reçoit quelquefois un pécule de 300 à 700 roubles assign.

Il y a à Odessa une maison de correction, seul établissement de ce genre que j'ai vu dans toute la Russie. On me conduisit dans la prison, organisée d'une manière différente que celles du reste de l'empire. Tous les prisonniers, assis dans des chambres spacieuses, travaillent avec beaucoup de zèle, l'un comme horloger, l'autre comme tailleur etc. De 700 prisonniers, il ne se trouvait à la maison que 40, les autres étant occupés au dehors. J'en

rencontrai plusieurs dans la rue; ils marchaient librement et sans chaînes. A leur arrivée, on leur applique une chaîne aux pieds, mais une bonne conduite les en délivre bientôt. On les fait travailler alors sous la surveillance d'anciens forçats. Au commencement, il était difficile de les rendre obéissants. Mais aujourd'hui, l'exemple, l'esprit d'imitation, la persuasion, un meilleur traitement, enfin l'espoir de la délivrance les ont améliorés au point que la plupart d'entre eux se soient affranchis de la chaîne après l'espace de trois mois. Ils travaillent pour leur propre compte et gagnent beaucoup d'argent. Cet argent est versé dans la caisse d'une sorte d'association qu'ils forment entre eux, pour être employé à procurer aux associés une meilleure nourriture, des vêtements plus chauds etc. Il est réservé en partie pour la future sortie de prison. A Odessa et à plusieurs lieues à l'entour de cette ville, ceux qui ont besoin d'ouvriers en font demander à la maison de force. On envoie des volontaires sous la surveillance d'un des prisonniers sur lequel on croit pouvoir compter. Chaque métier du reste est représenté à la maison de correction. En cas d'incendie, on emploie les prisonniers pour éteindre le feu, et jamais ils n'en ont profité pour dérober quoi que ce soit.

Après dix années de conduite irréprochable, le criminel est gracié et sort de prison. On m'a assuré qu'il n'y en avait pas pour 10% qui restassent plus de dix ans à la maison de force. Le prisonnier a alors amassé un pécule de quelques centaines de roubles. Ils sont la plupart du temps diligents, laborieux et aux meilleurs d'entre eux on donne un petit emploi public.

Un ancien lieutenant-général est placé à la tête de l'établissement. C'est à lui que je dois les indications qui précèdent.

Odessa est la véritable capitale du Midi de la Russie. C'est ce qui m'engage, avant d'aborder la Russie occidentale, de donner quelques notices sur des contrées du Midi, notamment sur le gouvernement de Cherson et la province de Bessarabie, notices que j'ai empruntées en grande partie à des sources russes peu connues dans le reste de l'Europe*). Elles pourront servir à confirmer çà et là ce que j'ai dit, touchant la Russie du Midi, dans le chap. XXI du présent volume.

Au dix-septième siècle, des Petits-Russiens, venus du Nord-Ouest, s'établirent dans le gouvernement de Cherson, entre le Bug et le Dnieper. Le Khan de la Crimée était le véritable suzerain du pays; mais la puissance des Tartares commençait à baisser et les Cosaques de l'Ouest, surtout les Zaporaviens, s'étendaient de plus en plus. Les colons étaient pour la plupart des serfs, des déserteurs ou des vagabonds qui voulaient se soustraire aux corvées et au paîment des impôts. Ils bâtirent des villages et tout à côté de petits forts aux milieu desquels se trouvaient les églises. Les Tartares venaient-ils à se montrer, les colons se réfugièrent dans les forts. En face des demandes de la Pologne et de la Russie, ils se déclarèrent sujets du Khan. Au Khan qui voulait les frapper d'impôts, ils répondirent qu'ils appartenaient à l'Hétaman des Cosaques Zoporaviens. Peu à peu, la domination de ce pays passa à la Russie. Par la paix de 1705, avec les Turcs, la Russie acquit la plus grande partie du gouvernement actuel de Cherson mais la perdit de nouveau de 1712 à 1720. Les campagnes de Munich et la paix de 1739 fixèrent d'une manière durable, dans une partie du pays, la domination de la Russie, dont les frontières se sont depuis constam-

*) Voy. *Le Précis d'histoire et de statistique du gouvernement de Cherson* par M. de Kurjakoff. Ce précis se trouve dans les Matériaux de statistique du ministère (vol. II, pag. 169) que j'ai eu lieu de citer. Voy. encore *les Droits des tribus de la Bessarabie*, dans le Journal du ministère de l'Intérieur 1843, vol. VII, p. 48.

ment étendues de ce côté-là. En 1752, le gouvernement permit la colonisation, dans ces contrées, d'un grand nombre de Serviens qui avaient émigré de l'Autriche sous le colonel Chorwat, parcequ'on avait fait violence à leurs convictions religieuses. Les Serviens établis, beaucoup de Bulgares, de Moldaviens et d'habitants de la Valachie vinrent les rejoindre. Ces colonies, dans la partie la plus fertile du gouvernement actuel de Cherson, reçurent le nom de Nouvelle Servie.

Les villages serviens portaient généralement le nom de ceux de la Hongrie méridionale d'où les colons avaient émigré. Tous les villages étaient fortifiés par des retranchements carrés*). Le but du gouvernement, à cette époque, c'était d'avoir ici des agriculteurs-soldats à l'aide desquels il pût repousser les attaques des Tartares et des Turcs et qui fussent en même temps plus sûrs que les Zaporaviens. Le colonel Chorwat forma de ceux qu'il avait amenés, les premiers régiments de hussards et de Pandours russes. Le pays prospère. Le gouvernement donna beaucoup de terres non défrichées à des particuliers, à condition d'y établir un certain nombre de fermes. Les nouveaux propriétaires engagèrent beaucoup de Polonais à venir se fixer en ces lieux. Aujourdh'ui encore, une grande partie de la population est polonaise. Les colons, pendant de longues années, avaient à lutter contre les Zaporaviens qu'il fallait contenir par une ligne de postes d'observation sur la frontière. A partir de cette ligne, on planta sur toutes les collines des perches enveloppées d'un monceau de paille qu'au moindre danger les gardes avaient ordre de mettre en feu. A ce signal, toute la population accourut en armes couvrir la frontière. Les Zaporaviens, de leur côté, ne voulant absolument pas se soumettre à la Russie, attirèrent les colons et firent bâtir par eux des villages cosa-

*) M. de Kurjakoff signale la grandeur démesurée des villages avec 4000 ou 5000 habitants, ce qui serait nuisible à l'agriculture.

ques en-deça des limites de leur pays. Dans la guerre entre les Russes et les Turcs, de 1768 à 1774, les Zaporaviens avaient une ligne de conduit équivoque. C'est pourquoi, la paix étant survenue, Catherine II désarma les Zaporaviens, fit disparaître la célèbre Setschna et transporter une grande partie de ces Cosaques sur le Kuban. Les villages des Zaporaviens furent occupés par des colons bulgares, moldaviens etc. qui formèrent plus tard le corps des Cosaques du Bug. La Population augmenta rapidement. En 1787, elle comprenait 161,319 âmes. La paix de Jassy, en 1791, donna toute la province actuelle de Cherson à la Russie. Le gouvernement fit bientôt coloniser les espaces déserts jusqu'au Dniester. En 1796, Cherson comptait 230,000 habitants. Depuis, la population n'a pas augmenté dans la même proportion. Aujourd'hui, elle n'augmente plus que dans les villes maritimes. J'en ai dit les motifs dans le chap. XXI. Toutefois, d'après Koeppen, elle était en 1838 de 696,800 âmes.

La province se divise en deux parties, du Nord et du Midi. La premièro, riche en ruisseaux et rivières, présente une base de granit s'étendant à partir des Karpathes, pour la plupart recouverte d'une couche d'argile, puis d'une autre d'excellent humus. Le Midi, dont la terre de calcaire conchylien ajoutée par alluvion au granit, manque d'eau, est moins propre à la culture et à la colonisation. On n'est pas parvenu jusqu'ici à réunir les grandes rivières du Nord par des canaux, les petites rivières et les ruisseaux ne donnant pas assez d'eau. A mon avis, au lieu de songer à la navigation, il faudrait construire des canaux ayant pour but d'arriver à un vaste système d'irrigation. L'application de ce système, jointe au reboisement d'une partie du pays, ne pourrait que favoriser la culture de la steppe.

Il n'y a pas plus d'un siècle, la province de Cherson comptait une foule d'animaux sauvages. On y voyait errer de grands troupeaux de brebis, dont les cornes furent portées, à la fin du dernier siècle, aux marchés d'Oschakoff

et de Perecop *). Elles sont entièrement détruites. De même il n'y a plus que fort peu de chevaux sauvages près d'Ingulez. Quelques chèvres errent dans la forêt noire, cercle d'Alexandria. Les roseaux des bords des fleuves sont habités par des sangliers. Il n'y a plus de trace des cerfs. Les habitants du pays ne chassent plus que le loup, le renard, le lièvre, la fouine et l'écureuil, puis, en fait d'oiseaux, l'aigle, la grue, la perdrix, la cigogne etc. Les insectes ravagent le pays. La grande plaie ce sont les sauterelles.

On cultive surtout le blé et de préférence le froment albanais ou arnaute, le dernier supportant le mieux la chaleur et la sécheresse et contenant le plus de farine. Dans une étendue de 200 verstes autour d'Odessa, on ne sème que ce froment. Dans le Nord, on cultive du froment d'hiver et du seigle. Les habitants vivent de seigle qu'ils achètent même dans les provinces voisines; ils vendent tout le froment qui est trois fois plus cher que le seigle. Ceci s'applique surtout au froment arnaute. On cultive peu d'orge, d'avoine et de blé sarrazin qui ne sont pas des articles de commerce. On cultive du mil autant qu'il en faut, le mil étant la nourriture favorite des paysans.

Ainsi que je l'ai fait remarquer, il n'y a de forêts que le long des rivières. Toutefois, la forêt noire, consistant en de magnifiques chênes, est longue de 4000 dessat. A mesure que la population augmente, ce peu de bois disparaît, car rien ne le protège. Le chêne domine sur la couche de granit et cesse avec le calcaire conchylien. Ça et là et surtout dans les colonies allemandes, des particuliers ont essayé avec succès de former des pépinières. L'ancien gouverneur d'Odessa, M. de Lowschin, le long de la route qui conduit de l'intérieur à Odessa, a établi une plantation considérable sur un sol stérile et sablonneux. Elle a réussi à merveille. C'est ce qui prouve que

*) *Sur le commerce de la mer noire et des pays qui la bordent,* par Peyssonel. Amsterdam, 1787.

le sol le plus mauvais ne se refuse pas au reboisement. Le jardinage ainsi que la culture des arbres fruitiers et des mûriers prospèrent assez, mais on s'y applique avec peu d'énergie. Les fraises et les framboises ne viennent pas près d'Odessa, mais dans le Nord. Le vin est bon, sans être excellent. L'élève du bétail, autrefois considérable, a singulièrement baissé. Les bêtes à corne sont recherchées et on ne les néglige pas. C'est une race grande, forte, souvent mêlée a celle de la Hongrie. Elle donne beaucoup de graisse et de viande, mais peu de lait. Depuis quelques années, on a introduit beaucoup de mérinos qui se font mieux à ce climat qu'à celui d'autres pays où ils succombent à toutes sortes de maladies. J'ai parlé ailleurs de la laine de ces brebis. Les troupeaux du comte Nesselrode et de M. Pielet passent pour être les meilleurs.

Pas de fabriques ni de manufactures. Des distilleries se trouvent au Nord, et dans tout le pays des fabriques de suif, des tuileries et des corderies. Dans les maisons des paysans, on confectionne de la toile, du drap et des tapis.

Les impôts sont les mêmes dans tous les villages de la couronne. Ils diffèrent quelque peu de ceux des autres provinces. Les communes du pays sont généralement riches. Le long du Dniester, la pêche est une grande ressource. Plusieurs villages cultivent du tabac qu'ils vendent à Odessa.

La province actuelle de Bessarabie, cédée à la Russie, lors de la paix de 1812, par la Porte ottomane, est située entre le Danube, le Pruth et le Dniester. Elle se compose du pays de Budziak, habité par la horde des Nogaï, et de la Moldavie orientale sur la rive gauche du Pruth.

D'après Koeppen, la population, en 1838, était de

720,000 âmes. Quant à l'étendue du pays, les indications des géographes russes varient de 433 à 891 milles carrés.

Les monts Carpathes entrent par saillies dans le Nord, qui présente en général beaucoup de collines. Le Midi forme une plaine, traversée par les débris d'un rempart formidable, flanqué d'un fossé.

Suivant une légende, l'Empereur Trajan fit élever ce rempart sur la limite extrême de l'empire romain, afin de contenir les Barbares*).

Le Sud-Est, le pays de Budziak, appartenait originairement au Khan de la Crimée. Les Turcs toutefois y possédaient des villes fortifiées, comme Akerman, Kabul etc. Ce pays est une steppe. Les Nogaï qui la traversaient en nomades, étaient d'abord les sujets du Khan de la Crimée. Plus tard, le Khanat ayant été dissous, ils reconnurent comme chef le Padischah, dans une certaine mesure, bien entendu, en tant qu'ils le voulaient bien.

La pointe Sud-Ouest du gouvernement, laquelle, entre la Podolie et la Moldavie, s'étend jusque dans la Gallicie, a toujours fait partie de la Turquie. Les soldats en garnison, les bourgeois des villes et les propriétaires du plat pays étaient Turcs.

La partie du milieu appartenait à la Moldavie. Les classes supérieures parmi les habitants étaient de la tribu valaquienne ou rumiunaise laquelle se composait d'agri-

*) Ce rempart est indubitablement romain. Le peuple l'attribue à Trajan et il raconte beaucoup de légendes de cet empereur. En voici une qui m'a paru caractéristique. De l'autre côté du Danube demeurait un roi nommé Trajan qui aimait, sur la rive opposée, une reine nommée Bielajakejina (la blanche princesse). Tous les soirs il monta à cheval, fut la voir et la quitta avant le lever du soleil. Son cheval l'avertissait par un hennissement joyeux, que le jour allait se lever. Mais la princesse désirait voir son amant à la lumière du soleil. Elle fit donner de l'avoine au cheval qui oublia de hennir. Au lever du jour, le cheval et le cavalier disparurent. On ne les a jamais revus.

culteurs et occupait presque seule les parties cultivées du pays.

Lorsque la paix de Bucharest, avait cédé tout le pays à la Russie, les Turcs émigrèrent presque tous. Les Nogaï de leur côté quittèrent en grande partie la contrée pour se rendre soit sur l'autre rive du Danube soit au Kuban. Le gouvernement remplit la lacune que devaient produire ces émigrations par des colonies d'Allemands, de Bulgares, de Moldaviens, de Petits-Russiens etc. Dans les villes, on accueillit tout le monde, sans demander le passeport du nouveau venu, sans même s'enquérir de son origine.

Le gouvernement russe maintint toute la constitution intérieure du pays qui remontait jusqu'à l'ancien empire des Valaques et s'était développé peu à peu. En 1827, on ordonna de réunir et de publier toutes les lois et coutumes en vigueur. La publication eut lieu en 1836.

Ce qui peut étonner, c'est que le peuple valaque, en présence de la courte indépendance dont il jouit et du peu de progrès qu'il a fait jusqu'ici, ait pourtant donné le spectacle d'une grande diversité d'éléments politiques ou, pour mieux dire, une distinction de classes fortement caractérisée. Il est à croire, que cette constitution n'a pas sa racine dans la vie propre de la nation, mais qu'elle èst due à une imitation de l'étranger. On remarque surtout une analogie frappante avec les moeurs byzantines. Des recherches attentives pourraient sans doute démontrer, à moins que toute trace n'en soit perdue ou obscurcie, quand et comment l'influence byzantine s'est exercée dans tel ou tel cas particulier.

Les pays habités par la race valaque, à savoir la Bessarabie, la Buchovine, une partie de la Transylvanie, de la Moldavie, la Valachie et des portions de territoire dans le pays des Bulgares et dans la Servie, jusque vers la Macédoine, appartenaient au grand empire bulgare, politiquement opposé à l'empire byzantin, mais qui ne pouvait toutefois se soustraire à l'influence de la civilisation religieuse et sociale de ce dernier. Lors de la chute de

l'empire bulgare, les principautés de Moldavie et de Valachie acquirent une sorte d'indépendance et l'influence byzantine augmenta en proportion. Le grand sultan nomma les hospodars pour sept ans. C'étaient généralement de riches Grecs qui, à force de cadeaux et de moyens de corruption de toute nature, savaient obtenir ces positions princières. Les hospodars mettaient à profit le temps de leur règne pour ramasser des trésors et acheter des terres dans lesquelles ils allaient se retirer en sortant de fonctions. Le plus grand nombre de familles nobles de la Moldavie et de la Valachie est d'origine grecque. On comprend quel intérêt avaient les hospodars à étendre les droits des propriétaires des terres et à quel point ils devaient contribuer à répandre parmi les Valaques le goût des cérémonies et les moeurs de la cour de Byzance.

Les anciens almanachs de cour et d'adresse de Byzance avec leurs degrés de hiérarchie bizarres et quelque peu burlesques avaient passé à la cour de ces prétendus princes, misérablement soumis au padischah et même à son vassal, le Khan de la Crimée. Aujourd'hui encore, en dépit d'une indépendance plus grande, ces almanachs, pour une bonne partie du contenu, sont restés en vigueur aux cours de Jassy et de Bucharest.

La distinction des classes chez les Byzantins se distinguait de celle que l'on trouve chez les peuples de race germano-romane, en ce que les premiers n'admettaient pas le principe d'hérédité. Les princes de la Moldavie et de la Valachie, au contraire, tout en copiant la hiérarchie sur les Byzantins, ne se faisaient pas faute d'imiter les privilèges héréditaires de leurs voisins, des Polonais, des Hongrois et des Allemands. Ils prenaient à chacun ce qui leur convenait. Grâce à ce procédé, il s'est formé dans ce pays une diversité de rangs et de classes que l'on ne retrouve pas ailleurs*).

*) Cette diversité est inconnue aux Bulgares véritables aussi bien qu'aux Valaques de la Transylvanie et de la Hongrie.

Quelques mots seulement sur ces différentes classes ou castes.

Le premier rang est occupé par les Bojars, mot évidemment slave et qui se retrouve dans la langue sacrée des Esclavons. L'étymologie de ce mot n'est pas fixée*). Dans les principautés, on appelle Bojars les employés qui remplissent les plus hautes fonctions. Ces fonctions n'étaient pas héréditaires dans le sens propre du mot, mais parmi les candidats, les enfants des Bojars étaient placés en première ligne; c'est ainsi que le titre de Bojar est devenu un privilège héréditaire des familles les plus riches et les plus nobles. Dans la Bessarabie, en présence de la signification que les Russes attachent au titre de Bojar, il ne pouvait être reconnu par le gouvernement. Mais on a accordé à ces familles les privilèges de la noblesse héréditaire russe.

Viennent ensuite les Bojarinoschi, employés inférieurs dans les principautés. Le gouvernement de St. Pétersbourg reconnut ceux qui existaient au moment où le pays devint russe, et qui étaient en position de justifier leur titre. Il leur accorda les droits de la noblesse personnelle russe, exemption de peines corporelles, d'impôts de la couronne, de l'état et de la commune. Leurs enfants pouvaient entrer dans la noblesse de service.

En troisième ligne se trouvent les Masils. Ils prétendaient descendre de fonctionnaires, et avaient des privilèges de toute nature. Ils n'étaient toutefois pas entièrement exempts d'impôts. Le gouvernement russe les a

---

En faut-il davantage pour prouver que les Hospoders seuls l'ont introduite dans la Moldavie et la Valachie?

*) Les Byzantins nous ont conservé cette notice qu'à la cour des Bulgares les Welmaches ou officiers de la cour furent aussi appelés Woilads et Boilads, terme qu'il faut peut-être considérer comme une modification grecque de celui de Boljar. Dans ce cas, le mot dériverait du nom même du peuple. *Boli* et *Bolschi* signifie grand. On conviendra sans peine que le nom de *Bojar* russe est analogue à celui dont je parle.

pour ainsi dire traités à l'égal des Odnoworzu ou des Cosaques. Une antique coutume les oblige à servir de fourriers à l'armée, à conduire des transports et à se charger de plusieurs commissions. Ils paient un impôt par famille. Pour l'administration de leurs affaires, ils choisissent leurs Anciens que l'on appelle capitaines des Masils. Ils ne peuvent subir des peines corporelles que d'après le jugement des tribunaux.

Les Ruptasches sont égaux en rang aux Masils. Ce sont les enfants et descendants des prêtres qui ne sont pas devenus prêtres eux-mêmes. Le gouvernement, sous le rapport de la position politique, les a assimilés aux Masils.

Outre les Ruptasches, il y a encore les Rupta-de-Wisterija et les Rupta-de-Kamera, deux catégories de paysans des hospodars descendants en partie de colons étrangers établis sur les terres des hospodars. Ils payaient immédiatement leurs impôts soit aux caisses de l'état (Wisteria) soit à la caisse (Kamera) du hospodar.

Tous les habitants des campagnes s'appellent Zarani (du mot valaque *zara*, pays). Les Zarani sont ou des paysans, des bergers, des garçons de ferme, des gardes-champêtres etc. (nommés encore Breslasches), ou des artisans et des journaliers, sans détermination précise.

Les paysans habitent soit leurs propres terres soit celles de la couronne, des couvents ou des nobles. Les impôts des paysans de la couronne et des nobles sont dès long-temps assez bien réglés. Tous les jours, ils doivent fournir des corvées depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, en tout douze heures, sauf deux heures réservées au dîner et au repos. Ils donnent en outre au seigneur la dixième partie de tous les produits des champs et du bétail. Ils doivent garder les bois ou les défricher, construire et tenir en bon état les routes, ponts etc. Ce ne sont toutefois point des serfs. Ils peuvent renoncer à la culture de la terre seigneuriale, dès qu'ils ont acquis une propriété eux-mêmes. Ils peuvent aussi abandonner le seigneur, s'il ne peut leur donner assez de terre, et s'adresser à un autre

propriétaire foncier avec le consentement du premier. Lorsque la Russie avait acquis la domination de cette contrée, les rapports du seigneur au paysan n'étant pas fixés par contract écrit, donnèrent lieu à beaucoup de plaintes, de contestations, même à des troubles. Un oukase du 24 Janvier 1834 ordonna qu'à partir du 23 Avril 1836, seignéurs et paysans auraient à régler leur position respective par des contracts bilatéraux, rédigés avec précision. Les Zarani goutèrent peu cette proposition, faite en leur faveur. Bon nombre d'entre eux préférèrent d'entrer dans la classe bourgeoise laquelle, en Bessarabie comme dans toute la Russie, est parfaitement constituée. Il en résulta ce grave danger de voir retirer beaucoup de forces à l'agriculture et de laisser inonder les villes par des gens qui ne pouvaient, vu leur inexpérience et le peu de moyens qu'ils avaient à leur disposition, profiter à l'industrie. Le gouvernement se vit forcé d'adopter un contract normal ayant force de loi toutes les fois qu'un contract spontané ne serait intervenu entre les parties. Dans ces contracts normaux, on a soigneusement et impartialement distingué les droits des seigneurs d'un côté et ceux des paysans de l'autre.

Ceux des Zarani qui possèdent en propre des terres, les Masils et les Ruptasches propriétaires, enfin les Bojarinasches eux-mêmes lesquels n'ont que de petites propriétés, s'appellent aussi d'un nom commun *Reseschea*, ce qui signifie *petits propriétaires* et ne constitue pas une classe à part. Les Reseches habitent des fermes isolées ou des villages entiers.

Les Bohémiens seuls sont, dans la Bessarabie, des serfs proprement dits. Depuis un temps immémorial, les Bohémiens étaient les serfs des classes privilégiées, des Bojars, des Masils, des Bojarinasches et des Ruptasches. C'est ainsi que cette race vagabonde et qui, ailleurs, aime passionnément la liberté, a consenti à se laisser assujettir dans ce pays. Le gouvernement russe n'affranchit pas les Bohémiens, mais il força les seigneurs à prouver le droit de propriété sur les Bohémiens qu'ils revendiquaient comme

serfs. On a forcé les Bohémiens, autrefois nomades, de la couronne, à s'établir et à embrasser une occupation fixe. En 1838, des 9496 Bohémiens mâles de la contrée, 1587 appartenaient à la couronne, 6900 étaient serfs de particuliers, neuf étaient libres.

En 1837, d'après Koeppen, toutes les classes réunies, sans compter toutefois les Bohémiens non établis et les Arméniens, présentaient une population de 714,710 âmes.

Les impôts russes ne sont pas encore introduits en Bessarabie. Mais les anciens impôts sont dès à présent modifiés dans le sens du système russe.

Chapitre XXV.

Départ d'Odessa. — La Podolie. — Kijeff. — Catacombes. — La noblesse polonaise en Russie. — La Schljachta.

Le 9 Octobre, nous partîmes d'Odessa pour nous rendre à Kijeff. Dès que l'on passe la frontière de la Podolie, c'est un aspect tout nouveau. Le pays offre des collines, de belles forêts et des paysages charmants. La population de la Podolie comprend dix peuples: Les Grands-Russiens, les Petits-Russiens, les Russniaks, les Polonais, les Moldaviens, les Grecs, les colons allemands, les Juifs, les Arméniens et les Bohémiens. Chacun de ces peuples a sa vie nationale à part; il ne se mêle pas aux autres. Il a une langue, un costume, des moeurs et une religion qui lui sont propres. Bien plus, chaque nationalité forme pour ainsi dire une classe différente de la société. Les Grands-Russiens fournissent les employés et les militaires. L'uniforme du soldat, voilà leur costume. Ils parlent le dialecte grand-russien et appartiennent à l'église russe. Les Petits-Russiens sont Cosaques, parlent le dialecte petit-russien et appartiennent également à l'église russe. Les Russniaks forment la classe des serfs. Le dialecte qu'il parlent, tient le milieu entre celui de la Pologne et le russe. Autrefois ils faisaient partie de l'église grecque *mionite* (unie à Rome). *L'union* se trouvant rompue aujourd'hui, on signale toutefois, dans leur culte, de légères

modifications qui les distinguent de l'église grecque. Les Polonais représentent la noblesse, tant la grande des propriétaires fonciers que la noblesse inférieure de la Schljachta. Ils parlent polonais et sont catholiques romains. Les Moldaviens sont colons, parlent valaque et appartiennent à l'église grecque. Les Grecs sont ou colons ou négociants. Ils parlent le grec moderne et confessent la religion grecque, se distinguant de l'église russe en ce que la liturgie a adopté la langue grecque. Pour les colons allemands, il n'est besoin d'insister sur ce qui les caractérise. Les Juifs constituent, pour ainsi dire, la classe bourgeoise. Il n'y a presque que des Juifs dans les petites villes. Ils parlent un mauvais allemand. Les Arméniens sont négociants, ayant un costume, une langue et une religion à eux. Les Bohémiens enfin ne forment pas de classe. Ils n'ont pas de costume propre ni de religion distincte. Ils écorchent toutes les langues.

Tous ces peuples forment, sur un territoire de 730 milles carrés, une population d'à peu près 1,545,540 âmes.

Les villages du cercle d'Olgapol appartiennent à la couronne ou bien à des particuliers. Ils sont généralement de grandeur moyenne avec 500 à 800 habitants. La culture du sol est partout celle des trois champs. La couronne possède des domaines où les paysans travaillent à corvées. Toutefois un grand nombre d'entre eux sont mis à l'obrok. En quelques endroits, on a commencé à abandonner les domaines aux paysans pour le produit précédemment constaté. Mais cet abandon n'a lieu que pour un temps déterminé, de trois à six ans. Il en est dressé contract à la cour des domaines.

Les paysans, d'après l'étendue de leurs propriétés, se divisent en cinq classes:

1) Plugowschiki, possédant 18 morgi à 1300 toises carrées de champs de labour et 6 morgi de foins, en tout 48 à 50 morgens de Berlin. Ils fournissent 158 corvées par an, fixées en journées de travail. Ces prestations ont été établies par le gouvernement russe dans ces dernières années. La division des communes russes n'existe pas en

ces lieux. La terre assignée à une ferme de paysan n'en peut être séparée ni par la vente ni par l'échange. Elle n'est point partagée en cas de succession.

2) Pogedinki, ayant 16 morg. de champs ou de foins, fournissant 128 corvées.

3) Les Pesché. Morgi: 12. Corvées: 106.

4) Agarodniki, possédant maisons et jardins. Corvées: 24.

5) Robotniki (ailleurs Kutniki et Bobuili) demeurant chez des propriétaires de maisons et se trouvant comptés parmi les familles de ces dernières. Ils ne possèdent rien en propre, ne fournissent pas de corvées spéciales, mais remplacent les propriétaires de maisons en cas d'empêchement de ces derniers.

Les mobiliers, les ustensiles etc. sont la propriété du paysan. Il se les procure, les améliore et les augmente. C'est cet inventaire qui constitue son aisance. Si l'inventaire se détériore, le maître fait descendre le paysan dans une classe inférieure, jusqu'à ce qu'il ait réparé ses pertes.

Le servage des paysans de la couronne est aboli dans cette contrée comme dans le reste de la Russie. La cour des domaines permet, moyennant certaines conditions, d'échanger la corvée contre l'obrok. La main-d'oeuvre a plus de valeur que le travail de la charrue. Au reste, il en est de même dans toute la Russie.

Si des membres de la famille du paysan veulent exercer une industrie quelconque, ils doivent demander le consentement de la cour des domaines laquelle, du reste, ne le refuse jamais. La cour délivre aussi des passeports à ceux qui vont chercher de l'ouvrage ailleurs. Il n'y a pas d'impôts de servage. Le paysan ne fournit rien en nature.

A la mort du paysan, la terre n'est pas divisée. Elle passe à toute la famille dont le fils aîné est considéré comme le chef.

Cette organisation de l'économie rurale est la même chez les paysans des terres seigneuriales. Seulement elle y est consacrée par la coutume au lieu de l'être par une

loi. On admet toutefois que le mobilier du paysan lui appartient en propre. Ce rachat de la servitude est assez fréquent.

D'après tout ce qui précède, on reconnaît sans peine que la constitution de la classe des paysans ne diffère pas, quant aux éléments essentiels, de l'Allemagne orientale. C'est celle des Slaves de l'Ouest*), se distinguant d'un côté de la constitution des paysans slaves de l'Est et grand-russiens, de l'autre, de ce qui régit la situation des paysans germains qui fournissent des prestations en nature sans être assujettis à des servitudes personnelles considérables. A ce dernier mode se rattachent enfin les fermages à temps avec une entière indépendance personnelle, dans les contrées du Sud-Ouest.

Les paysans des domaines paient les impôts des autres paysans. Toutes les classes frappées d'impôts, fournissent une taille personnelle de 95 copeks argent par tête. Il y a en outre quelques redevances provinciales et communales.

A la tête de chaque village se trouve un Wibernie, élu par les paysans et qui administre la commune. Le Sotzki également élu par eux, exerce la police. Dans des villages plus grands, le Sotzki est assisté d'un Disotzki (sotzki-homme sur cent, disotzki-homme sur dix). Les fonctions du Wibernie sont honoraires; le Sotzki reçoit 25 roubles arg. de salaire.

La route, à partir d'Olgapol, conduit à travers un joli paysage, que des collines viennent intercepter de distance à distance. Les villages sont grands, mais les maisons ne

*) Le droit des nobles et des paysans zcechs ou bohèmes a exercé une influence prépondérante sur la constitution rurale de la Pologne et de la Lithuanie. De là il avait passé dans l'ancien droit russe d'où il a disparu de nouveau dans la suite. Le droit des villes au contraire était emprunté dans toute la Pologne aux pays allemands. A Kijeff, le droit de la ville de Magdebourg a régné jusque sous l'empereur Alexandre.

forment point des rues alignées. Chaque ferme est isolée. Les maisons et cours sont entourées de jardins charmants et de beaux arbres fruitiers. Les maisons d'habitation n'ont qu'un seul étage, mais elles sont surmontées de chaumes soigneusement recouverts et de cheminées. Au milieu de la façade large se trouve la porte d'entrée.

Nous atteignîmes Lipowitsch appartenant au comte Stradinski. Elle renferme 300 maisons, habitées pour la plupart par des Juifs et quelques marchands et artisans chrétiens. Chaque maison paie un impôt d'après sa grandeur. La seigneurie prélève en outre sur les industries une sorte de droit de patente. En tout, chaque *bourgeois* paie 4 à 6 roubles arg. par an. La ville est précédée d'un village où les paysans sont à corvée pendant trois jours de la semaine. Ils transportent le blé à Odessa, ce qui leur est compté à l'égal d'un certain nombre de corvées. Le seigneur n'exerce pas la justice dans la ville, ni pour les bourgeois ni pour les paysans. Il a la police. Toutefois il ne peut condamner qu'à cinq coups de fouet.

Nous traversâmes ensuite le district de Skir. Tous les villages qui se trouvaient sur notre route, étaient grands et pouvaient contenir mille habitants. Un de ces villages était habité en partie par des Schljachtitsches (Polonais de basse noblesse), en partie par des serfs. Les maisons des uns et des autres étaient situées pêle-mêle, et ne se distinguaient ni par la grandeur ni par la propreté. Toutefois les nobles polonais formaient une commune indépendante avec un Ancien librement élu, lequel recueillait les impôts pour les transmettre à qui de droit. Ils étaient tous catholiques et parlaient polonais. Ils avaient une église romaine avec un prêtre polonais non marié. Je fus le voir. Malheureusement, il avait oublié presque tout son latin. Les Schljachtitsches de ce village et des environs n'avaient pas de propriétés à eux; ils demeuraient sur des terres de la couronne et en payaient un impôt. Les paysans étaient des Russniaki, parlaient leur langue et

l'empire bulgare, les principautés de Moldavie et de Valachie acquirent une sorte d'indépendance et l'influence byzantine augmenta en proportion. Le grand sultan nomma les hospodars pour sept ans. C'étaient généralement de riches Grecs qui, à force de cadeaux et de moyens de corruption de toute nature, savaient obtenir ces positions princières. Les hospodars mettaient à profit le temps de leur règne pour ramasser des trésors et acheter des terres dans lesquelles ils allaient se retirer en sortant de fonctions. Le plus grand nombre de familles nobles de la Moldavie et de la Valachie est d'origine grecque. On comprend quel intérêt avaient les hospodars à étendre les droits des propriétaires des terres et à quel point ils devaient contribuer à répandre parmi les Valaques le goût des cérémonies et les moeurs de la cour de Byzance.

Les anciens almanachs de cour et d'adresse de Byzance avec leurs degrés de hiérarchie bizarres et quelque peu burlesques avaient passé à la cour de ces prétendus princes, misérablement soumis au padischah et même à son vassal, le Khan de la Crimée. Aujourd'hui encore, en dépit d'une indépendance plus grande, ces almanachs, pour une bonne partie du contenu, sont restés en vigueur aux cours de Jassy et de Bucharest.

La distinction des classes chez les Byzantins se distinguait de celle que l'on trouve chez les peuples de race germano-romane, en ce que les premiers n'admettaient pas le principe d'hérédité. Les princes de la Moldavie et de la Valachie, au contraire, tout en copiant la hiérarchie sur les Byzantins, ne se faisaient pas faute d'imiter les privilèges héréditaires de leurs voisins, des Polonais, des Hongrois et des Allemands. Ils prenaient à chacun ce qui leur convenait. Grâce à ce procédé, il s'est formé dans ce pays une diversité de rangs et de classes que l'on ne retrouve pas ailleurs*).

*) Cette diversité est inconnue aux Bulgares véritables aussi bien qu'aux Valaques de la Transylvanie et de la Hongrie.

Quelques mots seulement sur ces différentes classes ou castes.

Le premier rang est occupé par les Bojars, mot évidemment slave et qui se retrouve dans la langue sacrée des Esclavons. L'étymologie de ce mot n'est pas fixée *). Dans les principautés, on appelle Bojars les employés qui remplissent les plus hautes fonctions. Ces fonctions n'étaient pas héréditaires dans le sens propre du mot, mais parmi les candidats, les enfants des Bojars étaient placés en première ligne; c'est ainsi que le titre de Bojar est devenu un privilège héréditaire des familles les plus riches et les plus nobles. Dans la Bessarabie, en présence de la signification que les Russes attachent au titre de Bojar, il ne pouvait être reconnu par le gouvernement. Mais on a accordé à ces familles les privilèges de la noblesse héréditaire russe.

Viennent ensuite les Bojarinoschi, employés inférieurs dans les principautés. Le gouvernement de St. Pétersbourg reconnut ceux qui existaient au moment où le pays devint russe, et qui étaient en position de justifier leur titre. Il leur accorda les droits de la noblesse personnelle russe, exemption de peines corporelles, d'impôts de la couronne, de l'état et de la commune. Leurs enfants pouvaient entrer dans la noblesse de service.

En troisième ligne se trouvent les Masils. Ils prétendaient descendre de fonctionnaires, et avaient des privilèges de toute nature. Ils n'étaient toutefois pas entièrement exempts d'impôts. Le gouvernement russe les a

---

En faut-il davantage pour prouver que les Hospodars seuls l'ont introduite dans la Moldavie et la Valachie?

*) Les Byzantins nous ont conservé cette notice qu'à la cour des Bulgares les Welmaches ou officiers de la cour furent aussi appelés Woilads et Boilads, terme qu'il faut peut-être considérer comme une modification grecque de celui de Boljar. Dans ce cas, le mot dériverait du nom même du peuple. *Boli* et *Bolschi* signifie grand. On conviendra sans peine que le nom de *Bojar* russe est analogue à celui dont je parle.

l'empire bulgare, les principautés de Moldavie et de Valachie acquirent une sorte d'indépendance et l'influence byzantine augmenta en proportion. Le grand sultan nomma les hospodars pour sept ans. C'étaient généralement de riches Grecs qui, à force de cadeaux et de moyens de corruption de toute nature, savaient obtenir ces positions princières. Les hospodars mettaient à profit le temps de leur règne pour ramasser des trésors et acheter des terres dans lesquelles ils allaient se retirer en sortant de fonctions. Le plus grand nombre de familles nobles de la Moldavie et de la Valachie est d'origine grecque. On comprend quel intérêt avaient les hospodars à étendre les droits des propriétaires des terres et à quel point ils devaient contribuer à répandre parmi les Valaques le goût des cérémonies et les moeurs de la cour de Byzance.

Les anciens almanachs de cour et d'adresse de Byzance avec leurs degrés de hiérarchie bizarres et quelque peu burlesques avaient passé à la cour de ces prétendus princes, misérablement soumis au padischah et même à son vassal, le Khan de la Crimée. Aujourd'hui encore, en dépit d'une indépendance plus grande, ces almanachs, pour une bonne partie du contenu, sont restés en vigueur aux cours de Jassy et de Bucharest.

La distinction des classes chez les Byzantins se distinguait de celle que l'on trouve chez les peuples de race germano-romane, en ce que les premiers n'admettaient pas le principe d'hérédité. Les princes de la Moldavie et de la Valachie, au contraire, tout en copiant la hiérarchie sur les Byzantins, ne se faisaient pas faute d'imiter les privilèges héréditaires de leurs voisins, des Polonais, des Hongrois et des Allemands. Ils prenaient à chacun ce qui leur convenait. Grâce à ce procédé, il s'est formé dans ce pays une diversité de rangs et de classes que l'on ne retrouve pas ailleurs*).

---

*) Cette diversité est inconnue aux Bulgares véritables aussi bien qu'aux Valaques de la Transylvanie et de la Hongrie.

Quelques mots seulement sur ces différentes classes ou castes.

Le premier rang est occupé par les Bojars, mot évidemment slave et qui se retrouve dans la langue sacrée des Esclavons. L'étymologie de ce mot n'est pas fixée *). Dans les principautés, on appelle Bojars les employés qui remplissent les plus hautes fonctions. Ces fonctions n'étaient pas héréditaires dans le sens propre du mot, mais parmi les candidats, les enfants des Bojars étaient placés en première ligne; c'est ainsi que le titre de Bojar est devenu un privilège héréditaire des familles les plus riches et les plus nobles. Dans la Bessarabie, en présence de la signification que les Russes attachent au titre de Bojar, il ne pouvait être reconnu par le gouvernement. Mais on a accordé à ces familles les priviléges de la noblesse héréditaire russe.

Viennent ensuite les Bojarinoschi, employés inférieurs dans les principautés. Le gouvernement de St. Pétersbourg reconnut ceux qui existaient au moment où le pays devint russe, et qui étaient en position de justifier leur titre. Il leur accorda les droits de la noblesse personnelle russe, exemption de peines corporelles, d'impôts de la couronne, de l'état et de la commune. Leurs enfants pouvaient entrer dans la noblesse de service.

En troisième ligne se trouvent les Masils. Ils prétendaient descendre de fonctionnaires, et avaient des privilèges de toute nature. Ils n'étaient toutefois pas entièrement exempts d'impôts. Le gouvernement russe les a

---

En faut-il davantage pour prouver que les Hospodars seuls l'ont introduite dans la Moldavie et la Valachie?

*) Les Byzantins nous ont conservé cette notice qu'à la cour des Bulgares les Welmaches ou officiers de la cour furent aussi appelés Woilads et Boilads, terme qu'il faut peut-être considérer comme une modification grecque de celui de Boljar. Dans ce cas, le mot dériverait du nom même du peuple. *Boli* et *Bolschi* signifie grand. On conviendra sans peine que le nom de *Bojar* russe est analogue à celui dont je parle.

grégation comprit bientôt 12 moines. C'est avec leur assistance qu'Antoine aurait taillé la pierre et creusé le couvent. Cette donnée, je l'avoue, me paraît invraisemblable. Ces souterrains longs de mille pieds demanderaient aujourd'hui, où la poudre et la mécanique y seraient employées, un travail colossal d'un grand nombre d'années, et douze moines auraient exécuté à eux seuls cette oeuvre gigantesque! D'ailleurs, pour quel motif Antoine aurait-il pratiqué dans la terre, avec d'immenses efforts, ces grottes et ces couloirs, lui qui pouvait bâtir et qui a réellement bâti des églises et des couvents en plein air et au soleil? Une seule grotte jointe à quelques petites cellules aurait suffi au désir de retraite de l'ermite chrétien. Aussi suis-je convaincu que les souterrains sont dûs à un peuple ancien. La légende qui les attribue aux Warèges, confirme cette opinion. Peut-être faut-il les compter parmi les cavernes de Troglodytes dont j'ai parlé à propos de celles de Tschufutkalé. Enfin, ces souterrains, comme tant d'autres, comme ceux de la caverne de Baumann dans le Harz, par exemple, peuvent être l'oeuvre de la nature. Les moines alors n'auraient fait que creuser des niches, tailler des tombeaux, pratiquer des cellules etc.

Il y a en Russie, à Pskoff, un couvent souterrain, semblable de tout point à celui de Kijeff, mais qu'il ne m'a pas été donné de visiter*).

L'église de St. Sophie, une des plus anciennes et des plus belles de la Russie, fut fondée, en 1036, d'après le modèle de l'église du même nom qui se trouve à Constantinople. Un jeune peintre, envoyé de St. Pétersbourg pour prendre quelques dessins de cette église, découvrit,

---

*) Sur le couvent de Pskoff, voyez l'ouvrage de Schloetzer, (Lubeck, 1832). Sur celui de Kijeff, v. *Religiosa Kijoriensis cripta* etc. par Herbenius (Jéna, 1675). Ce livre renferme aussi plusieurs légendes ayant trait au couvent de Kijeff. Il y est dit, qu'un souterrain doublé de métal fondu, conduirait du couvent jusqu'à Smolensk, éloigné de 80 milles.

sous la couche de chaux qui s'étendait sur les parois de l'édifice, des fresques très-anciennes et qui remontent probablement à l'époque où l'église fut construite, dans le onzième siècle. On ne conçoit absolument pas, comment, en présence de la vénération que le peuple russe a toujours voué à tout ce qui touche l'église, ces fresques ont pu être recouvertes de chaux. Ce que j'en ai vu, portait le caractère du siècle que je viens d'indiquer. Des couleurs effacées, des peintures planes, des contours précis, un dessin raide. Les figures déjà nettoyées représentaient des saints de grandeur plus qu'humaine, placés l'un à côté de l'autre, sans la moindre intention de groupes artistiques. L'église renferme le tombeau de St. Wladimir.

L'église de St. André, dans le style rococo, fut bâtie, en 1744, par Rostrelli, si je ne me trompe. De l'escalier de cette église, on jouit d'une vue magnifique sur toute la ville de Kijeff et sur le Dnieper.

Un beau jardin, aligné par Potemkin pour l'impératrice Catherine, renferme un établissement d'eaux minérales d'après le système de Struve. Un pensionnat très-élégant de jeunes filles nobles a été fondé par la noblesse de la province. Ici, comme dans toutes les maisons d'éducation russes, on élève des dames de salon et non des ménagères. L'Université occupe, sur une colline, un palais magnifique. Elle possède une bibliothèque très-riche. L'Université de Vilna a beaucoup fourni à celle-ci, entre autres une faculté entière. Dans le cabinet d'histoire naturelle, je vis une collection de pliques polonaises qui font horreur. Un professeur très-aimable, M. Ivanoschew, me montra tout ce qu'il y avait de remarquable. Il me communiqua quelques notices précieuses sur la situation agronomique du pays.

La noblesse des gouvernements environnants est d'origine polonaise. Il n'y a que peu de familles grand-russiennes, établies en ces lieux. Suivant Procope, les peuples slaves n'auraient pas eu de noblesse indigène. Les Petits-Russiens et les Russins n'en ont pas à l'heure qu'il est. C'est lors de la conquête de cette contrée par

les grands-ducs de la Lithuanie et de l'annexion de la Lithuanie à la Pologne que la noblesse polonaise et lithuanienne a pénétré dans le pays. On ne sait au juste quand et comment cette immigration a eu lieu. Mais le fait de sa prise de possession d'une partie du territoire trouve son explication dans les ravages des Mongols et des Tartares, par suite desquels bon nombre de terres étaient restées incultes. C'est ce qui fit probablement arriver d'autre part la Schljachta (noblesse inférieure) qui cultivait elle-même et s'établissait par communes. Mais ce qui s'explique moins, c'est le servage des Russins jadis libres, c'est la situation des villages russins que la haute noblesse a rendus tributaires. Ni l'histoire ni la législation de la Pologne n'éclaircissent cette circonstance.

Dans la Petite-Russie, sur la rive gauche du Dnieper, il n'y avait que peu de nobles polonais; il n'y en avait pas dans les pays cosaques. Mais dans ces derniers, l'impératrice Catherine avait donné beaucoup de paysans, autrefois libres, à des personnes de sa cour. La noblesse polonaise et russe, dans cette contrée, demeure l'une à côté de l'autre et souvent est confondue. Plusieurs anciens officiers cosaques ont acquis la noblesse russe héréditaire.

Dans la Podolie et la Volhynie, la noblesse polonaise se trouvait dans la même situation que celle de la Gallicie orientale, où la population, dans l'origine, se composait également de Russins. Toutefois les deux pays ont été différemment traités par la Russie et l'Autriche. L'Autriche n'a pas favorisé la noblesse polonaise ayant des propriétés foncières, notamment en ce qui concerne ses paysans. Elle n'a pas considéré les paysans comme serfs, mais seulement comme devant des impôts et des prestations à la propriété. Ces prestations sont réglées par une loi, laquelle, en partie du moins, n'a pas été exécutée. On ajoute que la noblesse elle-même paie des impôts très-élevés*).

*) Je n'ai jamais été en Gallicie. Mais des nobles polonais qui

Dans les parties de l'ancienne Pologne russe au contraire qui sont habitées par des Russins, le gouvernement a traité et traite avec beaucoup de clémence la noblesse polonaise qui a des propriétés foncières. La législation russe étant introduite dans le pays, les nobles polonais sont égaux aux nobles de la Russie. Le servage de leurs paysans est reconnu. Le nombre des corvées, il est vrai, est limité à trois jours par semaine, mais il serait presque impossible au paysan d'en fournir davantage, à moins de laisser sans culture son propre champ et de mourir de faim, par suite de cet abandon. Il n'y a pas, comme en Gallicie, de justice patrimoniale, mais la noblesse exerce la police. Elle ne paie pas d'impôts.

La noblesse du pays a peu donné dans la révolution de 1831. Aussi le gouvernement n'a-t-il confisqué que 27,000 à 30,000 paysans. Ceux des nobles qui ont à la fois des biens en Gallicie et dans la contrée dont je parle, préfèrent habiter cette dernière. La prospérité d'Odessa et le commerce des grains florissant, qui en a été la suite, n'ont pas peu contribué à relever les finances de la noblesse laquelle, en général, aime mieux le gouvernement russe que celui de l'Autriche. C'est là une observation que j'ai faite en 1843 et qui s'est vérifiée en 1846.

La Schljachta au contraire, peu civilisée, mais fière et courageuse, a conservé des sentiments de regret pour l'ancienne Pologne. En 1831, dans les provinces essentiellement polonaises, elle a trempé bien avant dans la révolution. On a forcé ensuite les nobles à produire leurs titres de noblesse. Comme ils ne le pouvaient naturelle-

ont des biens en Podolie et dans la Gallicie, assurent, que les impôts sont tellement élevés en Gallicie qu'en présence du bas prix de tous les produits, ils absorbent presque toute la rente territoriale. Il y a quelques années, le prix des grains ayant considérablement baissé, l'archiduc Charles a offert au gouvernement de lui céder les biens qu'il possédait en Gallicie, parceque, disait-il, il y avait perdu, et même mis du sien.

ment pas, on les a dégradés. Ils étaient désormais placés dans la classe des Odnoworzu. Ceux qui avaient eu des propriétés à eux, devinrent des Wolneludi (libres), ne payaient d'obrok mais une taille personnelle; ils étaient assujettis au service militaire. Ceux des terres de la couronne furent traités à l'égal des paysans de la couronne, personnellement libres mais devant faire le service militaire, payer une taille et de l'obrok. Ceux enfin des terres seigneuriales payaient une taille et le tschinz; ils étaient par conséquent des paysans libres mais pour ainsi dire tributaires.

Les habitants primitifs, tels que les Malorussians (Petits-Russiens) et les Russins avaient peu de sympathie pour la Pologne. Ils étaient remplis de haine pour leurs seigneurs, les nobles polonais. Les Malorussians, aimant médiocrement les Grands-Russiens, étaient mieux disposés en faveur du gouvernement russe, pour des motifs religieux surtout, parceque de tout temps ils ont fait partie de l'église russe. Les Russins au contraire qui reconnaissent l'autorité du pape, n'éprouvent pas précisément un sentiment d'amitié ardente pour les Polonais, mais, se trouvant avec eux dans la même communauté religieuse, ils les préfèrent dans tous les cas aux Grands-Russiens.

C'est ce qui explique les efforts constants de la Russie à détacher de Rome les Russins.

La propriété foncière des nobles dans cette contrée se trouve soumise à d'autres conditions que dans la Grande-Russie. Au lieu de posséder, comme dans cette dernière, un territoire et des paysans qui le cultivent et, en échange, lui paient de l'argent, il possède ici de grandes campagnes, avec des champs, prairies et pâturages séparés les uns des autres. Ces derniers sont divisés en de petites fermes dont les possesseurs fournissent des corvées. En un mot, l'économie rurale adoptée pour ces terrains, ressemble à celle qui est en usage dans une grande partie de l'Europe.

Presque tout le pays est divisé en petits territoires nommés klutschi (châteaux ou seigneuries). Le klutsch comprend, outre la demeure seigneuriale avec le parc, un

certain nombre de *vollwarks*, c'est-à-dire *terres* y compris le village, les champs, prairies etc., avec les paysans soumis aux corvées. Dans un sens plus étroit, il signifie la demeure de l'économe avec les étables, granges, magasins etc. J'ai parlé plus haut des corvées que les paysans doivent fournir. Aux deux classes des tjagli et des piesché se trouvent joints en ces lieux les Galupniki qui n'ont qu'une maison, sans jardin.

Chaque propriétaire a un inventaire ou tableau détaillé de tout ce que renferme le klutsch ou le vollwark, le nombre des terres, leur étendue, l'indication des corvées à fournir par les paysans etc.

La coutume de ces inventaires est très-ancienne en Pologne, bien que probablement elle ait une origine allemande. Des constitutions de diètes en font mention dès le seizième siècle. Cette coutume toutefois ne dépasse pas les limites de l'ancienne Pologne. Elle est inconnue en Russie.

Dès les temps les plus anciens, des colons allemands se trouvaient dispersés dans toute la Pologne*). Lors de leur arrivée, il leur était permis de vivre d'après leurs propres lois dites *Insteutonicum* dans les constitutions polonaises. C'est d'eux que les Polonais ont probablement adopté l'économie rurale, les corvées, l'inventaire etc. La noblesse polonaise ne voulant absolument pas s'occuper de l'agriculture, on en vint bientôt au système de fermage. Les terres furent prises à ferme par la noblesse pauvre, puis et surtout par les Juifs.

*) Dans les villes de ces provinces occidentales et anciennement polonaises, on trouve, dès le moyen-âge, des habitants allemands qui ont conservé leur idiome, leurs moeurs et jusqu'à des coutumes sociales, telles que les métiers et guildes. Dans les campagnes, il y a beaucoup d'anciens colons allemands qui paient un impôt à la couronne mais, pour le reste, s'administrent pour ainsi dire eux-mêmes. Comme en Allemagne, le fils le plus jeune hérite de la ferme, si le père n'en dispose autrement etc. Ces anciennes colonies ont près de 17,700 habitants.

Les fermages, adoptés d'abord dans les biens de la couronne et de l'église, s'étendaient peu à peu sur tout le pays *).

Dans les baux à ferme, on prit naturellement pour base les inventaires lesquels en acquirent l'autorité de documents officiels.

Ces inventaires étant de leur nature sujets à révision, on donna à ces révisions le nom de lustrations.

C'est dans ces inventaires que j'ai puisé les notices sur l'économie rurale des pays qui vont suivre.

Dans les provinces de l'ancienne Pologne, il existe une sorte de mesure normale pour l'étendue d'une ferme. Elle porte le nom d'Uwolka et comprend 78 morgens de Prusse. On a probablement admis que c'est là ce qu'un paysan, à côté de la corvée, peut cultiver avec sa famille. Généralement, le paysan n'a que les trois quarts ou la moitié de l'Uwolka, ce qui constitue alors le tïaglo. Les tïaglos sont presque toujours également dotés; ça et là il y a des degrés différents que j'ai indiqués plus haut. Mais dans tout village, il y a à côté des paysans les jardiniers (Agorodniki) qui n'ont que des maisons et des jardins. Les premiers fournissent des corvées à charrue, les autres la main-d'oeuvre.

Il règne une grande variété quant aux corvées et impôts. Il y a d'abord les corvées d'agriculture (pantschina). Elles sont *prigoni*, aux jours ouvrables ordinaires, ou *sgoni*, en temps ordinaire, comme pour les foins qui réclament tous les ouvriers à la fois. Viennent ensuite les corvées de construction ou de réparation aux maisons seigneuriales, ponts, chemins, canaux etc. Puis, les services domestiques,

*) En Lithuanie, le système des fermages fut introduit immédiatement après l'annexion du pays à la Pologne. Le gouvernement russe maintint ce système provisoirement et le régla par une législation spéciale. Aujourd'hui, on paraît vouloir se défaire des biens des domaines et en former des terres de paysans avec paiment des impôts.

consistant à abattre des arbres, à scier le bois, à porter de l'eau etc. Il faut ajouter enfin les corvées de voiture obligeant les paysans à conduire le blé au marché etc. Telles sont les corvées des hommes. Quant aux femmes, elles tissent le drap, filent la toile, arrachent l'ivraie, arrosent etc.

En outre des corvées, il y a des prestations en nature, en blé, poules, oeufs, canards etc. Ces prestations varient d'après les localités.

Tout ceci prouve que le paysan, dans cette contrée, est rudement frappé par l'impôt. En fait, la situation où il se trouve, est inférieure à celle du paysan russe soumis à l'obrok. Les paysans des domaines peuvent fournir leurs prestations en argent. Ce mode de paiment, il faut le dire, a pour le paysan quelque chose de plus dur encore et de plus difficile à supporter.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, le gouvernement a l'intention de diviser les biens domaniaux et d'y établir des paysans qui paieraient un impôt fixe en argent. A cet effet, tous les inventaires seraient révisés et complétés. Ensuite tout le pays serait soumis au cadastre. On examinerait l'origine et la durée des prestations fournies par les paysans, abolirait les corvées, et en place des corvées, frapperait d'un impôt la propriété foncière. Un certain nombre de fermes ayant ainsi été composées au moyen des anciens *vollwarks*, on entrerait en négociation avec les paysans pour le fermage. Il s'ensuit que dans chaque village ou dans chaque vollwark, les biens des paysans diffèrent d'étendue, laquelle se détermine d'après les besoins du paysan indiqués par lui et adoptés par le gouvernement comme base du contract. On prend naturellement aussi en considération la qualité du sol, les forces physiques et morales ainsi que la richesse en bétail du

paysan. On lui donne d'un demi-ťaglo jusqu'à deux ťaglos. D'autres mesures sont adoptées pour des paysans plus pauvres. A mon arrivée, cinquante arpenteurs étaient occupés à ces sortes de *lustrations*. Dans onze villages, le nouvel ordre de choses était complètement introduit. La différence fondamentale qui distingue notre cadastre moderne de cette lustration *russe-polonaise*, c'est que le cadastre est basé sur la valeur intrinsèque des terres et procède d'après des principes rationnels admis pour ainsi dire *a priori*, tandis que la lustration, en procédant à l'arpentage des terres et à leur estimation, tient compte des forces que la main-d'oeuvre peut fournir. Ce mode est donc parfaitement approprié aux contrées où règne le servage.

Il n'est pas suffisamment démontré en histoire à quelle époque remonte, dans ce pays, l'origine du servage. Il est à croire qu'il n'a pas existé avant la conquête de la contrée par le prince de la Lithuanie. Peut-être le servage ne s'y est-il développé qu'après l'annexion de la Lithuanie à la Pologne, puisque toute la noblesse est polonaise. Au reste, on prétend qu'en Pologne le servage proprement dit ne date que de la période historique. Dans les temps héroïques au contraire, le paysan s'appelait *kmet* ou homme; ce n'était pas alors une chose dénuée de droits civils et politiques.

Ici encore le gouvernement russe a fait quelque chose, pour restreindre l'arbitraire des seigneurs qui, dans les derniers temps de la Pologne, avait été à peu près illimité. Il a reduit les corvées à trois jours par semaine, défendu les mauvais traitements exercés sur les personnes, et fixé à cinq coups de fouet le maximum des peines corporelles pour délits de police. Il est vrai de dire que le serf ne peut porter plainte contre le seigneur. Les seigneurs sont surveillés par l'ispravnik nommé pour ce pays non par la noblesse, mais par le gouvernement. Le cas échéant, le gouverneur appelle le *collège de tutelle* de la noblesse (Adelsvormundschaft), le vice-gouverneur, le maréchal de la noblesse et quelques propriétaires fonciers.

Le coupable est placé sous curatelle et l'on administre sa fortune. On devine que cette garantie donnée contre l'arbitraire, ne laisse pas d'être assez faible.

Naturellement il y a des nobles bien intentionnés qui s'efforcent de relever les conditions de leurs serfs. C'est ainsi que M. de Poniatowski et quelques autres agronomes intelligents ont si bien amélioré les moeurs des serfs, qu'ils ont pu diminuer d'un tiers les corvées à fournir, sans qu'ils aient eu à souffrir personnellement de cette diminution.

Quelques seigneurs ont introduit chez leurs paysans une juridiction d'arbitres destinée à vider les différents que les paysans peuvent avoir entre eux, et de punir en même temps les délits et contraventions commises envers la commune. On a remarqué que les paysans rendent des jugements sévères mais justes. Les autorités supérieures ont l'air d'ignorer cette institution dont elles apprécient l'utilité. On dit que l'on trouve aussi ça et là des traces de tribunaux du peuple, si je puis m'exprimer ainsi, dont l'origine remonterait à un âge reculé.

La plus grande partie de la noblesse polonaise du pays est malheureusement peu ou mal civilisée. Autrefois, les nobles passaient l'hiver à Kijeff où ils perdaient beaucoup d'argent aux jeux de hasard. C'est ce qui a lieu maintenant à Odessa. Il en est de même des contracts. ayant pour objet la vente des grains, les emprunts etc. C'est à Odessa et à Kijeff qu'ils se concluent. On entend souvent les contractants se plaindre que les anciens contracts basés sur les coutumes reçues et la bonne foi, étaient plus religieusement remplis que ceux d'à-présent auxquels préside la loi écrite de l'empire. C'est pourquoi bon nombre de nobles préfèrent conclure les contracts dans leurs terres, en se conformant aux us et coutumes d'autrefois.

Le plus grand obstacle contre lequel les propriétaires aient à lutter, c'est le défaut absolu de crédit. Ici comme en Russie et à Odessa, le taux de l'argent ordinaire est de $1\frac{1}{4}$ % à 2 % *par mois.*

Toutefois la noblesse dans ce pays jouit de plus d'aisance qu'elle ne le faisait jadis. L'occasion lui fait défaut de prodiguer de l'argent à l'étranger; elle est forcée de vivre dans ses terres. L'exportation des grains que la prospérité d'Odessa est venue singulièrement favoriser, a dû augmenter de beaucoup les revenus des nobles.

On a fait la remarque que si, près de Kijeff, 500 paysans constituent un revenu de 20,000 roubles assign., le même nombre en représente 80,000 aux environs d'Odessa. Le prix des terres se règle en conséquence. Tant il est vrai que la distance plus grande de la mer ainsi que de mauvaises voies de communication exercent une influence décisive sur la valeur des produits agricoles et, par suite, à celle des terres.

Quant à l'ancienne division en *Klutschi,* elle est tellement enracinée dans les souvenirs du peuple, qu'aujourd'hui encore on entend désigner presque chaque village comme appartenant à tel *Klutsch.*

Les Juifs sont extrêmement nombreux; ils occupent deux positions sociales différentes. Dans les villes, notamment dans les petites villes, ils forment la population principale. Toute l'industrie se trouve entre leurs mains. A la campagne au contraire, le Juif est le factotum du noble. Il l'était bien plus encore il y a quelques années. Il l'est aujourd'hui de manière à en faire l'instrument passif de la volonté des nobles. Ce qui rend surtout nuisible l'activité des Juifs, c'est la distillation de l'eau de vie qui se fait surtout par leur intermédiaire.

La distillation de l'eau de vie est réservée en monopole aux propriétaires fonciers de la couronne dans les villages et aux habitants des villes. Les seigneurs entretiennent eux-mêmes des distilleries ou les afferment à des Juifs. Dans le premier cas, ils ont des *propinatia,* c'est-à-dire des cabarets qu'ils font administrer par des employés jurés qui vendent l'eau de vie en détail, ou des *arrendes* c'est-à-dire des établissements dans lesquels l'eau de vie se vend en gros. Alors les ouvriers reçoivent bien de l'eau de vie sur le compte de ce qui leur est dû en argent,

mais il ne s'en vend du reste rien en détail. Le seigneur donne les cabarets en ferme à son facteur qui les donne en arrière-ferme à des Juifs moins riches. Si le seigneur afferme la distillerie elle-même au Juif, il lui abandonne naturellement aussi les cabarets. Le seigneur retient son blé pour les années de disette. Tout cela a pour suite de faire commettre aux Juifs des actes de lâcheté et d'ignominie afin d'entraîner le peuple à une ivresse honteuse. C'est ce qui arrive surtout lorsque la distillerie en même temps que les cabarets se trouvent entre les mains du Juif. Le gouvernement a défendu d'affermer les distilleries aux Juifs, mais on élude la loi, le Juif se disant administrateur etc. Le gouvernement a défendu ensuite de faire crédit au paysan de l'eau de vie vendue. Le paysan dans ce cas n'est pas obligé de payer et ne peut être cité en justice pour cette dette. Mais, chose singulière, le paysan la considère comme une dette d'honneur et la paie exactement.

On trouve dans ce pays des distillations de pommes de terre, qui n'existent pas dans le reste de l'empire.

Il y a à peu près douze ans, les Juifs ont été exilés de la ville de Kijeff à cause de leur mauvaise conduite. Il leur est défendu d'avoir des maisons, de tenir magasin ou de passer une nuit dans la ville. Depuis, les habitants se pleignent sans cesse en disant que tout est cher, que les artisans, les marchands trompent et surfont les acheteurs, etc.

Dans le gouvernement de Kijeff se trouve la ligne de démarcation entre les Russins et les Malorussians, de même qu'entre la noblesse polonaise et celle de la Russie. Cette séparation se reconnaît, dans le peuple, aux costumes différents. Le Dnieper forme la limite entre le *quas* russe et la bière que probablement les Allemands ont introduite en Pologne*). Dans le même gouvernement de Kijeff, une

*) A Kijeff et dans quelques autres villes, où il y a beaucoup de Grands-Russiens, ceux-ci, depuis l'annexion du pays à la Russie, ont introduit le quas à côté de la bière.

ligne de démarcation s'est récemment formée pour la vente du blé. Le Nord de Kijeff et de la Volhynie conduit son blé vers la Baltique, à Danzick etc., le Midi vers la mer Noire, à Odessa. Quelque chose de semblable a lieu pour la laine; celle du Nord-Ouest va aux marchés de Silésie, le reste à Odessa.

Même différence fondamentale quant à l'organisation communale des villes. On sait qu'en Russie la couronne et la noblesse peuvent seules posséder des paysans*). Les villes russes au contraire ne possèdent nulle part soit des paysans soit des villages. Si, outre des pâturages et des forêts, elles ont des terres propres à l'agriculture, ils les abandonnent à des bourgeois ou à des voisins moyennant un impôt foncier, ou bien les afferment, ainsi qu'on l'a vu pour Ssaratow. Il n'en est pas ainsi sur la rive droite du Dnieper dans les pays de l'ancienne Pologne. Là, non seulement l'ancien droit urbain allemand (de Magdebourg) se trouvait en vigueur, mais toutes les coutumes étaient allemandes. Depuis les temps les plus reculés, il y existait des guildes et des corporations de métiers. Les villes possèdent des territoires où, comme en Allemagne, elles exerçaient une seigneurie patrimoniale. Quelques-unes même, comme Thorn et Danzick, étaient indépendantes et ressemblaient aux anciennes villes libres de l'empire germanique. Dans leurs territoires, ces villes avaient établi des villages et des *vollwarks* (terres d'économie rurale); les paysans devaient fournir des corvées à ces *vollwarks*, comme aux seigneuries nobles.

En Russie, la noblesse n'a pas de villes. Elle n'en a point établi dans ses terres et ne pouvait leur octroyer des droits. Elle ne peut non plus exercer sur elles de domination seigneuriale. Les villages d'Iwanowa et de

---

*) Quelques Odnoworzu qui possèdent des paysans, descendent évidemment d'anciennes familles nobles qui ont perdu, par l'un ou l'autre événement, soit la noblesse soit les titres qui servent à la prouver.

Pawlowa du comte de Schermetew ressemblent à des villes pour l'apparence, la population et la richesse. Ils surpassent, sous ce rapport, les quatre-cinquièmes de toutes les villes russes. Mais au fond, ce sont des villages et ils n'ont pas les droits que possèdent ailleurs les villes. Si ces villages devenaient des villes, Schermetew y perdrait tous ses droits. Sur la rive droite du Dnieper au contraire, la noblesse polonaise, à l'imitation de celle des pays allemands, a établi des villes sur ses terres. Elle leur a donné des droits et des privilèges, en se réservant les droits de seigneur, la justice patrimoniale et la plupart du temps, un impôt foncier sur les maisons. Ces villes se trouvent dans la situation des villes allemandes dites *médiatisées*. Ce sont presque toujours des espèces de trous habités par des Juifs, dans le genre de ceux que j'ai décrits plus haut.



Famille petit-russienne.

Chapitre XXVI.

Depart de Kijeff. — Limite de la nationalité petit-russienne et grand-russienne. — Njeshin. — Orell. — Artisans russes. — Les maisons à Orell. — Toula. — Moscou.

Le 17. Octobre, nous partîmes de Kijeff. L'aspect de la ville de la rive opposée du Dnieper a quelque chose de majestueux: sauf Nijni-Novgorod, il y a peu de villes russes qu'on puisse lui comparer sous ce rapport. Au reste, tout change sur la rive gauche du Dnieper. Tandis que sur la rive droite les villages se composent de fermes jetées pêle-mêle, comme dans le Nord de l'Allemagne, on

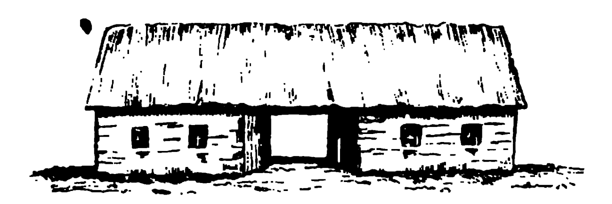
voit sur la rive droite la régularité des villages russes, de longues rues bien alignées etc. Toutefois les bâtiments des fermes ne sont pas rangés l'un à la suite de l'autre du côté de la rue, comme dans les villages de la Grande-Russie. Les villages de la rive droite ont presque toujours trois portes vers les trois champs de leur culture. Celle du champ en jachère est ouverte, les autres sont fermées par des barrières, pour empêcher les bestiaux de faire irruption dans les champs d'été et d'hiver.

Sur la rive droite, les cabarets des villages, tous tenus par des Juifs, sont bâtis comme ceux de la Prusse, de la Lithuanie, de la Livonie. Ils ressemblent exactement aux maisons de paysans de la Westphalie.



Cabaret juif dans la Podolie.

Sur la rive gauche, le cabaret n'a plus la même forme. C'est une sorte de cour avec des bâtiments comme l'on en trouve dans la marche de Brandenbourg, avec une porte-cochère vers la cour.



Cabaret petit-russien.

Cette construction me semble introduite de l'étranger. Elle n'est pas russe. L'extérieur de ces maisons est blanchi à la chaux d'après la coutume générale des Petits-Russiens. Ceux-ci ont l'instinct du goût mieux développé que les Grands-Russiens. Toutes leurs maisons sont entourées de petits parterres de fleurs entourés de haies. Ils s'adonnent au jardinage, surtout à la culture des arbres fruitiers. Vers le gouvernement d'Orell se trouvent de nouveau des villages grand-russiens avec une rue longue et large. Seulement les maisons ne sont pas placées immédiatement l'une à côté de l'autre comme chez les Grands-Russiens; ce sont au contraire de grandes fermes bâties à peu de distance l'une de l'autre. Les Petits-Russiens sont moins sociables que les Grands-Russiens. Les femmes m'ont paru plus jolies, mieux faites, les hommes moins beaux que chez les Grands-Russiens. Les femmes de ces derniers sont petites et grasses.

Le 18 Octobre, nous atteignîmes la ville de Njeshin qui renferme, à ce qu'on dit, 18,000 habitants, parmi lesquels 8000 appartiennent à la classe bourgeoise, 4000 à celle des Odnoworzu et des Cosaques. Le reste se compose de nobles, de fonctionnaires, de beaucoup de Grecs et de plus de Juifs. Autrefois, le commerce de la ville était florissant. De là le grand nombre de Grecs qui s'y trouve. Aujourd'hui encore, pendant le carnaval, la ville a une grande foire, fréquentée surtout par des négociants de l'Ukraine.

On cultive beaucoup de tabac aux environs de Njeshin. En Décembre et en Janvier, il est transporté, par des traîneaux, à Riga où le prix se règle d'après les demandes. S'il ne se vend pas à Riga, on le transporte à Moscou ou bien à Odessa, mais à des prix beaucoup plus bas. Il y en a deux espèces. Le meilleur et le plus fort s'appelle Magworski. Il coûtait 2½ roubles assign. le poud, mais dans d'autres années, il avait coûté 7 à 8 roubles. Les paysans le fument sur les lieux sans autre préparation, mais on l'apprête à Riga. La seconde espèce s'appelle

Papuschni, elle coûtait 80 copeks assign. le poud, dans d'autres années, 4 roubles copeks assign.

Le champ destiné à la culture du tabac est fortement fumé tous les ans. Puis on y sème tous les ans du tabac. Lorsqu'après une série d'années, le tabac n'y vient plus bien, on l'échange pour deux années de suite contre le froment d'été, puis on revient au tabac. Autrefois, les paysans de la couronne cultivaient seuls le tabac. Maintenant, les propriétaires fonciers le font à leur tour et en si grande quantité que l'abondance nuit à la vente. Ce sont les Juifs qui l'achètent. On ne tolère les Juifs que dans les villes. Ils ne peuvent demeurer dans les villages de la couronne, et dans les villages seigneuriaux seulement avec la permission du seigneur qui la refuse la plupart du temps. Dans ce pays, la plupart des paysans des domaines s'appellent Cosaques. Les terres qu'ils cultivent, leur appartiennent en propre, et par conséquent, ils paient une taille personnelle, mais pas d'obrok. Il y a peu de paysans qui paient l'obrok. Un des villages où il s'en trouve, Lossenska, se distingue, à ce qu'on dit, par sa richesse. Les paysans seigneuriaux du gouvernement de Tschernigow fournissent des corvées de trois jours par semaine. Ils ont la division grand-russienne en țïaglos.

On nous dit qu'à 30 ou 40 verstes de distance se trouvait une colonie allemande de 300 habitants, établie, d'après ce qu'on raconte, par Pierre I. La construction des maisons et les moeurs de l'intérieur rappelleraient l'Allemagne. Pour le reste, la colonie serait russifiée. C'est cette colonie qui aurait introduit la culture du tabac et des pommes de terre.

Le cercle de Borsna renferme une *woloste* avec 5114 âmes masculines, 4487 Cosaques et 627 paysans de la couronne qui demeurent réunis dans 12 villages séparés des autres et, par conséquent, forment une colonie grand-russienne. Les Cosaques possèdent en propre les terres qu'ils habitent. Dès long-temps, ils les ont divisées une fois pour toutes d'après des familles. Dans les successions,

la terre est partagée à portions égales entre les fils; les filles ne reçoivent qu'une dot. Ces sortes de terrains s'appellent *Tschetwertniga semli* par opposition à *Duschewoi semli* (terre des âmes), terme appliqué aux possessions des paysans de la couronne lesquelles, suivant le mode russe, se partagent constamment de nouveau d'après le nombre des âmes masculines. On n'a su me dire si cette coutume domine en général chez les Petits-Russiens.

Dans le champ d'hiver, on cultive surtout le froment; dans le champ d'été, l'orge, l'avoine, le mil et le blé sarrasin.

Parmi les monographies des localités du gouvernement, celle de Bochmatsch, dans le cercle de Baturin, peut trouver ici une place convenable. J'en donnerai l'extrait suivant.

Bochmatsch a une population composée de Cosaques et de paysans de la couronne. Les Cosaques sont plus nombreux et possèdent plus de terres et de bétail que les paysans; $2\frac{1}{2}$ dessat. pour l'âme masculine chez les premiers, 1 dessat. chez les seconds, telle est la règle générale. La culture est celle des trois champs. Outre l'agriculture, les habitants n'ont plus qu'un seul revenu, à savoir le transport du sel de la Crimée. C'est ce qu'on appelle transports de Tschumacki pour lesquels on emploie d'excellents boeufs de race wolosse. Le transport se paie par poud. Une couple de boeufs rapporte 140 roubles assign. par an. Des poissons salés viennent des rives du Don et se vendent au marché de Bochmatsch. Les habitants vont tous les ans au nombre de 200 dans le pays des Cosaques du Don pour les foins et la récolte des grains. Chacun d'eux gagne 70 à 90 roubles assign. de profit net.

Les Cosaques paient 3 roubles $\frac{1}{4}$ cop. arg. par âme, les paysans de la couronne 4 roubles $44\frac{1}{4}$ cop. arg.

La couronne possède en ces lieux 92 dessat. de champs de labour et de prairies qui s'afferment à part, ensuite un moulin à eau. Le tout rapporte 420 roubles assign.

Nous atteignîmes la limite du gouvernement d'Orell qui forme à peu près la ligne de démarcation entre les Petits-Russiens et les Grands-Russiens. La physionomie, la taille, la barbe et le costume, tout le démontre. Naturellement une certaine transition se fait remarquer ça et là. C'est ainsi que le costume semble souvent appartenir aux deux nationalités. La situation et la construction de la plupart des maisons et bâtiments rappellent la Petite-Russie: c'est le berceau de verdure en avant de la maison, c'est la façade large de la maison du côté de la rue, ce sont les murs blanchis à la chaux. Mais les villages eux-mêmes aux rues longues et larges, aux fermes serrées l'une contre l'autre dans une rangée bien alignée sont grand-russiens. Le village de Sewsk est tout-à-fait grand-russien: les maisons ont leurs lucarnes faîtières du côté de la rue et les trois fenêtres habituelles sur une même ligne. Dans quelques maisons même la fenêtre du milieu fait défaut et une fenêtre simulée a pris sa place. La maison n'était pas blanchie au dehors, les fenêtres étaient diversement peintes à l'huile.

En traçant les limites du gouvernement, on semble avoir tenu compte des distinctions réelles et nationales. Tout du moins fait croire que l'on a eu en vue la différence essentielle qu'il faut signaler entre les Grands-Russiens et Petits-Russiens et les Russes blancs.

A la lisière sud du gouvernement d'Orell, la population est mêlée de Petits-Russiens et de Grands-Russiens. Ces derniers semblent être des colons et pour la plupart d'anciens soldats congédiés. C'est ce que prouvent les termes de Pesche (soldats d'infanterie), Murketari (mousquetaires), Puschkari (canonniers), Reutari (cavaliers), Strelitzi. Ce pays renferme ensuite des paysans de couvents etc. Toutefois ces termes différents ne constituent pas de distinction réelle. Tous ces agriculteurs ont des terres de la couronne. Ils sont dans la même situation et paient les mêmes impôts que les paysans ordinaires de la couronne. Les Petits-Russiens seuls, sous le nom de Cosaques,

ont des terres à eux et ne paient point d'obrok. Les paysans des particuliers sont tous mis à l'obrok.

Les nobles pauvres habitent la campagne, ceux qui ont quelque fortune, demeurent dans les villes, les riches à Moscou. Ces derniers font la plupart du temps administrer leurs terres par des paysans et des starostes, plus rarement par des intendants. On me communiqua quelques notices sur l'administration d'une de ces terres, située dans le voisinage, dans le cercle de Dmitriew du gouvernement de Kursch. Je vais transcire quelques-unes de ces notices. Cette terre comprend 1000 dessat. en champs, prairies, pâturages et bois indispensables. Sur ce territoire se trouvent établis six villages. Le plus grand s'appelle Prelepp et toute la terre en porte le nom. Ces six villages renferment 1500 âmes masculines. Dans le village principal, à Prelepp, est située la maison seigneuriale, une grande fabrique de drap, et une fabrique de sucre de betteraves. La moitié de tous les champs et de toutes les prairies est réservée comme terre du seigneur. La population des six villages forme 800 tïaglos. Ceux-ci cultivent les terres seigneuriales aussi bien que les leurs, font la récolte etc. Le sol est excellent, un des meilleurs de la Russie. On sème surtout le seigle. Un staroste surveille l'économie seigneuriale dans chaque village. C'est la culture des trois champs qui domine. Le seigneur tient 3000 brebis. La laine se vend à la foire de Charkow. A chaque maison de paysan sont assignés pour toujours des champs de lin et de chanvre qui ne font pas partie de la distribution communale. La fabrique de sucre de betteraves ainsi que la fabrique de drap sont maintenant surveillées et administrées par les paysans. La fabrique de drap fournit à la couronne 100,000 archines de drap par an, pour l'armée. Chaque fabrique comprend 400 têtes. On a bâti des maisons dans le voisinage des fabriques; 4 à 5 familles demeurent réunies dans un seul bâtiment. Le travail dans les fabriques est payé par chaque archine de drap et par chaque poud de laine. Un ouvrier gagne ainsi facilement 10 à 15 roubles assign. par mois. Les

ouvriers diligents peuvent en gagner 20, les femmes 6 à 8, les enfants 2 à 3. La nourriture est fournie par le seigneur, moyennant 2 roubles arg. par mois que l'on retient sur le salaire. Ces ouvriers sont donc mieux traités que ceux de l'Europe occidentale. La seigneurie nourrit en outre les vieux et les malades. Il y a un hôpital fondé par la seigneurie pour tous les malades dans les villages.

La ville de Ssiewsk renferme 5000 habitants. On cultive beaucoup de tabac dans les environs. On fume la terre pour le tabac et non pour le blé. La semence de lin et de chanvre sert à la préparation de l'huile. Le reste du lin et du chanvre se vend, mais ne se tisse ni se file, sur les lieux.

Le 22 Octobre dans la matinée, nous atteignîmes Orell, ville de gouvernement avec quelques rues toutes modernes, des églises ornées de coupoles nombreuses, des palais aux balcons et aux colonnes. Mais des parties entières de la ville ont conservé les maisons russes à poutres superposées avec les trois fenêtres invariables. Dans ces parties russes demeuraient autrefois surtout les Jemtschiki (voituriers) et les paysans qui cultivaient les légumes. Ceux-ci, ainsi que les bourgeois et les marchands de la ville, ont des jardins à côté des maisons, mais on ne trouve pas de jardins aux portes de la ville, comme en Allemagne. Je fis des visites au gouverneur, prince Trubetzkoi, qui a épousé une princesse de Wittgenstein, au président des domaines, etc.

Le gouvernement a une étendue de 822 à 826 milles carrés et 661,177 âmes masculines.

Les Odnoworzu demeurent surtout à l'Est; les Cosaques au Sud-Ouest (ce sont des Petits-Russiens); les paysans de la couronne et des seigneurs au Nord.

Le gouvernement d'Orell est situé sur l'ancienne ligne des steppes. Les parties Sud et Sud-Est s'appellent aujourd'hui encore pays de steppes. Ces dernières renferment peu de bois, tandis que le Nord et le Nord-Ouest en offrent assez. Les terres sont en général très-fertiles, bien que, du Nord au Sud, des bandes de sable traversent

le pays. Les terres fertiles s'estiment dans les successions, ventes etc. d'après les dessat. de terre et non d'après le nombre des paysans.

Le Midi manque de bois; mais les villages y sont jolis, les maisons bien construites et propres, les habitants aisés. L'aspect du Nord au contraire est pauvre. Les bois sont menacés d'une ruine complète. Le paysan russe ne les ménage jamais. Dans les années de disette, les seigneurs, pour se procurer de l'argent et pouvoir nourrir leurs paysans, ont vendu à des spéculateurs et à des habitants de la ville des espaces entiers dans la forêt pour y couper les bois, et la plupart sous cette condition posée par l'acheteur, de laisser sur place, pendant plusieurs années, le bois coupé. C'est ainsi que la nouvelle semence est étouffée, et qu'une forêt nouvelle ne peut se former. Aussi n'y a-t-il plus d'arbres aux environs de la ville d'Orell, et le prix du bois augmente d'année en année. La surveillance des forêts de la couronne était autrefois abandonnée à chaque Tschinofnik qui vint se mettre à cet effet sur les rangs. Des malversations et des friponneries ont dû s'ensuivre. On vendit les bois à très-bas prix en prenant des pots de vin. La forêt était-elle dévastée et le Tschinofnik se trouvait-il sous le coup d'une enquête, il incendia le reste, afin d'empêcher de constater les faits. La nouvelle administration des domaines a commencé quelque peu à y mettre ordre. On dit que les paysans souffrent beaucoup du servage. La plupart d'entre eux sont mis à corvée, et le seigneur est libre de choisir à cet effet les trois jours de la semaine qui lui conviennent. Toutefois le paysan, dans ce pays, ayant toujours devant les yeux les Odnoworzu libres et les Cosaques, ne tolère pas de trop graves abus. Quelques villages non divisés offrent surtout une résistance assez âpre contre toute oppression. Ils regardent avec méfiance tout travail inusité et extraordinaire, ce qui rend presque impossible l'amélioration de la culture. Il suffit d'un ordre du seigneur de labourer à un pouce de profondeur de plus, pour entendre dire au paysan: Le seigneur n'est

pas bon. Il nous tourmente. Alors malheur à lui, s'il demeure à la campagne.

J'ai eu occasion de faire la connaissance d'une personne qui m'a fourni, sur la distillation de l'eau de vie dans cette contrée, des données dont je ne puis garantir l'authenticité. En général, on n'entend dans le pays, à ce sujet, que des plaintes, et il se peut que ce mécontentement prête à l'exagération.

Deux législations relatives à la distillation de l'eau de vie sont en vigueur dans la Russie. Dans la Finlande, dans les provinces de la Baltique, les pays polonais et la Petite-Russie, la distillation est abandonnée, moyennant un impôt, aux propriétaires fonciers, aux Cosaques etc., tandis que dans la véritable Russie, c'est un monopole de la couronne. Dans cette dernière partie de l'empire, le gouvernement afferme d'abord le droit de distiller, puis le droit de vendre l'eau de vie distillée. Au printemps, mais toujours avant la moisson, le gouvernement fait vendre au moins demandant, la fabrication avec la charge de fournir au gouvernement l'eau de vie fabriquée moyennant un prix fixe. Le fournisseur court toujours les chances du hasard, parceque le prix des grains après la moisson ne peut être soupçonné à ce moment. Le ministre des finances lui-même fixe le prix le plus élevé pour le Wedro d'eau de vie, et aucune offre n'est acceptée au-delà de ce prix. On garde naturellement sur ce prix le plus profond respect. La chambre des rentes informe ensuite les propriétaires fonciers et possesseurs de distilleries d'un terme où la soumission aura lieu; elle les engage en même temps à faire leurs offres pour la fourniture d'une certaine quantité d'eau de vie à un prix déterminé. Ce terme s'appelle Torg. Si au premier terme aucune offre convenable n'est faite, on en fixe un second, Peretorg. La fourniture, comme je l'ai dit, est accordée au moins demandant. C'est, on le voit, une spéculation dangereuse, mais le Russe aime à risquer quelque chose. Quelques propriétaires se chargent de la fourniture d'un million de wedros d'eau de vie, ce qui entraîne souvent la ruine des forêts. Dès que les

fournitures sont accordées, les fournisseurs reçoivent des contracts écrits, dans lesquels sont fixés le temps et le lieu où la fourniture doit avoir lieu. S'ils en expriment le désir, on leur fait des avances en argent pour l'eau de vie, et ces avances s'élèvent quelquefois jusqu'à la moitié du prix offert. Alors commence pour le gouvernement la seconde manipulation. Il vend le commerce de l'eau de vie dans les différentes provinces. Ce sont de nouveaux termes, une nouvelle concurrence, mais cette fois-ci plutôt parmi les négociants et les spéculateurs des villes*).

Ici il y a enchère. On achète au gouvernement l'eau de vie au prix le plus élevé, à un prix qui surpasse quelquefois quatre ou six fois le prix d'achat auquel les distillateurs l'ont fournie, et l'on obtient, en outre, moyennant une autre somme très-élevée, le droit et le monopole de le vendre en gros et en détail, à des prix déterminés, dans tel ou tel gouvernement. Le fermier (Otkuptschik), dans son comptoir, vend alors l'eau de vie dans des tonneaux et des bouteilles cachetés, soit à des sous-fermiers, soit aux possesseurs de Kabaks (aubergistes). Au comptoir, l'eau de vie est ordinairement bonne, mais elle coûte cher. Dans les Kabaks, elle est horriblement frelatée, surtout celle des tonneaux. On y mêle quelquefois de l'eau pour la moitié, et afin de la rendre propre à enivrer, on y ajoute des herbes narcotiques, de la bella-done, du tabac etc.

L'ivrognerie est la peste de l'empire russe. Ce serait une grande et salutaire mesure que de la combattre. Ce qui s'oppose à cette réforme, c'est que la ferme de l'eau

---

*) Autrefois, il y avait des propriétaires fonciers et même des employés supérieurs qui achetaient le monopole. Mais il est arrivé qu'un *maréchal* et un gouverneur ont pris à ferme la distillation. L'empereur l'ayant appris, trouva le procédé peu convenable et fit dire à ces messieurs qu'ils avaient à choisir entre leurs places et la ferme. Depuis, la noblesse et les employés ne prennent plus part à ces opérations.

de vie rapporte des sommes énormes qui se retrouveraient difficilement dans une autre voie. Dans les gouvernements où le monopole des grains n'existe pas, la situation n'est pas meilleure. Elle est au contraire pire.

L'ivrognerie diffère chez les différentes nations. Les plus grands ivrognes, ce sont les Russes blancs et ce peuple en est le plus énervé. Le Grand-Russien ne boit pas toujours ni tous les jours. Il y a beaucoup de Grands-Russiens qui ne boivent pas un verre pendant plusieurs mois et qui refusent le verre qu'on leur offre. Mais alors la séduction l'entoure, et s'il a bu une goutte, il est saisi comme d'une sorte de rage (Sappoi) qui le pousse à boire sans cesse pendant des jours et des semaines entiers. Il boit tout ce qu'il possède. Aussi long-temps qu'il a ses sens, le propriétaire du Kabak lui donne de l'eau de vie pure, mais plus tard le malheureux reçoit une boisson frelatée. Il doit payer plus qu'il n'a pris. Le prix du verre est à la vérité partout fixé, mais on accepte des objets en nature, du blé, du pain etc. à des prix arbitraires. Les paysans boivent moins que les artisans. Les Petits-Russiens boivent toujours, mais avec mesure. Chez eux, le sappoi est rare.

Le monopole n'existant pas chez les Petits-Russiens, l'eau de vie qu'ils boivent, est meilleure. C'est pourquoi les Grands-Russiens tâchent souvent d'introduire dans leur pays, par fraude, l'eau de vie petit-russienne. Cette contrebande est sévèrement interdite et punie par les peines les plus graves, par l'exil en Sibérie, par le service militaire forcé.

Dans un village d'Odnoworzu de belle apparence, le Jemtschik nous montra le cabaret en disant: Il n'existe ici que depuis dix ans, mais il a déjà mangé toutes les grandes et riches maisons du village.

Les particuliers ne sont pas obligés de tolérer les Kabaks dans leurs villages. Mais les fermiers les séduisent en achetant le droit, et si un Kabak se trouve dans un village, il ne peut plus être enlevé.

Le wedro d'eau de vie ordinaire coûtait à Orell $10\frac{1}{2}$ roubles assign., l'esprit de vin 17 roubles, tandis que le wedro du vin dit grec (de la Crimée, de la Bessarabie et de la Podolie) n'en coûtait que 9.

Ici comme dans plusieurs gouvernements, les artisans sortent généralement de la classe des serfs de la noblesse, moins souvent des paysans de la couronne. L'homme du peuple embrasse rarement de son plein gré une profession d'artisan quelconque. Il préfère à mener une vie nomade comme petit marchand, colporteur, voiturier etc. Il ne devient artisan que lorsque ses parents ou le noble à qui il appartient, viennent l'y forcer. Le noble envoie ordinairement en ville, pour qu'ils y apprennent un métier, des enfants choisis parmi ceux de ses serfs. L'apprentissage fini, ils retournent à la terre du noble qui garde auprès de lui les meilleurs d'entre eux et renvoie les autres en ville en les chargeant de s'y établir et de lui payer un obrok. A cet effet, ils n'ont qu'à se faire inscrire dans la corporation du métier auquel ils appartiennent, à payer une sorte de droit de patente (10 roubles assign.) au conseil communal et de suspendre une enseigne au-dessus de leur porte. Les conditions imposées ailleurs à ceux qui veulent entrer dans un corps de métier, n'existent pas ici. C'est la liberté industrielle complète. C'est pourquoi il y a en Russie un si grand nombre de mauvais ouvriers. Légers et paresseux, ils ne travaillent jamais solidement. Ils sont sûrs de garder leurs pratiques qui n'ont pas de choix à faire et qu'ils trompent et surfont à l'envi. Il faut ajouter que tous les vivres dont l'ouvrier a besoin, sont extrêmement bon marché. L'ouvrier se contente de tschi, de gruau, de pain et de quas. Ce qui fait la jouissance de l'artisan de l'Europe occidentale, le jeu de quilles, la danse, la brasserie et le jardin public, est inconnu au Russe, lequel, pendant les innombrables jours de fête, en est réduit au Kabak où il devient ivrogne incorrigible. La Russie, en ce qui concerne son industrie, n'a pas traversé le moyen-âge; ses artisans, si je puis m'exprimer ainsi, n'ont pas reçu l'éducation historique.

Chez les peuples germains et romans, le moyen-âge, par les jurandes et les maîtrises, a donné aux artisans une culture d'esprit particulière, des moeurs, une certaine fierté de bon aloi, enfin, un sentiment remarquable de probité. Les temps modernes ont aboli les corporations sans pouvoir effacer les bonnes traditions et le caractère propre imposant le respect de soi-même. La liberté industrielle a donc rendu des bienfaits dans l'Europe occidentale. En Russie au contraire, c'est un grand mal.

Si l'artisan russe est rangé et qu'il gagne quelque chose, il profite de la bienveillance ou d'un embarras du seigneur pour se racheter. Le prix de rachat varie de 200 à 2000 roubles assign. Quant à l'obrok des ouvriers et artisans d'Orell, le minime est de 30 roubles assign. par an, le plus élevé de 200.

Dans toutes les villes russes, on trouve des artisans et des industriels étrangers, surtout allemands. Ils ont une ancienne réputation de probité qu'ils n'ont pas toujours justifiée dans ces derniers temps. L'artisan étranger, aussi long-temps qu'il n'est pas sujet russe, paie 20 roubles assign. par an. Les étrangers en Russie ont beaucoup de privilèges et souvent plusieurs générations les conservent sans devenir sujets russes. Un mariage avec une famille russe ou la recherche d'un emploi (tschin) pour un des fils les fait devenir ordinairement sujets de l'empire.

Dans toutes les villes russes, sauf dans les capitales, les négociants sont Russes et la plupart du temps de vrais Russes. Ils ne se font pas raser et portent le caftan. Ils sont partout divisés en maîtrises ou *guildes* lesquelles, toutefois, ne forment pas de corporation indépendante. Tous ceux qui paient le droit fixé, y entrent *ipso jure*. L'état de négociant est pour ainsi dire héréditaire. Les fils d'un négociant deviennent négociants à leur tour. A douze ans, ils entrent dans le commerce. Il ne faut donc pas s'attendre à une instruction primaire quelconque. C'est à peine si quelques-uns d'entre eux savent lire et écrire, mais ils savent tous calculer sur les tablettes que le peuple

russe emploie à cet effet. C'est un principe admis que le fils ne doit avoir plus de connaissances que le père. Parmi les négociants, il y a un grand nombre de Starovers qui sont très-religieux et tiennent fort aux anciennes coutumes. Néanmoins dans les affaires, à l'exception de celles qu'ils concluent entre eux, ils sont peu sûrs et trompent volontiers. On trouve souvent plusieurs générations demeurant dans la même maison et ayant le même commerce. Les fils prennent presque toujours femme dans la même classe. Aux *jours de Mai* ou *de Pentecôte*, les familles de négociants se réunissent sur une place publique, les filles surchargées de parures. On se promène, sans mot dire, l'un à côté de l'autre. Commencent alors les négociations où les jeunes gens entrent pour peu. Les vieux font les choix, en marchandant beaucoup pour la dot etc., qui, du reste, est rarement payée en numéraire du vivant des parents, mais en mobilier, en parures etc. La situation et les moeurs des négociants diffèrent essentiellement de celles des artisans. Ceux-ci, devenus libres et aisés, prennent une tournure moderne. Ils se rasent et échangent le caftan contre la redingote. Ils cherchent à faire donner de l'instruction à leurs fils pour les rendre aptes à l'état de tschin (employé). Si l'on peut l'éviter, les fils ne deviennent pas artisans. C'est pourquoi les artisans se recrutent toujours de nouveau parmi les serfs, ce qui n'est pas le cas pour les négociants. Toutefois dans ces dernières années, les négociants ont commencé de permettre le mariage de leurs filles avec les Tschinofniks. Ceux-ci recherchent naturellement les filles de riches négociants. De là, un degré plus élevé d'éducation chez les dernières. Dans quelques maisons de négociants russes barbus, je vis des pianos dont les jeunes filles pinçaient assez bien. On dit qu'à Kursk il existe même une pension pour les filles de négociants où cependant elles reçoivent une éducation assez superficielle et toute française. Au reste, les femmes des négociants ne sont pas plus ménagères. Elles ne travaillent absolument pas et s'amusent le long du jour à croquer de la semence d'hélianthe. Cette

oisiveté générale amène naturellement à sa suite des moeurs assez relâchées, un goût excessif des plaisirs et du luxe, des amours adultères etc.

Quelques rues et places à Orell ont un caractère élégant et tout moderne. Il est rare que dans les villes russes les maisons aient plus de deux étages. Le plan de construction de la moindre maison dans une ville de gouvernement doit être envoyé à St. Pétersbourg, pour y être approuvé. On trouve partout des architectes formés à l'école moderne, mais doués de peu d'originalité et de génie. On suit les modèles existants, ce qui produit une uniformité fort monotone. La noblesse des environs d'Orell possède dans la ville des maisons qu'elle a bâties ou achetées elle-même, ou bien elle en loue. Dans le dernier cas, les nobles louent toujours une maison entière. On tient pour convenable d'habiter l'étage supérieur et de laisser occuper par des négociants les magasins et boutiques au rez-de-chaussée. C'est pourquoi les moins riches louent une maison russe à poutres superposées et à un seul étage où ils peuvent d'ailleurs s'arranger d'une manière plus comfortable. Les négociants aussi construisent des maisons modernes, soit par spéculation pour y établir un restaurant, soit à leur propre usage, dans lequel cas ils ont leur débit au rez-de-chaussée, louent le reste comme boutiques et habitent l'étage supérieur. En haut, il n'y a ni entrée ni couloirs; les chambres donnent toutes l'une dans l'autre. Les célibataires sont dans une fâcheuse situation. Ils trouvent difficilement où se loger. Les chambres garnies n'existent pas, et l'on ignore l'habitude de donner en location quelques chambres. Il n'y a pas non plus de tables d'hôte, de sorte que les garçons sont forcés de se procurer un petit ménage. Comme personne ne peut se passer d'équipage, on s'arrange pour la nourriture avec le cocher et sa femme. Ce sont eux qui fournissent tout ce qu'il faut, et vu le bon marché des vivres, l'on s'en trouve assez bien, car le vin, le sucre et le thé non compris, on paie 30 à 40 roubles assign. ce que le traiteur se ferait payer 60 à 80.

Nous quittâmes Orell dans la soirée du 24 Octobre et atteignîmes Toula, par des routes horribles et un temps fort mauvais, le 26. Sans m'y arrêter, je continuai mon voyage pour Moscou où j'arrivai le 29 Octobre.

Voici un article sur Toula, dû à mon compagnon de voyage, le docteur Kosegarten qui s'est arrêté à Toula pendant quelque temps.

Chapitre XXVII.

Toula. — La commune luthérienne. — Les fabriques. — Michailewsk. — Retour à Moscou.

Le 29 Juin (vieux style), je partis de Mosçou pour Toula dans le tarantas du pasteur S., connu en Allemagne comme écrivain et qui m'accompagna dans mon voyage.

Nous arrivâmes le lendemain à Toula. M. S., demeurant à Moscou, est pasteur d'un certain nombre de communes allemandes luthériennes, lesquelles sont dispersées dans plusieurs gouvernements du centre de la Russie européenne et qu'il visite à des époques déterminées, la plupart du temps deux fois l'année. C'est un de ces voyages qu'il fit alors à Toula, Orell et quelques autres endroits. Une chaussée conduit de Moscou à Toula. Au Midi de Moscou, la culture du sol est plus avancée qu'au Nord de cette ville. On traverse deux villes, Podolsk et Surpuchow. Surpuchow est une ville de fabriques connue. Ici encore, l'on trouve les rues larges et les grandes places qui distinguent les villes russes, parceque l'on n'est pas obligé d'y ménager l'espace. Toula aux maisons pour la plupart neuves et blanches*), s'étendant au loin dans la plaine, avec un kreml**) et 30 couvents et églises, offre, à une

*) La ville a souvent souffert par des incendies.

**) Dans les grandes et anciennes villes de la Russie est une place

certaine distance déjà, un aspect imposant. D'après le dernier recensement officiel qui comprenait sans doute les faubourgs, la population de la ville était de 51,000 habitants. La ville est située sur la rive de la petite rivière d'Upa dont les eaux sont arrêtées ici pour la fabrique d'armes de la couronne.

Nous vîmes surtout des personnes de la commune luthérienne. Le pasteur S. employa son séjour aux actes sollicités par le culte, tels que les sermons, le baptême, l'extrême onction etc. Les funérailles seules ne peuvent naturellement être ajournées jusqu'à son arrivée, et l'on s'adresse à cet effet aux prêtres de l'église grecque lesquels, d'après ce que l'on assure, font preuve de beaucoup de tolérance.

Toute la ville de Toula peut être considérée comme une fabrique et ressemble assez, sous ce rapport, à Liége, en Belgique.

L'occupation principale des habitants c'est la fabrication de divers objets en métal en ce sens que plusieurs personnes travaillent à un seul objet, par exemple à un fusil, mais chacune a une partie chez soi et pour son propre compte. Qui y met la dernière main, imprime un signe à l'objet terminé. Quelques articles cependant se confectionnent dans un seul et même établissement. Il en est de même des joujoux de musique appelés *harmonica*. On me dit qu'il s'en fabriquait à Toula 50,000 à 60,000 par an, que l'on paie 1 à 15 roubles la pièce. On les envoie surtout à la foire d'Irbit en Sibérie d'où ils vont en Chine. Cent petits garçons y sont occupés dans un local. Chacun d'eux s'occupe d'un ton à part.

La fabrique de fusils impériale se trouve dans un faubourg, sur la rive droite de l'Upa, vis-à-vis de la ville. Les ouvriers qui en font partie, demeurent aux environs

---

particulière, entourée d'un mur et renfermant presque toujours la cathédrale et d'autres édifices publics. Ce mot signifie *fort* ou *citadelle*. Voy. Schnitzler, *la Russie* etc. p. 51.

de la fabrique, pour la plupart dans le faubourg *de bois* dit Schulkowa; ils exécutent les différents travaux dans leurs demeures. Il y en a 6000. La fabrique fut établie par oukase de Pierre I en l'année 1712*).

Les bâtiments de la fabrique sont presque tous nouveaux. Un vieux bâtiment avec une machine à vapeur est destiné à servir de réserve, l'emploi de la vapeur n'étant pas avantageux à cause de la cherté du bois. Les nouveaux établissements sont organisés de manière à ne mettre en oeuvre que l'eau comme force motrice. L'eau est conduite à travers une voûte solide, maçonnée et garnie de fer, au-dessous d'un chemin, dans le bâtiment qui y est affectée. Elle met en mouvement de grandes roues de fer à vanne. Un mécanicien particulier sert à déterminer la mesure de l'eau qu'il s'agit d'introduire. Afin de prévenir les incendies, dont Toula a eu beaucoup à souffrir, tout est en pierre et en fer aux nouveaux bâtiments. On ne voit presque nulle part de bois, à l'exception des planches de quelques salles. Ce qui m'a frappé, c'étaient les pots de terre d'une forme convenable dont se composent les voûtes et qui leur donnent de la solidité en évitant tout à la fois de les rendre trop lourdes. Chaque bâtiment à sa destination particulière: l'un est assigné aux machines, l'autre aux ouvrages plus fins etc. On m'a fait remarquer que dans l'atelier où se polissent les baïonnettes, un courant d'air enlève la poussière de métal, si nuisible à la santé des ouvriers que ceux-ci meurent presque tous dans leur quarantième année. Le soufflet est remplacé par un ventilateur qui exige moins de réparations. Les ouvriers délivrent les objets fabriqués dans des locaux spéciaux où les plus anciens et les plus expérimentés les reçoivent et les examinent pour en indiquer au besoin les défauts aux ouvriers. Chaque objet est marqué du nom de l'ouvrier qui l'a confectionné. On a formé une collection de chiens de fusil, tels que, depuis l'origine de l'établissement, on les a fabriqués avec une perfection progressive. On n'en

*) Voy. Possart, *l'Empire russe*, Stuttgart, 1844, tom. II., pag. 526.

certaine distance déjà, un aspect imposant. D'après le dernier recensement officiel qui comprenait sans doute les faubourgs, la population de la ville était de 51,000 habitants. La ville est située sur la rive de la petite rivière d'Upa dont les eaux sont arrêtées ici pour la fabrique d'armes de la couronne.

Nous vîmes surtout des personnes de la commune luthérienne. Le pasteur S. employa son séjour aux actes sollicités par le culte, tels que les sermons, le baptême, l'extrême onction etc. Les funérailles seules ne peuvent naturellement être ajournées jusqu'à son arrivée, et l'on s'adresse à cet effet aux prêtres de l'église grecque lesquels, d'après ce que l'on assure, font preuve de beaucoup de tolérance.

Toute la ville de Toula peut être considérée comme une fabrique et ressemble assez, sous ce rapport, à Liège, en Belgique.

L'occupation principale des habitants c'est la fabrication de divers objets en métal en ce sens que plusieurs personnes travaillent à un seul objet, par exemple à un fusil, mais chacune a une partie chez soi et pour son propre compte. Qui y met la dernière main, imprime un signe à l'objet terminé. Quelques articles cependant se confectionnent dans un seul et même établissement. Il en est de même des joujoux de musique appelés *harmonica*. On me dit qu'il s'en fabriquait à Toula 50,000 à 60,000 par an, que l'on paie 1 à 15 roubles la pièce. On les envoie surtout à la foire d'Irbit en Sibérie d'où ils vont en Chine. Cent petits garçons y sont occupés dans un local. Chacun d'eux s'occupe d'un ton à part.

La fabrique de fusils impériale se trouve dans un faubourg, sur la rive droite de l'Upa, vis-à-vis de la ville. Les ouvriers qui en font partie, demeurent aux environs

---

particulière, entourée d'un mur et renfermant presque toujours la cathédrale et d'autres édifices publics. Ce mot signifie *fort* ou *citadelle*. Voy. Schnitzler

faisait pas encore à percussion. Un fusil terminé et ayant tout son calibre pèse 18 livres. On fabrique aussi des pistolets etc.

Un beau pont suspendu en fer, construit par le colonel Sch., joint les deux rives de l'Upa. C'est au-dessous de ce pont que se trouve la digue destinée à arrêter le cours de l'eau. Cette digue est établie de manière à pouvoir être baissée lorsque la rivière charrie des glaçons. Les glaçons alors passent par-dessus la digue.

Suivant le colonel Sch., la fabrique fournit 100,000 fusils par an en supposant, ce qui est la règle, que l'on ne travaille que le jour. Un fusil ordinaire, destiné à l'infanterie de la ligne, en ne comptant que le métal et la main-d'oeuvre, coûte 18 roubles, y compris tous les autres frais, 28. Le fer vient du voisinage. Les ouvriers sont des paysans de la couronne commis à cet effet, et qui ne peuvent se racheter. Ils sont payés par pièce et peuvent travailler pour leur propre compte de sorte qu'il y a parmi eux des riches et d'autres qui font travailler des ouvriers qu'ils louent, tandis qu'eux-mêmes s'adonnent à une autre occupation, par exemple au commerce.

On me fit remarquer les belles figures de quelques ouvriers. En général, la forme des visages des Grands-Russiens m'a souvent rappelé ceux des anciens Grecs *).

---

*) Kohl, à propos des bandes de métal par lesquelles les ouvriers russes serrent leurs cheveux, et qui se retrouvent dans les statues grecques, fait remarquer à son tour que l'on prendrait souvent les ouvriers russes pour des descendants de Socrate et d'Aristote. Ceux qui rattachent la race des Slaves et surtout des Slaves russes à celle des anciens Grecs, sont probablement dans le vrai. L'architecture russe aux colonnades bien développées, l'attelage (troika) si gracieux, l'esprit et la ruse, se manifestant surtout dans le petit négoce et ressemblant à s'y méprendre à la *graeca fides*, enfin le goût du luxe et de l'élégance, tout cela prouve en faveur de ce système. L'organisation communale de la Russie n'a-t-elle pas ensuite beaucoup d'analogie avec le principe de l'état grec d'après lequel l'individu disparaissait et était absorbé par la société?

De Toula, nous nous dirigeâmes vers Michailowsk, la terre du comte Alexei Bobrinskij, située à 12 ou 15 milles de distance de Toula au Sud-Est, non loin de la ville de Bogorodsk et la limite du gouvernement de Rjaesan. Une végétation luxuriante, de beaux champs de blé et le sol devenu presque impraticable par la pluie dénotèrent la zone de la *terre noire* (tschernosem). La terre se trouve dans une situation pittoresque, au milieu d'un grand bassin ondulé. Près de la maison seigneuriale, on voit les bâtiments d'une fabrique de betteraves laquelle est peut-être la plus grande de la Russie. Un parc considérable, ainsi que les maisons habitées par les personnes qui font partie de l'établissement etc., donnent à la ville un aspect assez varié. Un médecin allemand demeure également aux environs de la fabrique*). Le *raffineur* de la fabrique, M. M., Hambourgeois de naissance et que j'avais connu dans le temps, me reçut parfaitement. Il me dit beaucoup de bien du principal, du comte dont je viens de parler et qui l'accablait de bienfaits mérités d'ailleurs par le zèle et la bonne tenue de M. M.

Les Allemands de cette campagne et des environs forment une petite commune luthérienne pour laquelle le pasteur S. dut célébrer le service dans une salle de la maison, sans orgue ni chantre. Il consacra un mariage, et pendant la cérémonie, les jeunes époux étaient placés sur un beau tapis de laine.

M. M. me montra la fabrique, dans laquelle on a utilisé les nouvelles inventions. Ce que j'en vis, me donna la conviction que le sucre de betteraves que l'on gagne en ces lieux, équivaut pour la qualité au sucre de canne.

---

*) Un voyageur a dit que les malades en Russie meurent faute de médecins. Les médecins ne donneraient leurs soins qu'aux princes. Je ne puis confirmer ce récit. J'ai trouvé beaucoup de médecins allemands dans les villes et même à la campagne. Ils sont à la disposition de tout le monde. Comme en Allemagne, c'est l'état qui place des médecins qui ont subi l'examen voulu.

L'eau est fournie par des sources situées plus haut que la fabrique. Le bois (de chêne) est transporté de 30 verstes de distance et coûte 26 roubles la toise plus 10 roubles de frais de transport. Il y a aussi de la tourbe qui, plus tard, remplacera le bois. Les betteraves sont cultivées, dans des jardins, par les femmes des paysans; le comte les paie 1½ roubles assign. le tschetwert. Le tschetwert fournit 17 à 18 livres de sucre. Le poud se vend 30 à 35 roubles et donne 50 % de bénéfice net. Tout cela suppose naturellement une bonne année. La fabrique consomme 42,000 à 45,000 tschetwerts par an. La fabrique n'occupe que des ouvriers libres. Le comte ne demande pas de corvées mais un obrok modique à ses paysans. Aussi y a-t-il parmi eux des riches. Un jour, les paysans croyaient le comte gêné, par suite d'un incendie qui avait éclaté à Kiew et où il a également des fabriques. Ils se cotisèrent pour lui offrir 80,000 roubles qu'il n'accepta pas.

A mon retour, je dus prendre une simple voiture de paysan (*telege* ou kibitke, lorsqu'elle est surmontée d'une toile; kibitke signifie aussi tente de nomade). J'en fus littéralement moulu. De Toula à Moscou, je m'associai à un tschinofnik (employé) qui se servait du même véhicule, mais, suivant la coutume russe, il amortisa les cahots du telege par des coussins qu'il avait soin d'y mettre. Les postes de paysans russes donnent une idée de l'esprit d'association qui règne dans le pays. La route de Toula à Moscou, dans une étendue de 75 verstes, est divisée en relais un peu plus longs que les relais de poste du gouvernement. Les relais se trouvent dans les villages. Un certain nombre de paysans forment une société (Artel) qui fournit aux voyageurs les chevaux de relais, et, au besoin, les voitures, moyennant conditions fixées au début du voyage. Voulant me rendre de Moscou à Jaroslaw, les paysans de l'artel me délivrèrent un reçu contenant tous les relais avec la distance et le prix de chacun d'eux. Il n'est pas rare que le transport est abandonné au moins offrant des sociétaires, de sorte que l'excédant de la somme

payée par le voyageur, constitue un bénéfice pour la société, qui le boit probablement.

En revenant de Toula à Moscou, je vis dans les villages les jeunes garçons et les jeunes filles s'amuser à des jeux divers vers le coucher du soleil. Dans un des villages, j'eus occasion d'observer une danse que deux enfants exécutaient, non sans grâce et talent, au milieu d'un cercle de spectateurs. Tout cela ne me semblait pas justifier la relation d'un voyageur d'après laquelle *le silence préside à toutes les fêtes des villageois russes.*



Plotniki à Moscou.

Chapitre XXVIII.

Observations sur Moscou, et principalement sur l'exposition des objects d'industrie qui y a eu lieu en 1843, recueillies par le docteur Guillaume Kosegarten, à l'époque de son séjour dans cette ville.

Le printemps à Moscou. — Beaux prospects de la ville. — Places remarquables dans l'intérieur de la ville. — Vue dont on jouit sur la ville du haut du Kreml. — Processions. — Fêtes du peuple et fêtes politiques. — Ochotnoi-Rjad. — Traits caractéristiques du peuple russe. — L'exposition des produits d'industrie russe. — Les fabriques. — Les ouvriers dans les fabriques. — Le magasin des productions des manufactures russes. — Le Bazar de la Belle-Place. — Les établissements d'instruction et d'éducation: l'Université, le Pensionnat des nobles, l'Académie de commerce, l'Ecole de dessin de Stroganow, l'Institut de Lasarew, la Maison d'éducation impériale (asyle des enfants trouvés) et ses succursales, l'Institut technologique. — l'Hôpital militaire et l'Hôpital de Scheremetjew. — Les églises et les couvents. — La mosquée tartare. — L'aqueduc. — Les établissements de secours contre l'incendie. — Les prisons. — Les déportations en Sibérie. — Les théâtres, la musique et les clubs. — Scènes dans l'intérieur d'une maison de village. — Gora-Pjatnitzkaja.

Vers le midi du jour de notre arrivée à Moscou, nous eûmes l'occasion de voir la fin d'une grande solennité

publique. C'était le premier dimanche du mois de Mai, que les habitants de Moscou ont coutume de célébrer avec une grande pompe. Cependant, la saison était fort arriérée, le printemps avec ses beautés se faisait encore attendre et un temps froid et humide nous rappelait la température de l'Allemagne dans le mois de Mars. Mais au bout de quinze jours, la scène avait complètement changé: le printemps avait paru dans tout son éclat, pour céder bientôt après son empire à l'été. A Pâques, la chaleur était déjà étouffante. Les environs de la ville si riches en jardins et en arbres de toute espèce, les nombreux jardins qui se trouvent dans la ville même, les magnifiques boulevards qui la divisent en plusieurs quartiers, le beau jardin d'Alexandre, qui, avec ses allées, ses pelouses, ses plates-bandes et ses jolis bosquets, longe le grand mur blanc du Kreml et s'étend jusqu'aux bords de la Moskwa, charmaient l'oeil par la richesse de leur verdure. Les plus belles fleurs ornaient les jardins. Quand on regardait cette ville immense du haut du Kreml, surtout de l'Ivan Veliki, ou de la terrasse du Sud-Ouest, vis-à-vis de la place entourée des trois cathédrales de l'Ascension, de l'Annonciation et de Saint-Michel, elle se présentait dans toute son étendue comme entourée d'une lumière merveilleuse. Vue de cet endroit, la ville offre l'aspect d'une immense plaine formée par les innombrables toits rouges et verts*), au milieu desquels on découvre ça et là des jardins remplis d'arbres. Une infinité de coupoles et de clochers bariolés s'élèvent de tous côtés. Le cours sinueux de la Moskwa sépare la ville en deux parties. Celui qui a jamais contemplé cette scène au moment du coucher du soleil, quand ses derniers rayons se reflètent sur les coupoles dorées des cathédrales**), a pu se

*) Les maisons à Moscou sont, en grande partie, couvertes de plaques de tôle peintes en vert.

**) En 1835, la ville de Moscou comptait 288 églises ou à peu près, et 21 couvents avec leurs églises (parmi lesquelles étaient

croire transporté sur le théâtre d'un conte d'Orient. Il ne sera pas inutile de nommer ici plusieurs endroits d'où l'on jouit d'une belle vue sur la ville ou sur différentes parties de la ville. D'abord, il ne faut pas négliger de visiter le château de Nieskuschna, qui est la propriété de l'impératrice. Ce château est situé sur la haute rive de la Moskwa. A côté du château, il y a un parc d'où la ville produit un effet vraiment grandiose. Nous conseillons également à l'étranger de faire une promenade vers les hauteurs connues sous le nom des montagnes des moineaux. Le spectacle qui l'y attend, le récompensera suffisamment de la peine qu'il se sera donnée pour s'y rendre. Il y a là, entre autres, un endroit d'où l'on voit la ville sous la forme d'un croissant. Les hauteurs du Kreml avec les coupoles dorées sont au centre; sur le devant de la scène, on découvre les eaux de la Moskwa, sur les bords fleuris de laquelle s'élève, semblable à une forteresse, le couvent de Nowodewitschej avec ses magnifiques tours, qui sert d'asyle à des religieuses. Plusieurs palais entourés de parcs, sont également baignés par les eaux de ce fleuve. Nous nommerons encore le couvent de Simonow, qui est situé à l'extrémité de la ville, mais dans le mur d'enceinte, sur un terrain élevé. Le panorama qui s'y déroule sous les yeux du spectateur, est tout-à-fait différent de celui qu'il aura vu dans les lieux précédents. L'amateur de la musique y est surpris par un magnifique chant religieux de la liturgie grecque, exé-

---

comprises, sans doute, les nombreuses chapelles privées). Chaque église grecque a cinq coupoles tout au moins, et, à peu d'exceptions près, un clocher. La circonférence de la ville, y compris les faubourgs qui se trouvent renfermés dans le mur d'enceinte, est de $5\frac{5}{7}$ milles d'Allemagne. Quand on regarde la ville de quelque lieu élevé et dans une certaine direction, tout l'espace qu'on a sous les yeux, en est rempli, ce qui est facile à comprendre quand on sait que le Kreml et les collines qui se trouvent dans l'intérieur et dans les environs de la ville, n'ont qu'une hauteur fort médiocre.

cuté par des moines, sans accompagnement d'instruments, comme toujours, et avec un son de voix amorti. L'effet que ce chant produit, est admirable.

Dès que le beau temps est arrivé et que la température est stable, les habitations d'été dans les faubourgs et les villages voisins se remplissent. Parmi ces villages, nous citerons Sokolnikfeld, Pétrowski et Rasumowski, où l'on trouve, à côté de quelques palais, des habitations modestes et gaies qui, durant l'été, sont occupées, en grande partie, par des Allemands, dont le nombre est assez grand à Moscou, et parmi lesquels on trouve beaucoup de commerçants. Je me souviendrai toujours avec un plaisir infini de l'accueil hospitalier que j'ai trouvé dans les maisons de plusieurs d'entre eux, par exemple de monsieur S., consul hambourgeois, de messieurs K. et H., de monsieur T. de W., conseiller d'état, de monsieur le docteur R., secrétaire de la société d'histoire naturelle de Moscou. — Il y a de certains jours consacrés par l'habitude, où le peuple sort pour prendre l'air; alors il se dirige en masse vers quelque point intéressant des faubourgs ou des environs. C'est une chose assez connue que l'église grecque abonde en jours de fêtes. Parmi ces fêtes, il y en a une où tout le monde se rend sur les cimetières, pour s'y asseoir en plein air, au milieu des tombeaux et sous l'ombre des arbres. Dans ces occasions, l'industrie ne manque pas d'exercer son activité. Des cabarets sont improvisés en plein air, où l'on prend du thé et d'autres rafraîchissements, et souvent les tombes servent de tables ou de buffets. Il y a encore en été des jours destinés aux processions religieuses qui, partant la plupart du temps du Kreml, vont se diriger vers des couvents ou d'autres endroits de la ville, qui ont un caractère religieux. Le 18 Août, une procession se rend au couvent de la Sainte Vierge du Don (qui doit son nom à une image miraculeuse de la Sainte-Vierge, dont les Cosaques du Don avaient fait présent au Czar Démétrius Iwanowitsch, et qui protégea la ville de Moscou contre les Tartares, en 1591) Ce couvent, situé dans le mur d'enceinte de la ville, est

entouré de jardins et de promenades qui offrent tous les agréments d'une contrée champêtre. L'édifice est entouré d'un mur d'une grande hauteur, au-dessus duquel s'élève la coupole dorée de la cathédrale; vu de loin, il semble entouré d'une forêt. Les jours où les processions ont lieu, la foule se presse non seulement dans l'église, pendant le service, mais encore, et en bien plus grand nombre, dans les environs du couvent (surtout dans le cimetière dont nous avons déjà parlé plus haut, et qui est orné de magnifiques tombeaux de personnages distingués et de familles illustres) où le feuillage touffu des arbres leur offre un abri contre l'ardeur du soleil. En voyant ces milliers de personnes groupées sur l'herbe ou se croisant dans tous les sens, en se promenant, on se croirait transporté au milieu d'une foire.

Parmi les fêtes du peuple, il y en a une qu'on m'a désignée sous le nom de la fête des femmes, et qui a lieu le 28 Juin (vieux style). Ce jour-là, toutes les maisons étaient ornées de bouleaux (comme cela se fait chez nous les jours de Pentecôte), et il me semble avoir entendu dire, que ce sont les femmes qui président à la fête. On en vit beaucoup sur les promenades de la ville. Personne n'a pu me dire quelle est l'origine de cette fête extraordinaire. Parmi les fêtes, qui ont un caractère officiel, il faut nommer d'abord le 25 Décembre, jour de délivrance de la Russie de l'invasion Française, et puis les fêtes de naissance et de nom de tous les membres de la famille impériale. Ces dernières sont terminées ordinairement par une illumination d'un genre particulier, dont nous avons déjà donné ailleurs une description, et qui consiste en ce qu'on garnit le pavé des rues principales de vases au milieu desquels brûle une flamme. Mais ces illuminations n'étaient rien en comparaison de celle que je vis le jour du couronnement de l'empereur actuel (le 22 Août). Dans la soirée, le jardin d'Alexandre tout entier, de même que le mur gigantesque du Kreml, auquel il touche, étaient éclairés par des lampions, qui traçaient des figures sur le mur. Au haut du pont, par lequel on passe du Kreml par

dessus le jardin, s'éleva un superbe temple formé par des lampions, qui se trouvant placé à une grande hauteur au-dessus de la grande allée, termina, par la magnificence de son éclat, la perspective formée par cette allée. Les maisons de la grande place, qui est à côte, étaient également illuminées. Je ne me rapelle pas d'avoir jamais vu ailleurs une illumination comparable à celle-ci pour la grandeur de l'effet qu'elle produisait. Le temps était beau et calme, la masse des spectateurs qui circulaient de tous côtés, était énorme, et pourtant l'ordre ne fut pas troublé un instant: la fête se passa sans tumulte, sans bruit *).

L'étranger qui veut se donner le spectacle d'une réunion d'élite, doit se rendre, par un beau soir d'été, au jardin d'Alexandre, ou sur un des boulevards les plus fréquentés, par exemple sur celui de Twer. C'est là que sont représentés tous les éléments divers dont se compose la population des régions civilisées de l'empire russe. Des petits-maîtres Allemands, Français et Russes donnant le bras à des dames élégantes se croisent avec des Russes à longue barbe, vêtus d'un long caftan, et accompagnés

*) Un certain auteur qui a publié la description de ses voyages et qui jouit d'une grande réputation, s'exprime, à l'occasion des fêtes auxquelles il a assité à St. Pétersbourg, de manière à faire croire qu'en Russie, on ne voit jamais le peuple en masse (p. ex. il n'y a point de foule — on ne sait ce que c'est que la foule en Russie etc.). Et de tout cela, il en tire des conséquences à sa manière (c'est ainsi qu'il parle de *joie menteuse*, qu'il pense *qu'il n'y a, en Russie, que l'ombre d'un peuple*, ou même que *la foule serait la révolution!!*). Si les idées de tapage, de cris, de presse et de rixe sont inséparables de l'idée de foule, l'auteur peut avoir raison, de dire que la foule n'existe pas en Russie. Quant à nous, nous pouvons affirmer de l'avoir vue toute aussi grande qu'ailleurs, non seulement à Moscou, mais aussi à St. Pétersbourg, p. ex. pendant la sainte-semaine, ou le jour de fête de l'impératrice où une grande revue des troupes a lieu.

de leurs épouses qui se font remarquer, pour la plupart, par un grand embonpoint*). Celles-ci portent un habillement d'un goût assez moderne, et qui ne se distingue de celui de leurs filles que par une plus grande simplicité. Elles s'entourent la tête d'un mouchoir de soie, en guise de bonnet, usage qui n'est pas imité par leurs filles. Parmi les dames mariées, il y en a qui portent, même au milieu de l'été, la duschagraika doublée de fourrure (le mot duschagraika veut dire: qui chauffe l'âme ou le coeur). Il est très-facile de distinguer, parmi cette multitude d'hommes, les riches ouvriers allemands avec leurs familles d'un côté, et les familles nobles de l'autre. Ces dernières sont ordinairement suivies de domestiques en livrée, et se servent, dans leurs conversations, de la langue française; souvent elles se promènent, sur le boulevard, dans un carrosse d'antique apparence, attelé de quatre chevaux. On y voit aussi beaucoup d'officiers, d'employés du gouvernement (tschinofniks) et des étudiants en uniforme. Mais à côté des costumes Européens se montrent également des Gruses, des Perses, des Arméniens, des Turcs et des Tartares, tous dans leurs costumes nationaux; de temps en temps, un fils belliqueux du Caucase, appartenant à une tribu alliée de la Russie ou soumise par ses armes, se présente dans son riche costume guerrier. Rien de plus frappant que l'extérieur des nourrices russes, qui sont, en général, des femmes d'un physique très-robuste, mais peu gracieux, aux traits énergiques; ce sont surtout des femmes de paysans ou de soldats, coiffées, selon la coutume des femmes en Russie, du kokoschnik. Dans leurs habillements, elles visent à l'originalité;

*) On est frappé du contraste qu'on remarque entre la constitution physique des femmes de la classe bourgeoise et de celle des femmes des classes supérieures de la société. Autant que le corps des premières est robuste, autant celui des dernières présente des formes délicates. On prétend qu'elles doivent cet avantage, si c'en est un, à des arts de toilette, qui font souvent le plus grand tort à leur santé.

il y en a beaucoup qui portent des robes de mousseline, garnies de franges qui ont souvent l'air d'être en or etc.; c'est ainsi qu'on les voit se promener avec leur petit nourrisson sur le bras. Quelquefois, les promenades dans le jardin d'Alexandre sont animés, le soir, par une musique qui se fait entendre au haut du mur du Kreml. — On trouve une société plus choisie encore, quand on se rend, de grand matin, à l'établissement des eaux minérales artificielles, qui est situé dans un des plus beaux quartiers de Moscou, dans celui de Pretschistenka. La société qu'on y trouve, se compose de personnes fort élégantes de l'un et de l'autre sexe, qui y vont prendre les eaux ou chercher les agréments de la conversation. Un corridor orné de belles fleurs et un beau jardin où il y a de jolis bosquets, leur servent de promenades, pendant qu'une excellente musique est exécutée par un orchestre très-bien composé.

Pendant l'été de l'an 1843, les habitants de Moscou jouissaient du spectacle extraordinaire d'une exposition d'objets d'industrie, provenants des manufactures russes. L'exposition fut ouverte au mois de Juin, dans l'édifice qui sert de lieu de réunion au club des nobles; c'est un palais élevé*) dans un style moderne, dont Moscou est si riche en ce moment. L'exposition fut inaugurée par une

*) Depuis le grand incendie de 1812, la ville de Moscou a été rebâtie en style moderne, mais elle a conservé, en grande partie, son ancien caractère, parce que la plupart des églises, ainsi que le Kreml, ont échappé aux flammes. A cette époque, les Français avaient un moment l'intention de faire sauter le Kreml en l'air. Ce projet eut un commencement d'exécution, mais il avorta; de sorte que la partie la plus intéressante de l'édifice est restée intacte. — Le palais où se réunit le club des nobles, est situé sur la place appelée Ochotnoi-Rjad (mot qui signifie marché de chasse), où l'on vend, avec beaucoup d'autres choses, des oiseaux et des chiens. On cite comme une preuve du caractère doux et sympathique des Russes, que dans un certain jour de fête (celle de l'Annon-

solennité religieuse, sous la direction du métropolitain. C'était, en effet, une cérémonie d'un genre tout-à-fait particulier, dont on ne rencontrera pas facilement un exemple dans les autres pays. Ce qui étonnera peut-être encore plus, c'est que, dans de certains jours et à de certaines heures, l'entrée était publique: tout le monde, sans distinction de rang, pouvait y entrer, sans rien payer; même les ouvriers dans les fabriques y étaient admis. Malgré le nombre de personnes qui y accouraient, l'ordre le plus parfait régnait partout. C'est que le Russe est accoutumé à être conduit par l'autorité, et il obéit toujours, et sans murmures, à ses supérieurs.

Ce que nous chercherons surtout ici, c'est de donner au lecteur une idée de l'impression que nous avons reçue, en visitant cette exposition, et d'ajouter en passant quelques observations sur les qualités des marchandises que nous y avons examinées. D'abord, nous osons affirmer, que l'exposition de Moscou (nous le disons toutefois avec des restrictions) ne le cédait nullement, pour la variété et l'élégance des articles, à celle de Berlin, en 1844; elle avait même sur celle-ci l'avantage d'être mieux favorisée par la disposition du local où elle se trouvait, et la surpassait même par le goût et l'ordre avec lesquels tout y était arrangé.

Les objets de l'exposition étaient distribués en 23 différentes salles et chambres, de manière qu'il y avait une transition insensible entre les matières premières ou brutes et les ouvrages achevés des différentes branches de l'industrie. On avait placé, dans des endroits convenables, certains objets qui servaient en même temps d'ornements

ciation), on y va acheter des oiseaux, pour leur rendre la liberté. Le Grand-Russe est en effet très-doux. Ainsi pour ne citer qu'un exemple entre mille, il ne mange jamais des pigeons, quoiqu'il nourrisse un grand nombre de ces oiseaux (comme on peut le voir tous les jours à Moscou même). C'est que parmi les Russes, cet oiseau est le symbole du Saint-Esprit.

aux chambres. C'est ainsi que montant le grand escalier qui conduit aux salles et aux chambres où se trouvait l'exposition, on remarquait, dans le vestibule, plusieurs grands tapis de laine ornés de couleurs diverses, dont quelques-uns étaient sortis d'une fabrique, tandis que les autres étaient le fruit du travail de quelques dames de haut rang. Un d'entre eux avait 13 arschines (aunes) de long, sur 11 de large.

La division des matières premières ou brutes et des demi-étoffes était, en général, peu riche, comme quelques Russes mêmes l'ont fait observer dans les remarques qu'ils ont publiées sur cette exposition*). On y voyait des échantillons de lin et de chanvre, dont plusieurs avaient été fournis par un paysan de Monsieur de Karnowitsch. Mr. Karnowitsch vit dans le gouvernement de Jaroslaw, et il est connu par ses louables efforts pour l'amélioration de l'économie rurale. Nous avons déjà fait mention de lui dans un autre endroit. Mais ce qui fixait surtout l'attention du public, c'étaient les nombreux échantillons de laine de brebis brute, parmi lesquels il y avait quelques belles toisons, qui avaient été envoyées par des propriétaires des provinces de la Mer Baltique. Il y avait aussi quelques articles de filage de lin, de chanvre et de laine parmi lesquels se distinguait un bel assortiment de fil de lin, provenant de la manufacture impériale d'Alexandrow et représentant tous les degrés de la grosseur depuis le numéro 3 jusqu'au numéro 240. Les fils de co-

*) Mons. le conseiller d'état de Maslow à Moscou a exprimé, par rapport à ce sujet, dans un rapport imprimé, une idée, dont nous nous proposons de parler avec plus détail dans un autre endroit. On voit par là, que l'auteur regarde les produits du sol et les industries alimentées par eux, comme la base de la richesse nationale en Russie, et il y exprime entre autres l'opinion, que les objets qui forment les éléments de l'économie rurale, auraient dû occuper, à côté des belles productions de l'industrie manufacturière, la moitié de l'espace de l'exposition.

ton étaient encore plus nombreux; ils provenaient de fabriques russes où ils avaient été gagnés de flocons de Chiva et d'Amérique (il y en avait qui étaient colorés, et d'autres qui ne l'étaient pas; les numéros étaient très bas et allaient seulement jusqu'à 40; cependant il y avait dans la collection un échantillon de numéro 100). Les régions du Caucase avaient également envoyé leur contingent, consistant en soie crue et en soie colorée. (On montrait, comme objets de curiosité, divers échantillons de soie, fruit de l'industrie d'un habitant de Moscou qui nourrit des vers à soie). En dernier lieu, on voyait encore un certain nombre d'autres objets de différente nature, par exemple des échantillons de suif raffiné, de carboleïn, de farine de froment, de feuilles de tabac, etc.

Deux chambres étaient remplies de draps et d'autres étoffes en laine, dans toutes les couleurs et tous les degrés de qualité. Dans le catalogue, on avait indiqué à part les draps dont on fait surtout usage pour l'armée, et principalement pour les gardes; il en était de même pour des draps connus sous les noms de draps de Méséritz et de Maslo, dont on envoie une énorme quantité en Chine *). Ces derniers se distinguaient des autres par leur épaisseur et leur pesanteur de même que par la vivacité de leur couleur (qui était le rouge). Vingt-deux chefs de fabriques de draps, Allemands de nation et domiciliés en Pologne, avaient envoyé de nombreux échantillons des différentes sortes de draps, qu'ils confectionnaient dans leurs établissements. Parmi les grandes fabriques de draps qui jouissent d'une haute renommée à Moscou, il faut citer avant tout celle de Nowikow, qui est dirigée par un Allemand, Mr. Pelzer, et puis celle de Koehnemann, à la tête de laquelle se trouve Mr. Leclair, lequel, si nous ne nous trompons, est d'origine Belge. Dans la chambre suivante,

*) Méséritz est le nom d'une ville en Prusse, où l'on fabriquait autrefois beaucoup de draps de ce genre, qui allaient en Chine. Les draps de Maslo sont plus fins que ces premiers.

l'oeil était agréablement frappé par l'éclat des étoffes composées moitié de laine, moitié de soie, dont elle était remplie; les dames surtout prenaient grand plaisir à les examiner de près. Nous y remarquâmes des damas, des crêpes, des mousselines, des camelots, des châles (jusqu'au prix de 3000 roubles), des mouchoirs de couleurs mêlées, des étoffes de meubles, des étoffes de gilets, des rubans d'écharpes etc., dont la plus grande partie avait été confectionnée dans des fabriques de Moscou, parmi lesquelles celle de Mr. Gutschkow est une des plus excellentes. Les soieries de Moscou (par exemple celles fabriquées par Mrs. Kondraschew, Loktew et Rochefort) ont un haut degré de perfectionnement, quoique, d'après ce qu'en disent les connaisseurs, elles ne puissent pas du tout rivaliser avec les soieries françaises. Mais les étoffes de soie brodées d'or, notamment les robes de prêtres (qui depuis bien long-temps forment une branche essentielle de l'industrie russe) sont ce qu'il y a de plus beau, sous ce rapport, en Europe. Des rubans de divers genres (parmi lesquels il y en avait qui servaient de décorations) avaient été disposés avec goût, et formaient une espèce de colonne, qui faisait un très-bel effet.

Les marchandises de coton étaient étalées dans quatre chambres où l'on voyait une grande variété d'indiennes, de pluches, de nankins, de tulles etc. La fabrication du coton a fait, dans ces derniers temps, des progrès immenses en Russie. La fabrique de Mrs. Prochorow est une des premières de ce genre qui ait été fondée à Moscou; elle existe depuis l'an 1800, et n'a été interrompue depuis ce temps-là que par l'invasion française. Qui pourrait entreprendre d'énumérer toutes les étoffes de coton, blanches et colorées, unies et ornées de dessins, qu'on y voyait étalées! L'exposition devait une grande partie de ces productions, telles que nous les vîmes là, à l'établissement de teinturerie et d'imprimerie d'étoffes de Sarewa, près de Moscou, qui appartient à une société d'actionnaires, et qui est dirigé par Mons. Bonenblust, consul-général de la confédération Suisse à St. Pétersbourg. Ce même monsieur

dirige encore un autre établissement à St. Pétersbourg, qui avait envoyé à l'exposition des tulles brodées en partie à la main et en partie à l'aide de machines, qui excitaient l'admiration de tous les spectateurs. La grande salle du club de la noblesse considerée dans son ensemble, éclipsait par sa magnificence tout ce que nous avions vu jusque là. Les productions les plus variées de l'industrie ornaient non seulement les murs et l'allée formée par les murs et la colonnade qui fait le tour de la salle, mais elles remplissaient encore la salle tout entière, de même que la galerie soutenue par les colonnes et la tribune. Sur de longues tables dressées au milieu de la salle, nous vîmes une quantité d'objets en or, en argent et en bronze, des ustensiles de toute espèce, des buffets, des lampes, des pendules etc. Au bout des tables disposées par rangées, on admirait deux candélabres d'une grandeur énorme qui provenaient de la fabrique impériale de verreries, à St. Pétersbourg, qui avait aussi fourni des vases en cristal transparent et facetté. Ce qui attirait particulièrement les regards de tout le monde, c'étaient les différents objets destinés au culte, qui étaient ou en or ou plaqués d'argent, puis des crucifix, des images de Saints et des images du Christ, tels que les Russes en placent dans chaque appartement, dans chaque boutique, des in-folio (contenant les livres des quatre évangélistes) en reliure dorée avec des ornements divers. Un peu sur le côté se montraient, sous une apparence plus modeste, les marchandises de laiton, de fer et d'acier, qui avaient été fabriquées à Toula, à Pulkowa et dans plusieurs autres villes. Ces derniers articles forment du reste une des parties les plus importantes et les mieux développées de l'industrie russe. Ce qu'il y avait de plus curieux dans cet étalage, c'étaient les grands Ssamowares ou machines pour préparer le thé, qui jouent un rôle si important dans les ménages russes. — Aussi y avait-il parmi la quantité de couteaux, de ciseaux, de serrures et de chandeliers, des pièces qui méritaient notre attention particulière, par exemple, les couteaux à manches de nacre qui, pour la qualité et le bon marché, égalaient

même les couteaux anglais. Parmi les noms des fabricateurs de ces objets, on mentionna ceux de Mrs. Sawjalow, Kalakin et Gorschkow. Cette branche de l'industrie nationale est très-développée en ce moment; il n'en est pas de même d'un autre genre d'industrie pour lequel le pays fournit cependant la matière brute en très-grande quantité et en très-bonne qualité, je veux parler de la fabrication des toiles fines, dont l'exposition ne montrait que quelques bons échantillons (notamment ceux de M. de Karnowitsch) à côté d'étoffes plus grossières, qui, comme on sait, forment déjà depuis long-temps un objet très-important de la fabrication russe: ce sont des cordages, des toiles à voiles, des toiles connues sous le nom de raventuch, et des toiles appelées toiles de Flandres. Des plaques en relief de cuivre, représentant le Kreml et d'autres objets, n'étaient pas sans mérite sous le rapport de l'art. Les daguerreotypes n'y manquaient pas non plus, de même que des broderies dûes, en grande partie, à la main industrieuse de quelques dames appartenantes aux hauts rangs de la société; on y trouvait également des objets d'art provenants de l'institut de galvanoplastique de St. Pétersbourg, par exemple des bustes de Pierre I et de l'empereur actuel, de même que des bustes en bronze et en marbre. On y voyait aussi un assortiment d'instruments de mathématiques et de musique: l'horlogerie avait fourni des chronomètres. A côté de plusieurs pianos fort élégants, on avait rangé des ouvrages de menuiserie faits avec beaucoup d'art et chargés de riches ornements, par exemple des secrétaires et des armoires d'un goût exquis, renfermant un mécanisme musical qui rendait des sons de flûte (on remarque beaucoup de ces objets dans les établissements des restaurants russes de Moscou et d'autres villes, pour l'agrément des personnes qui y vont). Ces sortes de choses proviennent ordinairement de Russes indigènes, mais quelquefois aussi d'étrangers qui se sont établis à Moscou ou à St. Pétersbourg. Une magnifique armoire de bois d'ébène ornée de bronze et de lames d'écaille (et dont le prix était de 3800 roubles arg.) était

sortie de l'atelier d'un ébéniste, nommé Blechschmidt, qui, après avoir fait son apprentissage à Paris, avait passé quelque temps à Moscou. On m'a dit qu'il est dans ce moment à St. Pétersbourg où il aide à diriger la fabrique de meubles du marchand Mons. George Ed. Müller (né à Hambourg) qui avait envoyé à l'exposition des tables à écrire, des tables à travailler pour dames et d'autres objets de ce genre qui tous se recommandaient par une grande élégance. Mons. Müller a aussi une fabrique de parquetage, et il avait envoyé à l'exposition des parquets en mosaïque qui représentaient des figures exécutées d'après des dessins charmants et pleins de goût. Cette fabrique mérite d'être mentionnée, parceque, d'après le jugement des connaisseurs, les ouvrages qui en sortent, sont tous faits avec un art et un soin tels qu'ils surpassent tous les travaux qui ont été exécutés jusqu'ici dans ce genre. Une scierie de bois est attachée à cette fabrique; on voyait plusieurs belles feuilles de bois qui étaient sorties de cette fabrique. — Un autre exemple d'Allemands qui ont fait fortune en peu de temps, nous est donné par Mrs. Krummbügel et Zinngiesser qui sont venus en Russie, l'un comme ferblantier, l'autre comme potier d'étain, sans moyens pécuniaires, et après avoir fondé un établissement à Moscou, avec des secours qu'ils y avaient trouvés, ont donné à leurs affaires une extension telle qu'aujourd'hui, ils occupent, dans leur fabrique, à peu près 150 ouvriers, et entretiennent un dépôt de leurs marchandises à St. Pétersbourg. On voyait dans l'exposition quelques échantillons de leurs productions (pour lesquelles ils avaient profité des inventions faites dans ce dernier temps dans les pays étrangers) qui consistaient en lampes, en lustres et en candélabres, dans la confection desquels on avait surtout employé le bronze de Birmingham.

Pour ce qui est de la division consacrée aux productions chimiques, qui contenait les étoffes pour teindre, les huiles, les sels, les acides, les vernis, les échantillons d'oleïn, de bougies et de chandelles de suif et de stéarin (parmi lesquelles on vante les dernières comme très-

excellentes), la description que nous en ferions, offrirait peu d'intérêt au lecteur. Nous citerons seulement comme objets de curiosité, le buste du Feldmaréchal Prince de Paskewitsch, qui avait été envoyé de Varsovie et qui était exécuté en stéarin, et un petit temple en alun, qui est en quelque sorte un hommage rendu par l'artiste à la substance qui l'a enrichi. Ce qu'il y avait encore de remarquable, c'étaient les beaux sucres de betteraves, qui avaient beaucoup de dureté et d'éclat, et pouvaient rivaliser avec les meilleurs sucres de canne (le lecteur se rappellera ici la grandiose fabrique du comte Alexei Bobrinskij à Michailowsk, dont j'ai déjà fait ailleurs la description. De grands ouvrages exécutés en métal, par exemple, des chaudières, des poêles et des creusets, qui provenaient de différentes usines, étaient rangés dans une chambre à part. Deux salles remplies de machines et d'instruments mécaniques, de modèles etc. méritaient une attention particulière. L'institut technologique et la manufacture impériale d'Alexandrow de St. Pétersbourg, l'école des artisans qui fait partie de la maison impériale d'éducation de Moscou, l'école de dessin de Stroganow (qui se trouve depuis quelque temps sous la direction du gouvernement) et un grand nombre de particuliers avaient contribué à enrichir cette belle collection. On y voyait une chaudière à vapeur, une pompe à feu, des modèles de machines à filer le coton, le métier à tisser des rubans de soie de Jacquard, un métier mécanique à tisser du drap, qui appartenait à la fabrique de Nowikow*) (dont nous avons déjà parlé plus haut) et qui avait été fait par un menuisier de village, nommé Iwan Masin, Russe de nation, et une machine à filer le lin, dans laquelle les doigts sont remplacés par de petits cylindres qui tournent en sens inverse les uns

---

*) Dans la fabrique dont il est question ici, ce métier est mis en mouvement par la vapeur; mais on n'y en emploie qu'un très-petit nombre, parce que par des raisons que nous développerons plus tard, les métiers où l'on se sert de la main, sont beaucoup plus profitables.

contre les autres. — Quant aux modèles de machines d'industrie, dont on voyait ici beaucoup, ils n'eurent pas le bonheur de plaire aux connaisseurs. — Des horloges de clocher attirèrent tous les regards. Outre les objets que nous venons de nommer, il y en avait encore, dans cette division, beaucoup d'autres, que nous passerons sous silence; nous mentionnerons seulement encore une belle collection d'instruments d'économie rurale dans tous les genres, qui était sortie d'une fabrique établie à Moscou par les frères Butenop (ces Messieurs sont nés dans le Holstein) dont les efforts sont puissamment secondés par le gouvernement. Dans un autre endroit, il y avait des voitures dans tous les genres depuis la simple droschke jusqu'au magnifique carrosse de Landau. On voyait ici entre autres de beaux équipages qui, à ce qu'on prétend, sont meilleur marché que les voitures de ce genre qu'on fait à Paris, sans pourtant valoir celles de Vienne, quoique ces dernières se vendent moins cher.

La salle d'armes était remplie d'instruments de guerre fournis, en partie, par des établissements du gouvernement, entre autres par les arsenaux de St. Pétersbourg et de Kiew, et en partie par des fabriques privées de Toula, de Moscou et de Varsovie. Il y avait là une belle collection d'armes de toute espèce: des canons, des fusils etc.

Les marchandises en cuir étaient distribuées dans trois chambres. En général, on ne les loua pas autant qu'on aurait pu l'attendre pour cette industrie, qui est depuis long-temps en vogue en Russie. On y remarquait pourtant bien des jolis travaux, entre autres des cuirs de rousse et des chaussures. Il y avait là, en outre, de très-belles choses de différentes espèces, des tabatières, des reliures etc.

On vantait beaucoup les objets de verre, de crystal et de porcelaine, qui se trouvaient dans plusieurs autres chambres. La fabrique impériale de St. Pétersbourg en avait envoyé une grande quantité; d'autres provenaient de

fabriques privées. — Les objets de faïence, d'après ce qu'on en disait, ne valaient pas grande chose*).

Il y avait encore, dans l'exposition, une foule d'autres objets tels que des échantillons de vins de Crimée et du Caucase, de la bière, du tabac, des cigares etc. Nous ne nous y arrêterons pas. — On y trouvait aussi de bon papier de différentes sortes, notamment du papier à écrire et du papier velin, puis des papiers peints pour tapisser les chambres, parmi lesquels se distinguaient ceux d'une fabrique polonaise dont les chefs se nomment Moes et Vetters, et d'une fabrique de St. Pétersbourg appartenante à Mons. Schäfer, qui est né à Hambourg.

Grâce au bel ordre maintenu par les membres du comité de l'exposition et à la grande politesse qu'on montrait aux nombreuses personnes qui se présentaient, tout le monde pouvait voir à son aise cette masse d'objets, et traverser dans ce long pélerinage avec facilité les chemins tortueux formés dans les différentes salles et chambres par les tables et les barrières. En sortant du palais, on se trouvait sous un vestibule, construit exprès pour la commodité des personnes qui allaient voir l'exposition, et devant lequel s'arrêtèrent des droschkes à un ou à deux chevaux, et des voitures à deux ou à quatre chevaux, pour reconduire chez eux les messieurs et les dames qui sortaient du bâtiment; car dans les deux capitales de la Russie, on traverse rarement les rues à pied.

L'exposition des productions de l'industrie russe se répète tous les trois ans, et a lieu, tour à tour, à Moscou,

---

*) Mons. de Maslow, dans son rapport, dit: „Il est permis d'affirmer que nos productions en verre, en crystal et en porcelaine ne sont inférieures ni à celles de la Bohème ni à celles de la Saxe, pour ce qui regarde la beauté des formes et des couleurs, la dorure et le travail: mais nos marchandises de faïence sont restées en arrière de celles de l'Angleterre.“ — Le même auteur dit qu'il existe, dans le gouvernement de Moscou, une fabrique de porcelaine depuis l'année 1766.

à St. Pétersbourg et à Varsovie. Parmi ces trois villes, la première est sans contredit celle qui, avec les localités des environs, compte le plus de manufactures. Comme j'ai vu moi-même plusieurs des fabriques les plus importantes de Moscou, quelques observations sur ce sujet intéressant seront ici à leur place.

En 1842, on comptait dans le gouvernement de Moscou (suivant la gazette officielle de ce gouvernement) 95 fabriques d'étoffes de laine, 125 manufactures d'étoffes de soie, 19 filatures de coton et 252 établissements pour tisser le coton. Ce sont surtout les habitants de la campagne qui s'occupent dans leurs maisons de la fabrication des tissus de coton, et il est probable que dans le nombre indiqué soient compris les entrepreneurs qui font travailler des paysans pour leur compte. Il y a des fabriques dans lesquelles la fabrication des étoffes de coton est réunie à celle des étoffes de soie, tandis que d'autres ne s'occupent que d'une seule de ces deux industries, à l'exclusion de l'autre. — Les objets que nous venons de nommer, sont les plus importants de l'industrie de Moscou. La fabrication des métaux qu'on exerce sur une vaste échelle dans plusieurs autres parties de la Russie, se réduit à Moscou aux seuls objets de luxe. Le gouvernement de Moscou est très-riche en fabriques, on y en trouve partout, dans les villes comme à la campagne. En 1842, on en comptait 1065 dans tous les genres. La capitale en renferme à peu près les deux cinquièmes. Depuis bien long-temps, Moscou se distingue comme ville industrielle, comme l'indiquent assez les noms de certains quartiers et rues, par exemple le Pont des forgerons, l'Arbate (de arba, mot qui veut dire voiture), la Koshewniki (du mot koshewnik, tanneur). On prétend que la fabrication des draps grossiers et du drap d'or y remonte jusqu'au seizième siècle.

J'ai visité les fabriques de draps de Mrs. Nowikow et Köhnemann, dont j'ai déjà parlé plus haut. La laine y passe par tous les degrés de la fabrication, depuis le triage jusqu'à la confection des draps colorés. — Pour apprêter les fils de laine, on se sert des machines qui

sont en usage partout ailleurs. Celle qui est connue sous le nom de Mule-Jenny, n'y manque pas non plus. La fabrique de Nowikow possède une machine à vapeur construite en Russie, dans laquelle on trouve cependant bien des choses à blâmer; celle qu'on voit dans la fabrique de Köhnemann, provient de l'établissement de Coqueril. Dans la première, comme nous l'avons déjà remarqué, on se sert, à peu d'exceptions près, des métiers ordinaires où l'ouvrage se fait à la main. Pour tondre les draps, on ne se sert plus beaucoup de la main, mais d'une machine fort ingénieusement construite. Il y a 13 ans que Nowikow fonda, sans moyens pécuniaires, un petit établissement qui a pris, peu à peu, une extension telle qu'au moment où je m'y trouvai, il occupa à peu près 1000 ouvriers, y compris les femmes et les enfants. La fabrique produit des draps jusqu'au prix de 10 roubles (un peu plus que trois écus de monnaie de Prusse) l'arschine (c'est-à-dire l'aune). C'est une bonne qualité moyenne, et d'après ce qui m'a été dit par une personne capable de juger de ces sortes de choses, les draps de fabrication russe, qu'on vend cher, ne valent jamais leur prix. Aussi les draps qui sont fabriqués dans l'établissement de Mr. Köhnemann, sont-ils rarement vendus au-delà de 12 roubles; il y a seulement quelques sortes qu'on vend jusqu'à 24 roubles l'arschine.

Dans l'établissement de Mr. Prochorow, on nous montra des dessins et des peintures qui servaient de modèles et qui avaient été inventés et exécutés par des apprentis de la fabrique, dont l'un avait été envoyé à Paris, pour y perfectionner son talent; pour les indiennes, on préférait, à ce qu'on me disait, les dessins étrangers. — Chez Rochefort et Mr. le conseiller d'état Loktew, nous admirâmes les productions des Jacquards consistantes en étoffes de soie, de velours etc. Mr. Loktew nous dit qu'il vendait ses marchandises, étoffes de gilets, rubans servant de décorations, cachemirs avec toutes sortes de figures, meilleur marché qu'on ne le faisait à Paris: les objets qu'on vendait à Paris 9 francs, ne coûteraient chez lui que 5 roubles

banco ou assign. (un rouble assign. est plus qu'un franc, la différence est de $1\frac{1}{2}$ silbergroschen). La vapeur n'est pas employée dans ces fabriques. Chez Rochefort, on s'occupe aussi de l'impression des étoffes, mais sans le secours des machines. Les frères Gutschkow sont à la tête d'un établissement de fabrication, de teinturerie et d'impression d'étoffes de soie et de coton, qui occupe 800 métiers. Parmi d'autres productions de la fabrique, on nous montra aussi des châles de couleurs et de figures très-variées. Les frères Gutschkow sont de la secte religieuse des Starowjeru (partisans de l'ancienne doctrine). Ils nous firent entrer dans leur jardin qui renferme des serres et une orangerie, et où nous vîmes des ananas d'une grosseur extraordinaire. Dans l'orangerie, qui présente l'aspect d'un beau jardin d'hiver arrangé avec beaucoup de goût, on voit des arbres qui ont coûté 2000 roubles.

Chez Gutschkow, on fait aller les machines par la force de l'eau, tandis que dans l'établissement de Vinke, où l'on emploie des cylindres pour l'impression des étoffes, on les fait tourner par la force des chevaux. Le chef de l'établissement nous dit que cette dernière méthode était préférable, à cause de la cherté des machines à vapeur.

Cependant celles-ci sont employées dans le grand établissement d'impression et de teinturerie d'indiennes qui se trouve à Sarewa, où l'on s'en sert pour laver, teindre et imprimer les étoffes. A peu près 800 à 900 hommes y trouvent de l'occupation, et l'on y teint et imprime pour environ 2 millions de roubles d'indiennes. Il est situé dans une vallée, au milieu d'une forêt, à 50 verstes, ou à peu près, de Moscou, sur le bord d'une petite rivière, dont les eaux, arrêtées dans cet endroit par une écluse, forment un étang. — Il est étonnant de voir à combien d'opérations diverses les minces et faibles étoffes sont soumises, avant qu'elles prennent la couleur et l'apprêt qu'on veut leur donner, et on ne conçoit pas, comment on puisse les tirer par dessus un fourneau embrasé, sans qu'elles soient à l'instant même détruites par la chaleur.

Selon l'expression de Kohl, elles doivent passer littéralement par le feu et par l'eau. — On fait dans la fabrique même les instruments et les machines dont on s'y sert, par exemple les cylindres, les molettes etc., et on prend des copies des dessins et peintures qu'on fait venir des pays étrangers, à l'usage de la fabrique. Lors de ma dernière visite que je rendis à cette fabrique (vers la fin de l'année 1843), j'y remarquai quelques nouveaux arrangements qui, à ce qu'on m'assura, ne se trouvaient encore dans aucun autre endroit du continent.

Non loin de Sarewa, dans un village nommé Wosnesensk, il y a une des plus grandes filatures de coton, appartenante à Mr. Lepeschkin et dirigée par un Anglais. Cette fabrique, dans laquelle on emploie à la fois la force de la vapeur et la force de l'eau, occupe au moins 700 ouvriers; on dit qu'elle contient dans ce moment 12,000 fuseaux, mais on se proposait d'augmenter ce nombre de 10,000 nouveaux. On y profitait déjà de plusieurs inventions faites, peu de temps auparavant, en Angleterre, par exemple, de celle du stopping-motion, mécanisme fort ingénieux, par lequel la machine est arrêtée toutes les fois qu'un fil se casse. Le surveillant de l'établissement me montra un échantillon de fil de coton du numéro 60, qui était le plus fin qu'on y eût jamais fabriqué, mais il avait été fait uniquement pour figurer à l'exposition de Moscou, parce que des numéros aussi fins ne se rencontrent jamais dans le commerce: le numéro 48 est celui qui trouve le plus grand débit*).

J'ai encore vu, avec un grand intérêt, une fabrique dans laquelle on confectionnait des tulles ou bobinets à l'aide de machines, et qui venait d'être fondée à Moscou

*) Je n'ai jamais vu, en Russie, de filature de fil de lin où l'on employait des machines, et on prétend que la manufacture impériale d'Alexandrow, près de St. Pétersbourg, est la seule de ce genre qui existe dans l'empire Russe. Mais à Welikoe-Selo, bourg dans les environs de Jaroslaw, je vis une salle où 30 à 40 jeunes filles filèrent à leurs rouets.

par Mr. N. de Lubeck. Ces machines avaient été achetées à Nottingham par un comte russe, moyennant la somme de 159,000 roubles. Malgré la défense sévère qui s'oppose en Angleterre à l'exportation des machines, ce monsieur avait trouvé moyen de transporter la sienne en Russie. Le prix de la machine, les frais du transport et les dépenses qu'il fallut faire pour la monter à Moscou, formaient une somme ee 240,000 roubles. Après la mort du comte, ses héritiers eurent un procès par suite duquel l'autorité fit mettre les scellés à l'établissement. Au bout de six ans, on leva les scellés, et le propriétaire actuel acheta les machines, pour lesquelles il paya seulement la somme de 30,000 roubles, dans laquelle étaient compris les frais qu'il eut pour les remettre en marche. Cependant, l'existence d'une telle fabrique est toujours fort précaire en Russie, parce que la facilité avec laquelle le commerce de contrebande se fait dans ce pays, rend illusoire la protection que le gouvernement leur accorde par le tarif des douanes.

Pour ce qui est de la fabrication des métaux, j'ai vu à Moscou deux fabriques de ce genre. L'une d'entre elles est remarquable par la grande valeur des étoffes qu'on y rencontrait et la richesse du propriétaire. C'est la fabrique de fil d'argent de Mr. Alexeiew, duquel on dit qu'il a déposé 40 millions de roubles dans la banque. — On peut s'y former une idée de la ductilité de l'argent, quand on voit comment des barres de la grosseur d'un bras sont changées, par des opérations diverses, en fils très-minces. La deuxième fabrique est celle de Mess. Krummbügel et Schönfeldt. Nous en avons déjà parlé plus haut; elle produit surtout des lampes d'une nouvelle invention, des décorations de chambres, des cadres de bronze de Birmingham pour enchasser des miroirs et des tableaux etc. On y donne au bronze un éclat semblable à celui de l'or. L'un des deux chefs est presque toujours en voyage, pour prendre connaissance des nouvelles inventions qui se font à l'étranger, et faire collection de nouveaux modèles. On vise surtout, dans la fabrication de ces objets, au bon

marché. C'est ainsi que beaucoup d'objets, par exemple des écritoires, qu'on faisait autrefois de laiton, se font aujourd'hui d'étain, et pour leur donner plus d'élégance, on les couvre d'un vernis. Toutes les branches de la fabrication des métaux y sont en quelque sorte réunies sur un seul point. On y voit des ferblantiers, des potiers d'étain, des peintres et beaucoup d'autres artisans. On fait tourner les roues de la machine par des aveugles, mais déjà une petite machine à vapeur, de la force de trois chevaux, avait été montée, et était prête à enlever à ces malheureux leur pain quotidien.

Mais ce qu'il y a de plus curieux à observer dans les fabriques russes, ce sont les ouvriers mêmes, qui offrent, à beaucoup d'égards, une image bien différente de celle que présentent les ouvriers dans les fabriques des pays occidentaux de l'Europe. Comme ces ouvriers sont presque tous nés à la campagne, et qu'ils s'occupent toujours beaucoup des travaux champêtres, ils ne donnent qu'une partie de leurs temps aux travaux industriels. C'est ce qui explique, comment ils ont pu conserver, sans la moindre altération, le caractère des paysans russes, ou pour mieux dire du peuple russe, dont les classes inférieures dans les villes ne forment qu'une fraction très-minime, qui diffère très-peu des gens de la campagne. Leur position est infiniment préférable à celle des ouvriers dans les autres pays; aussi jouissent-ils d'une meilleure santé que ceux-ci. Ils ne courent aucun danger de tomber dans la misère; il en résulte, que n'étant pas forcés, par le besoin, d'accepter comme prix de leur travail ce que le chef de l'établissement veut bien leur donner, leurs appointements ne peuvent jamais baisser trop. Et puis, le nombre des individus qui cherchent de l'ouvrage, n'est jamais très-considérable.

Il résulte de tout cela que les ouvriers sont, en général, assez bien payés, surtout ceux qui travaillent dans les ateliers des tisserands et dans les fabriques d'étoffes de laine ou de soie, où les appointements des ouvriers sont même assez hauts, pour leur permettre de faire des éco-

nomies*). Les chefs de fabriques sont obligés d'accorder à leurs ouvriers, deux fois par an, un congé de plusieurs semaines dont ceux-ci profitent pour visiter leurs familles. C'est ce qui a lieu pendant le temps du moisson et à Pâques. Il y a des ouvriers qui renoncent aux vacances d'été, mais leur nombre n'est pas très-grand. Ce que nous venons de dire, suffit pour expliquer la bonne mine et la grande gaieté qu'on voit toujours aux ouvriers. C'est un fait qui m'a frappé dans tous les établissements où j'ai été et que d'autres voyageurs ont déjà constaté dans les récits qu'ils ont publiés. Il est vrai pourtant que des exceptions se présentent de temps en temps. Ce qui contribue beaucoup à conserver la santé des ouvriers, c'est qu'un air pur est constamment entretenu dans les ateliers. Le gouvernement veille avec soin, par des règlements de police, à ce que la disposition intérieure des fabriques soit toujours telle qu'elle ne puisse, en aucune manière, faire tort à la santé de ceux qui y travaillent**). Chaque propriétaire d'une fabrique est obligé d'entretenir une infirmerie à l'usage des ouvriers qui tombent malades. Un médecin doit également être attaché à la fabrique. Le gouvernement étend même sa sollicitude sur l'éducation des enfants qu'on y emploie, en imposant à leurs maîtres l'obligation de veiller à ce qu'ils aillent à l'école. Il y a des fabriques qui ont des écoles à elles, comme celle de Mr. Gutschkow, où l'on enseigne aux enfants à lire, à écrire et à compter. La fabrique de Prochorow renferme une institution de ce genre qui fut fondée, il y a environ 20 ans, et qui se distingue parmi les autres écoles de ce genre, en ce que l'enseignement y est plus complet et plus profond. Les apprentis qui se trouvent dans cette fabrique, sont des fils de bourgeois de Moscou; ils sont entretenus par les chefs

*) Nous communiquerons plus tard quelques détails sur le tarif des appointements des ouvriers.

**) Il n'y a pas long-temps, que des journaux publièrent la nouvelle, qu'une ordonnance du gouvernement a défendu aux chefs de fabriques de payer leurs ouvriers en marchandises.

et leurs travaux sont mis en compte, de sorte qu'en sortant de l'établissement, après sept ans d'apprentissage, ils se voient en possession d'un petit capital. Ils ont alors à peu près dix-sept ans. On leur donne tous les jours quelques leçons; mais les dimanches, on leur en donne plus qu'à l'ordinaire. On leur enseigne, outre la religion, à écrire, à dessiner, à peindre et à chanter. Le maître qui est chargé de l'enseignement religieux, et qui est nécessairement chrétien, est en même temps l'inspecteur de l'école *).

*) Je parlerai encore ailleurs avec plus de détail de la position des chefs de fabriques en Russie. Ici, je me bornerai à observer que tout ce que Storch (Tableau de St. Pétersbourg, Riga 1794, partie I., page 153 et partie II., page 376) nous dit sur la situation des ouvriers en Russie, de même ce que Kohl (dans son ouvrage sur St. Pétersbourg, partie II, volume 16) nous raconte, est tout-à-fait conforme à ce que j'ai vu et appris moi-même à Moscou. Le premier des deux auteurs fait l'observation, que le moindre journalier de St. Pétersbourg gagne à peu près trois fois la somme qu'il dépense, pour se nourrir petitement, de même que ses habits sont toujours en bon état. Voici un passage que nous empruntons à l'ouvrage de Kohl, et dans lequel l'auteur parle de l'établissement de filature de coton de Mr. Stieglitz: „Je fus frappé de la mine saine et fraîche des ouvriers, qui forme un contraste si pénible avec ces êtres maladifs, souffreteux et démoralisés qu'on voit dans les provinces de la Belgique, de la France et de l'Allemagne où il y a des manufactures (lorsque Kohl écrivit ceci, il n'avait pas encore été en Angleterre). Il y a dans le caractère des Russes tant de mobilité, qu'ils ne restent jamais assez longtemps dans une même situation, pour qu'elle puisse exercer sur eux une influence nuisible. A cela il faut ajouter encore, que la tyrannie des chefs de fabriques est loin d'être aussi développée en Russie qu'ailleurs." — En parlant des chansons qu'on entend dans les fabriques, Kohl dit: „Je ne pense pas que chez tout autre peuple, moins doué du sentiment de la poésie et du don du chant, on puisse trouver des exemples, que le mouvement prosaïque des machines industrielles soit animé par le charme de sons harmonieux." — Nous vîmes un exemple fort intéressant de cet amour des ouvriers russes pour le chant à St. Pétersbourg dans la fabrique de tabac de

Pour ouvrir une voie d'écoulement aux productions mercantiles, on a fondé à Moscou, en 1843, un magasin de marchandises provenantes des manufactures russes, qui doit son existence à Mr. le conseiller intime A. de Meyendorf, président du conseil des manufactures, qui a son siège à Moscou. Cet édifice est situé Pont des forgerons (qui est une rue fréquentée de préférence par le monde élégant). C'est là qu'on trouve la plus grande variété d'objets d'industrie russe, à l'exclusion de tout ce qui vient de l'étranger. On y voit entre autres des étoffes de laine, de coton et de soie, par exemple du drap large de deux arschines, à 3 roubles arg. l'aune, des objets de métal, des marchandises de porcelaine et de verre, des chandelles de stéarin, du papier, des tabatières etc. Les prix sont fixes. On vend les différents objets depuis 5 à 10 pour cent au-dessus du prix auquel on les vend en masse dans les fabriques. Chaque marchand répond de la qualité de sa marchandise. D'après les renseignements que Mr. de Meyendorf me donna vers la fin de l'année 1843, on y vendait chaque jour pour environ 1200 écus de marchandises. Au mois de Mars de la même année, époque de l'ouverture du magasin, 12 fabricants seulement y avaient envoyé leurs étoffes; au mois de Décembre, leur nombre s'élevait déjà à 98. — Le principal but qu'on s'est proposé, en fondant ce magasin, est celui de donner aux fabricants, qui n'ont

---

Mr. Shukow. Cet industriel a formé de tous ses ouvriers un corps de chanteurs, qui exécutent à la fois des hymnes religieux et des chansons populaires, en faisant accompagner leurs voix par une espèce de chalumeau. J'y admirai surtout un petit homme sexagénaire qui dirigea en quelque sorte le choeur et qui accompagna certains passages des chansons de mouvements de danse. En le voyant ainsi, au pas de danse, avancer et reculer ou tourner en cercle, et à l'occasion de certains passages vifs, se montrer comme en extase et jeter des cris d'allégresse, je pensai involontairement aux conducteurs des choeurs grecs (Χορηγὸς), aux danses qui eurent lieu dans les fêtes qu'on célébrait en l'honneur de Bacchus, aux cris de Jo et Evohé etc.

pas de fortune, l'occasion de vendre leurs productions. Mais je me souviens d'avoir entendu un fabricant se plaindre de ce que ce but n'était atteint qu'imparfaitement, parce que les grands fabricants ne renvoyaient jamais au magasin les pratiques avec lesquels ils faisaient des affaires en gros. Il exprima en même temps l'opinion qu'il vaudrait mieux établir encore un second magasin destiné uniquement à la vente en gros des productions des petits fabricants. Reste à savoir, si par la réalisation de ce projet, on détruirait réellement l'ascendant des grands fabricants sur les petits; et où l'on tracerait la ligne de séparation entre les deux? — J'entendis aussi qu'on blâma le grand luxe qui régnait dans l'intérieur du bâtiment qui, disait-on, écartait les acheteurs par la crainte d'y rencontrer des prix trop élevés. Du reste, on ne pourra jamais compter sur les gens du peuple qui iront toujours, comme par le passé, faire provision sur le Bazar, où ils ont l'avantage de pouvoir choisir et marchander à leur aise, selon la coutume des Russes.

Nous n'entrerons ici dans aucun détail sur le compte de ce Bazar, qui, suivant l'assertion de Laveau*), renferme dans ses galeries couvertes, 5228 boutiques; c'est un sujet que d'autres voyageurs ont déjà traité. Toutes les grandes villes de la Russie ont leur Bazar. La description que Kohl nous donne de celui de St. Pétersbourg **), s'applique également à celui de Moscou. On peut y admirer le talent que les marchands russes possèdent assez généralement pour le petit commerce. Mais le Bazar de Moscou a des avantages qui manquent à celui de St. Pétersbourg. Il est situé dans un endroit élevé, qu'on apelle la Place Rouge ou la Belle Place (Krasnaja Ploschtschad) d'où l'on a la vue sur une partie de la ville, vis-à-vis du mur d'est du Kreml et de la Porte du Sauveur, en face de l'Eglise de la Sainte-Vierge. Il est riche en souvenirs historiques pleins d'un grand intérêt pour le Russe, qui y

*) Laveau description de Moscou, Moscou 1835.

**) Kohl, Tableaux et esquisses de St. Pétersbourg, vol. 1. pag. 108.

est fappé tout d'abord par un monument colossal en bronze élevé au milieu de la place, qui représente les deux héros nationaux, Minin et Poscharski, au moment où le premier, célèbre bourgeois de Nijni-Novgorod, saisissant de la main gauche l'épée du second, qui vient d'être blessé en combattant pour la patrie, et lui montrant de la main gauche le Kreml occupé par les Polonais et la ville ravagée par le feu, l'appelle à un nouveau combat. — Sur un des bas-reliefs du piédestal, on voit représentés les sacrifices apportés par l'amour de la patrie: les riches apportent leur argent, les pères amènent leurs fils, les femmes donnent leurs bijoux. — En considérant ce monument, on contemple, sous une forme sensible, la vieille haine nationale entre les Russes et les Polonais, renouvelée sans cesse par des guerres qui se sont prololongées à travers des siècles, en même temps qu'on voit la cause de cette haine, qui n'est autre que l'amour ardent du peuple russe pour sa patrie réuni à son attachement pour la religion nationale. Un auteur moderne, en contradiction flagrante avec tous les témoignages fournis par l'histoire, surtout par celle de l'année 1812, conteste aux Russes tout amour pour leur patrie, parceque, dit il, les Russes sont des esclaves.

Mais, parmi toutes les choses remarquables que nous avons examinées à Moscou, il n'y a rien qui ait autant occupé notre attention que les établissements d'instruction publique et les maisons d'éducation. Les académies et écoles destinées à l'enseignement supérieur, sont assez connues, et il suffira de les indiquer en passant. C'est, avant tout, l'Université Impériale avec les institutions qui s'y rattachent, c'est-à-dire: les collections qu'elle possède, qui sont le Musée d'histoire naturelle, le célèbre Cabinet anatomique de Loder avec son laboratoire chimique, et enfin la Bibliothèque, qui renferme, à ce qu'on prétend, 70,000 volumes*); puis les collèges où les jeunes gens se

*) Schnitzler, en 1830, fixe le nombre des volumes seulement à

préparent aux études universitaires, et ensuite les différentes sociétés savantes, parmi lesquelles la Société Impériale d'histoire naturelle, fondée par Mr. le conseiller d'état Fischer de Waldheim, s'est distinguée par une série d'ouvrages publiés en russe et en français. Je dois remarquer pourtant que même à Moscou, qui est le centre de la vie sociale des Russes et de leur littérature, la science allemande est en grande estime parmi les savants. Tous les professeurs dont j'eus l'occasion de faire la connaissance, et parmi lesquels il y en avait qui étaient d'origine, russe (entre autres un célèbre historien fort connu, dont le père, à ce qu'on prétend, a appartenu à la classe des serfs), possèdent la langue allemande. Les savants lisent tout ce qui à été publié en allemand sur la science qu'ils cultivent, et souvent ils expliquent dans leurs cours les écrits d'auteurs allemands, p. ex. ceux de Savigny, de Heeren, de Malchus etc., qu'ils font traduire par leurs auditeurs *). Il ne faut pas s'étonner de cet usage, puisque le gouvernement a l'habitude d'envoyer, pour quelque temps, à l'étranger, surtout en Allemagne, les jeunes gens destinés à exercer quelque professorat, afin d'y faire des études et de se former dans des voyages. Ce sont, pour la plupart, des étudiants de la couronne, c'est-à-dire, des jeunes gens qui ont fait leurs études dans l'Institut pédagogique de St. Pétersbourg aux frais du gouvernement, et qui, en revanche, sont obligés de servir la couronne pendant six ans. C'est une chose assez connue que des auteurs Allemands ont adressé, dans ce dernier temps, au gouvernement russe le reproche de vouloir opprimer l'élément allemand par l'élément russe, tandis qu'un Russe, dans un livre qu'il vient

---

20,474, mais en 1831, il indique déjà le nombre 22,777. On prétend que la bibliothèque du synode renferme des livres très-précieux, mais la permission d'y entrer est difficile à obtenir.

*) Le professeur, dans ce cas, distribue l'ouvrage entre ses auditeurs, de manière que chacun d'entre eux n'ait que quelques feuilles à traduire.

d'écrire, se plaint de ce que le gouvernement permette aux Allemands de régner en Russie. Pour ce qui est de cette dernière assertion, je pense, qu'on doit reconnaître, jusqu'à un certain point, l'existence du fait, sans admettre la validité du reproche. La supériorité intellectuelle de l'élément allemand fait valoir ici ses droits, avec une certaine nécessité, et en quelque sorte spontanément, et elle n'est nullement contraire au développement naturel régulier de l'élément national. C'est ce qui est facile à comprendre, quand on fait attention seulement au caractère de l'élément allemand, qui est éminemment cosmopolite. Ceci est une vérité reconnue même par les Russes les plus enthousiasmés pour le développement national et historique de leur peuple, et qu'on a l'habitude d'appeler, pour cette raison, des Slawomanes, parmi lesquels j'ai connu, à Moscou, plusieurs qui étaient des hommes à la fois fort intéressants et fort estimables. Tous étaient versés dans la littérature allemande *). — A peu de distance du magnifique bâtiment de l'Université, on remarque un édifice élevé avec goût dans le style italien. C'est le pensionnat des jeunes gens de la noblesse, qui s'y préparent aux études universitaires. Une personne de ma connaissance à Moscou me dit que le système des pensionnats était une nécessité, parce que les jeunes gens, à

*) L'influence de la philosophie allemande s'étend même aux écoles ecclésiastiques. — Un professeur très-célèbre de l'Académie du couvent de Troizk, Mr. Golobinski, traite, comme on m'a dit, dans ses cours de la philosophie de Hegel. J'y fis la connaissance d'un de ses anciens élèves, Mr. Putjatin, professeur de l'éloquence ecclésiastique au séminaire de Troizk. Cet homme aimable, avec lequel je m'entretenais en latin, dit d'un air modeste: nosco Hegelium et Schellingium, sed male. Il dit encore que les Allemands étaient la nation savante. — Il me montra les traduction latines de ses élèves. Un de mes amis de Troizk, Mr. le pasteur S., était occupé à traduire, pour le Métropolitain de Moscou, un traité de Schelling en langue russe. On voit par là que le clergé russe n'est nullement si ignorant qu'on le pense à l'étranger.

cause du peu de soin qu'on en prenait dans les familles, s'ils étaient abandonnés à eux-mêmes, seraient moralement perdus. Le directeur de cet institut, Mr. Tschewiloew, qui s'est fait un si grand mérite par ses efforts pour l'amélioration de cet institut, et qui est en même temps professeur d'économie politique à l'université, me dit, qu'on avait formé le projet de garder dans le pensionnat les gens, quand ils passent à l'université, mais que le manque d'espace dans le bâtiment avait empêché, jusqu'ici, l'exécution de ce projet. — Les jugements que ce même homme porta sur plusieurs savants allemands qui se sont distingués par leurs travaux dans la science qu'il cultivait et dans celle dont je fais profession, me prouvèrent qu'il possédait parfaitement l'une et l'autre, bien que je ne pusse souscrire, sans restriction, à toutes ses idées sur la liberté industrielle qu'il avait empruntées, à ce qu'il me parut, à l'école d'Adam Smith.

L'Académie de commerce mérite que nous nous y arrêtions un moment. Elle est dirigée par Mr. le Conseiller d'Etat de Schroeder, auquel je dois les détails que je vais indiquer ici. Fondée en 1804, elle fut, dès le commencement, menacée dans son existence, et elle s'est soutenue, depuis ce temps-là, au milieu de circonstances très-défavorables, par le secours que lui ont apporté des marchands de Moscou, joint à celui que lui accorde le gouvernement. Cependant, les fonds dont l'académie dispose, sont loin de suffire à toutes ses dépenses, surtout depuis qu'un collège d'industrie et une institution privée lui font concurrence. Une société de négociants s'est réunie pour lui accorder une subvention annuelle. Plusieurs des membres de cette société en forment le conseil d'administration, à la tête duquel se trouve placé un Curateur, qui est à la nomination de l'Empereur. Ce poste est occupé dans ce moment par le Prince Golizun, ancien gouverneur-général de Moscou. Plusieurs célèbres savants allemands, entre autres Schloezer et Strahl, ont professé dans cette académie; le dernier a été plus tard professeur à Bonn. La plupart des élèves paient une certaine somme

pour leur entretien et l'instruction qu'ils y reçoivent; quelques-uns seulement sont entretenus aux frais de l'établissement. — Les élèves sont distribués dans quatre classes; dans les deux classes supérieures, il y a surtout des élèves de 15 à 20 ans et au-delà. — Les objets qu'on y traite, sont fort nombreux et ne comprennent pas seulement les sciences commerciales, la tenue des livres, la technologie etc., mais on y enseigne encore la chimie et la mécanique, la statistique du commerce russe, de même que les langues allemande, française et russe; le grec moderne y est enseigné au profit des jeunes Grecs qui s'y trouvent. Chaque année, un examen public a lieu, à l'occasion duquel plusieurs élèves prononcent des discours dans différentes langues, dont plusieurs ont été imprimés plus tard, par exemple, des discours sur l'influence de la chimie sur les arts, le commerce et les manufactures et sur l'histoire et l'importance des rapports commerciaux de la Russie avec l'étranger. Ces discours rendent un témoignage éclatant de la bonne éducation scientifique que les élèves reçoivent dans l'institution. — On a déjà exprimé l'opinion, que l'académie jouirait d'une plus grande prospérité, si le gouvernement voulait se charger entièrement de son entretien. Jusqu'ici, il ne lui a encore accordé que quelques subventions en argent, en conférant en même temps aux directeurs, aux maîtres et aux élèves des privilèges honoraires. Ce que je viens de dire, semble confirmer l'opinion de ceux qui disent que tout ce qu'il y a, en Russie, de grand et de durable, a pris son point de départ dans le gouvernement. Il va sans dire, qu'il faut admettre des exceptions. On se plaint aussi de ce que la plupart des jeunes gens, au lieu de pousser leurs études aussi loin que possible, se contentent de l'instruction qu'ils reçoivent dans les classes inférieures, où ils ne se livrent avec zèle qu'à la tenue des livres. C'est un reproche qu'on peut adresser aux Russes en général, qui n'aiment pas à s'élever au-dessus d'un certain degré de perfectionnement dans les arts et les sciences. Pourtant il faut avouer que ceci ne doit pas

s'entendre d'une manière trop absolue; car il est vrai que des exceptions existent. Et puis, il faut songer, que parmi la grande masse du peuple russe, les arts et les sciences sont encore une nouveauté, qui manque de toute base traditionnelle.

Parmi les institutions inférieures d'enseignement public, j'ai visité une école bourgeoise qui a été fondée par des bourgeois de Moscou, et dans laquelle, si je ne me trompe, 270 enfants reçoivent une instruction gratuite; on y prend soin encore de tous leurs autres besoins. L'éducation qu'on leur donne, a pour but d'en faire des marchands et des teneurs de livres. Nous eûmes, dans cette école, l'occasion de répéter une observation que nous avions déjà faite dans d'autres établissements de ce genre: c'est qu'en Russie, on attache une trop grande importance à l'apparence extérieure, pour laquelle on dépense inutilement des sommes qui seraient mieux employées d'une autre manière. Cette école se trouve dans une maison qui a presque l'air d'un palais, et qui renferme une église, dont la construction a absorbé la somme de 250,000 roubles. D'un autre côté, on ne saurait trop louer la grande propreté qui est entretenue dans les vastes chambres, ainsi que l'air salubre qu'on y respire partout.

Il y a encore à Moscou plusieurs autres écoles, qui ont une destination spéciale et dont les noms méritent de trouver place ici. Outre l'Ecole du corps des cadets et l'établissement qui sert d'asyle aux jeunes orphelins et orphelines des militaires, dont nous n'avons vu ni l'un ni l'autre, nous citerons l'Ecole de dessin, fondée par le comte Stroganow et dirigée, dans ce moment, par le gouvernement. Elle est fréquentée par de jeunes enfants de l'un et de l'autre sexe. On leur fait dessiner des fleurs et des paysages, de même que le corps humain. Les élèves se servent de crayons, d'encre de Chine et de craie; ils font même des dessins à l'huile, et imitent en terre molle ou en plâtre des modèles en plâtre, des os d'animaux et des modèles vivants. Nous y vîmes, entre autres, des objets peints avec beaucoup d'art qui servaient de modèles

à la fabrication de ces sortes de choses; c'étaient des ornements, des arabesques, des figures d'animaux et différentes parties du corps humain exécutées en plâtre et en terre. On nous dit qu'il y avait à Moscou 1510 élèves de dessin (les établissements du gouvernement en comptent à eux seuls 600), et que ce nombre ne suffisait pas encore à tous les besoins.

Nous dirons encore un mot sur un établissement fort remarquable: c'est une école arménienne fondée par les frères Lasarew, dont elle porte le nom, où l'on enseigne les langues arménienne, turque et perse. Laveau remarque dans le livre que nous avons déjà cité, qu'une colonie arménienne existe, depuis trois siècles, à Moscou: je suis absolument sans détails sur cette colonie; tout ce que je sais, c'est qu'il y a à Moscou une rue et une église arméniennes.

Les établissements d'éducation et d'instruction fondés par le gouvernement et placés sous sa direction immédiate, qui ont en même temps le caractère d'établissements de bienfaisance, ont attiré, au plus haut degré, mon attention. En général, Moscou ne peut être comparé à Rome sous le rapport des maisons de charité, qui sont une preuve irréfragable de l'esprit d'humanite qui anime le gouvernement, et des riches particuliers qui font un si noble usage de leur fortune. En première ligne se présente la Maison Impériale d'Education, qui a été fondée par Catherine II, et dont la célébrité est universelle; nous l'avons déjà décrite plus haut. Le peuple l'appelle la Maison des enfants trouvés, dénomination qui ne lui convient que jusqu'à un certain point, parce qu'elle est destinée également à l'éducation des orphelins et orphelines des officiers de l'armée. Elle se compose d'un certain nombre de bâtiments qui renferment 5 cours, et qui forment un ensemble imposant. Elle est située à l'endroit où la petite rivière de Jause tombe dans la Moskwa, dans le voisinge du Kreml, du haut de la terrasse duquel on la voit s'élever au-dessus de la masse de maisons dont elle est entourée. On me

dit, que le nombre des personnes qui l'habitent, s'élève à 7000, et on fit monter à 26,000 le nombre des enfants trouvés qui sont nourris à la campagne. 7000 se joignent tous les ans à ces derniers *). En fixant d'abord notre attention sur le bâtiment, nous admirâmes les hautes et solides voûtes, le magnifique toit, et par-dessus tout, les grands réservoirs d'eau qui se trouvent dans l'étage supérieur immédiatement au-dessous du toit. Ils sont alimentés par une machine à vapeur, et offrent une bonne garantie contre l'incendie en même temps qu'ils distribuent dans tout le bâtiment l'eau nécessaire à l'usage ordinaire. En tournant un robinet, on se procure de l'eau dans toutes les parties du bâtiment. Nous vîmes encore les dortoirs et les réfectoires qui sont grands et très-propres; puis les salles qui servent de classes aux garçons et aux jeunes filles. Il va sans dire, que les deux sexes sont séparés l'un de l'autre.

On nous dit, que le nombre des jeunes filles qui y sont élevées, était entre 350 et 400, et celui des garçons, si je ne me trompe, de 700**). Il est presque inutile d'ajouter, que le bâtiment renferme une très-belle église; l'intérieur de cette église est disposé de manière que les jeunes filles s'y trouvent soustraites aux regards des garçons. L'église est desservie par deux ecclésiastiques grecs, qui sont chargés en même temps de prêcher. Il est bien naturel encore, qu'une infirmerie y soit entretenue pour les malades. On nous montra, en outre, le local où la

*) Schnitzler (Tableau etc., page 83) dit, que le nombre de toutes les personnes qui dépendaient de l'établissement, en 1831, s'élevait à 22,557, tandis qu'en 1824, il n'y en avait eu que 12,075. Il est donc probable, que déjà à cette époque l'augmentation du nombre des enfants trouvés ait eu lieu graduellement d'année en année. Laveau, loc. cit., indique en 1835, que le nombre des enfants qui avaient été reçus pendant une année (enfants trouvés et orphelins), avait été de 7000.

**) Laveau dit, qu'en 1835, il n'y avait encore que 478 garçons, mais que le nombre des jeunes filles était de 565.

reception des enfants a lieu, de même que la salle qui sert de lavoir, et celle où se font les baptêmes. Nous n'y vîmes pas ce que les Français appellent un tour (c'est une machine destinée à recevoir l'enfant, en dehors de l'édifice, et qui, en tournant, le fait entrer dans une chambre du bâtiment); la personne qui apporte un enfant, n'a qu'à tirer une sonnette qui est à côté, puis on lui demande si l'enfant a déjà reçu le baptême, et si elle donne une réponse affirmative, on lui demande le nom de l'enfant. Ce nom est inscrit avec un numéro sur un livre, la personne qui a apporté l'enfant, reçoit une carte, sur laquelle le même numéro se trouve marqué, afin qu'elle puisse un jour prendre des informations sur l'enfant. On n'a pas encore jugé à propos, de faire subir un interrogatoire formel aux personnes qui apportent des enfants, comme cela a eu lieu, il y a quelques années, à Paris, à cause des nombreux abus qu'on avait faits de cette institution. Mais toutes les fois qu'une personne redemande un enfant, on prend sur elle des informations fort exactes. Dans de certaines circonstances, on rend les enfants réclamés, mais jamais à un Roskolnik, c'est-à-dire à un individu qui n'appartient pas à l'église orthodoxe. On se méfie beaucoup des Roskolniks, parce qu'ils ont la fureur du prosélytisme. Les enfants sont allaités par des nourrices, dont il se présente toujours un plus grand nombre qu'il n'en faut, et ils ne restent jamais long-temps dans la maison; sitôt que leurs premiers besoins ont été satisfaits, on les envoie à la campagne, où ils sont élevés par des paysans; ceux qui plus tard se marient, deviennent des colons sur les domaines de la couronne. Ce procédé me paraît très-louable au milieu des circonstances telles qu'elles existent actuellement en Russie. Nous traversâmes les salles où étaient les nourrices avec leurs jeunes nourrissons; toutes ces femmes étaient coiffées du Kokoschnik, qu'un auteur compare à la couronne de Cybèle, qui, comme on sait, a la forme d'une tour *). La couleur du

*) Cette ressemblance ne m'a frappé que dans le portrait d'une

Kokoschnik varie selon les différentes salles, mais de manière que deux a deux salles aient toujours une même couleur, par exemple le rouge, le bleu etc.; c'est donc une espèce d'uniforme. Cette coiffure, au reste, ne doit pas être très-commode; c'est pourquoi le directeur de l'établissement leur permet de l'ôter dans l'après-midi. Une salle particulière est destinée à examiner l'état sanitaire des nourrices. Ce sont toutes des femmes de paysans; mais on ne les prend que dans un certain nombre de villages pour les surveiller plus facilement, et pour empêcher que la mère d'un enfant ne se présente pour être sa nourrice. Pour ce qui est de la mortalité (on sait, que sous ce rapport, les maisons des enfants trouvés ont, en général, une très-mauvaise réputation), on m'indiqua, si j'ai bien compris ce qu'on me disait, que sur 30,000 enfants, 4000 à peu près sont morts. S'il en est ainsi, c'est un fait très-rassurant *), même si l'on a compris

dame, dont le Kokoschnik avait été, peut-être, un peu idéalisé. Tous les autres Kokoschniks que j'ai vus, ressemblaient assez à cette coiffure en forme de diadème, avec laquelle on a réprésenté assez souvent les femmes de l'antique Grèce.

*) Storch, Tableau de l'Empire russe etc. partie I page 40, dit: „Les découvertes, qui ont été la cause de la fondation de la maison des enfants trouvés, à Moscou, sont une preuve certaine, que sans cet asyle, pas la centième partie des enfants qui y ont été conservés, ne serait resté en vie.“ Mais Mohl, dans son ouvrage sur la police (Tubingen 1832, partie I, page 388), prétend, que la mortalité, parmi les enfants trouvés, quoiqu'elle ait diminué considérablement dans les derniers temps, est encore au double de ce qu'elle est dans d'autres circonstances. Il résulte d'un rapport du consul-général du département de la Seine, à Paris, que l'habitude qu'on y suivait d'envoyer les enfants à la campagne, a été reconnue comme mauvaise, parceque les trois quarts de ces enfants étaient morts, tandis que de ceux qui étaient restés dans l'asyle, un tiers seulement avait été enlevé par la mort. (Journal des Débats 1838, Octobre 25 et 26). Bergius, au contraire, cite un exemple d'une maison d'enfants trouvés en An-

dans ce nombre les enfants qui bien que n'étant pas des enfants trouvés, étaient entretenus par l'établissement *). Dans cette maison, il y a aussi, comme on lit dans le livre de Laveau, un établissement d'accouchement pour 7 femmes et un autre, fondé par Mr. Demidow, pour 44 mères présumées avoir été les victimes de la séduction.

Pour ce qui est des orphelins et orphelines qui reçoivent leur éducation dans la maison, la plupart des garçons sont élevés pour être des maîtres d'école, ou pour faire des études universitaires; ceux qui possèdent moins de talents, se vouent à l'instruction primaire; les jeunes filles se préparent, pour être un jour gouvernantes. Elles apprennent l'allemand, le français, le dessin, la danse, l'histoire, la géométrie et la musique, en même temps qu'elles s'exercent à coudre, à tricoter, à broder etc. Quand elles ont atteint leur dix-huitième année, elles quittent l'établissement pour être employées d'abord comme sous-maîtresses, et plus tard comme institutrices. La direction de l'établissements se charge de leur procurer des places, et les garde encore pendant six ans sous sa surveillance; si pendant ce temps, elles trouvent une occasion de se marier, la direction prend des informations sur l'épouseur. C'est une mesure fort louable, selon moi, qu'on ne les envoie jamais dans une des capitales (Moscou ou St. Pétersbourg), mais de les placer toujours dans

gleterre, où l'on n'allaitait pas les enfants, mais l'on leur mettait la nourriture dans la bouche, à l'aide d'une cuillère: parmi 56 enfants, il y mourut 25, tandis que parmi 80 enfants qui avaient été envoyés à la campagne, il n'en mourut que 29. Dans l'hospice de Londres, on avait eu, pendant quelque temps, la coutume d'accorder une gratification à toute nourrice dont l'enfant était encore en vie au bout d'une année.

*) Laveau dit, qu'en 1835, il y avait dans la maison 626 enfants qui étaient encore à la mamelle, et en outre 48 enfants également en bas âge. Un nombre considérable d'autres enfants, dont l'établissement prend soin, ont été mis dans différents autres établissements, qui sont en partie indépendants de celui dont nous parlons ici.

quelque ville de province ou à la campagne. Dans le réfectoire, nous vîmes les garçons se mettre autour d'une longue table, pour prendre leur dîner. Ils inaugurèrent leur repas, en entonnant d'une voix pleine et sonore un hymne religieux, qui fit sur nous une impression profonde. Ils ont pour déjeûner du thé et du pain; pour dîner, ils mangent du potage, des mets préparés avec de la farine et de la viande, et ils boivent du kwas; pour souper, on leur donne deux plats. Dans l'établissement de St. Pétersbourg, qui compte environ 1200 jeunes filles, mais où l'on ne reçoit pas de garçons (il y a une maison particulière pour les garçons à Gatschina), je vis les jeunes filles au moment où elles prirent leur dîner. Ce fut un spectacle charmant de voir ces jeunes orphelines qui, en général, montraient des figures fraîches et intéressantes, s'avancer en bon ordre, conduites par leurs supérieures, classe par classe, dont chacune se distinguait par la taille des élèves et la couleur de leur vêtement qui était fort simple, passer devant nous, qui étions là comme spectateurs, en nous saluant avec beaucoup de grâce, puis se ranger debout autour d'une longue table, entonner un chant et s'asseoir pour prendre leur dîner. Cependant j'avoue que le chant des jeunes filles ne fit nullement sur moi l'impression que j'en avais attendue, d'après ce que Kohl en raconte. Le chant des garçons, tel que je l'entendis à Moscou, était peut-être plus abondant, plus pur et mieux soutenu. Dans la maison de St. Pétersbourg, j'eus l'occasion de voir un exemple des soins tendres et touchants dont on entoure les enfants qni ont une constitution faible et maladive; mais comme je ne suis pas médecin, il me serait trop difficile de donner une bonne description du procédé qu'on y suit.

Les deux maisons d'éducation de Moscou et de St. Pétersbourg sont si bien dotées qu'il ne faut s'étonner nt de la grandeur et de la magnificence des établissements mêmes, ni de la grande activité qu'on y déploie. C'est peut-être une chose connue à nos lecteurs, qu'elles tirent la plus grande partie de leurs revenus du Lombard, qui

est un établissement qui emprunte des capitaux à raison de 4 pour cent, et qui les prête à raison de 5 pour cent sur des terres, des bijoux et d'autres choses de valeur*). Le même institut reçoit aussi des enfants en pension, qui paient la somme de 100 roubles s'ils sont sortis de nourriture, et celle de 160 roubles s'ils y sont encore. Au fur et à mesure que la fortune de l'institut augmente, on fonde de nouveaux établissements de charité, qui alors restent tout-à-fait indépendants: c'est ainsi qu'on a vu se former un hospice des veuves, un hôpital des malades, et l'institut technologique. Il existe également un institut de secours pour de pauvres enfants de la ville, qui entretient aussi des enfants dans différents autres établissements**). Ce n'est donc pas étonnant que les dépenses annuelles de l'établissement, d'après des indications nullement exagerées, s'élèvent à 3 millions de roubles de banque.

L'hospice des veuves est destiné à soulager 600 pauvres veuves, qui en partie habitent l'hospice où elles s'entretiennent elles-mêmes, et en partie reçoivent des secours dans leurs propres demeures. Celles qui demeurent dans l'hospice, sont obligées, quand on leur en fait la demande, de servir comme garde-malades, absolument comme les soeurs de charité.

---

*) Laveau et d'autres auteurs nous avertissent aussi, que le privilège de la fabrication des cartes à jouer a été abandonné à la maison impériale d'éducation. Mais d'après ce qu'on m'a dit, c'est l'établissement de St. Pétersbourg seul, qui est en possession de ce privilège.

**) Voici, d'après Laveau, le nombre des enfants entretenus en 1835, hors de la maison: 3165 enfants de la ville qui étaient chez leurs parents, 47 dans l'hospice des veuves, 59 dans l'hôtel de la charité publique, 475 dans la colonie de Sainte-Marie, 18 dans l'université, 31 dans l'académie médico-chirurgicale, 4 dans l'hôpital de Sainte-Marie, 3 apprentis de pharmacie, 1 dans un couvent, 15 chez des maîtres-ouvriers, 203 dans l'institut technologique, 23,401 qu'on avait envoyés à la campagne.

L'hôpital des pauvres reçoit des malades de toutes les classes de la société. Laveau dit, qu'en 1835, il possédait un capital de 2,490,000 roubles de banque, qu'il tenait de la générosité de la maison des enfants trouvés, avec 400,000 roubles de banque qui provenaient de ses épargnes.

L'institut technologique était organisé en 1843 pour la réception de 360 élèves; à cette époque, les enfants de la maison impériale d'éducation y étaient seuls admis; mais déjà l'empereur avait permis de recevoir également des pensionnaires. On reçoit les enfants à dix ans, et même à douze, s'ils savent déjà lire. On y enseigne, si je ne me trompe, jusqu'à dix-sept métiers. L'enseignement est en partie théorique, en partie pratique. Le premier est divisé en classes. Les élèves y apprennent surtout l'écriture, le calcul, le dessin et la grammaire russe qui est expliquée par un ecclésiastique, revêtu du titre de maître-ès-arts. Les élèves qui ont fini leur apprentissage, sortent de l'institut à l'âge de 21 ans, et s'établissent dans les villes comme ouvriers; mais dans ce cas, ils sont obligés de se faire recevoir dans la corporation du métier qu'ils exercent. Pendant leur séjour dans l'institut, ils gagnent un peu d'argent par des ouvrages qu'ils font et qu'ils vendent; quelquefois ils se créent ainsi une petite fortune d'environ 50 roubles arg., qu'ils emportent en quittant l'institut. Quand on nous montra cet institut, on nous fit traverser les vastes halles, et les chambres dans lesquelles tout était admirablement disposé pour le but qu'on leur avait assigné; nous y vîmes les ouvrages faits par les jeunes menuisiers, tourneurs, graveurs, ciseleurs etc. de l'institut, de même que des travaux en cuir. Les tours étaient mis en mouvement par une petite machine à vapeur de la force de quatre chevaux. Il y existait aussi une collection de modèles. Un magasin y était établi, dans lequel on avait réuni et étalé en vente les ouvrages faits dans l'institut; nous y vîmes, parmi une multitude d'autres objets, des tables à écrire, des tables à coudre, des étudioles, des cartons, des objets en bronze, des instruments mécaniques et d'autres, dont la fabrication exige

un haut degré d'aptitude et d'art, par exemple un trébuchet. Dans la cuisine, on nous servit un dîner composé d'une soupe aux pois, de pommes de terre rôties, de gruau, d'un morceau de bon pain bis et de kwas; la viande y manquait, parceque c'était le temps du carême.

Il existe encore une autre institution, dont les frais d'entretien, d'après Laveau, étaient fournis autrefois par la maison impériale d'éducation, mais qui aujourd'hui, grâces aux règlements de l'empereur, possède un capital à elle; c'est l'institut d'Alexandre, espèce de collège, auquel un pensionnat de jeunes démoiselles est attaché. Il y a aussi à Moscou un institut de cadets et une école militaire, mais dont je n'ai visité aucun. Dans cette dernière, on avait, à ce que nous dit Laveau, introduit l'enseignement mutuel, mais plus tard on l'avait supprimé, excepté dans les classes destinées aux petits enfants.

Outre les instituts dont nous venons de parler, Laveau fait encore l'énumération de vingt établissements de charité; parmi lesquels il y a surtout des hôpitaux et des hospices de pauvres, des écoles et des maisons d'éducation*). Ils doivent leur fondation et leur conservation ou au gouvernement, ou à des Russes de distinction, ou à la ville, ou à des associations de particuliers, parmi lesquelles se fait remarquer surtout le comité impérial philanthropique, dont les fonds, il est vrai, proviennent en partie

*) C'est une chose étonnante de voir tout ce qu'on a fait à Moscou et à St. Pétersbourg pour l'éducation des jeunes filles, par la fondation d'écoles publiques. Parmi celles dont Laveau parle dans son ouvrage, il y a, à Moscou, l'institut de l'ordre de Sainte-Catherine pour les filles des employés d'état sans fortune, celui de Sainte-Alexandra pour de jeunes filles des classes moyennes, et celui qui a été fondé par N. Demidow et qui a pour destination de former de bonnes femmes de ménage. L'empereur et l'impératrice s'intéressent beaucoup à la prospérité de ce dernier. A St. Pétersbourg, le grand institut de Smolna jouit d'une grande renommée. L'impératrice exerce le patronat sur plusieurs de ces instituts.

de donations des empereurs Alexandre et Nicolas, et qui soulage aussi des pauvres dans leurs demeures. Il me reste encore à nommer deux établissements que j'ai vus moi-même; ce sont l'hôpital militaire et l'hôpital de Scheremetjew. Comme la plupart des établissements de bienfaisance, l'un et l'autre se trouvent dans des bâtiments qui ressemblent à des palais. Dans le premier, il y avait alors, à ce qu'on m'y dit, environ 700 malades; autrefois, il y en avait eu 1500. On attribue cette diminution du nombre des malades à une diminution du temps de service, et l'on pense en même temps, que le soldat, à présent, prend plus de soin de sa santé qu'auparavant. On dépense tous les jours, pour les médicaments qu'on fournit aux soldats, 9 copeks par tête, en répartant également sur chaque individu la somme totale qu'on dépense pour l'armée; la nourriture, le chauffage, le blanchissage etc. coûtent pour chaque soldat 35 copeks par jour. On donne 2 livres de pain par jour, et 3 livres pendant les maladies scorbutiques. Un médecin m'assura pourtant, que les malades souffraient de grandes privations, à cause des nombreuses soustractions commises par les employés. Je ne suis pas en état de juger de la vérité de cette assertion, faute de preuves. J'ai entendu vanter beaucoup l'organisation de l'hôpital fondé par le comte de Scheremetjew, homme très-considéré et l'un des plus riches personnages de la Russie; cet hôpital est un des plus beaux édifices de la ville. Il contient environ 150 malades et 200 vieilles gens de l'un et de l'autre sexe. Une fondation pour doter de pauvres filles y est attachée. On me dit que cet hôpital possédait 9000 paysans, c'est-à-dire des terres sur lesquelles ce nombre de serfs mâles se trouvait. Dans l'église qui en fait partie, j'eus l'occasion de recevoir une impression profonde du chant sublime qui caractérise le culte grec.

Je n'arrêterai pas mes lecteurs par une description, déjà si souvent faite par d'autres, des églises et des couvents de Moscou. Il est vrai que les églises grecques ont en général moins d'extension que nos églises de style go-

thique ou romane, mais cependant les hautes coupoles ne manquent pas de produire une impression sublime qui est encore relevée, pendant le service, par le chant, l'éclat des cierges, les nuages d'encens qui s'élèvent, et l'iconostase qui cache le sanctuaire, et qui s'ouvre et se ferme tour à tour. Lorsque le métropolitain, avec son mitre orné de diamants sur la tête, officie en personne, et qu'il bénit la foule des croyants à genoux, en élevant et en baissant le crucifix, dans ce moment solemnel, le protestant même, qui est présent, ne reste pas sans une impression profonde. Les hauts murs qui entourent les plus remarquables parmi les couvents, et qui avec leurs tours et créneaux leur donnent l'air de forteresses, rappellent le caractère national et politique de l'église gréco-russe. Au milieu des calamités de la guerre, ils étaient l'asyle des éléments nationaux, et plus d'une fois, la délivrance de la patrie est sortie de ses murs. Qu'on se figure un moment l'émotion du pélerin qui s'approche des magnifiques coupoles dorées du couvent de Troizk, à 9 milles de Moscou, des murs duquel sortirent au quatorzième siècle les hommes qui repoussèrent loin de leur patrie les conquérants tartares, comme ceux qui au dix-septième siècle la délivrèrent du joug des Polonais*). Après les monuments de la religion grecque, l'observateur attentif ne verra pas sans intérêt les églises des confessions tolérées. Il y a à Moscou deux églises luthériennes allemandes, une église catholique et une église réformée française etc. La communion luthé-

*) Saint-Sergius, le fondateur du couvent, et ses moines, en enthousiasmant, en 1380, le grand-duc Dimitrij, contribuèrent beaucoup à la grande victoire que ce prince remporta sur le prince tartare, Khan Mamai. En 1609, le couvent fut assiégé par les Polonais, qui, après seize mois d'inutiles efforts, furent forcés de lever le siège. Ensuite un moine de ce couvent parcourut le pays, et après avoir réuni les forces dispersées des Russes, détermina le prince Poscharski à entreprendre une attaque contre Moscou, que les Polonais avaient pris et ravagé. Le succes couronna l'entreprise.

rienne possède trois écoles, dont l'une, qui est une école de garçons, donne un produit assez considérable pour que, après tous les frais qu'exige l'entretien de l'école, il reste encore un excédant qui est employé pour faire subsister les deux autres écoles. Pour ce qui est de la prétendue intolérance dont on accuse l'église dominante et le gouvernement, surtout à l'égard des catholiques, je ne me rappelle pas d'en avoir jamais entendu parler, ni à Moscou ni dans aucune autre partie de la Russie*). Le culte mahométan à lieu dans une petite mosquée tartare.

Je m'y rendis en galoches que je pouvais ôter à l'entrée; c'est une précaution fort nécessaire, à moins qu'on n'aime mieux y entrer sur ses bas; en Russie, on a toujours soin d'ôter ses galoches, avant d'entrer dans une chambre, absolument comme c'est l'usage en Orient. On ne voyait, dans la mosquée, aucun ornement, aucun objet qui pût occuper la fantaisie, à moins que ce ne fût la niche vide qui se trouvait dans le fond, et sur laquelle le prêtre, à ce qu'il me parut, attira de temps en temps l'attention de la congrégation. Il est possible que le culte mahométan exclue tout ornement de ses temples. La participation de la commune au culte consiste, en grande partie, à s'agenouiller sur un tapis et à accompagner les chants, les prières ou les lectures des prêtres, de nombreux gestes, en frappant la terre du front, en portant la main vers la tête, ou en tournant la tête à droite et à gauche. Il faut, que l'entrée du temple soit défendue aux femmes, car je n'y vis que des hommes. Ceux-ci (les Tartares, comme on a l'habitude de les appeler à Moscou) sont coiffés ordinairement de bonnets ronds garnis

*) Il n'y a pas bien long-temps, on lisait dans les journaux, qu'une nouvelle église catholique avait été bâtie à Moscou, avec le secours du gouvernement qui avait fourni une somme très-considérable. L'édifice avait été élevé sous la direction de l'architecte de la maison impériale d'éducation.

de fourrure, et portent des robes très-longues qui ressemblent assez aux capots de nos soldats. Leur extérieur n'a rien de rebutant. La plupart des Tartares qui se trouvent à Moscou, sont marchands. Il y a, à Moscou, un grand édifice qu'on appelle la maison des Tartares, qui sert de dépôt pour leurs marchandises et, à ce qu'il paraît, d'hôtellerie aux voyageurs de leur nation. Quand on passe devant cette maison, on voit presque toujours plusieurs Tartares assis devant la porte, parmi lesquels il y a de jeunes garçons, qui me frappèrent par l'expression vive de leurs yeux et par je ne sais quoi de chinois dans leur physionomie, quoiqu'en général les traits de leur visage ne montrent nullement ce type mongol avec lequel on les représente ordinairement*).

*) Un voyageur dont on lit beaucoup les ouvrages, parle de la pauvre mine, des misérables vêtements et du caractère mongol des traits des Tartares en Russie. Il va jusqu'à les traiter de parias (!) et prétend que leur situation est encore pire que celle des serfs russes, sans donner pourtant ni la preuve, ni l'explication de cette assertion. Il est probable que dans cet endroit, comme dans beaucoup d'autres de son livre, l'imagination ait remplacé la connaissance exacte des faits. Il paraît aussi qu'il n'a aucune connaissance des recherches savantes de Mr. Klaproth et d'autres savants sur la signification historique des noms de Tartares et Mongols qui désignent deux races bien différentes et que notre auteur confond toujours, bien qu'il eût pu trouver quelques explications sur ce point dans Schnitzler, auquel il emprunte de temps en temps des citations. Il ne paraît pas non plus qu'il ait jamais lu le passage où Schnitzler (Tableau etc. page 668) décrit les habitants tartares du gouvernement de Kasan, siège principal de cette race dans la Russie européenne. „Ce sont, dit Schnitzler, de beaux hommes, au nez aquilin, aux yeux noirs, aux cheveux foncés, de taille moyenne mais dégagée, forts et d'un maintien noble, aimant l'ordre et la propreté. Dans les villes, ils font le commerce ou entretiennent des fabriques; dans les campagnes, ils se livrent à l'agriculture, à l'éducation des abeilles et des bestiaux.“ Notre auteur parle au contraire de „mine chétive, air sale, pauvre, — craintif, haillons, joues et

Pour compléter ce tableau des curiosités de Moscou, il faut parler encore des admirables mesures qu'on a prises pour la conservation de la santé et le bien-être des habitants de cette grande capitale. J'ai déjà parlé plus haut des belles promenades dans l'intérieur de la ville, et qui se trouvent, en grande partie, dans des endroits qui étaient autrefois couverts de marais. Ces promenades sont d'autant plus agréables que, vu la grande dimension de la ville, il est presque impossible aux habitants d'aller respirer l'air frais hors des barrières. Autrefois, on se plaignait toujours de la mauvaise qualité de l'eau dont on était forcé de se servir. Or, en se dirigeant vers le Nord, à quatorze verstes de la ville, on rencontre des sources excellentes; déjà du temps de Wichelhausen (1803), un général nommé Baur avait commencé à réunir leurs eaux et à les conduire dans la ville par un canal souterrain, construit en pierre. Mais l'entreprise fut interrompue, et fut reprise, il y a quelques années seulement. On continua le canal commencé en 1803 à travers un bas-fond, où il ressemble à un aqueduc romain, jusqu'à la ville. Là l'eau est conduite dans la tour de Sucharew, qui a acquis une si grande célébrité dans l'histoire de Pierre I; dans cette tour, il y a une machine à vapeur, qui sert à faire monter l'eau à une hauteur considérable, dans un grand réservoir, d'où elle est distribuée, par des tuyaux souterrains, dans les différents quartiers, et amenée même dans les régions

---

pommettes saillantes, des nez écrasés etc." C'est ainsi que les auteurs se contredisent les uns les autres! Mais ici l'autorité de Schnitzler ne saurait être attaquée. Les observations que j'ai pu faire à Moscou et à Nijni-Novgorod sont, pour ce qui regarde la partie essentielle, d'accord avec sa description. Ce que je viens de dire, donne un exemple de plus de la manière d'écrire de certains auteurs, qui racontent les choses telles qu'elles existent dans leur imagination. Pour faire des descriptions de voyages de ce genre, il vaudrait mieux ne pas voyager du tout: on réussirait mieux, si l'on n'avait rien vu de ce qu'on veut décrire.

supérieures de la ville. Pour mettre l'eau à la portée des habitants, on a établi des puits, mais on se plaint encore toujours de ce qu'il y en a si peu. — Pour garantir la propriété des habitants contre le vol, il y a ici, comme à St. Pétersbourg, des Budotschniks, ce qui n'empêche pas un grand nombre de voleurs de poches d'exercer leur industrie. Les rues, surtout les grandes rues, sont assez bien éclairées; le boulevard, qui est très-long, se distingue encore, sous ce rapport, du reste de la ville, et il présente, le soir, un aspect magnifique. Les mesures qu'on prend pour combattre les incendies, me paraissent excellentes et dignes d'être imitées dans tous les autres pays. Moscou est divisé en 21 arrondissements, et chaque arrondissement a sa police. Chaque maison, dans laquelle l'administration de la police a son siège, est surmontée d'une tour, assez semblable aux tours de nos télégraphes et au haut de laquelle une perche s'élève. Dans cette tour, un homme fait constamment la garde; dès qu'il aperçoit le feu dans un endroit, il tire une sonnette pour avertir les pompiers de la caserne voisine; puis il donne le signal à la ville, en hissant un drapeau, pendant la journée, et en accrochant une lanterne, pendant la nuit; ce signal est répété successivement sur toutes les tours. L'autorité de chaque arrondissement envoie sur les lieux deux pompes à feu, une voiture avec les pompiers, quatre voitures chargées de tonneaux remplis d'eau, et une voiture avec des échelles et des crochets à incendie; en outre, l'administration des secours contre l'incendie envoie également une réserve de 3 pompiers, 14 tonneaux, 6 voitures sur lesquelles se trouvent les ouvriers, et une pour les crochets à feu. Le commandeur des ouvriers donne chaque matin son ordre du jour, et chaque soir son ordre pour la nuit, de sorte que, dans le cas d'un incendie, tout le monde est instruit d'avance de ses devoirs; quand le signal est donné, la réserve est prête à se mettre en route au bout de deux minutes et demie.

Je juge à propos d'ajouter encore quelques observations sur le système pénitentier et les déportations en Si-

bérie, autant que j'ai eu l'occasion de m'en instruire à Moscou.

Nous allâmes voir la prison où étaient détenus les accusés. Elle est entourée d'un mur qui lui donne l'air d'une forteresse, et se compose d'habitations à un étage. Les prisonniers étaient distribués dans une foule de chambres, les deux sexes étaient séparés l'un de l'autre, mais on n'observait pas la règle si nécessaire pour éviter les collusions, de séparer les complices*). Un autre défaut (qu'elle avait cependant en commun avec les prisons d'instruction de la plupart des autres pays, c'était le manque d'occupation pour les prisonniers. Cependant, on vit quelques chambres où il y avait des livres; un des prisonniers, gentilhomme de bonne éducation, qui habitait une chambre à part, et qui avait son domestique avec lui, avait même une petite bibliothèque. Du reste, je ne vis ici aucune trace de ces prétendues horreurs des prisons russes et dont certains auteurs qui n'en ont rien vu, nous retracent le hideux tableau. L'air qu'on respirait dans les chambres, était supportable; elles étaient assez bien chauffées et éclairées. Il y avait des grilles aux fenêtres. Pour dormir, les prisonniers se couchaient sur des bancs, et nous ne vîmes des matelas que dans les chambres habitées par des gentilhommes (car l'homme du commun en

*) Pour ce qui regarde les lois russes sur le maintien de l'ordre dans les prisons, Golowin (La Russie sous Nicolas I, Paris, 1845, page 389) en parle en ces termes: „Dans les prisons, les femmes doivent être séparées des hommes; les nobles, les employés, les bourgeois et les étrangers des prisonniers de basse classe. *On ne doit pas confondre les accusés avec les condamnés, ni même ceux qui ne sont l'objet que de soupçons, avec ceux dont la culpabilité est plus probable*; *les criminels importants sont séparés de ceux qui le sont moins. Les enfants, les détenus pour dettes et les coaccusés doivent enfin être renfermés à part.*" — Il serait à souhaiter que des lois aussi sages ne fussent pas seulement observées en Russie, mais encore par-tout ailleurs.

Russie ne connaît guère l'usage des lits et il dort très-bien sur sa peau de mouton). L'église de la prison est assez jolie. Nous y vîmes aussi le réfectoire et la cuisine. Deux fois par jour, les prisonniers reçoivent leur repas composé de schtschi (soupe russe), de gruau et d'une livre et demie de pain bis. Les prisonniers restent à peu près une année dans la prison. On me dit, que le crime qui se répétait le plus souvent, était le vol, et que le nombre des assassins et des incendiaires était fort minime. Dans une chambre, il y avait des prisonniers de cette secte sévèrement proscrite, parmi laquelle la castration est une loi religieuse. Parmi les membres de l'administration de la prison se trouvent le philanthrope allemand Mr. le Dr. Haase, dont nous parlerons encore plus tard, et un des fabricants que nous avons nommé plus haut, savoir Mr. Prochorow. Le dernier avait formé le projet d'introduire les exercices militaires, comme occupation pour les hommes qui étaient détenus dans la prison.

La deuxième prison que nous vîmes, était une maison de travail pour les personnes qui ont commis des fautes peu graves; on y met aussi d'autres prisonniers pour le temps que dure leur procès. Les vols qui ne dépassent pas la somme de 15 roubles, sont punis ici (à l'exception pourtant des voleurs qui appartiennent à la noblesse, qui sont toujours envoyés en Sibérie, quelque petite que soit la somme ou la valeur de l'objet qu'ils ont volé). Le temps de l'emprisonnement n'y dure jamais au-delà de onze mois. Les chambres étaient toutes assez propres et salubres; mais je ne remarquai pas qu'il y eût là assez d'occupation pour les prisonniers. On y fait entre autres des traîneaux et des souliers d'écorce d'arbres; d'autres prisonniers sont occupés en ville. On nous montra l'infirmerie qui était bien entretenue. On nous dit que le nombre des prisonniers de l'un et de l'autre sexe montait à 107, tandis qu'à une époque antérieure, il s'était élevé à 400 ou à peu près (je n'ai pu savoir quelle est la cause de cette diminution). La ville possède encore une autre maison de travail de ce genre: on me dit que les prison-

niers y étaient occupés à nettoyer la laine, qu'on les traitait sévèrement et qu'ils travaillaient bien. On y enferme aussi les ouvriers de fabriques qu'on rencontre pour la septième fois sur le marché des ouvriers (cest-à-dire la place où se rendent les ouvriers pour chercher du travail; peut-être pense-t-on, et on n'a pas tort en cela, qu'un individu qui change si souvent de maître, n'est pas un bon ouvrier et incapable de disposer de lui-même.

En sortant de la ville par le chemin de Kalougha, on aperçoit, dans les environs de la barrière, plusieurs maisons de bois avec une cour entourée d'un mur, qui servent à loger provisoirement les criminels destinés à être déportés en Sibérie, et qui ont été réunis ici de 22 gouvernements. En général, un convoi de ces gens part tous les dimanches, après les préparatifs nécessaires pour ce voyage. Nous avons déjà mentionné monsieur le docteur Haase, médecin de profession, et né sur les bords du Rhin (à Muenstereifel, si je ne me trompe), qui se rend, chaque dimanche, dans la matinée, dans cette maison, pour passer, en quelque sorte, en revue ces malheureux, et soulager, autant qu'il est en lui, leur triste sort. Ce digne homme s'est dévoué à cette pénible mission avec désintéressement, et animé seulement du désir de faire le bien; dans ce moment, ses travaux ont, en quelque sorte, un caractère officiel, et il agit sous l'autorité du gouvernement, qui a déjà récompensé ses nobles efforts par une décoration et le titre de conseiller d'état qu'il lui a conféré. Il est déjà assez âgé, mais il a conservé toute son activité; il se fait assister dans ses travaux par quelques hommes, qui travaillent également avec beaucoup de zèle. Il adressa, en ma présence, aux prisonniers qui étaient rangés dans la cour, plusieurs questions, auxquelles ils répondirent en masse; puis il s'entretint plus spécialement avec ceux qui avaient quelque demande particulière à lui faire. Comme je ne savais pas assez le russe pour comprendre ce qu'on disait, il eut la bonté de m'en donner l'explication. Il me dit qu'il adressait trois questions aux prisonniers; qu'il leur demandait d'abord, s'ils se

portaient bien. S'il y a des malades, on les examine, et si leur maladie est telle qu'ils ne peuvent pas, sans danger, marcher à pied, on les transporte sur des voitures. Ceux dont le mal est incurable (par exemple les aveugles), sont renvoyés. Puis il leur demande, s'il leur fallait quelque chose. Celui qui, par exemple, désire prendre congé d'un ami, est gardé pour le prochain transport, — on donne à un barbier ses rasoirs etc., pour qu'il puisse exercer son métier, quand il sera en Sibérie. — Troisièmement il leur demande, s'ils sont contents. Cette dernière question, comme on le pense bien, leur est adressée, pour déclarer si par hasard ils ont quelque plainte à faire (par exemple sur des irrégularités dans la conduite de leur procès, des méprises etc.) Il y avait parmi les prisonniers un jeune homme d'une haute taille, qui allait être envoyé en Siberie, à cause de son ivrognerie et de ses habitudes désordonnées, sur la demande de sa mère, qui était présente, dans ce moment, dans la prison. On nous dit que c'était avec le consentement de la commune à laquelle appartenaient la mère et le fils, à la suite d'une information judiciaire et après un emprisonnement du jeune homme dans une maison de correction qui était resté sans fruit. D'après ce que je pus comprendre, on parla à la mère en faveur de son fils, pour l'engager à retirer sa demande. Les paroles qu'on lui adressa, firent impression sur elle, et la déportation du jeune homme, à ce que je me rappelle, fut remise. De même que les communes des hommes libres et des paysans de la couronne ont le droit d'envoyer en Sibérie ceux de leurs membres qu'ils croient dignes de ce châtiment, de même les seigneurs ont ce droit à l'égard de leurs serfs (on me dit pourtant que ces derniers n'abusaient guère de ce droit dangereux, parce que dans le cas où un seigneur envoie un serf en Sibérie, il est forcé de payer les frais du transport, et se prive, en outre, de tout le profit qu'il pourrait encore tirer du travail du serf. Du reste, le gouvernement possède le droit de faire des soldats des paysans condamnés à l'exil. Les femmes ont la permission

d'y suivre leurs époux; en cas contraire, le mariage est dissous. Les condamnés peuvent également emmener leurs enfants, excepté les serfs, lorsque le seigneur s'y oppose, et les Juifs, dont on craint la trop grande augmentation en Sibérie. Nous vîmes des femmes qui étaient décidées à suivre leurs maris; celles-ci reçoivent des secours réguliers en argent de personnes charitables. Avant que le convoi, qui se composait de 30 à 40 personnes, se mit en route, on célébra le service divin, selon le rite grec, avec un choeur de chantres, qu'on avait fait venir de la ville. Après le service, Mr. Haase fit la distribution des dons envoyés aux condamnés par des personnes bienfaisantes et consistants en argent et en livres de dévotion suivant les besoins des différentes nations et confessions. C'est ainsi qu'il donna aux Allemands des exemplaires du Nouveau Testament traduit dans leur langue, aux Juifs des livres de prières en hébreu (Mr. Haase lui-même est catholique). Le gouvernement accorde à chaque homme 16 (suivant d'autres 12) copeks de cuivre par jour; mais en général, les condamnés n'ont pas besoin de dépenser cet argent, parce que l'esprit de bienfaisance des Russes se manifeste particulièrement envers les captifs. Lorsqu'ils ont besoin d'une chose sur la route, elle est achetée par les femmes qui suivent le convoi. Les hommes ont, la plupart du temps, une moitié de la tête rasée; la chaîne qu'ils portent, pèse, à ce que me dit Mr. Haase, 4 à 5 livres; il a obtenu que le dernier anneau de la chaîne, celui qui touche immédiatement au corps, se trouve placé horizontalement, pour éviter, autant que possible, la pression. Lorsque le convoi était prêt à partir, je remarquai deux prisonniers, qui se trouvaient à quelque distance en avant des autres, et qui étaient gardés exprès par quatre soldats; on m'apprit que c'étaient des assassins (l'observation faite par un voyageur, que ceux dont la faute a moins de gravité, sont obligés de marcher à côté des plus grands criminels, ne me paraît donc pas rigoureusement exacte). On fait seulement 20 verstes (près de 3 milles d'Allemagne) par jour; on marche toujours deux jours de

suite, et le troisième est un jour de repos. Ils passent la première nuit, après leur départ de Moscou, dans un bâtiment qui a été mis à leur disposition par la secte bienfaisante des Strarovers. Mr. Haase me dit que les nouvelles les plus satisfaisantes arrivaient constamment de Tobolsk, quant à l'heureuse arrivée des prisonniers.

C'est une chose assez connue, que la déportation en Sibérie est à peu près la seule peine qu'on inflige en Russie pour les crimes graves, à l'exception du crime de haute trahison qui est puni de mort; les soldats de l'armée qui se rendent coupables de certains délits, sont condamnés à passer par les verges ou à travailler aux fortifications *).

J'entendis souvent en Russie qu'on désapprouvait la déportation en Sibérie, parce que, disait-on, elle n'effraie pas assez les malfaiteurs. J'ai entendu faire la même remarque à un de mes amis qui n'est pas Russe de nation, mais qui habite Moscou depuis long-temps, et qui a observé beaucoup. D'après ce qu'il me disait, il arrive tous les ans de la Sibérie des centaines de lettres que des exilés écrivent à leurs amis, pour les inviter à venir en Sibérie. Il pensa que le système de bannissement exercerait une influence beaucoup plus pernicieuse sur le caractère du peuple, si celui-ci était moins doux et qu'il fût poussé aux crimes par le besoin, comme cela arrive dans d'autres pays **); que le knout qu'on joint à la déportation dans les délits graves, n'était plus qu'un épouvantail,

*) On m'a dit que des Tscherkesses et des Caucasiens qui servent d'otages, sont exposés aux mêmes châtiments (probablement pour punir les actes d'infidélité commis par la tribu qui les a donnés). C'est ce qu'on m'affirma, au moins, par rapport à quatre jeunes gens que je vis dans une chambre séparée, parmi d'autres prisonniers qui n'étaient pas destinés pour la Sibérie. L'un d'entre eux avait été cependant remis en liberté, à cause de son excellente conduite.

**) La statistique criminelle de la Russie donne, sous ce rapport, des renseignements très-favorables à ce pays. Dans un des

et que depuis dix ans, il n'était jamais arrivé que la vie ou la santé d'une personne eût été mise en danger par le knout. Ce qui donne surtout un grand poids aux paroles de mon ami, c'est qu'il n'est rien moins qu'un panégyriste de l'état social de la Russie, et que ce qu'il nous disait sur l'inefficacité du knout, nous a été confirmé ailleurs; rarement on reconnaît au coupable plus de 30 coups, tandis que les journaux étrangers qui, à propos de la Russie, se jouent beaucoup de la crédulité de leurs lecteurs, en font souvent monter le nombre à plusieurs centaines. A Kasan, une femme qui avait tué son enfant, ne reçut que 5 coups. Il est vrai que les peines qu'on inflige aux soldats qui se sont rendus coupables de quelque grave délit, sont plus terribles; on les fait passer par les verges, genre de punition, qui, à ce qu'on prétend, peut causer la mort*). Le traitement qu'on fait subir aux déportés en Sibérie, varie beaucoup selon les classes dans lesquelles ils sont divisés par la loi. Les plus grands criminels sont condamnés à travailler dans les mines, mais jamais pour toute leur vie; ceux qui ont commis des crimes moins graves, sont distribués dans les villages, où ils travaillent pendant quelque temps comme domestiques; plus tard, on leur donne des terres et du bois de construction, pour former un établissement à eux. Puis il y a (au moins il y avait), suivant le récit de Storch, une troisième classe de prisonniers qui reçoivent, dès leur arrivée, des terres et tout ce qu'il faut pour s'installer définitivement. Tous ont la permission de se

derniers numéros de la Gazette universelle allemande, il est dit, qu'on peut compter un criminel sur 1380 habitants, tandis qu'en Autriche, il y a un criminel sur 600 habitants.

*) L'instrument dont on se sert en Angleterre, et qui est connu sous le nom du chat à neuf queues, avec lequel un soldat a été encore tué en 1845, n'est peut-être pas moins cruel. Cependant, il faut encore remarquer que la peine qui consiste à battre de verges le coupable, est portée non seulement contre les délits militaires, mais encore contre quelques autres qui sont assimilés à ceux-là.

marier, et les nouveaux colons se trouvent dans la même position que les paysans de la couronne. Il y a de riches marchands sibériens qui font le commerce de Kjachta, et qui sont les fils de déportés. Le centre et le midi de la Sibérie sont d'une grande fertilité, et occupés, en partie, par une excellente population de laboureurs qui jouissent d'une grande aisance. Selon toutes les apparences, le système de déportation que le gouvernement russe suit à l'égard des criminels, se montre déjà comme préférable au système anglais, sous le rapport de la prospérité et de l'amélioration des exilés. C'est là une chose qui mériterait sans doute, qu'on la soumit à un examen profond *). Ce-

*) Les détails que je viens de donner ici sur les quatre classes dans lesquelles sont divisés les criminels déportés en Sibérie, ont été empruntés, en partie, à Storch (la Russie sous Alexandre I vol. VII page 255), et en partie à Golowin (loc. cit. page 384 etc.). Ce dernier auteur fixe à vingt ans le temps, pendant lequel ceux qui sont condamnés aux mines, subissent leur peine, et à 8 ans le temps de service pour la seconde classe. Storch dit dans un autre endroit (Tableaux etc. vol. 1 page 6), que le centre et le midi de la Sibérie jusqu'au fleuve Léna, sont d'une fertilité prodigieuse; et puis (page 477), que la population de Sibérie est un chef-d'oeuvre de politique. Mais ces éloges, il est permis de le penser, ne s'adressent qu'en partie à la colonisation des déportés, ils s'adressent peut-être avec autant de raison à la sage et excellente politique que le gouvernement russe, vis-à-vis des peuples placés sous sa direction immédiate, suit dans ses possessions d'Asie, et par laquelle il cherche à les gagner insensiblement et sans violence à la cause de la civilisation, et à habituer les nomades à des demeures fixes, en étudiant avec soin leurs moeurs, leurs coutumes, leurs institutions, leurs besoins et la nature de leurs idées, en traitant avec chaque peuplade en particulier, en ménageant leurs habitudes et en laissant subsister leurs chefs. On trouvera des détails intéressants sur ce sujet dans Kohl (voyage dans le midi de la Russie vol. II page 245 etc.) et dans Gurowski (la civilisation et la Russie, St. Pétersbourg 1840, page 189 etc.) On fera bien de consulter encore les Archives d'Erman etc. vol. VII livraison

pendant un homme qui a fait des observations sur place, m'a dit des choses bien tristes sur la moralité des ouvriers employés dans les grands établissements où l'on lave l'or, qui sont, pour la plupart, également des déportés, mais qui sont payés de leur travail *). Il me semble qu'il faut chercher la cause de ce fait dans la nature même de leur travail. On aurait tort sans doute de vouloir que tant de criminels et de mauvais sujets devinssent tout-à-coup, et sans exception, des modèles de vertu. Il est impossible encore que le bien-être soit répandu également partout. Ainsi, on m'a dit, qu'en Sibérie, de pauvres paysans endettés, pour s'acquitter envers leurs créanciers, les servaient, pendant des années entières, comme valets. Dans les temps anciens, c'était l'usage en Russie de réduire en esclavage les débiteurs qui ne pouvaient payer leurs dettes, ce qui est défendu de nos jours. Ce qui contribue beaucoup à maintenir en Sibérie la coutume que je viens d'indiquer, c'est que la monnaie y est excessivement rare parmi les paysans **).

---

4 (1845) page 594, et l'ouvrage périodique de Baehr et de Helmersen vol. VII (1845) page 103 etc. Le gouvernement a même défendu aux Russes, de former des établissements au milieu de ces peuples, par exemple des Samoïèdes; et il a, en outre, pris des mesures pour empêcher que le sol occupé par ces mêmes peuples, ne soit envahi par les Européens. Quelle différence entre cette politique et celle des „citoyens libres et éclairés“ des Etats-unis de l'Amérique, par rapport aux malheureux Indiens.

*) Pour ce qui regarde la situation des laveurs d'or en Sibérie, voyez Erman (Revue scientifique de la Russie). Année 1842, livraison III, page 501 etc.

**) D'après des nouvelles plus récentes, les choses ont beaucoup changé, sous ce rapport, en Sibérie, dans les dernières années, par le produit des lavages d'or, de sorte que les ouvriers gagnent beaucoup plus dans ce moment qu'autrefois, et qu'ils ne sont plus obligés de devenir les valets de leurs créanciers, pour s'acquitter de leurs dettes. Lorsque ces observations sur les déportations en Sibérie étaient déjà écrites, on publia le

Après avoir ainsi passé en revue toutes les curiosités de Moscou, à l'exception de quelques-unes qui sont assez connues, et dont on a déjà tant de fois donné la description, par exemple des bâtiments et des collections du Kreml, je terminerai par dire un mot sur les beaux arts, et surtout le théâtre et la musique. Le grand théâtre élevé en 1824 est un des plus grands et des plus magnifiques édifices que j'aie jamais vus de ce genre. La société impériale de l'opéra de St. Pétersbourg y joua des opéras pendant l'automne de l'année 1843. Parmi les membres de cette société, il y avait quelques personnes d'un grand mérite et qui m'avaient déjà été connues en Allemagne, par exemple madame Walker. Mais le théâtre russe n'était pas négligé non plus; deux grands opéras russes, oeuvres d'un compositeur russe très-distingué, mais dont le nom m'est échappé, occupaient alors la scène. J'en ai vu un qui avait pour titre Askoldowa mogila, et qui ne me parut pas sans mérite. En outre, il y a encore un théâtre, qui est moins grand, où une société française donne des représentations. J'ai vu, à l'occasion du séjour de l'empereur et de l'impératrice à Moscou, une farce intitulée: La guerre en Chine; l'action eut lieu en

---

nouveau Code de législation criminelle de la Russie, qui pourtant ne modifia guère l'état des choses tel que nous venons de le décrire, excepté pour ce qui regarde le knout, qui fut aboli. On a gardé la plette, instrument de correction plus doux. Vu les idées bizarres qui règnent encore toujours dans notre Occident sur la Sibérie et les déportations, il ne sera peut-être pas sans intérêt de nommer deux ouvrages récemment publiés, qui pourront servir à rectifier les erreurs répandues sur ce sujet. Le premier de ces ouvrages a pour titre: Voyage curieux dans la partie orientale de l'Altai etc., dont il a paru un extrait fort intéressant dans la Revue des deux mondes d. 15 Juillet 1845; le titre du second ouvrage est: Tableau de la Sibérie par l'Anglais Cottrell, traduit par Lindau, Dresde et Leipsick, 1846. Il est attesté par ce dernier ouvrage que pas un seul homme n'a été condamné par le gouvernement, à travailler dans les mines pour crime politique.

Chine, et le sujet, qui du reste était fort plaisant, se rapportait à la guerre que les Anglais avaient faite aux Chinois. Les concerts sont assez nombreux à Moscou; la musique y est fort en vogue, surtout parmi les femmes de la bonne société, qui se mêlent beaucoup de toucher du piano. Je fis la connaissance d'une aimable famille de virtuoses dont le nom (Rubinstein) était déjà connu hors de la Russie. Antoine Rubinstein n'avait, en 1843, que treize ans et déjà il avait fait un voyage à l'étranger, en artiste. Je me souviendrai toujours avec un plaisir infini des heures agréables que j'ai passées au sein de cette excellente famille, et pendant lesquelles le jeune Antoine et son frère Nicole, qui n'avait alors que sept ans, firent briller leur talent sur le piano, en exécutant ou leurs propres compositions, ou celles d'autres artistes, et en accompagnant souvent leur jeu de leurs voix harmonieuses. Tantôt c'étaient des compositions brillantes de Liszt ou de Moschelès, que Antoine exécutait ou seul ou accompagné de son frère, et dans lesquelles il surmontait toutes les difficultés avec un admirable talent, tantôt c'étaient de petites chansons naïves mises en musique par les jeunes artistes eux-mêmes, et qu'ils jouaient avec une expression de sentiment telle que tous les auditeurs en furent toujours vivement émus. C'est ainsi que j'entendais des chansons russes de Pushkin, Shukowski, Lermontow, des chansons allemandes d'Uhland, de Weinberg et d'autres, et une chanson française de Victor Hugo. Les deux frères réussissaient également bien dans l'expression de la douce mélancolie et de la naïve gaieté. Les jeunes virtuoses furent présentés à l'impératrice, lors de son séjour à Moscou; elle leur fit des cadeaux, et les appela plus tard à la cour de St. Pétersbourg. Ils doivent le premier développement de leur talent à leur mère. Leur père est le seul fabricant de crayons qui existe à Moscou et peut-être dans toute la Russie. Ce qui empêche qu'il n'y en ait encore d'autres, c'est la grande concurrence qui est faite à cette industrie par les fabricants étrangers, dont les productions sont très-souvent introduites en contre-

bande dans le pays; ce qui fait que les crayons étrangers se vendent en Russie au-dessous de ce qu'ils paient de droit d'entrée.

Parmi les établissements d'amusement publique, il faut nommer surtout celui qui est connu sous le nom du Vauxhall, et qui se trouve dans l'élégant faubourg de Petrowski; on y donne des bals tous les dimanches de l'été. Dans la ville même, il y a plusieurs clubs, entre autres le club de la noblesse, dont nous avons déjà parlé, et celui qui est connu sous le nom du club des Anglais. On y rencontre à la vérité peu d'Anglais, la plupart de ses membres sont des employés, des marchands allemands etc. Il en existe encore deux autres, savoir le club des marchands et celui des bourgeois allemands. On trouve dans tous ces établissements des salles et des chambres qui sont vastes et élégantes; on y joue au billard et aux cartes, on y mange, et de temps en temps on y danse. Pendant le temps du carême, on y donne des bals masqués, qui conviennent peut-être à l'esprit d'intrigue qu'on prétend avoir souvent remarqué chez les dames russes. Ce sont en général les éléments étrangers, surtout allemands, qui dominent dans ces clubs, parce que le Russe, en général, ne se sent aucun goût pour ces sortes de récréations; il se plaît chez lui, dans le sein de sa famille. Les cafés sont également peu fréquentés par les Russes. Le club des bourgeois allemands est composé principalement de fabricants et d'ouvriers allemands, riches ou aisés*).

A ces brillantes scènes de la capitale, qui se sont gravées dans mon esprit, pendant les six mois que j'ai

*) Un Allemand, boucher de profession, qui demeure au Pont des forgerons, but, à ce qu'on me dit, tous les soirs sa bouteille de vin de Champagne dans le club. Un bottier allemand qui habite Moscou, a ramassé, à ce qu'on prétend, une fortune de 150,000 roubles. Il était retourné avec son argent dans sa patrie (en Saxe, si je ne me trompe), mais comme il ne s'y plaisait pas, il est revenu à Moscou, où il passera le reste de ses jours.

passés dans ses murs, se mêlent dans mes souvenirs ces agréables et modestes scènes champêtres que j'ai contemplées dans mes excursions de Moscou à Toula, à Nijni-Novgorod et à Jaroslaw. Mais je me dispense d'en retracer ici le tableau et j'aime mieux abandonner cette tâche à la plume de mon ami, qui, dans ses longs voyages, en a vu beaucoup plus et de plus belles que moi. Il a été, entre autres, dans les environs de Jaroslaw, sur la propriété de campagne de notre ami commun Mr. de K., auquel j'ai rendu visite, quelque temps après. — Puisse-t-on trouver beaucoup de riches propriétaires dignes d'être comparés à Mr. de K., dont l'activité bienfaisante répand tant de bonheur et d'aisance sur ses paysans et qui montre tant d'habilité et de discernement dans l'administration de ses biens! A Welikoe-Selo, grand village situé à peu de distance de l'habitation de mon ami, j'eus le plaisir de voir l'intérieur d'une maison dont les habitants s'occupaient de la fabrication de la toile. Dans une chambre d'étendue médiocre, il y avait quatre métiers auxquels on travaillait. La toile que j'y vis, était très-fine. Le père de la famille à ce qu'on me dit, était aussi poète. — Dans ce voyage, j'étais deux fois forcé de passer la nuit, ou une partie de la nuit, dans des maisons de village. Dans cette occasion, je vis les habitants rustiques de la maison réunis pour prendre le thé, et faire un repas qui, à ce qu'il me parut, était copieux et bon. Dans une autre maison où j'arrivai assez tard, après le coucher du soleil, je passai la nuit dans la chambre commune de la famille, où je m'étendis sur un banc. Il y avait dans la même chambre où j'étais, une belle jeune femme, d'une taille gigantesque, qui était également couchée avec ses habits sur un banc de bois, sur lequel elle avait étendu une robe fourrée avec un oreiller. Son enfant reposait près d'elle dans un berceau, consistant en une natte suspendue à l'extrémité d'une branche d'arbre fixée dans le mur ou le pancher. La pauvre femme ne put presque pas dormir; à peine eut-elle un moment fermé l'oeil, que les cris de l'enfant la réveillèrent. Après une nuit d'in-

somnie, elle se leva de grand matin, pour s'occuper de ses travaux de cuisine; une femme âgée, qui avait passé la nuit sur sa couche ordinaire, c'est-à-dire sur une planche attachée près du poêle, à peu de distance du plafond, se chargea de l'enfant, auquel elle donna du lait à boire. Un homme barbu, d'un air vénérable, qui était probablement le maître de la maison, et que je n'avais pas remarqué pendant la nuit, parut également dans la matinée, mais il sortit bientôt après, probablement pour aller aux champs. Enfin, il y avait là encore un jeune homme de bonne mine, en blouse de coton rouge, tel qu'on en voit beaucoup dans le pays, avec lequel je m'étais déjà entretenu au moment de mon arrivée, et qui m'avait invité de me coucher dans un lit qui se trouvait dans une chambre à part, que j'avais refusé, parce qu'il ne me convenait pas. Ce jeune homme, qui avait peut-être passé la nuit dans cette même chambre ou dans quelque autre partie de la maison, me tint compagnie. Il me servit le thé, que j'avais demandé et que nous prîmes ensemble. Il demanda aussi à la femme quelques morceaux de sucre, que celle-ci lui donna, avec une mine plaisante, qui avait l'air de vouloir dire: „Eh bien, il faut donc que je fasse ta volonté.“

Ce même homme me procura aussi la kibitke, dans laquelle je me rendis à Gora-Pjatnitzkaja (ce qui veut dire mont Vendredi), qui est la propriété de mon ami, Mr. de K. Car dans le village où j'étais, je m'étais séparé de mon compagnon de voyage, qui était un employé du gouvernement et un homme très-aimable; il avait eu l'obligeance de m'accorder une place dans sa kibitke qui était bien pourvue de matelas et d'oreillers. Le chemin qu'il me restait encore à faire, n'était pas long. Je traversai plusieurs villages situés au milieu de champs bien cultivés. Je trouvai un accueil fort hospitalier dans la magnifique habitation de mon ami laquelle est située au haut d'une colline. En regardant par les fenêtres du bâtiment, on jouit d'une vue charmante sur le village qui est au pied de la colline, sur plusieurs habitations de gentilshommes et une

belle contrée, où des champs varient avec des forêts, des montagnes avec des vallées. J'accompagnai mon hôte pendant la tournée qu'il faisait pour inspecter les travaux de ses paysans, auxquels il adressa, selon la coutume du pays, le salut: „Que Dieu vous soit en aide.“*). Il me conduisit dans plusieurs maisons du village, et je vis qu'il s'intéressait beaucoup à ce que l'ordre régnât dans les ménages de ses paysans. J'y vis entre autres un homme qui était aveugle et que Mr. de K. avait institué comme maître d'école, après lui avoir fait enseigner l'écriture inventée à l'usage des aveugles, dans laquelle les caractères sont en relief. Nous visitâmes aussi un paysan auquel Mr. de K. avait donné un morceau de terre, avec une maison et les appartenances, comme bien usufructuaire à perpétuité, qui, par conséquent, n'était pas sujet à la coutume de la division continuelle, qui est en vigueur parmi les Grands-Russiens. Il avait choisi exprès cet homme parmi ses paysans pour la nouvelle expérience, qu'il voulait faire; et en effet, il y avait dans la figure et le maintien de cet homme je ne sais quoi de noble, qui avait dû le faire remarquer parmi tous ses semblables. Un matin, j'étais présent, quand Mr. de K. jugea les querelles et les différends de ses paysans; il se fit assister par l'ancien du village (staroste) qui avec sa barbe blanche et son air vénérable me fit penser aux anciens (γέροντες) d'Homère. Mon obligeant ami me montra encore beaucoup de choses qui m'inspirèrent un vif intérêt, entre autres un champ, dans la culture duquel il suivait le système d'assolement, tel qu'il est en usage dans le Holstein, et une blanchisserie de toile qu'il avait établie lui-même, et pour laquelle

*) Dans cette occasion, je pus remarquer la différence intérieure qui existe entre le peuple finnois et le peuple grand-russien. Parmi les ouvriers que j'y vis, il y en eut qui étaient venus du gouvernement de Wologda, où la population finnoise domine. La forme de leur visage, de même que leurs cheveux qui sont blonds, les font distinguer à l'instant parmi le reste des ouvriers.



il avait fait venir des ouvriers de Bielefeld. Je voudrais bien dire encore beaucoup de choses sur les rapports d'amitié et de bienveillance que Mr. de K. entretenait avec ses paysans, et surtout avec l'aimable pasteur de son village, qui venait presque tous les jours partager avec lui son dîner, et jouer ensuite aux échecs*) avec lui; mais je craindrais d'abuser de la patience de mes lecteurs; et en outre, je me rappelle que Mr. de H. a déjà donné dans ce même ouvrage la description de Gora-Pjatnitzkaja.

*) Mr. de H. nous a déjà raconté que cet ecclésiastique avait appris la langue française uniquement dans des livres. Il a aussi traduit un livre français en langue russe, mais il n'osait jamais s'exprimer en français, bien que la société de K., qui parle cette langue comme si c'était sa langue natale, aurait pu lui en fournir la meilleure occasion.

Mesures de la Russie rapportées aux mesures de la Prusse et de la France.

Le pied de Russie contient $135,_{114}$ lignes de Paris, le pied de Prusse $139,_{127}$ lignes de Paris.

Un pouce de Russie est égal à $^{1}/_{12}$ pied, et égal à $25,_{390}$ millimètres.

Un werschok contient $1^{3}/_{4}$ pouces.

Une arschine est égale à 16 werschoks et contient $2,_{26595}$ pieds de Prusse ou $0,_{71119}$ d'un mètre.

Un sashen contient 84 pouces, mesure de Russie.

Une verste est égale à $0,_{143376}$ d'un mille géographique, et $0,_{23960}$ d'une lieue de France, dont 25 forment un degré.

Une dessatine contient $117,_{600}$ pieds carrés de Russie, $4,_{27890}$ d'un morgen de Prusse, et $1,_{09250}$ d'un hectare.

Un tschetwert contient $10581,_{6}$ pouces cubes de Paris, un boisseau de Prusse est égal à $2770,_{74}$ pouces cubes de Paris.

Un tschetwerik est la huitième partie d'un tschetwert, et contient $0,_{4774}$ d'un boisseau de Prusse.

Un kruschki contient $62,_{002}$ pouces cubes, un quart de Prusse $57,_{724}$ d'un boisseau de Prusse.

Un vedro contient $0,_{7070}$ d'une gallone, et $0,_{0156}$ d'un seau de Prusse.

Une livre de Russie contient $0,_{87555}$ d'une livre de Prusse, $1,_{75116}$ d'un marc de Cologne.

Un solotnik est $^{1}/_{96}$ d'une livre, une dolga est $^{1}/_{96}$ d'un solotnik.

Un rouble d'argent est divisé en 100 copeks arg. et est égal, à peu près, à 1 thaler 3 silbergroschen, monnaie de Prusse, ou à 4 francs $3^{1}/_{2}$ cent.

Un rouble assign. ou de banque, appelé ordinairement rouble, tout court, est divisé en 100 copeks de cuivre, contient $28^{4}/_{7}$ copeks arg., et est égal à $^{2}/_{7}$ d'un rouble arg.

[illegible]

quiver
flock [illegible] feasting
plough shares
[illegible]

[illegible]

chop [illegible]
[illegible] bread
[illegible] beef

[illegible]

75 K

[illegible]



quiver
flocks of a peaslin
plough shares
bay or sorrel colour

chop house
brown bread